



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE L'OISEAU DES TENEBRES

I

Le secret vivant

Une violente tempête soufflait sur le Channel, interrompant la navigation des bateaux qui font le service de Douvres à Calais et de Boulogne à Folkestone. Dans une villa isolée, juchée tout en haut de la falaise, presque à l'extrême pointe du cap Gris-Nez qui semble, en ce coin de notre côte nordique, comme un morceau détaché de la Bretagne, quatre hommes, aux physionomies nettement typées, étaient rassemblés : un Anglais, un Italien, un Russe et un Français.

Enfoncés dans de profonds fauteuils en cuir, disparaissant à moitié à travers le nuage de fumée qui remplissait un petit hall à l'ameublement ultra moderne, buvant des cocktails, grillant de gros cigares, ils gardaient un profond silence... tendant l'oreille à l'ouragan déchaîné qui, par instants, faisait trembler la maison...

Bientôt, l'Anglais — un solide gail-

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

lard aux proportions athlétiques, au teint de brique, aux cheveux roux et au facies de brute — se levait précipitamment et se dirigeait d'un pas pesant vers un bow-window dont les vitres vibraient dans leurs châssis. Pendant un long moment, il contemplait d'un œil anxieux la mer en furie qui venait se briser avec fracas contre les rochers. Puis, il regagnait sa place tout en grommelant :

— Maintenant, j'en suis sûr... elle ne viendra pas !

L'Italien, un joli garçon, mince, élégant, très brun, aux allures de jeune premier de cinéma, fit, en haussant légèrement les épaules :

— Elle viendra !

— Par un temps pareil...

— Elle viendra !

— Je suis de l'avis de Lupario, intervenait le Français, un homme d'une quarantaine d'années, élégant, imberbe, les tempes grisonnantes et le visage prématurément flétri par les excès.

— Je parie que non... s'obstinait master Bob.

— Combien ?

— Cent livres.

— Tenu !

— Vous avez perdu...

— Non ! J'ai gagné...

— C'est ce que nous allons voir !

— Vous ne la connaissez pas !...

— Et vous ?... s'exclamait l'Anglais...

Pas plus que moi ni que personne, vous ne seriez capable de me dire qui elle est d'où elle vient... où elle va !...

— D'accord ! approuvait le Français. Mais vous ne pouvez pas nier qu'elle est la femme la plus extraordinaire que vous ayez jamais rencontrée.

— Dites la plus formidable, surenchérissait l'Italien. Une femme qui conduit une auto mieux qu'un coureur professionnel, qui tient la barre d'un bateau aussi bien que le patron d'un canot de sauvetage, qui pilote un avion avec autant de maestria qu'un Costes ou qu'un Lindbergh, qui est capable de remporter le championnat du tir à l'épée et au pistolet, qui parle indifféremment l'anglais, le français, l'italien,

le russe, l'espagnol, le japonais ; qui a l'intelligence, l'énergie, l'audace, la volonté d'un super-homme et la beauté fascinante et dominatrice d'une super-femme, vous avouerez, master Bob que c'est un de ces phénomènes vivants tels qu'il n'est pas donné d'en rencontrer deux au cours d'un siècle !

— Lupario, prenez garde ! accentuait gravement master Bob.

— A quoi ?

— Vous êtes amoureux...

— De qui ?

— De la « patronne » !

— Le ciel, ou plutôt le diable m'en préserve ! protestait l'Italien avec un sincère effarement.

— Pourquoi ? interrogeait le Français.

Baissant instinctivement la voix, Lupario reprenait :

— Vous ignorez donc, mon cher « baron », que chaque fois qu'un de ses « lieutenants » commet l'imprudence de lui laisser comprendre qu'il est épris d'elle, il disparaît le jour même, sans qu'on puisse jamais retrouver sa trace.

— C'est vrai !

— Le plus étrange, soulignait le « baron », c'est que, bien qu'opérant sur tous les continents, elle n'ait jamais été inquiétée par aucune police.

— Savoir quelle est cette femme ? grommelait master Bob en lançant une bouffée au plafond.

Nitchevoï grognait le Russe un gros homme courtaud, sans âge, au profil de Kalmouck très prononcé, et qui semblait à moitié endormi dans la paix d'une digestion heureuse.

Koskoff a raison, approuvait le baron. Qu'est-ce que cela peut nous faire, après tout, de déchiffrer l'énigme vivante qu'est la « patronne » ? Elle nous paie largement et régulièrement. Pour mon compte, je n'ai pas besoin d'en apprendre davantage.

— Moi, je suis plus curieux, avouait l'Anglais. Mais j'ai beau me creuser la cervelle, je n'arrive pas à découvrir dans quel but elle nous dépêche, les

uns et les autres, dans les pays les plus éloignés, pour expédier dans un monde soi-disant meilleur...

— Chut! interrompait le Français, qui avait dressé l'oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— J'avais cru entendre un vrombissement de moteur...

Vous ne voudriez tout de même pas, s'écriait master Bob, qu'elle s'en vint en avion, par un temps pareil, au rendez-vous qu'elle nous a donné ce soir.

Et, tout en écrasant son cigare dans un cendrier, nerveusement, il ajoutait :

— Pas un pilote, même le plus audacieux, ne se risquerait à voler par un temps pareil...

— Ah! vous croyez cela! lançait tout à coup une voix mordante.

Vivement, les quatre hommes, y compris le Russe, se dressaient et se figeaient en une attitude quasi militaire...

Une femme en tenue d'aviatrice, casquée de cuir, et d'une beauté qui n'avait jamais mieux justifié l'épithète de « diabolique », venait de surgir sur le seuil...

Ses lèvres, un peu fortes et d'un rouge vif naturel, s'entr'ouvraient en un sourire d'orgueil qui laissait apparaître les dents les plus admirables du monde. Son corps, souple et mince se cambrait dans son costume noir qui mettait en valeur une ligne harmonieuse entre toutes; on eût dit l'Archange du Mal passant en revue une escouade de démons.

— Ah ça!... raillait-elle... Vous doutiez donc de moi?...

L'Anglais se préparait à balbutier quelques vagues protestations. L'aviatrice ne lui en donna pas le temps. Tout en s'installant à califourchon sur une chaise, elle réclamait d'un ton désinvolte :

— Une cigarette!

Quatre étuis ouverts, simultanément, s'offrirent à elle...

Elle en prit une au hasard dans celui du Russe, dont l'œil atone eut un éclair de joie... et, après l'avoir allumée au

briquet que l'Italien, plus rapide que les autres, lui présentait, elle fit, en aspirant une bouffée :

— Maintenant, faisons le point!...

— Madame, entamait l'Anglais..., j'ai le plaisir de vous annoncer que, conformément à vos instructions, le chimiste anglais Davidson...

— ...a été trouvé asphyxié dans son cabinet de travail d'Oxford par suite de la rupture d'un tuyau de gaz d'éclairage. L'« Intelligence Service » a conclu à un accident... Félicitations, master Bob... vous avez bien travaillé.

Tandis que le gredin se rengorgeait, l'Italien déclarait à son tour :

— Madame, j'ai le plaisir de vous annoncer...

— Que le professeur Luigi Serano s'est électrocuté en poursuivant dans son laboratoire ses dangereuses expériences... Voilà du travail net et discret... Tous mes compliments... Lupario, je vois que je puis compter sur vous...

— A la vie et à la mort... madame ! affirmait l'Italien en s'inclinant jusqu'à terre.

Le Russe, à son tour, allait ouvrir la bouche. Mais l'aviatrice le devançait :

— Vous aussi, Koskoff, reprenait-elle, vous méritez les plus vifs éloges... La fin du grand médecin allemand, le docteur Bautzen, est un véritable chef d'œuvre... Ce savant qui s'intoxique lui-même en cherchant un antidote contre les gaz asphyxiants ! C'est tout un poème ! Je suis très contente !... Une fois de plus, vous avez prouvé que votre adresse égalait votre force.

Le Kalmouck fit entendre un grognement d'ours en gaieté. D'un air désabusé, le Français hasardait :

— Il n'y a que moi... hélas ! madame qui n'ai pas mérité...

— Comment cela ! coupait la « Patronne »... Ne vous avais-je pas donné la mission de surveiller le comte Robert de Langeais ?

— Parfaitement, madame.

— Eh bien ! j'ai appris que non seulement vous aviez réussi à pénétrer

jusqu'à lui, mais encore à capter sa confiance.

— C'est exact, reprenait l'individu, et, dès demain, si vous le désirez, M. de Langeais aura cessé de vivre.

Les lèvres serrées, le regard brûlant d'un feu étrange, la « Patronne » se taisait. Ses quatre lieutenants, immobiles, impassibles, du moins en apparence, attendaient son verdict. Bientôt ses lèvres se desserrèrent ; son regard se voila d'une sorte de brume légère, comme on en voit parfois planer sur la mer aux approches de la tempête... Puis, les narines frémissantes, en proie à une émotion qu'elle cherchait vainement à contenir, elle murmura d'une voix qui semblait jaillir du plus profond de l'abîme mystérieux qu'était son âme :

— *Celui-là... je veux l'avoir vivant !*

Malgré la soumission craintive qu'elle leur inspirait, master Bob, Lupario, le « baron » et même le placide Koskoff ne purent retenir un vif mouvement de surprise. Mais la jeune femme, qui s'était ressaisie, reprenait sur un ton d'autorité impérieuse :

— Maintenant... écoutez-moi !

Et, dans un profond silence, elle poursuivit :

— Miss Cyprian Clifford, la fille du milliardaire américain, vient d'arriver en France. Il est indispensable que, dans le plus bref délai, elle tombe entre mes mains. Mais je vous préviens que vous allez vous heurter à un rude adversaire. Le roi de l'électricité a, en effet, chargé le détective français Chantecoq de veiller sur sa fille sans qu'elle s'en doute. Car l'adorable Cyprian a, paraît-il, horreur de tout ce qui peut porter le moindre ombrage à son indépendance. Ce Chantecoq, vous ne l'ignorez pas, est de beaucoup le limier le plus redoutable de notre époque.

Tous eurent un signe d'acquiescement.

L'aviatrice poursuivait :

— Le mieux est donc de commencer par nous débarrasser de lui... Mais, abattre un tel homme n'est pas une

besogne facile et vous ne serez pas trop de quatre pour l'accomplir.

Vous m'avez compris ?

— Yes... Si... Oui... Da...

Elle se leva... et portant la main à une poche de son veston de cuir, elle en retira quatre chèques préparés d'avance qu'elle répartit entre chacun de ses lieutenants.

— Bonsoir... et à bientôt ! fit-elle d'un ton dégagé.

Et elle se dirigea vers la porte.

Au dehors, l'ouragan redoublait de violence, hurlant des cris de damnés...

— Madame ! hasardait master Bob, comme s'il cherchait à la retenir...

La « Patronne » se retourna, les sourcils froncés, regardant fixement le colosse. Tandis qu'il baissait timidement les yeux, elle gagna rapidement le dehors... Pendant un instant, comme s'ils subissaient encore l'influence magnétique de l'être aussi terrible que mystérieux auquel ils s'étaient liés par une double chaîne de sang et d'or, l'Anglais, l'Italien, le Russe et le Français demeurèrent silencieux, immobiles, les yeux rivés à la porte qui venait de se refermer sur le « secret vivant » qu'était cette femme.

Bientôt, obéissant à un irrésistible instinct, master Bob s'approchait du bow-window dont les petits carreaux, de plus en plus battus par la tempête résonnaient en un bruit de cymbales. Entre deux *fortissime* de l'infernal orchestre il crut entendre une sorte de roulement en sourdine qui n'était pas celui de la bourrasque ni du tonnerre ; et soudain, à la lueur fulgurante d'un formidable éclair il aperçut, à cinquante mètres à peine au-dessus de la mer, un étrange petit avion noir au corps d'épervier et aux ailes de hibou qui, emporté par la rafale, filait vers l'Est à une allure vertigineuse.

— « L'Oiseau des Ténèbres » s'est envolé..., fit l'Anglais d'une voix que l'émotion étranglait...

Et tout en martelant de ses poings crispés son front en sueur, il s'écria :

— Ah ! savoir..., oui, savoir quelle est cette femme!... (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE L'OISEAU DES TENEBRES

II

La bataille contre la guerre...

Dans un vaste et somptueux studio d'artiste situé au fond de l'une de ces magnifiques propriétés qu'on admire aux alentours de Versailles, un homme de trente-cinq ans environ, aux traits réguliers et fins, aux yeux brûlant d'une noble flamme intérieure, au front magnifique de penseur, et auquel la robe de pourpre dans laquelle il se drapait donnait l'allure d'un jeune prélat de la Renaissance italienne, était assis devant une table ancienne en bois sculpté sur laquelle, dans un précieux vase de cristal, trempaient des roses prêtes à s'effeuiller.

Ce personnage, qui semblait plongé dans une de ces rêveries telles qu'en connaissent seuls les chercheurs d'idées, n'était autre que l'homme que l'« Oiseau des Ténèbres » voulait avoir vivant.

Le comte Robert de Langeais des-

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

cendait de l'une des plus anciennes familles de France. A la suite de la mort prématurée des siens, il était entré à sa majorité en possession d'une fortune considérable. Rompant avec le joug d'un atavisme plusieurs fois séculaire, ce dernier rejeton d'une race qui s'était surtout illustrée dans la diplomatie et sur les champs de bataille, avait conçu le projet de servir mieux que son pays, c'est-à-dire l'humanité tout entière.

Manifestant, dès son enfance, d'étonnantes dispositions pour les mathématiques... — on l'appelait, à dix ans, le petit Mozart de la science — il devait tenir largement ses promesses.

Après de solides et brillantes études sans bruit, sans l'appui d'aucune coterie officielle ou autre, M. de Langeais poursuivait son œuvre.

Plusieurs découvertes, fort intéressantes et toutes basées sur l'amélioration du sort des travailleurs, le signalaient bientôt à l'attention de l'élite et de la masse. L'Académie des sciences lui décernait sa plus haute récompense pour l'ensemble de ses travaux et, peu de temps après, le ministre de l'Instruction publique, à titre exceptionnel, lui accordait le ruban rouge, qui venait rejoindre à sa boutonnière celui de la croix de guerre, qu'à dix-huit ans il avait gagnée, au Chemin-des-Dames, en se battant pour son pays.

La plus effroyable des boucheries ne pouvait inspirer à son âme sensible et généreuse entre toutes qu'une profonde horreur de la guerre.

Aussi, lorsqu'il apprit que le milliardaire américain Billy Clifford, le roi de l'électricité, offrait un prix d'un million de dollars à quiconque trouverait le moyen d'empêcher le retour de ces atroces conflits, loin de partager le scepticisme goguenard qui, un peu partout, avait accueilli cette offre sensationnelle, il se décida, sans hésiter, à prendre part à ce noble tournoi.

Nullement inspiré par l'appât d'une prime formidable que son désintéressement encore plus que ses ressources personnelles lui permettait de dédai-

gner, uniquement préoccupé de délivrer le monde du pire fléau qui l'eût à jamais accablé, il s'était mis résolument au travail, consacrant à sa tâche tout son génie en même temps que son ardeur d'apôtre.

Pour l'instant, abandonnant le véritable laboratoire de sorcier moderne qu'il s'était fait aménager près de son studio, M. de Langeais se laissait aller au cours de ses pensées... Mais, à l'expression mélancolique qui assombrissait son regard, à la tristesse quelque peu mystérieuse qui altérait son beau visage, il était facile de deviner que ce n'était pas un cerveau en travail, mais une âme en souffrance qui laissait émaner d'elle comme la lueur furtive et morose du plus intime des secrets.

Pourtant, aucune inquiétude matérielle, aucun souci moral ne paraissaient l'atteindre. Il était riche. Il n'avait que quelques amis, mais tous choisis, sincères et fidèles. Aucune intrigue romanesque, aucune liaison sérieuse ou simplement encombrante ne compliquaient sa vie. On chuchotait bien qu'au cours d'un long voyage à l'étranger, il avait été le héros d'une aventure sentimentale que des raisons obscures avaient brusquement interrompue. Sans doute n'était-ce qu'un racontar ? Car nul n'avait pu en contrôler la réalité.

Toujours est-il que deux larmes, petites comme ces gouttes d'eau qui suffisent pour faire déborder un vase, venaient d'apparaître au bord de ses yeux. Mécontent de ne pas avoir su les refouler il les essuyait nerveusement d'un revers de doigts, lorsqu'on frappa à la porte.

Un valet d'une quarantaine d'années, aux cheveux déjà grisonnants, au visage glabre et fermé, s'avancait vers M. de Langeais et, d'un air grave, il lui présentait un plateau d'argent, sur lequel reposait une carte de visite.

Le comte Robert, surpris, s'exclamait :

— Miss Cyprian Clifford... la fille du

milliardaire américain ! Ah ! par exemple, si je m'attendais !

Il réfléchit quelques secondes. Puis il fit, visiblement intrigué :

— Faites entrer... Fabrice !

Tandis que le valet de chambre s'éloignait, M. de Langeais fit quelques pas dans la pièce. Mais, tout à coup, il s'arrêta, sidéré par une apparition céleste. Une jeune fille blonde, radieuse, et dont le regard, ainsi que le sourire, révélaient en même temps que l'amour de la vie, une âme saine, loyale et bonne entre toutes, s'avancait vers lui, la main tendue, comme si elle s'apprêtait à serrer celle d'un camarade...

— Monsieur de Langeais, attaquait-elle avec une légère pointe l'accent anglo-saxon qui ajoutait encore à la saveur de sa parole..., je suis ravie de faire votre connaissance.

— Et moi, mademoiselle, croyez que je suis infiniment flatté...

— C'est moi, monsieur de Langeais, qui suis très fière de vous rencontrer. Vous êtes célèbre en Amérique. Votre invention qui supprime les explosions de grisou dans les mines a fait sensation chez nous. On vous considère comme un bienfaiteur de l'humanité et, quand vous viendrez là-bas... Mais que je suis étourdie!...

Et désignant un monsieur âgé, vêtu de noir, aux longs cheveux rejetés en arrière, à la barbe grisonnante, qui était entré à sa suite dans le studio, miss Cyprian reprenait :

— Permettez-moi de vous présenter M. Christian Dorval, ancien professeur de littérature française à New-York... qui, en l'absence de mon père dont il est un des plus vieux amis, veut bien me servir de chaperon.

A peine les deux hommes avaient-ils échangé un salut cordial que la jolie américaine reprenait, avec une vivacité charmante :

— Monsieur de Langeais, vous devez être très étonné de me voir débarquer ainsi chez vous à l'improviste. Figurez-vous que je fais en ce moment un

voyage d'études... J'ai voulu connaître tous ceux qui concouraient au prix Clifford... Oh! pas par curiosité!... Par sympathie, par amitié, pour leur dire combien je m'intéressais à leur effort et combien je serais heureuse s'il était couronné de succès... Moi aussi, monsieur de Langeais, je déteste la guerre!

Et, d'une voix pleine de touchante tristesse, Cyprian précisait :

— La guerre !... D'abord elle m'a pris ma mère... ma pauvre maman !... Elle était Française... Elle avait voulu venir soigner les blessés... et elle a été tuée dans une ambulance à Verdun... au cours d'un bombardement. J'étais toute petite... Mais j'ai eu beaucoup de chagrin. Depuis, la vue de ces cimetières du front... de ces forêts de croix de bois... a achevé de me faire détester toutes ces affreuses tueries... Aussi, dès que j'ai eu l'âge d'avoir vraiment une volonté, je me suis dit : « Je donnerais bien ma vie pour empêcher le retour de ces abominables choses. » J'en ai parlé à mon père, Dad (1) est très froid, très généreux... lui aussi, il a eu et il a encore beaucoup de peine... Tout de suite, il a dit comme moi... Presque toujours, Dad dit comme moi... et c'est ainsi qu'il a eu l'idée de fonder ce prix... Beaucoup l'ont, comme vous dites à Paris... bla... bla...

— Blagué ...

— C'est cela, blagué! *Thank you!*... Mais il a la fol... et il n'est pas le seul... puisque, dans tout l'univers, des hommes célèbres comme vous, monsieur de Langeais, et d'autres, des obscurs, des inconnus... se sont mis sur les rangs... Vous êtes le premier que je vois... parce que j'aime beaucoup la France et que je souhaite que ce soit un Français le vainqueur !...

— Peu importe le vainqueur, pourvu qu'on ait la victoire !

— Vous l'aurez ! s'écriait miss Clifford en tendant de nouveau la main au jeune savant qui, avec une soudaine

(1) Diminutif de Daddy, qui, en anglais, veut dire « papa ».

ferveur, y appuya ses lèvres; puis elle s'éloigna suivie de Christian Dorval qui, étant discrètement demeuré à l'écart, n'avait pas prononcé une seule parole.

M. de Langeais les accompagna jusqu'au seuil du vestibule où Fabrice, le valet de chambre, attendait.

— A bientôt, fit miss Cyprian d'une voix qui tremblait un peu...

— A bientôt, répéta Robert qui devait éprouver, lui aussi, un certain trouble.

Mais un cri de surprise lui échappa. Sur sa table, une lettre s'appuyait, bien en évidence, contre le vase de cristal. Il s'en empara. Elle portait son adresse. Intrigué, et tout en se demandant, puisqu'il n'avait pas quitté son studio, qui avait pu, sans qu'il s'en aperçût, déposer là cette étrange messagère, il la décacheta et lut :

21, avenue de Verzy,
Téléph : Wagram 80-77.

Mon cher Maître,

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai acquis la certitude qu'il existait une sorte de mystérieux syndicat international qui s'est donné pour tâche de se mettre en travers de tous ceux qui veulent paix. Je tiens également de source certains que tous les hommes de valeur qui vont concourir pour le prix Clifford — et vous êtes du nombre — sont directement menacés.

Me trouvant en ce moment dans l'impossibilité d'aller jusqu'à vous, j'ai tenu à vous crier : prenez garde !

En toute admiration et sympathie.

CHANTECOQ.

M. de Langeais qui, ainsi que tous ses contemporains, était au courant des exploits de ce célèbre détective privé et avait entendu vanter, par un de ses amis qui avait eu recours à ses services, non seulement son exceptionnelle valeur, mais encore son inattaquable loyauté, murmurait préoccupé :

— Chantecoq... Ce doit être sérieux. Je vais me mettre tout de suite en rapport avec ce détective.

S'emparant de son téléphone, il demanda le numéro du grand limier.

Comme le signal « pas libre » se faisait entendre, il reprit la lettre et s'en fut s'asseoir sur son divan, afin de la relire à tête reposée, lorsqu'il se sentit envahi tout à coup d'une torpeur étrange. Il chercha à réagir. Mais bientôt il lui sembla que les mots sur lesquels il fixait son regard s'estompaient sous une sorte de brume et que l'encre noire avec laquelle ils étaient tracés jaunissait et blanchissait, jusqu'à ne plus laisser de traces sur le papier. Comme le soir venait, il voulut étendre la main vers un commutateur. Et, les oreilles bourdonnantes, les paupières lourdes, le jeune savant se renversa en arrière, vaincu par un irrésistible sommeil, prostré dans une sorte de léthargie.

Il est dix heures du soir. Le studio est plongé dans une obscurité complète. Un silence absolu. Une porte-fenêtre s'entr'ouvre avec précaution. A la lueur d'une lampe électrique, trois ombres de dirigeant vers le divan sur lequel gît Robert de Langeais, toujours endormi. D'un pas décidé, une femme, en costume d'aviatrice, s'avance vers le comte, pose la main à plat sur son front et l'y laisse un instant appuyée, comme si elle voulait marquer son cerveau d'une ineffaçable empreinte. Sans prononcer une parole, elle adresse un simple signe aux deux hommes qui vêtus de noir et chaussés de pantoufles en feutre, sont entrés derrière elle. Ceux-ci s'emparent du jeune savant, le ligotent et l'emportent, inerte comme un cadavre par la porte-fenêtre qui donne directement sur le parc. La femme, qui a éteint sa lampe, les rejoint et se fond avec eux dans la nuit profonde.

Dix minutes après, les mains crispées sur le volant de son avion, au fond duquel Robert de Langeais reposait inanimé, l'« Olseau des Ténébres », à travers les airs, à deux cents à l'heure, fuyait avec sa proie!

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

**PREMIERE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES**

III

La maison inconnue

Lorsque le comte de Langeais revint à lui, il se trouvait, toujours enveloppé dans sa robe rouge, étendu sur un grand lit à colonnes, dans une chambre de style d'époque Louis XIII, aux lourdes tentures et éclairée en pénombre par une lumière invisible.

Encore sous l'empire du sommeil léthargique qui l'avait presque subitement immobilisé ce ne fut qu'au bout d'un certain temps, et progressivement, qu'il parvint à s'arracher à la demi-torpeur qui continuait à l'accabler.

Lorsque son cerveau puissant eut repris toute sa lucidité, il se souvint très nettement, et jusque dans ses moindres détails, de la visite de la jeune Américaine. Ensuite, sa pensée s'arrêta sur cette lettre de Chantecoq qui lui était parvenue d'une façon

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

si singulière et qui l'avertissait que sa vie était menacée non moins directement que celles de tous les savants qui participaient au concours de l'*anti-guerre*, organisé par le milliardaire Billy Clifford.

— Ainsi que je le pensais, se disait-il, ce message était un avertissement sérieux!

Car plus il y réfléchissait, moins il doutait qu'il ne fût en ce moment la victime des agissements de cette association secrète dont l'existence lui avait été révélée par la lettre de ce grand détective.

— Ces gredins, raisonnait-il, avec toutes les apparences de la logique la plus parfaite, ont dû apprendre que mon invention était au point, et, au lieu de me supprimer radicalement, ils m'auront fait absorber, sans que je m'en doute, quelque narcotique à retardement, puis enlever et transporter ici, afin de me contraindre, à l'aide d'un savant chantage, à leur livrer le secret de mon invention! Eh bien! nous allons voir s'ils sont de taille, si forts soient-ils, à venir à bout de moi!

En un sursaut de toute son énergie reconquise, M. de Langeais se redressa sur ses jambes et fit quelques pas mal assurés dans cette chambre qu'il voyait pour la première fois et qui, au premier abord, ne lui parut pas avoir d'issue.

Deux tentures sombres qui tombaient du plafond jusqu'au plancher attirèrent son attention. Il écarta la première. Elle dissimulait une haute et large fenêtre close au dehors par une épaisse fermeture métallique qui ne devait se manœuvrer que de l'extérieur. Derrière l'autre rideau existait une porte en chêne massif, mais dépourvue de toute poignée, de toute serrure. Le comte Robert ne pouvait plus en douter : il était prisonnier!

Comprenant que, plus que jamais, il allait avoir besoin de toutes ses forces, il se dit qu'il serait inutile et même dangereux de les user en des emportements stériles..., et il s'en fut

s'asseoir dans un grand fauteuil en tapisserie, jugeant qu'il n'avait plus qu'à attendre les événements de pied ferme et avec sérénité.

Bientôt, d'une pièce voisine, l'écho d'une voix de femme très tamisée lui parvenait... Bien que ce ne fût qu'un murmure, il tressaillit, se leva, marcha dans la direction de ce bruit qui paraissait avoir produit tout à coup sur lui une impression intense... et, soulevant la tenture de la porte, il écouta. Le murmure qui avait ainsi éveillé son attention, bien qu'il ne fût pas assez distinct pour qu'on pût distinguer des paroles, devait être assez significatif pour évoquer en M. de Langeais d'importants et même de très graves souvenirs. Car, très pâle, la bouche tremblante et le regard angoissé, il fit tout bas... comme s'il redoutait de s'entendre lui-même :

— *Si c'était elle !...*

Et, accablé, comme s'il venait d'apprendre subitement la nouvelle d'une irréparable catastrophe, il se laissa retomber sur le divan.

Saisi par la plus cruelle des anxiétés, M. de Langeais revivait le drame étrange entre tous qui, trois ans auparavant, avait bouleversé son existence jusqu'alors si limpide, si noble et si fière.

Se trouvant en villégiature à Cannes, le jeune savant avait remarqué, se promenant toujours seule, avec deux magnifiques lévriers, une jeune femme d'une beauté tellement originale et en même temps d'un charme si fascinant qu'elle lui avait immédiatement inspiré, à lui pourtant si peu enclin aux aventures amoureuses, un intérêt qu'il avait d'abord pris pour une simple curiosité.

Mais il s'était vite aperçu que ce sentiment, auquel il n'avait tout d'abord accordé aucune importance, renfermait les germes d'une violente passion. Se méfiant de l'entraînement des sens, et encore plus des emportements de son imagination, Robert de Langeais avait voulu s'éloigner d'un chemin dont, instinctivement, il flairait le

danger et redoutait les embûches.

Trop tard !... La belle inconnue, non moins irrésistiblement conquise par lui qu'il était invinciblement attiré vers elle, ne lui permit pas de battre en retraite. Un soir, au retour d'une excursion en commun, sur cette rive paradisiaque, dont l'atmosphère de soleil et d'azur, rendue plus exaltante encore par l'éclat et le parfum d'une floraison de sortilège, avait achevé de les griser, Robert voulut annoncer timidement, sans conviction, à celle que, jusqu'alors, il n'avait considérée que comme un flirt saisonnier, qu'il allait regagner le lendemain la capitale. Mais il n'en eut ni le temps ni le courage. Un regard de la sirène, regard de deux yeux admirables qui se voilaient de larmes, instantanément, le désarma ; et, l'attirant à lui, il murmura en approchant ses lèvres tremblantes de sa bouche en fièvre :

— Je vous aime !

Lorsqu'il sentit les deux bras splendides de l'ensorceleuse autour de son cou, lorsqu'il l'entendit lui répéter avec un accent d'extase dans lequel il y avait toutes les voluptés et toutes les tendresses : « Et moi, je t'adore ! », le Robert qui s'était montré jusqu'alors aussi distant envers l'amour qu'il l'avait toujours été envers les gens, qu'il considérait comme encombrants et inutiles, eut l'impression qu'il avait rencontré la femme de sa vie !

La princesse Vanda Wialeska était, en effet, l'une de ces femmes que l'on peut qualifier d'exceptionnelles... Elle possédait tous les dons et aucun ne s'était développé au détriment des autres. Tout, en elle, était beauté, amour, harmonie. Elle s'était montrée fort discrète sur son passé. Elle avait simplement raconté au jeune savant qu'elle appartenait à une très ancienne famille de Pologne et qu'à seize ans on lui avait fait épouser le prince Kasimir Wialeskia, l'un des plus riches et nobles seigneurs de ce pays qui, après

l'avoir ardemment désirée, l'avait rendue très malheureuse.

Au bout de deux ans d'une union déplorable, le prince était mort des suites d'un accident de chasse ; elle était restée veuve à moins de vingt ans et à la tête d'une fortune considérable. Les prétendants ne lui avaient point manqué... Mais elle avait décidé de n'appartenir désormais qu'à l'homme qu'elle aimerait et dont elle serait aimée...

— J'ai cru, disait-elle à M. de Langeais, oui, j'ai cru pendant longtemps que je ne le rencontrerais jamais. Et puis, au moment où je désespérais, vous êtes venu vers moi et j'ai tout de suite deviné que vous étiez celui que j'attendais.

Robert ne chercha pas à en apprendre davantage, ni à contrôler le récit de la princesse. Non point qu'il redoutât quelque révélation qui lui eût amoindri son idole... Mais il était doué d'un tact si raffiné ; un cœur si distingué battait dans sa poitrine que, pour lui, interroger eût été douter... Et il voulait que son amour apparût à celle qui l'avait inspiré comme un acte de foi intangible et souveraine.

Il n'eut d'ailleurs qu'à se féliciter de sa discrétion, car au bout d'une année qui avait été pour eux deux le plus beau des voyages, il ne s'était pas produit la moindre fissure dans le bloc de perfections qu'était la princesse Vanda... Aussi, Robert de Langeais songeait-il à légitimer une union qui, maintenant, il en était sûr, était devenue la seule raison d'être de son âme, lorsqu'il se produisit un événement qui, subitement, allait le précipiter brutalement du haut de son rêve.

Un soir, en Suisse, à Montreux, en revenant d'une promenade où Vanda, sous prétexte de fatigue, n'avait pu l'accompagner, quelle n'était pas sa surprise en regagnant l'appartement qu'il occupait dans un hôtel situé au bord du lac Léman, d'entendre dans la chambre de son amie une voix

d'homme articuler d'un ton menaçant :

— Si tu ne me remets pas immédiatement ce collier de perles, je fais savoir à ton ami d'où tu sors et qui tu es...

M. de Langeais demeura comme pétrifié, et lorsque, s'étant ressaisi, il pénétra dans la pièce, il aperçut sa maîtresse qui, les coudes appuyés contre la cheminée, se cachait la tête entre les mains... L'homme et le collier avaient disparu.

Bouleversé, Robert se précipitait vers la princesse, et lui saisissant le bras, il la contraignait à le regarder en face.

Un cri de désespoir lui échappa. C'était une autre femme qu'il avait devant lui... une femme toujours admirablement belle, mais d'une beauté d'archange déchu qui laissait apparaître tout à coup sur son visage jusqu'alors radieux de la plus divine des lumières, l'ombre inquiétante du vice et du mystère...

— Parle ! ordonnait impérieusement le jeune savant. Je veux tout savoir, tu m'entends, tout !

Farouche, Vanda se taisait...

— Ton silence est le pire des aveux ! s'écriait Robert... Et j'ai le droit d'en conclure que tu n'es qu'une aventurière.

La princesse eut un haussement d'épaules qui semblait vouloir dire :

— Je n'y puis rien ! C'est la fatalité !

— Parle donc ! insistait Robert.

— Tu ne sauras rien ! déclarait Vanda.

— Si... je saurai ! s'écriait M. de Langeais hors de lui. Cet homme qui était là tout à l'heure et qui s'est enfui à mon approche... je le retrouverai et il faudra bien qu'il me dise, lui...

Vanda eut un éclat de rire... effroyable... On eût dit le défi d'un démon...

— Alors, adieu ! lançait Robert en un cri de désespoir qui parut avoir son écho dans l'âme ténébreuse de la princesse. Car des larmes apparurent dans ses yeux... Mais M. de Langeais ne les

vit point. Il fuyait... comme un dément, car il avait compris que s'il restait là, ne fût-ce qu'un instant, il n'aurait plus le courage de partir...

Le lendemain, il rentrait à Versailles... brisé... Sa détresse fut d'autant plus terrible qu'il était trop fier pour la confier à personne. Il se remit au travail avec une sorte de frénésie... Durant de longs jours, il redouta que sa première maîtresse, la Science, ne fût pas suffisamment forte pour le délivrer de l'emprise qu'avait exercée et qu'exerçait encore sur lui son ancienne compagne, et comme il ne se sentait pas assez sûr de lui, il eut assez de volonté, non seulement pour ne pas chercher à revoir celle qu'il avait tant aimée et qu'il avait si peur d'aimer encore, mais aussi de résister à toute tentation de s'informer d'elle. Il se cloîtra, en quelque sorte, dans l'austérité de son laboratoire.

Et voilà qu'après avoir reconquis, et au prix de quels combats, cette paix intérieure qui, à défaut d'un intégral oubli, exemptait du moins ses souvenirs de tout remords et de toute honte, cette femme qu'il croyait morte pour lui, autant qu'il se croyait mort pour elle, il lui semblait derrière une cloison, avoir reconnu sa voix !

Alors... c'était elle qui l'avait fait enlever, emporter jusque dans cette maison inconnue, dans ce mystérieux repaire ?

— Non, se disait-il, ce n'est pas possible !... Ce ne pouvait être qu'un rêve... un cauchemar... et M. de Langeais s'efforçait de s'arracher à son étreinte lorsqu'une main se posa doucement sur son épaule... Le jeune savant eut un sursaut comme s'il se réveillait brusquement... Puis une exclamation lui échappa...

A demi nue dans une splendide toilette de soirée, plus belle, plus éblouissante que jamais, véritable magicienne d'amour, ensorceleuse du cœur et des sens, la princesse Vanda se tenait debout devant lui...

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

IV

La revenante

D'un bond, Robert s'était levé... et déjà sur la défensive comme à l'approche d'un fauve, il attendait, maître de lui, face au danger.

— Mon ami, attaquait l'étrangère d'une voix doucement harmonieuse... On dirait que vous ne me reconnaissez pas?

Froidement, le jeune savant ripostait :

— Comment vous reconnaîtrais-je, madame, puisque je ne vous connais pas?

Toute palpitante de passion, Vanda s'écriait :

— Je ne vous crois pas! Vous m'avez trop aimée et, maintenant, vous me haïssez trop pour m'avoir oubliée ainsi!

Impassible, M. de Langeais gardait le silence. Elle frémit et s'écria :

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Mais, moi je t'adore!... Oui, Robert, je t'aime encore et toujours à un point que je ne saurais dire... Depuis notre séparation, tu ne peux t'imaginer ce que j'ai souffert. C'est effroyable!... Cette scène affreuse dans cette chambre d'hôtel de Montreux, où tu t'es aperçu que je n'étais pas celle que tu croyais!... Ces paroles terribles!... Cette rupture où tu m'as tout refusé, jusqu'à l'humble baiser d'adieu que je réclamaïis de ta clémence... Cela, je ne l'oublierai jamais! Tu as bien fait de m'invectiver... Tu as eu raison de m'infliger la douleur d'une séparation éternelle... Un homme tel que toi ne pouvait pas rester l'amant d'une femme qui lui avait menti... Et pourtant, ce n'était pas ma faute! Esclave d'un secret que je n'ai pas le droit de révéler à qui que ce soit au monde, je ne pouvais pas te dire qui je suis..., d'où je viens..., où je vais! et, ce qui est plus effroyable que tout, c'est que je ne puis pas te le dire encore!... Robert, ne détourne pas la tête... Laisse-moi regarder encore tes yeux..., tes chers yeux que j'ai si souvent fermés sous mes caresses... Robert, ne me renie pas, je t'en prie! Aie pitié de moi!...

M. de Langeais, qu'on eût dit changé en statue de marbre, reprenait d'une voix glacée :

— Veuillez me laisser téléphoner à mon valet de chambre qu'il m'apporte les vêtements dont j'ai besoin pour rentrer chez moi.

Dominant ses nerfs tendus au paroxysme, Vanda reprenait avec gravité :

— Robert!... vous vous méprenez sur les raisons qui, pour vous amener ici, m'ont fait employer envers vous un procédé aussi brutal. Mais je n'avais pas une minute à perdre!

» Ne croyez pas que ce soit une maîtresse affolée, désespérée, qui, romanesquement, fait enlever un amant récalcitrant pour le chamber d'une façon stupide et misérable! Non! Si j'ai agi de la sorte envers vous, c'est unique-

ment parce que j'ai voulu vous sauver la vie...

— Quelqu'un veut donc m'assassiner?

— Oui.

— Qui ?

— Je ne vous le dirai pas ! Mais, croyez-moi, depuis que j'ai surpris ce projet, je n'ai eu qu'un désir : vous soustraire aux coups de ceux qui ont décidé votre mort. Voilà pourquoi je vous ai fait transporter ici, où vous êtes en sécurité absolue et où vous demeurerez jusqu'à ce que le danger qui vous menace ait disparu.

— Combien de temps ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, d'ici là, je resterai votre prisonnier ?

— Dites mon hôte.

— Je refuse...

— Parce que vous craignez que je cherche à vous reprendre...

— Non, mais parce que je ne peux plus, je ne veux plus vous voir !

— Rassurez-vous ! Vous ne me verrez pas... Pendant tout le temps que vous resterez dans cette maison, vous ne vous apercevrez même pas de ma présence. Si grand que soit pour moi ce sacrifice, je l'accomplirai sans hésiter.

— Brisons là !...

— Robert !... Je vous en prie !... Demeurez ici tout le temps qu'il faudra pour échapper à ceux qui ont décidé de vous tuer et dont je ne pourrai pas toujours arrêter le bras...

Sur un ton de froideur hautaine et railleuse, M. de Langeais ripostait :

— Madame, je vous remercie vivement de l'intérêt que vous me portez et du service que vous semblez si désireuse de me rendre. Mais je ne saurais en profiter. Un devoir impérieux m'interdit de m'attarder plus longtemps dans cette maison.

— Si vous sortez d'ici, vous êtes perdu !

— Je ne suis pas de ceux qui reculent devant l'ennemi !

— Il y a ennemis et ennemis : ceux

qui se battent face à face... et ceux qui vous guettent dans l'ombre... C'est à ceux-ci que vous avez affaire. Une dernière fois, je vous en supplie, ne les bravez pas : restez, Robert, je vous en prie, il le faut, je le veux !

Eclatant tout à coup, M. de Langeais s'écriait avec colère :

— Menteuse !... Tu seras donc toujours la même... Ah ça ! tu crois donc que je n'ai pas vu clair dans ton jeu !... Avant que tu me fisses enlever par tes complices, j'avais reçu une lettre qui me prévenait qu'une sorte de *maffia internationale* avait résolu de m'assassiner. Cette lettre, c'est toi qui l'as écrite !

— C'est faux !

— Allons donc ! Tu voulais préparer d'avance la comédie que tu es en train de me jouer.

— Non, Robert, je te le jure, ce n'est pas moi...

— C'est toi !... Je ne crois pas un mot à la ridicule histoire que tu viens de me raconter... Tu as voulu me ressaisir... tu as voulu me reprendre... me voler à ce labour dont tu m'avais détourné et qui est désormais le seul but de ma vie.

— Non ! Ce n'est pas cela !...

— Où est le téléphone ?...

— Il n'y en a pas !

— Tu mens encore...

— Robert, écoute-moi...

— Jamais !

D'un geste emporté, Langeais voulut écarter Vanda qui, dressée devant lui, les bras étendus en croix, lui barrait le passage... Mais, elle s'accrocha à lui, l'enlaçant, cherchant ses lèvres, râlant des mots d'amour désespérés. Implacable, il se dégagea et la repoussa avec dégoût... Elle tomba à terre en proférant un cri de panthère blessée...

Sans plus s'occuper d'elle, il se précipita vers la porte et voulut l'ouvrir... Elle lui résista... Brusquement, il se retourna... Un cri de surprise lui échappa... La princesse avait disparu...

Le jeune savant, qui n'avait qu'un désir... s'évader au plus vite, se dit aussitôt :

— A présent, j'en suis sûr, cette pièce possède une issue secrète, par laquelle je pourrais peut-être m'enfuir.

» Le mieux est de feindre le découragement, de faire semblant de m'avouer vaincu, de laisser croire à cette femme que je me résigne à mon sort et de l'amener ainsi à commettre une imprudence dont je profiterai pour m'évader sans qu'elle s'en doute ou parce que j'aurai trouvé le moyen de la contraindre à m'ouvrir elle-même la porte de ma prison.

Supposant qu'il devait être l'objet d'une rigoureuse surveillance et que son attitude, ses moindres gestes devaient être épiés avec le plus grand soin, M. de Langeais commença à arpenter la pièce avec les allures d'un fauve en-cagé et tout en murmurant des paroles incohérentes.

Puis, soudain, sans la moindre transition, il chancela, simulant un étourdissement, un vertige et, tout en se soutenant aux meubles il regagna le grand lit à baldaquin, sur lequel il se laissa tomber lourdement. Et, fermant les yeux, il demeura immobile, comme accablé par une soudaine dépression qui lui enlevait toute faculté de mouvement et de pensée.

Quelques instants après, la lumière, qui provenait du plafond, s'éteignait. Et le jeune savant se trouva dans une obscurité complète.

Décidé à suivre avec calme et patience le cours des événements, il ne s'en inquiéta pas. Il avait besoin de réfléchir, de mettre en ordre ses idées, d'étudier le plan encore imprécis qu'il avait adopté. Or il était de ceux dont l'intelligence et l'imagination s'aiguissent encore dans les ténèbres. Combien de fois, lorsqu'il recherchait des solutions difficiles, avait-il, dans son vaste studio, éteint l'électricité et s'était-il en

quelque sorte drapé dans un manteau de nuit, afin de concentrer exclusivement son esprit sur le sujet qu'il voulait absorber?

Cette fois, il ne s'agissait plus d'une question de mathématiques, de physique, de mécanique ou de chimie, mais d'un problème autrement difficile et passionnant.

Ne sachant pas, ne pouvant pas savoir que la princesse Vanda n'était autre que le principal agent de la mystérieuse association internationale qui avait résolu d'entraver par tous les moyens, y compris le crime, l'œuvre humanitaire de Billy Clifford et de sa fille, ignorant le but réel que poursuivait la redoutable aventurière — véritable revenante dans sa vie redevenue si exclusivement laborieuse et si magnifiquement tranquille. — Robert de Langeais était fort tenté de réduire la portée de son extraordinaire aventure en l'attribuant uniquement, soit à la vengeance d'une femme qui ne lui avait pas pardonné sa brusque rupture, soit à la manifestation romanesque d'une amoureuse qui n'a pu se résigner à une séparation définitive.

Mais il était doué de trop de sagesse acquise et de trop de bon sens naturel, pour ne pas se demander pourquoi cette femme, qui venait de lui apparaître sous les traits d'une amante inconsolable et plus que jamais éprise, avait attendu aussi longtemps pour se manifester à lui.

Et puis, cette soi-disant princesse polonaise n'était-elle pas un mystère vivant, tout le mystère? Quelles étaient donc son origine, son identité, pour qu'elle se laissât dérober par un maître-chanteur un collier de perles qui valait un demi-million, plutôt que de courir le risque de voir sa véritable identité révélée à son amant?

Quel passé terrible ou quelle tare effrayante dissimulait cette femme si jeune encore, si prodigieusement douée

d'une culture aussi complète, aussi raffinée et qui, avant le coup de théâtre de Montreux, lui était toujours apparue comme incapable de la moindre défaillance ? Était-elle une coupable ou une victime ? Question troublante entre toutes, que, pour l'instant du moins, M. de Langeais s'avouait incapable de résoudre.

— Pourquoi, se reprochait-il, oui, pourquoi, au lieu de m'isoler dans ma tour d'ivoire, de dresser entre cette femme et moi un mur d'indifférence que je croyais nécessaire pour me mettre à l'abri de toute idée de retour, n'ai-je pas, au contraire, cherché tout de suite à débrouiller cette énigme ? La vérité, c'est que j'avais peur, en m'occupant d'elle, de retomber sous son ascendant, de me laisser attendrir, et, glissant de compromission en compromission, de m'avilir en une liaison déshonorante où aurait lamentablement sombré le meilleur de moi-même !

Et dans le véritable désarroi que mettaient en lui ces pensées, le jeune savant se prit à murmurer :

— Ah ! cette femme, pourquoi est-elle revenue ainsi, pourquoi ne m'a-t-elle pas oublié, comme...

Il allait ajouter :

— Comme je l'ai oubliée moi-même...

Mais ces derniers mots demeurèrent en lui, comme s'il n'osait les prononcer. Il frissonna. Une fois de plus, il venait de s'apercevoir que cet oubli qu'il s'était imposé, après une lutte contre ses instincts, ses sens et son cœur, lutte héroïque dont, non sans un certain orgueil, il avait cru sortir victorieux, n'était pas aussi complet qu'il se l'imaginait.

Et il fut sur le point de crier :

— J'ai peur, oui, j'ai peur de l'aimer encore !

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

IV (suite)

La revenante

Robert de Langeais sentit une sueur d'angoisse lui glacer le front...

Plusieurs fois déjà, le mort qu'était le souvenir par lui volontairement condamné, avait tenté de soulever le granit de son tombeau. Plusieurs fois, l'image de la grande et splendide amoureuse qu'était Vanda de Wialeska lui était apparue, subtilement tentatrice à travers le voile de rêve dont elle s'enveloppait.

Et voilà que tout à coup, il la retrouvait près de lui, plus superbement passionnée que jamais. Voilà que tout à coup, il entendait cette voix, qui l'avait tant de fois si divinement grisé, lui clamer une adoration qui se lisait dans son regard d'émeraude claire, que révélait cette bouche adorable qu'il avait tant de fois écrasée sous ses baisers frémissants.

Et maintenant que seul il se livrait

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

à une méditation qui, peu à peu, s'était transformée en un véritable examen de conscience, il était contraint de s'avouer qu'il avait dû faire un violent effort sur lui-même pour garder envers cette femme l'attitude de défense dédaigneuse, méprisante même, qu'il avait adoptée et pour ne pas succomber à l'ardeur du désir qu'avait réussi à éveiller en lui la presque invincible ensorceleuse.

Certes, encore une fois, il avait été le vainqueur... et son mérite était d'autant plus grand que la bataille avait été plus directe. Mais qu'advviendrait-il s'il avait à livrer un nouveau combat? Était-il assez fort, assez sûr de lui-même pour résister à celle qui le tenait à sa merci ?...

Et lui si brave, lui qui avait affronté tant de dangers, le sourire aux lèvres, lui qui, sans défler inutilement la mort, n'avait jamais tremblé devant elle, sentait le doute, l'appréhension et même la peur s'infiltrer en lui avec une hallucinante obsession...

L'imagination désaxée, la volonté en demi-déroute, tantôt il croyait entendre des pas furtifs frôler le tapis, tantôt il avait l'impression qu'il respirait un parfum étrange et pénétrant qui engourdisait peu à peu sa pensée et le faisait progressivement passer de l'état de veille à celui de rêve... Alors, il se figurait voir apparaître devant lui, dans un sillage lumineux phosphorescent, la princesse Vanda, qui s'approchait de lui... et lui disait, non plus de sa voix harmonieuse et caressante, mais sur le ton impérieux d'une maîtresse absolue :

— Tu veux savoir qui je suis, n'est-ce pas ?... Eh bien ! je vais te le dire... *Je suis la fille du Diable !*

Et, partant d'un éclat de rire vraiment satanique, elle ajoutait :

— Je te tiens et tu ne me quitteras plus jamais !...

Robert tenta un effort pour écarter de lui l'apparition diabolique. Mais, paralysé, il ne put même esquiver un geste. Il éprouvait la sensation qu'il

était non point paralysé, mais comme cloué à un calvaire... et que, même au prix des plus atroces souffrances, il lui était impossible de s'en détacher... A la pensée qu'il devait dire adieu éternel à la vie superbe qu'il s'était faite, à la science, sa sublime consolatrice, à ses travaux, à ses nobles espoirs, à ses ambitions légitimes, à cette tâche sacrée qu'il avait entreprise pour le salut de l'humanité, un désespoir l'étreignait d'autant plus immense qu'inerte, désarmé, il n'avait pas la ressource de l'user dans la révolte. Ah! plutôt que de rester la proie de cette « vamp » qui le contemplait d'un air d'inférieur triomphe, combien eût-il préféré mourir là... tout de suite... et échapper ainsi pour toujours à l'emprise morale et physique d'une femme qu'il haïssait et maudissait maintenant autant qu'il l'avait jadis aimée et bñie!

Et il se disait en fermant les yeux :

— Si mon cœur pouvait s'arrêter tout à coup...

Mais il lui semblait au contraire que ce cœur, la seule chose qui demeurât vivante en lui, protestait contre la volonté qui souhaitait de lui imposer un éternel silence. Jamais il n'avait battu d'un rythme aussi vigoureux, aussi régulier, jamais il n'avait paru plus apte à marteler les secondes d'une existence solide et durable.

Alors le jeune savant crut entendre de nouveau un bruit de pas légers qui s'éloignaient. Il entr'ouvrit les paupières. Vanda avait disparu. Il respira plus librement. Mais voilà que, tout à coup, à travers la nuit, en une sorte de surimpression à la fois féérique et réelle, une autre silhouette de femme lui apparaissait: celle de miss Cyprian, l'adorable Américaine. Tout en lui souriant avec cette expression de douceur, de bonté et d'énergie qui la rendait à la fois si charmante et si belle, elle semblait lui dire :

— Courage, mon ami ! Car nous vaincrons !...

Ces paroles, qui résonnaient en lui comme une musique céleste, apportèrent à Robert un réconfort infini.

Hallucination? Qu'importe! En lui dictant son devoir, en le persuadant qu'il ne devait rien abandonner de sa raison d'être, rien abdiquer de ses espérances, elles avaient suffi pour lui inspirer une reprise de confiance et l'envelopper d'une paix infinie.

Et, tandis que tout s'éteignait en lui, Robert de Langeais murmura ce simple nom, doux comme un chant d'oiseau au crépuscule :

— Cyprian !...

Et il retomba dans le néant.

V

Le réveil

Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, un homme jeune, élégant, à la physionomie intelligente et sympathique, se penchait au-dessus de Robert de Langeais qui, étendu sur le divan de son studio et toujours enveloppé de sa robe rouge, semblait profondément endormi.

Le valet de chambre, Fabrice, qui, debout, regardait son maître d'un air inquiet, murmurait :

— C'est étonnant que M. le comte ne se réveille pas. Pensez-vous, monsieur le docteur, que ce soit grave ?

Le médecin répliquait :

— Je ne le crois pas. Si votre maître fumait de l'opium, j'attribuerais son sommeil prolongé à un excès de cette drogue. Mais je suis sûr que ce n'est pas le cas. Je vais lui faire une nouvelle piqûre.

A peine le praticien avait-il prononcé ces mots que Robert, lentement, entrouvrait ses paupières. Le cerveau encore embrumé, les membres engourdis comme s'il venait d'échapper peu à peu à l'étreinte d'une longue et profonde léthargie, il promena autour de lui un regard encore trouble et indécis.

— Ah ça ! mon cher ami, lançait le docteur d'une voix amicale et juvénile, est-ce que vous auriez la fantaisie de vous entraîner pour le championnat du sommeil ?

— C'est vous, mon cher Paul ! s'écriait Robert en reconnaissant un de ses plus intimes amis, le docteur Mar-

tens, jeune médecin de grande valeur que ses travaux sur la névrose des grandes villes venaient de placer au premier plan de l'actualité.

Et se redressant sur son séant, écartant ses cheveux qui lui tombaient sur le front, M. de Langeais ajoutait avec l'accent d'un homme qui aurait comme un trou dans le cerveau :

— Que s'est-il donc passé ?

— Je vais vous le dire, répliquait allègrement le jeune médecin. Vous venez de dormir pendant vingt-quatre heures consécutives...

— Moi ?

— Eh oui !...

— Vous en êtes sûr ?

— Interrogez votre valet de chambre.

Fabrice, qui se tenait discrètement à l'écart s'approcha de son maître, qui le dévisageait d'un œil encore un peu voilé. Comme il se figeait en une attitude déférente et silencieuse, M. de Langeais lui dit :

— Eh bien ! Fabrice, parlez !

Le valet de chambre reprenait :

— Ainsi que vient de le dire monsieur le docteur, monsieur le comte a dormi pendant vingt-quatre heures de suite.

— Ce n'est pas possible ! Voyons, quelle heure est-il ?

— Dix-huit heures vingt, monsieur le comte.

— Quel jour sommes-nous ?

— Vendredi, monsieur le comte.

— Cela fait bien vingt-quatre heures, déclarait Robert qui achevait de se ressaisir. Je ne comprends pas comment j'ai pu dormir aussi longtemps sans que vous eussiez l'idée de m'éveiller...

— J'ai bien essayé, monsieur le comte, mais malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu y arriver...

— Ah ! c'est trop fort ! s'écriait Robert. Je me rappelle, en effet, qu'hier, à la fin de l'après-midi, je me suis étendu sur ce divan pour y lire tranquillement une lettre... Au fait, où est-elle cette lettre ?

— Je l'ai trouvée par terre..., sur le tapis..., répliquait la domestique. Elle

avait dû glisser de la main de monsieur le comte. Je l'ai portée sur la table, sous le presse-papier de marbre... Monsieur le comte veut-il que je la lui donne?

— Non, merci !... A quel moment... Fabrice, vous êtes-vous aperçu que je dormais?

— Hier soir..., vers 21 heures et demie. La cuisinière m'avait déjà fait demander trois fois si monsieur le comte n'était pas prêt à se mettre à table... Mais comme monsieur le comte m'a donné l'ordre de ne jamais le déranger quand il travaille, et qu'il est arrivé plusieurs fois que monsieur le comte ne dînât qu'à dix heures du soir ou ne dînât pas du tout, je ne m'en suis pas préoccupé... et je me suis bien gardé de troubler monsieur le comte.

» Ce n'est que vers onze heures et demie que, ne recevant aucun appel... j'ai commencé à m'inquiéter et je suis allé frapper à la porte du studio... Il n'y avait pas de lumière... J'ai appelé : « Monsieur le comte ! Monsieur le comte ! » Mais comme je n'obtenais aucune réponse, j'ai allumé le lustre. J'ai vu que monsieur le comte était étendu sur le divan. Mais, tout de suite, j'ai été rassuré... Sauf votre respect, monsieur le comte, vous ronfliez à poings fermés. J'ai pensé que, comme vous aviez travaillé très tard les nuits précédentes, vous aviez été frappé d'un coup de fatigue... et je me suis bien gardé de vous réveiller.

Alors, j'ai été chercher à la cuisine de quoi vous restaurer... une aile de poulet froid, des fruits... au cas où vous vous réveilleriez et que vous auriez faim...

» En remontant avec mon plateau, je me suis rencontré avec le chauffeur Alexandre et sa femme qui revenaient du cinéma... Comme ils ne voulaient pas croire que monsieur le comte dormait sur son divan, je me suis permis de les faire entrer dans le studio, afin qu'ils voient bien que je ne leur avais pas raconté de mensonges. J'ai déposé

mon plateau sur la console Louis XV... et je suis parti.

Ce matin, vers neuf heures, n'ayant reçu aucun appel, je suis allé, à tout hasard, frapper à la porte de la chambre de monsieur le comte, pensant que monsieur le comte avait peut-être regagné ses appartements. N'obtenant pas de réponse, je me suis rendu au studio et j'ai constaté que monsieur le comte dormait toujours sur le divan... J'ai trouvé cela étrange et j'ai alerté tout le personnel... Nous avons fait l'impossible pour réveiller monsieur le comte... Comme nous n'y parvenions pas, j'ai téléphoné à M. le docteur Martens. C'est tout ce que je puis dire à monsieur le comte !

— Malheureusement, reprenait le jeune médecin, j'étais à mon hôpital, je ne déjeunais pas chez moi. Ensuite, j'avais quelques visites à faire et ce n'est qu'en rentrant vers 16 heures... que j'ai appris que j'avais été appelé près de vous... Je me suis empressé d'accourir... et je vous assure, mon cher ami, que ma surprise a été très grande en apprenant que, depuis hier soir, vous étiez plongé dans un sommeil qui s'annonçait sinon aussi durable, mais tout au moins aussi profond que celui de la Belle-au-bois-Dormant.

— Sans doute, avez-vous cru, souriait Robert, que j'étais atteint d'une attaque de « béri-béri... »

— J'ai craint plutôt une attaque d'encéphalite léthargique.

— Diable !

— Et j'allais vous faire transporter dans votre chambre, lorsque vous avez commencé à manifester une légère agitation et à sortir du véritable état de *narcolepsie* dans lequel je vous avais trouvé.

— Qu'appellez-vous *narcolepsie*, mon cher ami ? interrogeait M. de Langeais.

Et revoyant tout à coup par la pensée Vanda la mystérieuse, dont il lui semblait entendre encore la voix et respirer le parfum, troublé, indécis, Robert demandait :

— Ai-je rêvé ?

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE L'OISEAU DES TENEBRES

V (suite)

Le réveil

Le docteur Martens expliquait :

— Sous le nom de *narcolepsie*, on désigne une névrose (1) caractérisée par un besoin subit de dormir, se produisant à des intervalles plus ou moins rapprochés et obligeant le sujet à tomber ou à s'étendre pour lui obéir.. Le malade est parfois prévenu par les signes habituels de l'envie de dormir...

— Je ne me souviens pas les avoir éprouvés...

— Mais il peut également être surpris brusquement au milieu de ses occupations, sans avoir le temps de prendre ses précautions contre les désagréments que peut lui attirer son sommeil intempestif.

— C'est tout à fait cela...

(1) D'après le professeur Gélinau.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Donc aucun symptôme préventif.

— C'est-à-dire que, reconnaissait le jeune savant, après déjeuner, j'avais, en effet, ressenti une légère fatigue, mais sans aucune tendance à l'assoupissement.

— Sans doute, interrogeait le praticien, vous êtes-vous surmené tous ces derniers temps ?

— J'ai, en effet, beaucoup travaillé !...

— Vous vous couchiez tard ?

— Très tard...

— Alors... tout s'explique !... Vous avez succombé à un accès de fatigue aggravé du fait que vous aviez dû certainement respirer dans votre laboratoire des gaz ou vapeurs plus ou moins toxiques qui ont eu sur votre organisme une influence d'autant plus considérable que, très surmené par votre labeur intensif, vous ne pouviez leur opposer une résistance assez forte.

— Ce doit être cela...

— Vous pouvez en être sûr...

Saisissant le poignet de son ami, le docteur Martens demandait :

— Comment vous sentez-vous ?

— Presque très bien !

— Le pouls, en effet, est excellent... Pas de douleurs stomacales ?

— Aucune... Je me sens seulement un peu courbaturé...

— Commencez par prendre un bain... et puis, mangez modérément.

— C'est que j'ai très faim...

— Vous en serez quitte pour refréner votre appétit... Surtout, ne vous surmenez pas. Et si demain matin, au réveil, le léger malaise n'a pas entièrement disparu un coup de téléphone et j'arrive !

— Merci, mon cher !

— Je suis tranquille... tout ira bien...

Les deux amis se serrèrent affectueusement la main... Lorsque Martens se fut retiré, le jeune savant qui avait retrouvé tout son équilibre mental et physique s'en fut dans la salle de bain où Fabrice avait tout préparé... Un

quart d'heure dans une eau très chaude et une friction à l'eau de Cologne rendaient à ses muscles toute son élasticité, et quand il eut terminé sa toilette, son malaise s'était complètement dissipé.

Il sonna son valet de chambre et se fit apporter un costume de jour ; car il éprouvait le besoin de prendre l'air... et il sortit faire un tour dans le très beau parc qui entourait sa demeure.

Tout en se promenant d'un pas modéré dans les allées, Robert revivait ce qu'il croyait maintenant, n'avoir été qu'un rêve...

Mais à mesure qu'il s'en remémorait les détails, il était frappé de la netteté de ses impressions nocturnes, de l'aspect réel des événements qui n'avaient subi aucune de ces déformations qui sont coutumières aux cauchemars et même aux simples songes...

Tout... jusqu'à la voix de Vanda, voix qu'il n'avait pu oublier et qui vibrait toujours à ses oreilles, jusqu'à son parfum qu'il lui semblait respirer encore, jusqu'à son regard de flamme qui lui brûlait l'âme autant que la chair, oui, tout lui apparaissait d'une vérité indiscutable... et il se disait :

— Comme tout le monde, et surtout comme tous les imaginatifs, je rêve beaucoup...

Eh bien ! chaque fois qu'en me réveillant, j'ai voulu évoquer mes images nocturnes, j'ai toujours constaté des trous dans mes souvenirs et les faits que je reconstituais étaient invariablement enveloppés dans le flou d'une sorte de brume sous laquelle ils se fondaient bientôt... sans qu'il me fût possible d'en retenir autre chose qu'un vague ensemble... C'était comme de la fumée emportée par le vent !

Tel n'est pas le cas présent... Tout persiste en mon esprit, beaucoup plus nettement, plus complètement que la trace d'une vision ou d'une lecture... J'ai dormi... soit ! Mais depuis le moment où... après avoir été terrassé par

le sommeil..., jusqu'à la minute où je me suis retrouvé dans cette chambre inconnue, j'ai l'impression très nette, qu'alors j'étais réveillé et que je ne me suis rendormi qu'après une scène avec Vanda !

Si je n'ai pas rêvé, mais vécu réellement ces heures extraordinaires, c'est donc que Vanda m'a fait d'abord endormir... puis enlever !... .

En ce cas, il faudrait admettre qu'elle eût des complices dans ma maison... Cela me semble impossible !... Je suis sûr de mon personnel.

Tous, sauf mon valet de chambre, sont à mon service depuis plusieurs années et aucun d'entre eux ne m'a jamais donné le moindre sujet de mécontentement.

Quant à Fabrice, voilà seulement trois mois qu'il est ici... Mais il m'a fourni les meilleurs certificats... les plus sérieuses références... et jusqu'à présent, il s'est manifesté comme le modèle des serviteurs, comme le meilleur des valets que j'ai jamais eus...

De plus, mon chauffeur et sa femme m'ont vu dormir hier soir sur mon divan...

Enfin, Martens, est des plus affirmatifs. Pourquoi me tourmenter pour un songe creux, pour des chimères ? Vanda est bien morte pour moi... et qui sait ! peut-être aussi pour tous ! D'autres pensées me réclament... Allons vers elles !...

Tout à coup M. de Langeais s'arrêta. Il venait d'apercevoir une pièce d'or qui brillait à ses pieds, parmi les petits cailloux de l'allée. Il se baissa pour la ramasser. Une exclamation lui échappa.

L'objet qu'il tenait entre ses mains était une médaille de la dimension d'une pièce de deux francs.. Quelques maillons d'une chaînette brisée y étaient encore fixés. Sur l'une des faces était gravé un aigle aux ailes largement déployées... Sur l'autre, au-dessous d'un diadème royal, cette de-

visse latine était gravée en exergue : *Mihi est imperare orbi universo*, c'est-à-dire : *Il m'appartient de commander à tout l'Univers... !*

Intrigué, troublé, M. de Langeais se demandait :

— Qui a pu perdre ici cet étrange bibelot ?...

La nuit commençait à tomber... Pensif, le jeune savant glissa le médaillon dans le gousset de son gilet et regagna sa maison...

Non seulement le grand air avait achevé de le remettre, mais il avait encore excité son appétit... Aussi fit-il honneur à l'excellent dîner que lui avait préparé son cordon bleu, l'habile et dévouée Angèle, une Bretonne du pays de Vannes, qui eût mérité d'être classée hors concours par le jury de l'exposition gastronomique.

Lorsque, rassasié, il regagna son studio, M. de Langeais, depuis longtemps, ne s'était pas si bien senti en forme...

Il s'en fut à sa table de travail, et tout en fumant un délicieux havane, il prit un journal et il allait prendre connaissance des nouvelles du jour, lorsqu'on frappa à la porte. C'était Fabrice qui lui apportait une lettre sur un plateau.

Le message ne portait aucun timbre, aucun cachet postal... Mais il parut à son destinataire que l'écriture et l'adresse ne lui étaient pas inconnues.

— Attendez ! dit Robert à son valet de chambre qui esquivait un mouvement de retraite.

Et à l'aide d'un coupe-papier il ouvrit l'enveloppe d'où il retira un feuillet plié en quatre qui contenait ces lignes :

« Monsieur le comte,

» Si vous voulez avoir d'utiles renseignements sur les événements dont
» vous avez été le héros au cours de
» la nuit dernière, veuillez vous trouver
» ce soir, entre minuit et demi et une

» heure du matin à l'angle de la porte
» de Passy et du boulevard Suchet.
» Mon secrétaire vous y attendra et
» il vous conduira près de moi. Veuillez
» m'excuser si je ne puis me rendre
» jusqu'à vous et si je suis obligé de
» m'entourer de tant de précautions et
» de mystère... Mais je suis retenu en
» ce moment par une affaire très im-
» portante qui, non seulement m'éloi-
» gne de chez moi, mais absorbe encore
» tous mes instants...
» Permettez-moi d'ajouter que dans
» votre intérêt et encore peut-être
» dans celui de l'œuvre que vous pour-
» suivez, il est indispensable que l'en-
» trevue que je vous propose ait lieu
» dans le plus bref délai... *Demain il*
» *serait peut-être trop tard !*
» Veuillez agréer, Monsieur le comte,
» l'expression de tous mes sentiments
» les plus dévoués...

» *Chantecoq.* »

« P. S. — Ne soyez pas surpris si vous
voyez mon écriture s'effacer rapide-
» ment... Chaque fois que je crains
» que mes lettres tombent entre des
» mains indiscreètes, je me sers tou-
» jours d'une encre spéciale qui se
» volatilise très rapidement au contact
» de l'air... Veuillez donc bien graver
» ces mots dans votre mémoire.. à
» *l'angle de la porte de Passy et du*
» *boulevard Suchet !...* »

Interloqué, M. de Langeais demandait
à son valet de chambre :

— Qui a apporté cette lettre ?

— Je ne sais pas, monsieur le comte.
C'est le concierge qui me l'a trans-
mise.

— Allez le chercher tout de suite !

Fabrice obéit. M. de Langeais s'em-
para de la première lettre que son
valet de chambre avait déposée sous
le presse-papier. Il la trouva aussitôt...
pliée en quatre. Comme il l'étalait
devant lui, il constata qu'il n'avait
plus sous les yeux qu'une feuille blan-
che. Son regard s'en fût aussitôt vers

la missive qu'il venait de recevoir. Déjà... les caractères qui lui avaient apparu au premier abord d'un noir intangible, commençaient à jaunir... Le jeune savant flaira le papier... Il en émanait une légère odeur chimique... sur l'origine de laquelle il ne pouvait pas se tromper.

— La science collaboratrice de la police, se dit-il... C'est parfait. Décidément, ce Chantecoq m'a l'air d'un détective très moderne... Voilà qui achève de me le rendre tout à fait sympathique!... Seulement... est-ce bien Chantecoq qui m'a écrit ces deux lettres ?

Avant qu'elle ne s'effaçât entièrement, il voulut relire la seconde.. Mais, l'écriture devenait de plus en plus incolore.. Il put seulement déchiffrer ceux des premiers mots...

« Si vous voulez avoir d'utiles renseignements sur les événements dont vous avez été le héros au cours de la nuit dernière... »

Tout le reste avait disparu... comme si une gomme invisible s'était proménée sur chaque caractère; mais cette simple phrase ne suffisait-elle pas pour éveiller en M. de Langeais la plus excessive curiosité, en même temps que l'émotion la plus intense ?

— « Les événements dont j'ai été le héros au cours de la nuit précédente », se répétait-il... Qu'entend-il par là ? et en admettant que je n'ai pas rêvé, comment ce Chantecoq... qui se dit absorbé par une affaire de la plus haute importance, a-t-il pu savoir... ?

Mais la porte s'ouvrait... C'était Fabrice qui ramenait le concierge..

Et M. de Langeais, très perplexe, se dit :

— Peut-être vais-je apprendre quelque chose ?

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

VI

Où M. de Langeais commence à voir clair autour de lui et... en lui-même

Le concierge Pierre Chambray était un homme d'une quarantaine d'années, au visage franc et à l'allure énergique. Grand mutilé de guerre, il portait sur sa livrée la médaille militaire et la croix de guerre. Depuis dix ans au service du comte, il demeurait avec sa femme dans un petit pavillon situé à droite de l'entrée principale de la propriété, c'est-à-dire à cent mètres environ du château. C'était d'ailleurs un garçon très consciencieux, très sûr, et jamais M. de Langeais n'avait eu l'occasion de lui adresser le moindre reproche... Avec le calme d'un homme qui a la conscience en repos, il s'avancait en faisant résonner sur le parquet le pilon de sa jambe de bois.

— Bonsoir... Chambray, fit M. de Langeais avec bienveillance.

— Bonsoir, monsieur le comte, répliquait le concierge d'un ton de déférence exempt de toute obséquiosité.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Tout à l'heure on vous a apporté une lettre pour moi ?...

— Oui, monsieur le comte.

— Qui ?

— Un motocycliste.

— Vous a-t-il dit de la part de qui il venait ?

— Non, monsieur le comte. Je lui ai demandé s'il y avait une réponse. Il m'a répondu que non. Alors, il a enfourché sa machine... et il est reparti tout de suite.

— Comment était-il ?

— Je n'ai pas bien pu m'en rendre compte... car il portait une paire de lunettes d'auto qui lui « boulotaient » la moitié du visage. Tout ce que je peux dire à monsieur le comte, c'est qu'il m'a paru très jeune, très lesté, très rapide et très pressé.

— Il vous a donc fait l'effet de quelqu'un qui se sauvait ?

— Pas du tout, monsieur le comte... Il a été très poli, très gentil même. Sa voix était plutôt sympathique. Il avait même une façon très rigolote de causer... « Tiens, qu'il m'a dit... va porter cette « babillarde » à ton patron. Sur-tout, ne t'en fais pas, mon brave ! C'est pas une feuille d'impôt ni un papelard d'huissier... » Alors, il m'a glissé un billet de cinq francs dans la main. Mais je n'ai pas eu le temps de lui dire merci. Pffut ! ! ! Il avait déjà disparu... même qu'on aurait dit qu'il s'était escamoté. Celui-là... il ne doit pas dormir sur sa besogne !

— Je vous remercie, Chambray... vous pouvez vous retirer.

— Bien, monsieur le comte... Alors monsieur le comte va mieux ?

— Mais oui... je vais même tout à fait bien...

— Ça me fait plaisir, grand plaisir ! accentuait le concierge sans bouger de place.

L'air gêné, il ajoutait :

— Monsieur le comte m'excusera, mais je voudrais lui demander quelque chose.

— Dites, mon ami...

— Est-ce que c'est vrai que monsieur le comte a dormi vingt-quatre heures d'affilée ?...

— Parfaitement.

— Et... et... monsieur le comte ça vous a pris tout d'un coup ?...

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que ma femme et moi, nous aussi, nous avons dormi, oh ! pas vingt-quatre heures, mais douze heures de suite, et je crois que de notre vie, tout au moins depuis qu'on n'est plus des gosses, ça ne nous était pas encore arrivé.

— Cependant, observait M. de Langeais, dormir douze heures consécutives, cela n'a rien de bien extraordinaire.

— D'accord, monsieur le comte, mais c'est la façon dont ça nous a pris. J'ennuie peut-être monsieur le comte ?

— Pas du tout, continuez...

— Eh bien ! voilà !... Hier soir, comme on venait de finir de dîner... on s'est senti tout drôles, ma femme et moi. Même qu'on avait de la peine à se lever de nos chaises... et on avait la tête et les jambes comme du plomb... avec une envie d'en écraser, comme si on avait pris quelque chose pour dormir. Je connais ça, n'est-ce pas ? Quand j'ai été blessé en Argonne et que je souffrais de trop, le toubib me faisait prendre un cachet de véronal... et ça m'assommait... jusqu'au lendemain... Hier, c'était pareil... On n'en pouvait plus.. On a eu juste le temps de gagner notre lit... et nous y sommes tombés tout habillés, comme si qu'on étaient morts ! Quand nous nous sommes réveillés ce matin, il était près de dix heures... On s'est regardé, ma femme et moi. Nous avions l'air de deux idiots... Et avec ça... un mal de tête qui ne s'est passé que vers midi. Ça, monsieur le comte, c'est tout de même pas ordinaire.

— Peut-être aviez-vous mangé quelque chose qui vous a fait mal...

— Une soupe de légumes, un peu de veau froid, de la salade et un bout de fromage... C'est tout de même pas ça qui a pu nous rendre malades.

— Vous n'aviez pas bu un peu plus de coutume ?

— Monsieur le comte sait bien que depuis que j'ai été trépané, je ne bois que de l'eau rougie... Quant à Louise, c'est encore mieux, elle ne boit que de l'eau pure... Aussi je me demande...

— Mon brave Chambray, coupait Robert, ne vous tourmentez pas. Vous allez bien, votre femme aussi et moi de même... C'est le principal ; et surtout que l'acompte que vous avez pris la nuit dernière ne vous empêche pas de bien dormir la nuit prochaine.

— Je remercie bien, monsieur le comte, fit le concierge qui se retira accompagné de Fabrice, qui souriait, indulgemment, en dodelinant la tête.

Demeuré seul, M. de Langeais se livrait aux réflexions que lui suggéraient les déclarations de Pierre Chambray...

— Tout ceci, se disait-il, est fort troublant... Il est certain, en effet, que si Vanda m'a fait enlever la nuit dernière, par des gens à elle, son premier soin aura été de neutraliser mon personnel... Mon chauffeur et sa femme étaient au cinéma. La cuisinière couche en ville, chez sa fille. Mon jardinier demeure à Clagny. Il ne restait ici que les concierges et le valet de chambre... Les concierges, on les avait donc endormis ? Et Fabrice ? Pourquoi, lui, l'a-t-on laissé éveillé ou n'a-t-on pas cherché à l'éloigner de la maison ?

Le jeune savant, qui commençait à entrevoir une légère lueur dans les ténèbres au milieu desquelles il se débattait, s'écriait :

— Et s'il était leur complice ?

Cédant à une première impulsion qui le conseillait de l'interroger sur-le-champ, il étendait la main vers une sonnerie électrique placée sur son bureau.

Mais il se méfiait de ses réflexes... et il s'arrêta...

— S'il est innocent, venait-il de se dire, je le mortifierai inutilement... et s'il est coupable, en éveillant ses soupçons, je risque de briser le fil si ténu que je viens à peine de saisir et qui, je le sens, doit me guider sur

le chemin de la vérité. Le mieux est donc de me rendre à l'appel de Chantecoq.

Soudain, ces questions l'assaillaient en avalanche :

— Et si je n'avais pas rêvé ? Si Vanda m'avait donné un avertissement sincère ? Si, réellement, elle avait cherché à me soustraire aux coups de ceux qui ont résolu de m'assassiner ? Si, outrée de mon attitude, elle m'avait fait rapporter ici, m'abandonnant à mon sort et se vengeant ainsi de mon dédain pour elle ? Et... si, en répondant au soi-disant appel de Chantecoq, je tombais dans un guet-apens organisé par mes adversaires ?

Mais, redressant fièrement la tête, Robert de Langeais se répondait :

— Et après ? Tout ne vaut-il pas mieux que cette incertitude dans laquelle je me débats ? Je sens très nettement que je suis comme enserré par le filet de mystérieuses intrigues qui, malgré moi, m'étreint non de peur, mais d'angoisse... Si je veux reconquérir la lucidité d'esprit dont j'ai absolument besoin pour achever mes travaux, il faut que j'en finisse avec le doute qui est en moi et que je sache la vérité, toute la vérité !

» Si je tombe dans un traquenard — et je le verrai bien — je me tiendrai sur mes gardes... je suis de taille à me défendre. Et si mes ennemis se figurent qu'ils viendront facilement à bout de moi, ils se trompent.

Et, le regard brillant de toute la volonté et de toute l'énergie qui l'animaient, il appuya sur le bouton de la sonnerie électrique.

Quelques secondes après, son valet de chambre apparaissait.

— Fabrice, lui dit-il, je me sens tout à fait bien et je vais m'efforcer de rattraper le temps que m'a fait perdre cette sieste intempestive. Ne vous étonnez donc pas si vous voyez cette nuit, très tard, de la lumière dans mon laboratoire... Vous pourrez même sortir, si cela vous plaît : ce soir, je n'ai pas besoin de vos services.

— Bien, monsieur le comte, fit sim-

plement le valet de chambre, en s'inclinant.

Et il se retira...

Sur le seuil, il s'arrêta et, se retournant, il fit sur ce ton plein de respect et nuancé d'un réel attachement :

— Monsieur le comte, désire-t-il que je lui prépare comme d'habitude une tasse de thé ?

— Non, je vous remercie... Apportez-moi donc ma robe de chambre...

— Laquelle, monsieur le comte ?

— La rouge !

Le plus naturellement du monde, Fabrice reprenait :

— C'est impossible, monsieur le comte.

— Pourquoi ?

— Comme monsieur le comte, l'avait gardée en dinant, elle était toute fripée, et je l'ai portée chez le teinturier, afin qu'il la remette en état !

— Eh bien ! je m'en passerai. Bonsoir, Fabrice.

— Bon travail, monsieur le comte.

— Si cet homme est une canaille, se dit M. de Langeais, en le voyant s'éloigner, il cache joliment bien son jeu... Enfin, nous verrons !

Il gagna aussitôt son laboratoire qui communiquait directement avec son studio par un petit couloir étroit et obscur. C'était une vaste pièce qui avait tout d'un cabinet de physique et de chimie. On y remarquait de nombreux instruments, appareils les uns d'aspect normal, les autres de formes bizarres, des armoires vitrées dans lesquelles méticuleusement rangés, brillant comme du cristal, s'alignaient des verres, des éprouvettes, des cornues, des tubes et des bocaux de toutes dimensions... A droite... un véritable fourneau d'alchimiste... A gauche, en face, une sorte de petite forge en miniature... et, enfin, tout au fond, un coffre-fort, énorme et massif dont les parois entièrement lisses ne présentaient aucune trace de serrure... et dont les charnières de la porte demeuraient également invisibles. C'était là que Robert enfermait les produits dangereux, poisons et explosifs que, au cours de ses

expériences, il était appelé à manipuler, ainsi que les plans, formules, notes et observations relatives aux inventions qu'il préparait.

Ce meuble, qui avait été construit sur ses indications et s'ouvrait à l'aide d'un mécanisme secret qu'il avait forgé et installé de ses mains, pouvait défier non seulement les incendies les plus violents, mais encore tenir tête aux assauts des cambrioleurs munis de l'outillage le plus moderne.

Ainsi qu'il le faisait toujours, lorsqu'il se mettait au travail, M. de Langeais commença par fermer le verrou de l'unique porte blindée qui donnait accès dans la pièce dont les deux fenêtres en baies rectangulaires, et pratiquées environ à deux mètres de hauteur, étaient défendues par de gros barreaux de fer très rapprochés et des volets intérieurs métalliques que le jeune savant avait toujours soin de fermer lui-même la nuit, et aussi le jour, lorsqu'il se livrait à d'importantes expériences.

Ainsi qu'on le voit, M. de Langeais n'avait pas attendu l'avertissement de Chantecoq pour se tenir sur ses gardes. Il savait trop combien les inventeurs sont exposés aux tentatives de vol et de cambriolage de la part des bandits qui rôdent sans cesse autour d'eux dans le but de s'emparer de leurs découvertes; et lorsqu'il s'était attelé au concours de l'antiquaille, il avait tout de suite compris qu'il devait redoubler de prudence et il n'y avait point manqué.

Ces précautions prises, il s'approchait du coffre-fort dont le secret était si merveilleusement dissimulé qu'il eût été impossible à l'œil le plus exercé de se rendre compte comment le jeune savant, en l'espace d'une seconde et sans le moindre geste apparent, avait réussi à ouvrir le panneau d'un mètre carré superficiel et d'une épaisseur de vingt centimètres qui formait l'un des battants supérieur de la porte du coffre.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

VI (suite)

Où M. de Langeais commence à voir clair autour de lui et... en lui-même

L'intérieur de ce meuble-forteresse était composé d'une série de cases-tiroirs en fer qui, elles aussi, ne portaient pas de serrure apparente. Cependant l'un des tiroirs glissant sur des rainures invisibles avançait comme s'il était projeté par le déclenchement subit d'un ressort intérieur.

M. de Langeais y plongea la main et en retira une photo de la princesse Vanda qu'il glissa dans la poche intérieure de son veston, tandis que le tiroir et le panneau du coffre se refermaient automatiquement comme s'ils eussent appartenu au matériel d'un prestidigitateur moderne.

— J'ai bien fait, se disait-il, ne pas brûler ce portrait !... C'est un document qui, d'ici peu, pourrait bien m'être fort utile.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Il consulta sa montre. Il était 22 heures.. En la replaçant dans la poche de son gilet, ses doigts rencontrèrent la médaille d'or.. Il la prit et l'examina de nouveau...

— Peut-être, se dit-il, le détective Chantecoq sera-t-il plus habile que moi et découvrira-t-il la signification, la portée et l'origine de ce singulier bibelot ?

Il la remit dans son gousset, s'en fut dans sa bibliothèque qui, par une petite porte également blindée communiquait directement avec son cabinet de toilette prit dans le tiroir d'une commode un browning qu'il fit disparaître dans sa poche-revolver, après en avoir vérifié le chargeur chercha dans l'un des placards un raglan de couleur sombre se coiffa d'un chapeau noir taupé qu'il rabattit sur ses yeux et, par une petite entrée de service il gagna le dehors.

Maintenant qu'il commençait à voir un peu clair autour de lui et aussi.. en lui-même, M. de Langeais tout en acceptant la bataille entendait ne la livrer que dans les meilleures conditions possibles.

Il était beaucoup trop avisé pour ne pas comprendre que la première de toutes était la prudence. Aussi pensant bien que ses allées et venues ne pouvaient manquer d'être guettées, se gardant bien de demander sa voiture, il allait s'efforcer de quitter sa propriété sans arrêter l'attention de personne. Après avoir parcouru une longue galerie en verrière il atteignit une vaste serre et de là, le potager... La nuit était profonde. Tout en étouffant le bruit de ses pas, il gagna une petite porte qui s'ouvrait sur un étroit chemin de campagne toujours désert à pareille heure. Et, d'un pas rapide, il se prépara à franchir à pied les deux kilomètres qui le séparaient de la gare où il devait prendre son train pour Paris...

Alors, il lui sembla percevoir dans le ciel le ronflement assez rapproché

d'un avion. Il leva les yeux. Une lueur mouvante brillait dans l'espace. C'était l'oiseau des ténèbres qui planait au-dessus de sa tête.

VII

En revenant de l'Opéra

— Quelle admirable soirée nous venons de passer ! s'écriait Cyprian Clifford.

— Admirable, en effet, appuyait M. Christian Dorval en prenant place auprès de la jeune Américaine dans une somptueuse auto qui les attendait au pied du péristyle de l'Opéra...

L'andis que la voiture, lentement, démarrait, et au milieu des sons de trompe et des coups de sifflet des agents qui s'efforçaient de se dégager de la cohue ambiante, Cyprian, le visage épanoui, et les yeux clos comme si elle voulait garder encore en elle la vision du spectacle qui avait provoqué son enthousiasme, murmurait avec une sorte de ferveur :

— *Roméo et Juliette* ! que c'est beau ! Loin de diminuer la sublime grandeur de la tragédie de Shakespeare, il semble que la musique de Gounod la baigne d'une atmosphère de douceur et de rêve qui fait le véritable poème lyrique de l'amour

Et, rouvrant les yeux, elle ajoutait :

— J'avais lu dans certains journaux, et on m'avait dit aussi que Gounod était un compositeur démodé. Je ne trouve pas. Il serait souhaitable que beaucoup de nos jeunes compositeurs modernes apportassent dans leur œuvre autant d'inspiration et d'humanité.

— Je suis tout à fait de votre avis, miss Cyprian, approuvait son chaperon. Gounod est un très grand musicien, un musicien de génie. Malgré les snobs, ses œuvres principales n'ont jamais cessé d'attirer la foule, et je dois même vous dire qu'en ce moment, parmi les jeunes dits d'après guerre, le nom de Gounod n'est plus voué aux gémonies ; il est même prononcé avec respect, avec admiration.

— Oh ! que je suis contente de vous

entendre parler ainsi !... s'écriait Cyprian. J'ai toujours eu horreur des snobs. Je les considère comme de pauvres esprits incapables de se faire une opinion par eux-mêmes et toujours prêts à « suivre » bêtement, aveuglément, les directives de ceux que, par paresse intellectuelle, ils se sont donnés pour maîtres. Moi, je me suis toujours efforcée de rester moi-même.

— Je ne puis que vous en féliciter ! reprenait M. Dorval. Car cela vous a fort bien réussi.

— Comme vous êtes gentil pour moi ! faisait Cyprian en laissant retomber sa main sur celle de son voisin.

» Depuis que vous avez accepté d'être mon « cicerone » dans ce Paris que j'aime tant, mais que je connaissais si mal, vous n'avez pas cessé non seulement de saisir toutes les occasions de m'être utile, mais encore celles de m'être agréable...

— Je me suis efforcé avant tout, chère miss de vous faire oublier que je suis un vieux bonhomme...

— Un vieux bonhomme... Je proteste ! se récriait Cyprian avec ce sourire dont la franchise n'était pas le moindre charme.

Et elle poursuivait avec cet élan qui était tout elle-même :

— Je souhaiterais à bien des jeunes gens d'avoir votre activité intellectuelle et physique et surtout cette fraîcheur et cette sincérité d'impressions que vous manifestez en face de tout ce qui est beau et grand ! Je ne vous connais pas depuis longtemps, cher monsieur Dorval, depuis quelques jours à peine. Eh bien ! je ne vous cacherai pas que vous m'inspirez déjà une telle confiance et une si déférente amitié que j'aurai vraiment de la peine lorsque je serai obligée de me séparer de vous.

— Moi aussi ! s'écriait l'ex-professeur de littérature avec une bonhomie exquise. Vous vous montrez si délicate envers moi... qu'il me semble que les instants que je passe auprès de

vous sont comme une part de ciel que je touche d'avance.

— Alors je suis un ange ?

— Si je n'avais pas peur de vous paraître un peu trop vieux jeu, je vous répondrais que oui...

— Si je vous disais que vous, vous êtes un saint...

— Un saint, moi ! protestait Dorval avec effarement.

Et tandis qu'une lueur malicieuse s'allumait dans ses yeux, il ajouta :

— Je vous répondrais, miss Cyprian, que vous ne me connaissez guère !...

— Je vous connais très bien, au contraire ! affirmait avec conviction la jeune Américaine.

— Pas possible !

— Non par ce que Daddy m'a dit de vous... Je vous avouerais même qu'avant qu'il fût question de mon voyage en France, Daddy n'avait jamais prononcé votre nom devant moi ; Daddy parle si peu. Mais je vous ai tout de suite compris, monsieur Dorval. Vous êtes un homme très bon, très intelligent, très cultivé...

— Je vous en prie...

— Très généreux...

— Grâce !...

— Très gai...

— Pitié !...

— Je ne vous cacherais pas que lorsque mon père m'a exprimé son désir ou plutôt sa volonté de m'infliger la présence à mes côtés d'un de ses anciens amis pendant toute la durée de mon séjour en France je n'ai pas voulu entrer en révolte ouverte contre mon cher Daddy. Je l'aime trop pour cela... Et puis j'avais eu tellement de peine à obtenir qu'il me laissât venir en Europe que j'avais peur, si je lui résistais qu'il ne me retirât son autorisation. Et je lui ai tout de suite cédé. Mais je m'étais promis d'être tellement insupportable envers mon guide que j'étais sûre d'avance qu'au bout de vingt quatre heures vous auriez donné votre démission.

— Pourtant, je ne me suis pas aperçu...

— Attendez, cher monsieur Dorval ! Lorsque vous vous êtes présenté à moi, mes mauvaises intentions se sont envolées, comme sous la baguette d'une fée — ou plutôt d'un enchanteur. Car, en vous voyant, instantanément j'ai pensé : « Oh ! le brave homme ! » Et j'ai tout de suite vu qu'il serait au-dessus de mes forces de vous causer la moindre peine...

— Je ne vous cacherais pas, déclarait le professeur, que vous aussi vous avez immédiatement fait ma conquête, non point parce que vous êtes à la fois belle, jolie...

— Monsieur Dorval...

— Pardon, c'est à mon tour ! Belle, jolie, gracieuse et charmante. Mais parce que, moi aussi, *instantanément*, j'ai deviné que vous étiez très bonne. Notre accord s'est fait ainsi de lui-même, et voilà pourquoi il est si solide.

— Très solide, en effet, appuyait la fille du milliardaire.

Et elle ajouta :

— Monsieur Dorval, voulez-vous me faire un grand plaisir ?

— Très volontiers !

— Quand je repartirai pour l'Amérique, il faudra venir avec moi... oh ! pas pour toujours car je comprends qu'un Français n'aime guère à quitter longtemps son pays. Il est si beau et l'on y trouve si facilement tout ce qui est dispersé dans les autres parties du monde. Mais je voudrais que vous fussiez là au moment où le jury choisit par mon père examinera les œuvres des concurrents. Quelles belles heures nous aurons à vivre, puisque vous aussi vous souhaitez si ardemment la disparition de la guerre ! Je suis même sûre que la minute où j'apprendrai qu'un tel résultat est acquis sera la plus belle de ma vie.

Et avec émotion, elle ajouta :

— Surtout si c'est un Français qui remporte la victoire !

Avec un imperceptible sourire, Chris-

tian Dorval reprenait d'un ton le plus innocent du monde :

— Je crois que M. de Langeais a de très grandes chances.

— Vraiment !... s'exclamait Cyprian.

— De tous nos savants modernes j'estime qu'il est le mieux qualifié pour mener à bien une entreprise aussi formidable. Ce n'est pas qu'un inventeur de génie, mais encore, et par-dessus tout, une de ces âmes exceptionnelles dont la générosité n'a pas de limite.

— Vous le connaissez bien ?

— Par ses œuvres seulement... C'est la première fois, hier, que je l'ai rencontré... Et le bref contact que j'ai eu avec lui a achevé de me le rendre profondément sympathique... C'est un maître-homme !

— N'est-ce pas ?... ponctuait spontanément la jolie Américaine qui, par cette exclamation, révélait à son interlocuteur, mieux que par bien des phrases, l'impression que Robert avait produite sur elle...

M. Dorval regarda la jeune fille du coin de son œil si naturellement plein de malicieuse bonhomie... Cyprian se taisait.. De nouveau, elle fermait ses paupières, comme si elle désirait tout à coup s'isoler mentalement, s'accrocher à une pensée qui l'accaparerait tout entière. L'ancien professeur se garda bien de troubler ce silence que la fille du milliardaire rompit par ces mots qu'elle prononça en soupirant légèrement :

— Ah ! *Roméo et Juliette* !

Puis, rouvrant ses yeux qui brillaient maintenant, d'une lueur fébrile, elle reprenait :

— Monsieur Dorval..., il faut que je vous fasse une confidence.

— A moi, miss Cyprian ?

— Oui, à vous... C'est grave, très grave ; mais.. puisque c'est toute ma vie qui est en jeu...

— Vous m'en voyez tout surpris, tout ému, chère miss !

— Ecoutez-moi !

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

VII (suite)

En revenant de l'Opéra

Baissant sa voix dans laquelle passait un frémissement étrange, la jeune Américaine poursuivait :

— Vous avez dû vous apercevoir que j'étais très mystique... C'est très beau, le mysticisme... Mais cela parfois vous entraîne un peu loin...

— Je suis de cet avis... déclarait Dorval... Mais il est toujours possible, comme on dit vulgairement, de freiner et même de faire machine en arrière.

Cyprian ripostait avec force :

— Pas quand on a contracté certains engagements.

— Et vous en avez pris ?

— Un seul... Mais, je m'en aperçois à présent, il est terrible.

— Voyons...

Avec une foi empreinte de la plus touchante sincérité, la fille du milliardaire s'écriait :

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— J'ai promis à Dieu que je n'épouserai que le vainqueur du concours.

— Sapristi ! Et s'il est déjà marié ?...

— Eh bien ! je ne me marierai jamais !

— Comment avez-vous pu, ma chère enfant, vous lier de la sorte ?

— J'ai pensé que le don de moi-même, dût-il être pour moi le plus cruel des sacrifices, serait agréable à la volonté suprême qui préside au monde et inspire les humains...

Alors, pas un instant vous n'avez réfléchi à ses conséquences ?

— Si ! Je me suis dit : « Tu peux très bien tomber sur un homme âgé, au physique ingrat... au fâcheux caractère. » Mais je me rassurai en songeant : « Bah ! un homme de génie ne saurait être ni vieux, ni laid, ni méchant. » Et emportée par mon prosélytisme, je me grisais en quelque sorte de ma décision qu'orgueilleusement je considérais comme le gage de notre réussite ; et lorsque je retombais dans la réalité, je neregrettais rien... au contraire, j'étais fière... très fière de mon acte, tant il me semblait que j'étais dès à présent la collaboratrice de l'inconnu qui travaillait à assurer la paix du monde !... En même temps une curiosité bientôt irrésistible m'envahissait, celle de voir, de connaître, ne fût-ce qu'un instant, ceux parmi lesquels le Maître de tout avait peut-être désigné le compagnon de ma vie ! Voilà pourquoi... monsieur Dorval, j'ai décidé de rendre visite à tous ceux qui participaient au concours de l'antiquerie !... Alors...

Miss Cyprian allait continuer ses confidences, lrsque l'auto stoppa devant un très bel hôtel particulier de la chaussée de la Muette...

— Demain, déclarait la jeune fille... je vous raconterai la suite de mon roman.

... La demeure — l'une des plus luxueuses de Paris dans laquelle était descendue la fille du milliardaire — appartenait à l'un des plus grands

antiquaires de Paris. A la suite de pertes qu'il avait éprouvées, comme tant d'autres, au cours de la crise, il avait pris le sage et profitable parti de la louer à des prix astronomiques, soit à des monarques ou princes de haute lignée qui venaient séjourner incognito dans notre capitale, soit à de richissimes étrangers peu soucieux de descendre dans nos caravansérails modernes.

La maison que M. Austin Moore, attaché commercial à l'ambassade des Etats-Unis, avait désignée à son ami Billy Clifford comme devant admirablement convenir à sa fille, tant par son luxe et son confort que par toutes les garanties de sécurité qu'elle présentait, comprenait un personnel permanent, auquel il fallait ajouter la gouvernante américaine de miss Cyprian, qui l'accompagnait dans tous ses déplacements et lui servait de factotum aussi dévoué que fidèle.

Mistress Cora Warbury, adorait sa jeune maîtresse, la gâtait et la dorlotait éperdument. Bien qu'elle n'eût que trente-quatre ans, elle avait déjà eu trois maris. Le premier, fait prisonnier en 1918, aux alentours de Saint-Mihiel, n'était jamais revenu d'Allemagne, où il avait mieux aimé rester à tenir compagnie à une sentimentale gretchen qui s'était follement éprise de lui. Le second était mort par suite de l'abus des liqueurs fortes dont la loi de prohibition n'avait pas réussi à le préserver. Quant au troisième, il était parti avec une vague figurante que le hasard lui avait fait rencontrer à la sortie d'un studio d'Hollywood.

Aussi l'excellente Cora confondait-elle dans une même haine la guerre, l'alcool et le cinéma... et il suffisait que l'on prononçât l'un de ces trois mots devant elle pour qu'elle entrât en une fureur instantanée. Mais, douée d'une irrésistible bonne humeur, en même temps que d'un physique sympathique et même agréable, la plantureuse et énergique Californienne se calmait

aussi vite qu'elle s'était montée.

Lorsque la sonnerie qui annonçait le retour de miss Cyprian et de M. Dorval retentit, elle était déjà à la porte ; car, depuis un bon quart d'heure, elle guettait par une fenêtre du premier étage.

Dès qu'elle aperçut l'auto, elle descendit quatre à quatre le grand escalier de marbre qui descendait dans le hall, et, après avoir poussé le verrou et la chaîne de sûreté qui défendaient l'entrée, elle ouvrit un des battants par lequel, enveloppée dans un superbe manteau d'hermine, la jeune Américaine s'engouffra dans le vestibule... suivie par son cicerone.

— Comment !... s'exclama-t-elle... tout en gagnant un hall magnifique au fond duquel s'amorçait l'escalier monumental qui conduisait au premier étage... Comment !... C'est vous... Cora... qui nous ouvrez la porte ?...

— Mais oui... répondait la gouvernante... Le maître d'hôtel est allé à un banquet d'anciens combattants... J'ai dû faire coucher la cuisinière. Elle avait avalé la bouteille de madère qui lui sert pour ses sauces. Quant à la femme de chambre, elle est au cinéma avec son fiancé... Ce qui équivaut à dire qu'elle ne rentrera pas avant sept heures du matin.

— C'est charmant !

— Ah ! la guerre... Ah ! l'alcool... Ah ! le cinéma... Quelles choses détestables !

D'un pas léger, la jeune Américaine traversait le hall et commençait à gravir les marches. M. Dorval s'approchait de la gouvernante et lui murmurait à l'oreille, en un excellent anglais :

— Rien de nouveau ?

— Rien.

— Vous n'avez remarqué aucune allée et venue suspecte ?

— Aucune.

— Pas de coup de téléphone ?...

— Non !

— Malgré cela... je vous demande de redoubler de surveillance... Car je flaire l'ennemi.

— Soyez tranquille... J'ai vérifié les portes et les fenêtres de l'appartement de miss Cyprian. Le système de fermeture fonctionne à merveille. Mais pour plus de sécurité, je coucherai encore cette nuit toute habillée sur le divan du boudoir.

— Eh bien ! Cora ? s'écriait Cyprian qui avait gagné le palier du premier étage.

Constatant que Mrs Warbury et M. Dorval étaient en train de chuchoter en bas de l'escalier, la jolie miss plaisantait :

— Je parie que M. Dorval est encore en train de vous faire la cour !...

— Me voici ! Me voici ! s'écriait Mrs Cora qui, nullement gênée par son précoce embonpoint, escalada les degrés avec l'agilité d'un chasseur à pied.

— Bonsoir ! cher monsieur Dorval, lançait Cyprian, en accompagnant ces deux mots d'un geste affectueux.

Et elle disparut avec Mrs Warbury qui l'avait rejointe.

L'ex-professeur de littérature regagna l'appartement qui lui avait été attribué au premier étage et se composait de trois parties confortablement et même luxueusement aménagées : une chambre à coucher, une bibliothèque et un cabinet-salle de bain doté de tous les perfectionnements exigés par l'hygiène moderne.

Pénétrant dans cette pièce, M. Dorval, avec la dextérité d'un homme habitué à changer plusieurs fois de toilette par jour, troqua son costume de soirée pour un vêtement d'intérieur, remplaça ses souliers vernis par d'épais chaussons de feutre, retira de la poche de revolver pratiquée dans la ceinture de son pantalon d'habit un browning de petites dimensions qu'il glissa dans la poche de son veston.

Passant dans le bureau, il prit dans un cartonnier une lampe électrique de poche dont il vérifia le fonctionnement... Après avoir éteint l'électricité, il gagna la porte, tout en s'éclairant avec sa lampe, qui projetait

devant elle un rayon lumineux singulièrement puissant. Et, à pas comptés, il redescendit le grand escalier, l'œil en éveil, l'oreille aux aguets, comme s'il commençait une ronde de nuit nécessitée par des circonstances qu'il était seul à connaître.

Lorsqu'il atteignit le vestibule, il demeura un instant immobile, retenant son souffle, écoutant. Le silence le plus absolu régnait autour de lui. On eût dit qu'il était le seul habitant de la maison. Cette constatation ne parut pas le rassurer. Au contraire, son visage si naturellement empreint de souriante bonhomie se figea en une expression de gravité et d'énergie qui transformait sa physionomie au point de la rendre méconnaissable. S'armant de son revolver, et s'approchant tout doucement d'une petite porte placée à droite de l'escalier et qui donnait accès à un vestiaire, il colla son oreille contre le panneau.

Au bout d'un instant, il eut un hochement de tête satisfait. Saisissant le bouton de cuivre, il ouvrit brusquement la porte et, projetant un faisceau de clarté devant lui, s'élança d'un bond vers un rideau qui masquait le fond du réduit et, l'écartant, il se trouva face à face avec un homme jeune, très brun, qui, surpris par cette brusque attaque, n'avait pas eu le temps ni de fuir par une autre porte contre laquelle il s'appuyait, ni même de se placer sur la défensive. Alors, M. Dorval, avec une décision et une autorité qu'on n'eût jamais soupçonnées chez un homme de son âge et de sa profession, s'écriait :

— Haut les mains ou je vous brûle !

L'individu obéit. Résolument M. Dorval allait l'empoigner au collet lorsqu'il se sentit immobilisé par une douleur aussi atroce que provoquerait le broiement subit du cubitus par un étau d'acier. Un solide gaillard, au masque et aux allures de boxeur professionnel, dissimulé derrière un portemanteau, avait surgi tout à coup, et, d'un geste fulgurant, empoigné par

l'avant-bras le cicérone de miss Clifford. Celui-ci ne put réprimer un hurlement. Cependant, malgré la torture qu'il endurait, faisant preuve d'un cran extraordinaire, il voulut s'arracher à l'étreinte de son agresseur. Mais le bandit lançait à son complice avec un accent anglo-saxon des plus prononcés

— Je le tiens ! Tue-le donc !

L'homme brun levait au-dessus de sa tête une main qui serrait un poignard dont il n'avait pas encore eu le temps de faire usage. Mais soudain des pas retentissaient dans le vestibule subitement éclairé, et les deux gredins, abandonnant le professeur, se hâtaient de déguerpir par une petite porte qui donnait accès à un couloir de service par lequel ils avaient dû s'introduire dans la maison.

A peine l'avaient-ils refermée sur eux que M. de Langeais, accompagné d'un homme en tenue de motocycliste se précipitait vers M. Dorval qui lançait à ce dernier :

— Mon petit Météor !... Je crois que j'avais bien fait de te donner la clef de la maison ! En attendant, prends-moi en filature les deux coquins qui viennent de m'attaquer. Ils viennent de filer par là ! Et tâche de savoir sinon d'où ils viennent, mais où ils vont !

Le motocycliste disparut en un clin d'œil par la porte que lui désignait l'ex-professeur de littérature. Celui-ci le sourire aux lèvres, ajoutait :

— Soyez remercié, monsieur de Langeais, d'avoir répondu à mon appel, car sans vous je risquais fort d'être assassiné.

— Comment ! Vous seriez ?...

— Chantecoq en chair et en os, et grâce à vous encore bien vivant.

— Chantecocq ! répétait une voix féminine.

Flanquée de mistress Warbury, la jolie Cyprian, vêtue d'un élégant déshabillé du soir, venait d'apparaître au sommet de l'escalier.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

VIII

Chantecoq !

La fille du milliardaire qui avait commencé à descendre les marches, s'arrêtait sidérée...

Elle venait, en effet, d'apercevoir le jeune savant qui, embarrassé, troublé même, la regardait, les yeux comme éblouis :

— Monsieur de Langeais ! fit-elle en gagnant le hall.

— Oui, miss Cyprian... Veuillez m'excuser si...

Mais le faux Dorval ne lui donnait pas le temps de s'expliquer.

— Figurez-vous, miss Cyprian, intervenait-il, qu'ayant une communication très importante et très urgente à faire à M. de Langeais, je l'avais prié de me rejoindre ici. Fort heureusement, il y a consenti ; car au moment où il est apparu, j'étais aux prises avec deux malandrins qui avaient entrepris de me faire passer le goût du pain...

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Que signifie ?... s'écriait la jeune fille bouleversée.

— Tout simplement, miss Cyprian, ripostait Chantecoq, que les misérables qui ont juré de saboter le concours de l'*Antiguerre* avaient réussi à se faufiler ici en vue d'y perpétrer un mauvais coup, non seulement contre moi, mais sans doute aussi contre vous, et s'il ne nous est pas arrivé malheur, je ne saurais trop le proclamer, c'est à M. de Langeais que nous le devons.

Robert reprenait :

— Trop heureux, monsieur Chantecoq... si...

— M. Chantecoq ? coupait miss Clifford en fixant bien dans les yeux son « chaperon ».

Se débarrassant en un tournemain de la merveilleuse perruque et de la non moins admirable barbe postiche qui dissimulait son visage rasé, aux traits frappés en médaille et au regard d'une extraordinaire vitalité, le grand limier s'écriait d'une voix qui vibra dans le hall comme un coup de clairon :

— Eh bien ! oui, miss Cyprian, Chantecoq, c'est moi !...

Et avec un accent de franchise et de belle humeur qui le rendait immédiatement si sympathique aux honnêtes gens, le grand limier ajoutait :

— Pardonnez moi, mademoiselle, d'avoir usé d'un pareil subterfuge pour pénétrer dans votre intimité. Mais il le fallait... Monsieur votre père, que je n'ai l'honneur de connaître que de réputation, avait prié son ami, M. Austin Moore, de choisir lui-même un détective privé qui serait chargé de veiller sur votre sécurité au cours de votre séjour en France... Comme je savais que vous ne vouliez pas être gardée.. surtout par un policier, il m'a bien fallu et cela à mon vif regret.. agir de ruse..

Je me suis contenté de mettre dans la confidence votre excellente gouvernante, Mrs Warbury, qui est pour vous le plus solide des remparts

— *Exactly* approuvait avec conviction la vigoureuse Américaine, qui avait rejoint sa maîtresse.

— Maintenant, achevait le grand détective, que les circonstances m'ont obligé à vous dévoiler ma véritable identité, j'espère, miss Cyprian, qu'en raison des événements, vous ne m'en garderez pas une trop vive rancune.

La fille du milliardaire qui, avec tout son sang-froid, avait retrouvé son entrain habituel, répliquait :

— Monsieur Chantecoq, comment ne vous pardonnerais-je pas ? D'abord, en faveur de l'intention qui vous a guidé, puis, en raison de la grande amitié que m'a inspirée ce cher M. Dorval, amitié que j'entends conserver à son « double », d'autant plus que loin d'être pour moi un inconnu, il incarne le plus grand détective du monde...

— Miss Cyprian... voulait protester le célèbre limier...

Mais la jolie Américaine ne lui en donna pas le temps :

— J'ai lu dernièrement toute la série de vos aventures que vous avez publiées en librairie et que m'avait prêtée, intentionnellement sans doute, notre bon ami Austin Moore...

» Sans doute, parce qu'il prévoyait qu'un jour ou l'autre vous seriez obligé de vous révéler à moi et qu'il tenait à ce que je fisse d'avance connaissance avec vous. Eh bien ! monsieur Chantecoq, cela dit sans flatterie — car je déteste que l'on me fasse des compliments, je n'aime guère à en faire aux autres — vos exploits m'ont littéralement passionnée...

» Et savez-vous pourquoi ?...

» Non seulement parce qu'ils sont par eux-mêmes d'un intérêt palpitant mais parce que leur héros incarne le Français vraiment représentatif de sa race dans tout ce qu'elle a de bravoure d'intelligence, de cœur et d'esprit. Et moi, j'aime tant les Français !

La jeune fille rougit légèrement car son regard venait de rencontrer celui de Robert de Langeais qui, un peu à

l'écart, ne l'avait pas un seul instant quittée des yeux et l'écoutait mieux qu'avec sympathie... c'est-à-dire avec ferveur...

Vivement, elle reprenait :

— Alors, vous avez été attaqué ?...

— Par deux individus qui, profitant de l'absence des domestiques et trompant la vigilance de Mrs Warbury, s'étaient introduits dans la maison... et cachés dans le vestiaire...

— Ah ! ceux-là... s'exclamait la bonne Cora avec un geste de menace... si je les tenais !

— Laissez courir, Mrs Cora, déclarait Chantecocq. Ils sont déjà loin. Et cela, pour l'instant, fait très bien mon affaire.

— Racontez-nous comment cela est arrivé ? interrogeait miss Cyprian.

— C'est très simple... répliquait le limier. Ainsi que je viens de vous le dire, j'avais donné rendez-vous ce soir, ici, à M. Robert de Langeais... Je savais, en effet, que comme tous ceux qui prennent part au concours de l'Anti-guerre, il était menacé par les forces occultes déchaînées contre cette grande idée, et je voulais m'entendre avec lui au sujet des précautions dont il est nécessaire qu'il s'entoure pour échapper à ces bandits.

— Les misérables ! s'écriait la jeune fille toute frémissante d'indignation.

— En attendant M. de Langeais... poursuivait Chantecocq je résolus de faire une ronde dans la maison. Car mon flair m'avait averti que l'ennemi rôdait aux alentours.

— Votre flair ?

— Hé oui... Ou si vous de préférez. mes... antennes... Eh bien ! phénomène curieux, mais réel..., en revenant tout à l'heure de l'Opéra avec vous... à peine étais-je entré dans ce vestibule que mon instinct de détective m'avertissait d'avoir à me tenir sur mes gardes : et, lorsque mistress Cora vous a appris que le maître d'hôtel était à ce banquet d'anciens combattants...

— Hou ! la guerre ! grognait mistress Cora...

— Que la cuisinière avait bu un coup de trop...

— Hou ! l'alcool !

— Et que la femme de chambre était au spectacle...

— Hou ! le ciné.

— J'en ai conclu que mes antennes une fois de plus avaient utilement fonctionné... et, après avoir recommandé à votre gouvernante de veiller plus que jamais sur vous, j'ai décidé de procéder à une inspection en règle de ces lieux. Bien m'en a pris... Puisque j'ai réussi presque tout de suite à découvrir deux coquins qui n'étaient certainement pas venus ici dans l'intention de vous offrir des fleurs ou de m'inviter à la chasse...

— Ils étaient deux... ponctuait la jeune Américaine...

— Oui, miss Cyprian, un brun, très mince, aux allures de ténor italien et un blond, très grand... à l'aspect de boxeur...

— Quel dommage qu'ils vous aient échappé ! reprenait la fille du milliardaire.

— J'en suis enchanté, au contraire!... s'écriait Chantecoq. Car, si je les avais arrêtés, il y a de grandes chances pour que, fidèles à la consigne de silence que leur ont certainement donné ceux dont ils ne sont que les agents d'exécution, ils n'eussent point manqué de me raconter qu'ils étaient de vulgaires cambrioleurs... et il m'aurait été très difficile et peut-être même impossible de les faire... ce que nous appelons dans notre argot... « mettre à table », c'est-à-dire avouer la vérité.

» D'ailleurs, voici quelqu'un qui va sans doute vous donner de leurs nouvelles...

La porte du vestiaire s'ouvrait livrant passage au jeune motocycliste qui accompagnait M. de Langeals et que nous avons vu tout à l'heure littéralement s'évaporer...

Chantecoq reprenait :

— Je vous présente mon secrétaire collaborateur et ami Pierre Muzillac dit *Météor*, et ainsi surnommé parce

qu'il est doué de l'étrange et précieuse faculté d'apparaître et de disparaître avec une rapidité qui tient réellement du prodige...

Météor, un petit homme mince, sec, étriqué, aux faciès de clown, aux allures de jockey, au regard fureteur sans cesse en éveil, s'inclinait respectueusement devant miss Cyprian, qui, de plus en plus empoignée par les péripéties de ce véritable roman d'aventures qu'elle était en train de vivre lui répondait par le plus bienveillant des sourires.

— Alors, petit, lançait Chantecoq à son secrétaire, quoi de nouveau ?

— Patron, rétorquait Météor, je suis arrivé à temps pour voir nos deux oiseaux s'envoler, c'est-à-dire s'élancer dans l'avenue Ingres et, de là, gagner à toute vitesse le boulevard Suchet, où les attendait une puissante auto, carrossée sport, et sur le siège de laquelle un chauffeur les guettait.

» Ils ont sauté dans la « chignolle », qui est partie à fond de train dans la direction de la porte d'Auteuil.

» Malheureusement, il m'a été impossible de repérer le numéro... Mais...

D'un rapide clignement d'œil, Chantecoq lui imposa silence :

— Parbleu ! c'est bien ça ! s'écria-t-il. Ces bandits m'avaient repéré, ce qui prouve qu'ils sont encore plus forts et mieux organisés que je ne le pensais ! Il est évident que je les gêne.

» J'en suis très heureux et même très flatté. N'empêche que, pour être « culottés », ils sont « culottés » !

» Pardonnez-moi, miss Cyprian si j'emploie quelquefois des locutions un peu familières. Mais j'oubliais que j'ai été professeur de littérature...

— Parlez, au contraire cher monsieur Chantecoq... Je suis si contente de vous connaître... au naturel.

— Et puis, moi aussi, j'aime mieux cela, s'écriait le limier. Si vous saviez combien cela m'ennuyait de vous jouer la comédie !

— Vous la jouez à merveille ! Vous auriez même fait un grand acteur, monsieur Chantecoq !

— C'est possible, mais je préfère mon métier.

— Combien je vous comprends ! Ce doit être si passionnant !

— Hé oui... et voilà pourquoi je ne veux pas même envisager l'heure de la retraite... Tant que je conserverai intactes facultés physiques et morales, eh bien ! je continuerai !

» Mais, assez parlé de moi. Revenons à nos moutons, si tant est que l'on puisse appeler ainsi ces gredins acharnés à nos trousses.

D'un ton grave et pénétrant, Chantecoq poursuivait :

— Je suis un homme qui a pour principe de ne jamais rien prendre au tragique, mais tout au sérieux... Or mis Cyprian, il n'y a pas à vous le dissimuler, nous avons affaire non pas à une bande mais à une association secrète, formidablement armée et décidée à tout pour se mettre en travers de l'œuvre admirable que votre père et vous avez entreprise.

» Ils ont d'abord, résolu de faire assassiner les savants les plus remarquables qui prenaient part au concours, et cela dans le but de supprimer et de décourager ainsi les autres.

» Jugeant, sans doute, que cela ne rendait pas ils ont décidé de s'attaquer à vous...

— A moi ?

— Oui, miss Cyprian. Mais me considérant comme un obstacle à leurs desseins — et ils n'avaient pas tout à fait tort — ils ont commencé, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, par chercher à se débarrasser de moi..

» Leur attaque brusquée en est la preuve. Elle a échoué, tant mieux ! Car maintenant je vois clair dans leur jeu. Et je puis vous déclarer mademoiselle foi de Chantecoq et j'ai le droit de vous affirmer que je n'ai jamais manqué à ma parole que si vous me donnez carte blanche non seulement j'arriverai dans un délai assez rapproché à déjouer les projets de ces misérables, mais encore à les démasquer et à les faire coffrer tous !

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

VIII (suite)
Chantecoq !

Electrisée par l'accent de conviction et de force avec lequel s'exprimait le grand détective, miss Clifford s'écriait :

— Comme je veux que notre œuvre triomphe et que la vie de ceux qui ont joint les ressources de leur génie et l'effort de leur labeur à nos intentions humanitaires soit préservée avant tout, je prends l'engagement formel de vous écouter et de vous obéir en tout et pour tout. Vous considérant comme l'homme providentiel que Dieu a mis sur notre route pour nous défendre contre les entreprises des méchants, je vous dis : « Donnez-moi vos directives, je les suivrai aveuglément ! »

— Voilà qui va singulièrement faciliter ma tâche ! déclarait le détective.

Illuminée de toute l'ardeur d'une croyante, Cyprian s'écriait :

— Je suis prête à sacrifier toutes mes préférences et tous mes goûts per-

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

sonnels au triomphe de notre cause... Je n'appartiens plus qu'à l'Idée et j'ai hâte de vous en donner la preuve.

— Eh bien ! miss Cyprian, reprenait Chantecoq, je vais vous en fournir immédiatement l'occasion.

» Je ne vous cacherai pas que les jours qui vont suivre seront plutôt rudes et que, comme nous tous, vous allez avoir besoin de toutes vos forces... Voilà pourquoi je me permets de vous conseiller de prendre tout de suite un peu de repos...

— Monsieur Chantecoq, reprenait miss Clifford, je vous assure que je n'ai pas du tout envie de dormir. Mais, comme je vous ai promis de vous obéir en tout et pour tout, je consens à regagner mon appartement.

— Je vous accompagne, déclarait la gouvernante. Pour plus de sécurité, je vais coucher tout habillée sur le divan du boudoir.

— Surtout, recommandait Chantecoq, pas un mot devant les domestiques qui ont eu le bon esprit de ne pas broncher... Pas plus d'ailleurs qu'à personne.

— C'est entendu !...

— Pour l'instant, il serait très imprudent d'alerter la police.

» Non point que je n'estime pas à leur haute valeur et leur rare mérite les hommes d'élite que l'Etat français a chargés de faire la chasse aux malfaiteurs et de veiller sur la sécurité des honnêtes gens ! Je leur rends au contraire, un très sincère hommage... Il en est beaucoup parmi eux qui sont des as... et presque autant qui sont des héros... Et je suis toujours heureux de travailler en liaison avec eux.

» D'ailleurs, je suis dans les meilleurs termes avec la Préfecture de police, ainsi qu'avec la Sûreté générale... Quand le moment sera venu, je n'hésiterai pas à leur demander leur utile concours... et même à leur repasser tout l'affaire.

» Mais, à l'heure présente, je consi-

dère qu'il est indispensable de ne pas éparpiller nos forces et de ne pas griller ceux dont nous pouvons avoir un jour tant besoin, en les lançant à la poursuite des comparses, avant d'avoir découvert la trace du ou... des premiers rôles.

» Considérez-moi donc jusqu'à nouvel ordre comme le limier chargé de découvrir la piste qui doit conduire la meute jusqu'au gros gibier qu'il s'agit de débusquer...

— Encore une fois, monsieur Chantecoq, déclarait Cyprian, je m'en rapporte entièrement à vous.

— Soyez tranquille... miss Cyprian tout ira bien... En tout cas, rien à craindre pour cette nuit... Je doute que nos ennemis aient assez de toupet pour remettre ça. En tout cas, nous serons là pour les recevoir.

— Bonsoir et merci, monsieur Chantecoq...

— Bonsoir, miss Cyprian et bonne fin de nuit...

— Maintenant que je sais que je suis sous votre protection, je sens que je vais dormir tout à fait tranquille...

Et avec une émotion qu'elle ne parvenait pas à dissimuler, la fille du milliardaire ajoutait :

— Promettez-moi aussi de veiller sûr...

Elle allait dire : sur M. de Langeais ! Mais, se reprenant à temps, elle fit :

— Sur tous ceux qui sont menacés par nos ennemis...

— Rassurez-vous, mademoiselle, répliquait le détective... Visible ou non, je suis et je serai toujours là !

— Cela tient du prodige... admirait Cyprian.

— Pas du tout ! rectifiait Chantecoq. C'est très simple, au contraire. Mais il se fait tard ; je vous raconterai cela une autre fois.

La jolie Américaine, qui avait retrouvé son sourire s'écriait :

— Je vous laisse, M. de Langeais ; car M. Chantecoq et vous devez avoir cer-

tainement beaucoup de choses à vous dire.

— En effet, miss Cyprian...

— Alors, à demain, messieurs !

— A demain !

D'un pas alerte, Cyprian atteignit l'escalier, escorté par mistress Warbury qui, les poings sur les hanches, le menton en l'air et le nez en bataille, semblait défier à la fois la guerre, l'alcool et le cinéma...

Comme miss Clifford atteignait la première marche, elle se retourna pour adresser au détective et au jeune savant un gracieux geste d'au revoir ; Chantecoq lui sourit... Quant à M. de Langeais, il lui adressa un regard tout brûlant d'une admiration qu'il ne cherchait pas à atténuer, mais qui était trop fervente, trop respectueuse pour qu'elle pût s'en offusquer. Brusquement, elle sentit son cœur se serrer...

— S'ils allaient le tuer ! se dit-elle... douloureusement angoissée...

Alors, pour cacher les larmes qui, irrésistiblement envahissaient ses grands yeux clairs, elle s'en fut vite, très vite... suivie par sa robuste et vigilante gardienne...

Robert accompagna du regard l'adorable jeune fille... jusqu'à ce qu'elle eût disparu... Quant à Chantecoq, qui continuait à sourire, il se prit à songer :

— Si ce beau gentleman ne sort pas vainqueur du concours, je connais de beaux yeux qui verseront bien des larmes.

Et se tournant vers le jeune savant, il lançait à haute voix :

— Maintenant, monsieur de Langeais, comprenez-vous pourquoi je n'ai pas pu me rendre chez vous ?...

— Le fait est qu'il vous était bien difficile de quitter, même un instant, celle dont vous avez la garde.

— N'est-ce pas ?

— Quand on pense...

— Voulez-vous que nous montions chez moi ?... Nous y serons mieux que dans ce hall... pour causer intimement.

— Très volontiers.

Ils gravirent l'escalier... et, après

avoir atteint le vestibule qui desservait le premier étage, ils pénétrèrent dans la petite bibliothèque qui faisait partie de l'appartement réservé au grand limier...

— Veuillez m'attendre un instant, lui dit le détective privé. Quelques ordres à donner à mon secrétaire...

— Je vous en prie...

Et Chantecoq, le regard vif, le pas alerte et décidé d'un homme de trente ans, passa dans la pièce voisine.

— Quel surhomme ! murmura M. de Langeais... Décidément, il est encore au-dessus de sa réputation... Et j'ai bien fait de me fier à lui ; car j'ai la conviction qu'il va me donner la clef de l'énigme dans laquelle je me débats.

» Et puis, quel garde du corps merveilleux, quel défenseur incomparable pour miss Cyprian !

Et s'installant dans un fauteuil, il se plongea dans ses réflexions...

LX

Science et police

Seul avec lui-même, le jeune savant sentit sa pensée se concentrer toute sur l'adorable jeune fille dont l'image persistait au fond de son regard ébloui... et dont la voix exquise ne cessait de chanter à ses oreilles.

Cyprian !... Ce nom si musical et si tendre mettait en lui toute l'harmonie d'une musique céleste, toute la clarté d'une amoureuse étoile... Cyprian ! Il lui semblait que c'était comme un vocable charmant qui, après l'avoir ensorcelé d'une magnifique caresse, le pénétrait avec l'insistance d'une délicate tyrannie, et cela, à un tel point, qu'il en oubliait les heures à la fois si étranges et si redoutables, qu'il venait de vivre pour ne plus entendre que ce mot : Cyprian ! Cyprian !!

Il se laissait aller à cette méditation... qui mettait en lui une joie inconnue en même temps qu'une paix infinie... lorsqu'il tressaillit... Il lui semblait que quelqu'un marchait tout près de lui... en cherchant à étouffer le bruit

de ses pas... En un immédiat réflexe, il se redressa, portant instantanément la main à sa poche de revolver. Mais tout de suite, il se rassura... Chantecoq était devant lui.

Le grand détective attaqua :

— Mon cher maître, ainsi que nous l'a dit tout à l'heure miss Cyprian, nous avons beaucoup de choses à nous dire et il est déjà 2 heures du matin... C'est étonnant comme le temps file quand on est tant soit peu occupé !...

— Je vous dirai, monsieur Chantecoq, reprenait Robert, que moi aussi, je n'ai nullement envie de dormir.

— Vous avez, en effet, une belle avance de sommeil...

— Au moins douze heures. Mais vous ?

— Oh ! moi... je dors très peu ; et puis je suis doué d'une faculté très précieuse qui me permet de m'endormir et de me réveiller à volonté. Mais vous allez me faire vous raconter des histoires... Revenons au fait pour lequel je me suis permis de vous demander ce rendez-vous.

Et tout en s'installant dans un fauteuil, Chantecoq, croisant ses jambes et se renversant sur le dossier, attaqua :

— J'ai appris... toujours par une de mes antennes, qu'avant-hier soir, vous aviez été enlevé en avion par une femme.

— Comment avez-vous pu savoir ? s'exclamait M. de Langeais abasourdi.

— Je n'ai pas fini... J'ai encore appris qu'au bout de quelques heures, l'avion était revenu atterrir dans la prairie... et vous avait ramené chez vous où vous aviez continué à dormir jusqu'à 15 heures de l'après-midi... Voilà ce que m'ont appris mes antennes. Mais ce qu'elles n'ont pu me transmettre, probablement à cause de la distance, ce sont les événements qui se sont passés entre le moment où vous avez été enlevé et celui où vous avez réintégré votre domicile... Si vous en avez eu la notion et si vous en gar-

dez souvenance, je vous serais très reconnaissant, mon cher maître, de bien vouloir me le raconter... Car cela est d'une extrême importance. Je n'ai pas besoin de vous dire que, si vous l'exigez, tout ce que vous me direz à ce sujet demeurera strictement entre nous.

— Monsieur Chantecôq, reprenait M. de Langeais, littéralement sidéré par les révélations que le grand détective venait de lui faire, je vais tout vous dire... Je ne vous demande nullement le secret... Je vous laisse entièrement libre de faire de mes confidences l'usage qui vous conviendra le mieux... Quant aux intérêts placés sous votre sauvegarde, c'est-à-dire, la sécurité de miss Cyprian...

— Et la vôtre !... complétait le grand limier...

— Je vous remercie !

— Vous venez de me sauver la vie... Il est tout naturel que votre existence me soit désormais sacrée... Vous permettez ?...

— Quoi donc ?

— Qu'une troisième personne assiste à notre entretien.

— Votre secrétaire...

— Non, Joséphine...

— Joséphine ? ?

— C'est une vieille camarade... et je dois dire aussi, ma meilleur inspiratrice..

— Faites-la entrer...

— C'est inutile...

Et sortant de la poche de son habit une pipe en racine de bruyère, le détective s'écriait :

— La voici !

Entraîné par la belle humeur de son partenaire, le jeune savant faisait :

— Enchanté de faire sa connaissance...

— Elle aussi... appuyait Chantecôq en commençant à remplir sa bouffarde d'un caporal supérieur qu'il avait pris dans un pot de grès placé sur une table, à portée de sa main.

Et maintenant, mon cher maître, fit-il, je suis tout oreille. (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

IX (suite)

Science et police

Robert de Langeais entama le récit de ses relations avec la princesse Vanda, de l'accident de Montreux et enfin de ce qui s'était passé au cours de ce qu'il croyait avoir été un rêve et qui lui apparaissait à présent comme la plus angoissante des réalités.

Quand il eut terminé, le roi des détectives, qui l'avait écouté avec une attention de plus en plus captivée, lui demandait :

— Soupçonnez-vous la véritable nationalité de cette princesse Vanda ?

— Non ! reprenait très nettement le comte Robert. Elle parle en effet, sans le moindre accent, plusieurs langues étrangères, dont chacune semble être celle de son pays.

— Bien...

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Vous a-t-elle entretenu sur sa famille, sur ses amis ?...

— Rarement et toujours d'une façon assez vague.

— Vous n'avez jamais songé à contrôler ses dires ?

— Non. D'abord, par discrétion... Elle était à mes yeux tellement au-dessus de toute défaillance, si incapable de la moindre tromperie !

— Et après cette scène de l'hôtel de Montreux ?...

— J'ai craint en m'occupant d'elle... de ne plus avoir le courage de l'oublier...

— Puis-je vous demander son signalement ?...

— Je vais faire mieux... Je vais vous remettre son portrait.

Et, M. de Langeais remit la photo qu'il avait prise dans son coffre à Chantecoq qui l'examina avec la plus grande attention.

— Vous permettez, fit-il, que je conserve cette photo ?

— Certainement... acquiesçait le jeune savant.

Tandis que, le détective la faisait disparaître dans sa poche, le jeune savant continuait :

— J'ai encore autre chose à vous remettre...

— Quoi donc ?...

Ce bibelot que j'ai trouvé tantôt dans une allée de mon parc...

Robert présentait l'étrange médaille d'or à Chantecoq qui s'en emparait et la regardait avec attention.

— Oh ! Oh ! fit-il... Voilà qui est fort intéressant... Cet aigle... aux ailes déployées... C'est évidemment le symbole de la force... et de l'audace... Il n'a rien de commun avec l'aigle impérial allemand et encore moins avec celui de Napoléon... C'est... comment dirais-je bien, un aigle à part... un aigle hors série...

Chantecoq retourna la médaille et la déposant dans le creux de sa main, il

lut tout haut l'inscription latine :

— *Mihi est imperari orbi universo !*

» C'est à moi qu'il appartient de commander à tout l'univers !... »

» *A tout l'univers !* Il n'y va pas de main morte, le monsieur ou la dame... Mais au fait... si nous remplaçons le mot *mihi* qui veut dire « à moi » par le mot *Austriæ* qui veut dire Autriche, nous reconstituons dans toute son intégrité la fameuse devise des empereurs de ce pays... *Austriæ est imperari orbi universo !*

» Bizarre ! Bizarre ! Je ne suppose pourtant pas que l'héritier des Habsbourg, en admettant qu'il ait l'intention de récupérer le trône de ses ancêtres, ait repris à son propre compte une devise qui a plutôt mal réussi à ses prédécesseurs... A moins que...

Il s'arrêta... pour tirer une bouffée de sa pipe... qui fit entendre un bruit bien caractéristique et très connu des fumeurs.

— Voilà Joséphine qui m'avertit de ne pas m'emballer... s'écriait Chantecoq...

Et, sur un ton de bonhomme, il ajouta :

— J'ai remarqué que chaque fois que j'allais exprimer ou simplement penser une erreur, ma pipe se mettait à siroter... Quand je vous disais, mon cher maître, qu'elle était ma meilleure inspiratrice !...

» Mais ne nous embrouillons pas dans les feux de file... J'ai pour principe de ne jamais parler... et, encore moins, de ne jamais agir à la légère... J'ai besoin avant d'établir — je ne dirai pas un pronostic, mais plutôt un diagnostic... — de classer tout cela dans mon cerveau, puis d'y réfléchir dans le calme.

— Je vais donc vous laisser, monsieur Chantecoq.

— Pas du tout... j'ai encore quelques questions à vous poser.

— Auparavant, monsieur Chantecoq, voulez-vous me permettre de vous en adresser une ?

— Très volontiers...

— Comment avez-vous pu savoir que j'avais été enlevé et ramené chez moi en avion ?

— De la façon la plus simple... Ayant appris de bonne source que vous étiez directement menacé par cette véritable *Maffia internationale* qui veut à n'importe quel prix provoquer une nouvelle guerre mondiale et ne pouvant m'occuper directement de vous, j'avais chargé mon secrétaire et collaborateur Météor, que je vous ai présenté tout à l'heure, de veiller sur votre personne. Météor, c'est ma première antenne. Voilà plusieurs années qu'il travaille avec moi et je n'ai jamais eu qu'à me louer de ses services. Comme toujours il s'est fort bien acquitté de sa mission.

» C'est ainsi qu'en rôdant aux alentours de votre propriété, il a vu un avion atterrir dans une prairie voisine qui semblait se trouver là tout exprès pour le recevoir.

» Une femme habillée en aviateur en est descendue. Aussitôt quatre hommes qui la guettaient, cachés dans un fossé, se sont précipités vers elle. L'un d'eux n'était autre que Fabrice, votre valet de chambre... Tandis qu'un des individus restait à monter la garde auprès de l'avion, le Fabrice en question a guidé l'aviatrice et ses deux autres bonshommes jusque chez vous... Météor les a pris en filature. Il a pénétré chez eux dans l'enclos de la propriété... Il les a vus rentrer dans la maison... Mais il n'a pas pu y pénétrer à leur suite, car ils avaient laissé un des leurs en faction devant la porte... et j'ai toujours recommandé à mes collaborateurs de ne jamais attaquer que lorsqu'ils ont sinon la certitude mais tout au moins l'espoir de vaincre.

» Quelques instants après, Météor, qui, avec cette faculté qu'il possède, de se fondre comme une ombre dans la nuit et même dans le jour, s'était caché derrière une caisse d'oranger, voyait un étrange cortège sortir de

vosre demeure. D'abord Fabrice, puis l'aviatrice, et enfin, les deux individus en question... vous emportant ligoté enveloppé dans vosre robe de chambre.

» Immédiatement, Météor conclut, du fait que vous étiez ligoté, que vous étiez toujours vivant et de celui que vous ne portiez pas de bâillon que vous deviez être profondément endormi...

» Continuant à pister cette troupe singulière, il regagna derrière eux la prairie... où l'avion avait atterri. Il les vit vous installer à l'intérieur de la carlingue, l'aviatrice mettre son moteur en route, décoller avec le brio d'un as et monter à vive allure dans la direction du nord, tandis que les quatre complices... le nez en l'air, regardaient l'avion se perdre dans les ténèbres...

» Quant à Météor, que voulez-vous qu'il fit contre quatre ?...

» Regagnant Paris en toute hâte sur sa moto, il me mit au courant de tout. J'avoue que son récit me donna froid dans le dos... En effet, ignorant vosre aventure avec la princesse Vanda, je supposais que les Bellicistes, renonçant pour l'instant à vous supprimer, vous avaient fait enlever afin de vous contraindre à leur livrer le secret de vosre invention. Mais Joséphine se mit à siroter... m'indiquant que je faisais fausse route... Comme toujours, cette vieille amie avait raison... En effet, dès le lendemain matin, j'apprenais par Météor que j'avais renvoyé là-bas... que vous aviez réintégré vosre domicile... que vous-même, ainsi que tout le monde, sauf le sieur Fabrice, bien entendu, étiez persuadé que vous aviez dormi, vingt-quatre heures sans arrêt ; c'est alors que je me décidai à vous adresser ce second message et j'ai bien fait... puisque, grâce à cela, vous êtes arrivé fort à propos, pour me délivrer d'entre les mains de ces bandits qui voulaient me trucher et que nous voilà maintenant en pleine action, en pleine bataille, décidés non

seulement à nous défendre, n'est-ce pas?... mais à attaquer... et à nous battre jusqu'au bout...

— Jusqu'à la victoire !

— A la bonne heure ! Je vois... mon cher maître que nous sommes faits pour nous entendre.

— Et de grand cœur...

— Avez-vous encore quelques questions à me poser ?

— Non... monsieur Chantecoq... et vous ?

— Une seule.

— Dites...

— Où en êtes-vous des travaux que vous préparez ?

— Sauf quelques petits détails à régler sur place, je puis dire qu'ils sont au point.

— Avez-vous remarqué qu'on ait cherché à s'introduire subrepticement, soit dans votre cabinet de travail, soit dans votre laboratoire ?

— Non, monsieur Chantecoq. D'ailleurs, depuis longtemps, j'ai pris mes précautions pour rendre mon « officine » inviolable. Mes plans sont enfermés dans un coffre de mon invention... Pour l'ouvrir, il faudrait le faire sauter à l'aide d'un explosif tellement puissant qu'on risquerait en l'employant de faire sauter la maison...

— Bien.

Chantecoq se tut... Après s'être gratté légèrement le bout du nez, ce qui était chez lui l'indice que son cerveau était en pleine ébullition, il reprit :

— Tout à l'heure, monsieur de Langeais, vous m'avez offert, avec la générosité qui vous caractérise, d'associer vos efforts aux miens.

— J'y suis plus prêt que jamais.

— Je m'en réjouis ; car plus que jamais, j'estime que votre collaboration m'est, je ne dirai pas infiniment précieuse, mais absolument indispensable.

— Monsieur Chantecoq, comptez sur moi !

— Merci ! s'écriait Chantecoq avec émotion.

— C'est moi, au contraire, reprenait M. de Langeais, qui vous suis profondément reconnaissant de vous intéresser à moi.

— N'est-ce pas tout naturel ?... Un cerveau aussi puissant que le vôtre, si utile à l'humanité, ne doit-il pas être à l'abri de toute menace, de toute embûche...

Et Chantecoq, qui se laissait rarement aller à une parole enthousiaste, poursuivait :

— D'ailleurs, en me plaçant entre vous et ceux qui attaquent, ce n'est pas seulement un inventeur admirable que je défends... c'est... c'est...

Il s'arrêta... Doué pourtant d'une facilité d'élocution remarquable, il n'avait pas l'habitude de chercher ses mots... Seule, une profonde émotion pouvait lui couper ainsi la parole... C'est qu'en effet il venait de réunir dans la même pensée ces deux êtres si jeunes, si beaux, animés des mêmes sentiments magnifiques et que le destin semblait attirer si irrésistiblement l'un vers l'autre; Cyprian Clifford et Robert de Langeais : la jeune et richissime Américaine, emportée par son idéal et prête à tout sacrifier au triomphe de la noble cause à laquelle elle s'était vouée... le génial Français qui, lui aussi, avait juré de préserver ses contemporains et la génération à venir du plus atroce des fléaux : la guerre !

Et, comme Robert lui tendait la main, il termina enfin sa phrase interrompue par ces mots jaillis du fond de son cœur :

— C'est un ami, si toutefois vous le voulez bien, mon cher maître.

— Avec joie, M. Chantecoq.

— Science et police unies ! s'écriait le grand détective avec flamme. Voilà deux forces avec lesquelles on peut non pas bouleverser, mais sauver le monde.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE L'OISEAU DES TENEBRES

IX (suite)

Science et police

On grattait légèrement à la porte.

— Entrez ! fit Chantecoq.

Météor apparut.

— M. Lucien vient d'arriver, annonçait-il.

— Où est-il ?

— Dans le hall...

— Va le chercher...

En une pirouette, le secrétaire du détective parut se fondre dans l'espace.

— Décidément, constatait M. de Langeais, ce surnom de Météor lui convient à merveille.

Le jeune secrétaire reparaisait, s'effaçait devant un homme de trente-cinq ans environ, aux allures sportives, à la physionomie intelligente et énergique.

Chantecoq présentait :

— M. Lucien Dornis, ma seconde antenne... M. le comte de Langeais.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Le jeune savant et le collaborateur de Chantecoq échangèrent un rapide salut.

Chantecoq reprenait aussitôt :

— Vous avez amené Gautrais ?

— Parfaitement, patron... Il est en bas et garde l'auto.

— Bien... Je vais vous prier de reconduire M. de Langeais jusqu'à Versailles. Vous voyez, mon cher maître, je dispose déjà de vous...

— Je puis très bien, déclarait Robert, regagner mon domicile par mes propres moyens.

— Pas du tout ! Car il se pourrait fort bien que nos adversaires cherchassent à se venger sur vous de leur défaite. De plus, il est indispensable que vous ayez près de vous un homme de confiance capable, en cas d'alerte, de vous donner un sérieux coup de main. Je vais donc vous prêter ma seconde antenne. Avec lui... vous et moi nous serons tranquilles.

— Monsieur Chantecoq, reprenait le jeune savant, je ne saurais vous dire à quel point je suis touché de l'intérêt que vous me portez.

— Je vous l'ai déjà dit, mon cher maître, votre existence est trop précieuse pour qu'on ne veille pas jalousement sur elle. Et puis, j'ai promis à miss Cyprian qu'il ne vous arriverait rien de fâcheux. Ne pouvant directement veiller sur vous, je place à votre porte la plus vigilante des sentinelles... Avec Dornis, je suis sûr qu'il ne peut rien nous arriver !

— Monsieur Chantecoq, je ne sais vraiment comment vous exprimer ma reconnaissance...

— Oh ! c'est bien simple... en m'appelant... mon cher ami...

— Avec quel plaisir !...

— Alors, tout va bien ! Demain, dans la journée, je vous donnerai de mes nouvelles. Si, comme cela est infiniment probable et même certain, on vous prévient que votre valet de cham-

bre n'a pas reparu depuis la veille, contentez-vous de signaler sa disparition à votre commissaire de police, mais pas avant vingt-quatre heures...

— Vous craignez sans doute qu'une arrestation prématurée ne gâte tout?

— C'est cela même... Je m'aperçois de plus en plus, mon cher maître, que nous sommes faits pour nous entendre.

— J'en suis ravi, mon cher détective...

— Alors, à demain.

— A demain.

Le jeune savant et le détective privé échangèrent une chaleureuse poignée de main. Puis M. de Langeais se retira avec Lucien Dornis, après avoir également serré la main de Météor, qui parut très fier de cette marque de sympathie de la part de celui qu'il considérait justement comme un grand seigneur et comme un grand homme.

Demeuré seul avec son secrétaire, Chantecoq s'écriait d'un ton enjoué :

— Eh bien ! mon petit Météor, qu'est-ce que tu dis de tout cela ?

— Patron, répliquait le jeune homme, je vous avouerai que je n'en ai pas encore un poil de sec !

— Pourquoi ?

— Si nous n'étions pas arrivés à temps, M. de Langeais et moi...

— J'étais mort, n'est-ce pas ?

— Ou blessé.

— Erreur, Météor, grave erreur !

— Sans blague ?

— Tu as donc oublié que, quand je suis en action, je porte toujours sur moi une cotte de mailles qui, comme on le disait dans les vieux mélodrames, me met à l'abri du poignard et des balles.

— C'est vrai !

— Je n'ai pas voulu en parler à nos amis. D'abord parce que ce sont des choses qu'il vaut mieux garder pour soi... puis parce qu'en laissant croire à ce jeune et charmant Robert de Langeais qu'il m'avait sauvé la vie, je lui ai tout de suite été entièrement sympathique : ce qui était indispensable au

succès du plan que je suis en train d'échafauder dans mon esprit.

— Patron, vous êtes de plus en plus l'as des as !

— Vil flagorneur, tais-toi ! Tu n'es pas trop fatigué ?

— Fatigué, moi, patron ? Comment le serais-je quand vous ne l'êtes pas ? D'abord, je n'en ai pas le droit ; et puis je n'en ressens pas la nécessité.

— Alors, travaillons !... Nous allons commencer par faire le tour du propriétaire. Car... on ne prend jamais trop de précautions, surtout quand on a affaire à des cocos de cette espèce.

— Le fait est qu'ils sont « culottés ».

— Eh bien ! nous les déculotterons ! Allons-y, petit !

— Allons-y, patron !

Le détective et son secrétaire allaient faire une patrouille sérieuse... Le browning au poing, ils commencèrent par inspecter les sous-sols dans leurs coins et recoins et n'y remarquèrent rien d'anormal.

D'après les indications de Météor, Chantecoq put se rendre compte que ses assaillants avaient dû, à la nuit, pénétrer dans la maison par une porte dont on leur avait certainement remis la clef, car l'œil exercé du grand limier l'avait tout de suite convaincu qu'ils ne s'étaient livrés à aucune effraction et que la serrure ne portait aucune de ces traces qui laissent toujours après elles, si légères soient-elles, les empreintes de cire dont on fait usage en pareil cas.

Donc, il y avait les plus grandes chances que les coupables eussent des accointances dans la place ; ce qui ne surprit nullement le grand détective qui, déjà, n'avait pas été sans « tiquer » sur l'absence collective de tout le personnel permanent de l'hôtel et de la « cuite » si opportune de la cuisinière.

Cette découverte ne fut pas sans le satisfaire. Car si les bandits avaient réellement un complice dans la maison, c'était un jeu pour lui de le repérer.

Il comptait bien s'y employer, dès le lendemain, avec son activité, son habileté coutumières.

Des sous-sols, Chantecoq et Météor remontaient au rez-de-chaussée... dont ils visitaient chaque pièce, l'une après l'autre, examinant les meubles, sondant les murs avec la plus grande minutie.

N'ayant rien découvert qui fût de nature à leur faire soupçonner la présence et même le passage de malfaiteurs, ils gravirent l'escalier. Au premier étage, tout était d'un calme absolu. Obéissant aux directives de Chantecoq, miss Cyprian devait dormir et mistress Warbury... veiller.

A l'étage supérieur, ils continuèrent leur ronde à travers les différentes pièces, chambres d'amis, cabinets de toilette, salons de repos, etc... Toujours rien ! Ils se rendirent ensuite dans un bâtiment voisin qui communiquait avec le corps principal par une porte que défendaient, du côté de l'hôtel, deux verrous de sûreté d'une solidité à toute épreuve.

A une lumière qui brillait derrière le carreau d'un imposte, ils en déduisirent que le maître d'hôtel venait de rentrer seulement de son banquet. A des ronflements sonores qui s'élevaient derrière une cloison, ils purent se convaincre que le « cordon bleu » cuvait, comme il sied, sa bouteille de madère. Et après avoir écouté à la porte de la chambre commune qu'occupaient le chauffeur et le valet de pied, le bruit régulier de leur respiration leur indiqua qu'ils reposaient paisiblement.

Enfin, dans le garage et dans la cour intérieure, tout leur parut en état et en ordre.

Cette inspection terminée, Chantecoq regagna son appartement avec son secrétaire.

— Bien vrai... lui demanda-t-il, tu n'as pas envie de dormir ?

— Moi, patron ? Je suis éveillé comme une nichée de souris.

Météor devait dire la vérité. Ses yeux fûtés brillèrent d'un vif éclat. Ses gestes et sa parole étaient bien ceux non pas d'un homme en proie à une agitation fébrile et factice, mais inspiré par un cerveau parfaitement lucide, qui possède à son service un corps admirablement entraîné et rigoureusement sain.

Considérant son « élève » avec une certaine fierté, Chantecoq s'écriait :

— A la bonne heure ! En vertu de ce sage principe qui veut que l'on ne remette jamais au lendemain ce qu'on peut faire le jour même, faisons le point.

S'installant dans un fauteuil de cuir de la bibliothèque et tout en bourrant sa pipe, le grand détective reprit :

— D'après ce que tu m'as dit tout à l'heure, les deux hommes qui m'ont attaqué étaient les mêmes que ceux qui ont contribué à l'enlèvement de M. de Langeais ?

— Patron, je n'ai pas bien pu contrôler leurs visages puisque les deux fois que je les ai vus il faisait nuit... Mais leur taille, leur allure, leur silhouette en un mot, correspondaient à celles de deux des « zigotteaux » qui accompagnaient la bonne femme à l'avion.

— Cette femme, si je te montrais sa photo, la reconnaîtrais-tu ?

— C'est probable car, au moment où l'un de ses bonshommes rallumait le phare de son « zinc », elle est passée juste devant. Un vrai coup de projecteur. Il n'a pas duré longtemps, mais assez cependant pour que je puisse me rendre compte que c'était une belle poule, une poule de luxe... une vraie bergère de roi !

— Eh bien ! regarde...

Et, retirant de son portefeuille la photo de Vanda, il la plaça sous les yeux de son secrétaire qui, sans la moindre hésitation, s'écriait :

— C'est elle !...

Et, tout éberlué, Météor ajoutait :

— Ah ! ça, patron, comment se fait-il que vous ayez déjà ce portrait ?

— Parce qu'on me l'a donné.

Et, sans attendre que son collaborateur lui posât d'autres questions, Chantecoq poursuivait :

— Comme tu vas avoir dans la bataille, qui s'engage entre les bellicistes internationaux et moi, une grande part d'action et de responsabilité, il est nécessaire que tu sois au courant de tout aussi bien que moi-même. Eh bien ! cette photo m'a été remise par M. de Langeais. Cette femme a été autrefois sa maîtresse...

— Il n'a pas dû s'embêter !

— Il l'a quittée parce que, après s'être fait passer à ses yeux pour une princesse polonaise, et M. de Langeais l'ayant prise en flagrant délit de mensonge, elle a refusé de lui dire qui elle était.

— Je me doutais bien que c'était une femme à bobards.

— Eh bien ! mon petit Météor, grâce aux recoupements que tu viens de me permettre d'opérer si, maintenant, je ne sais pas encore quelle est cette femme, *je sais ce qu'elle fait...* C'est un des agents... peut-être l'agent principal de la bande des bellicistes. C'est elle qui a fait assassiner Davidson, Serano et Bautzen. C'est elle qui a voulu me supprimer. C'est elle, toujours elle qui, encore amoureuse de Robert de Langeais, n'ayant pas réussi à le chambrer, à le séquestrer, l'a remis en liberté après avoir préparé diaboliquement toute une mise en scène destinée à lui faire croire qu'il avait rêvé !

— Sans blague ?

— Ah ! c'est une maîtresse femme... Ceux qui l'emploient ne pouvaient pas mieux choisir... Je crois qu'elle va me donner du fil à retordre et que, depuis *Belphégor*, mon fameux fantôme du Louvre, je n'ai pas encore rencontré un adversaire d'aussi vaste envergure !

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE L'OISEAU DES TENEBRES

IX (suite)

Science et police

— Le fait est, ponctuait Météor, que lorsque les femmes se mettent à être crapules, elles sont pires que les hommes.

» N'empêche, patron, que, — repérée comme elle l'est — pour vous ça ne va pas être bien difficile de la « posséder » !...

— Détrompe-toi !... répliquait Chantecoq.

— Pourtant une femme qui se balade comme ça en avion dans la nuit...

— N'est pas un oiseau facile à approcher. D'après ce que nous avons appris, il est hors de doute que non seulement elle est l'agent d'exécution de gens qui disposent de ressources financières et d'influences politiques formidables, mais qu'elle commande à une bande d'individus de sac et de corde, prêts à tout, qu'elle a recrutés à bon escient, gorgés d'argent... fanatisés et qu'elle tient en main comme

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

de véritables esclaves. Il s'agit donc, pour nous, d'agir avec la plus extrême prudence. Car ne nous faisons pas d'illusion. Ma vie est en jeu et probablement la tienne aussi... Il va donc falloir chercher le point faible... le défaut de la cuirasse... En plus de toutes ces certitudes acquises, qu'avons-nous à notre actif ? D'abord la conviction que nos deux bandits de ce soir avaient des intelligences dans la maison, c'est déjà quelque chose... et puis ceci !

Tirant de son gousset la médaille que Robert de Langeais lui avait remise, Chantecoq la déposa devant lui, sur une table, et, s'armant d'une forte loupe qu'il avait prise dans un tiroir, il se mit à examiner l'étrange bibelot à la lueur d'une puissante lampe électrique, tandis que Météor, penché, regardait aussi, intrigué et attentif.

Bientôt le grand détective formulait :

— Cette médaille a été frappée il n'y a pas plus d'un an...

» Ah - si je savais où et par qui ?... Il faudra que je m'informe discrètement auprès d'un expert... En tout cas, je suis sûr que c'est bien la princesse Vanda qui l'a laissée tomber dans le parc de Versailles... Qu'est-ce que tu en penses, petit ?

— Patron... c'est aussi mon avis...

— Et toi... Joséphine ? Tu ne sirotes pas. C'est donc que j'ai raison. N'empêche qu'elle a un singulier toupet, cette princesse de contrebande... *C'est à moi qu'il appartient de commander à tout l'univers ?*... Tu entends ça... Météor. Elle va fort, ta poule de luxe... ta bergère de roi...

Et Chantecoq, s'emparant de la photo de la Vanda, qu'il avait laissée sur la table, s'écriait, tout en la fixant d'un regard d'énergie indomptable :

— En attendant, donc, que vous soyez princesse ou... fille du Diable, moi, Chantecoq, simple détective privé au service de la justice, du droit et de l'humanité, j'ai l'honneur de vous déclarer la guerre.

A peine achevait-il de lancer ce défi

qu'une sonnerie stridente résonnait dans sa chambre dont la porte était restée entr'ouverte.

— Le signal d'alarme... s'écriait-il.

Son browning à la main, il s'élançait hors de la bibliothèque, suivi de Météor.

L'hôtel était plongé dans une obscurité profonde... Presque aussitôt, une lueur éclairait un coin du large vestibule. C'était mistress Warbury qui venait d'ouvrir brusquement la porte par laquelle on accédait à l'appartement de miss Cyprian et appelait d'une voix vibrante :

— Venez vite, monsieur Chantecoq, venez !

En trois enjambées, le détective la rejoignait.

— Reste dans l'antichambre et veille au grain, ordonnait-il à son secrétaire.

A la suite de la gouvernante, il pénétrait dans la chambre de Cyprian. Malgré toute sa maîtrise de lui-même, Chantecoq ne put réprimer un cri d'angoisse. La jeune Américaine gisait inanimée au pied de son lit, à côté d'un appareil téléphonique mobile qui était tombé d'une table de chevet. Chantecoq allait se précipiter vers elle. Il n'en eut pas le temps. Mistress Warbury l'empoignait dans ses bras vigoureux et la déposait sur le lit.

— Que j'ai eu peur ! s'exclamait la gouvernante. J'ai cru qu'elle était morte !...

Et comme la sonnerie continuait à résonner, Chantecoq s'écriait :

— Quelqu'un a donc voulu s'introduire ici ?

— Non, déclarait l'excellente femme. C'est moi qui ai fait fonctionner le signal d'alarme...

— Vous avez bien fait, approuvait le limier. Mais arrêtez-le, je vous prie...

Cora s'en fut dans le cabinet de toilette tourner un commutateur placé à droite de la porte. Le silence se rétablit aussitôt. S'emparant d'un flacon de sels, elle revint dans la chambre. Chantecoq, doucement, avait saisi le poignet de la jeune fille et comptait les pulsations.

— Syncope ! fit-il, tandis que la gouvernante faisait respirer le révulsif à la jeune fille.

— Que s'est-il donc passé ? interrogeait-il.

— Voilà ! expliquait Cora. Constatant que miss Cyprian, depuis un instant déjà, reposait paisiblement, je venais de m'étendre toute habillée sur le divan du boudoir, lorsque j'entendis tout à coup un appel téléphonique qui provenait de la chambre. Je m'empressai d'accourir. Déjà, miss Cyprian s'était emparée du récepteur et écoutait. D'un signe de la main, elle m'invita à ne pas bouger. Je lui obéis. Je remarquais que son visage exprimait un profond bouleversement...

« Blessé ? grièvement ? lançait-elle dans l'appareil. Dites-moi la vérité... Je serai courageuse. Il est mort, n'est-ce pas ? Mais répondez-moi donc ? je vous en supplie. Allô ! allô ! On a coupé... C'est horrible ! »

» En un seul élan, elle sauta à bas de son lit, criant :

« Cora, c'est affreux, aff... »

» Elle n'acheva pas et elle s'écroula comme assommée sur le parquet. C'est alors, monsieur Chantecoq, que, n'osant pas l'abandonner pour vous appeler, j'ai fait retentir le signal d'alarme.

Chantecoq, qui n'avait pas quitté des yeux la jeune fille, dont le visage commençait à reprendre une très légère teinte rosée, s'écriait :

— Elle revient à elle... nous allons savoir...

Cyprian entr'ouvrit les yeux... Elle eut un léger soupir... puis une plainte dolente... Mais elle était trop naturellement énergique pour demeurer plus longtemps sous l'influence du coup qui l'avait si subitement terrassée. A peine retrouvait-elle une faible notion de la vie, qu'elle voulait aussitôt la récupérer toute...

— Cora... monsieur Chantecoq !... fit-elle d'une voix frémissante... Vous êtes là... tout deux !

Et en un sanglot, elle ajouta :

— C'est abominable... abominable !

Mais la parole lui manqua... Son visage blêmit comme si elle allait reperdre connaissance, et, se défendant en un effort de tout son être contre la défaillance qui menaçait de la terrasser à nouveau... elle articula d'une voix étranglée par les sanglots :

— Daddy... mon cher Daddy... vient d'être assassiné !

Sa tête retomba sur l'oreiller et elle s'évanouit de nouveau, brisée de douleur.

X

Le banquier de Chicago

La même nuit, vers une heure du matin, dans l'élégant fumoir d'un très beau château Louis XIII qui, fièrement isolé, dresse sa noble silhouette, au sommet de la fameuse côte de Rolleboise qui, entre Mantes et Vernon domine la Seine, un homme que sa physionomie, sa tenue et ses allures désignaient pour un important citoyen des Etats-Unis, fumait, assis dans un fauteuil, un énorme cigare.

Agé de trente-cinq à quarante ans, il était taillé en force, presque en athlète. Son regard brillait d'une flamme inquiétante qui, lorsqu'elle s'allumait en une expression de félin au repos, le rendait plus redoutable encore. Le visage était glabre... les traits saillants, le front haut et dénudé, le nez en lame de couteau, le menton proéminent, la lèvre supérieure très mince, la lèvre inférieure plus charnue s'avavançait légèrement en une sorte de moue perpétuelle par laquelle on eût dit qu'il voulait sans cesse exprimer le dédain que lui inspirait l'humanité.

Ce personnage n'était autre que le richissime banquier de Chicago, Chas Orwel, l'un des magnats de la haute finance internationale. Six mois, auparavant, il s'était rendu acquéreur du magnifique château d'Orgeval, où il n'avait fait, d'ailleurs, qu'une courte apparition, mais où il avait installé sa mère, mistress Georgina Orwal, dame âgée, respectable... mais presque impotente, qui ne sortait que très rarement

de son appartement et, seulement, pour faire quelques pas dans une allée du parc, en s'appuyant d'une main sur sa canne, et de l'autre au bras de sa fidèle secrétaire, la doctoresse Clara Wikind, scandinave sans âge, sèche, anguleuse, muette et puritaine qui ne la quittait pas plus que son ombre.

Chas Orwel était arrivé le matin même d'Amérique. Après avoir rendu une brève visite à sa mère qui, depuis plusieurs jours, atteinte de violentes douleurs rhumatismales, ne quittait pas sa chambre où, seule, chaque fois qu'elle était souffrante, la doctoresse Wikind avait le droit de pénétrer, le banquier de Chicago était parti dans une puissante auto pour Paris d'où il n'était rentré qu'aux alentours de minuit... Troquant son costume de ville pour un vêtement d'intérieur, et ne semblant nullement disposé à se livrer au repos, il s'était rendu au fumoir, situé au rez-de-chaussée, avait allumé un havane... et s'était mis à déambuler dans la pièce toute tapissée en cuir de Cordoue à laquelle un lustre en cuivre d'origine ibérienne et deux admirables portraits attribués à Vélasquez achevaient de donner un caractère nettement espagnol.

Ce soir-là, Chas Orwel semblait quelque peu nerveux. A plusieurs reprises, il avait entr'ouvert l'une des fenêtres aux sombres vitraux enchâssés de plomb... et avait écouté au dehors... comme s'il attendait quelqu'un ou s'il guettait un signal. Puis, de guerre lasse..., il était allé s'asseoir dans un fauteuil, tout en grommelant d'un ton agacé :

— Elle m'avait dit minuit et demi, et il est une heure trois quarts... C'est extraordinaire !... Elle qui est toujours si exacte !... Pourvu qu'au cours de l'une de ses acrobaties aériennes, elle ne se soit pas cassé les reins !

Près d'un quart d'heure s'écoula encore... Puis, Chas Orwel eut un léger sursaut. Et, quittant son siège, il regagna la fenêtre qu'il avait laissée légèrement entre-bâillée. Un bruit encore

assez lointain de moteur d'avion parvint à ses oreilles....

— La voilà ! fit-il visiblement rasséréné. Enjambant le rebord de la baie qui donnait directement sur le parc enseveli dans l'ombre, il se faufila derrière un bosquet. Tout en évitant de faire crier sous ses pas le cailloutis des allées, il longea une charmille en tonnelle et se trouva en face d'un petit pavillon de même époque que le château. Prenant une clef qui se trouvait parmi plusieurs autres, à une chaînette d'acier fixée à sa ceinture, il ouvrit une porte peinte en vert sombre et pénétra dans une petite salle discrètement éclairée par un plafonnier au verre opaque, et dont l'ameublement très moderne contrastait étrangement avec le style intérieur du pavillon.

...Sans impatience, cette fois, il attendit environ une dizaine de minutes au bout desquelles il entendit frapper un coup discret contre la porte... Vivement, il s'en fut ouvrir... Vêtue de son costume d'aviatrice, la princesse Vanda était devant lui...

Mais à l'attitude des deux personnages, au premier regard qu'ils échangèrent, point n'eût été besoin d'être un clairvoyant psychologue pour se rendre compte que l'amour ni même le désir n'avaient en rien provoqué cette réunion nocturne... On eût dit plutôt deux associés venus là pour se rendre des comptes.

Le premier Chas Orwel attaqua :
— Ne vous voyant pas venir, je me demandais si vous n'aviez pas été victime d'un accident...

— Non ! répliquait la fille du diable. J'ai été retenue un peu plus longtemps que je ne le pensais...

Pendant que le financier refermait la porte, elle s'installait à califourchon sur une chaise et tirant de la poche de son veston de cuir un étui, elle y prenait une cigarette qu'elle allumait à un briquet en or... tout cela, sans la moindre agitation... avec le calme absolu que seule peut donner une parfaite maîtrise de soi-même... (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

X (suite)

Le banquier de Chicago

Chas Orwel, qui était resté debout, la contemplait avec une admiration dépourvue de toute espèce de sous-entendu matériel... On sentait qu'il n'était pas sans redouter celle qu'il traitait d'égal à égal et qu'il se tenait sur une sorte de défensive.

Il émanait, en effet, de la princesse Vanda tant de force, tant de volonté, d'intelligence et de persuasion, elle possédait à un tel degré ce don d'autorité qui n'appartient qu'à ceux que le destin a désignés dès leur naissance pour être les maîtres des autres, qu'on aurait pu se demander si, lui, l'homme de fer et d'acier, lui qui n'avait jamais tremblé devant rien, ni eu peur de personne, lui, dont chaque jour de sa vie aventureuse entre toutes, avait été marqué par un combat en même temps que par une conquête, n'était pas, lui aussi, au service de cette femme mystérieuse.

— Eh bien ?... attaquait Chas Orwel...

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

venez-vous m'apprendre que nous avons une nouvelle pièce au tableau ?

— Non, mon cher...

— Alors, le quatrième de la liste noire ?...

— Robert de Langeais ?...

— Oui !... Toujours vivant ?...

— Toujours vivant !...

— Pourquoi ?

— Parce que... fit Vanda tout en aspirant une bouffée de cigarette.

— Auriez-vous rencontré sur votre route quelque obstacle imprévu ?

— Aucun.

— L'agent que vous aviez chargé de lui régler son compte aurait-il failli à la tâche ?

— Au contraire. Il a été merveilleux d'adresse, de sang froid et de cran.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple ! Je me suis aperçue que notre plan qui consistait à supprimer, sinon tous les concurrents au Prix Clifford, tout au moins les plus dangereux, ne donnait aucun bon résultat.

» En effet, non seulement la disparition de Davidson, de Serano et de Bautzen n'ont effrayé ni découragé aucun de ceux qui s'étaient déjà attelés à la tâche, mais j'ai encore appris que d'autres savants, et de très grands, les plus grands du monde, s'étaient, eux aussi, mis en ligne... Est-ce que nous pouvons les supprimer tous ? Non !... J'en ai donc conclu, et vous en conclurez avec moi, que notre système a vécu et qu'il faut chercher autre chose.

Chas Orwel, loin de soupçonner les véritables motifs qui avaient poussé Vanda à épargner Robert de Langeais... écoutait l'aventurière avec une attention profonde...

— Donc, poursuivait-elle, j'ai pris la décision de nous attaquer à la tête, au lieu de nous en prendre aux bras, et j'ai adressé immédiatement un câblogramme chiffré en ce sens à notre principal agent de Chicago... A l'heure présente, Billy Clifford doit avoir cessé de vivre.

— Well... approuvait le financier dont

le regard avait pris une expression de dureté implacable.

— Ce n'est pas tout ! poursuivait la fille du Diable. Jugeant non moins indispensable d'en finir aussi avec miss Clifford, qui est pour nous une adversaire peut-être encore plus redoutable que son père, et ayant appris que Clifford avait chargé le fameux détective français Chantecoq de veiller sur elle durant son séjour à Paris, j'ai pensé qu'il était prudent de nous débarrasser avant tout de ce gêneur.

— All right !...

— Ce doit être fait déjà depuis une heure...

Et avec un sourire satanique, elle ajoutait :

— Demain, ce sera au tour de miss Cyprian. Alors nous n'entendrons plus parler de ce maudit concours... et les pacifistes ébranlés dans leurs plus puissantes assises nous laisseront la paix... en attendant que nous leur fassions la guerre !...

— Very satisfied !..., approuvait le financier qui ne devait guère être prodigue de compliments. Mais au tranchant de son verbe, à l'éclat de son regard, il était facile de se rendre compte que les nouvelles que lui avait apportées l'Oiseau des ténèbres lui causaient une grande joie intérieure.

— Un mot cependant... faisait-il avec toute la réserve et la déférence que lui inspirait sa formidable associée.

— Dites ! faisait simplement Vanda en allumant une nouvelle cigarette.

— Ne craignez-vous pas que les morts si brutales et si rapprochées de Billy Clifford et de sa fille ne finissent par éveiller l'attention de la police ?

Fronçant légèrement les sourcils, Vanda répliquait :

— Est-ce que les trépas non moins successifs et non moins inattendus de Davidson, de Serano et de Bautzen ont provoqué le moindre commentaire ?

— C'est exact !

— Eh bien ! je puis vous garantir que la disparition des Clifford n'éveillera pas plus les soupçons de la police

que la méfiance du public... Mes précautions sont prises et bien prises... Tous mes passeports, permis de séjour, papiers d'identité, brevets de pilote sont parfaitement en règle...

— Je le sais...

— Je suis sûre de mes agents... aussi sûre d'eux que de moi-même : 1° parce que je les ai repérés, triés et choisis avec un soin extrême ; 2° parce que grâce au trésor de guerre que vos amis et vous avez mis à ma disposition, je puis les rémunérer royalement ; 3° parce qu'ils ignorent non seulement qui je suis, mais encore pour le compte *de qui et de quoi* ils travaillent ; 4° enfin... parce qu'ils savent pertinemment que la moindre tentative de trahison, la plus légère indiscretion ou la plus petite défaillance de leur part seraient implacablement châtiées.

— Décidément, admirait Chas Orwel, vous avez le génie du commandement et de l'organisation.

Vanda eut un sourire d'orgueil, car elle était d'autant plus sensible aux compliments du banquier de Chicago que celui-ci n'en était guère prodigue.

— Enfin, s'écriait-elle, dans le but de vous donner tout apaisement, je tiens à vous déclarer que je n'ai pas, en effet, l'intention de m'attaquer tout de suite à sa fille...

— Ce sera, en effet, beaucoup plus prudent et plus sage.

— Lorsqu'elle va apprendre la mort de son père, elle voudra retourner immédiatement aux Etats-Unis. C'est là que je l'attends. Privée de son détective Chantecoq, qui n'eût point manqué de l'accompagner pendant la traversée, uniquement sous la garde de la grosse Warbury qui, si importante soit-elle, ne pèsera pas lourd entre mes mains, la belle Cyprian sera facile à atteindre. Mon plan est déjà tout tracé... Je vous le raconterai demain, car je vous avouerai qu'après le grand effort que je viens de fournir, je ne serais pas fâchée de prendre un peu de repos.

— Vous l'avez bien gagné.

— Donc, à demain matin.

— A demain...

Ils échangèrent une rapide poignée de main. Laissant Vanda dans le pavillon, le banquier de Chicago regagna son château. Demeurée seule, la mystérieuse aviatrice se baissa et écarta un tapis d'Orient qui laissa apercevoir une trappe qu'elle ouvrit aussi facilement que le couvercle d'une boîte.

Puis elle alluma une lampe de poche, éteignit l'électricité et, avec une sûreté de mouvements rythmés comme ceux d'un athlète, elle descendit les degrés d'une échelle de fer qui s'enfonçait dans le sol, parvint à un couloir souterrain qui la conduisit directement dans l'une des caves du château où elle accéda par une autre trappe analogue à la première et d'où elle sortit par une porte munie d'une serrure spéciale dont elle seule avait la clef.

Gagnant un étroit couloir où s'amorçait un petit escalier de fer en spirale, elle gravit une quarantaine de marches et se trouva en face d'une porte qu'elle ouvrit avec la même clef. Elle se trouva alors dans un cabinet de toilette qu'éclairait seule une lumière en veilleuse.

A peine en avait-elle franchi le seuil qu'une femme vêtue de noir... et à l'aspect spécial de ces suffragettes nordiques qui semblent, au nom du féminisme, avoir abdiqué toute féminité, accourait vers elle...

— Bonsoir, Clara... faisait en allemand l'Oiseau des ténèbres en se débarassant de sa cape.

— Alors ?... interrogeait la doctoresse dont les yeux de myope s'apercevaient en un relief de boule de loto derrière les verres de ses immuables lunettes.

— Tout va bien, lançait Vanda... Préparez-moi un bain très chaud...

Tandis que la doctoresse, qui semblait remplir, auprès de la pseudo-princesse beaucoup plus le rôle d'une femme de chambre que celui d'une demoiselle de compagnie, ouvrait les robinets de la

baignoire, la fille du Diable commençait à se déshabiller.

Bientôt elle apparut splendide comme Vénus qui, au lieu de sortir de l'onde, s'apprêterait à y entrer.

Un instant, elle se contempla devant une glace psyché qui lui renvoya sa merveilleuse image. Cette fois, ce ne fut pas un sourire d'orgueil qui entr'ouvrit ses lèvres, mais un pli d'amertume qui semblait exprimer :

« A quoi cela me sert-il d'être aussi belle puisque je ne suis plus aimée de celui que j'aime et que nul autre que lui n'a fait vibrer ma chair..., n'a jamais trouvé le chemin de mon cœur? »

Alors, d'un ton bref, elle lança à la doctoresse :

— Combien de degrés ?

Retirant de l'eau le thermomètre, qu'elle consulta, Clara répondit :

— Trente-huit !...

Vanda s'étendit dans la baignoire. Elle y resta dix minutes environ... les yeux vagues, tournés vers le plafond, sans prononcer une parole.

La doctoresse l'attendait... tenant entre ses bras étendus un peignoir tiède et parfumé qu'elle avait pris dans un autoclave. Vanda s'y enveloppa et, chaussant des babouches écarlates, elle passa dans une pièce voisine... une très belle chambre à coucher de la plus pure époque Louis XIII qui contrastait par ses lignes sévères et ses tentures sombres, avec l'élégance très moderne du cabinet de toilette qu'elle venait de quitter.

S'installant devant une petite table, sur laquelle un confortable en-cas avait été préparé, Vanda qui, avant de s'endormir, éprouvait le besoin de remplacer les forces qu'elle venait de dépenser sans compter, mangea avec un très bel appétit une aile de poulet froid et quelques fruits, arrosés d'un champagne de première marque...

La doctoresse allait et venait autour d'elle... absorbée par le plus ponctuel et le plus silencieux des services... qui faisait d'elle une véritable automate ani-

mée par un merveilleux mécanisme... et lorsque, à la fin de son repas, Vanda, qui avait troqué son peignoir pour un délicieux pyjama en crêpe de Chine, s'en fut s'étendre à demi sur un canapé, manifestant ainsi sa volonté de ne pas se coucher tout de suite dans le grand lit à baldaquin et à colonnes torsées qui occupait le milieu de la chambre, la doctoresse lui apporta son étui à cigarettes et alluma elle-même la blonde abdullah que l'aviatrice avait plantée à ses lèvres d'un rouge naturel si vif qu'elles n'avaient jamais besoin d'être avivées par aucun fard.

Clara Wikind la considéra un instant, sans rien dire.

Était-ce parce qu'elle était avare de ses paroles ou bien parce que Vanda l'avait habituée à être discrète?

Toujours est-il qu'elle se taisait, en une attitude d'effacement comme devaient en prendre jadis, et en prenant certainement encore les femmes de chambre des reines et impératrices.

Mais, chez cette étrange et fort laide personne, il n'y avait pas que du respect et du dévouement envers celle dont elle semblait à la fois heureuse et fière d'être, en quelque sorte, la première esclave.

Bientôt, en effet, en observant le visage de sa maîtresse, dont la bouche frémissante et les yeux profonds révélaient l'une un grand énervement intérieur et les autres une extrême mélancolie, ses yeux à elle, ses yeux ronds, ses yeux bovins si ordinairement indifférents à tout, s'humanisaient en une expression de tristesse anxieuse... S'approchant de la princesse qui, la tête s'appuyant sur l'un de ses coudes repliés... et serrant du bout de ses doigts sa cigarette qu'elle avait laissée s'éteindre, semblait s'isoler de plus en plus dans ses pensées, elle hasarda non plus d'un timbre guttural et sans nuance, mais d'une voix qui s'adoucisait à un point qu'il y avait presque en elle de l'affection et de la bonté :

— Vous pensez encore à lui, ma pauvre chérie !
(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

X (suite)

Le banquier de Chicago

Vanda tressaillit... Les sourcils froncés, la bouche crispée, elle répliquait :

— Laissez-moi, Clara !... Laissez-moi, je vous en prie !

— Pardonnez-moi de vous avoir troublée... Mais je n'aime pas vous voir ainsi car je sens que vous souffrez et j'en souffre beaucoup moi-même.

Vanda considéra la doctoresse... La transformation qui s'était opérée en elle parut la toucher. La Scandinave, en effet, était toujours aussi laide, mais elle ne semblait plus aussi méchante.

— Je sais, reprit la fille du diable, que vous m'êtes très attachée...

— Depuis le jour de votre naissance, posait Clara Wikind.

— Vous m'avez donné trop de preuves de votre dévouement pour que je n'aie pas en vous une confiance absolue. Voilà pourquoi vous êtes le seul être au monde que j'aie mis au courant de

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

tous mes secrets et je n'ai aucune raison de rien vous cacher. Mais, ce soir, je ne me sens pas en verve de confidences. Ce sera pour demain, Clara.

— Vous voulez que je me retire ?

— Non !... Restez encore un peu...

Elle tendit sa main à la doctoresse qui s'en empara et l'embrassa avec un respect et une ferveur qui étaient presque du fanatisme.

Mais, se redressant tout à coup, transportée par un subit ressaut d'énergie, le regard enflammé, la tête rejetée en arrière, la fille du diable s'écriait :

— C'est stupide de se laisser aller ainsi aux aspirations de son cœur, surtout quand il vous est défendu d'en avoir !...

— Vanda !...

— Je sais ce que je dis, et toi, *puisque tu connais tout*, je suis sûre que tu me donnes raison !...

Et, extériorisant tout à coup, presque malgré elle, les sentiments intimes qui l'agitaient, elle s'écriait :

— Pourquoi ai-je rencontré cet homme sur ma route ? Pourquoi l'ai-je aimé ? Pourquoi cet autre, ce misérable, ce maître-chanteur infâme est-il venu troubler mon bonheur, assassiner mon rêve ? Pourquoi a-t-il fallu que, sinon guérie... mais du moins apaisée par la diversion qu'avait opérée en moi la tâche formidable que m'avait assignée mon Maître, je rencontre de nouveau parmi ceux que j'avais l'ordre et le *devoir* d'abattre celui que j'avais tant adoré et que, bien que je m'en défendisse, j'aimais encore autant qu'au premier jour ?...

» Dès que je l'ai revu, sans qu'il s'en doutât, j'ai tout de suite senti que j'étais restée trop femme pour que je sacrifiasse celui dont j'avais été la compagne charmée, l'amante éperdue.

» J'ai cru que, de même, ma passion momentanément endormie s'était réveillée à la sienne, son amour défunt ressusciterait à ma vue... C'est alors que j'ai conçu le projet audacieux entre

tous de l'enlever... de l'emporter... de lui crier : « On veut te tuer... on veut t'assassiner... Reste près de moi... car je ne veux pas que tu meures ! » Mais il n'a rien voulu entendre !... A toutes mes adjurations, il a opposé une froideur de marbre ! Et j'ai compris qu'il y avait désormais entre lui et moi un mur infranchissable et qu'il ne serait plus jamais à moi !

» Que faire de lui ? Le garder ici... c'était impossible... pour deux raisons. D'abord, je savais l'arrivée de Chas Orwel imminente. Comment lui aurais-je expliqué la présence de M. de Langeais dans ce château ? Et puis, la disparition d'un homme tel que Robert ne saurait demeurer longtemps inaperçue. Vite alertée, la police se serait mise en mouvement... On aurait fouillé dans son passé... On aurait promptement trouvé ma piste... Je n'insisterai pas sur les dangers que m'aurait fait courir une pareille enquête... Alors...

Vanda s'arrêta... oppressée... et, après avoir repris haleine, elle fit à voix basse :

— Encore plus outrée de son dédain qu'inquiète des conséquences de ma folle équipée, je voulus le frapper moi-même. Lorsqu'il fut endormi de nouveau, je m'approchai de lui et je m'apprêtai à lui faire la grande piqûre, Clara, celle qui ne laisse pas de trace et ne pardonne pas. Mais quand je le vis, étendu sur le lit, beau, plus beau qu'il ne l'avait jamais été, les yeux clos, le front magnifiquement calme, je m'écroulai à genoux devant lui et, au lieu de lui enfoncer dans sa chair la pointe de l'aiguille mortelle... j'appuyai mes lèvres contre cette main qui, autrefois, m'avait étreinte avec tant de force, avait si doucement caressé ma chevelure. Lorsque je me relevai, le visage baigné de larmes, je brisai sous mon talon la petite seringue en verre, comme j'eusse écrasé la tête d'un serpent...

Quelques instants après, j'emportai Robert dans mon avion. Ah ! cette randonnée, je m'en souviendrai toujours.

Il était là, derrière moi, étendu dans la carlingue, sous l'action du narcotique dont tu m'avais donné la formule. Autant, à l'aller, je me grisais d'espérance, autant, au retour, j'étais déchirée de détresse. C'était fini, bien fini... Il ne m'aimait plus... Il me détestait même... Sans doute son cœur et son cerveau, tout ce qui était lui, appartenaient à une autre. Cette rivale ne pouvait pas être uniquement la Science. Il avait été trop mon amant, trop pour s'être cloîtré à jamais dans l'isolement d'un labeur exclusif, dans la tour d'ivoire d'un savant intégral. Oui, il était trop foncièrement humain pour imposer silence aux élans de son âme, aux frémissements de son sang !... Pour s'être défendu ainsi contre moi... il fallait qu'il fût fort, non pas le maître de lui-même, mais l'esclave d'un autre amour, qui avait acheté de tuer en lui tout désir pour moi.

» Alors, je me sentis devenir folle... oui, Clara, folle de désespoir... folle de rage... folle de passion. Une pensée me traversa le cerveau, fulgurante comme un éclair zigzaguant dans un ciel d'orage. J'eus la tentation d'arrêter mon moteur, de me laisser tomber avec lui du haut des deux mille mètres où je volais... C'eût été la fin de tout, et un moment j'éprouvai l'âpre volupté de songer qu'il ne tenait qu'à moi que, dans un instant, nos deux corps précipités sur le sol ne se mélangeassent, disloqués, déchiquetés en une suprême étreinte, que, consumés par les flammes, ils ne formassent plus bientôt qu'un amas d'os calcinés, des cendres confondues qui, malgré lui, nous eussent réunis pour l'éternité !

Tandis que la doctoresse l'écoutait en silence, la fille du Diable poursuivait :

— J'avançai la main pour couper l'allumage lorsque, tout à coup, il me sembla voir surgir dans les airs un aigle immense aux ailes largement déployées. Lorsqu'il passa à côté de moi, il fit entendre un cri tellement aigu qu'il domina le ronflement de

mon appareil. On eût dit le hurlement d'alarme d'une gigantesque sirène... Ce n'était qu'une vision, qu'une hallucination..., mais bien que je n'aie jamais cru aux présages, elle suffit pour me rappeler que je n'avais pas le droit de disposer de ma vie, puisque avant tout, par-dessus tout, j'appartenais à la Cause... Alors, j'accomplis jusqu'au bout mon sacrifice... Une heure après, M. de Langeais reposait sur son divan...

— Et quand il s'est réveillé ? interrogeait Clara Wikind.

— Il paraît qu'il a cru qu'il avait rêvé...

— Est-ce bien sûr ? interrogeait la doctoresse avec un certain scepticisme.

— Le « baron » me l'a affirmé tout à l'heure et je n'ai aucune raison de ne pas avoir confiance en sa parole ; c'est peut-être mon meilleur agent. Il m'a même ajouté que M. de Langeais, afin de rattraper le temps perdu, avait travaillé toute la nuit dans son laboratoire...

— Ne m'avez-vous pas dit, ma chère Vanda, que vous aviez perdu votre médaille ?

— Oui, je pensais qu'elle était tombée dans la carlingue de l'avion. Mais je ne l'ai pas retrouvée ; j'en ai ressenti un vrai chagrin, car j'y tenais beaucoup !

Et d'un ton mystérieux, elle ajouta :

— Celui qui me l'avait donnée, n'est-il pas, après *Robert*, ce que j'ai de plus cher au monde ?

— Ne craignez-vous pas, observait la Danoise, que cette médaille ne tombe entre des mains dangereuses ?

— Quelles mains dangereuses ?

— Sait-on jamais ! Dans celles de ce Chantecoq, par exemple ?

— Chantecoq ! répétait la fille du diable avec un sinistre éclat de rire... je puis vous donner de ses nouvelles.

Et à cent lieues de soupçonner la première victoire que le grand détective venait de remporter sur ses agents et par conséquent sur elle, la princesse Vanda, martelait :

— Il est 3 heures du matin... Eh bien ! j'ai l'honneur de vous annoncer que depuis deux heures, M. Chantecoq a cessé de vivre.

Et galvanisée par l'ardeur de l'action, par la fièvre du crime, l'Oiseau des ténèbres, saisissant la doctoresse par le poignet, s'écriait d'une voix mordante :

— Et ce n'est pas tout ! Demain vous apprendrez que Billy Clifford, lui aussi, est passé de vie à trépas... et, avant huit jours, que sa fille l'aura rejoint dans la tombe ! Si, après cela, messieurs les pacifistes ne restent pas tranquilles, c'est que vraiment ils sont incorrigibles...

» Sur ce, bonne nuit, je me sens mieux, beaucoup mieux. Je crois que je vais bien dormir !

Après avoir serré la main de Clara Wikind qui se retirait aussitôt, Vanda s'en fut s'étendre sur son lit à baldaquin. Cinq minutes après, elle dormait profondément... cuvant ses crimes et souriant au Démon !

.

Lorsque Vanda rouvrit les yeux, tout de suite elle aperçut, debout, à son chevet, Clara Wikind, qui semblait guetter son réveil.

— Bonjour Clara, fit-elle... d'une voix encore un peu lourde de sommeil. Mais son teint clair et ses traits apaisés attestaient que les quelques heures de repos absolu qu'elle venait de prendre lui avaient entièrement rendu sa forme habituelle.

— Vous avez bien dormi ? interrogeait la doctoresse.

— Très bien ! répliquait la princesse en redressant son buste et en élevant lentement, avec volupté, ses bras magnifiques...

Et, déjà souriante, elle commençait, en un geste de coquetterie tout spontané, à mettre de l'ordre dans les boucles de ses cheveux, qui s'étaient quelque peu écrasées au contact de l'oreiller.

— Chas Orwel désire vous voir...

— De si bon matin ?

— Il est midi... bien sonné.

— Déjà! C'est extraordinaire! Quelle paresseuse je fais !

Sautant à bas du lit et chaussant ses babouches, elle dit, d'un ton dégagé, à sa compagne, qui semblait remplir auprès d'elle beaucoup plus l'office d'une femme de chambre que d'une doctoresse :

— Clara, faites entrer Chas Orwel dans le petit salon et dites-lui que je le rejoins dans un instant.

Elle passa dans son cabinet de toilette pour en ressortir, quelques minutes après, revêtue d'un élégant déshabillé du matin, resplendissante de beauté et de jeunesse.

Dès qu'elle apparut dans la pièce où l'attendait le banquier de Chicago, elle comprit, à l'air rogue de ce dernier, qu'il était porteur de mauvaises nouvelles... D'ailleurs, il ne lui donna pas le temps de le questionner. Sans lui adresser le moindre bonjour, il lançait d'un ton sarcastique :

— Les gens que vous tuez se portent assez bien !

— Que voulez-vous dire ? s'exclamait Vanda, surprise et froissée de son air agressif.

— Chantecoq et Billy Clifford... articulait le financier d'une voix emportée.

— Oui... Eh bien !

— Eh bien ! Ils sont vivants tous les deux...

— Quelle plaisanterie !

— Ai-je l'air d'un homme qui a envie de se moquer de vous ? Je parle très sérieusement... Je vous répète que Chantecoq et Billy Clifford sont vivants, bien vivants, et c'est très grave !

— Très grave, en effet, répétait la fille du diable consternée.

Et, tout de suite, elle interrogeait :

— Comment avez-vous appris cela ?

— Par la T. S. F.

— Que disait-on ?...

(A suivre.)

La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

X (suite)

Le banquier de Chicago

Tirant un papler de sa poche, Chas Orwel lisait la note qu'en écoutant le speaker il avait, en quelque sorte, prise au vol :

« Nous apprenons qu'au cours de la nuit dernière le roi de l'électricité Billy Clifford, qui regagnait en auto sa magnifique propriété qui s'élève au bord du lac Michigan, a été l'objet d'un attentat de la part de bandits que l'on soupçonne appartenir à une association de bootleggers.

» Fort heureusement, une patrouille de police a pu arriver à temps pour mettre en fuite les agresseurs.

» Grièvement blessé à la tête, Billy Clifford a été transporté dans une clinique de Chicago, où l'on a dû lui faire subir l'opération du trépan.

» On garde cependant l'espoir de le sauver. Les policemen se sont mis à la

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

poursuite des bandits. Au moment où l'agence Havas nous transmet cette information, aucune arrestation n'a été opérée. »

Maîtrisant sa fureur, Vanda s'écriait :

— Jack Red a manqué son coup !... Mais il me le paiera !

Et, tout de suite, elle ajoutait :

— Et Chantecoq ?... Est-ce par la T. S. F. que vous avez appris aussi qu'il était vivant ?

— Non ! rectifiait Chas Orwel. En ma qualité d'ami officiel de Billy Clifford, j'ai cru devoir téléphoner à sa fille pour lui adresser mes condoléances...

» Eh bien ! savez-vous qui m'a répondu ?... Le professeur Dorval. C'est-à-dire... Chantecoq...

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument...

— Et que vous a-t-il dit ?

— Que miss Cyprian, encore sous le coup de la douloureuse émotion que lui avait causée la nouvelle qui lui était brusquement parvenue au milieu de la nuit, regrettait vivement de ne pouvoir me répondre elle-même... mais qu'elle me remerciait de l'intérêt que je voulais bien lui porter, ainsi qu'à son père.

— Et c'est tout...

— C'est tout ! Mais cela me suffit pour en conclure que vos agents de France, aussi bien que d'Amérique, dont vous me vantiez tant le cran, l'adresse, le dévouement, que dis-je, le fanatisme, n'ont pas eu précisément la main heureuse !

La fille du diable se taisait. Les lèvres serrées, elle concentrait en elle toute la rage qui la dévorait.

Mais elle n'était pas femme à se laisser longtemps dominer par la colère ni à se laisser abattre par le découragement.

Après un bref silence, elle reprenait :

— Tout est à recommencer !

— A recommencer ? répétait le banquier de Chicago.

Le foudroyant d'un regard menaçant, Vanda s'écriait :

— J'espère bien que, sous prétexte que nous avons remporté un échec, vous n'allez pas désertier la cause ?...

— Il n'en est pas question, déclarait Chas Orwel dominé malgré lui par l'autorité diabolique qui émanait de la mystérieuse aventurière.

— Alors ?

— Alors je me demande, maintenant que nos adversaires sont sur leurs gardes et surtout que Chantecoq nous a échappé, s'il ne va pas nous être très difficile de reprendre et de réaliser le plan que vous vous étiez proposé ?

— Difficile... peut-être... répliquait l'Oiseau des ténèbres. Mais, impossible, jamais !

» Il faut que nous soyons les plus forts... Orwel ! Et pour cela, il faut que Chantecoq, Billy Clifford et sa fille disparaissent. Ils disparaîtront !

» Si vous éprouvez le moindre doute, si vous reculez devant les dangers que nous allons forcément affronter, renoncez à la lutte, mon cher, libre à vous !

» Je ne veux garder à mes côtés que des hommes dont je suis absolument sûre. Et quand je devrais rester seule, je me battrai seule. Car je me sens de taille à remporter *seule* la victoire !

— Qui vous a dit... Vanda, que je voulais abandonner la lutte ?

— Vos hésitations... vos réticences... votre manque de foi !

— Je crois en vous...

— Cela ne suffit pas. Il faut croire aussi en l'*Idée*...

— J'y crois !

— Donc, je puis toujours compter sur vous ?

— Plus que jamais ! affirmait Orwel auquel la fille du Diable semblait avoir communiqué sa flamme.

Sur le ton mystérieux d'un chef qui n'admet pas un seul instant qu'on discute ses ordres, Vanda reprenait, l'œil fulgurant de tous les orgueils et de toutes les haines :

— Maintenant, j'en suis sûre, nous serons les plus forts !

XI

Science... Police... Amour...

Dans l'hôtel de la chaussée de la Muette, dans le petit salon-bibliothèque qui lui servait de bureau, Chantecoq accueillit Robert de Langeais, qui venait d'entrer, et lui demandait anxieusement :

— Alors, miss Cyprian ?

— Elle va beaucoup mieux... Un câblogramme de son père qu'elle vient de recevoir et dans lequel celui-ci lui annonce que sa vie n'est pas en danger l'a quelque peu rassurée.

— Vous voudrez bien, monsieur Chantecoq, lui dire combien je prends part à ses angoisses...

— Certainement, mon cher maître, et je suis sûr qu'elle en sera très touchée...

— Ne pourrais-je pas, si toutefois je ne suis pas indiscret, lui présenter mes hommages avant son départ pour l'Amérique ?

— Je suis convaincu qu'elle tiendra à vous remercier elle-même de la sympathie que vous lui témoignez en ces si tristes circonstances.

— Elle le mérite tellement !...

— Je suis de votre avis...

— Je ne connais miss Clifford que depuis fort peu de temps... Mais je vous avouerai qu'elle m'inspire la plus vive admiration...

— Et à moi donc !...

— C'est ce qu'on peut appeler physiquement et moralement un être d'exception... s'enthousiasmait M. de Langeais...

Et tandis que Chantecoq l'observait d'un œil plein de bienveillance, le jeune savant poursuivait :

— Beauté..., intelligence..., loyauté..., courage..., générosité !...

— Vous la jugez à merveille...

— Et d'une sensibilité..., d'une bonté !

— Moi qui depuis près d'un mois ai vécu dans son intimité, appuyait le

grand détective, j'ai pu l'observer de si près, et sans qu'elle s'en doutât... Eh bien! je suis encore à lui découvrir je ne dirai pas un défaut, mais une imperfection. On a dit qu'aux Etats-Unis les gens ainsi que les objets étaient fabriqués en série. Il serait à souhaiter que la série Cyprian fût très nombreuse...

Et, avec un malicieux sourire, le fin limier ajoutait:

— Cela contribuerait singulièrement à resserrer les bonnes relations entre l'ancien et le nouveau continent.

— N'est-ce pas, monsieur Chantecoq? s'écriait Robert avec flamme...

Puis il poursuivit avec une certaine nervosité :

— Dites-moi, monsieur Chantecoq, comment miss Cyprian a-t-elle appris que son père avait été victime d'un attentat criminel ?

— Figurez-vous que son téléphone, je ne sais ni pourquoi ni comment... et ce mystère n'est pas sans me préoccuper...

Chantecoq s'interrompant soudain, se leva. Le policier privé, qui avait repris son aspect habituel... mettait un doigt sur sa bouche pour indiquer au jeune savant de garder le silence... Glissant sur la moquette, il s'en fut ouvrir brusquement une porte qui donnait dans le couloir... Ne découvrant aucune présence inquiétante et n'entendant aucun bruit suspect, il refermait la porte et, revenant vers M. de Langeais, il lui dit :

— Excusez-moi si je suis obligé de prendre toutes ces précautions ; mais ma conviction que nos ennemis ont des accointances dans la maison m'en fait une obligation rigoureuse.

— On ne prend jamais trop de précautions, approuvait Robert.

— Je vous disais donc, reprenait Chantecoq, que miss Cyprian avait appris la nouvelle de la façon la plus stupide et la plus brutale.

» Son téléphone était resté en prise directe avec la ville. Le fonctionnaire de l'ambassade des Etats-Unis chargé du service de nuit, croyant parler à

une femme de chambre, lui a communiqué intégralement, et sans le moindre ménagement, le sans-fil extrêmement alarmant qu'il venait de recevoir. Le choc a été tellement violent que, par deux fois, malgré tout son courage, la malheureuse s'est évanouie et miss Warbury a eu beaucoup de peine à la faire revenir à elle.

» A cet état d'accablement a succédé une période d'agitation extrême. Elle adore son père, cette pauvre petite! N'ayant pour ainsi dire jamais connu sa mère, elle a reporté sur lui toute sa tendresse filiale.

» Persuadée qu'on ne lui avait pas dit toute la vérité, c'est-à-dire que son père n'était pas que très grièvement blessé et qu'il avait succombé sous les coups de ses assassins, elle était comme folle. Elle parlait de partir en avion tout de suite, tout de suite...

» J'avais beau m'efforcer de lui démontrer, et Mrs Warbury aussi, qu'un tel projet était irréalisable et qu'il lui fallait bien se résigner à attendre le départ du plus prochain paquebot pour l'Amérique, elle ne voulait rien entendre.

» Fort heureusement, ce câblogramme de Billy Clifford est arrivé à temps. Sans quoi... je me demande ce que nous serions devenus... Enfin, M. Augustin Moore est venu nous confirmer la bonne nouvelle et miss Cyprian a retrouvé une grande partie de son calme. En ce moment, elle s'occupe de ses bagages avec sa gouvernante.

— Et le départ est fixé ?...

— A vendredi, c'est-à-dire dans quarante-huit heures.

— Où s'embarque-t-elle ?

— Au Havre, sur le nouveau paquebot de la Compagnie Transatlantique *La-Tour-d'Auvergne*.

— Seule ?

— Je n'en sais rien encore !

— Si vous pouviez l'accompagner, je serais plus tranquille, ponctuait M. de Langeais.

— Je me demande si cela servirait à grand'chose ! émettait le grand détective d'un air sceptique...

— Monsieur Chantecoq, s'écriait le jeune savant, vous êtes le seul détective de taille à tenir tête à cette effroyable association de malfaiteurs qui a juré la mort de Billy Clifford et de sa fille...

— Je vous avouerai que je suis quelque peu découragé... soupirait Chantecoq, en s'efforçant de donner à sa physionomie une expression conforme à ses paroles.

— Vous, qu'on a si justement surnommé le *grand invincible*...

— Oh ! le grand invincible ! Il me semble qu'hier j'ai remporté un échec plutôt marqué...

— Comment cela ?

— Si vous n'étiez pas survenu à temps avec mon brave petit Météor, j'étais tout simplement supprimé par les deux bandits que vous savez...

— Enfin, vous êtes vivant... toujours bien vivant...

— Mais grillé, bien grillé... par conséquent inutile !...

— Qui vous empêche, monsieur Chantecoq, de vous mettre dans la peau d'un autre personnage ?...

— Peuh ! ripostait le grand détective avec une moue dédaigneuse, du moment que ces gredins sont arrivés à me reconnaître sous le camouflage de Christian Dorval, il n'y a pas de raison pour qu'ils ne me repèrent pas sous tout autre travestissement, si parfait soit-il. Car je ne composerai certainement pas un type mieux réussi que ce professeur de littérature.

— Le fait est que vous étiez absolument méconnaissable.

— Vous voyez bien que non ! Aussi, n'ai-je même pas pris la peine de me transformer à nouveau et je continue à monter ma garde à visage découvert.

Et il scanda, en poussant un profond soupir :

— Pour une défaite, c'est une défaite !...

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE L'OISEAU DES TENEBRES

XI (suite)

Science... Police... Amour...

— Monsieur Chantecoq, s'étonnait le jeu. « savant, vous ne pouvez vous imaginer combien je suis à la fois ennuyé et peiné de vous voir aussi découragé. Vous qui la nuit dernière, étiez si plein d'ardeur, si vibrant des plus belles espérances, vous qui aviez si bien su nous communiquer votre foi en la victoire, votre bel et noble enthousiasme...

— Je me suis dégonflé voilà tout...

— Monsieur Chantecoq...

— Eh ! oui mon ami Voilà ce que c'est que de vouloir à mon âge jouer au jeune homme.

— Vous êtes au contraire en pleine forme.

— Mais non ! Et puis, et puis voulez-vous que je vous dise toute la vérité ?

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

- Je vous en prie...

- Quand bien même m'embarquerais-je secrètement à bord de *la-Tour d'Auvergne* quand bien même arriverais-je à dépister nos adversaires et à exercer autour de miss Cyprian une surveillance extrêmement rigoureuse, croyez-vous que je les empêcherais de lui faire du mal ?

- Oui.

- Eh bien ! moi, je vous dis : non !

- Pourquoi ?

D'un ton dont la gravité presque solennelle fit frémir M. de Langeais, le grand détective s'écriait :

- Parce que ces gredins, je le sais sont prêts à réaliser leurs projets infâmes... parce qu'ils sont capables... de faire sauter le *La-Tour-d'Auvergne*.

- Ils oseraient !!!

D'un ton mystérieux, Chantecoq articulait :

- Je crois pouvoir affirmer qu'ils y sont absolument résolus.

- C'est effroyable !

- Effroyable en effet.

- Comment prévenir un pareil crime ?

- Cela me semble bien difficile...

- Pourtant... en alertant la police ?...

- Ils le sauront... et alors.. ils trouveront le moyen d'assassiner miss Cyprian avant qu'elle ait mis le pied sur le bateau.

- Alors, il faut l'empêcher de partir ?

- Elle ne s'y résoudra pas...

- Monsieur Chantecoq, s'écriait Robert, au comble de l'émotion, je ne puis croire qu'il n'existe pas un homme capable d'empêcher des infâmes d'assassiner miss Cyprian.

- Vous avez raison !... reprenait Chantecoq, dont les yeux, un instant voilés brillaient à nouveau de toute leur flamme... Cet homme existe...

- Son nom ?

— C'est vous !

— Moi !

— Oui, mon cher maître !

Abasourdi, M. de Langeais gardait un moment le silence. Puis il reprenait d'une voix qu'agitait un léger tremblement :

Comment voulez-vous que je réussisse là où vous-même vous vous déclarez incapable de le faire ?

— Monsieur de Langeais déclarait le grand détective en plongeant son regard dans celui de son interlocuteur, si vous vous embarquez après-demain à bord du *La-Tour-d'Auvergne* je vous garantis que, durant toute la traversée, l'existence de miss Cyprian ne courra aucun danger !

— Est-ce possible ?

— J'en suis certain.

— Pourquoi ?

Et lentement détachant bien chaque mot Chantecoq articula :

— Parce que la princesse Vanda ne donnera jamais l'ordre de faire sauter un navire à bord duquel vous vous trouverez...

— Alors vous croyez que cette femme est la complice de ces bandits ?

— Je fais mieux que le croire : je suis sûr qu'elle est l'animatrice de tous ces gredins !

— Puis-je vous demander sur quoi repose votre conviction ?

— Je vais vous le dire : si la princesse Vanda n'était pas mêlée directement au complot si elle n'y jouait pas un rôle important prépondérant décisif même et j'emploie le mot « décisif » à bon escient, comment d'abord aurait-elle su que votre existence était menacée ?

» Pourquoi, depuis trois mois, aurait-elle fait entrer à votre service ce valet de chambre Fabrice qui, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, et comme je le prévoyais, s'est éclipsé

sans tambour ni trompette? Enfin, dans les deux bandits qui ont voulu traîtreusement m'assassiner Météor a reconnu deux des individus qui avaient aidé la princesse à vous enlever. Je pense qu'après cela vous êtes fixé!

Monsieur Chantecoq, s'écriait Robert ne m'en dites pas davantage. Après-demain, je m'embarquerai sur le *La-Tour-d'Auvergne*.

— Bravo!

— Je vais même de ce pas me réserver une cabine.

— Inutile c'est fait!

— Allons donc!

Et avec un bon sourire Chantecoq déclarait :

— J'étais si sûr de votre réponse que j'en ai fait réserver une par mon secrétaire et que, dès demain, votre passeport sera en règle. Vous n'aurez donc à vous occuper de rien!

Spontanément, Robert tendait sa main au détective en disant :

— Je vous remercie de ne pas avoir douté de moi. Cependant, monsieur Chantecoq voulez-vous me permettre de vous poser une question?

— Dites...

— Puisque vous êtes convaincu que Vanda fait partie de la bande... pour quoi ne cherchez-vous pas à l'arrêter?...

— Parce que, avant le départ, je n'en ai plus le temps?...

— Vous qui avez fait tant de prodiges!

On ne rencontre pas tous les jours une Vanda sur sa route et un oiseau de cette envergure ne s'attrape pas en lui mettant du sel sur la queue!

— C'est juste. Encore un mot?...

— Je vous en prie...

— Ne craignez-vous pas que, pendant la traversée, nos ennemis ne cherchent par exemple à empoisonner miss Cyprion?

— Ceci, c'est mon rayon, faisait le

grand détective qui avait repris toute son entière et toute sa belle humeur. N'ayez aucune inquiétude à ce sujet. Toutes mes précautions sont prises. Et grâce à cela, grâce surtout... à votre décision, je crois pouvoir vous affirmer que, du moins jusqu'à New-York, miss Cyprian est solidement assurée sur la vie !..

— Monsieur Chantecoq... s'écriait Robert, si vous saviez combien je suis heureux de vous retrouver... vous même !..

— Eh ! mon cher maître, il y a des moments où il est indispensable. Je ne dirai pas de plaider le faux pour le vrai... mais de mettre les choses au pire... Prévoir le mal, c'est encore la meilleure façon de le guérir... Et maintenant à moi de vous questionner !

— Je vous écoute...

— Vous m'avez dit, la nuit dernière, que votre invention était terminée ?

— Oui.

— Vous pouvez donc l'emporter dans vos bagages ?

— Très facilement.

— Est-elle volumineuse ?

— Elle consiste tout simplement en un plan et une formule qui tiendraient dans une grande enveloppe.

— Il vous sera donc facile de la garder sur vous ?

— C'était bien mon intention.

— Vous me permettrez de vous offrir un petit sachet du modèle de ceux dont je fais usage lorsque je transporte sur moi des papiers confidentiels.

— Je vous en remercie d'avance.

— Avec ce sachet, on est tranquille. C'est un truc à moi, assez curieux, qui pourrait bien jouer le rôle de *bec de gaz*...

» Mais je crois vous avoir déjà dit que je n'aimais pas beaucoup parler d'avance de mes projets... pour la

raison bien simple qu'en matière de police ce sont les événements qui commandent les hommes beaucoup plus que les hommes ne commandent les événements et que neuf fois sur dix, il m'arrive lorsque j'entre en action, de modifier du tout au tout les plans que j'avais conçus dans ce qu'on est convenu d'appeler le « silence du cabinet. » Comme je ne veux passer ni pour un bluffeur ni pour un faux prophète, je préfère me renfermer dans un silence prudent.

— D'ailleurs, je ne veux pas vous retenir davantage.

— Nous sommes bien d'accord ?

— Entièrement

— Alors, mon cher maître, vous n'avez qu'à rentrer chez vous et préparer tranquillement vos bagages.

— Dois-je prévenir mes amis ?

— Pas encore... Il est même indispensable, pour l'instant du moins, que votre départ demeure secret.

— Où nous retrouverons-nous ?

— Je vous le ferai savoir...

— Entendu.

— Excusez-moi si je me permets de vous donner des directives...

Avec élan, le jeune savant s'écriait :

— Je suis trop heureux monsieur Chantecoq de vous aider à défendre miss Cyprian pour ne pas vous être très sincèrement reconnaissant de m'en avoir jugé capable..

Ils échangèrent une chaleureuse poignée de main qui, mieux que tout, scellait le pacte que venaient de contracter la science et la police

M. de Langeais allait se retirer.. Amicalement le détective lui faisait signe de rester, puis s'emparant de son téléphone d'appartement, il appelait :

— Allô allô !... Ici, Chantecoq... miss tress Warbury... Ah ! c'est vous ?... Parfait... Mais, oui ça va, ça va même très bien... Dites-moi, j'ai près de moi

M. le comte de Langeais, qui serait très désireux de présenter ses hommages à miss Cyprian...

- Je vais le lui demander... lançait la gouvernante à l'autre bout du fil...

Plaçant la paume de sa main devant le récepteur Chantecoq disait tout bas à Robert

- Je veux vous laisser le soin de lui apprendre la bonne nouvelle...

- Alors vous croyez que...

- Si je le crois... Mais j'en suis sûr !...

La voix puissante de Cora vibrait dans l'appareil :

- Miss Cyprian attend M. de Langeais...

-Allons-y ! s'écriait gaiement le fin limier en raccrochant l'appareil.

Comme il ouvrait la porte.. Robert lui demandait :

- Comment vais-je lui expliquer ma décision ?... Cela me gênerait beaucoup de lui parler de...

...Il s'arrêta... Il n'osait prononcer le nom de Vanda ni même dire « cette femme »...

Chantecoq qui avait tout deviné s'écriait

- C'est plus simple que bonjour..

Redoutant sans doute le voisinage d'une oreille indiscrete, le detective se pencha vers M. de Langeais et lui murmura à voix basse quelques brèves paroles qui parurent donner tout apaisement au jeune savant. Emboitant le pas au limier il le suivit jusqu'à l'appartement de la jeune fille. Mistress Warbury qui les attendait sur le seuil faisait entrer immédiatement M. de Langeais dans un délicieux boudoir Louis XVI où la jolie Américaine l'attendait...

Dissimulant le trouble profond qui à la vue de Cyprian s'était emparé de lui, il embrassait avec ferveur la main que celle-ci lui tendait en disant :

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'OISEAU DES TENEBRES

XI (suite)

Science... Police... Amour...

— Monsieur de Langeals, je suis très touchée de l'intérêt que vous me témoignez en ces tristes circonstances.

— Croyez, mademoiselle, que j'ai été bouleversé en apprenant que M. Billy Clifford avait failli être assassiné. Je viens d'apprendre à l'instant même de la bouche de M. Chantecoq que l'existence de monsieur votre père n'était pas en danger... et je vous en félicite.

— Je vous en remercie de tout cœur.

D'un geste gracieux, elle indiquait un siège à Robert qui, avec tact, reprenait :

— Mademoiselle, je sais que vous êtes très occupée à vos préparatifs de départ, aussi je ne voudrais pas être indiscret.

— Vous ne l'êtes nullement, affirmait la jeune fille. Je suis très heureuse, au contraire, de parler... un peu avec vous...

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Lorsqu'on a éprouvé une grande, une très grande angoisse et qu'une bonne nouvelle ou plutôt une nouvelle moins mauvaise s'en vient dissiper en partie vos inquiétudes, on éprouve le besoin, n'est-ce pas ?... de s'extérioriser, surtout devant ceux qui ont sincèrement pris part à vos inquiétudes...

» Voilà pourquoi, monsieur de Langeais, en plus de la grande sympathie que vous m'inspirez déjà, je suis très heureuse de votre visite.

— Vous ne pouvez, miss Cyprian, me causer une plus grande joie ; car rien ne m'est plus doux que de penser que je pourrais vous être agréable...

— Vous me l'êtes... très... appuyait la jolie Américaine avec cette franchise d'autant plus charmante qu'elle était faite de toute la clarté de son âme.

Avec une nuance d'exquise mélancolie, elle ajoutait :

— Je ne sais pas quand nous nous reverrons...

Ne voulant pas se laisser entraîner sur la pente d'une émotion qui l'étonnait elle-même, elle reprenait, avec une certaine nervosité :

— Il faut que je parte !... Puisqu'on s'attaque à mon père, je dois être près de lui... Ma place est là-bas et non ici... Vous me comprenez, n'est-ce pas, mon cher maître ?...

Ces mots « mon cher maître », en passant par la bouche de Cyprian prenaient une expression d'une telle suavité que Robert se sentit comme enveloppé par l'harmonie d'une musique inconnue et divine.

Et comme, dans son émoi, il hésitait à répondre, la fille du milliardaire s'écriait :

— Oh ! oui, vous m'approuvez, n'est-ce pas ?...

— Je fais mieux que vous approuver, répliquait le jeune savant de sa belle voix au timbre si harmonieux et si musical, je vous admire, miss Cyprian, oui, je vous admire pour toute la bonté

qui est en vous, pour votre superbe énergie.

— Oh ! si vous m'aviez vue cette nuit, rectifiait la jolie Américaine avec un délicieux sourire, vous auriez été certainement d'un autre avis... J'étais complètement déprimée, je m'évanouissais comme une femmelette... Je pleurais comme une petite fille...

— Bref, vous aviez un chagrin tel que peut ressentir une âme aussi sensible et aussi tendre que la vôtre !

— Comme vous êtes indulgent !

— Mais non, miss Cyprian, je vous rends simplement hommage. Je le répète, non seulement pour votre générosité, mais aussi pour votre courage... Car il en faut beaucoup pour vous embarquer après-demain sur un paquebot où il se pourrait fort bien que nos ennemis cherchassent à vous attaquer encore...

— Vous croyez ?...

— Je le crains.

— Ils ne me font pas peur...

— Cependant...

— N'aurai-je pas pour me défendre ma brave Cora, et puis ce cher M. Chantecoq ?...

— Chantecoq... répétait M. de Langeais. Je crois, mademoiselle, que vous ne pourrez pas compter sur lui...

— Pourquoi donc ?...

— Il vient de me confier que, malgré son plus vif désir de vous accompagner jusqu'à New-York, par suite d'engagements ultérieurs, il se trouvait dans l'impossibilité de quitter Paris en ce moment... Et comme il ne savait trop comment vous l'annoncer lui-même, il m'a prié de le faire... et je n'ai pas voulu lui refuser ce service.

— C'est dommage ! faisait miss Clifford... M. Chantecoq est un admirable détective... Mais, par-dessus tout, c'est un brave et charmant homme, très instruit, très cultivé, très loyal... Je m'étais beaucoup habituée à lui... Je suis désolée...

— Croyez que lui aussi est au regret. Il craint...

— Que je lui en veuille ?...

— Non..., mais qu'il ne vous arrive de graves ennuis au cours de la traversée...

— Si nous sommes attaquées, Cora et moi, nous saurons nous défendre.

— J'en suis persuadé. Mais vous avez affaire à de tels bandits que tout est à redouter de leur part.

— A la grâce de Dieu !...

— La vaillance et la foi ne sont pas toujours, hélas ! des armes suffisantes pour se défendre contre les entreprises des méchants. Aussi, M. Chantecoq a-t-il pensé à se faire remplacer auprès de vous... par...

— Par son secrétaire ?

— Non, miss Cyprian, par... par moi !

— Par vous !

— Eh oui...

— Vous avez accepté ?

— De très grand cœur.

— Alors, vous partez ?...

— Je pars... si, toutefois, vous me le permettez.

Gravement, la jolie Américaine répliquait :

— Non, je refuse.

— Miss Cyprian !

— Votre existence est beaucoup trop utile à l'humanité pour que je vous autorise à la risquer pour moi !

— Et la vôtre, mademoiselle, ne croyez-vous pas qu'elle est encore plus précieuse que la mienne ?... Sans vous, sans votre père, le succès de la grande cause pacifiste serait pour longtemps retardé et peut-être irrémédiablement compromis.

— Rassurez-vous à ce sujet, déclarait Cyprian. Ce matin, j'ai câblé à mon père de faire venir son sollicitor et de prendre, d'accord avec lui, toutes les dispositions nécessaires pour que, même si nous devons succomber tous les deux, notre œuvre soit continuée et achevée avec nous... Et, comme toujours, j'en suis sûre, Daddy aura fait ce que je lui demande...

Transporté, Robert s'écriait :

— Et vous voudriez que je ne fasse pas tout ce qui dépend de moi pour vous défendre !...

— A toutes les religions il faut des martyrs, proclamait l'héroïque jeune fille. Si la religion de la paix exige les siens, que ce soit mon père et moi, mais pas ceux sans lesquels elle ne saurait grandir et vivre ! Et je vais gronder fort M. Chantecq de vous avoir suggéré cette idée...

— Croyez-vous donc, mademoiselle, ripostait M. de Langeais, que je ne suis pas de taille à vous défendre contre nos ennemis ?... Redoutez-vous donc qu'absorbé par mes préoccupations scientifiques, je ne sois une cible trop facile à leurs coups ?... Non ! Et j'estime que je ne commets pas un acte de présomption en vous affirmant que je me sens parfaitement capable de leur tenir tête... et même de déjouer leurs projets...

— Ne venez-vous pas de me laisser entendre que vous les croyez capables de tout ?

— Certes !

— Même, par exemple, de faire sauter le *La-Tour-d'Auvergne* ?

— Eh bien ! nous sauterons ensemble !

— C'est précisément ce que je ne veux pas !

— Miss Cyprian... songez à votre père que vous aimez tant... Dites-vous aussi que, s'il vous arrivait malheur en route, eh bien ! j'en éprouverais une telle peine qu'il me serait impossible de continuer mon œuvre...

Il s'arrêta... la voix étranglée... pâle, frémissant de toute l'angoisse qui était en lui...

— Monsieur de Langeais, fit simplement Cyprian, mais avec un tel accent que, subitement rasséréiné, Robert eut l'intuition qu'il avait gagné sa cause.

De nouveau, elle lui tendit une main qui tremblait doucement, très doucement, et qu'il garda un instant entre les siennes.

— Alors ! fit-il, vous voulez bien ?

— Oui, je veux bien... murmurait Cyprian qui, les paupières à demi fermées, semblait se laisser aller, toute éveillée, au charme du rêve encore indécis et mystérieux qui commençait à l'envelopper de sa trame vaporeuse.

— Vous n'en voulez plus à M. Chantecoq ? demandait Robert.

— Oh !... pas du tout... pas du tout !... Au contraire.

— Miss Cyprian !

— Monsieur... Robert...

Ils se taisaient... n'osant échanger ni une parole ni un regard...

Chantecoq qui, depuis un instant, se profilait sur le seuil, Chantecoq qui les contemplait en souriant avec finesse, mais le regard voilé d'une émotion quasi paternelle, se prit à songer :

— Science... police... amour ! Voilà plus qu'il n'en faut pour gagner la bataille.

DEUXIEME PARTIE

LES MYSTERES DU TRANSAT

I

A bord du « La-Tour-d'Auvergne »

Une vive animation, à laquelle présidait d'ailleurs un ordre remarquable, régnait à bord du *La-Tour-d'Auvergne*. Ce magnifique paquebot, le plus récent et le plus beau de la Compagnie Transatlantique, se préparait à quitter le port du Havre, emportant avec lui une véritable élite appartenant à presque toutes les nations du monde.

Les passagers s'étaient répandus un peu partout. Ceux-ci s'installaient dans leurs cabines... Ceux-là, assis dans les confortables fauteuils d'un vaste fumoir, lisaient les journaux en savourant de gros cigares. D'autres faisaient connaissance avec les salons de thé ou de conversation.

On en voyait déjà dans la salle de correspondance en train d'écrire des lettres, ou dans le bar occupés à siroter un premier cocktail qui ne serait certainement pas le dernier ; la galerie

dite des « enfants » retentissait déjà des cris d'allégresse des petits qui, avec le joyeux et charmant enthousiasme de leur âge, se faisaient une fête de passer quelques jours à bord de ce beau navire et semblaient déjà « défier les autans » avec la vaillance et le sang-froid de « loups de mer » endurcis.

Enfin... de nombreux groupes composés de voyageurs, de parents ou d'amis qui venaient adresser à ceux qui partaient leurs adieux et leurs recommandations, stationnaient sur le pont promenade...

L'un d'eux était formé par Chante-coq, Cyprian Clifford, Robert de Langeais et Mrs Warbury... Le grand détective avait tenu à accompagner jusqu'au Havre celle dont il s'était engagé à assurer la sécurité durant son séjour en France.

Ce n'était pas sans une certaine émotion qu'il se préparait à quitter la charmante jeune fille dont pendant près d'un mois il avait été le si vigilant protecteur... et à qui il avait inspiré, dès leur premier contact, un si vif intérêt qui ne pouvait se transformer qu'en une amitié très sincère.

Pourtant, son sourire tranquille et son attitude si nettement rassurée indiquaient mieux que bien des mots, qu'il n'éprouvait aucune inquiétude sur leur sort.

Le matin, il avait eu une longue entrevue avec le grand marin et le parfait galant homme qu'était le commandant Darbay, maître après Dieu de son paquebot, dictateur souriant du *La-Tour-d'Auvergne*.

Sans doute les renseignements qu'il avait reçus de lui... et les mesures de sécurité qu'ils avaient dû certainement prendre en commun avaient donné tout apaisement au grand détective.

Toujours est-il qu'il eût été impossible à l'œil le plus clairvoyant de découvrir en lui le moindre signe d'inquiétude...

Et pourtant !...

(A suivre.)



Le fil du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

I (suite)

A bord du « La-Tour-d'Auvergne »

Mais n'anticipons pas et revenons à nos passagers.

— Le baromètre est au beau fixe ! s'écriait Mrs Warbury... La traversée s'annonce excellente. Maintenant, miss Cyprian, que vous savez que votre père est tout à fait hors de danger, vous allez pouvoir en goûter tout l'agrément...

— Mais oui... cher monsieur Chante-coq... abondait la jeune fille, qui avait reçu la nuit même un câblogramme de Billy Clifford dans lequel celui-ci lui annonçait qu'il allait beaucoup mieux, que non seulement une intervention chirurgicale lui serait évitée, mais que, dans quarante-huit heures, il comptait quitter la clinique pour regagner sa maison.

Et la jolie Américaine ajoutait sur un ton de vif regret :

— Quel dommage que vous ne puissiez pas être des nôtres !

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Hélas ! soupirait le grand limier... si vous saviez combien je vous envie de vous en aller ainsi sur ce bateau splendide, où tout est combiné pour transformer en une véritable partie de plaisir ce qui, pendant si longtemps, a été une corvée pleine de désagréments et même non exempte de graves périls.

» Ces quelques jours entre le ciel et l'eau, dans le plus confortable et le plus somptueux de nos caravansérails maritimes, loin de l'agitation trépidante et du tintamarre assourdissant de nos grandes cités modernes, quelle détente !... quel repos !! Et combien aurais-je été heureux de... Mais, diable, diable !... L'heure tourne... Il faut que je vous quitte...

— Cher monsieur Chantecoq, observait Cyprian, vous avez encore un grand quart d'heure...

— J'ai quelques mots à dire au commandant Darbay... répliquait le limier...

— Alors, je ne vous retiens plus.

— Au revoir, mademoiselle... au revoir monsieur de Langeais... au revoir mistress Warbury...

Et ce fut l'échange des quelques poignées de mains accompagnées des phrases rituelles :

— Donnez-nous de vos nouvelles... Vous aussi... Pas adieu... au revoir !... A bientôt !... Oui, mais hélas ! pas tout de suite... Bonne traversée... Bon voyage !...

Le grand détective, après avoir adressé un dernier signe amical à ceux dont il se séparait, s'éloigna du pas alerte et bien rythmé d'un officier de chasseur à pied...

— Quel homme extraordinaire ! admirait Cyprian.

— Et aussi quel brave homme ! appuyait Robert, tandis que la bonne Cora essuyait furtivement une petite larme qui était apparue au bord de ses paupières.

— Combien, là-bas, il nous eût été utile !... s'écriait la fille du milliardaire...

» D'autant plus qu'il parle fort bien l'anglais et avec l'accent américain...

Doucement, le jeune savant appuyait son coude contre le bras de la jeune fille qui se tut aussitôt. Puis, il lui murmurait :

— Pardonnez-moi, miss Cyprian. Mais vous savez combien Chantecoq nous a recommandé d'être prudents dans nos propos, surtout lorsqu'ils risquaient d'être surpris par des oreilles indiscrètes.

Et tout en promenant un regard rapide sur tous les passagers qui l'environnaient... il ajouta entre ses dents :

— Il se pourrait fort bien qu'il s'en trouvât aux alentours.

Un hurlement de sirène assez prolongé annonçait que toutes les personnes qui avaient obtenu l'autorisation de monter à bord pour prendre congé des leurs devaient, sans tarder, régagner la terre...

Tandis que Cyprian, Robert de Langeais et la gouvernante regardaient d'un œil à la fois amusé et attendri toutes ces scènes rapides où il entre toujours une si grande part d'émotion et de pittoresque, et où, comme dans toutes les manifestations de la vie, une note comique s'en vint toujours fort heureusement faire diversion à la mélancolie parfois douloureuse d'adieux que le sort rend trop souvent éternels, un homme plus élégant de costume que d'allures, sorte d'athlète qui voudrait jouer à l'homme du monde, mais ne parvenait pas à dissimuler, malgré tous les artifices de tenue et d'attitude, la rudesse de son tempérament et le manque de classe de ses origines, s'approchait de miss Clifford... et la saluait avec une certaine ostentation...

Comme celle-ci le dévisageait un peu surprise, le passager qu'il s'efforçait de donner à son visage aux traits accentués et durs une expression d'amabilité trop voulue pour ne pas apparaître artificielle, lui disait d'une voix qui semblait prendre à la fois du nez et de la gorge :

— Je vois, miss Clifford, que vous ne

me reconnaissez pas... Chas Orwel... un ami de votre père...

— Ah ! oui, très bien ! faisait la jeune fille... sans le moindre empressement... Excusez-moi, mais je vous ai vu si peu...

— Moi aussi, s'écria Orwel.

Et d'un ton qui voulait être galant, il hasarda :

— Mais vous, miss, il suffit de vous rencontrer une seule fois pour que l'on ne vous oublie jamais...

D'un ton plutôt sec, miss Cyprian coupait :

— Vous êtes trop aimable, monsieur Chas Orwel, beaucoup trop aimable...

Cette réplique aurait dû suffire pour faire deviner à celui auquel elle s'adressait que son interlocutrice ne désirait pas poursuivre cet entretien... Mais soit qu'il ne la comprît point, soit qu'il ne voulût pas avoir l'air de s'en être rendu compte, ils poursuivaient :

— C'est avec le plus vif plaisir que j'ai appris que Billy Clifford était beaucoup moins blessé qu'on ne l'avait cru tout d'abord.

— En effet.

— J'en suis fort satisfait. Je me trouvais à mon château de Rolleboise lorsque j'ai appris par la T. S. F. cette si effrayante nouvelle... Sachant que vous étiez à Paris, j'ai tout de suite téléphoné... Peut-être ne vous l'a-t-on pas dit ?

— Je ne m'en souviens pas... j'étais à ce moment tellement bouleversée... Néanmoins, je vous remercie.

— Les nouvelles continuent à être bonnes ?

— Aussi bonnes que possible.

— Tant mieux !...

Et Chas Orwel qui, malgré la froideur que la fille du milliardaire lui témoignait, paraissait fort désireux de continuer l'entretien, s'écriait :

— Il est à souhaiter que l'on mette rapidement la main sur les bandits qui ont attaqué Billy Clifford... J'estime pour ma part que la police américaine se montre beaucoup trop molle à l'égard de ces malfaiteurs qui terrorisent les

Etats-Unis et tout particulièrement Chicago...

» C'est à croire que cette ville est devenue le réceptacle des pires gredins qui déshonorent et affligent l'humanité.

« Dès mon arrivée, je vais donner l'ordre aux journaux que je contrôle de faire une campagne en faveur de la défense des bons citoyens et de rappeler à ceux qui détiennent l'autorité que leur premier devoir est de garantir la sécurité des honnêtes gens...

Chas Orwel qui s'attendait à ce que miss Cyprian approuvât ces paroles qu'il avait prononcées avec vigueur dut éprouver une vive déception en constatant qu'elles laissaient la jeune fille parfaitement indifférente.

Après avoir dirigé un regard oblique vers Robert de Langeais, qui, tout en parlant à mistress Warbury, lui désignait de la main à travers un carreau de la baie vitrée qui clôturait le pont-promenade, le quai sur lequel s'était massée la foule qui venait assister au départ du *La-Tour-d'Auvergne*, Chas Orwel reprenait :

— Puisque le hasard a voulu que nous fissions la traversée de l'Atlantique sur ce transat, j'ose espérer, Mademoiselle, que vous me permettrez de vous présenter de nouveau mes hommages.

Cyprian eut un signe de tête qui, loin d'être affirmatif, n'avait au contraire rien d'encourageant.

— Ma vieille mère, qui était fixée en France depuis de nombreuses années, est avec moi, s'obstinait cependant le financier...

» Elle a voulu revenir en Amérique pour se faire opérer de la cataracte par le professeur Milner. Elle est très âgée, presque aveugle... Elle ne pourra guère quitter sa cabine ; aussi sera-t-elle très heureuse si vous voulez bien lui rendre de temps en temps une petite visite.

Cyprien balbutia un « Mais oui, certainement », qui ressemblait plus à une

formule de politesse qu'à une promesse que l'on est décidé à tenir.

Chas Orwel, mécontent de l'accueil plutôt réfrigérant que lui avait réservé la fille du milliardaire, se retirait non sans avoir dirigé un nouveau coup d'œil vers M. de Langeais qui était en train de répondre d'un geste amical à l'adieu que, du quai, lui adressait Chantecoq.

Cyprian rejoignait aussitôt le jeune savant ; quant au banquier, il s'approcha de l'une des baies vitrées et regarda le grand détective qui, le col de son raglan relevé et son chapeau mou bien enfoncé contre le vent, agita son mouchoir vers le paquebot.

Les lèvres bridées par un sourire de duplicité satisfaite, il fit quelques pas vers l'escalier qui conduisait aux cabines.

Mais, se ravisant, il s'arrêta, colla son front à l'un des carreaux... et ne quitta son poste d'observation que lorsqu'il eut vu Chantecoq s'éloigner et se perdre dans la foule...

En se retournant, miss Clifford reconnut de dos sa puissante silhouette.

— Ah ! ce Chas Orwel, fit-elle à Robert... Vous ne pouvez vous imaginer à quel point il m'est antipathique. Voilà pourquoi, tout à l'heure, je n'ai pas jugé utile de vous faire sa connaissance. Un individu tel que lui ne doit pas être présenté à un homme tel que vous...

— Il est donc si indésirable ? ponctuait M. de Langeais.

— Les avis sont partagés. Les uns prétendent que c'est un des financiers les plus remarquables de notre temps et que son honorabilité est à la hauteur de ses capacités techniques. D'autres affirment que ses origines sont des plus vulgaires, son passé extrêmement louche, et ils vont même jusqu'à prétendre que plusieurs cadavres jonchent sa route.

— Oh ! oh !

— Je n'en sais rien. Est-ce son physique si fâcheux qui me prévient contre lui ? Est-ce un instinct qui m'avertit

de me tenir avec lui sur la défensive ?
Je ne saurais vous le dire...

» Toujours est-il qu'à sa vue j'éprouve une sorte de dégoût moral qui n'a d'égal que la répulsion qu'il m'inspire.

» Daddy qui est très prudent sur ses contemporains sans se montrer aussi catégorique que moi — il parle si peu — m'a cependant laissé entrevoir qu'il n'était pas loin de partager mon opinion sur lui... et bien que Chas Orwel lui ait fait de nombreuses avances et n'ait jamais cessé de dire beaucoup de bien de lui, et même de lui faire adresser les plus vifs éloges dans ses journaux, il n'a jamais traité avec lui la moindre affaire et il a toujours évité d'entretenir avec lui des relations suivies.

— Ce Chas Orwel, observait Robert, passe pour un homme très important en Amérique.

— Il l'est ! posait la jeune fille... d'abord par sa situation bancaire qui est considérable... puis par les vingt et quelques journaux ou périodiques qu'il contrôle.

— Il passe pour ne pas aimer beaucoup la France...

— Il affirme que si...

— Alors pourquoi sa presse nous prend-elle sans cesse à partie ?

La jolie Américaine répliquait avec ironie :

— Il prétend que le plus grand service que l'on puisse rendre aux Français, c'est de leur dire la vérité...

— Tout en répandant sur eux les pires calomnies !

— C'est cela ! appuyait Cyprian. Et voilà pourquoi, moi qui aime tant votre beau pays et... ses habitants, je ne puis pas supporter ce Chas Orwel.

— Quelle a été son attitude au sujet du concours de *l'Antiquerre* ? interrogeait Robert qui, pas plus que la jolie Américaine, ne s'était aperçu que, depuis un moment, la doctoresse Wiking, la confidente de la fille du Diable, qui rôdait dans les parages, s'était insensiblement rapprochée d'eux.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

I (suite)

A bord du « La-Tour-d'Auvergne »

Miss Cyprian expliquait à Robert :

— Dans une interview qu'il a publiée dans un de ses plus importants organes le *Chicago Gazette*, a déclaré qu'il approuvait hautement la généreuse initiative de Billy Clifford et que nul plus sincèrement que lui ne souhaitait la disparition définitive de ces atroces conflits qui sont la honte de l'humanité. Mais il a ajouté qu'il redoutait fort qu'étant donné la nature même de l'homme, le fait d'imposer silence à ses appétits et à ses haines lui apparaissait plutôt problématique et qu'il craignait que l'admirable effort du roi de l'électricité — c'est ainsi qu'on appelle Daddy aux Etats-Unis — ne se heurtât et ne se brisât au choc des passions latentes et des intérêts déchaînés.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

» Telle est la thèse qu'ont adoptée, naturellement, tous ses journaux, qui, tout en nous couvrant de fleurs, cherchent, fort habilement d'ailleurs, à répandre dans le public l'opinion que nous nous acharnons après une chimère et que, tant que le monde existera, il y aura encore et toujours des guerres... Et c'est une des raisons qui, jointe à celles que je viens de vous dire, me le rendent profondément antipathique.

— Maintenant, il me l'est autant qu'à vous-même.

— J'ai donc eu raison de ne pas vous mettre en rapport avec lui?

— Très, et je vous en remercie...

Tandis que Robert et Cyprian s'entretenaient ainsi, Clara Wikind feignant d'être entièrement absorbée par le mouvement du quai, ne perdait pas une seule de leurs paroles. Mais, apercevant Mrs Warbury qui, à quelques pas de là, commençait à la dévisager avec une certaine insistance, elle s'éloignait dans la direction des premières classes. Au même moment, le *La-Tour-d'Auvergne* — puissant et magnifique, avec sa fausse cheminée énorme mais basse et trapue son unique mât de signaux, ses six mâts de charge accouplés deux par deux, sa haute superstructure, son château divisé en trois ponts partiels le pont-promenade le pont des embarcations et la passerelle située à 18 m. 50 au-dessus de la quille — lentement sortait du bassin et se dirigeait vers la mer.

En silence, la jolie Américaine et le jeune Français regardaient défiler devant eux les quais sur lesquels les amis des partants, mêlés aux curieux, étaient massés : les docks encombrés de caisses, de ballots de toutes sortes ; les maisons du port, toutes proches ; les magasins, les cafés, les bars, dont les enseignes aux couleurs vives mettaient une note d'animation et de clarté à la base de leurs silhouettes grises, et enfin la jetée, noire de monde et battue par une mer légèrement houleuse, que le

transat coupait de sa tranchante et gigantesque étrave, tandis que les vagues reculaient devant cette sorte de Leviathan surgi d'une caverne terrestre pour dompter les flots...

— Que Dieu nous garde ! murmura Cyprian en fermant à demi les yeux.

— Il nous gardera, fit Robert de Langeais, qui se sentait maintenant assez fort pour affronter la lutte, non seulement avec la fille du Diable, mais avec le Diable en personne.

II

Un monstre

Dans une cabine deux couchettes d'un luxe de bon goût et d'un confort remarquables, une dame très âgée, aux cheveux blancs, au nez en bec d'aigle chevauché par de larges lunettes aux verres bleus, les lèvres blêmes, pincées, les joues bouffies, était affaissée plutôt qu'assise sur un canapé, au milieu des coussins amoncelés autour d'elle...

On eût dit une vieille chouette blessée.

Assise près d'elle, dans un fauteuil en rotin semi-circulaire, la doctoresse Clara Wikind, de plus en plus étriquée dans l'immuable uniforme de sa robe noire dépourvue de toute garniture, lui faisait à haute voix la lecture d'une revue anglaise qui ne semblait guère intéresser la passagère car à plusieurs reprises elle ne cessait d'agiter ses mains gantées manifestant ainsi une nervosité une impatience dont sa compagne ne semblait d'ailleurs nullement s'inquiéter, ni peut-être même s'apercevoir..

Un coup léger frappé à la porte interrompit la lecture...

Mistress Orwel se redressait avec une vivacité surprenante chez une femme aussi âgée et aussi peu valide... et, d'une voix qui avait conservé un timbre d'une jeunesse stupéfiante, elle laissait échapper :

— Lui, enfin !... Clara... voyons... dépêchez-vous de lui ouvrir.

La doctoresse, toujours calme et

méthodique, après avoir refermé sa brochure et placé le coupe-papier entre les deux pages qu'elle était en train de lire, s'en fut vers la porte, qu'elle entrebâilla avec précaution, comme si elle redoutait la visite d'un intrus... Mais, reconnaissant le banquier, elle lui dit en français, et enflant la voix, comme si elle désirait que ses paroles fussent entendues du dehors :

— Entrez, monsieur Orwel, madame votre mère va être bien heureuse de vous voir.

Le financier, sans prêter la moindre attention à la Scandinave, qui s'effaçait devant lui, pénétra dans la cabine, tandis que Clara Wiking refermait la porte sur lui et restait debout, aux aguets, dans le couloir, comme pour prévenir toute approche inopportune.

— Ah ça ! que faisiez-vous donc ? s'écriait la vieille chouette d'un ton acide.

» Je me demandais si vous ne vous étiez pas déjà endormi dans votre cabine ou bien oublié au bar, en face de trop nombreux cocktails...

Chas Orwel devait être un fils très respectueux, car, loin de se cabrer devant cette admonestation, il s'approcha de sa mère et lui dit :

— Vous n'allez plus m'en vouloir de vous avoir laissée si longtemps seule ! Je viens vous apprendre de très bonnes nouvelles.

— Tant mieux !... répliquait mistress Orwel... Et nous en avons vraiment bien besoin.

Tout en s'asseyant sur le siège que la doctoresse venait de quitter, le financier déclarait :

— Je vous apporte d'abord la certitude que, contrairement à vos prévisions, Chantecocq ne s'est pas embarqué sur le *La-Tour-d'Auvergne*.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr ! Je l'ai vu... sur le quai... agitant son mouchoir à miss Clifford et à Robert de Langeais..., qui lui disaient adieu du haut du pont-promenade...

— Etait-il encore là... lorsque le bateau s'est mis en marche ?

— Non... il était parti. Mais pour quoi me demandez-vous cela ?

— Parce qu'avec ce diable d'homme il faut s'attendre à tout...

— Vous craignez qu'après avoir joué la comédie des adieux il n'ait réussi à se faufiler à bord ?...

— Pourquoi pas ?

— Rassurez-vous. Tout à l'heure, en passant devant la jetée, je l'ai aperçu avec ma jumelle, tout au bout de l'estacade, agitant son mouchoir...

— Vous êtes certain que c'était lui ?

— Aussi certain que vous êtes...

— Votre mère ?...

— Non... la patronne !...

— Bien ! approuvait Vanda qui, merveilleusement camouflée, avait joué jusqu'alors avec l'art et l'habileté d'une artiste consommée le personnage de la vieille mistress Georgina Orwel, sous lequel elle avait jusqu'ici si bien réussi à dissimuler sa véritable identité.

Et d'un air qui révélait combien elle était satisfaite de savoir que le détective qu'elle redoutait tant ne se trouvât pas à bord du *La-Tour-d'Auvergne*, elle invitait :

— Continuez, mon cher.

— Cette certitude acquise, reprenait le banquier, je me suis occupé tout spécialement des passagers qui nous intéressent... Et voici ce que j'ai appris : Miss Clifford occupe avec sa gouvernante une cabine à deux couchettes, mais assez éloignée de celle-ci. Robert de Langeais, qui emporte avec lui de nombreux bagages, voisine immédiatement avec elle...

La fille du Diable ne put réprimer un léger mouvement de dépit, qui n'échappa point à son interlocuteur.

— Qu'y a-t-il ? fit ce dernier...

Vanda répliquait sur un ton redevenu impérieux :

— Rien. Passons.

Chas Orwel reprenait :

— Je les crois fort sur leurs gardes. En effet, j'ai su que miss Clifford —

plus que probablement à l'instigation de Chantecoq, qui a dû, avant de les quitter, leur donner ses directives — avait décidé de prendre tous ses repas dans sa cabine... en compagnie de sa gouvernante. J'ai su, en plus, que le commandant du bord — à la suite d'une longue entrevue qu'il avait eue avec Chantecoq — avait chargé un jeune Chinois, nommé Li Ho Tsang, embarqué depuis la veille sur ce transat, de préparer et de servir tous les repas de miss Cyprian... ce qui démontre clairement que Chantecoq redoute que sa « protégée » ne soit, durant la traversée, l'objet d'une tentative d'empoisonnement.

— Ah ça ! grommela Vanda, il me prend donc pour une imbécile ?

— Pourquoi ?

— Tiens... vous aussi ? ricanait la terrible femme.

— Pourtant, objectait froidement le financier, il me semble que ce serait le moyen le plus radical et le moins compromettant pour nous d'en finir avec cette jeune personne...

Avec un calme non moins effroyable, la fille du Diable ripostait :

— Oui, si son père avait été rayé de la liste des vivants. Mais le fait qu'il est sorti indemne, ou à peu près, des mains de mes agents m'oblige à changer entièrement mes batteries.

— Très juste.

— Et ce n'est pas sur ce navire que doit se livrer la grande bataille... Mais à Chicago...

— Maintenant je comprends.

— Avez-vous parlé à miss Clifford ?

— Oui, et je dois vous dire que son accueil a été plutôt peu engageant.

— Je m'en doutais.

— Ah ! Pourquoi ?

— Clara a surpris une conversation entre miss Clifford et M. de Langeais et elle a constaté que vous n'étiez guère sympathique à la jolie Cyprian.

— C'est possible.

— Lui avez-vous demandé, ainsi que

nous en étions convenus, de venir me voir ?

— Parfaitement. Elle m'a répondu : « Oui, certainement ! » mais avec si peu d'enthousiasme que je suis en droit d'en conclure qu'elle ne tiendra pas son engagement.

— Quand vous lui avez parlé, était-elle seule ?

— Non, elle était flanquée de Langeais et de sa gouvernante qui, depuis leur embarquement, ne la quittent pas plus que leur ombre.

— Vous a-t-elle présenté M. de Langeais ?

— Non !

— C'est bizarre.

— Très bizarre, en effet.

— Il est évident que l'attitude de miss Clifford à votre égard lui a été inspirée par la campagne que votre presse a menée contre les idées pacifistes ?

— Pourtant, depuis six mois, toujours d'après les résolutions que nous avons prises d'un commun accord, non seulement mes journaux ont mis fin à cette campagne, mais ils n'ont cessé de couvrir de fleurs Billy Clifford, sa fille et ses amis.

D'un ton marqué d'une certaine âpreté, Vanda déclarait :

— N'empêche que Cyprian est toujours, vis-à-vis de vous, sur la défensive, et il est fort regrettable qu'elle ne vous ait pas présenté M. de Langeais. Car je tiens beaucoup à connaître les raisons pour lesquelles il s'est embarqué sur le même paquebot qu'elle.

— Comment ! s'exclamait Chas Orwel, vous, une femme perspicace entrée toutes, vous n'avez pas deviné ?

— Quoi donc ?

— Que Langeais est amoureux de la jolie Cyprian ? scandait le banquier. Mais moi, qui, cependant, ne connais rien et ne veux rien connaître aux choses de l'amour, je m'en suis tout de suite aperçu.

— Et elle ? questionnait Vanda, la gorge serrée.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

II (suite)

Un monstre

— Elle aussi, parbleu ! appuyait le financier.

— Peut-être n'est-ce qu'un flirt ? insinuait la fille du Diable.

— J'en doute !

— Et qui vous en fait douter ?

— La joie qu'ils manifestent, l'un comme l'autre, à se trouver ensemble.

— Chas Orwel, prononçait lentement la princesse, vous êtes beaucoup plus psychologue que vous ne le pensez.

Elle se tut. Elle éprouvait le besoin de remettre un peu d'ordre dans son âme bouleversée.

Certes, elle n'avait pas été sans prévoir que Robert pouvait s'éprendre de Cyprian et Cyprian s'amouracher de Robert. Mais elle n'avait pas cru que l'idylle qu'elle redoutait se nouerait aussi vite.

Tout en ruminant dans son esprit infernal les plans nouveaux que son double échec à Paris et à Chicago

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

l'avait amenée à concevoir, elle s'était dit alors :

— Avant que Cyprian ne devienne pour moi une rivale dangereuse, j'aurai eu le temps de me débarrasser d'elle.

Mais voilà que ce second projet — son plan n° 2 ainsi qu'elle l'appelait — menaçait de s'écrouler, s'écroulait même avant qu'il ne fût entré en cours d'exécution !...

Et c'était l'amour, un amour qu'elle prévoyait et redoutait entre tous qui allait devenir son plus terrible adversaire !

Déjà, la présence de Robert de Langeais à bord du *La-Tour-d'Auvergne* la gênait, la troublait surtout beaucoup plus que, malgré son pouvoir d'auto-analyse et sa franchise envers elle-même, elle ne voulait se l'avouer.

Et voilà qu'il fallait encore qu'il s'éprit de celle qu'elle appelait dédaigneusement, trop dédaigneusement même, la « petite Américaine » !

Maintenant qu'elle les sentait là, à côté d'elle, prêts à s'aimer, s'aimant déjà, dans cette atmosphère d'intimité spéciale et si favorable au développement, à l'envahissement de l'amour que créent les longues traversées, elle éprouvait une telle souffrance morale qu'elle ne souhaitait plus que la solitude, afin d'extérioriser librement la douleur qui la dévorait.

Se levant brusquement, elle disait à Chas Orwel qui la regardait, surpris de son attitude, mais ne comprenant pas encore ce qui se passait en elle :

— Laissez-moi. J'ai besoin de réfléchir.

— J'avals encore pas mal de choses à vous dire, déclarait le financier.

Avec l'accent d'un maître impérieux donnant des ordres à un subordonné, Vanda répliquait :

— Laissez-moi, vous dis-je.

Chas Orwel s'inclina et s'en fut sans insister...

Comment l'étrange aventurière qu'était la fille du Diable avait-elle con-

quels un tel ascendant sur cet homme qu'était le banquier de Chicago, l'animateur de toute une presse qui comptait plusieurs millions de lecteurs et devant lequel tant de gens, très puissants eux-mêmes, n'étaient pas sans trembler?

Ce n'était pas l'amour, puisque — nous avons pu le constater — Chas Orwel possédait ou s'était fabriqué une âme d'acier que rien d'humain ne pouvait toucher... L'intérêt? Certes, l'association secrète des Bellicistes, dont Chas était, sinon le président, du moins à coup sûr l'administrateur délégué, ne pouvait choisir, ainsi que l'avait flairé Chantecoq, un agent de liaison et d'exécution comparable à l'Oiseau des ténèbres?

Mais n'était-elle pas mieux que cela? N'apparaissait-elle pas, à mesure que se succédaient les événements, douée d'une sorte de pouvoir dictatorial qui la faisait passer du rang de collaboratrice au grade de « chef suprême » dont on ne discute jamais les directives et dont on exécute aveuglément les ordres?

Pour qu'un homme de l'envergure, pour qu'un colosse de la force et de la taille d'un Chas Orwel eût accepté de se soumettre à la volonté d'une femme, eût reconnu sa supériorité, ne discutât guère avec elle et ne formulât, au cours de leurs entretiens, que de rares réserves, il fallait que cette pseudo-princesse fût auréolée d'un prestige dont il semblait aussi dangereux qu'ardu de percer le mystère.

Mieux renseigné que le baron, master Bob, Lupario, Koskoff, les quatre agents de Vanda, qui ignoraient la véritable identité de celle pour le compte de qui « ils travaillaient », Chas Orwel était-il au courant de son secret?

C'est infiniment probable... Et ce secret devait être formidable. Car chaque fois que le banquier de Chicago manifestait une objection, hasardait une critique ou se laissait aller à

une velléité d'indépendance, un coup d'œil (et quel coup d'œil!) de Vanda suffisait pour lui rappeler qu'il existait entre eux deux un degré de plan, une différence de classe qu'elle entendait jalousement conserver.

Pour l'instant, si Chas Orwel, revenant sur ses pas, était rentré brusquement dans la cabine qu'il venait de quitter, il eût été vivement frappé de la transformation qui, dès son départ, s'était opérée chez la fille du Diable.

Se laissant retomber sur les coussins du divan, oubliant tout ce qui n'était pas le véritable désespoir qui l'étreignait, Vanda, sans larmes, se tordait comme une damnée, déchirant les gants qui cachaient ses mains si belles, secouée par d'affreux sanglots qui ressemblaient aux râles d'une mourante.

Clara Wilkind se précipitait vers elle:

— Calmez-vous, je vous en supplie, lui disait-elle. On vous entend du dehors...

L'intervention de la doctoresse parut rappeler Vanda à la réalité. Elle eut encore quelques plaintes, quelques gestes convulsifs. Enlevant ses grosses lunettes, elle essuya ses larmes qui commençaient à couler... Puis, d'une voix brisée, elle murmura :

— C'est abominable !

— Qu'est-ce que Chas Orwel a bien pu dire pour vous mettre en un pareil état ?...

— Rien ! répliquait l'aventurière qui semblait, maintenant, pressée de s'évader de sa souffrance.

→ Vanda, insistait la Scandinave, vous savez bien qu'à moi on peut tout dire...

La fille du Diable la regarda... Pas un mot ne s'échappa de ses lèvres encore tremblantes.

— Il vous a parlé de lui ?... insistait Clara...

— Oui !

— Et c'est sa présence toute proche qui a ravivé votre douleur !

— Si ce n'était que cela ! laissait échapper la princesse.

— M. de Langeais aime une autre femme.

— Oul.

— L'Américaine ?...

— Ah ! pouvoir l'étrangler, la déchirer, la faire souffrir, la faire mourir, grinçait l'Oiseau des ténèbres.

— Votre heure viendra ! soulignait la doctoresse.

— Je le sais...

— Elle ne tardera pas à sonner...

— Je voudrais que ce fût tout de suite, tout de suite !...

— Un peu de patience. Il ne faut point, par une précipitation imprudente, compromettre le succès de l'œuvre à laquelle vous vous êtes consacrée.

— L'œuvre !... s'écriait la fille du Diable. Ah ! oui, je puis dire que j'en avais fait l'unique but, la seule raison d'être de ma vie...

» Je pensais qu'en m'y donnant tout entière, j'oublierais celui qui m'avait fait goûter la joie, hélas si brève, d'aimer, d'être aimée, et m'avait donné l'illusion que j'avais conquis, au printemps de ma vie, le bonheur parfait !...

Haletante, elle poursuivait :

— Si ce misérable Friedrichs qui, lui, comme toi, *savait tout*, n'avait pas surgi tout à coup devant moi... Et, me menaçant, si je ne lui donnais pas mon collier de perles, de tout révéler à Robert, et si Robert n'avait pas surpris cet odieux chantage, rien n'aurait jamais troublé l'admirable harmonie qui nous unissait lui et moi. Je serais aujourd'hui la comtesse de Langeais... c'est-à-dire la plus heureuse des femmes...

» Veis-tu, Clara, malgré l'orgueil, l'ambition, la rapacité, en un mot tout l'atavisme qui est en moi, je ne puis oublier que je suis une femme et une femme dont chacune des passions... lorsqu'elle est déchaînée, atteint tout de suite son paroxysme !

» Alors... moi qui ai tant souffert quand Robert m'a quittée, non pour une autre, mais uniquement à cause

de moi, songe à ce que j'endure à la pensée que je dois renoncer pour toujours à lui, parce qu'une rivale est en train de me le prendre, brisant à tout jamais le frêle espoir qui était resté au fond de mon âme, pauvre fleur fanée que, grâce à un miracle, je me figurais voir revivre un jour, dans la résurrection de son parfum et de sa couleur !

Et redressant sa haute taille, la fille du Diable s'écriait :

— Quand je songe que cette Américaine est là, quand je me dis que, ne se contentant pas de se mettre en travers de mes projets, c'est-à-dire mon œuvre, il faut encore qu'elle donne le coup de grâce au seul sentiment qui avait ensoleillé ma vie, qu'elle éteigne l'humble lueur de veilleuse qui était la dernière clarté de mon âme... Oh ! je ne sais ce qui me retient d'en finir tout de suite... et de faire sauter ce navire, avec elle, avec lui, avec moi !

— Non, Vanda... défendait la doctoresse... Vous ne ferez pas cela ! Rappelez-vous ! Pensez qu'au-dessus de l'amour... il y a...

— Il n'y a rien au-dessus de l'amour. D'une voix étrange, Clara Wilkind psalmodiait comme un verset de psaume :

— *Mihi est imperare orbi universo !*
A ces mots, Vanda tressaillit.

— La devise ! fit-elle.

Et saisissant la doctoresse par le bras, elle articulait :

— Clara, je ne vous l'avais pas encore dit... mais... la médaille... qu'il m'a donnée... eh bien ! je l'ai perdue !

— Quand cela ?

— Le soir où j'ai enlevé Robert...

— Cela a dû vous causer beaucoup de peine.

— Oui..., car j'y tenais par-dessus tout... Et puis, je vais vous faire un autre aveu : à partir de ce moment, je n'ai essuyé que des échecs... J'ai beau n'être pas superstitieuse, je me demande si cette médaille, à laquelle je tenais déjà comme au plus précieux des souvenirs, n'était pas pour moi une

sorte de fétiche, un gage de la victoire?

— De pareilles idées sont indignes de vous..., reprenait la doctoresse... Il faut à tout prix vous en dégager; et au lieu de vous attarder à un désespoir que je vous sais assez forte pour vaincre, élevez-vous jusqu'à la hauteur de votre œuvre sublime.

Illuminée par le foyer brûlant qu'était sa vie intérieure, transformée, presque belle de tout le reflet de l'énergie mystérieuse et de la ferveur étrange qui étaient en elle, Clara Wilkind poursuivait :

— Tout est permis et tout est dû à celui qui, menant jusqu'au bout sa tâche, remporte une victoire décisive... Et quelle plus belle victoire que celle qui consiste, après avoir écrasé un monde, d'en reconstruire un à son idée, à son image?... N'est-ce pas se hausser presque au niveau de Dieu !

» Qu'est-ce, à côté de cela... que l'amour, cette faiblesse ou plutôt cette maladie humaine, qui vous absorbe à un tel point, qui vous donne une telle fièvre, un tel délire, qu'un simple regard jeté par vous sur l'avenir devrait aussitôt apaiser. Car vous avez le droit de vous dire que, seule, la poursuite jusqu'au bout de votre tâche peut vous donner la satisfaction que réclament votre cœur ulcéré et votre sensualité inassouvie : c'est-à-dire la vengeance!...

Et comme Vanda exhalait un long soupir, la doctoresse reprenait :

— Je vais vous paraître bien ridicule !... Moi aussi, j'ai aimé... autant, peut-être plus que vous aimez vous-même.

— C'est impossible !

— Si ! j'ai aimé un être aussi beau, aussi grand, aussi génial que peut l'être Robert de Langeais. Ce n'était pas un savant, mais quelque chose de plus grand, de plus admirable encore : un musicien, un poète qui avait si bien su faire passer toute son âme en sa musique qu'en l'écoutant on vivait en lui, et c'étaient d'ineffables délices...

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

II (suite)

Un monstre

Clara Wikind poursuivait, transfigurée :

— J'étais laide, très laide, je le savais. Je n'aurais dû avoir aucun espoir... eh bien ! si, j'en avais tout de même. Je lui avais écrit, il m'avait répondu ; j'avais commis la folie ou plutôt la sottise de lui envoyer le portrait d'une de mes amies qui était très jolie. Croyant que c'était moi, il m'écrivait des lettres si tendres que j'en oubliais que notre correspondance était basée sur l'équivoque... et que je me laissais aller à lui répondre en lui criant mon amour... « Je veux vous voir », me mandait-il. Alors, de ma divine illusion, je retombais dans l'atroce réalité... Je lui refusais ce rendez-vous ; oh ! point par pudeur, car si j'avais été belle, j'aurais couru vers lui, pour me don-

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

ner sans condition, sans restriction, toute !

» Mais je ne voulais pas encore rompre le charme ; je voulais le prolonger, au contraire. Je voulais recevoir d'autres lettres, me griser encore de mensonges, me rassasier de ces miettes d'amour qui ne m'étaient pas destinées... mais que je savourais... comme une croyante communie.

» Lorsque un jour, las d'attendre l'entrevue que je ne cessais de lui refuser, il cessa de m'écrire. Quelque temps après, j'appris qu'il était marié. Alors... Clara s'arrête...

— Alors ?... répétait Vanda, empoignée par le récit de sa compagne.

— Je voulus connaître sa femme. Elle était belle, très belle, d'une beauté éblouissante, presque aussi belle que vous, Vanda... Tous deux formaient un couple resplendissant... Ils respiraient la joie, le bonheur. Je faillis en mourir... Pendant les longs jours, les nuits interminables que je passai à souffrir, le seul adoucissement qui me fût donné fut de penser que je pourrais un jour détruire ce bonheur qui m'apparaissait comme un défi à ma détresse... Plus cette idée s'ancrait en moi, plus ma santé physique s'améliorait. Et lorsque l'idée de vengeance m'eut rendu toutes mes forces, je repris mes études de médecine et, mon diplôme obtenu, je m'en fus m'installer dans la ville où demeuraient mon musicien et sa compagne.

Toute frissonnante des souvenirs qu'elle évoquait, Clara Wikind poursuivait :

— A force de ruses... je parvins à me faufiler chez eux... à capter leur confiance... Ce que je souffris alors fut effroyable. Je dus non seulement feindre à cette jeune femme que j'exécrais une amitié des plus vives, mais encore, en ma qualité de doctoresse, écouter ses confidences qui m'exaspéraient, me torturaient encore plus affreusement que je n'avais été jusqu'alors...

» Non, vous ne pouvez vous imaginer, mon amie, l'effort que je dus faire sur moi-même pour maîtriser l'espèce de fureur démoniaque qui s'était emparée de moi. Dès qu'elle se sentait un peu souffrante, elle m'appelait. Car elle voulait à tout prix conserver sa beauté, sa jeunesse. Elle tenait tant à rester belle pour celui qu'elle adorait, que la moindre atteinte à sa santé la plongeait dans une profonde inquiétude...

» J'acceptais tout de suite... et lorsque, pour l'auscultation, j'appuyais mon oreille contre sa poitrine... et que je sentais palpiter son cœur, j'éprouvais la tentation lancinante de le percer à coups de couteau, ce cœur superbe et triomphant... qui semblait battre le double rythme de son allégresse amoureuse et de son inguérissable douleur !

» Mais, je me ressaisissais à temps... Non point que je redoutasse la justice des hommes... Que m'importait de finir mes jours en prison ?... Rien ne pouvait grandir ma détresse... N'avais-je point dépassé les limites de ce que l'on peut souffrir ici-bas ?... Mais bien que je n'espérasse rien de l'homme... je voulais être là... pour le consoler... lorsqu'elle serait partie à jamais. C'est effrayant, ce que je vous dis là... n'est-ce pas ?... Mais c'est la vérité... Si j'étais décidée à tuer cette femme, ce n'était pas uniquement pour me venger d'elle, c'était au moins autant pour avoir la jole amère, certes, mais la jole tout de même, de prodiguer à celui que je me préparais à frapper si cruellement des paroles dont la douceur me vaudrait de sa part quelque reconnaissance...

— Clara !... murmurait la fille du Diable qui, à mesure qu'elle se penchait sur l'abîme effroyable qu'était l'âme de la Scandinave, éprouvait une sorte de vertige dans lequel entraient autant d'admiration que de stupeur.

— Peu de temps après, poursuivait la doctoresse, ma victime manifestait

les premiers signes d'une brusque et grave atteinte de tuberculose.

Avec un accent implacable qui prouvait qu'elle n'éprouvait aucun remords de son crime, la doctoresse révélait :

— C'était le mal que j'avais décidé de lui inoculer. Il est des microbes qui tuent plus vite... Mais il n'en est pas qui rongent, qui détruisent mieux un organisme humain; et ce fut pour moi une délectation véritable que d'assister à la déchéance quotidienne, à la désagrégation progressive de cette femme belle, savoureuse comme une fille-fleur du Vénusberg !

» Son agonie dura un an... Je ne la quittais pas. Lui avait voulu que je m'installasse auprès d'elle... Tout en ayant l'air de la soigner, je l'achevais peu à peu... Les autres médecins appelés à son chevet ne se doutèrent jamais de rien... Ils ne cessaient, au contraire, de me féliciter. Il me remerciait... Elle aussi, et j'étais heureuse, oui, Vanda, très heureuse... Car je ne connais pas de plus formidable jouissance, pour une âme dévorée d'un impossible amour, que celle qui consiste à verser goutte à goutte la mort à celle qui a détruit en vous toute espérance... à surprendre les regards lourds de larmes qu'échange celle qui se sent partir avec celui qui reste, à les voir tous deux retenir leurs larmes dans le commun désir de se cacher l'un à l'autre la vérité... Mais tout a une fin... Un soir d'automne, elle s'éteignit dans nos bras. Mais je n'avais accompli que la moitié de mon œuvre. Restait l'autre, lui...

» Ainsi que je l'avais pensé, il me dit : « Ne me quittez pas ! Vous êtes la seule à qui je puisse vraiment parler d'elle... » Ces mots grandirent encore mon allégresse... J'avais atteint mon but... Mais je m'aperçus bientôt — soit que je ne trouvasse pas les mots qu'il fallait, soit qu'il fût réellement inconsolable — qu'il ne m'écoutait pas et qu'il voulait mourir !

» C'était elle, toujours elle qui le han-

tait, qui l'obsédait à un tel point que j'avais l'impression qu'elle était toujours là, rôdant autour de nous, immatérielle mais vivante tout de même, toujours entre nous, rempart invisible, mais infranchissable non point entre nos deux corps que tout séparait, mais entre nos deux cerveaux, qui, eux, pouvaient se rejoindre.

Et, avec une froideur terrifiante, Clara Wikind achevait de révéler :

— Tout en ayant l'air de combattre les projets de suicide dont il s'était ouvert devant moi, je les favorisais secrètement en laissant à portée de sa main un revolver, des drogues, afin qu'il n'eût que l'embarras du choix au moment où sa douleur, au paroxysme, lui inspirerait le geste impulsif qui libère. Il hésitait encore, non par peur de la mort, ou par amour de la vie, mais parce que, sans qu'il en eût lui-même nettement conscience, son génie musical lui ordonnait de ne point trahir par un départ éternel et prématuré l'art dont il était né l'un des prophètes...

» Cette lutte était vraiment tragique. Sans moi, c'eût été l'Art, peut-être, qui eût triomphé de l'amour... Mais j'étais là... A mesure qu'il s'éloignait de la mort, je trouvais les mots, les gestes nécessaires pour l'en rapprocher... Un jour, au cimetière, on le trouva agonisant, la tête traversée par une balle, sur la tombe de sa bien-aimée...

Comme, glacée, Vanda se taisait, la Scandinave s'écriait :

— Alors, je me sentis libérée... Je n'avais plus à redouter qu'une autre femme me le disputât !... C'était fini, bien fini. Tous deux étaient retournés dans le néant !

Clara Wikind concluait :

— Vanda, si je vous ai fait ce long récit, c'est pour qu'il vous serve d'exemple. Car maintenant, après avoir souffert au delà de ce qu'on peut souffrir, je suis heureuse de toute la détente de mon être, de toute la délectation de

la vie spéciale, mais si âprement savoureuse, que je me suis faite.

» A vous qui, comme moi, croyez qu'il n'existe rien après nous, à vous qui avez sur moi la supériorité d'être belle, à vous dont émane une force mystérieuse, une puissance d'autorité que grandit encore un don de fascination tel que je n'en ai jamais connu à d'autres femmes, je dis: « Libérez-vous par la vengeance comme je me suis libérée moi-même!... Frappez d'abord la rivale!... Revenez ensuite vers l'aimé. Vous, vous êtes armée pour le reconquérir.

» S'il vous résiste, frappez-le à son tour, sans pitié! Mais à ce moment surtout, pas de défaillance! Ressaisissez-vous tout entière. Redevenez la Vanda que vous étiez avant d'avoir retrouvé ce maudit Français. Ayez le courage d'immoler votre amour sur l'immense bûcher dans lequel vous vous apprêtez à porter la torche, et vous verrez, Vanda, quelle joie sublime vous éprouverez à piétiner votre passion défunte, à la lueur de l'incendie qui, par vous, va bientôt embraser l'univers!...

La doctoresse se tut. Les yeux brillants de la fièvre que sa compagne avait mise en elle, galvanisée, grisée par la diabolique évocation d'un des crimes les plus effroyables qu'eût jamais accomplis un être humain, la fille du Diable s'écriait :

— Tu n'es pas une femme, Clara, tu n'es pas une femme!...

— Non, scandait Clara Wikind qu'un orgueil satanique transfigurait. Non non... Je suis un monstre!...

III

M. Perez d'Alveiro

Le fumoir du *La-Tour-d'Auvergne*, ce soir-là, avait attiré de nombreux passagers qui, après le dîner, étaient venus s'installer dans les sièges larges et profonds, garnis de cuir maroquin naturel, où il fait si bon s'étendre pour y fumer nonchalamment un havane de

choix ou griller d'excellentes cigarettes.

Cette vaste pièce, qui mesurait 28 mètres de long (1) sur 13 mètres de large, suffisait à expliquer à elle seule cette vogue... Son éclairage était tout particulièrement remarquable. Un plafond entièrement en staff peint et orné par places de coupoles dissimulant sous des niches profondes des rampes électriques donnait par endroits une lumière indirecte et douce, à d'autres des rayons francs et directs mettant bien en valeur des murs couverts de panneaux de peinture gravée et décorée, dans les gris verts, encadrés de merisier verni. Six grandes baies vitrées en cuivre patiné laissaient pendant le jour entrer une lumière tamisée par de grands stores brodés.

D'un côté de la salle se trouvait un vaste bar demi-circulaire en merisier et bronze vert, et dont le dessus était constitué par une dalle de verre lumineuse qui donnait aux différentes boissons des reflets moirés tout à fait inédits.

Au fond de la salle, de l'autre côté, surgissait, bien en valeur, un très beau buste du héros dont on avait donné le nom au navire.

Littéralement encastré dans un fauteuil, en face d'une table en merisier sur laquelle se dressait un verre, ou plutôt une véritable coupe à dégustation dont le cristal transparent fleurait encore l'arome d'une excellente fine Napoléon, Chas Orwel, légèrement renversé en arrière, le regard vague et laissant échapper de sa bouche à demi entr'ouverte les spirales de la fumée qu'il aspirait lentement à un gros cigare bague à ses initiales, se laissait aller à la béatitude d'une digestion heureuse.

Quel plan, de son côté, le banquier de Chicago pouvait-il bien ruminer ?

(1) D'après l'*Atlantique*, journal de bord de la Compagnie Générale Transatlantique.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

III (suite)

M. Perez d'Alveiro

Indifférent, du moins en apparence, à la curiosité que sa présence à bord n'avait point manqué de provoquer, n'adressant la parole à personne, prenant ses repas seul, à une table réservée, n'étant accompagné ni des secrétaires, ni des dactylos, ni de domestiques personnels dont s'encombrent presque toujours en pareil cas, les grands magnats de la finance et de l'industrie américaines, Chas Orwel semblait décidé à profiter du loisir forcé que lui imposait la traversée pour se livrer à une cure de repos intellectuel et physique.

Aussi, son aspect peu engageant et ses allures si nettement distantes avaient-ils tout de suite découragé ceux et même celles qui nourrissaient l'espoir de profiter de l'intimité, très relative d'ailleurs, que crée un voyage

Copyright by Arthur Bernède, 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

de quelques jours en mer, pour s'approcher de lui et s'efforcer d'obtenir ses bonnes grâces.

Le vide qu'il souhaitait s'était fait autour de lui à un tel point qu'on eût dit qu'il était frappé de « quarantaine ».

Cependant, depuis qu'il était au fumoir, un homme d'une cinquantaine d'années, au type très accusé d'Américain du Sud, à la chevelure et à la moustache d'un ébène trop implacable pour ne pas être artificiel..., correct, élégant même dans son smoking qui, largement ouvert, laissait apercevoir un plastron de chemise d'une blancheur éblouissante sur lequel tranchait la tache précieuse d'une énorme perle noire, n'avait pas cessé, du comptoir où il achevait de déguster un curaçao blanc, de contempler le financier, non point par simple curiosité, mais avec un intérêt dans lequel entraît une sorte d'admiration ingénue qui donnait à ses yeux bruns et veloutés une expression de naïveté presque enfantine.

Bientôt il demandait au barman qui servait ses clients avec l'onction souriante et compassée d'un personnage qui a conscience de l'importance de ses fonctions :

— Ce monsieur qui est là-bas, à droite, à la quatrième table devant la baie, n'est-ce pas Chas Orwel, le célèbre banquier de Chicago ?

— Parfaitement.

— Pourriez-vous lui faire passer ma carte ?

— Je le regrette, mais c'est impossible.

— Impossible, pourquoi ? interrogeait le consommateur.

— Ce passager a déclaré au commandant qu'il entendait qu'on le laissât tranquille et nous avons reçu, ainsi que tout le personnel du bord, les ordres les plus rigoureux à ce sujet. Quiconque les transgresserait serait impitoyablement renvoyé... Et comme je n'ai pas envie de perdre ma place...

— Je vous comprends. Car elle doit être bonne...

— Excusez-moi, monsieur, mais...

— Je ne vous en veux pas, mon ami. Et je serais désolé de vous attirer le moindre ennui. Puisqu'il en est ainsi, je vais aborder de front ce redoutable personnage.

Le barman eut un hochement de tête qui signifiait clairement :

— Je crains que vous ne soyez plutôt mal reçu.

Et ce fut avec un sourire quelque peu ironique qu'il vit son client abandonner le comptoir et se diriger vers le banquier de Chicago du pas décidé d'un homme qui veut, à n'importe quel prix, atteindre le but qu'il s'est proposé.

Chas Orwel, plongé dans une de ces demi-somnolences qui ne vous laissent plus qu'une assez vague notion de réalité, ne l'avait pas vu s'approcher. Ce fut seulement lorsqu'il l'aperçut debout devant lui, légèrement incliné, et qu'il l'entendit se présenter en un anglais correct, mais marqué d'un assez fort accent argentin : « Perez d'Alveiro, directeur du *Liberal de Buenos Aires* », que le financier s'aperçut de sa présence.

D'un mouvement brusque, il se redressa, les sourcils froncés, la bouche hostile.

Mais il était trop tard pour fuir l'intrus, d'autant plus que celui-ci, tout en conservant envers lui une attitude pleine de courtoisie déférente, n'en paraissait pas moins décidé à lui barrer la route.

D'un ton sec, que le nom et la qualité de son interlocuteur n'avaient produit sur lui aucun effet favorable, Chas Orwel répliquait :

— Que me voulez-vous ?

Le journaliste argentin, que cet accueil rébarbatif ne semblait nullement démonter, reprenait avec l'amabilité la plus conciliante :

— Je désirais, à titre purement confidentiel, vous exprimer toute mon admiration bien sincère.

Sans donner à l'Américain du Nord le temps de respirer, l'Américain du Sud reprenait avec une volubilité que l'on aurait pu presque qualifier de vertigineuse :

— Je connais votre œuvre immense, colossale, qui ne se contente pas de rayonner sur le Nouveau Monde, mais éclaire encore l'Ancien de son magique reflet. Aussi n'ai-je pu résister à la tentation de vous manifester mon sincère enthousiasme.

» Je ne sais si vous parcourez quelquefois mon journal. En ce cas, vous avez dû voir que j'y publiais chaque jour de nombreux extraits des vôtres. Et si je me permets de vous le faire remarquer, ce n'est nullement pour solliciter de votre bienveillance le moindre remerciement, mais c'est pour vous dire, au contraire, combien je vous suis reconnaissant de me fournir l'occasion de porter à la connaissance de mes lecteurs les si remarquables articles de vos éminents collaborateurs.

Si nul, moins que Chas Orwel, n'était sensible à la flatterie, nul, plus que lui, ne savait tirer parti de ses relations, même quand elles se présentaient à lui d'une façon aussi imprévue et aussi éphémère.

En écoutant l'Argentin palabrer, le banquier de Chicago, en homme d'affaires averti entre tous qu'il était, s'était dit :

— Voilà un gaillard qui m'a l'air d'être plutôt... collant. Mais, somme toute, il me fait une publicité d'autant plus agréable qu'elle ne me coûte pas un dollar ; cela vaut bien l'ennui de l'écouter quelques instants.

Et Chas Orwel, qui s'était composé un visage — nous ne dirons pas aimable, mais moins rébarbatif, — reprenait :

— Je connais le *Libéral de Buenos-Aires*. C'est un journal très bien fait, et j'apprécie fort l'hospitalité que vous accordez dans ses colonnes à la prose de mes rédacteurs.

— Vous m'en voyez ravi, mon cher... je n'ose pas dire mon cher confrère.

— Pourquoi pas ?

— A côté de vous, le géant de la presse mondiale, je ne saurais faire figure que de nain...

— Pas du tout, rectifiait le financier. Je tiens de source certaine que votre journal est très lu dans votre pays et qu'il a une très réelle influence dans les milieux diplomatiques...

— Je m'efforce d'en faire un organe qui compte.

— Et vous y réussissez...

— Monsieur Chas Orwel, vous me comblez !

— Je ne fais que vous rendre justice...

— Puisque vous êtes si bien disposé à mon égard, monsieur Chas Orwel, peut-être me permettez-vous de vous poser une question ?

— Dites... répliquait le financier qui, maintenant, ne savait plus comment se débarrasser de son tenace et insinuant interlocuteur.

— Je voudrais savoir ce que vous pensez de ce grand concours international de la paix, organisé par votre compatriote sir Billy Clifford, roi de l'électricité ?

— Le plus grand bien ! répliquait le complice de Vanda, sans la moindre hésitation.

Et avec une pointe d'agacement, il ajoutait :

— Vous devez le savoir, puisque vous lisez mes journaux.

— Certes, appuyait le directeur du *Libéral*, que rien ne semblait prendre au dépourvu. Mais, je suis infiniment satisfait de vous l'entendre confirmer de votre bouche.

— J'estime, accentuait le financier avec toute l'apparence d'une sincérité absolue, qu'au moment où l'Europe apparaît si peu décidée à entrer dans la voie du désarmement, l'initiative de mon ami Billy Clifford est extrêmement opportune... et je souhaite pour

l'humanité qu'elle aboutisse au résultat que ce grand philosophe en attend.

— M'autorisez-vous, interrompait M. d'Alveiro, à publier dans mon journal votre si importante déclaration ?

— Très volontiers.

— Je vous en remercie mille fois, et je puis vous prédire sans crainte de me tromper, qu'elle est appelée au plus grand retentissement.

— Puis-je maintenant vous demander un service ?

— Dites !

— On m'a dit que la fille de Billy Clifford se trouvait à bord du *La-Tour-d'Auvergne*... Serais-je indiscret en vous priant de bien vouloir me présenter à elle ?

Cette fois, l'Américain du Nord tiqua légèrement... Il se souvenait, en effet, de l'accueil plutôt réfrigérant que lui avait réservé Cyprian. Cependant, il était très désireux d'achever la conquête de ce journaliste argentin qui, sans s'en douter, allait si bien l'aider, en reproduisant leur conversation dans son journal, à donner le change à ses adversaires.

— Mon cher confrère, reprenait-il avec l'astucieuse habileté qui le caractérisait, je ne demande pas mieux que de vous ménager un entretien avec miss Clifford...

— Merci.

— Mais je dois vous prévenir que c'est une jeune personne très fantasque.

— On me l'a déjà dit.

— Elle n'est pas d'un abord toujours facile, d'autant plus qu'en ce moment elle est encore sous le coup de l'émotion que lui a causée la tentative d'assassinat dont son père a été victime.

— J'ai appris, en effet, que Billy Clifford avait failli être tué par des bandits... Mais il paraît que sa blessure n'était pas aussi grave qu'il l'avait dit.

— C'est exact. N'empêche que le coup a été d'autant plus rude pour

cette jeune fille... qu'un nouvel attentat peut se produire...

— Ah ! vous croyez !

— Je le crains... et il est toujours à redouter que, si bien gardé soit-il, Billy Clifford ne finisse par succomber sous les coups de ceux qui ont juré sa perte.

M. d'Alveiro interrompit :

— Quel intérêt les bandits de Chicago ont-ils donc à supprimer le roi de l'Electricité ?

Prenant un air entendu, et baissant légèrement la voix, comme s'il allait se livrer à une grave confidence, Chas Orwel reprenait :

— Mon avis est qu'il ne s'agit pas de ces bandits, aventuriers, voleurs, pillards, maîtres-chanteurs, etc., qui pullulent dans notre région et que, pour des raisons étranges, la police a toujours été impuissante à désarmer...

Et, avec un aplomb infernal, le financier martelait :

— Je crois plutôt que Billy Clifford a été attaqué par des individus à la solde de ceux qui ont un intérêt puissant à ne pas supprimer, sinon la guerre, mais tout au moins les armements...

— C'est effrayant, ce que vous me dites là, s'écriait le directeur du *Libéral*.

Alors, mon cher et grand confrère, vous croyez qu'il existe encore des gens assez criminels, assez fous pour tabler sur un nouveau conflit, vers lequel, pour le prix même des événements, le monde entier serait entraîné.

— Pourquoi pas ? répliquait Chas Orwel... Voyons, vous êtes trop clairvoyant et trop averti pour ne pas vous rendre compte qu'il y a encore et que, malheureusement, il y aura toujours des appétits que rien ne peut arrêter lorsqu'ils sont déchaînés.

Bluffant d'autant plus magistralement qu'il était convaincu que son interlocuteur ne manquerait pas de reproduire ses déclarations dans son journal, Chas Orwel poursuivait :

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE
LES MYSTÈRES DU TRANSAT

III (suite)

M. Perez d'Alveiro

— Toutes les nations qui se partagent le monde, toujours portées à suivre les directives de ceux qu'elles se sont donné pour maîtres, se laissent souvent inconsciemment entraîner par des rêves d'hégémonie politique, de suprématie industrielle, commerciale, intellectuelle et autres... Cela crée des chocs d'intérêts, d'amour-propre incessants, qui finissent par faire jaillir de la pierre du briquet l'étincelle qui suffit à allumer l'essence du réservoir, et souvent il n'en faut pas davantage pour mettre le feu aux poudres.

» Et puis, il y a aussi les grands fauves, les grands requins, les insatiables rapaces de la politique et des affaires qui ont tout à perdre de l'ordre constitué et tout à gagner d'un bouleversement même général.... Je n'ai pas

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

besoin de vous les désigner plus clairement. Vous les connaissez aussi bien que moi !

» Voilà pourquoi, mon cher monsieur d'Alveiro, il faut encourager de toutes nos forces, aider de toute notre influence le généreux projet de Billy Clifford et souhaiter ardemment que son auteur soit épargné et assiste au triomphe de son œuvre.

— Cela aussi, interrompait l'Argentin, puis-je l'écrire dans mon journal ?

— Certainement ! appuyait Chas Orwel.

— Je ne puis vous dire à quel point je vous suis reconnaissant.

— Allons à la recherche de miss Clifford, interrompait brusquement le banquier de Chicago... Je crois l'avoir aperçue tout à l'heure au salon de thé, en compagnie d'un jeune Français avec lequel, en tout bien tout honneur, elle me semble poursuivre un flirt très accentué, ce qui, pourtant, n'est guère dans sa nature...

Et passant son bras sous celui de l'Argentin, visiblement fier de la si prompte sympathie qu'il avait inspirée à l'un des rois de la finance et de la presse américaine, il entraîna ce dernier à travers la merveilleuse cité flottante qu'était le *La-Tour-d'Auvergne*.

Après avoir longé une galerie aux lambris à damiers, Chas Orwel et Perez d'Alveiro pénétraient dans un salon de thé aux larges baies bordées de rideaux de taffetas gorge de pigeon et aux parois habillées de bois rose verni ; un plafond rose très Vieille-France, composé de grands caissons ménageant une lumière diffusée, douce à l'œil et reposante à l'esprit.

Sur le parquet était tendu un tapis à dessins faits pour donner leur valeur aux gerbes florales des cretonnes de mobilier.

Les fauteuils et les canapés de sycamore blanc partaient tantôt des guirlandes bleu-roi sur vieux fond rose,

tantôt des couronnes d'une harmonie rosée sur azur.

Une très belle tapisserie représentant l'héroïque exploit de La Tour-d'Auvergne, occupait tout un panneau, formant vis-à-vis avec la porte en feronnerie de l'ascenseur.

Lorsque les deux nouveaux amis pénétrèrent dans cette pièce, il y régnait une grande animation. Au son d'un grand piano à queue de concert, sur lequel une virtuose de genre exécutait une danse nouvelle au rythme syncopé de fox-trot, que coupait de temps en temps, et de la façon la plus imprévue, la phrase langoureuse d'une valse viennoise, un essaim de jeunesse s'agitait, vire-voltait, tournoyait sur la piste en marquetterie de bois des Iles, ménagée au milieu du salon.

Chas Orwel chercha du regard miss Clifford. Il l'aperçut assez loin de lui, en une toilette du soir d'une jolie et charmante élégance, assise dans un fauteuil et regardant les couples évoluer.

Robert de Langeais se tenait debout à ses côtés et se penchait pour lui murmurer des mots qui amenaient sur ses lèvres un gracieux sourire...

Le banquier de Chicago s'avavançait vers Cyprian, lorsque, brusquement, elle se leva et, après avoir adressé un signe furtif à Robert, elle gagna avec lui l'ascenseur d'un pas rapide...

Le financier eut un geste de dépit. Car il était visible que c'était sa présence qui la faisait fuir.

Par amour-propre autant que par intérêt il voulut dissimuler sa défaite à son compagnon, et il fit semblant de rechercher miss Cyprian.

— Elle n'est pas là ! fit-il au bout d'un instant. Elle a dû regagner sa cabine. Je regrette... Demain je serai peut-être plus heureux...

— Encore merci ! déclarait l'Argentin. Et veuillez m'excuser du dérangement que je vous ai causé.

— Croyez, mon cher confrère, affirmait Chas Orwel, que je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. Si nous allions jusqu'au grand salon ? Car je ne vous cacherai pas que j'exècre la danse.

— Très volontiers..., acceptait M. d'Alveiro.

Comme ils traversaient la pièce, un steward, encombré par un plateau qui supportait un seau de glace où trempait une bouteille de champagne, se heurta au financier qui, peu endurant, lui lança en anglais quelques injures qui prouvaient son manque d'éducation première... Et comme obéissant au réflexe qui l'avait déchaîné, il le menaçait d'un poing qui s'était sensiblement rapproché de son visage. M. d'Alveiro le retenait par le bras et s'efforçait de calmer son irascible compagnon.

Celui-ci, après avoir proféré quelques grognements à l'adresse du serviteur maladroit qui, prudemment, s'était empressé de gagner le large, se laissa entraîner vers l'ascenseur qui le conduisit aussitôt dans une salle merveilleuse, véritable chasse somptueuse et intime en même temps avec sa coupole centrale au vieil or, au dôme lumineux supporté par huit grosses colonnes en palissandre.

Les murs se développaient comme un paravent de prix, dont les feuilles étaient faites de panneaux de laqué représentant la vie de La Tour d'Auvergne, gravée et peinte par le grand artiste qu'est Guy Arnoux.

Un ameublement composé de sièges en frêne blanc, recouverts de tissus de léopard ou de soierie bleue, blanche et rouge, une console en fer forgé des Indes, des petits guéridons en palissandre très art moderne dans tout ce qu'il a de léger, reposaient sur un délicieux tapis à fleurs vertes...

A peine avaient-ils pénétré dans ce hall magnifique, qu'un jeune homme

attaquait sur un piano semblable à celui du salon de thé les premières mesures d'une rapsodie de Liszt.

— Ah ça !... grommela le banquier de Chicago, qui avait autant horreur de la musique que de la danse... Ils sont donc tous déchaînés, ce soir...

Et, redevenu brutal, il fit, sur un ton de mauvaise humeur :

— Allons-nous-en !...

Ils reprirent l'ascenseur et remonterent à l'étage supérieur, d'où ils gagnèrent le pont-promenade... Tirant un étui de sa poche, Chas Orwel présenta un cigare à M. d'Alveiro, qui le refusa en disant :

— Je ne fume jamais !

— Vous, un Argentin !... s'exclamait le financier.

— Eh oui !... A cause de mon cœur, qui me joue parfois de vilains tours... Que n'ai-je votre santé magnifique !...

— A vous voir, on ne dirait vraiment pas que vous êtes malade.

— Pourtant... Ainsi, tenez. en ce moment...

— Qu'avez-vous ? s'inquiétait l'Américain en voyant son interlocuteur porter ses deux mains à ses yeux.

— Un vertige... j'y suis habitué. Je vais aller m'étendre dans ma cabine.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?...

— Non, merci...

— Cependant...

— C'est déjà dissipé... Il ne me reste plus qu'à vous dire combien je suis flatté de l'accueil que vous avez bien voulu me réserver...

— C'est tout naturel, entre confrères...

— Il y a entre nous deux une si grande distance...

— Bonne nuit, monsieur d'Alveiro...

— Bonne nuit, monsieur Chas Orwel.

L'Argentin s'éloigna du pas traînard d'un homme envahi par une subite lassitude...

Le financier alluma un cigare... et il

allait s'asseoir dans un rocking, lorsqu'il s'entendit interpeller, tout près de lui, presque à voix basse...

Nerveusement, il se retourna. Un homme de haute taille, à la silhouette de cow-boy qui voudrait se donner des allures de gentleman, se dressait devant lui... Chas Orwel serra les poings comme si, d'instinct, il se mettait sur la défensive.

Tout à coup les mains et le visage de Chas Orwel se détendirent.

— Tom Senett !... le détective privé de Chicago ! s'écriait-il avec surprise.

» Ah ça ! Comment vous trouvez-vous ici ?

Tom Senett expliquait :

— Je suis chargé par une compagnie d'assurances contre le vol de filer un bandit international, un « rat de paquebot » des plus dangereux, qui a la spécialité de dévaliser les riches passagers qui font la traversée du Havre à New-York. D'après des renseignements qui me sont parvenus et, grâce à des recoupements que j'ai pu opérer ici-même, j'ai la conviction que cet individu qui se fait appeler des noms les plus divers et possède les pièces d'identité les plus variées, s'est embarqué à bord de ce transat, et je serais surpris si l'individu avec lequel vous parliez tout à l'heure n'était pas, précisément, l'homme que je recherche.

— Cela m'étonnerait beaucoup, répliquait Chas Orwel. Car il s'est présenté à moi comme le directeur d'un grand journal de Buenos-Ayres, le *Libéral*, et, dans la conversation que je viens d'avoir avec lui, rien ne m'a permis de supposer qu'il ne me disait pas la vérité.

— Directeur du *Libéral* ! répétait Tom Senett. Vous a-t-il dit son nom ?

— Parfaitement : Perez d'Alveiro...

Tom Senett sortit d'une de ses poches un petit carnet qu'il consulta. Puis il fit d'un ton péremptoire :

— Il n'y a pas de passager de ce nom à bord du *La-Tour-d'Auvergne*.

— Vraiment!

— C'est donc bien un rat de mer! Déjà... je m'en doutais... Maintenant j'en suis sûr!

— Ah! par exemple!

— Voulez-vous voir si vous avez encore votre portefeuille?

Chas Orwel tâta son vêtement. Un cri lui échappa:

— Disparu!

— Que vous disais-je? s'exclamait le détective.

— Il est regrettable, s'écriait Chas Orwel, que vous n'ayez pas jugé utile d'intervenir plus tôt.

— Ah! pardon, se défendait Tom Senett, que la haute personnalité de son interlocuteur ne paraissait nullement intimider.

» Je ne vous ai vu avec lui que sur ce pont. Et il est infiniment probable — que dis-je? — il est même certain que le vol dont vous venez d'être victime a été accompli auparavant...

— Je me souviens, en effet, déclarait le financier, que, me trouvant au salon de thé, j'ai été bousculé par un steward.

» Il est fort possible que mon compagnon en ait profité pour me subtiliser mon portefeuille. Ce doit être un très habile pick-pocket, car je ne me suis aperçu de rien.

— Contenait-il une somme importante?

— Non, je n'ai jamais beaucoup d'argent sur moi...

— Et comme papiers?

— Rien de très intéressant...

— Donc, maigre butin.

— Très maigre. Cependant, j'espère, monsieur Tom Senett, maintenant que vous avez réussi à repérer cet habile coquin, que vous n'allez pas tarder à lui mettre la main au collet.

(A suivre.)

Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE
LES MYSTÈRES DU TRANSAT

III (suite)

M. Perez d'Alveiro

— Ne croyez pas, monsieur Chas Orwel, déclarait le détective américain, que ce soit une besogne aussi aisée qu'elle en a l'air... J'ai affaire, comme disent les Français, à un as de la cambriole, en même temps que du camouflage. Découvrir dès à présent ce bandit sur ce transat serait une opération aussi difficile que de rechercher une aiguille dans une botte de foin. Une fois dans sa cabine, vous pensez bien que notre homme a dû immédiatement faire peau neuve, soit en redevenant lui-même, soit en incarnant une personnalité nouvelle...

— Alors, il va falloir attendre jusqu'à demain ?... s'impatientait le grand brasseur d'affaires.

Avec un flegme imperturbable, Tom Senett répliqua :

— Je ne puis cependant pas frapper à la porte de chaque passager...

— C'est entendu... Mais vous pouvez

toujours alerter le commandant... Comme dans tous les grands paquebots, le *La-Tour-d'Auvergne* a sa police spéciale... Aussi, je vais de ce pas...

— Monsieur Chas Orwel... faisait le détective, je vous pris, je vous conjure de ne rien dire encore...

— Pourquoi?

— Parce que vous risqueriez de me faire perdre la prime que m'a promise ma compagnie d'assurance!

— Et pendant ce temps-là... ricanait le complice de Vanda, ce gredin va continuer la série de ses exploits. Je comprends maintenant pourquoi il tenait tant à ce que je le présentasse à Miss Clifford. Le magnifique collier de perles qu'elle arborait ce soir a certainement exercé sur lui une attraction considérable...

Et sur un ton acerbe, il grommela :

— Je reconnais bien là les procédés de messieurs les détectives privés. Ils veulent toujours avoir leur succès... leur succès bien personnel... et dans ce but vous n'hésitez pas à laisser en liberté un cambrioleur de la plus dangereuse espèce... quitte à ce qu'il vous glisse entre les mains, et dussé-je ne jamais récupérer mon portefeuille et son contenu!

Piqué au vif, le détective reprenait :

— Monsieur Chas Orwel, n'ayez aucune inquiétude sur l'issue de cette affaire... Notre cambrioleur ne peut s'évader de ce paquebot... Lorsque nous serons arrivés à destination, j'aurai la joie de l'arrêter devant vous... et comme il n'aura certainement pas jeté à la mer les banks-notes, bijoux et valeurs diverses qu'il aura réussi à subtiliser, je crois pouvoir vous déclarer qu'il ne me sera pas très difficile de les lui faire restituer à leurs différents propriétaires... De cette façon, tout le monde sera content.

— Et vos intérêts seront saufs!

— Parfaitement, appuyait Tom Sennett.

Sans doute ce raisonnement parut-il concluant à Chas Orwel, car ce fut presque cordialement qu'il reprit :

— Je sais que vous êtes un excellent

détective et qu'il y a de grandes chances pour que les événements confirment vos dires. Allons, bonsoir... Tom Senett, et bonne chance... Ainsi que vous me le demandez, je garderai le silence. Mais je ne vous cacherai pas que je suis très vexé de m'être fait duper par ce flou... Aussi, je vous engage à ne pas le laisser échapper !...

Et tout en s'éloignant, il se prit à grommeler :

— N'empêche que c'est un maître homme !

Et, songeant à de louches et prochaines besognes, il ajouta :

— C'est dommage que je ne puisse pas l'attacher à ma personne !

IV

Où nous voyons une série d'incidents aussi troublants qu'inexplicables se produire à bord du *La-Tour-d'Auvergne*

Après avoir accompagné miss Clifford jusqu'au seuil de sa cabine, où l'attendait la fidèle Cora, Robert de Langeais était rentré dans la sienne...

De plus en plus sous le charme de Cyprian, il emportait de ces quelques instants passés en tête à tête avec elle une impression de douceur et d'apaisement qu'il n'avait jamais encore connue...

Certes, il ne ressemblait en rien à ces fats stupides, prétentieux qui se figurent, dès qu'une femme ou une jeune fille leur témoigne quelque amabilité, qu'ils ont fait sa conquête et qu'il leur suffirait d'un mot, d'un signe, pour la faire tomber dans leurs bras. Il ne s'enorgueillissait pas davantage de sa valeur intellectuelle et de ses avantages physiques.

Cependant, le jeune savant était un observateur beaucoup trop perspicace et prudent pour ne pas s'être rendu compte qu'il avait produit une profonde impression sur la jolie Américaine ; celle-ci, de son côté, était beaucoup trop franche, trop « naturelle », pour ne pas laisser apparaître sur son adorable visage le reflet du sentiment qui continuait à l'envahir, d'autant plus

irrésistiblement qu'elle en éprouvait le plus grand charme...

L'un comme l'autre sentaient le fluide mystérieux de l'amour les pénétrer... avec d'autant plus d'intensité qu'il ne s'accompagnait d'aucune violence... On eût dit deux orchestres jouant la même symphonie, avec le même rythme, le même style, la même compréhension et le même enthousiasme, et qui se rapprocheraient de plus en plus entièrement pour réunir et mélanger leurs harmonies. Et c'était déjà en eux un tel enchantement qu'ils ne s'arrêtaient pas un seul instant à l'idée que la réalité pût porter atteinte à leur rêve...

Lui ne songeait plus aux obstacles que la vie — c'est-à-dire la volonté des êtres ou la force des choses — pouvait accumuler entre eux... Elle, oubliait d'autant plus facilement le serment, ou plutôt le vœu mystique qu'elle avait fait d'accorder sa main au vainqueur du tournoi... qu'elle était convaincue que c'était M. de Langeais qui remporterait la palme...

Et puis, quand on s'engage sur un tel chemin, réfléchit-on aux ronces que l'on y peut rencontrer?... Quand on voit un ciel d'un bleu sans la moindre tache, un soleil éclatant qui a fait fondre autour de lui des nuages, une mer calme, miroitante, vibrante, miroir transparent d'un azur que l'on sent se prolonger à l'infini derrière l'horizon, ou que l'on se promène dans un parc embelli et parfumé de toutes les fleurs les plus éclatantes, ou dans une forêt aux échappées inattendues, parmi les sous-bois dont le clair-obscur semble de la lumière qui jaillit du sol, lorsque l'on entend les oiseaux, tous les oiseaux chanter, entremêler leurs cris, rivaliser de vocalises..., ou que l'on voit couler un beau fleuve qui semble emporter des morceaux de ciel..., comment penserait-on au long et morne sommeil de l'hiver, aux pluies moroses, aux rafales du vent, aux arbres dépouillés qui ressemblent à de fantastiques cadavres dressés au-dessus de leur linceul de neige?...

Ah! se laisser aller à la joie de vivre..., à cet admirable bonheur que

nous consent la nature, à cette sensation ineffable du bien-être parfait qu'emporté par l'illusion du moment on est tenté de croire éternel!... Tel était présentement l'état d'âme de Cyprian et de Robert. Et leur amour à son aurore avait la pureté d'un enfant qui vient de naître.

Seul, dans sa cabine, M. de Langeais se croyait encore auprès d'elle... Derrière la cloison qui les séparait..., il l'entendait, la voyait, la respirait encore... Mais une subite angoisse l'étreignait... Car, tout à coup, il se rappelait la menace qui pesait sur sa tête..., la bataille, et quelle bataille!... La lutte dans l'ombre... contre des misérables qui ne reculeraient devant aucun crime (ils l'avaient déjà prouvé pour arriver à leurs fins). Il se rappelait les dernières paroles que Chantecoq lui avait murmurées quelques instants avant de le quitter :

— Veillez bien sur elle... Car une attaque peut toujours se produire... Veillez!

Oh ! oui, il veillait et il veillerait sans cesse, nuit et jour, à tout instant. Cependant, ainsi qu'il se le demandait, était-il capable, même si bien secondé par mistress Warbury, d'assurer à lui seul la sécurité de Cyprian ?

Depuis que le *La-Tour-d'Auvergne* avait quitté le Havre, aucun incident inquiétant ne s'était encore produit... Mais on n'était pas encore au terme du voyage, et là-bas, en Amérique, à quels nouveaux dangers miss Cyprian n'allait-elle pas être exposée ?

Aussi le jeune savant songeait-il :

— Quel dommage que Chantecoq n'ait pas pu s'embarquer avec nous ! Ah ! je voudrais bien être plus vieux de quelques semaines... En attendant... faisons de notre mieux... Dieu fera le reste !

On frappait à la porte de sa cabine. Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir, une forte voix lui lançait du dehors :

— C'est moi... mistress Warbury !...

— Qu'y a-t-il ? demandait Robert, en ouvrant la porte.

— Miss Cyprian voudrait vous parler.

— Rien de fâcheux ?

— Non, mais quelque chose tout de même de bien extraordinaire.

Après avoir refermé sa porte à clé, M. de Langeais se rendait chez la jeune fille, qui l'attendait, debout, un papier à la main...

— Lisez, dit-elle simplement à Robert en lui tendant un feuillet sur lequel étaient tracées ces lignes :

Tout va bien. Mais redoublez de prudence, et jusqu'à nouvel ordre évitez de sortir de votre cabine et surtout d'y recevoir des étrangers.

A peine le jeune savant avait-il parcouru ces lignes qu'elles commençaient à s'effacer peu à peu comme pour les deux billets que Chantecoq lui avait déjà fait parvenir dans son château de Versailles.

— Monsieur de Langeais, demandait Cyprian, que pensez-vous de cela ?

Sans la moindre hésitation, Robert répliquait :

— D'abord que Chantecoq est à bord et qu'il a décidé de nous le faire savoir...

— Cependant, objectait la fille du milliardaire, au moment du départ, nous l'avons vu sur le quai... Nous avons même échangé avec lui des signes d'adieux...

— Qui vous dit que c'était bien lui ? insinua le jeune savant... Afin de donner le change à nos adversaires dont il redoutait la présence sur ce bateau, il a très bien pu s'entendre avec un de ses collaborateurs, une de ses antennes, comme il le dit, qui a la même taille que lui et vêtu comme lui, et habilement camouflé, se sera fait passer pour lui.

— J'ai remarqué, observait l'excellente Cora... qu'il avait le col de son pardessus relevé et le bord de son chapeau mou rabattu sur les yeux. Je sais bien qu'il faisait beaucoup de vent...

— Si Chantecoq s'était embarqué, reprenait Cyprian, il nous l'eût fait savoir...

— Peut-être pas tout de suite...

— Pourquoi ?

— Sans doute avait-il de bonnes raisons pour cela ? Quand cela n'aurait été que pour mieux convaincre de son absence ceux contre lesquels il a engagé le combat... Nous sommes certainement moins bons comédiens que lui... et nous aurions pu laisser échapper un mot ou un geste qui nous eussent trahis...

— Vous avez raison, monsieur de Langeais, approuvait miss Clifford, enfin convaincue. Chantecoq doit être ici, et j'en suis bien contente.

— Et moi, donc ! appuyait le jeune savant.

— Et moi ! Et moi ! surenchérisait la gouvernante.

— Je me demande, reprenait la jolie Américaine, ce qu'il a bien pu découvrir pour me recommander une si grande prudence ?

Et avec un charmant sourire, elle ajouta :

— Ça n'est pas drôle de rester enfermée ici pendant plusieurs jours.

— Nous ferons de notre mieux pour vous distraire... s'écriait Mrs Warbury... n'est-ce pas, monsieur de Langeais ?

— Certainement...

— Pour commencer, déclarait Cyprian, je vous invite, monsieur Robert, à déjeuner avec moi...

— J'accepte avec plaisir...

— Allons, je m'aperçois que ma captivité ne sera pas aussi terrible que je le pensais...

Et, un peu songeuse, elle ajouta :

— J'ai hâte d'être hors de ce paquebot... d'abord parce que je serai très heureuse de retrouver mon cher daddy... et puis l'air que l'on respire ici est comment dirais-je bien... est... je ne trouve pas le mot...

— Empoisonné...

— C'est cela, monsieur de Langeais... Oh ! je n'ai pas peur... Ne suis-je pas admirablement gardée ? Pourtant, par instant, j'ai l'impression qu'un ennemi invisible rôde autour de nous... Tenez... il me semble qu'en ce moment il y a quelqu'un dans votre cabine...

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

IV (suite)

Où nous voyons une série d'incidents aussi troublants qu'inexplicables se produire à bord du *La-Tour-d'Auvergne*

— Je viens de la quitter, il n'y a qu'un instant... et je suis sûr qu'il n'y avait personne, déclarait Robert de Langeais.

Miss Cyprian qui venait de coller son oreille contre la cloison lui adressait un geste rapide qui signifiait :

— Attendez...

Puis, revenant vers M. de Langeais, elle lui murmurait :

— Je viens d'entendre le panneau grincer... Et ce n'était pas le bruit très significatif du bois qui joue, mais bien celui que produit la pression assez forte d'un corps contre un battant de porte...

Le jeune savant fut écouter à son tour... Au bout d'un instant, il fit un signe d'acquiescement... Et se rappro-

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

chant de miss Cyprian et de la gouvernante, il fit tout bas :

— J'ai même perçu un bruit de pas. Pourtant je suis sûr d'avoir fermé ma porte à clef.

— Il y avait peut-être quelqu'un de caché dans votre cabine, observait Mrs Warbury.

— Je vais en avoir le cœur net... décidait M. de Langeais.

Tout en sortant son browning, il recommandait à la jeune Américaine :

— *Surtout, quoi que vous entendiez, et quoi qu'il arrive*, ne sortez pas de votre cabine, car il est fort possible que l'on cherche à nous attirer dans un piège.

L'excellente Cora appuyait :

— Cela ne me surprendrait pas autrement. Il y a des gens suspects ici... J'ai remarqué tout particulièrement un fabricant de canons, un barman et un opérateur de cinéma...

Mais Robert avait déjà quitté la cabine de miss Clifford et s'arrêtait devant la sienne... Il voulut en ouvrir brusquement la porte... Elle lui résista... La serrure était toujours fermée. Il y introduisit sa clef... qu'il fit fonctionner sans le moindre effort... et entrouvrit le battant. Il constata que l'électricité était éteinte. Or, il était certain de l'avoir laissée allumée. Vivement, il tourna un commutateur. La pièce était vide. D'un bref coup d'œil, il constata qu'il y régnait le même ordre que lorsqu'il l'avait quittée...

— Nous nous serons trompés, se dit-il...

Et sans perdre une seconde, il s'en fut rassurer miss Clifford qui attendait son retour avec une vive impatience. Ils se souhaitèrent un affectueux bonsoir. Et tout en échangeant une chaleureuse poignée de main avec le jeune savant, la bonne Cora murmura :

— N'empêche que je ne vais dormir que d'un œil !...

M. de Langeais réintégra immédia-

tement son appartement... Après avoir glissé son revolver sous son traversin, il s'en fut déposer son portefeuille dans un petit meuble formant coffre et muni d'une serrure de sûreté, puis... il se déshabilla tranquillement... revêtit un pyjama... gardant sur sa poitrine un sachet rectangulaire en peau de chamois qui était suspendu à son cou par une chaînette d'acier... Cadeau de Chantecoq... il servait d'enveloppe de sûreté aux plans secrets que l'inventeur emportait en Amérique.

Il se sentit alors... — lui qui était encore si bien éveillé quelques instants auparavant — envahi par une fatigue physique analogue à celle qu'il avait éprouvée lorsqu'en voulant relire le premier message de Chantecoq, il avait été immédiatement terrassé, ou plutôt écrasé par un irrésistible besoin de sommeil...

Le pas lourd... et le cerveau déjà embrumé, il se dirigea vers un nécessaire de voyage dans lequel il avait enfermé une petite fiole contenant un antinarcotique que, sur les conseils de Chantecoq, il s'était fait préparer d'après une ordonnance de son ami le D^r Martens..

Au moment où il étendait le bras pour s'en emparer, il se sentit pris d'un étourdissement qui faillit lui faire perdre l'équilibre. S'appuyant contre un meuble, il demeura un instant, les yeux fermés... comme ébloui par les étincelles d'or qui vibraient dans ses prunelles.

De nouveau, il étendit le bras vers le nécessaire, mais il ne put l'atteindre... et titubant comme un homme ivre, il s'en fut tomber sur sa couchette... où il demeura inerte, vaincu, annihilé, par l'immense torpeur qui s'était emparée de lui...

.

Lorsque le lendemain, vers 8 heures, M. de Langeais se réveilla, il éprouvait les mêmes symptômes que lorsqu'il

était sorti du sommeil léthargique dans lequel Vanda l'avait déjà plongé... par deux fois... Même courbature, même lourdeur de tête, même malaise général... Un instant, il demeura hébété... sans pensée... comme s'il n'y avait plus en lui que de la vie animale... Mais, peu à peu, l'engourdissement cérébral dont il était frappé se dissipa... Et se rappelant les incidents plutôt troublants de la soirée précédente, empoigné par une crainte instinctive, il porta la main à sa poitrine. La chaînette d'acier pendait toujours autour de son cou, mais le sachet avait disparu.

Cette découverte lui donna un tel coup de fouet que, d'un bond, il fut sur ses jambes... Redevenu entièrement lucide, il chercha avant d'alarmer qui que ce fût, à se rendre compte comment et par qui ce larcin si audacieux avait été accompli.

— Il est évident, raisonnait-il, que lorsque je me trouvais chez miss Cyprian, quelqu'un a profité de mon absence pour s'introduire dans ma cabine, je ne sais trop comment — cela n'a d'ailleurs, pour l'instant, aucune importance — et pour y répandre quelques gaz somnifères, très subtils, entièrement inodores, et semblables à ceux dont Vanda a déjà fait usage pour m'endormir... Logiquement, je devrais en conclure qu'elle n'est point étrangère à cette nouvelle histoire.

— En attendant, faisons notre petit Chantecoq... c'est-à-dire, cherchons à nous rendre compte comment mon *endormeur* ou... mon *endormeuse* a pu pénétrer dans cette cabine...

— Ici, deux portes, raisonnait-il... une communiquant avec la cabine de miss Cyprian... et fermée par une solide serrure et un verrou de sûreté. L'autre, avec le dehors... Il me semble difficile que ce soit par celle-là que mon *voleur* ou... ma *voleuse* soit entré ici. Car en admettant qu'il en eût possédé une

double clef, — ce qui, somme toute, est possible, — il eût joué un jeu extrêmement dangereux en s'introduisant chez moi par cette voie, sans s'être préalablement assuré que la durée de mon absence lui permettrait de préparer sa mise en scène sans être surpris par mon brusque retour. Peut-être existe-t-il une autre entrée ?... Cherchons !

Bientôt, son attention fut attirée par une tenture en damas rouge qui, suspendue à des anneaux de cuivre à une tringle du même métal tombait du plafond jusqu'au parquet. Il s'en fut écarter ce rideau. Il dissimulait une porte semblable à celle qui donnait accès à la cabine de miss Clifford... et était munie du même moyen de défense.

M. de Langeais constata que si la serrure était toujours fermée, le verrou était ouvert. Cela lui suffit pour en conclure que le *cambricoleur* ou... la *cambrieuse* s'était introduit chez lui par cette porte, grâce à un jeu de fausses clefs qui lui avait permis de faire fonctionner à la fois et le verrou et la serrure, mais qu'en partant, il s'était contenté de manœuvrer la serrure, et avait oublié ou négligé le verrou.

Presque aussitôt... une autre découverte extrêmement intéressante allait renforcer ses premières hypothèses et même les transformer en une certitude quasi absolue.

En effet, en inspectant minutieusement sa cabine, afin de voir si le mystérieux visiteur nocturne n'y avait pas laissé quelque trace de son passage, le jeune savant découvrait dans un coin un petit tube en acier de la taille de ceux dont les fabricants de produits pharmaceutiques se servent pour y enfermer des pommades ou des onguents divers... M. de Langeais remarqua qu'un de ses extrémités était munie d'une sorte de robinet ouvert et par lequel le gaz

somnifère avait dû s'échapper et se répandre peu à peu à travers la pièce...

Après avoir constaté que le tube était entièrement vide, M. de Langeais approcha l'orifice de ses narines. Il ne perçut aucune odeur qui lui permit de préciser ou même de soupçonner la nature de son contenu.

— C'est bien ce que je pensais, se dit-il... La plaisanterie continue !

Un coup discret retentissait à la porte...

— Qui est là ? lançait Robert.

— Li Ho Tsang... répondait du dehors une petite voix criarde et perçante...

M. de Langeais s'en fut ouvrir... Un Chinois auquel il eût été bien difficile de donner un âge, tant son visage jaune et ridé de vieux parchemin contrastait avec l'acuité de ses yeux bridés, apparut, vêtu du veston blanc et du pantalon noir, uniforme obligatoire de tout le personnel du bord... Il portait dans ses mains un plateau qu'il déposa sur une table. C'était le premier déjeuner, classiquement composé de thé, de toasts, de beurre et de confitures...

Pendant que, avec des gestes d'officiant, il versait lui-même dans une tasse le breuvage parfumé, M. de Langeais l'observait avec attention.

Il venait en effet de se rappeler la recommandation que Chantecoq dans son unique billet de la veille avait faite à miss Clifford et qu'il avait soigneusement notée dans sa mémoire.

Et surtout, n'absorbez que les aliments et les boissons que vous apportera le Chinois.

Par une association d'esprit toute naturelle, le jeune savant était en train de se dire :

— Ces simples mots prouvent que Chantecoq est en relations directes et confiantes avec ce Li Ho Tsang... Est-ce que par hasard... ce ne serait pas une de ses antennes ?...

Et à tout hasard, il s'écriait brusquement :

— Monsieur Météor !

Le Chinois eut un léger tressaillement qui n'échappa point à l'œil perspicace de M. de Langeais. Mais il n'en continua pas moins son service sans paraître le moindrement alerté par le nom de Météor que le passager venait de lancer d'une façon aussi inattendue. Cependant, du coin de l'œil, il observait lui aussi le jeune savant qui s'était assis sur le canapé...

— Combien de morceaux de sucre ? demandait-il de sa voix de crécelle et avec cet accent enfantin qui caractérise les originaires d'Extrême-Orient lorsqu'ils parlent une langue européenne.

— Deux ! fit Robert.

Tandis que le Chinois, à l'aide d'une pince en métal, laissait tomber les deux pierres au fond de la tasse, Robert, en trois enjambées rapides, gagnait la porte. Et lorsque l'Asiatique se retourna pour sortir de la cabine, il se trouva avec le jeune savant qui lui barrait le passage et lui lançait, sur le ton de la plus cordiale bienveillance :

— Voyons, monsieur Météor... vous n'allez pas vous évaporer ainsi !...

Sur le ton d'un homme qui vient d'éprouver une violente déception, la première antenne de Chantecoq s'écriait :

— Alors, mon cher maître, vous m'avez reconnu ?

Et comme M. de Langeais lui donnait une tape amicale sur l'épaule, le secrétaire de Chantecoq formulait d'un ton navré :

— Ce que le patron va être furieux quand il va savoir cela ! Et moi qui croyais m'être si bien rendu méconnaissable !

— Eh bien ! là vrai, monsieur le comte, comme on dit à Paname, vous m'en mastiquez les quatre coins ! Pour une gadiche, c'est une gadiche... Me voilà déshonoré !

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

IV (suite)

Où nous voyons une série d'incidents aussi troublants qu'inexplicables se produire à bord du *La-Tour-d'Auvergne*.

M. Robert de Langeais s'efforçait de rassurer Météor.

— Si M. Chantecoq, affirmait-il, n'avait pas ordonné à miss Clifford de ne pas sortir jusqu'à nouvel ordre de sa cabine, je vous assure que je n'aurais jamais supposé un seul instant que le pittoresque magot n'était autre que le jeune et si précieux collaborateur de notre grand et cher détective.

— Alors, vous pensez, monsieur le comte, qu'en dehors de vous personne ne peut se douter...

— Que vous n'êtes pas un « Fils du ciel » authentique ? Je vous le garantis absolument.

— Vous ne dites pas cela pour me consoler ?

— Pas du tout.

— Ouf !... Ça va mieux !... Mais j'ai eu chaud !...

— Maintenant, donnez-moi des nouvelles de votre patron.

— Ça, monsieur le comte, malgré tout mon désir de vous être agréable, cela m'est absolument impossible...

Et sur un ton de solennité comique, le brave garçon martelait :

— *Se-cret... pro-fes-sion-nel !*

— Je n'insiste pas, déclarait M. de Langeais. Cependant je ne voudrais pas attendre que votre patron se révélât à moi pour lui communiquer certains renseignements qu'il ne serait peut-être pas fâché de connaître, et que... vous pourriez peut-être lui faire parvenir.

D'un air mystérieux et réticent, Météor reprenait :

— Mon cher maître, je ne puis rien vous garantir. Mais dites toujours... Car il est utile que je sois fixé sur tout ce qui se passe ici d'étrange.

Le jeune savant faisait au secrétaire du détective le récit du vol dont il avait été victime, ainsi que des circonstances qui l'avaient suivi et précédé.

Quant il eut terminé, Météor, qui avait écouté M. de Langeais, d'abord d'un air intéressé puis avec un sourire sans cesse grandissant demandait :

Vous permettez mon cher maître, que je me livre dans votre cabine à une petite inspection ?

Faites donc...

La « première antenne de Chante-coq » commença par s'agenouiller sur le parquet que recouvrait le tapis et, tout en se traînant sur les genoux, il le regarda de près, le flairant comme un limier à la recherche d'une piste. Il gagna ainsi la porte qui était recouverte d'une tenture qu'il fit glisser sur sa tringle. Et, se relevant, il examina avec attention la serrure et le verrou.

M. de Langeais le regardait opérer. Ses premières recherches, selon la méthode *chantecoquienne*, c'est-à-dire

posément, méticuleusement, sans négliger le moindre détail...

— Décidément, se disait-il, notre grand détective national a en ce jeune homme un excellent collaborateur. Il ira loin, lui aussi.

Météor s'agenouillant de nouveau, rampait jusqu'à la couchette et, s'armant d'une lampe électrique de poche, il se glissait sous elle, comme un mécanicien sous son auto. Mais son inspection fut, cette fois, de courte durée, car, bientôt, il revenait vers M. de Langeais et, d'un air satisfait, lui déclarait :

— Je suis fixé ! Par cette cabine qui avait été retenue, mais dont, au dernier moment, le titulaire a fait savoir qu'il ne pouvait pas s'embarquer..., quelqu'un s'est introduit ici la nuit pendant que vous étiez chez miss Clifford... et a déposé sous votre couchette ce tube que vous venez de me montrer... et qui, suivant vos prévisions, contenait un gaz somnifère dont les vapeurs vous ont immédiatement plongé dans un sommeil léthargique.

La personne en question est repartie par où elle était venue... Elle a attendu que vous fussiez complètement endormi. Alors, munie d'un masque qui l'empêchait de respirer à son tour les émanations qui, à ce moment, devaient encore être répandues dans votre cabine, elle vous a tout tranquillement dérobé votre sachet. Puis elle s'est défilée, *en douce*, emportant avec elle le précieux objet.

— Avez-vous des soupçons ? questionnait Robert.

— Mieux que cela... une certitude, répliquait Météor.

— Et c'est ?...

— La princesse Vanda, parbleu !

— Vous croyez ?

— Ce ne peut être qu'elle !...

— Alors, elle serait à bord ?...

— Jusqu'alors, le patron et moi, nous nous en doutions... mais nous n'en étions pas absolument sûrs. Maintenant, nous en avons la preuve !

— C'est effrayant ! soulignait M de Langeais.

— Effrayant ! pourquoi ? interrogeait Météor qui semblait enchanté de sa découverte.

— Et Miss Cyprian ?...

— Ne vous en faites pas pour elle... Si elle ne commet pas d'imprudences... et elle n'en commettra pas, il ne peut rien lui arriver de fâcheux... Seulement, je vous demanderai, mon cher maître, afin de ne pas l'inquiéter inutilement, de ne pas lui raconter le vol dont vous avez été victime... et puis, pour ne pas me gêner dans mes fonctions, de ne pas lui révéler que je suis Météor...

— C'est entendu...

— Je vous remercie...

— En attendant, reprenait gravement le jeune savant, voici la formule de mon invention entre les mains de nos ennemis...

— Heu... Heu... ponctuait évasivement Météor...

— Alors ?...

— Mon cher maître, reprenait la « première antenne de Chantecoq », sur un ton de réserve malicieuse... je ne puis pas vous en dire bien long... Mais sachez seulement que mon patron a plus d'un tour dans son sac... La-dessus je vous quitte... Car il faut que je m'occupe de votre déjeuner...

— De mon déjeuner ?

— Eh oui ! Vous avez donc oublié que vous étiez l'invité de miss Clifford ?

— C'est vrai !

— Elle s'en souvient bien, elle. La preuve... c'est qu'elle m'a commandé un menu épatant... Il va falloir que je me distingue...

— Ah ça ! vous êtes donc aussi cuisinier ?

— Je m'en vante... et j'ose espérer que vous serez satisfait de ma... bouillie...

— J'en accepte l'augure...

— Alors, à tout à l'heure... monsieur le comte.

— A tout à l'heure, mon ami.

Et le faux Chinois disparut dans une pirouette.

— Le brave garçon ! se dit Robert... tout vibrant d'allégresse à la pensée du doux instant qu'il allait passer auprès de Cyprian...

Mais soudain, son visage se rembrunit. Il venait d'avoir la subite impression que l'image de Vanda se dressait subitement entre la jolie Américaine et lui... Et saisi d'une poignante angoisse, il se demandait :

— Comment a-t-elle pu savoir que ce sachet contenait mon invention et que je le portais sur ma poitrine et quel crime nouveau peut-elle bien préparer ? Heureusement que Chante-coq veille... Car cette femme ici... c'est l'enfer à notre porte !...

Installée devant sa coiffeuse, Miss Cyprian achevait d'arranger harmonieusement ses boucles blondes, lorsque mistress Warbury pénétra brusquement dans la cabine... Remarquant son visage renfrogné, la jolie Américaine s'écriait :

— Est-ce que vous m'apportez une mauvaise nouvelle ?

— Pas du tout ! se hâtait de rassurer la gouvernante. Tout va bien au contraire...

— Alors... s'étonnait la fille du milliardaire, pourquoi cette mine boudeuse... qui vous va si mal ?...

— Mais je ne boude pas...

— Je vous assure, ma bonne Cora, que vous n'avez pas votre figure ordinaire... Ou vous êtes malade...

— Je ne me suis jamais si bien portée.

— Ou alors... vous avez quelque chose que vous ne voulez pas me dire !

— Mais non.

— Mais si... Je parie que vous venez de vous croiser avec un marchand de canons !

— Pas du tout.

— Avec le fabricant de cocktails ?

— Non !

— Alors avec l'opérateur de cinéma ?...

— Pas davantage...

— Alors ?

Il y eut un bref silence... au bout duquel Cyprian reprit :

— Le Chinois vient de m'apporter le menu.

Et prenant un bout de papier qui était déposé sur la coiffeuse, elle le tendit à la gouvernante en disant :

— Regardez ! Je crois que ce sera très bien...

Sans le moindre empressement, mistress Warbury s'empara du papier et avant même d'y avoir jeté les yeux, elle le rendait à la jeune fille en grommelant :

— Oui, oui, ce sera très bien !

— Vous ne l'avez même pas lu...

— Je vous avoue que cela ne m'intéresse que très vaguement...

— Comment ! vous qui aimez toutes les bonnes choses... et en grande quantité !...

Et d'un ton taquin, Cyprian se mit à énumérer :

— Friture italienne... filets mignons de mouton... blanquette d'agneau... poulets grillés...

Constatant que ces promesses culinaires ne déridaient en rien sa gouvernante, la jolie Américaine s'écriait :

— On dirait que cela vous ennueie que j'aie invité M. de Langeais à déjeuner...

Mistress Warbury se contenta de pousser un soupir aussi profond que ceux qu'elle exhalait quand elle pensait à ses trois maris envolés...

Cyprian, qui aimait à la taquiner, observait :

— Je croyais que monsieur de Langeais vous était très sympathique. Vous paraissiez même vous accorder fort bien avec lui.

La gouvernante gardait un silence hostile...

— Il a, comme vous, horreur de la guerre...

— Hou !...

— Il ne boit jamais d'alcool...
— Hou ! Hou !...
— Il m'a dit devant vous qu'il n'allait jamais au cinéma !
— Hou ! Hou ! Hou !...
— Alors, que lui reprochez-vous ?
— A lui, rien... bougonnait Cora... Il fait son métier d'homme...
— Qu'entendez-vous par là ?
— Il vous fait la cour !
— A moi !
— Comment ! vous ne vous en êtes pas encore aperçue !... S'il n'y avait que cela ! Mais, chose beaucoup plus grave, vous en devenez chaque jour de plus en plus amoureuse...

— Et quand cela serait ! s'écriait Cyprian avec franchise.

La bonne Cora reprenait :

— Ce serait un désastre.
— Pourquoi ?
— N'avez-vous pas promis d'accorder votre main au vainqueur du concours ?
— C'est exact !
— Alors, si monsieur de Langeais n'est pas le vainqueur ?
— Il le sera !
— Qu'en savez-vous ?
— J'en suis sûre !

Comprenant que toute objection serait vaine et que moins que jamais sa jeune maîtresse, à laquelle elle était si fidèlement attachée, était disposée à suivre ses conseils, mistress Warbury se contentait de murmurer :

— Après tout, cela vous regarde...

Et avec un accent de bonté infinie et de tendresse touchante, elle ajouta :

— Ce que je vous en dis, c'est parce que cela me ferait beaucoup de peine que vous ayez du chagrin... moi j'ai passé par là... et c'est terrible... Quand on s'évoit abandonnée successivement par trois maris que l'on aimait... et dont on croyait être aimée pour toujours... c'est très pénible... je vous assure... et il faut avoir une rude santé morale pour se guérir de cette triple blessure !...

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

IV (suite)

Où nous voyons une série d'incidents aussi troublants qu'inexplicables se produire à bord du *La-Tour-d'Auvergne*

— Ma bonne Cora, reprenait Cyprian, tout attristée, je vous demande pardon d'avoir ravivé ainsi inconsidérément votre peine... Car je vous aime bien, moi aussi, et je vous croyais depuis longtemps consolée...

— J'ai l'air comme cela... confessait la gouvernante...

Et avec conviction, elle affirmait :

— Mais je n'ai rien oublié... Ils étaient si beaux, tous les trois... Je ne vous ai jamais montré leurs portraits... Je les ai là... Je les emporte toujours avec moi...

— Faites voir ! Invitait Cyprian qui avait retrouvé son sourire.

L'excellente femme s'en fut prendre

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

dans un nécessaire de voyage une enveloppe dont elle retira trois photos... qui représentaient trois solides gaillards dont elle plaça les effigies sous les yeux de sa maîtresse.

— Celui-ci... expliqua-t-elle... c'est le numéro 1... Willy Quickly... champion de rugby... et électricien de son état... C'est celui qui est resté en Allemagne... C'était un véritable athlète, quel dommage ! Voici le numéro 2... Jacke Howard... Croyez-vous qu'il avait de beaux cheveux frisés ?...

— Que faisait-il, celui-là ?

— Bootlegger !... C'est ce qui l'a perdu... Car il avait trop d'occasions de boire ! Quel dommage ! Quand il était à jeun, c'était le plus doux des hommes. Il se serait écarté de sa route pour ne pas marcher sur un escargot... Quant au numéro 3... Douglas Eller... il était violoniste... Il en avait du talent !... Quand il jouait... il vous faisait passer un frisson dans le dos... Aussi, toutes les femmes couraient-elles après lui... Malgré cela, il m'était resté fidèle... Car il m'aimait beaucoup... et moi donc... lorsqu'un jour, il fit connaissance d'une star...

Elle s'arrêta prête à pleurer...

— Remettez ces photos dans leur enveloppe... faisait doucement Cyprian.

— Mais non.

— Si, vous voyez bien que cela vous fait du mal.

— Les coquins !... Croyez-vous qu'ils étaient beaux ?

— Je crois que s'ils me revenaient, je leur pardonnerais à tous les trois...

— Vous êtes généreuse !... soulignait Cyprian.

— C'est si triste de se dire qu'on finira peut-être sa vie toute seule...

— Eh bien !... prenez-en un quatrième... lançait gaiement la jeune Américaine.

— Après tout, pourquoi pas ? déclarait la bonne Cora que ses déboires conjugaux n'avaient point guérie de sa monomanie du ménage...

— Vous voyez bien.... faisait constater Cyprian, qu'on ne peut pas vivre sans amour !

— Je suis obligée de reconnaître que vous avez raison.

— Alors, ne nous en voulez pas si M. de Langeais et moi... nous... ?

Elle s'arrêta... n'osant dire encore : si nous nous aimons !

Et saisissant la main de sa gouvernante, elle fit :

— Surtout, ma bonne Cora, ne dites pas à M. de Langeais que je me suis engagée ainsi... Car j'aurais peur que cela lui fit de la peine !...

V

« A ceux qui s'aiment »

— Clara, vous allez être contente de moi, s'écriait Vanda qui, en ouvrant les yeux vers 10 heures du matin, avait tout de suite aperçu la doctoresse debout, près de sa couchette.

Remarquant son visage reposé... et surtout son regard, à la fois brillant et calme, la demoiselle de compagnie exprimait :

— On dirait que vous avez fait un beau rêve...

— Pas du tout !... Grâce à vous, j'ai remporté une grande victoire sur moi-même.

— Comment cela ?

— Après avoir longuement réfléchi aux conseils que vous m'aviez donnés, je me suis dit que j'avais bien tort de ne pas chercher à me délivrer de l'emprise d'un amour impossible...

— Enfin !...

— Oh ! cela n'a pas été tout seul... j'ai dû lutter... énergiquement, féroce-ment contre moi-même... Puis, tout à coup, j'ai senti que j'étais la plus forte !... A partir de ce moment, la passion que m'inspirait Robert de Langeais s'est transformée... non pas en une de ces haines qui vous donne l'immédiate volonté de briser l'idole que l'on adorait la veille... Non ! J'ai senti en moi s'allumer le désir de le faire

souffrir à son tour... autant et même plus que j'avais souffert moi-même. Et dès la nuit dernière j'ai mis mon projet à exécution... Asseyez-vous là, sur le pied de ma couchette, je vais tout vous dire...

Intriguée, la doctoresse s'installait, avide d'entendre Vanda, qui reprenait :

— Par la cabine que j'avais fait retenir sous un nom d'emprunt et où je puis entrer à volonté, grâce à l'instrument précieux que vous savez... j'ai pu pénétrer dans celle de Robert, au moment où il était allé dire bonjour à son « flirt », c'est-à-dire à miss Clifford... Après avoir déposé sous la couchette un de vos tubes X-3... je me suis retirée... J'ai attendu qu'il dormit profondément et, munie de mon masque A. R., je me suis glissée à nouveau dans sa chambre. Mon intention était de m'emparer de la formule de son invention, qu'il devait certainement dissimuler dans ses bagages de cabine... Afin de m'assurer qu'il était bien endormi, je m'approchai de Robert... je me penchai vers lui... et je constatai qu'il dormait du même sommeil léthargique assez profond pour me permettre d'agir en toute tranquillité... J'allais m'y employer, lorsque j'aperçus, à travers l'échancrure de son pyjama déboutonné, un sachet suspendu à son cou par une chaînette d'acier... Je me dis : ce doit être la formule ou les plans de son invention... et sans hésiter... je m'en emparai !...

Prenant l'enveloppe en peau de chamois, qu'elle avait dissimulée sous son oreiller, Vanda ajoutait simplement :

— Le voici !

— Vous ne l'avez pas ouvert ?

— Non ! bien que l'envie m'en démangeât... Mais j'ai préféré que vous fussiez là. Car mes connaissances scientifiques ne sont pas assez étendues pour que je puisse me rendre compte, surtout à première vue, de la valeur du contenu dans ce sac, tandis que vous, qui êtes une savante, vous allez pou-

voir me dire tout de suite si, comme je l'espère, j'ai fait une trouvaille importante.

Observant que le visage de Clara, loin de manifester la satisfaction qu'elle escomptait, se renfrognait en une expression de désapprobation fortement caractérisée, la fille du diable s'écriait :

— On dirait que vous me blâmez ! Pourquoi ?

Avec la franchise qu'elle observait toujours avec Vanda, la doctoresse ripostait :

— Parce que je trouve que vous avez été très imprudente.

— Pourquoi ?

— Réfléchissez un peu, Vanda, et vous conviendrez avec moi qu'en dérobant ce sachet à votre ancien amant, vous risquez fort d'éveiller ses soupçons et de lui inspirer l'idée que vous vous trouvez à bord de ce paquebot.

Avec un sourire satanique, la princesse répliquait :

— Vous me prenez donc pour une enfant ! On dirait que vous ne me connaissez pas.

— La vengeance n'est-elle pas une des forces de la passion, et la passion n'a-t-elle pas souvent pour résultat d'aveugler les plus clairvoyants ?

— Oui... mais pas moi ! posait la fille du diable, avec autorité...

Et tout en fixant sur sa confidente un regard pénétrant, elle poursuivit :

— J'ai réfléchi longuement aux conséquences de mon acte... et j'ai pris toutes les précautions nécessaires... afin que Robert ne se doutât pas que c'était moi qui lui avais pris cet objet. Hier soir, n'est-ce pas, vous avez entendu Chas Orwel raconter que son portefeuille lui avait été dérobé par un bandit international qui aurait trouvé le moyen de s'introduire à bord du *La-Tour-d'Auvergne*... Mais je vous expliquerai cela tout à l'heure. En attendant, voyons un peu ce que contient ce sachet...

D'un geste bref, elle détacha la fermeture dite « électrique » du sac en peau de chamois et en retira une liasse de papiers très minces. A peine les documents avaient-ils vu le jour... qu'ils s'enflammaient dans ses mains... et, pour ne pas se brûler les doigts, elle dut les jeter sur le tapis, tandis que Clara Wiking, non moins sidérée, courait vite chercher une carafe d'eau et inondait de son contenu le petit brasier dont il ne resta bientôt plus que des cendres...

— Je suis jouée !... murmurait Vanda, toute frémissante de colère.

Et tout en contemplant d'un œil dilaté par la fureur les débris de papier calcinés qui se recroquevillaient sur le tapis, elle s'écria comme si elle s'adressait à celui qu'elle avait tant aimé et que, maintenant, elle haïssait ou tout au moins se figurait haïr !

— Tu veux la guerre, et bien tu l'auras ! Et si tu te figures que même avec l'aide de Chantecoq, dont j'aperçois la main derrière toutes ces manigances, tu viendras à bout de moi, tu te trompes ! Je serai la plus forte, oui, la plus forte, quand je devrais...

Elle se tut. Sa physionomie s'était transformée à un tel point que Clara elle-même en tressalait. Ce n'était plus en effet une femme qu'elle avait devant les yeux, mais un être surnaturel, une *démone* incarnée, annonciatrice de l'archange déchu qui semblait l'avoir engendrée ; et il émanait d'elle une telle force, une telle volonté de mal, qu'on eût dit qu'elle n'avait pas reçu d'autre mission en ce monde que d'y jouer le rôle de l'ange, ou plutôt du diable exterminateur prédit par l'Apocalypse et qui, dans le paroxysme de son orgueil, aurait entrepris de détruire l'œuvre de Dieu.

Bientôt, redevenue souverainement impérieuse, elle reprenait :

— Clara, écrivez !

La doctoresse qui, cette fois, ne dominait plus Vanda... mais semblait do-

minée par elle, se dirigea vers un petit bureau de correspondance et, s'armant de son stylo, elle s'apprêta à reproduire sur une feuille de papier étalée devant elle... les phrases que la princesse allait lui dicter.

Après s'être recueillie un instant, Vanda, les paupières à demi fermées, attaquait en anglais :

« Monsieur de Langeais,

» Il n'est pas permis de jouer un
» pareil tour à un pauvre cambrioleur
» qui a tant de mal à gagner sa vie...
» Moi qui croyais avoir réussi à... vous
» emprunter quelques beaux billets que
» je me serais empressé de vous rem-
» bourser avec de gros intérêts si,
» comme j'avais tout lieu de l'espérer,
» grâce aux capitaux fournis par vous
» et que je comptais bien faire fructi-
» fier, j'avais conquis promptement
» une brillante fortune !... Et voilà
» qu'au lieu de bank-notes, je trouve
» dans ce sachet que vous portiez sur
» votre poitrine quelques méchants
» papiers qui s'empressent de prendre
» feu dès qu'ils se trouvent au contact
» avec la lumière du jour, me grillent
» le bout des doigts d'une façon fort
» désagréable !

» Ce n'est pas gentil, monsieur de
» Langeais, d'abuser ainsi de vos con-
» naissances scientifiques pour ruiner
» les espérances d'un homme auquel il
» n'a manqué que l'argent pour soule-
» ver les obstacles accumulés sur sa
» route.

» Malgré cela... je ne vous en veux
» pas ! Car c'est du beau sport et
» je suis moi-même très sportif... Je
» vous renvoie donc ce sachet avec tous
» mes plus chaleureux compliments et
» l'expression de ma sympathie la plus
» sincère.

» Georges O'CONNELL,

*Président du Syndicat des rats
de transat internationaux.* »

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

V (suite)

« A ceux qui s'aiment »

Sa dictée terminée, Vanda ordonnait à sa secrétaire :

— Maintenant, vous allez me « taper » ce brouillon sur une feuille de papier que je glisserai dans ce sachet qu'il s'agira ensuite de faire parvenir à son propriétaire, dans le plus bref délai.

— Comment allez-vous faire ? interrogeait la doctoresse.

— C'est mon affaire.

— Je crois que maintenant, il vous sera bien difficile de pénétrer chez M. de Langeais par la cabine inoccupée...

— C'est à voir !

— Vanda !

— Ne vous occupez pas de cela... puisque je m'en charge.

— Et si M. de Langeais porte une plainte contre cet O'Connell ?

— Il peut !...

— Et si O'Connell est arrêté ?

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Cela ne me gênera en rien.
— Il niera être l'auteur du vol de ce sachet....

— On ne le croira pas !...
— Vanda, vous me faites peur...
— Pourquoi ?
— Je vous trouve trop audacieuse...
— Sans audace, pas de succès...
— Sans prudence, pas de victoire...
— Prenez votre machine... et commencez à taper... Et puis, je vous prie, faites une autre tête. Vous n'êtes déjà pas très belle quand vous êtes de bonne humeur.

— Je le sais... soupirait la doctoresse.

— Mais... quand vous avez des idées noires... oh ! alors...

— Il ne faut pas m'en vouloir, reprenait la demoiselle de compagnie... Je suis si doublement et si fortement attachée à vous et à la cause que je ne vous sépare pas l'une de l'autre !... Et voilà pourquoi, parfois, je suis inquiète.

— Hier, observait Vanda, c'était vous qui vous efforciez de ranimer mon énergie défaillante... vous y êtes parvenue... Aujourd'hui, c'est à moi de raviver en vous la flamme de la confiance... Voilà pourquoi je vous dis : Clara, jusqu'à présent n'ai-je pas réussi à surmonter toutes les difficultés, à éviter toutes les embûches accumulées sur mon chemin, à dominer les hommes, à vaincre les éléments et à passer partout sans que personne se doutât que Vanda, la grande sportive, la princesse errante, l'originale, l'excentrique, la demi-folle, n'était autre que l'animatrice mystérieuse des formidables événements qui se préparent et qui sont destinés, en remplaçant tant d'autorités diverses, par une volonté unique et dotée de pouvoirs sans limites, à renouveler la face du monde ?...

— C'est vrai ! Mais...

— Il y a... n'est-ce pas ?... ce qu'on appelle la pelure d'orange... Après tout c'est possible... Mais retenez bien ceci, doctoresse Wikind.

D'un ton solennel... la fille du diable ajouta :

— Si je devais échouer... je ne survivrais pas à mon écrasement. Car plus rien ne me retiendrait sur terre... Aucune attache ne me lierait plus à la vie !...

Et, redressant le front avec la fierté d'une reine défiant le Destin, elle martela :

— Mais, je ne partirais pas sans avoir entraîné avec moi dans le néant... tous ceux, quels qu'ils soient, qui auraient été les artisans de mon écrasement... Oui, Clara, je me ferai de terribles funérailles !

— Vanda ! murmurait la demoiselle de compagnie avec un accent d'admiration qui n'allait pas sans une certaine épouvante...

— Tête haute... et âme d'acier...

— Oui... oui !...

— *Mihi est imperare...*

— *Orbi universo...*

— *A tout l'univers*, traduisait la fille du diable, dont le regard flambait d'un orgueil féroce, implacable.

Et, descendant tout à coup des cimes vertigineuses vers lesquelles elle s'était élevée, Vanda fit d'un ton toujours impérieux, mais redevenu humain :

— Clara... tapez vite cette lettre...

La doctoresse, cette fois, sans la moindre réticence, s'en fut retirer d'une malle à double fond une machine à écrire dite « de voyage » qu'elle déposa sur une table, et elle commença à « planoter » sur le clavier qui ne fit entendre qu'un bruit très léger et non perceptible du dehors.

— Tapez aussi la signature, recommandait Vanda. Car il ne faudrait pas, au cas où O'Connell serait arrêté — ainsi que vous le disiez tout à l'heure, mais ce qui est d'ailleurs peu probable — qu'il pût démontrer que ce n'est point son écriture.

Lorsque Clara eut terminé son travail, elle le porta à la princesse qui, toujours couchée, étendue sur le dos, avait allumé une cigarette. Prenant le

message des mains de sa secrétaire, elle le relut attentivement et l'introduisit dans le sachet, qu'elle replaça sous son oreiller. Puis, le levant, elle se dirigea vers une coiffeuse, tout en disant :

— Dépêchons-nous de redevenir une vieille femme, car Chas Orwel ne va pas tarder à rendre visite à sa vénérable mère !...

Miss Cyprian et Robert de Langeais achevaient de déjeuner dans le salon-cabine de la jolie Américaine, en compagnie de mistress Warbury.

Oubliant les graves inquiétudes que la disparition de son sachet avait mises en lui, M. de Langeais concentrait uniquement sa pensée sur celle qui lui apparaissait de plus en plus comme la femme exceptionnelle, idéale, que l'on rencontre si rarement dans sa vie... Miss Clifford, de son côté, rassurée par les excellentes nouvelles que par T.S.F. elle avait reçues de son père, au cours de la matinée, ne songeait plus qu'au plaisir ou plutôt au bonheur que lui causait la présence de celui dont plus que jamais elle souhaitait le triomphe.

Quant à la gouvernante, qui, sous ses allures énergiques et même masculines, était au fond une grande sentimentale, elle sentait peu à peu ses anxiétés et sa méfiance se fondre au milieu de cette atmosphère d'amour à cette aurore.

Gagnée par le clair et tendre optimisme des deux... amoureux, elle en arrivait non pas à les jalouser, car elle était trop attaché à Cyprian pour être envieuse de tout ce qui pouvait contribuer à la rendre heureuse, mais à se demander pourquoi, après tout, dès son retour à Chicago, elle ne repartirait pas à la conquête d'un *quatrième* époux... et, de temps en temps, elle risquait un coup d'œil vers une glace qui, placée en face d'elle, contribuait, en lui renvoyant son image

plantureuse et épanouie, à l'encourager dans ses intentions conjugales.

Suivant la recommandation de Meteor, Robert s'était bien gardé de raconter à Cyprian et à sa gouvernante le troublant incident de la nuit précédente. Il avait également évité de révéler la personnalité du garçon chinois qui s'acquittait à merveille de son service, et continuait à jouer si bien son personnage chinois, que pas le moindre soupçon n'avait effleuré l'esprit des deux passagères.

Comme mistress Warbury qui — à un appétit auquel elle devait certainement son cordial et précoce embonpoint joignait le défaut, ou si l'on préfère, la qualité d'être très gourmande — s'exaltait sur l'excellence des mets que le pseudo-Chinois apportait et servait avec une adresse et un tact remarquables, M. de Langeais s'écriait :

— Je crois que le cuisinier n'est pas loin.

Le faux « Céleste » fit quelques petits signes de tête affirmatifs. Il n'en fallait pas plus pour faire littéralement éclater d'enthousiasme l'exubérante Cora.

— Superbe! magnifique!! merveilleux!! incomparable! s'écria-t-elle. Je ne croyais pas qu'un Chinois était capable de faire de la cuisine aussi remarquable. Je me figurais qu'ils n'étaient bons qu'à préparer du riz ou des nids d'hirondelle. C'est inouï! formidable! Mon ami, redonnez-moi un peu de cet excellent entremets. Il est impossible de savourer rien de meilleur!

Météor, qui goûtait son succès avec une modestie du meilleur aloi, remplissait une seconde fois, d'une portion imposante de croûte aux fruits, l'assiette de la gouvernante qui, pas plus que miss Clifford, n'avait flairé dans ce Chinois aux yeux bridés, à la moustache tombante, à la barbichette touffue et à la peau d'un indiscutable safran, la première et si parfaite antenne du grand Chantecoq.

— Ah ça! mon garçon, interrogeait-elle, la bouche pleine, où avez-vous appris à « travailler » ainsi ?...

Avec un accent si bien imité qu'il eût été impossible de ne pas croire fermement que c'était un « fils du Ciel » qui parlait, Météor répliquait :

— A Paris, avec le chef du restaurant *Epicure*...

Sans doute, afin de se dérober à de nouvelles questions, et tout en adressant une révérence à l'aimable gouvernante, il lançait :

— Je vais chercher le café...

Et il disparaissait, tandis que, tout en se régalant, mistress Warbury continuait à pousser des exclamations d'allégresse et que M. de Langeais échangeait avec miss Cyprian un regard amusé.

— Quel dommage... qu'il soit parti si vite !... s'exclamait Cora... Je lui aurais encore redemandé de cet entre-mets !

Et, littéralement dilatée de joie, elle poursuivait :

— Ce garçon est un vrai trésor... Non seulement son service est irréprochable... mais il cuisine d'une façon étonnante... Et nous, à Chicago, qui avons tant de peine à trouver de bons chefs ? En dehors des Français, il faut bien le reconnaître, personne ne sait vraiment composer et exécuter un menu de choix... Aussi, je n'aurais jamais cru qu'un Chinois... fût capable de rivaliser avec les « as » de la cuisine française. J'avoue que, jusqu'à ce jour, je n'avais pas été précisément attirée par les hommes de race jaune... Eh bien ! celui-là m'est très sympathique.

Et, s'emballant de plus en plus, mistress Warbury s'écriait :

— Miss Cyprian... il me vient une idée... Pourquoi ne demanderiez-vous pas à M. Clifford de le prendre à son service ?...

— Je verrai... je ne dis pas non !... répliquait la jeune Américaine. Mais

il faudra tout de même prendre des renseignements...

— Je suis sûre qu'ils seront favorables, décrétait la gouvernante.

— Ah ! vous croyez ?

— Je suis très physionomiste !... Vous verrez, miss Cyprian, que nous n'aurons qu'à nous louer de lui... Je ne sais pas si vous l'avez remarqué... vous aussi... mais, contrairement à ses compatriotes, qui ont des petits nez écrasés... et des yeux en vrille... celui-ci a un nez un peu retroussé... et, par moments, un vrai regard de gazelle...

— Cora, vous exagérez !

— Pas du tout... Et je ne serais pas autrement étonnée si le Li Tso Hiang avait, probablement par sa mère, du sang français et même parisien dans les veines...

— Après tout c'est possible ! concédait M. de Langeais.

— Et avec ça... très instruit... très cultivé...

— Je vois, ma chère Cora, taquinait gentiment miss Cyprian, que vous avez longuement conversé avec lui.

— Détrompez-vous, chère miss, protestait la gouvernante... Ce Chinois est un grand silencieux... Ce qui, pour moi, est une qualité de plus. Car un homme qui parle trop est pire qu'une femme bavarde...

» Mais il m'en a dit assez pour que j'aie acquis la certitude qu'il avait horreur de la guerre, qu'il n'avait jamais bu une goutte d'alcool et qu'il n'avait jamais mis les pieds dans un cinéma.

— Alors, s'écriait gaiement miss Cyprian... il ne vous reste plus qu'à l'épouser !

— Nous n'en sommes pas encore là !... marquait mistress Warbury, rouge comme une pivoine.

— En attendant... proposait avec enjouement la fille du milliardaire, buvons à la santé du... *quatrième* !

— A ceux qui s'aiment... appuya la gouvernante attendrie...

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE
LES MYSTÈRES DU TRANSAT

V (suite)

« A ceux qui s'aiment »

Instinctivement, les regards de Robert et de Cyprian se rencontrèrent. Le choc délicieux qu'en ressentirent leurs cœurs ne pouvait plus laisser subsister en eux aucun doute... Maintenant, ils en étaient sûrs ; ils s'aimaient d'un amour qui n'a pas besoin d'aveux, qui se passe de toute confiance... et sous la caresse de la flamme ardente et douce qui les enveloppait, ils se sentaient plus vaillants que jamais pour affronter les luttes prochaines et pour défier toutes les forces occultes liguées contre eux par le génie du mal...

... Après avoir servi le café, le faux Chinois se retirait... toujours preste et silencieux. Robert et Cyprian allumaient deux cigarettes. Quant à Mrs Warbury qui, depuis le départ de son cher « Céleste » n'avait cessé de pous-

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

ser des soupirs qui ressemblaient fort aux roucoulements d'un co'ossale tourterelle, elle se levait, annonçant qu'elle allait s'enquérir des dernières nouvelles parvenues par T. S. F.

Empressons-nous d'ajouter que ni Robert, ni Cyprian ne firent rien pour la retenir... et ce fut la plus délicieuse des causeries au cours de laquelle Cyprian put mesurer encore mieux toute la valeur intellectuelle et morale du jeune savant et celui-ci découvrit en la jolie Américaine de nouvelles richesses d'esprit et de bonté.

Une heure environ s'écoula... qui leur parut aussi brève qu'une minute... lorsque Mrs Warbury reparut... Elle semblait sous le coup d'une très vive émotion...

— Ah ! par exemple ! s'écriait-elle, en voilà une affaire !

Et, haletante d'émotion, elle se laissa choir sur un siège...

Saisie d'une subite angoisse, Cyprian s'approchait vivement de Cora et lui demandait :

— Mon père ?

— Non, non, rien de nouveau de ce côté, se hâta-t-il d'intervenir la gouvernante. Donc, tout va bien... C'est autre chose... Il y a un voleur à bord... et quel voleur !... Le célèbre O'Connell.

— Celui qu'on a surnommé le rat de mer... soulignait Cyprian.

— Lui-même ! appuyait la narratrice... Figurez-vous que la nuit dernière, ce bandit a trouvé moyen de pénétrer dans la cabine de la célèbre vedette de music-hall... Maguy Vermeil, et de lui voler tous ses bijoux !... Tout le transat est en rumeur... C'est une véritable panique...

— Je suppose... observait M. de Langeais, que la police du bord ne va pas tarder à mettre la main sur cet audacieux filou.

— J'en doute fort ! répliquait la fille du milliardaire... Jusqu'à présent, cet extraordinaire bandit, qui s'est fait une spécialité de dévaliser les passagers, et

surtout les passagères des grands transats, a toujours réussi à échapper aux policemen. Et cela n'a rien d'extraordinaire... car il n'est pas seulement d'une adresse déconcertante, il doit être encore muni de tous les papiers nécessaires pour se constituer une identité irréprochable qui le met à l'abri de tous les soupçons...

— En attendant, concluait mistress Warbury qui s'était ressaisie, il va falloir redoubler de vigilance.

— C'est mon avis, appuyait Robert devenu pensif.

— Je ne crains rien, affirmait Cyprien, puisque j'ai déposé tous mes bijoux et mes valeurs dans le coffre du bord.

— Mais lui n'en sait rien, objectait Cora.

— Eh bien ! qu'il vienne ! souriait la jolie Américaine. Il en sera pour ses frais.

— En tout cas, martelait la gouvernante, il sera bien reçu...

Et dessinant dans l'air un formidable direct à la mâchoire, immédiatement suivi d'un foudroyant uppercut, elle martelait :

— Il verra de quel bois se chauffe la fille d'un boxeur !

— Il est knock-out d'avance, prédisait M. de Langeais, achevant ainsi, sans le vouloir, de se concilier les bonnes grâces de la gouvernante.

Puis, il ajoutait :

— Miss Cyprien, je vais vous demander la permission de me retirer. J'ai un travail important à terminer...

— Je vous en prie, mon cher maître, je m'en voudrais de vous arracher trop longtemps à votre œuvre.

Et avec cette spontanéité charmante qui la caractérisait, elle s'empressait de lui demander :

— Quand vous reverrai-je ?

— Si j'osais, déclarait Robert, je vous inviterais bien à dîner avec mistress Warbury...

— Où cela ?

— Mais, dans ma cabine.

— Et pour quand ?

— Mais, pour ce soir !

— J'accepte, mais à une condition : c'est que, demain matin, vous viendrez déjeuner avec nous...

— Et que, demain soir, miss Cyprian, vous me ferez l'honneur et le plaisir de vous asseoir à ma table.

— Ce qui équivalait à décider que, désormais, nous prendrons nos repas en commun, pendant tout le temps que durera ma captivité.

— Si vous y consentez ?

— Je n'y vois aucun inconvénient.

— Moi, j'en suis ravi...

— Donc, à ce soir...

— Et moi, s'exclamait l'excellente Cora, littéralement déchaînée, je vous invite à prendre le thé.

— Du thé de Chine !... plaisantait Cyprian.

— Naturellement ! C'est le meilleur ! scandait la fille du boxeur avec l'élan de la joie la plus sincère.

Lorsque le jeune savant regagna sa cabine, il n'avait encore pas éprouvé une sensation plus douce, plus profonde de joie intérieure. Il lui semblait qu'il emportait en lui comme une part de l'âme de Cyprian, en échange de laquelle il lui avait laissé toute la sienne... Non content d'avoir oublié qu'il avait cru jadis aimer une femme... qui s'était révélée à lui comme la plus mystérieuse et la plus redoutable des aventurières, il ne pensait même plus à elle... et l'incident pourtant si troublant de la nuit précédente avait entièrement disparu de sa mémoire.

Il s'installa à sa table, non point pour y travailler, ainsi qu'il se le proposait, mais pour se laisser aller à une rêverie qui s'annonçait à lui exquise entre toutes..., lorsqu'il eut un mouvement de surprise. Il venait d'apercevoir, étalé devant lui, bien en évidence, le fameux sachet qui lui avait été volé

pendant la nuit. Il s'en empara aussitôt et faisant fonctionner la fermeture électrique, curieusement, il en plongea la main à l'intérieur et en retira la lettre que Vanda y avait glissée elle-même.

Après en avoir pris connaissance, très maître de lui, sans manifester le moindre trouble, Robert s'en fut appuyer sur le bouton d'une sonnerie électrique. Une minute ne s'était pas écoulée que Météor apparaissait.

— Regardez ! lui disait simplement Robert en lui présentant le sachet.

— Il est revenu ! faisait le secrétaire de Chantecoq sans en paraître autrement étonné.

— Oui... et au lieu de ma formule, il renfermait cette lettre !...

La première antenne lut attentivement le message. Puis, d'un air sceptique, il déclara :

— Cela m'étonnerait bien que ce fût O'Connell qui eût écrit ce billet...

— Alors, toute cette histoire de papiers qui s'enflamment !...

— La vérité !...

— Pas possible...

— C'est le patron qui, se doutant bien que l'on chercherait à s'emparer de votre secret, a imaginé d'y glisser un papier qui, grâce à un enduit spécial que lui avait donné un chimiste de ses amis, devait s'enflammer au contact direct de l'air...

— Alors, ma formule ?

— Elle est en lieu sûr... Je puis vous le garantir, et ce n'est pas là que vos adversaires iront la chercher.

— Décidément, s'écriait le jeune savant rasséréiné, M. Chantecoq est notre Providence.

— Et vous n'avez encore rien vu... affirmait la première antenne. Car, au point où nous en sommes, je puis bien vous le confier... Eh bien ! le patron est sûr que la poule... oh ! pardon, la princesse...

— Vous pouvez dire la fille du diable !

— C'est cela... que la fille du diable

est à bord du *La-Tour-d'Auvergne*. Et je crois que pour elle les choses ne vont pas tarder à se gâter !

VI

Où l'on voit le détective Tom Senett se lancer sur une piste qui n'est pas précisément la bonne

Le même soir, la grande salle à manger où quatre cent cinquante passagers par petites tables de quatre ou deux couverts, pouvaient largement trouver place, présentait un aspect tout particulièrement brillant.

Le temps continuait à être magnifique, il ne manquait pas un convive à l'appel. Une lumière d'or, diffusée par des rampes qui se déroulaient au plafond, mettait en valeur les élégantes toilettes de soirée des femmes qui se mariaient avec la chatoyance vert Nil des rideaux et le velours bouclé vert d'eau des sièges. Chacun, dans ce joli décor, faisait grand honneur au menu, gloire du temple de l'une des meilleures cuisines françaises.

Pour des raisons connues de lui seul, Chas Orwel avait invité à sa table le détective Tom Senett, qui s'était montré très flatté de la marque d'estime et de confiance que lui témoignait ce magnat de la finance et de la presse.

Le banquier de Chicago qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait décidé, en s'embarquant, de ne frayer à bord avec aucune personne, avait choisi une table à l'écart... Aussi les deux Américains se trouvaient-ils dans d'excellentes conditions pour engager une conversation intime sans avoir la crainte que leurs propos pouvaient être surpris par des oreilles indiscrètes.

Cependant, tous deux mangeaient en silence, échangeant seulement de temps en temps quelques brèves paroles d'une banalité absolue.

Tandis que Chas Orwel avalait d'un trait, et sans en apprécier le bouquet parfumé entre tous, un verre d'un merveilleux Cheval Blanc 1912, puis se remettait à avaler, en goinfre, sans y goûter,

les aliments délicats et savoureux qui remplissaient son assiette, le détective américain ne cessait, derrière ses larges lunettes dont il n'avait nul besoin, mais dont il avait cru nécessaire de s'affubler, de promener un regard inquiet sur l'assistance.

Or il régnait dans la salle à manger du *La-Tour-d'Auvergne* une animation toute particulière et l'on constatait, à l'étalage de bijoux auquel, sauf de rares exceptions, s'étaient livrées les passagères de tout âge du grand transatlantique, que la présence du célèbre rat de mer, à bord, n'avait pas atténué chez les unes et les autres leur désir d'exhiber devant tous les preuves manifestes de leur richesse...

Si, selon toute probabilité, l'extraordinaire rat de paquebot, dénommé O'Connell se trouvait là, il pouvait tout à loisir repérer le prochain objet de ses convoitises. Il n'avait que l'embaras du choix.

Tom Senett s'était employé pendant toute la journée à rechercher la piste du cambrioleur... en marge de la police du bord qui, alertée, avait commencé son enquête,

Mais, de plus en plus résolu à gagner la prime, le détective américain s'était entêté dans sa méthode qui, pourtant, jusqu'alors, en la circonstance, ne lui avait pas réussi, puisque depuis près d'un an qu'il s'efforçait de mettre fin aux exploits de son féérique adversaire, celui-ci était toujours parvenu à lui glisser dans les mains.

Voyons maintenant en quoi consistaient les procédés de Tom Senett. Muni d'un signalement complet — en même temps que du pedigree — pour être moderne disons du « Standing » d'O'Connell... en possession de sa fiche anthropométrique, — car le rat de mer avait été plusieurs fois arrêté, mais il avait toujours réussi à s'évader, — le détective mettait à profit sa mémoire des yeux qui était remarquable, et ses dons d'observation qui ne l'étaient pas moins. (A suivre.)

A stylized, high-contrast illustration. It features a large, curved shape resembling the hull of a ship or a wing, with a figure inside. The figure appears to be a person in a dynamic pose, possibly a detective or a sailor. The style is reminiscent of early 20th-century graphic design.

Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

VI (suite)

Où l'on voit le détective Tom Senett
se lancer sur une piste qui n'est pas
précisément la bonne

Après s'être procuré fort habilement et sans éveiller l'attention de personne, au bureau de la Compagnie Transatlantique la liste des passagers du *La-Tour-d'Auvergne*, il s'était d'abord livré à un travail fort judicieusement conduit. Il avait commencé par éliminer tous les passagers dont les noms, d'avance, écartaient tout soupçon, et il avait réussi à se composer une liste d'individualités sous lesquelles il pouvait supposer que se cachait le fameux rat auquel il donnait la chasse.

Pensant que O'Donnell pouvait très bien s'être faufilé parmi le personnel du navire, il avait également orienté ses recherches de ce côté. Mais là, sa

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

tâche était beaucoup plus difficile. D'abord, il n'avait pas pu se procurer des renseignements aussi précis que ceux qui lui avaient permis d'établir sa première liste. Puis, s'il lui était relativement facile d'observer, parmi les passagers de 1^{re} classe, de 2^e dits touristes, et même de 3^e classe, ceux qui lui paraissaient sujets à caution, il lui devenait — dans l'impossibilité où il se trouvait de fureter dans toutes les parties de l'immense cité flottante qu'était le *La-Tour-d'Auvergne* — très malaisé de rechercher parmi cette véritable armée grouillante de marins, d'employés et de serviteurs de toutes sortes, le ou les individus qui pouvaient, *a priori*, lui apparaître comme sujets à caution...

Rendons-lui cette justice. Tom Senett n'était point de ceux que les obstacles découragent. Au contraire, ils ne faisaient que surexciter son énergie, d'autant plus que les circonstances dans lesquelles le vol du portefeuille de Chas Orwell s'était opéré avait été pour lui un premier trait de lumière.

Convaincu avec toutes les apparences de la raison que l'Argentin Perez d'Alreire n'était autre que O'Donnell en personne, il avait été frappé par le fait que le banquier de Chicago s'était aperçu de la disparition de son portefeuille, presque aussitôt après avoir été bousculé par un garçon de service et, logiquement, il en avait déduit que ce dernier pouvait bien être un complice du célèbre rat de paquebot.

Cette conclusion restreignait donc considérablement le champ de ses investigations et il s'était immédiatement occupé de rechercher ledit garçon parmi les employés du salon de thé où s'était déroulée la scène en question.

S'il y eût assisté, ç'eût été pour lui la chose la plus simple du monde... Car, ainsi qu'on le disait de lui, il avait dans le cerveau comme une sorte de

kodak qui lui permettait de fixer à tout jamais dans sa mémoire le portrait de ceux dont il tenait à conserver le souvenir... et il s'était constitué ainsi une sorte de répertoire photographique mental qui, en maintes circonstances, lui avait rendu d'importants services. Mais il n'avait aperçu Chas Orwel qu'au moment où celui-ci regagnait le pont avec le soi-disant directeur du *Libéral* de Buenos-Aires. Aussi avait-il dû se livrer à une enquête prudente, tant auprès du barman que des autres garçons.

Ses recherches lui avaient permis de découvrir le steward qui, par sa maladresse, avait si opportunément et si singulièrement favorisé le geste de O'Connell.. . Discrètement, il s'était enquis de lui et il avait obtenu sur son compte les meilleurs renseignements. Depuis vingt ans, il servait sur les paquebots, et jamais il n'avait mérité le moindre reproche.

Le détective américain ne s'était pas contenté de ces tuyaux.

Car il se disait :

— Sait-on jamais ?... Sous un masque d'honnête homme, cet individu cache peut-être une âme de coquin !...

En se donnant à lui comme le reporter d'un grand journal américain, il l'avait interrogé et... « cuisiné » avec toute l'habileté dont il était capable... Aux réponses qu'il en avait obtenues, Ton Senett, qui se croyait un très fin psychologue et possédait le double don d'observation et d'analyse qui est indispensable à tout bon détective, en conclut que, si O'Donnell avait eu besoin d'un complice à bord, il eût certainement choisi quelqu'un de plus intelligent, de plus dégourdi que ce brave type, qui, en dehors de ses fonctions, lui apparaissait comme un des imbéciles les plus intégraux qu'il eût jamais rencontrés au cours de son existence !

Donc, en se mettant à table, il n'était pas plus avancé que la veille. Et pour-

tant, une sorte d'instinct l'avertissait que le rat de mer n'était pas loin de lui. Était-ce un de ces passagers en smoking, qui, seuls ou en compagnie, savouraient les mets excellents, orgueil du chef du transat, et dégustaient les crus de choix, objet de soins attentifs du très important personnage qu'était le sommelier du *La-Tour-d'Auvergne* ?

Était-ce un de ces écuyers tranchants qui découpaient les viandes et les volailles avec une componction toute sacerdotale ? Un de ces maîtres d'hôtel qui surveillaient d'un œil attentif les tables placées sous leur contrôle ?... Ou bien un de ces innombrables garçons en veston blanc qui tourbillonnaient autour des tables et semblaient jongler avec les plats dont on croyait à chaque instant qu'ils allaient renverser le contenu sur les gilets entre-bâillés des hommes ou les épaules nacrées des femmes ?...

Comment, à travers ce va-et-vient incessant, parmi ces si nombreux convives, qui parlaient, remuaient, gesticulaient sans répit, comment fixer un visage, le capter, l'isoler, l'étudier ? N'était-ce pas perdre son temps et risquer de se faire remarquer soi-même par celui qui, peut-être, avait déjà découvert, en ce gentleman assis en face de l'un des rois de la presse nord-américaine, un détective lancé à ses trousses ?

Reconnaissons-le, la tâche de Ton Senett était vraiment encore plus ardue qu'on n'aurait pu le penser. Chas Orwel qui, depuis un moment, l'observait sans en avoir l'air et, sans doute, avait deviné ce qui se passait en lui, l'interpella avec une brusque cordialité :

— On dirait, mon cher, que vous n'avez plus faim !

Le détective eut le léger sursaut de quelqu'un qu'on vient d'arracher tout à coup à des réflexions qui l'ont entraîné loin de là...

— Mais si, s'empressait-il d'affirmer,

bien que l'aile de dinde, qui était restée presque entière sur son assiette ne témoignât pas précisément en faveur de son appétit.

Le banquier de Chicago observait en baissant la voix :

— Seriez-vous sur la piste de mon voleur ?

— Pas encore !...

— Ah ! Ah !...

— Je cherche.

— Je le vois bien...

— Ce n'est pas commode.

— Je m'en doute...

— Mais je ne désespère pas... et...

Il s'arrêta... Un garçon s'approchait d'eux pour changer les assiettes. Lorsqu'il eut terminé cette formalité... Tom Senett reprenait :

— Et je ne crois pas m'être trop avancé hier en vous promettant de vous faire assister à l'arrestation de notre rat de mer dès notre arrivée à New-York.

— Je serais curieux de voir cela.

— Vous le verrez ! affirmait Tom Senett, dont le regard depuis quelques secondes s'était arrêté vers une table occupée par un homme d'une cinquantaine d'années... à la moustache grisonnante taillée en brosse, aux cheveux argentés légèrement ondulés et taillés courts, et gardant, sous sa tenue civile de soirée, des allures nettement militaires. Signe particulier : ce monsieur, qui devait être un important personnage — car le maître d'hôtel et les garçons qui le servaient témoignaient à son égard une grande déférence et un vif empressement — gardait la paupière de son œil gauche complètement fermée...

Le dîneur avait certainement attiré l'attention du détective américain... Car, comme le maître d'hôtel qui s'occupait de ce passager et avait également la table de Chas Orwel dans son service, s'approchait d'eux d'un pas lent et majestueux, vite, Tom Senett

demandait à voix basse au financier :

— Voulez-vous me rendre le service de demander au maître d'hôtel quel est ce monsieur qui se trouve seul à la première table, à gauche de l'escalier ?...

— Ah ça ! est-ce que vous seriez sur une piste ? interrogeait Chas Orwel...

— Peut-être...

Entrant tout de suite dans le jeu de son compagnon, le banquier de Chicago lançait au maître d'hôtel qui, la bouche en cœur, s'avavançait pour s'enquérir... suivant l'usage, si ces messieurs étaient satisfaits :

— Je me trompe peut-être... mais dites-moi... ce monsieur qui n'a qu'un œil... là-bas... à la table de gauche... au bas des marches... n'est-ce point... un officier de l'armée anglaise ?...

Le maître d'hôtel eut un regard vers le « client » que lui désignait le banquier, puis il reprenait, d'un ton plein d'onction et de respect :

— C'est bien un officier, en effet... mais un officier français... un général.

— Ah !

Enchanté d'avoir l'occasion de renseigner un homme aussi considérable que Chas Orwel, le préposé au service continuait :

— Le général de Martigues... Peut-être en avez-vous entendu parler ?

— Il me semble, en effet, que ce nom ne m'est pas inconnu.

— C'est un héros de la Grande Guerre... A Verdun, où il commandait un régiment de batteries lourdes, il a reçu un éclat d'obus à la tête qui lui a crevé un œil et lui a balaféré la joue gauche... M. le général de Martigues est attaché, au ministère de la Guerre, à la direction de l'artillerie... Il dit qu'il va en Amérique pour son agrément personnel. Sa fortune considérable lui permet, en effet, le luxe d'un aussi coûteux voyage.

Et, prenant un air entendu, le mai-

tre d'hôtel ajoutait, sur un ton de confiance :

— Bien qu'il ne soit accompagné d'aucun officier d'ordonnance, je crois qu'il est chargé d'une mission du gouvernement... et ce qui me le donne à penser, c'est qu'il ne quitte guère sa cabine. C'est même la première fois qu'il paraît à la salle à manger.

Chas Orwel, que ces abondants détails ne semblaient guère intéresser, adressait à son loquace interlocuteur un geste qui semblait vouloir dire :

— En voilà assez, je vous remercie...

Mais Tom Senett, qui paraissait au contraire très captivé par les renseignements que le maître d'hôtel lui fournissait si bénévolement, reprenait, d'un ton volontairement détaché :

— Je crois déjà avoir croisé le général... Est-ce que, par hasard... sa cabine ne serait pas voisine de la mienne ?

— Quel numéro avez-vous, monsieur ?

— 139.

— Alors, vous êtes très loin l'un de l'autre... Le général de Martigues occupe, en effet, le 203.

Pour l'instant du moins, le détective américain ne devait pas avoir besoin d'en apprendre davantage. Car il adressait à son complaisant informateur ces simples mots : « Je vous remercie, mon ami », lui signifiant ainsi que la conversation avait suffisamment duré. Toujours soucieux de remplir jusqu'au bout son devoir professionnel, le majordome de la table demandait :

— Ces messieurs désirent-ils reprendre de la dinde ?

— Non, refusait Chas Orwel, faites suivre.

Et, discrètement, comme il sied dans un lieu aussi sélect, le maître d'hôtel s'en fut stimuler le zèle de ses garçons, tandis que Tom Senett murmurait en mâchonnant son cure-dents :

— Si ce n'est pas mon rat de mer, c'est que j'ai perdu tout mon flair !...

(A suivre.)



Le fil du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

VI (suite)

Où l'on voit le détective Tom Senett se lancer sur une piste qui n'est pas précisément la bonne

— Alors ?... demandait le banquier au détective qui était en train de consulter le petit carnet sur lequel il avait inscrit les noms de tous les passagers.

Constatant que celui du général de Martigues n'y figurait pas plus que celui de M. Perez d'Alveiro, il répliquait d'un ton satisfait :

— Ça va !...

Et, retrouvant instantanément son appétit, en quelques bouchées il faisait disparaître dans son estomac le morceau de choix qui refroidissait dans son assiette.

Quand il eut fait succéder une ample rasade de bordeaux et se fut essuyé les lèvres à sa serviette, il reprenait :

— Cette fois, je suis sur la bonne piste.

— Vraiment ? ponctuait Chas Orwel.

— Je ne puis rien vous dire encore.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Mais je crois que nous allons rire...

— Vraiment ?

— Et il se pourrait fort bien que je n'attendisse pas que nous fussions arrivés à New-York pour mettre la main au collet de mon ami O'Donnell...

— Bravo ! félicitait d'avance le financier.

— Oui, accentuait le détective, nous allons bien nous amuser...

— Est-ce que ?...

Tom Senett regarda autour de lui et, constatant que les détenteurs des tables immédiatement voisines s'étaient éloignés et que le maître d'hôtel et ses garçons étaient occupés ailleurs, il reprit :

— Ce général que vous voyez là-bas...

— Oui, eh bien ?

— Tout à l'heure, en passant devant lui, nous nous arrêterons pour échanger quelques mots... Je suis sûr qu'il me suffira de jeter sur lui un rapide coup d'œil pour me rendre compte si, oui ou non, c'est bien lui ! Car si habile soit-il dans cet art si difficile du camouflage, il lui aura certainement échappé un détail, un rien... que je me charge de repérer aussitôt.

— Alors, vous croyez que...

— Cet œil fermé..., cette balafre... ne me disent rien qui vaille...

— Et vous pensez que pour dérouter les soupçons, votre rat de paquebot aurait eu l'imprudente audace de se faire passer pour un général français ? Mais rien que son accent suffirait à le trahir.

— Détrompez-vous... O'Donnell, qui est né en France de parents irlandais, et y a passé toute sa jeunesse, parle admirablement la langue de ce pays.

— En ce cas, c'est différent. Cependant..., je ne m'explique pas pourquoi ce coquin, qui n'avait que l'embarras du choix, a eu l'aplomb d'endosser une personnalité connue qui ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'attention de ses compagnons de traversée ?

— Probablement ressemble-t-il au général de Martigues ? A-t-il sa taille, sa corpulence, sa tournure ? Ce qui lui aura facilité sa tâche...

— Alors, je ne comprends plus, faisait Chas Orwel.

— Pourquoi?

— Cet Argentin, ce Perez d'Alveiro?

— Une autre incarnation de O'Donnell.

— Ah ça ! c'est donc un homme-pro-tée, que ce rat de paquebot?

— Parfaitement, et c'est ce qui fait sa force!

— Je souhaite que vous ne vous trompiez pas!

— Cela m'étonnerait fort.

— Malgré tout, je demeure sceptique.

— Moi pas!

Après avoir rapidement avalé une glace au kirch, Chas Orwel et Tom Senett, négligeant le dessert, se levaient et gagnaient l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur... En arrivant à la hauteur du général de Martigues, le détective américain s'arrêtait de telle sorte que, tout en parlant à haute voix à son interlocuteur, il lui fût aisé d'observer de près le visage de l'officier français... Mais, peine perdue... Dès que le général avait vu les deux Américains se diriger de son côté, il s'était emparé d'un journal déposé près de lui sur la table, et, le dépliant le plus naturellement du monde, il s'en était fait un véritable rempart en papier derrière lequel il lui était impossible de distinguer ses traits...

Ce manège amena sur les lèvres de Tom Senett un sourire d'ironique défi qui semblait vouloir dire :

— Toi, je te tiens !

Et quand il fut sur le pont, les yeux brillants et les narines palpitantes, il murmura au financier :

— Cette fois, j'en suis sûr, c'est bien lui.

— Comment avez-vous pu vous en rendre compte, s'étonnait Chas Orwel, puisqu'il avait la tête cachée derrière son journal ?

— Précisément ! affirmait le détective américain. Il m'avait certainement repéré et, redoutant mon coup d'œil, il a jugé plus prudent de l'éviter...

Et, comme s'il savourait déjà son triomphe, il ajoutait avec l'accent d'une conviction que l'on sentait inébranlable :

— Je parierais cent mille dollars qu'avant quarante-huit heures je vous aurai rendu votre portefeuille.

Tandis que le détective américain tenait ces propos optimistes, le général de Martigues, qui, aussitôt les deux Américains disparus avait déposé son journal sur la table, continuait à faire honneur à un pâté de canard aux truffes dont le parfum suave eût suffi à réveiller dans sa tombe l'illustre Brillat-Savarin, c'est-à-dire le roi des gourmets en personne. Le plus paisiblement du monde, il avait achevé son dîner qu'il faisait suivre d'une tasse de café et d'un petit verre de vieille fine qu'il s'attardait à déguster avec toutes les apparences d'une quiétude que seuls peuvent donner une conscience nette et un esprit exempt de tout souci.

Puis, vers vingt et une heures, il quittait la salle à manger, où ne demeuraient plus que quelques rares dîneurs. Au lieu de se rendre au fumoir ou bien dans le hall, où, cependant, l'illustre ténor italien Orlino avait consenti à se faire entendre au cours d'un bal-concert organisé au bénéfice de l'œuvre des Orphelins de la mer, il rejoignait directement sa cabine où il s'enfermait. Et, tirant de la poche de son smoking une pipe en racine de bruyère, il la bourrait, l'allumait et, s'asseyant sur son divan, il prenait dans son portefeuille un petit carré de papier sur lequel étaient tracés des mots et des nombres en caractères minuscules qui donnaient tout à fait l'impression d'un langage chiffré.

Le général devait certainement en posséder la clef. Car, sans le secours d'aucune grille ni d'aucun code secret, il était facile de deviner à l'expression de son regard et au léger remuement de ses lèvres qu'il était en train de traduire le grimoire sans la moindre difficulté.

De temps en temps, quelques paroles hachées, sans suite, lui échappaient :

— Oui... Bien, très bien... Parfait... Ça va... C'est bien ce que je pensais... Parbleu !...

Et, remplaçant le carré de papier où il l'avait pris, il se levait, consultait sa montre et grommelait entre ses dents :

— Allons, tout va bien !... J'ai le temps de faire un bon somme. Mais auparavant mettons-nous à l'aise.

Il s'en fut s'enfermer dans la salle de bain-cabinet de toilette qui complétait son très confortable logement. Quand il en sortit, il était revêtu d'une ample robe de chambre, sa moustache avait disparu et son œil fermé était complètement ouvert.

Déposant sur une table sa pipe éteinte, il lui dit :

— Bonsoir, ma vieille Joséphine. Ne t'en fais pas !... Je te réveillerai quand le moment en sera venu...

Quelques secondes après, Chantecoq, étendu sur sa couchette, dormait d'un profond sommeil.

VII

Le rat-de-mer et les deux détectives

Si l'on pouvait dire du détective américain Tom Senett qu'il avait un kodak dans le cerveau... on aurait pu, non sans raison, affirmer que le grand limier français Chantecoq avait un réveille-matin dans le ventre...

En effet, doué de cette merveilleuse faculté de pouvoir s'endormir à volonté et de se réveiller de même, il lui suffisait de se dire : « Je vais fermer les yeux à telle heure et les rouvrir à telle autre » pour que le double événement se réalisât avec une exactitude que l'on aurait pu, sans crainte de se tromper, qualifier de rigoureusement mathématique...

Notre ami — nos lectrices et nos lecteurs voudront bien, n'est-ce pas, que nous le qualifions ainsi ? — avait dû certainement décider qu'il interromprait exactement son sommeil à deux heures du matin ; car, les aiguilles de la montre-bracelet qu'il portait attachée à son poignet marquaient exactement cette heure... lorsque, brusquement, et sans aucune de ces transitions qui accompagnent le passage de l'état de sommeil à celui de veille, il se dressa sur son séant, sauta à bas de sa couchette, et

se rendit à son lavabo d'où il ressortit, quelques instants après, uniquement revêtu du classique maillot noir des rats d'hôtel et de mer. Un masque de même teinte lui recouvrait entièrement le visage. A la hauteur de sa poitrine, une sorte de pochette semblable à celle que l'on voit aux tabliers des jardiniers, apparaissait légèrement gonflée, comme si elle contenait certains instruments mystérieux nécessités par la besogne non moins mystérieuse à laquelle il allait se livrer.

Chaussé d'une paire de semelles de feutre solidement cousues à l'intérieur du maillot, et qui rendaient ses pas strictement silencieux, il s'en fut, sans le moindre bruit, entre-bâiller la porte de sa cabine et, passant sa tête au dehors, attentivement, en un double sondage des yeux et des oreilles, il examina les alentours.

Estimant qu'il pouvait, sans commettre la moindre imprudence, s'aventurer à travers le paquebot dans un costume grâce auquel il se confondait avec la nuit, il s'avança dans le couloir, évitant avec soin les traînées de lumière que produisaient les feux allumés à bord, et, se glissant dans les ténèbres avec une agilité vraiment remarquable, il longea le *boat-deck* (1), évitant adroitement les hommes de service et les quelques passagers qui, noctambules invétérés, déambulaient en fumant et en bavardant sur le pont des touristes ; puis, il contourna les logements des officiers mécaniciens et atteignit l'escalier qui conduisait à la chambre dite du *fret*, c'est-à-dire l'endroit où les bagages des passagers et différents colis dont le *La-Tour-d'Auvergne* assurait le transport, étaient enfermés.

Après s'être assuré que l'endroit était absolument désert, Chantecoq retirait de la poche de son maillot un trousseau de clefs ou plutôt de crochets de formes variées et bizarres, et, avec une dextérité remarquable, il s'efforçait de faire fonctionner la serrure à la fois

(1) Pont des embarcations.

très solide et très compliquée qui assurait la sécurité du lieu. Il y parvenait sans trop de difficultés. Bientôt la porte s'entr'ouvrit, et il allait pénétrer dans la place, lorsqu'un coup de sifflet retentit, assez rapproché.

Vivement Chantecoq se retourna... Aveuglé par le rayonnement subit d'une puissante lampe électrique de poche, il sentit une main vigoureuse l'empoigner à la gorge, tandis qu'une voix à la fois autoritaire et gouailleuse, lui lançait en anglais :

— Haut les mains !... master O'Donnell, je vous tiens !

Chantecoq, qui avait conservé des réflexes aussi prompts et vigoureux que ceux d'un jeune homme ripostait par un direct à l'estomac qui le dégageait instantanément de l'étreinte de son adversaire... Celui-ci, qui avait reculé de trois pas, revenait vers lui son browning à la main. Mais Chantecoq, se baissant, allait riposter par un de ces coups de tête en catapulte dont il avait le secret, lorsque l'homme au revolver, haletant, suffoqué, sans voix, aux trois quarts évanoui, laissait échapper son arme, sa lampe et s'écroulait à la renverse sur le plancher.

Sans lui donner le temps de se remettre d'aplomb, Météor qui, surgissant des ténèbres comme un diable d'une boîte, venait de renverser d'un rapide et savant croc en jambes l'agresseur de son patron, se jetait sur lui et, à genoux sur sa poitrine, lui appliquait contre le nez et la bouche un large tampon, prévenant ainsi les cris qu'il n'eût point manqué de proférer dès qu'il aurait repris haleine.

Aussitôt, Chantecoq tirait de sa « réserve » une cordelette de soie d'une solidité à tout' épreuve, commençait-il à « saucissonner » son adversaire sur lequel l'action du puissant narcotique qui imbibait le bâillon que « la première antenne » maintenait contre son visage, commençait à produire son immanquable effet...

— Bien travaillé, mon petit Météor ! s'écriait Chantecoq, radieux. (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

VII (suite)

Le Rat-de-Mer et les deux détectives

Le grand limier achevait de ligoter son adversaire, qui n'avait manifesté aucune réaction et ne donnait déjà plus le moindre signe d'existence.

Puis, s'emparant de la lampe électrique qui était restée à terre, il en dirigeait le foyer vers celui dont, à l'aide de son collaborateur, il venait d'avoir si brillamment raison.

— Tout va bien !... constatait Chantecoq.

— Qu'allons-nous en faire ? interrogeait Météor...

Chantecoq, qui suivait évidemment un plan nettement et soigneusement préparé d'avance répliquait :

— Le transporter à l'intérieur de la chambre du fret.

» Mais dépêchons-nous, car il ne faudrait pas nous laisser surprendre par une ronde !

— Je me suis assuré, patron, déclarait Météor, qu'il n'y en aurait pas

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

avant une heure d'ici. D'ailleurs, toute la police du bord est occupée cette nuit à tendre un véritable filet autour des locaux où séjournent les passagers de 3^e classe... Elle se figure à tort ou à raison que c'est là que se cache le sieur O'Donnell.

Et, tout en empoignant par les jambes le détective américain qui n'était plus qu'une masse inerte, Chantecoq grommelait :

— Si j'avais le temps, ça m'amuserait de donner la chasse à cet O'Donnell. C'est un gibier qui en vaut vraiment la peine. Mais, en ce moment, j'ai d'autres chats à fouetter que ce rat...

Aidé par Météor, qui éclairait la marche, Chantecoq traînait Tom Senett jusque dans l'intérieur de la chambre du fret. Puis, le laissant étendu au pied d'un amoncellement de malles et s'emparant de la lampe que tenait Météor qui s'en allait se placer en sentinelle au dehors, il s'approchait d'un colis choisi au hasard et, à l'aide d'un ciseau à froid qu'il avait pris dans l'inépuisable poche de son maillot, il exerçait une pesée sur le couvercle de la caisse. Dès qu'il vit apparaître quelques clous, il s'arrêta et, déposant à terre son ciseau, ainsi que l'eût fait un cambrioleur professionnel surpris au moment où il se livrait à cette opération délicate, il s'empressa de rejoindre Météor, laissant derrière lui la porte de la chambre légèrement entr'ouverte, afin de faire croire à la fuite précipitée du délinquant.

— Tout est en ordre ! déclarait le grand limier à sa « première antenne ». Hein, crois-tu, mon petit, que ma ruse a réussi ? Si malin que soit mon cher collègue d'outre-mer, il est tout de même tombé les yeux fermés dans le petit piège que je lui ai tendu.

— Patron, comme toujours, vous avez été épatant ! admirait Météor.

— Et toi, tu t'es joliment bien débrouillé, félicitait Chantecoq.

Et avec bonhomie il ajoutait :

— Pauvre Tom Senett !... Je regrette d'avoir été obligé de le traiter avec tant

de rigueur. Mais, que diable ! il n'avait qu'à ne pas se fourrer dans mes pattes !

— Si, après cela, concluait la « première antenne », il n'est pas convaincu que le général des Martigues et le rat O'Donnell sont le même personnage, c'est que, vraiment, il aura la « comprenette » joliment bouchée !...

— Sois-en sûr, il le croit, affirmait Chantecoq. Et pour l'instant, je n'en demande pas davantage !

» Mais ce n'est pas tout ça... il s'agit de réintégrer individuellement nos domiciles respectifs. En route !

Tous deux escaladèrent sans bruit les quelques marches de l'escalier. Une fois sur le pont arrière, ils se séparèrent. Météor regagna tranquillement sa cabine de 3^e classe.

Quant à Chantecoq, avec la même adresse et la même prudence que pour l'aller, il se faufila dans l'ombre. Après avoir franchi le pont-promenade, complètement désert, il allait s'engager dans la descente qui conduisait aux premières, lorsque, tout à coup, une exclamation s'éleva, toute proche, sur un mode plutôt ironique :

— Tiens ! un confrère !

Surgissant de l'escalier, un homme de sa taille et de sa force, et vêtu comme lui d'un maillot noir qui complétait une cagoule du plus saisissant effet, se dressait devant le grand limier.

Instantanément, ils braquaient l'un sur l'autre les canons de leurs brownings, et, pendant quelques secondes ils demeuraient immobiles, visiblement décidés à ne point se céder le passage.

Le premier, l'homme à la cagoule allait rompre le silence. En un français des plus purs et sur un ton de courtoisie non exempt d'une certaine ironie qui semblait révéler un Parisien raffiné, il s'écriait :

— Ah ça ! mon cher collègue, ne pensez-vous pas qu'au lieu de nous regarder en chiens de faïence et de nous demander quel est celui de nous deux qui va tirer le premier, nous ne ferions

pas mieux de nous présenter l'un à l'autre ?

Et abaissant son arme en un geste plein de désinvolture élégante, il précisait avec crânerie et non sans une certaine fierté :

— James O'Donnell, dit le « Rat-de-mer ».

— Aoh ! very well ! ponctuait Chantecoq en adoptant un accent américain d'une parfaite réalité.

Et laissant glisser le long de son corps la main qui tenait le revolver, il ajoutait, lui ausssi, avec une expression d'orgueilleuse importance :

— Et moi, Andrew Jonathan, de Chicago...

— Comment ! s'exclamait O'Donnell, vous êtes ?...

— Yes, c'était moâ !

— L'un des plus illustres « gangsters » (1) des Etats-Unis!... Je suis ravi, je n'avais pas encore eu l'avantage de vous rencontrer. Mais j'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Et moâ aussi, je vous connaissais de réputéchonne...

Chantecoq, avec cette facilité d'assimilation qu'il devait à son génie policier, s'était immédiatement adapté à la situation ainsi qu'au personnage qu'il s'était vu subitement obligé d'incarner tout en tendant la main au Rat-de-Mer, qui la serrait avec une déférente effusion et poursuivait :

— Moi aussi, vous m'étiez très... very... sympathique.

— Voici une heureuse rencontre ! ripostait O'Donnell. Pour ma part, je ne demande qu'à faire avec vous plus ample connaissance. Seulement, il vaudrait mieux ne pas rester ici. Et si vous voulez bien me suivre...

— Yes, acceptait Chantecoq qui semblait très désireux de pousser jusqu'au bout l'aventure.

Sans la moindre difficulté, il emboîta le pas au Rat-de-Mer, descendit une dizaine de marches et atteignit un

(1) Bandits qui font la contrebande de l'alcool.

palier sur lequel O'Donnell s'arrêta.

O'Donnell, qui semblait connaître à merveille tous les coins et recoins de l'immense caravansérail flottant, poussa une petite porte que Chantecoq n'avait même pas remarquée.

Avec l'assurance d'un parfait gentleman qui ferait à l'un de ses pairs les honneurs de sa maison, il disait à celui qu'il prenait pour un des plus célèbres bandits de l'Amérique du Nord :

— Veuillez entrer, mon cher maître !

— Après vous, mon cher collègue, déclinaît le grand détective français qui se tenait tout de même sur la défensive.

— Je n'en ferai rien, protestait le voleur avec de belles manières.

— No ! No !... protestait Chantecoq. No, after you ! (après vous).

O'Donnell se décida à pénétrer le premier dans une chambre obscure qui n'était autre qu'un petit salon de lecture où, durant le jour, les passagers désireux de s'isoler trouvaient tous les journaux, revues et brochures capables de leur procurer une lénifiante distraction.

Toujours comme chez lui, il tourna un commutateur qui commandait un plafonnier. Une douce lumière se répandit dans la pièce. O'Donnell, toujours avec la même tranquillité désinvolte, s'en fut pousser une targette intérieure.

— Comme ça, fit-il, on ne viendra pas nous déranger.

Puis, revenant vers Chantecoq, il enleva brusquement sa cagoule, laissant apparaître la tête d'un jeune homme au visage énergique, qu'égayaient des yeux pétillants et une bouche naturellement rieuse.

— Jamais, songeait Chantecoq, je n'ai encore rencontré sur ma route un bandit plus sympathique. Je crois que nous allons nous entendre à merveille.

— Vous n'en faites pas autant ? lançait gaiement le rat des mers.

— No ! répliquait le grand policier.

Mon masque, il était collé à mon figure.

— C'est dommage! regrettait O'Donnell, car j'aurais été très content de contempler les traits du grand homme que vous êtes!

Le faux Jonathan fit un léger salut de la tête. Puis il reprit :

— Vo, aussi, vous étiez une grande homme!

— Croyez, protestait modestement O'Donnell, que je ne vous arrive pas à la cheville.

— Vous êtes, au contraire, un... un... comment dit-on déjà? C'est que je ne parlais pas le français aussi bien que vous!

— Cela n'a rien d'étonnant. Je suis né en France. J'y ai passé toute mon enfance et ma jeunesse. Si vous me le permettez, un jour où nous aurons le temps, je vous raconterai ma vie. Elle vous amusera peut-être, car elle ne manque pas de pittoresque.

— Je serai, très... very... satisfied, ponctuait Chantecoq qui semblait de plus en plus chercher ses mots.

— Voulez-vous, proposait O'Donnell, que nous poursuivions notre conversation en anglais?

— Yes! Yes! approuvait avec d'autant plus de force l'étonnant comédien qu'était notre grand détective national qu'il était aussi familiarisé avec la langue de John Bull qu'avec la sienne.

Avec une facilité d'élocution remarquable et un accent américain très prononcé. Chantecoq reprenait :

— Je voulais vous dire que vous m'intéressez beaucoup...

— Très flatté! ponctuait O'Donnell en un anglais non moins irréprochable.

» La façon dont vous avez subtilisé le portefeuille de Chas Orwel et les bijoux de Maguy Vermeil dénote de votre part une adresse remarquable...

— Ce n'était pas trop mal réussi, en effet, reconnaissait le rat de mer!... Malheureusement, le butin n'a pas été magnifique.

— Vraiment?

— Le portefeuille ne contenait qu'un millier de dollars et des papiers sans valeur pour moi. Quant aux bijoux, ils sont en toc.

— Ce n'est vraiment pas payé !...

— Ah ! soupirait le jeune voleur, les affaires sont très dures, cette année... La crise est générale...

— A qui le dites-vous ? appuyait le faux Jonathan. Même à Chicago, cela va très mal... D'abord, nous sommes trop nombreux. Alors, cela provoque des jalousies, des divisions et même des haines... Ainsi, j'ai été dénoncé... par un des nôtres... Arrêté, emprisonné. j'ai pu m'enfuir.

— Vous êtes, en effet, un as de l'évasion.

— On le dit... Mais vous aussi...

— Je sais, en effet, assez bien me tirer des pattes de la police...

— N'empêche que j'ai dû prendre le large, bluffait magistralement Chante-coq... C'est alors que j'ai eu l'idée de chercher à gagner ma vie à bord des paquebots. Et voilà pourquoi vous m'avez retrouvé ici en train de vous faire concurrence !

— Croyez que je ne vous en veux pas ! Ici, il y a place pour deux... et même pour trois.

— Vous êtes un vrai gentleman, affirmait le faux « gangster » avec un accent de conviction qui parut vivement flatter le vrai bandit.

— Et vous, monsieur Jonathan, demandait ce dernier, êtes-vous content ?

— Pas du tout ! répondait le fin limier avec un aplomb imperturbable. Jusqu'à présent, je n'ai pas pu réussir un seul coup.

— Comment ! un homme comme vous !

— Ce genre de travail est si nouveau pour moi. Je n'ai pas encore la main.

— Vous vous habituerez...

— C'est si différent de ce que j'ai fait jusqu'ici.

— Oh ! je suis tranquille, vous vous y mettrez très vite.

— Hum ! ça m'a l'air beaucoup plus difficile que je ne le pensais, opinait le faux Jonathan.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

VII (suite)

Le Rat-de-Mer et les deux détectives

— Peut-être, insinuait l'authentique O'Donnell, pourrais-je vous donner quelques conseils ?

— Très volontiers, acceptait Chantecoq.

— En échange de quoi, je vous demanderai de bien vouloir me donner votre avis au sujet d'une expédition que je suis en train de préparer... et pour laquelle votre concours me serait très précieux.

— Il vous est acquis d'avance... déclarait imperturbablement le grand limier.

— En deux mots, voici. Tout à l'heure, en furetant dans les premières classes où j'étais allé repérer la cabine d'une charmante Américaine qui exhibait ce soir au dîner un collier de perles que j'estime au bas mot à dix mille dollars...

— Tiens, c'est curieux ! interrompait Chantecoq...

— Quoi donc ?

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— J'aime mieux vous le dire franchement, j'avais eu la même idée...

— Voilà qui n'est pas banal.

— Cela prouve, en tout cas, que nous étions faits pour nous rencontrer! Croyez, mon cher O'Donnell, que je suis tout prêt à m'effacer devant vous.

— Mais pas du tout, monsieur Jonathan, vous êtes l'ainé.

— Et vous le premier en date. Mais, je vous en prie, continuez donc votre petite histoire. Car je ne saurais trop vous le dire, vous m'intéressez de plus en plus; et j'estime que le hasard, en nous rapprochant ainsi, a voulu nous ménager la plus heureuse des surprises.

— Je suis sûr, s'écriait le Rat-de-Mer, qu'une collaboration entre nous deux donnerait de formidables résultats.

— Parfaitement! appuyait le limier. Car, au lieu de nous concurrencer comme nous l'avons fait ce soir, si nous joignons nos efforts et en les dirigeant vers un même but, nous pourrions et devrions remporter de véritables triomphes...

— Mon cher maître, exultait O'Donnell, je ne peux vous dire à quel point je suis ravi de vous entendre parler ainsi. Ah! si jamais l'on m'avait dit que je deviendrais un jour l'associé du grand Jonathan de Chicago... Mais vous permettez que j'achève ma petite histoire...

— J'en attends la suite avec une vive impatience.

— La voici... Je vous disais que j'étais en train de faire une reconnaissance autour des premières classes, lorsque tout à coup, je vis une porte de cabine s'ouvrir lentement..., avec précaution..., comme par quelqu'un qui, avant de sortir de chez soi, voudrait s'assurer qu'il ne peut être remarqué par personne. Instantanément, je me dissimulai dans l'ombre, et presque aussitôt j'entendis une voix de femme qui disait en anglais : « Vous pouvez sortir... Il n'y a aucun danger... » Je vis alors une femme de haute taille, revêtue d'un

long manteau de voyage et coiffée d'une sorte de capuchon qui lui dissimulait le visage, franchir le seuil de la cabine. Elle était accompagnée d'une autre femme plus petite qui, après avoir refermé avec soin la porte, rejoignit la première, et toutes deux se dirigèrent vers le pont-promenade.

» Mon premier mouvement fut de profiter de leur absence pour pénétrer dans leur cabine et d'y faire une rafle qui ne pouvait manquer d'être fructueuse.

» Mais je me dis tout à coup que j'avais plus d'intérêt à savoir d'abord quelles étaient ces deux passagères qui entouraient d'un si grand mystère leur promenade nocturne; et poussé par une curiosité que je ne cherchais même pas à combattre, je me glissai sur leurs pas... Je fis bien. Vous allez en juger par vous-même, monsieur Jonathan. Car, rappelez-vous ce que je vous dis à l'heure présente. Il ne tient qu'à nous deux de réaliser une fortune qui peut nous donner de rentes jusqu'à la fin de nos jours.

— Ah ça! vous m'intriguez de plus en plus.

— Ce n'est rien encore...

— Alors, dites !...

— Les deux femmes, après avoir marché sur le pont-promenade sans échanger une parole, s'en furent s'asseoir sur deux fauteuils, derrière lesquels je réussis à me cacher. L'endroit était absolument désert. Placé comme je l'étais, je distinguai, sans risque d'être aperçu par elles, les silhouettes des deux passagères. L'une, la grande, autant que je pouvais en juger dans la demi-obscurité qui l'entourait, devait être jeune et belle; l'autre, d'un âge indécis et plutôt disgraciée de la nature. Pendant un moment encore, elles demeurèrent silencieuses. Puis la grande dit, en anglais : « Cela fait du bien de respirer hors de cette cabine où j'étouffe. »

— Encore un peu de patience, concluait l'autre, et vous serez libre d'agir à votre guise.

— Oh ! oui, agir... agir ! répétait la femme au manteau de voyage.

Et, en un geste nerveux, elle rejeta en arrière le capuchon qui lui dissimulait son visage que je pus apercevoir très nettement, éclairé qu'il était par un reflet de la lune qui avait eu, à ce moment, la délicate attention de sortir des nuages qui la voilaient.

Avec un accent d'admiration non déguisé, le Rat-de-Mer s'écriait :

— Ah ! monsieur Jonathan, quel spectacle ! Jamais, peut-être, je n'ai encore vu une femme d'une beauté aussi prodigieuse. Une merveille !

» Je songeai aussitôt qu'elle devait être claquemurée dans sa cabine par quelque mari ou amant jaloux et peu désireux de l'exposer à l'admiration des foules... ou bien, qu'héroïne de quelque récente aventure plus ou moins scandaleuse, elle se trouvait dans l'obligation d'éviter momentanément les curiosités plus ou moins malsaines que sa présence à bord du *La-Tour-d'Auvergne* n'aurait pu manquer de provoquer.

» Mais je n'eus pas le temps d'approfondir les différentes pensées qui se bousculaient dans mon cerveau qui commençait à s'enflévrer. Tout à coup, ma beauté céleste appuyant sa main sur le bras de sa compagne, s'écriait d'une voix qui me pénétra jusqu'aux moelles :

— « Si je pouvais faire sauter ce navire. »

— Oh ! Oh ! ponctuait Chantecoq, encore plus intéressé par ce récit que son auteur le supposait.

O'Donnell poursuivait :

— L'autre, la laide, car elle l'est, autant que son amie est splendide, reprenait :

— « Vous m'aviez pourtant dit que vous vous étiez ressaisie ! »

— « Je le croyais, répliquait la première. Mais, par instant, j'ai encore des défaillances. C'est lorsque je pense qu'ils sont là, tous deux, près de moi ; que chaque jour, que chaque heure,

que chaque minute, leur amour grandit d'heure en heure... »

Interrompant son récit, que Chantecoq écoutait, on devine avec quel intérêt, le Rat-de-Mer faisait :

— Ne croyez pas, monsieur Jonathan, que ce soit un roman que je vous raconte. Tout ce que je vous répète et ce que je vais vous répéter encore, elle l'a dit, à quelques mots près...

— Je vous crois, mon cher... Et après ?

— Après ?

« Je n'aurais jamais cru, a-t-elle continué, qu'on pouvait endurer un pareil supplice. Ah ! les tuer, oui, les tuer tous les deux... Que ce soit fini, fini !... Et dire que je ne peux pas les frapper moi-même. Ah ! si j'avais seulement avec moi... mes hommes de Paris... Je n'aurais pas dû leur faire prendre un autre bateau. Oui, j'aurais dû les emmener avec moi, la besogne aurait été vite et bien faite... Clara... *voyez-vous, je donnerais bien vingt mille dollars pour qu'ils soient supprimés tous les deux.*

» L'autre, la laide, a cherche à la calmer... Mais elle s'est levée... et elle est repartie à grands pas vers sa cabine, tandis que sa compagne qui semblait littéralement empoisonnée trottait sur ses talons...

» Naturellement, je me suis élancé sur leurs traces et c'est à ce moment que je me suis heurté à vous, mon cher maître... Qu'est-ce que vous dites de cela ?

Chantecoq ne répondit pas aussitôt. Puis, d'un ton grave, il reprit :

— Je dis que c'est fort intéressant.

— N'est-ce pas ?...

— Vingt mille dollars...

— C'est-à-dire dix mille chacun.

— C'est bon à prendre, surtout en période de crise.

Avec un cynisme inouï, O'Donnell ajoutait :

— Voilà pourquoi, dès que je vous ai eu rencontré, j'ai tout de suite pensé à vous... Jusqu'à présent... je n'ai pas tué... tandis que vous...

— Oh ! moi, soulignait le limier, je ne compte plus mes cadavres !...

— C'est bien ce que je pensais... Aussi...

— Vous n'avez pas besoin de m'en dire plus long... j'accepte.

— Monsieur Jonathan, s'écriait le Rat-de-Mer, cette nuit est la plus belle de ma vie !...

Chantecoq reprenait sur le ton décidé d'un véritable chef de collaboration :

— Le tout est d'aborder la dame en question... Je vais y réfléchir.

— Nous n'avons que quarante-huit heures devant nous, observait O'Donnell.

Froidement, en homme qu'aucun obstacle n'effraie, Chantecoq martelait :

— C'est plus qu'il n'en faut pour réussir. Commençons par repérer le « home » de la belle dame.

» Venez !...

— Je vous suis !

Les deux ombres regagnèrent les premières classes et, sans tâtonner le moins, le Rat-de-Mer conduisit directement le grand limier devant la porte de la cabine en question.

— 267... notait le grand détective.

Et il glissa à l'oreille de son compagnon :

— Vous êtes bien sûr de ne pas vous être trompé ?...

— Pourquoi ?...

— Parce que cette cabine n'est autre que celle de mistress Orwell, la mère du financier de Chicago dont vous avez escamoté le portefeuille.

— Ah ! par exemple !

— Aussi, je me demande si vous ne commettez pas une erreur.

— Je suis certain que non. C'est bien par cette porte que j'ai vu sortir la dame au capuchon et sa laideronne.

— Cependant... cette cabine n'est occupée que par la vieille Américaine.

— Je n'y comprends rien, mais je vous le jurerais, le derrière sur le fauteuil d'électrocution : c'est bien ici !

Chantecoq se tut, comme s'il doutait encore de la parole de son... associé. Celui-ci, qui semblait quelque peu perplexe, réfléchissait de son côté. Puis, tout à coup, il murmura :

— Je suis sûr, pourtant, de ne pas m'être trompé !

Sous son masque, Chantecoq avait un sourire indéfinissable, celui que Météor appelait « le sourire des grands instants ».

Soudain, O'Donnell reprenait :

— J'y suis... Il n'y a pas de vieille dame... C'est la maîtresse de Chas Orwel qui se cache sous ce déguisement.

— Je crois que vous avez trouvé, soulignait le limier en accentuant son sourire.

— Seulement, je me demande pourquoi elle en veut tant à ces deux amoureux.

— C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir... répliquait le roi des détectives.

Et d'un ton léger, il déclarait :

— Je crois, mon cher collègue, que nous pourrions maintenant aller nous coucher.

— Quand nous revoyons-nous ?

— La nuit prochaine, vers une heure, dans le petit salon de lecture. D'ici là, je me serai livré à certains travaux d'approche. Vous, de votre côté, tâchez d'observer attentivement les allées et venues qui se produiront autour de la cabine 267.

— Et vous croyez que ça va marcher ?

— Je l'espère. En tout cas, mon cher collègue, vous nous avez fait découvrir un secret qui vaut cher, très cher, et dites-vous bien que, de toute façon, je saurai en tirer profit.

— Pour nous ?

— Voyons ! Je compte bien que cette première affaire réalisée en commun ne sera pas la dernière.

— Alors, à la nuit prochaine ?

— Alors, à la nuit prochaine.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

VII (suite)

Le Rat-de-Mer et les deux détectives

Ils se séparèrent. Le Rat-de-mer s'empressa de regagner le gîte mystérieux qu'il occupait à bord du *La-Tour-d'Auvergne*.

Chantecog, au lieu de regagner le sien, attendit qu'O'Donnell se fût éloigné ; puis il se dirigea vers la cabine de Tom Senett, dans laquelle, à l'aide de l'une des clefs-crochets de son trousseau, il pénétra sans la moindre difficulté. Sans s'y attarder une seconde de trop, il s'en fut tout simplement déposer une lettre sur la couchette du détective américain et s'en fut après avoir refermé soigneusement la porte.

Quelques minutes après, il rentrait dans sa cabine.

— Allons, fit-il, je crois que voilà ce qu'on peut appeler une nuit utile. Espérons que la prochaine le sera encore davantage. Cette fois, la fille du diable ne peut plus m'échapper.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Olive Vénarède

Il était sept heures du matin.

Olive Vénarède, qui remplissait à bord du transat les fonctions de commissaire de police du bord, après avoir passé la nuit, avec ses inspecteurs, à tendre autour des troisièmes classes une souricière dans laquelle le rat de mer s'était bien gardé de se laisser prendre, éreinté, courbaturé, migraineux et surtout furieux de son échec, venait à peine de s'endormir lorsqu'un coup de poing ébranla la porte.

— Quès aco ? s'écriait-il en se dressant sur son séant.

Et avec l'humeur furieuse d'un homme qui, à peine endormi, est réveillé en sursaut, il ajoutait :

— Il n'y a donc pas moyen de dormir sur ce méchant « rafflot » ?

— Ouvrez vite, monsieur le commissaire, lançait le détective d'une voix haletante.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Olive Vénarède, ex-inspecteur de la Sûreté Générale à Marseille et qui avait trouvé plus profitable de quitter le service de l'Etat pour entrer à celui de la Compagnie Générale Transatlantique, occupait à bord du *La-Tour-d'Auvergne* le poste de commissaire chargé d'assurer la sécurité des passagers. Hâtons-nous de dire que, jusqu'alors, il s'était acquitté avec assez de bonheur de ses délicates fonctions. Ajoutons que, d'ailleurs, il avait toujours eu la chance de ne tomber sur aucune « bûche ». Ce qui lui permettait de proclamer avec fierté :

— Il ne peut pas y avoir de malfaiteurs quand je suis là !... Ils ont trop peur !...

Le vol du portefeuille de Chas Orwel était venu troubler sa sérénité.

— Ça, s'était-il écrié, pour une bûche, c'est une bûche !

Mais Vénarède, qui ne manquait point de qualités et se sentait d'autant plus fort qu'il avait une entière confiance en soi-même, ne fut pas long à se ressaisir. Et, à très haute voix, de façon

à être entendu par un nombre de gens suffisant pour que ses paroles circulaissent rapidement dans tout le paquebot, il s'était écrié :

— Voilà un voleur qui ne restera pas longtemps en liberté !

Le même jour, l'excellent Olive apprenait que, continuant la série de ses exploits, le Rat-de-Mer s'était emparé des bijoux de Maguy Vermeil.

Il explosa ! Mais les colères du bouillant Méridional ne duraient jamais bien longtemps. Car il était doué d'un très réel bon sens... qui lui permettait de proclamer bien haut :

— Moi, je suis un type dans le genre de Don Quichotte et de Sancho Pança... Mais la nature m'a fait tel que, si j'ai leurs qualités, je n'ai pas leurs défauts.

Et le brave garçon parachevait la haute opinion qu'il avait de lui-même en prononçant cette phrase légendaire qui revenait, d'ailleurs, très fréquemment dans ses propos :

— Je suis un homme « complète », boufre ! et j'offre cent mille francs à qui me prouvera le contraire !

En attendant, l'excellent Vénarède aurait bien donné, non pas cent mille francs, mais cent sous, pour que cette « sale histoire ne lui éclatât pas dans les jambes » comme une bombe...

Mais en face de l'adversité, Olive n'était pas de ceux qui tendent le dos et se figent dans l'immobilité du fatalisme. Il allait, au contraire, dans la lutte qu'il entreprenait avec ce « fada » qui osait le braver avec tant d'insolence, déployer une activité fiévreuse, trop fiévreuse même, mobilisant aussitôt les dix hommes qu'il avait sous ses ordres, visitant tous les coins et recoins du bateau où il supposait que le voleur pouvait se cacher, se livrant aux investigations les plus sérieuses depuis les ponts supérieurs jusqu'au fin fond de la cale.

Convaincu, il ne savait pas trop pourquoi, mais convaincu comme il savait l'être quand il s'était forgé une idée, que le Rat-de-mer se dissimulait parmi les passagers de 3^e classe, il avait résolu de passer la nuit dans cette partie du

transat, avec ses hommes qu'il avait fait cacher dans les différents endroits par lesquels il supposait que le « co-quinque » passerait « pour se rendre à son travail », et il s'était posté lui-même à la place qu'il jugeait la meilleure, c'est-à-dire au pied de l'escalier principal qui conduisait aux étages supérieurs du paquebot.

Là, caché derrière une tenture, il y était resté patiemment — ce qui, de sa part, était un véritable tour de force — depuis minuit jusqu'à six heures du matin, guettant toujours son gredin et rédigeant par avance dans son esprit le communiqué par lequel le poste de T. S. F. du *La-Tour-d'Auvergne* annoncerait à l'univers l'arrestation d'un redoutable malfaiteur par l'éminent commissaire du bord, Olive Vénérable.

Mais l'éminent commissaire, ainsi que ses sous-ordres, devait en être pour ses frais. Le *Rat-de-Mer* ne parut pas. Et le brave Olive se consola de son échec en se disant :

— Maintenant qu'il sait que je suis sur l'œil, il a la frousse. Il se terre comme un lapin !

Ce fut cette pensée qui, en même temps qu'elle le rassurait, donnait satisfaction à son excessif amour-propre, qu'il s'en fut prendre un repos qu'il estimait avoir bien gagné.

Et voilà qu'à l'instant où il venait de s'endormir de ce sommeil du juste qui a conscience d'avoir fait tout son devoir, et avec l'espoir, ou plutôt la certitude que le lendemain lui apporterait une revanche éclatante, on venait le réveiller, juste au moment où il rêvait qu'il venait d'arrêter son « co-quinque ».

— Ah ça ! se demandait-il, est-ce que mon voleur aurait remis ça ?

Et, tout en grognant, il s'en fut ouvrir la porte à l'intrus, un grand escogriffe, au profil en lame de couteau et dont les yeux ronds et écarquillés révélaient éloquemment le trouble intérieur qui l'agitait.

Reconnaissant un de ses hommes, le

commissaire de surveillance s'écriait d'un ton vibrant de menace :

— Ah! c'est toi, Monbelange... Boufre! Qu'est-ce que tu viens me déranger?

Monbelange — c'était le nom véritable et singulièrement paradoxal de l'escogriffe — balbutiait :

— Monsieur le co... monsieur le co...

— D'abord, s'irritait Olive, je ne suis pas un co...

— Monsieur le commissaire, faisait avec effort Monbelange qui, lorsqu'il ressentait une trop vive émotion, était instantanément affligé d'un bégaiement qui avait toujours le don d'horripiler son supérieur.

Et, rassemblant toute son énergie, il lança tout d'un trait :

— On vient de trouver un passager ligoté et bâillonné dans la chambre dite d' fret.

— Mille rascasses! sursautait Véra-nède qui n'avait plus la moindre envie de dormir.

Et il allait bondir hors de sa cabine. Mais son inférieur lui demandait :

— Où allez-vous, monsieur le commissaire?

— A la chambre du « frette! » sang Diou!

— Monsieur le commissaire, hasar-dait le sous-inspecteur, permettez-moi de faire respectueusement observer...

— Quoi... espèce de fada?

— Que... que... vous... vous êtes en che... en che... en chemise!

— Boufre... C'est vrai! s'exclamait le brave Olive. Pendant que je passe un pantalon et une veste, raconte-moi un peu ce qui s'est passé. Mais tâche de ne pas répéter trente-six fois la même syllabe.

— Oui monsieur le co... commissaire.

— Allons, il y a du mieux. Vas-y, parle, je t'écoute.

Tandis que son chef courait à la recherche de ce vêtement que l'on a si justement appelé « indispensable », c'est-à-dire de sa culotte, Monbelange qui avait à peu près récupéré son sang-froid, reprenait :

— C'est un garde-magasin qui, ayant affaire à la chambre du fret, a trouvé

tout à l'heure, ce passager dans l'état que je viens de vous décrire...

— Bien. Et après ? interrompait Olive qui a déjà passé son pantalon.

— C'est tout, monsieur le commissaire.

— Comment c'est tout ? s'énervait le Marseillais qui n'avait trouvé qu'une de ses chaussettes.

— Aussitôt que le garde-magasin a eu donné l'alarme, je suis vite venu vous prévenir...

— Mes bretelles ! réclamait Vénarède.

— Monsieur le commissaire, vous les avez dans le dos !

— Ah ! celles-là ! vitupérait Olive, chaque fois qu'elles peuvent me jouer un tour...

Il les empoigna si vigoureusement que, faisant sauter les boutons qui les retenaient, elles lui restèrent dans les mains.

— Bon Diou ! s'exclamait-il, c'est toujours comme ça quand on est pressé. Et mes bottines ! Est-ce que tu les vois mes bottines ?

— Non, monsieur le co... co...

— Crétingue !...

Et tout en chaussant ses pantoufles, le commissaire, déchaîné, hurlait :

— Passe-moi mon veston... Allons, dépêche-toi... Sois au moins bon à quelque chose...

Monbelange, troublé de nouveau, ahuri, s'exécutait de son mieux.

— Viens, suis-moi, ordonnait Vénarède en s'élançant hors de sa cabine.

Lorsqu'il arriva devant la chambre du fret, la porte était grande ouverte. Un employé du bord, un Corse à l'allure nerveuse et à la physionomie intelligente, se penchait au dessus de Tom Senett qui, toujours ligoté et bâillonné, ne donnait aucun signe de vie.

Le commissaire pénétrait en coup de vent dans la pièce :

— Est-ce qu'il est mort ? interrogeait-il avec anxiété.

— Non, il respire, répondit un des assistants.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas délivré ? questionnait le Marseillais.

— J'ai préféré attendre que vous

soyez là, répliquait l'employé qui ne semblait guère disposé à se compromettre en prenant des responsabilités qui ne lui incombaient pas.

— Boufre ! s'exclamait Olive, il faut nous dépêcher...

Monbelange, qui était entré à la suite de son chef, tirait de sa poche un gros couteau qu'il armait et, s'agenouillant près du détective américain qui commençait à faire entendre des plaintes étouffées, il coupait les liens qui l'enserraient tandis que l'employé, qui n'était autre que le préposé aux bagages, débarrassait de son bâillon l'infortuné Senett.

— C'est vous, Grassini, lui demandait Vénarède, qui avez trouvé cet homme dans cette situation ?

— Oui, monsieur le commissaire. J'venais ce matin, comme tous les jours à la même heure, donner un coup d'œil à « mes » colis. Quelle n'a pas été ma surprise en trouvant la porte ouverte ! Je suis entré et j'ai trouvé cet homme là, comme vous venez de le voir vous-même. Alors, j'ai appelé. Un officier mécanicien, qui sortait de sa cabine, m'a entendu, et s'est chargé de vous faire prévenir. C'est tout ce que je puis vous dire, monsieur le commissaire, car je n'en sais pas davantage.

— C'est certainement encore un coup de cette crapule infâme d'O'Donnell, s'écriait le Marseillais. Ah ! celui-là...

Il s'inclina vers Tom Senett dont Monbelange et Grassini avaient soulevé le buste qui s'appuyait contre le pan de la chambre. La tête retombait en avant comme s'il n'avait plus la force de la tenir droite. Ses bras pendaient, ballants, le long de son corps.

— J'ai déjà vu cette tête-là quelque part, déclarait Monbelange.

— Moi aussi, appuyait le préposé aux bagages.

— Il a plutôt l'air mal en *poingue*, observait le commissaire.

— Je ferais peut-être bien d'aller chercher un médecin ! proposait Grassini.

— C'est cela ! allez vite...

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

VIII (suite)

Olive Vénarède

Grassini se précipita au dehors. Tout en fourrageant ses cheveux roux, drus et frisés, qu'il n'avait même pas pris le temps de ramener sous sa casquette, Vénarède grommelait :

— Boufre de boufre ! En voilà une affaire ! mille dious ! Ça c'est une traversée dont je me souviendrai tout le reste de mon existence. Et moi qui croyais avoir trouvé le filon ! Moi qui avais quitté Marseille pour être plus tranquille ! Eh bien ! je suis servi, coquignone de bonsoir ! Ce que je la regrette, ma Canebière, mon Prado, mon parc de Longchamp et mon petit café des « Amis du Soleil » où chaque soir nous faisons de si belles parties de belote... Quelle aventure ! Mais il me la paiera. l'O'Connell ! Si je ne l'envoie pas à l'échafaud, celui-là, c'est que je serai le dernier des fadas ! Et boufre, je n'en

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

suis pas encore là, que je sache, vé ! Et souffle le mistrau !... (le mistral).

Pendant que le brave Vénarède, qui, au fond, était le meilleur garçon du monde, exhalait ses lamentations indignées, Monbelange qui s'était mis à fureter dans la chambre du fret s'écriait tout à coup :

— Monsieur le commissaire, monsieur le commissaire...

— Quès aco ?...

— Venez voir, venez !

Vénarède rejoignit aussitôt son inférieur qui, lui désignant le côté sur lequel Chantecoq avait opéré une légère pression, s'écriait :

— Vous voyez, monsieur le commissaire, cette nuit un cambrioleur s'est sûrement introduit ici et a tenté d'ouvrir cette caisse.

— C'est clair comme le ciel sur la Joliette, définissait le commissaire.

Et avec attention, il se mit à examiner le colis.

— Mon *coquingue*, fit-il, a dû se servir d'un ciseau à froid...

— Le voici, ponctuait le sous-inspecteur qui venait de découvrir sur le plancher le ciseau que Chantecoq y avait volontairement laissé.

— On connaît son métier, formulait Vénarède qui avait repris son air avantageux.

Et avec l'importance d'un homme qui se croit infailible, il décrétait :

— Maintenant, je reconstitue les événements aussi nettement, aussi exactement que si j'en avais été le *témoin-gne* ! Mon voleur, qui ne saurait être que ce satané O'Donnell, après avoir pénétré ici par effraction a tenté d'ouvrir cette caisse, qui doit évidemment contenir des objets précieux. Un autre voleur, qui avait eu la même idée que lui, est entré après lui dans cette chambre. Brusquement interrompu par un rival, O'Donnell s'est jeté sur lui, l'a sonné d'un seul coup et s'est enfui après l'avoir mis dans l'état où nous l'avons trouvé. Allons, tout va bien. Maintenant allons voir si notre prison-

nier est revenu à lui. Peut-être pourra-t-il nous donner déjà quelques utiles renseignements ?

Le commissaire et son agent revenaient vers Tom Senett qu'ils avaient laissé toujours adossé à la cloison, et, en apparence du moins, privé de tout mouvement et de toute notion de la réalité...

Un cri leur échappa. L'homme avait disparu...

Un juron formidable jaillit des poumons dilatés du Marseillais. Et dirigeant sa fureur contre le pauvre Monbelange, dont les yeux en boule de loto, sortis de leurs orbites, semblaient prêts à s'en détacher, il vociféra :

— C'est de ta faute si ce *coquingne* s'est échappé ! Ah ! fada de fada !...

Monbelange protestait :

— Monsieur le co... le coco...

— C'est toi qui es un sale coco !...

Et hors de lui, congestionné, l'écume aux lèvres, il s'écriait :

— Courons vite à sa poursuite !

Comme il s'élançait au dehors, il se heurtait à un homme d'une stature athlétique, et qui s'était subitement dressé sur le seuil, occupant à lui seul la porte.

Trébuchant sous le choc, le pauvre Vénarède faillit perdre l'équilibre.

— Le commandant ! fit-il en reconnaissant le maître du bord dans le bloc humain, type intégral du bon géant qui, si malencontreusement, venait de lui boucher le passage.

— Ah çà ! mon cher commissaire, questionnait M. Darbay, où courez-vous ainsi ?

— Après mon voleur ! haletait le Marseillais qui n'avait pas encore repris son souffle ni son aplomb.

— Quel voleur ?

— Celui que nous avons trouvé là... et qui s'est sauvé... pendant que le fada...

Il s'arrêta, à bout de salive et bafouillant :

— Commandant... Commandant... ex-

cusez-moi si je ne peux plus en décrocher... une broquille...

— Allons, remettez-vous, reprenait M. Darbay avec bienveillance. Votre voleur, vous l'avez vu ?

— Oui... mais...

— Mais... quoi ?

Et Vénarède, qui commençait à reprendre son équilibre général, s'exclamait :

— Si *malingue* que je sois, comment voulez-vous que je repère un homme parmi les 567 passagers des cabines, les 444 touristes, les 70 passagers de 3^e classe et les 485 officiers et employés, au total 1.566 personnes que le *La-Tour-d'Auvergne* renferme dans ses *flanques* !

» Et je n'ai plus que quarante-huit heures devant moi avant d'arriver à New-York !... C'est à se jeter à l'eau, et à se faire couper en morceaux par une hélice.

— Avec vous, je suis tranquille... rassurait le commandant. Vous allez les-tement arrêter ces malfaiteurs !

Ces simples mots suffirent pour rendre au Marseillais toute son audace...

— Commandant, vous avez raison, fit-il. Mais que voulez-vous, moi je suis un modeste, je doute toujours de moi. Et j'ai tort ! En avant et haut les cœurs ! telle a toujours été ma devise. Avant demain, j'aurai purgé votre navire de ces deux rats-de-mer qui l'infestent, ou, alors, il ne me restera plus qu'à me précipiter dans les flots de l'océan et à y noyer la honte de ma défaite.

... Comme le Corse revenait avec l'un des médecins du bord, Vénarède, qui avait récupéré toute sa faconde s'écriait :

— Excusez-nous de vous avoir dérangé, monsieur le docteur, mais notre malade se porte tellement bien qu'il a voulu aller au devant de vous. Je m'étonne même que vous ne l'ayez pas rencontré sur votre route.

Et à demi défaillant, il ajoutait :

— Je crois que c'est moi qui ai le plus besoin de vos services.

Lorsqu'on l'avait délivré de son bâillon et de ses liens, Tom Senett était depuis longtemps revenu à lui. S'il avait continué à faire, sinon le mort, mais tout au moins « l'évanoui », c'était parce qu'il ne voulait à aucun prix être obligé de fournir à la police du bord des renseignements qui eussent mis fin à l'incognito qu'il entendait conserver pendant tout son séjour sur le transat...

Et puis, comment expliquer sa présence dans la chambre du fret, et, surtout l'attentat dont il avait été victime ? N'était-ce point révéler sa profession et ses intentions à ceux auxquels, par amour-propre professionnel, il tenait tant à les dissimuler ?

Prévoyant qu'il arriverait bien un moment où il parviendrait à échapper à ceux qui l'avaient découvert, il avait joué hardiment et habilement la partie. Après avoir profité que le commissaire du bord avait son attention attirée ailleurs, sans bruit, avec la souple adresse qui le caractérisait, il réussissait non seulement à se faufiler hors de la chambre du fret, mais encore à regagner sa cabine, où, après s'y être enfermé, il poussait enfin un « ouf ! » de soulagement bien compréhensible.

Meurtri, courbaturé, torturé par un violent mal de tête, il lui avait fallu, pour réagir ainsi, toute l'énergie dont il était capable, et toute la performance physique qu'il devait à un entraînement aussi judicieux que prolongé.

Mais maintenant, il éprouvait une telle dépression physique et morale, qu'il dut s'asseoir ou plutôt s'effondrer sur un canapé, où il demeura pendant un long instant, littéralement prostré, incapable de coudre deux idées, ne se demandant même pas s'il avait été reconnu, pisté, et s'il n'allait pas entendre ceux qui l'avaient délivré frap-

per à sa porte et lui demander les raisons de sa fugue. Bref, le si brillant détective américain était absolument dégonflé.

Mais il n'était pas homme à demeurer longtemps dans cet état d'anéantissement qu'il le privait de toutes ses facultés. S'il n'avait pas la maîtrise ni surtout la finesse d'un Chantecoq, Tom Senett n'en était pas moins ce qu'on appelle communément un gaillard bien trempé. Sa robustesse et son courage sans limites, joints à une intelligence très aiguisée et à une ténacité rare, faisaient de lui un détective de réelle valeur. Il comptait de nombreux et brillants succès, et il en aurait certainement obtenu de plus grands encore s'il n'avait pas été trop souvent guidé par le désir d'éclipser tous ses collègues... ce qui l'amenait à tirer trop fréquemment la couverture à soi, et même parfois, bien qu'il fût d'une honnêteté parfaite, à employer, dans l'action, des procédés un peu trop en marge de la police.

Malgré cela... Tom Senett était un très brave homme ainsi que nous aurons l'occasion de le voir par la suite.

Pour l'instant, il s'efforçait de redevenir lui-même ; et se levant, non sans effort, il s'en allait ouvrir un petit placard d'où il retirait une bouteille de fine, — car, en pratique du moins, il n'était nullement prohibitionniste... — et il se versa une ample rasade de cet excellent alcool de France grâce auquel, presque instantanément, son sang se remit à circuler activement dans ses veines...

Ensuite, il s'en fut entre-bâiller sa porte, tâchant de surprendre quelque propos ou une simple rumeur capables de lui indiquer si, oui ou non, on était sur sa trace.

Après être resté aux écoutes pendant quelques minutes, et n'ayant rien entendu d'inquiétant, il referma sa porte au verrou... Et, afin de se remettre, il se disposait à se faire lui-même une vigoureuse friction au gant de cuir.

lorsqu'il aperçut la lettre que Chante-coq avait déposée sur sa couchette et que son état fâcheux lui avait jusqu'alors interdit de remarquer.

— Tiens ! Qu'est-ce que c'est que cela ? se demanda-t-il.

Il saisit l'enveloppe qui, tapée à la machine, portait bien son adresse.

*M. Tom Senett, détective
à bord du La-Tour-d'Auvergne*

Il la décacheta. Elle renfermait un papier simple plié en quatre et sur lequel il lut, dactylographiées et rédigées en anglais les lignes suivantes :

« Monsieur,

» Il est inutile de continuer à vous
» donner tant de mal pour m'arrêter.
» Si malin que vous soyez, j'aime mieux
» vous déclarer que vous n'y parvien-
» drez pas.

» Aussi, laissez-moi vous donner le
» conseil de vous tenir et de me lais-
» ser... tranquille.

» Je ne vous cacherai pas que si
» vous persistez à me poursuivre, il
» pourrait vous en cuire...

» Je dispose, en effet, sachez-le bien,
» de tels moyens d'action qu'il me
» serait aussi facile de vous faire dis-
» paraître que le portefeuille de Chas
» Orwel et les bijoux de Maguy Ver-
» meil.

» Vous devez maintenant assez me
» connaître pour savoir que je ne blaffe
» jamais.

A bon entendeur, salut...

« O'DONNELL. »

— Si tu crois que tu vas m'intimider, grommela le détective américain, tu fais erreur, mon bonhomme ! Entre nous, désormais, c'est une lutte sans merci. Et je te garantis que tu ne sortiras de ce bateau que pour faire connaissance avec les prisons de New-York.

Et, tranquillement, il glissa la lettre dans sa poche. Ainsi que nous allons bientôt le voir, Tom Senett n'était pas au bout de ses surprises.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

IX

Serrons les rangs !

Le commandant Darbay venait à peine de regagner son bureau qu'une sonnerie de téléphone le sollicitait avec une certaine insistance. Son jeune secrétaire, Jacques Mérieux, qui était chargé de passer au tamis toutes les communications dont son chef était l'objet, saisit l'appareil... écoutait, puis lançait :

— Veuillez attendre... un petit instant, s'il vous plaît.

Et, tout en obstruant le cornet d'ébonite avec la paume de sa main, il annonçait à son chef :

— Commandant, c'est M. le général des Martigues qui demande à vous voir pour une affaire urgente.

— Le général des Martigues ! s'exclamait M. Darbay. Dites-lui qu'il peut venir tout de suite.

Le secrétaire transmettait aussitôt :

— Allô, mon général, le commandant vous attend.

— Faites entrer, reprenait le maître

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

du bord. Laissez-moi avec le général. Veillez surtout à ce que personne ne nous dérange.

— Bien, mon commandant.

Deux minutes après, on frappait à la porte. C'était Jacques Mérieux qui, avec beaucoup de déférence, faisait pénétrer le visiteur dans le bureau du commandant.

Chantecoq qui avait repris la physionomie du personnage sous laquelle, depuis qu'il était à bord du *La-Tour-d'Auvergne*, il abritait sa véritable personnalité, était revêtu d'un complet veston bleu marine de très bonne coupe. Il tenait à la main une casquette plate d'aviateur, était chaussé de bottines jaunes qui venaient de chez le bon faiseur. Il semblait d'ailleurs fort guilleret sous son invisible maquillage. Sa moustache grisonnante taillée en brosse et qui semblait si naturelle avait même ce qu'on est convenu d'appeler un petit air conquérant; et son œil unique brillait d'un malicieux éclat.

— Mon général, attaquait M. Darbay à haute voix, soyez le bienvenu.

— Excusez-moi, commandant, si je vous dérange.

— Mais vous ne me dérangez jamais, mon général et croyez, au contraire, que je suis toujours ravi.

Le secrétaire ayant refermé la porte, le commandant, changeant brusquement de ton, reprenait :

— Vous venez, mon cher ami, me parler des incidents de la nuit dernière.

— Vous avez deviné juste, répliquait le grand limier, en s'asseyant sur le siège que lui indiquait M. Darbay.

— Alors, vous êtes au courant des événements ?

— Parfaitement, puisque c'est moi qui les ai conduits !...

— Pas possible!... Oh! pardonnez-moi cette exclamation stupide. De la part du grand Chantecoq, on ne devrait s'étonner de rien.

— Mon cher commandant, reprenait le roi des détectives, je commence par vous dire que je vous apporte une nouvelle qui va, j'en suis sûr, vous causer un vif plaisir.

— De votre part, je n'en suis nullement surpris.

— En échange de l'immense service que vous m'avez rendu en me permettant d'accomplir sur votre navire la mission si délicate qui m'incombait...

— Mission trop noble, interrompit M. Darbay, pour que je ne vous la facilitasse point dans toute la mesure de mes moyens.

— Je vous avais promis, précisait Chantecoq, de mettre fin aux exploits de ce rat-de-mer qui a eu le toupet de venir ici exercer sa coupable industrie.

— J'ai le plaisir de vous annoncer que je vais avoir d'ici peu celui encore plus vif de le faire tomber entre les mains de votre excellent collaborateur Olive Vénarède, sans que celui-ci se doute un seul instant de la collaboration toute désintéressée que je lui aurai apportée en la circonstance.

» Je me permets de vous faire observer que cette combinaison aura un double avantage : d'abord de ne pas dévoiler mon incognito que je tiens à conserver encore, puis, de ménager l'amour-propre de votre collaborateur que je considère comme un excellent garçon et qui, je ne vous le cache pas, m'est infiniment sympathique.

— Mon cher monsieur...

— Appelez-moi donc mon cher ami.

— Eh bien ! mon cher ami, appuyait le beau et grand marin qu'était le commandant Darbay, je remercie une fois de plus votre bonté et votre tact. Vénarède est, en effet, un brave garçon, très dévoué. Il n'est peut-être pas un aigle ; mais il est plein de bonne volonté, d'ardeur, et de sincérité. En l'obligeant ainsi, vous m'obligerez moi-même. Mais, par exemple je suis curieux de savoir comment vous avez fait pour repérer notre « rongeur ».

— Je vous le raconterai quand il sera pris !...

— C'est-à-dire ?

— Je ne puis pas vous donner encore de date fixe. Mais cela ne saurait tarder.

— C'est merveilleux !

— Si vous saviez, au contraire, comme c'est simple.

— Pour vous, mais pas pour bien d'autres !

— Ah ! Si on n'avait que du gibier de cette espèce à poursuivre, on ne reviendrait jamais bredouille.

— Je crois que cela n'a pas dû vous arriver souvent.

— Il y a un commencement à tout !

— Avec vous, je suis tranquille. Vous êtes de ceux qui ne connaissent jamais la défaite !

— Vous êtes trop indulgent...

— Monsieur Chantecoq, je vous appréciais déjà de réputation. Mais maintenant que je vous ai vu à l'œuvre, laissez-moi vous dire combien je vous admire. Je suis sûr que lorsque vous êtes sur la piste d'un malfaiteur, il ne peut pas vous échapper...

— Jusqu'ici, je le reconnais, j'ai été assez heureux.

— Et si ce n'était pas abuser de votre complaisance, je vous demanderais...

— Dites... c'est accordé d'avance.

— Eh bien ! voici... D'après ce que je viens d'apprendre, j'ai la conviction qu'il y a deux voleurs à bord du *La-Tour-d'Auvergne*.

— Ah ! vous croyez ! soulignait le grand limier avec un malicieux sourire.

— Figurez-vous que, ce matin, le préposé aux bagages, en pénétrant dans la chambre du fret, y a trouvé un homme bâillonné, ligoté.

— Et sans connaissance... complétait Chantecoq.

— Comment ! Vous êtes au courant ? sursautait le commandant.

— Votre employé, poursuivait imperturbablement Chantecoq, a donné l'alarme. On est allé chercher Vénère qui s'est immédiatement transporté sur les lieux. Il a tout de suite fait enlever le bâillon et couper les liens de la victime qui ne donnait toujours pas signe de vie. Et comme il s'était éloigné un instant, avec l'un de ses agents, examiner un colis qui sem-

blait avoir été l'objet d'une tentative de cambriolage, quels n'ont pas été son émoi et sa fureur en constatant que son « bonhomme », qu'un instant auparavant il avait laissé dans un état de prostration absolue, avait profité qu'il avait les talons tournés pour prendre la poudre d'escampette...

— Décidément, vous êtes merveilleux ! On ne peut rien vous cacher !

— N'est-ce pas une nécessité de ma profession d'avoir l'œil à tout et sur tout ?

— Mais peut-être allez-vous pouvoir me dire quel est l'homme que l'on a trouvé ce matin dans la chambre du fret.

— Très facilement !

— Vous le connaissez donc ?

— C'est moi qui, aidé par mon secrétaire, l'ai immobilisé de la sorte.

— Vous !... Et pourquoi ?

— Parce qu'il se mêlait un peu trop de mes affaires !

— Ah ! par exemple !

— Ce personnage, qui n'est autre que Tom Senett, un fort habile détective américain, s'est mis en tête d'arrêter O'Donnell qu'il file depuis le Havre... et cela...

— Un mot, vous permettez ?

— Je vous en prie, mon cher commandant.

— Si ma mémoire ne me joue pas de tour, il me semble bien qu'il n'y a pas à bord un passager du nom de Tom Senett. Je vais le vérifier.

— Inutile ! coupait Chantecoq. Ce détective qui voyage avec un passeport camouflé s'est fait inscrire sous le nom de Jack Spencer, sollicitor (1) à New-York.

— Comment savez-vous cela ?

— N'est-ce pas mon métier de tout savoir ?

— Continuez, je vous en prie... Car j'ai hâte de savoir la fin de votre extraordinaire histoire...

— Qui est beaucoup moins compliquée qu'elle n'en a l'air... Je n'ai pas tardé à acquérir la certitude que Tom

(1) Avocat.

Senett me prenait pour O'Donnell. Cela me gênait d'autant plus qu'il est en rapport avec un homme qui m'est des plus suspects... un nommé Chas Orwel...

— Cet Américain qui voyage avec sa vieille mère...

— Ouais ! avec sa vieille mère ! ponctuaît Chantecoq d'un ton étrange... Alors, je me suis dit : « Mon collègue américain est trop avisé pour ne pas s'apercevoir promptement qu'il est sur une mauvaise piste, et il est trop curieux pour ne pas chercher à découvrir qui se cache sous le général des Martigues... Aussi, mon petit Tom, je vais te donner une petite leçon de discrétion et de savoir-vivre dont j'espère que tu tireras profit !... »

» Prévoyant qu'il allait me prendre en filature, j'ai choisi dans la garde-robe que j'emporte avec moi, un costume de rat-de-terre qui me suit dans tous mes déplacements et qui pourrait très bien passer pour une défroque de rat-de-mer. Au milieu de la nuit, je me suis glissé hors de ma cabine et je me suis dirigé vers la chambre du fret. Je ne m'étais pas trompé. Au moment où j'étais en train d'en ouvrir la porte, Tom Senett s'est élancé sur moi. Cela n'a pas traîné. Avec l'aide de Météor, auquel j'avais au préalable donné mes directives, j'ai mis tout de suite knock-out ce brave Tom Senett, et après l'avoir emporté dans la salle des bagages, j'ai préparé la petite mise en scène que vous savez, afin de bien lui enfoncer dans la cervelle la certitude qu'il avait été la victime d'O'Donnell. Naturellement, mon excellent confrère américain, qui ne tient nullement à se compromettre dans une aventure plutôt fâcheuse pour lui, s'est empressé de déguerpir dès qu'il a pu le faire, et je crois que, maintenant, il va se tenir tranquille.

— En attendant, vous feriez peut-être bien de changer de cabine et de personnalité !

— Inutile, mon cher ami, puisque l'arrestation d'O'Donnell n'est plus qu'une question d'heures.

— D'ici là, ne craignez-vous pas que

Tom Senett ne cherche à vous créer de nouveaux ennuis ?

— Non, car il doit tenir autant que moi à garder intact son incognito !

— Alors, nous attendons les événements !

— Avec la plus parfaite sérénité.

— Inutile de vous dire, accentuait M. Darbay avec force, que vous pouvez entièrement compter sur moi !

— Je le sais et je vous en suis profondément reconnaissant. Votre concours m'est infiniment précieux et je ne l'oublierai jamais.

— Entre braves gens, s'écriait le marin, plus que jamais nous devons serrer les rangs !

— Combien je me félicite d'avoir eu confiance en vous.

— Cette confiance, monsieur Chantecoq, non seulement m'honore grandement, mais me cause une joie infinie, puisqu'elle m'a procuré l'occasion de favoriser dans la mesure de mes moyens votre œuvre de défense des bons contre les méchants.

— Œuvre difficile entre toutes, déclarait le roi des détectives. Au cours de ma déjà longue carrière, je ne me suis encore jamais trouvé en face de forces occultes aussi redoutables, d'une organisation du mal aussi puissante. Mais cela n'est pas fait pour m'effrayer, au contraire ! J'irai jusqu'au bout de ma tâche. Non seulement parce que ceux que je m'efforce de préserver des attaques qui les menacent sont, je puis le dire, des êtres d'exception auxquels je me suis tout de suite attaché.

— Miss Clifford m'a paru en effet charmante.

— C'est la plus adorable jeune fille que l'on puisse imaginer. Elle a tout...

— Je regrette que vous ayez jugé indispensable de lui imposer une claustration aussi rigoureuse.

— Il le fallait.

— Vous pensez donc que l'ennemi rôde autour d'elle ?

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

IX (suite)

Serrons les rangs !

— J'en suis sûr ! affirmait le grand limier avec une conviction communicative.

Chantecoq poursuivait :

— Si grâce à vous je n'avais pas pu établir autour de miss Clifford un réseau de protection aussi serré, je suis convaincu que votre beau transat aurait été le théâtre d'un crime abominable.

— Vous me faites frémir.

— Mais nous sommes là, commandant, nous les braves gens ! Serrons nos rangs ! comme chantait le grand Aristide Bruant.

— Et serrons-nous la main ! concluait M. Darbay avec effusion.

Tous deux échangèrent un vigoureux shake-hand.

— Au fait ! j'oubliais, faisait Chantecoq au moment où il allait se retirer.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Au cas où Venarède retrouverait la piste de Tom Senett...

— Cela m'étonnerait...

— Recommandez-lui de se tenir tranquille...

— Puis-je vous demander pourquoi ?

Avec un sourire presque énigmatique, Chantecoq réplique :

— Je puis avoir besoin d'O'Donnell et, avant de le faire coffrer, j'aimerais à m'en faire un allié...

— Cher M. Chantecoq, il sera fait suivant votre désir.

— Encore merci !

— Voulez-vous me faire un plaisir ?

— Dites, commandant !

— Acceptez de déjeuner ce matin à ma table.

— Très volontiers ! Oh ! une idée ! Ne pourriez-vous pas inviter aussi Tom Senett ?

— Ce serait, en effet, le meilleur moyen de le convaincre que vous n'êtes pas O'Donnell.

— Justement.

— Mais acceptera-t-il ?

— Il acceptera ! affirmait le détective. Surtout si vous lui dites que je suis des vôtres.

— Alors, à midi précis ?

— A midi précis.

Chantecoq, tranquillement, regagna sa cabine. Il était en train de bourrer consciencieusement sa chère Joséphine, lorsqu'on frappa à sa porte plusieurs coups discrets et légèrement espacés. C'était Météor qui, sous l'aspect du Chinois Lsi Ho Tsiang, venait rendre compte à son chef des événements de la matinée.

— Tout va bien, patron, déclarait-il.

— Tom Senett ?

— Il s'est enfermé dans sa cabine et ne paraît pas disposé à en sortir.

— Et miss Clifford ?

— Elle semble heureuse comme une petite reine.

— Et M. de Langeais ?

— Content comme un roi. Ils passent leur temps à faire la dinette l'un chez l'autre, sous le regard intermit-

tent de mistress Warbury, qui semble favoriser nettement leurs amours...

— Leurs amours! s'exclamait Chantecoq. Comme tu y vas!

— Je me trompe, en effet, rectifiait la première antenne. Ce n'est pas : leurs amours, mais : leur amour!

— Oh! oh! s'exclamait Chantecoq, je ne te croyais pas si fort dans l'art des nuances...

— Patron, à votre école, on est obligé de devenir fort en tout.

— Vil flagorneur! Alors, tu crois que miss Cyprian et Robert de Langeais ?...

— Si je le crois! Ah! patron, si vous les voyiez comme je les vois, vous en seriez aussi convaincu que moi-même.

Comme le visage du détective français avait pris une expression de subite gravité, Météor reprenait:

— On dirait, patron, que ça vous déplaît?

— Pas du tout! Ils sont si bien faits l'un pour l'autre...

— C'est ce que je ne cesse de me dire.

— Seulement... Ah! mon petit Météor, je voudrais bien être plus vieux de quelques semaines...

— Pourtant, Joséphine ne sirote pas!

— Evidemment, mais...

— Alors, il y a de l'eau dans le gaz ?

— Je n'en sais rien!

— Patron, s'inquiétait Météor, depuis trois ans que je travaille sous vos ordres, je ne vous ai encore jamais vu si... comment dirai-je bien?... si... eh bien! si « chose »!...

— Ah! tu trouves que je suis « chose »?

— Excusez-moi, patron, si j'ai gaffé.

— Non, mon petit Météor, tu n'as pas gaffé!

— Je vous aime tant!

— Je le sais. Et moi aussi, je t'aime bien. Voilà pourquoi...

Mais réagissant contre l'émotion qui s'était emparée de lui et qu'il jugeait sans doute intempestive, Chantecoq s'écriait :

— Continue ton rapport, mon petit. Je t'écoute.

— Bien, patron. Seulement, je ne sais plus où j'en étais.

— Et Venarède? Parle-moi de Venarède!

— Il est malade!

— Non.

— Rien de grave. Une révolution de bile!

— Pendant ce temps-là, il nous laissera tranquille. C'est ce qu'il a de mieux à faire. Et Chas Orwel?

— Il vient de sortir seulement de sa cabine pour se rendre chez sa mère.

— Et elle, est-ce que tu as pu l'apercevoir?

— Pas mèche!

— Et sa demoiselle de compagnie?

— Celle-là non plus ne se laisse pas facilement approcher. J'ai l'impression que toutes deux se tiennent sur la défensive.

— Tâche de les observer d'un peu plus près.

— Je vais faire de mon mieux, patron. Mais ça n'est pas commode.

— Qui est-ce qui les sert?

— Un garçon assez gentil avec lequel j'ai fait connaissance. J'ai obtenu de lui pas mal de détails. Ainsi, jamais il n'assiste aux repas. Il a l'ordre d'apporter tout son fourbi sur un plateau et de s'en aller tout de suite. C'est la demoiselle de compagnie, la gueule de raie, qui fait tout le service. C'est comme pour le ménage. Quand la femme de chambre arrive, le matin, vers neuf heures, tout est en ordre, tout est fait. Ce n'est tout de même pas du monde ordinaire.

— Et jamais Mrs Orwel ne sort de sa cabine?—

— Jamais!

— Et la gueule de raie... comme tu l'appelles?

— Très rarement.

— En somme, ces deux femmes te donnent bien l'impression de gens qui cherchent à se cacher...

— Absolument...

— Sais-tu si Chas Orwel a cherché de nouveau à entrer en rapport avec miss Clifford ?

— Non, patron, mais je puis m'en informer.

— C'est cela.

— Quelles directives pour aujourd'hui ?

— Continue de veiller sur la sécurité de nos amis et observe ce qui se passe du côté d'Orwel. C'est très important.

— Compris, patron !

— Et prépare-toi à avoir la nuit prochaine au moins autant de travail que la nuit précédente.

— Je vois que ça va gazer...

— C'est probable...

— Tant mieux !

— Maintenant, assez causé. Va-t'en, car je ne voudrais pas que tu fasses brûler le déjeuner de nos... tourtereaux !

Météor s'évapora comme une bulle de savon. Chantecoq, demeuré seul, s'installa dans un confortable fauteuil de cuir, puis, tout en fumant sa pipe, il se prit à réfléchir.

— Pour moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Mistress Orwel n'est autre que la princesse Vanda, et le financier de Chicago est son complice !

» Seulement voilà, il faudrait que j'en eusse la preuve. Car il ne s'agit pas de gaffer, fichtre non ! N'est-ce pas, ma vieille Joséphine ?

» Mais comment, diable, m'en assurer ? Météor vient de me le dire : ces gens sont sur leurs gardes. Déjà, au cours du déjeuner, je vais pouvoir planter quelques jalons. Mais cela sera-t-il suffisant ? J'en doute !

Les yeux à demi fermés, les sourcils froncés, la pipe au bec, les mains sur les genoux, Chantecoq cherchait. Tout à coup, il s'écriait :

— Oh ! quelle idée !. Ça y est, j'y suis !

Et le visage transfiguré par la joie qui venait subitement de se répandre en lui, il ajoutait :

— Je me doutais bien que cette crapule d'O'Donnell me servirait à quelque chose !

A la table du commandant

Tom Senett, remis de ses émotions de la nuit grâce à une vigoureuse friction et quelques utiles exercices de culture physique, achevait de se raser avec le soin méticuleux qu'il apportait toujours à sa toilette, lorsqu'on frappa à sa porte.

— Cette fois, se dit-il, je suis découvert ! A quoi bon reculer une échéance inéluctable ! J'ai perdu la partie, tant pis pour moi ! Soyons beau joueur !

Et d'un pas résolu il s'en fut ouvrir. Un « chasseur » à la livrée impeccable se présentait à lui porteur d'un pli :

— De la part du commandant, annonçait le messenger. Il y a une réponse.

Le détective saisit la lettre et la déchacha. Elle contenait un carton ainsi libellé :

« Le commandant Darbay

*» présente tous ses compliments à
» M. Jack Spencer et le prie de bien
» vouloir lui faire l'honneur de déjeuner
» ce matin avec lui. Rendez-vous au
» bar à midi précis. Le général de
» Martigues sera des nôtres. »*

— Ah ça ! se demandait Tom Senett, qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà un digne commandant qui ne me connaît ni d'Eve ni d'Adam et qui, tout d'un coup, me traite comme si j'étais un de ces personnages de marque avec lequel le maître du paquebot a tout intérêt à entrer en relations ? Est-ce que cet officier serait au courant de ma mésaventure ? C'est fort possible ! Est-ce qu'il tiendrait à me démontrer que j'ai fait fausse route en me détournant de la piste du général... Pourtant... je suis sûr...

En tout cas, il est un fait certain, c'est que si M. Darbay était animé envers moi de mauvaises dispositions, il ne m'inviterait pas à sa table ! Refuser serait, de ma part, la pire des maladresses.

Tom Senett était l'homme des décisions promptes :

— Attendez une minute ! dit-il au chasseur.

Il se rendit à sa table et traça sur une de ses cartes les lignes suivantes :

« William Spencer »

» accepte avec un vif plaisir l'aimable
» invitation de M. le commandant Dar-
» bay et lui adresse l'expression de
» toute sa déférente sympathie... »

Il glissa le bristol dans une enveloppe et la remit au chasseur en y joignant un billet de cinq francs, ce qui lui valut : un « Merci m'sieu ! » d'une sincérité non équivoque.

Demeuré seul, le détective américain se laissa aller à toutes les réflexions que lui suggérait cette invitation plutôt inattendue et, au fur et à mesure de sa méditation, il se félicitait de sa décision.

— En mettant les choses aux pires, se disait-il, qu'est-ce que je risque?... Que le commandant me reproche d'avoir abusé de son hospitalité en me faisant inscrire à son bord sous un faux nom ? et en confondant un digne officier français avec un vulgaire cambrioleur ? Lorsque je lui aurai expliqué les mobiles qui m'ont fait agir de la sorte, je suis sûr qu'il est trop intelligent pour m'en vouloir. Il ne me restera que la confusion de m'être laissé rouler par O'Donnell. Mais je lui demanderai de n'en point parler... Et comme ce doit être un très galant homme, je suis sûr qu'il voudra bien m'éviter de rendre public un échec qui pourrait me causer un tort considérable. Peut-être même consentira-t-il à m'aider à prendre ma revanche?...

» Allons, tout va bien. Et les choses, somme toute, n'ont pas l'air de trop mal tourner pour moi.

Il n'en fallait pas davantage pour rendre à Tom Senett, avec toute la maîtrise de soi-même, l'entière possession de toutes ses facultés qui faisaient de lui l'as des premiers détectives de son pays...

Aussi, lorsque à l'heure dite il apparut au bar, où le commandant l'attendait, se sentait-il tout à fait en forme et même d'une humeur presque joyeuse.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

X (suite)

A la table du commandant

Le commandant s'en fut vers Tom la main tendue...

— Monsieur Jules Spencer, lui dit-il, vous êtes tout à fait charmant d'avoir accepté mon invitation. Je commence par vous dire que je suis très honoré de recevoir à ma table le grand écrivain, l'auteur du célèbre roman *Moabit* et de tant d'autres œuvres remarquables entre toutes.

— Le tout va encore mieux que je ne le pensais, se disait Tom Senett, qui se rappelait seulement qu'il existait en effet un auteur américain qui s'appelait Jack Spencer... et dont les livres avaient connu le succès.

Et il s'inclina, acceptant sans sourciller les compliments de son hôte, qui poursuivait :

— Je dois vous dire aussi qu'un de mes passagers, qui est fanatique de vos écrits, désirerait également faire votre

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

connaissance. C'est un homme tout à fait remarquable, un Français. Je sais que vous nous aimez beaucoup.

— Oh ! énormément, et je serai enchanté de faire la connaissance de ce monsieur...

— Alors, tout est pour le mieux dans le meilleur des deux mondes... Un cocktail ?

— Avec plaisir.

— Vous n'êtes pas prohibitionniste ?

— Oh ! pas du tout !

— Je vois que nous sommes faits pour nous entendre...

Tout en savourant un « arc-en-ciel », spécialité du bord, auquel le barman, son inventeur, avait donné tous ses soins, le commandant Darbay, avec la cordialité charmante qui le caractérisait, parlait à son invité de ses prétendus romans, qu'il semblait connaître à fond. Tom Senett, content de ne pas avoir été repéré, se rengorgeait tout en affectant des airs modestes, aussi bien dosés que la consommation dont il se régalaient..

Tout à coup, le maître du bord s'écriait :

— Je ne vois pas mon second convive. Il a dû se rendre directement à la salle à manger. Voulez-vous, monsieur Spencer, que nous allions le rejoindre ?

— Très volontiers.

Le commandant guida le détective jusqu'à une petite pièce qu'il s'était réservée pour recevoir les invités qu'il désirait traiter dans l'intimité.

— Pour causer, disait-il, nous serons beaucoup mieux...

Le fait est que l'endroit était charmant. D'un luxe discret, d'un aménagement des plus confortables, avec sa table aux trois couverts, aux cristaux, à l'argenterie et au linge éblouissants, chacun dans leurs teintes, mieux que n'importe quel apéritif, elle invitait à faire honneur au menu aussi copieux que succulent qui figurait sur un carton décoré du très joli portrait en couleurs du *La-Tour-d'Auvergne*.

Contrairement aux prévisions de l'amphitryon, le deuxième convive n'était pas encore arrivé.

— Pourtant, observait M. Darbay, il est d'une exactitude toute... militaire. Mais, consultant son chronomètre, il disait :

— D'ailleurs, il n'est que midi 29 minutes, je lui avais dit midi trente.

Les soixante secondes ne s'étaient pas écoulées qu'un maître d'hôtel ouvrait la porte au général.

Le plus naturellement du monde, M. Darbay présentait :

— M. Jack Spencer... M. le général des Martigues...

Chantecoq, très cordial, l'allure dégagée, attaquait le premier :

— Monsieur Spencer, je suis ravi de faire votre connaissance. Mon excellent ami a dû vous dire combien j'aime vos livres... Je saisis avec empressement l'occasion de vous le répéter moi-même.

Réagissant contre la véritable stupeur qui l'avait frappé, Tom Senett répliquait :

— Général, croyez que je suis très flatté d'avoir réussi à attirer sur moi l'attention d'un homme qui passe à juste titre pour l'une des gloires de l'armée française.

La glace était rompue. Derrière le monocle dont il abritait son œil unique, le regard de Chantecoq pétillait de malice. Cette fois, il ne s'agissait plus de « cuisiner » un malfaiteur, mais de « pétrir », de « malaxer » un confrère, et quel confrère ! L'un des as de la police américaine... Pour du sport, c'était du beau sport !

Le commandant priait ses deux invités de se mettre à table. Et prenant place entre eux deux, tout de suite, en quelques paroles d'une simple et charmante amabilité, en maître de maison accompli, il s'efforçait de les mettre franchement à l'aise et y réussissait rapidement. Car, après les hors-d'œuvre abondants, variés et succulents que les

trois convives firent disparaître avec un appétit de gens bien portants, le général des Martigues entamait un éloge très vif de l'industrie américaine, auquel Tom Senett répondait par un vibrant hommage à l'armée française.

Chantecoq, qui manœuvrait avec son habileté coutumière, allait peu à peu faire glisser la conversation du terrain des idées générales à celui des cas particuliers qui devaient l'intéresser d'une façon toute personnelle.

L'étonnant observateur qu'il était n'avait pas été, en effet, sans remarquer que la légère, très légère émotion que Tom Senett avait éprouvée en le voyant apparaître dans la salle à manger sous les traits du général des Martigues s'était peu à peu apaisée, et qu'il le considérait à présent non plus avec l'étonnement et la suspicion du premier moment, mais, au contraire, avec une attention qui commençait à se teinter d'une certaine sympathie. Et le grand limier français, qui savait si bien scruter les physionomies et lire les pensées des autres à travers leurs regards, se disait :

— Je crois que maintenant il est aux trois quarts sûr qu'il a commis une erreur. Achéons de le convaincre...

Profitant de ce que la conversation avait été interrompue par le service, il la reprenait bientôt en la remettant sur les œuvres de Jack Spencer, déclarant qu'il adorait les récits d'imagination, qu'il n'y avait rien de tel pour vous délasser l'esprit, surtout quand ils étaient, ainsi que ceux de l'auteur de *Moabit*, animés d'un souffle puissant et enjolivés d'un savoureux pittoresque...

Tandis qu'il parlait, Tom Senett qui, ainsi que l'avait flairé Chantecoq, commençait à s'accuser fortement d'avoir commis un impardonnable mépris, se disait :

— Ah ça! où donc avais-je l'esprit quand je l'ai pris pour un rat-de-mer. Ce n'est pas un O'Donnell qui s'expri-

maît de la sorte. Et puis, s'il était camouflé, si habile soit-il en cet art si difficile, je m'en serais déjà bien aperçu à un détail, à un rien qui pourrait échapper évidemment à un profane, mais pas à moi.

Cependant un doute subsistait en l'esprit du détective américain. Lorsque, la nuit précédente, il avait pris le général des Martigues en filature, il était sûr, même absolument bien sûr, qu'il l'avait vu rentrer dans sa cabine, et qu'après être resté patiemment en faction, aux alentours pendant plusieurs heures, il avait vu ressortir de la même cabine un homme en maillot noir qui, selon lui, ne pouvait être que O'Donnell. Alors ?

Chantecoq, qui était trop fin psychologue pour ne pas avoir deviné l'objection que son interlocuteur était en train de se faire en soi-même, allait, sans en avoir l'air, et avec une délicatesse de touche remarquable, y répondre avec toutes les chances de succès.

— Oui, poursuivait-il, j'aime les romans d'action, les romans d'aventures, et même je ne vous le cacherais pas, les romans policiers.

— C'est un genre qui a son mérite, reconnaissait Tom Senett.

— Hé, parbleu !

— N'en fait pas qui veut ?

— N'est-ce pas ? appuyait le limier. Vous n'avez jamais eu, monsieur Spencer, l'idée d'en écrire ?

— Pas encore... Mais je ne dis pas que je ne me laisserai pas tenter...

— Je suis sûr que vous réussiriez admirablement.

— Je n'en sais trop rien... Ce n'est pas si facile que cela en a l'air. Combiner une intrigue qui, pour être captivante, doit avant tout reposer sur un mystère, camper des personnages qui pour empoigner le public ne doivent pas être des fantoches, mais des êtres réels; saupoudrer tout cela d'un entrain, d'une belle humeur qui empêchent le récit de tourner trop au noir, et surtout y introduire une intrigue d'amour,

sans laquelle il est bien difficile, je ne dirai pas impossible, d'intéresser le public, voilà, comme disent messieurs les snobs de chez nous et d'ailleurs, un genre d'écrits dans lequel il n'est point donné à tout le monde de réussir...

— D'accord !

Tom Senett, qui, en réalité, était un de ces lecteurs d'autant plus assidu des romans policiers que, du bout de l'année à l'autre, il en vivait, et des plus extraordinaires, reprenait :

— Seulement, voilà, il me faudrait avant tout un sujet...

— Il me semble, insinuait Chantecoq, qu'en ce moment vous n'auriez qu'à regarder autour de vous...

— Ici même !

— Je vous avoue, mon général, que je ne saisis pas.

— Comment ! vous n'avez pas entendu parler de ce voleur mystérieux qui, après avoir dérobé le portefeuille d'un riche Américain, a dévalisé la cabine d'une artiste française ?

— Ah ! oui, en effet, reprenait le faux romancier. Mais permettez-moi, mon général, de vous dire que cela ne me semble pas très palpitant.

— C'est que vous ne savez pas tout.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Avec un aplomb magnifique, Chantecoq affirmait :

— Mon opinion est que l'individu en question n'est pas simplement un de ces « rats-de-mer » comme on en rencontre parfois sur les lignes fréquentées par de riches voyageurs, mais aussi, et surtout, un de ces agents internationaux à la solde d'un syndicat occulte mais réel, qui semble avoir pour but de brouiller les cartes du monde.

— Ah ! vraiment ? ponctuait Tom qui commençait à dresser l'oreille.

— Ce qui m'a inspiré cette hypothèse, c'est que j'ai failli être sa victime.

— Vous, mon général ?

— Moi-même. Et ce n'était certainement pas pour me dérober des bank-

notes et encore moins des bijoux que, la nuit dernière, vers deux heures, il a pénétré dans ma cabine.

— Comment, il a osé ?...

— Parfaitement !

Et de plus en plus intrigué par ce récit dont la vraisemblance indiscutable ne lui permettait pas un seul instant de suspecter la sincérité, Tom Senett s'exclamait :

— Ah ! par exemple !

— C'est un as en son genre, cet O'Donnell ! Et si, comme je le pense, il se double d'un espion, il ne peut être que redoutable entre tous. Enfin, ce dont je suis certain, c'est qu'il a réussi à pénétrer dans ma cabine, sans me réveiller, à ouvrir une de mes valises qui contenait d'importants documents sur l'état de nos armements, et qu'il allait les emporter, sans que je me fusse aperçu de rien, si une crampe au mollet, une crampe extrêmement douloureuse, mais que je bénis entre toutes celles qui m'ont déjà tant affligé, ne m'avait pas réveillé tout-à-coup. Paralysé par la douleur, je n'ai pas eu le temps de saisir mon revolver, que je place toujours sous mon traversin. Alerté par le cri que m'arrachait cette subite et atroce souffrance, mon voleur s'est empressé d'éteindre sa lampe de poche avec laquelle il s'éclairait et de filer à l'anglaise, à l'américaine ou à la française — ça, je ne saurais le préciser. Et lorsque, au bout de dix minutes environ, j'ai pu reprendre mon équilibre et faire un sondage au dehors, naturellement mon rat avait disparu.

— Voilà, en effet, qui n'est pas banal ! appréciait Tom Senett, qui, malgré toute sa perspicacité, ne pouvait qu'être entièrement dupe de l'histoire que Chantecoq, transformé pour le besoin de la cause en romancier d'aventures, venait si habilement de lui narrer.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

X (suite)

A la table du commandant

— Avez-vous eu le temps d'apercevoir sa silhouette ? interrogeait le détective américain dont le pseudo-général avait si bien réussi à éveiller la curiosité.

— Oui, répondait ce dernier. Il était vêtu d'un maillot noir, comme en ont les rats d'hôtel.

— Et masqué ?

— Naturellement.

— Avez-vous remarqué des traces d'effraction à la serrure de votre porte ?

— Aucune.

Son instinct professionnel reprenant le dessus, Tom Senett poursuivait :

— Quelle taille avait-il ?

— A peu près la vôtre.

— Portait-il des gants ?

— Je n'en suis pas certain. Mais je crois plutôt que ses mains, ainsi que ses pieds, étaient emprisonnés dans son maillot.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— C'est bien cela ! se dit Tom Senett.

Et tout haut, il reprenait :

— Vous m'avez dit qu'il n'avait pas eu le temps de s'emparer de vos papiers ?

— Non !

— Avez-vous observé que d'autres objets vous eussent été dérobés ?

— Aucun.

— Naturellement vous avez prévenu le commandant ?

— Ce matin, dès la première heure.

— Pourquoi n'avez-vous pas donné tout de suite l'alerte ?

— Je l'ai donnée ! Je me suis rendu à un poste de vigie où l'on m'a appris que la police du bord était justement à la recherche de mon cambrioleur.

— Et alors ?

— Je suis resté dans ma cabine. Mais j'étais tellement énervé que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit !

Et avec un sourire plein de cordialité et de finesse, Chantecoq ajoutait :

— Vous n'avez pas d'autres questions à me poser, cher monsieur Spencer ?

— Ma foi non !

— Savez-vous, plaisantait le grand limier, que vous feriez un excellent détective ?

Feignant de s'étonner, Tom Senett répliquait :

— Moi !... je ne m'en serais jamais douté.

— Vous m'avez tout l'air de savoir conduire une enquête de main de maître.

— Lorsqu'une question m'intéresse, déclarait l'Américain, j'aime à la traiter à fond. Or, mon général, vous avez réussi, avec votre histoire de rat de mer, à exciter mon imagination. Ce personnage, ce voleur-espion sort, en effet, de l'ordinaire.

— Et vous ne savez pas tout ! scandait Chantecoq.

— Ah ! il y en a encore ?

— Hé oui !

— Dites !

— Demandez à notre aimable commandant de vous narrer ce qui s'est passé la nuit dernière dans la chambre du fret.

— Dans la chambre du fret ! répétait le détective américain qui était fort curieux de savoir comment à bord du *La-Tour-d'Auvergne*, on interprétait sa mésaventure.

Abondant aussitôt dans le sens de Chantecoq, M. Darbay faisait :

— Figurez-vous que ce matin, on est venu me prévenir que le préposé aux bagages avait trouvé là un individu bâillonné, ligoté et qui ne paraissait plus donner signe de vie.

— Tiens ! Tiens ! soulignait Tom Senett qui, accordons lui volontiers ce mérite, n'était pas moins bon comédien que son collègue français.

— Aussitôt, l'on a donné l'alerte. Le surveillant général Vénarède est accouru avec ses hommes. On a délivré l'homme qui est vivant, mais semble, sous l'influence de ce que vous autres, romanciers, vous appelez, faute de mieux, un puissant narcotique. Vénarède et son agent l'ont laissé un moment pour examiner un colis qui portait les signes très caractéristiques d'une tentative d'effraction. Et lorsqu'ils sont revenus vers lui, ils constatèrent, à leur profonde stupéfaction, que la « victime » avait disparu !

— Oh mais ! Oh mais ! appréciait le détective américain, cela devient tout à fait palpitant.

— Vénarède, affolé, s'est précipité à la poursuite de ce mystérieux personnage. Mais à l'heure présente, il ne l'a pas encore retrouvé.

— Quel est l'avis de votre surveillant général ? interrogeait Tom Senett.

— Que cet individu était l'indicateur du « rat » et qu'à la suite d'une mésentente, celui-ci a voulu se débarrasser de lui.

— Je crois que votre surveillant est dans la vérité, appréciait Tom Senett, tandis que derrière son monocle, l'œil de Chantecoq clignotait en un réflexe de malice.

Alors, interrogeait le détective américain, M. Vénarède n'a pas reconnu en l'homme ligoté un de vos passagers ?

— Non ! répliquait M. Darbay. Si attentif et si observateur que soit mon surveillant en chef, comment voulez-vous, cher monsieur Spencer, qu'il ait dans la mémoire chacun des visages ou même des physionomies des 1.566 personnes qui se trouvent à bord, d'autant plus que le rat-de-mer ainsi que son complice éventuel ont certainement dû éviter avec le plus grand soin de se rencontrer avec lui et qu'il est même infiniment probable qu'ils doivent pendant la journée être aussi camouflés... que leurs passeports.

— Oh ! le camouflage, observait Tom Senett d'un air dédaigneux, c'est un procédé suranné, et je crois que les malfaiteurs, ainsi que les détectives, y ont renoncé depuis longtemps.

— En effet, appuyait Chantecoq. Bien que je ne sois pas très versé dans les choses de police, je crois avoir entendu dire que nos policiers, sauf de rares exceptions, n'employaient plus ce système.

— Il en est un cependant qui l'emploie encore, reprenait le détective américain.

— Qui donc ? questionnait le faux général avec un accent d'ingéniosité admirable.

— Le fameux Chantecoq, par exemple, précisait Tom Senett.

— Chantecoq, Chantecoq, répétait le limier comme s'il ne se souvenait pas très bien de ce nom.

Le commandant intervenait :

— Le policier privé, mon général, dont je vous ai prêté quelques-uns de ses *Souvenirs*.

— Je n'ai pas encore eu le temps de les lire, avouait le faux Martigues.

— Je le connais, déclarait Tom Senett. C'est un rude homme que ce Chantecoq. Non seulement on est obligé de l'admirer, mais il force encore la sympathie. Il est si Français ! Et pour moi, tout ce qui est Français m'attire et m'enchanté. Ma mère est en effet

Française, Parisienne. Figurez-vous, coïncidence très curieuse, que son père, M. Lachesnaye, était inspecteur principal à la Sûreté générale. Et c'est sous ses ordres que le Chantecoq, aujourd'hui célèbre dans le monde entier, a fait ses premières armes.

Ce fut au tour de notre grand limier de résister au choc. En effet, il se souvenait fort bien du beau-père de Tom Senett, le brave inspecteur Lachesnaye qui lui avait inculqué les premières notions de police et qui surtout lui avait fait comprendre et aimer son métier. S'il l'avait perdu de vue depuis de nombreuses années, il en avait conservé un souvenir affectueux et reconnaissant.

Aussi eût-il bien voulu demander de ses nouvelles à son interlocuteur. Mais il n'osait, d'autant moins que depuis un instant déjà, il se rendait compte que le regard de Senett, en se dirigeant vers lui se faisait à la fois très pénétrant et très amical, et il en était à se demander si son collègue d'outre-Atlantique, dont il connaissait et appréciait fort la haute valeur professionnelle, ne commençait pas à flâner en lui le confrère français dont il était en train de faire un si vibrant éloge... Et, refoulant par une énergique marche arrière les paroles qui étaient prêtes à lui échapper, il reprenait :

— Vous me donnez une grande envie de lire les *Souvenirs* de Chantecoq.

— Vous verrez, surenchérisait Tom Senett, qu'ils vous donneront comme à moi, le plus vif désir de faire sa connaissance !

— Cette fois, j'en suis sûr, il m'a repéré, se disait Chantecoq. C'est donc cela que Joséphine n'a pas cessé de siroter ! Décidément, ce Tom Senett me devient de plus en plus sympathique.

XI

« Fair-Play »

En beau joueur qu'il était, Chantecoq reprenait :

— Vous me disiez, monsieur Spencer, que votre ami Chantecoq...

— Oh ! mon ami, pas encore ! rectifiait Tom Senett avec un sourire presque aussi malicieux que celui de son partenaire. Notez, mon général, que je ne demanderais pas mieux. Mais je ne sais pas trop si je trouverai chez lui la réciproque.

— N'en doutez pas un seul instant, protestait le limier de France... Car, monsieur... monsieur Spencer — et Chantecoq appuya fortement sur ce nom — vous aussi, vous êtes entièrement sympathique.

— Pas plus que vous, général... des Martigues, répliquait l'Américain en appuyant lui aussi sur le nom de son interlocuteur.

— Mais que disions-nous donc ?

— Je ne me rappelle plus !

— Ah ! j'y suis ! fixait Tom Senett... Je vous racontais, je crois, que Chantecoq avait continué à se servir du camouflage.

— Je crois même, soulignait M. Darbay, que cela ne lui a pas trop mal réussi.

— Je suis le premier à le reconnaître ! déclarait l'Américain. Mais je persiste néanmoins à prétendre que ce n'est pas un exemple à suivre. Car, — à moins d'être un as, comme lui, — si habile soit-on dans l'art du maquillage, il arrive toujours un moment où l'on se trahit. On a beau posséder de véritables secrets pour se teindre les cheveux, s'adapter sous le nez des moustaches qui paraissent prendre directement racine dans la peau, se déformer certains traits avec un art remarquable et s'assimiler intégralement la physionomie, les allures, la parole, le regard et jusqu'aux tics des personnages qu'ils sont censés représenter, il arrive toujours un moment où, sous le vieux gentleman, l'homme de la rue, le matelot, le prêtre, le soldat ou le général, on découvre le détective !

— Il n'est pas toujours prudent de travailler à visage découvert, objectait Chantecoq

— Ah ! vous croyez ? faisait l'Américain.

— J'en suis sûr, car voilà quatre jours que je sais que vous vous appelez Tom Senett, et vous, voilà seulement cinq minutes que vous avez découvert que j'étais Chantecoq !

— Voilà qui est du *fair play*, s'écriait l'Américain avec l'entrain d'un joueur de race.

Et avec force il martela :

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit tout à l'heure, si ce n'est, monsieur Chantecoq, que j'ai à vous faire des excuses.

— Moi aussi !

— Comment cela ?

— Parlez le premier, mon cher collègue.

— Figurez-vous que je vous avais pris pour le rat-de-mer.

— Je le sais mieux que personne ! ripostait galement le grand Ilmier, puisque vous m'avez mis dans la nécessité très pénible pour moi de vous traiter avec une sévérité dont je vous demande pardon !

— Comment c'était vous, l'homme en maillot !

— Hé oui ! C'était moi. Je suis ici pour une mission très importante. En me confondant avec un voleur, et en vous acharnant à ma poursuite, vous risquez de me placer dans le dilemme ou de me laisser coffrer, ou de dévoiler ma véritable personnalité et de provoquer, le mot n'est pas trop fort, une véritable catastrophe.

Aussi, bien que cela me fût fort désagréable de vous faire passer une mauvaise nuit, je n'ai pas hésité, à vous infliger cette épreuve. J'aurais pu vous dire que, moi aussi, j'avais commis une méprise, que je ne vous avais pas reconnu. Mais cela n'eût plus été, comme vous le dites si bien, du *fair play*, du franc jeu !

— All right !

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XI (suite)

« Fair-Play »

Chantecoq, enchanté de la tournure que prenait la conversation, continuait cordialement :

— Je crois, d'ailleurs vous connaître assez, mon cher confrère, et nous avons tous deux tant de raisons de nous entendre, tant de liens d'affinités et je dirai presque de famille. Car j'ai aimé et j'aime encore votre beau-père, je n'ose pas dire comme un papa, mais comme un grand frère aîné. Au fait, comment va-t-il ?

— Très bien, ponctuait Tom Senett. Il est venu vivre avec nous à Chicago.

— A Chicago... C'est parfait. Je vous disais donc, mon cher confrère, que je suis convaincu que vous ne m'en vouliez pas trop d'avoir agi aussi cavalièrement envers vous.

— Oh ! vous aviez absolument raison ! et j'en aurais fait autant à votre place.

— J'avais hâte d'en être sûr. Voilà

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

pourquoi j'ai demandé à notre excellent commandant de nous réunir ce matin à cette table en vue de dissiper le malentendu qui s'était élevé entre nous... J'étais persuadé d'avance que nous sortirions de cette entrevue de bons amis... Mais je ne supposais tout de même pas que vous aviez si peu de rancune.

— Monsieur Chantecoq, laissez-moi serrer bien fort cette main qui distribue de si beaux directs à l'estomac.

— Et moi celle du plus généreux et du plus galant homme, qu'avec le commandant Darbay, il m'ait été donné de rencontrer dans ma déjà longue carrière !

Après un vigoureux shake hand, Tom Senett se tournant vers M. Darbay, qui semblait enchanté de la réussite de son déjeuner, reprenait :

— Commandant, à vous aussi je dois des excuses ! N'ai-je pas commis à votre égard un véritable abus de confiance ?

— Je ne vous en veux nullement, mon cher détective, répliquait M. Darbay, auquel l'Américain par son attitude si franche envers le grand limier français, inspirait une sympathie exempte de la moindre rancune.

Et l'excellent homme ajoutait :

— Et si cela peut vous être agréable, je continuerai à fermer les yeux sur votre incognito.

— Je vous en remercie infiniment, reprenait Tom Senett.

» Je ne vous cacherai point, commandant, qu'il me serait très pénible que l'on apprit aux Etats-Unis et ailleurs que j'ai remporté un aussi retentissant échec.

— C'est entendu, acquiesçait M. Darbay.

— Encore merci, scandait Tom Senett. N'empêche que je n'aurais pas été fâché de capturer ce rat qui a déjà fait tant de ravages à bord de votre beau navire.

— Si vous voulez m'en croire, insinuait Chantecoq, nous laisserons au

surveillant en chef du *La-Tour-d'Auvergne* le soin de coffrer ce malfaiteur.

— Oui, mais... ponctuait le détective américain.

Il s'arrêta, comme s'il n'osait aller jusqu'au bout de sa pensée.

— Vous vous dites, n'est-ce pas, reprenait le détective français que ce brave Olive Vénarède n'est peut-être pas de taille à triompher d'un bandit de l'envergure de cet O'Donnell.

— Je ne voudrais pas médire de Monsieur Vénarède.

— Vous auriez tort, en effet, s'empressait de couper Chantecoq. Vénarède a l'air un peu brouillon, un peu « fan de brut » (faire du bruit) comme on dit dans notre Midi, mais c'est un excellent policier. Croyez-moi, n'est-ce pas, commandant ?

— Certainement...

— Et si vous le voulez, mon cher confrère, je suis prêt à parler avec vous qu'avant peu, et peut-être même au cours de la nuit prochaine, notre Marseillais aura coffré notre rat ! Je ne doute pas que, si vous vouliez vous en donner la peine, vous obtiendriez et plus rapidement encore, cet heureux résultat. Mais laissez-lui l'honneur de cette capture. Votre réputation n'en souffrira pas, et cela fera beaucoup de bien à la sienne.

— Mon cher confrère, reprenait Tom Senett, je suis tout à fait de votre avis et je ne veux plus jouer ici que le rôle d'observateur dans lequel excellent mes compatriotes.

— Je ne vous en demande pas tant, ripostait Chantecoq. Désireux de vous faire oublier tout à fait la défaite que j'ai été contrainte de vous infliger.

— Et que je passe au compte... des profits et pertes...

— Et souhaitant aussi de vous procurer une revanche éclatante, je voulais vous parler d'une affaire,, que sans la moindre exagération, je puis qualifier de formidable.

» Elle s'annonce, en effet, et quand

vous me connaîtrez mieux vous vous rendrez compte que je ne bluffe jamais, comme la plus extraordinaire de notre temps...

— Ah ! Ah ! faisait Tom Senett, déjà intéressé.

— J'y suis directement mêlé, poursuivit le grand limier. Et tel est le but de mon voyage aux Etats-Unis. Car c'est là, dans votre pays, à Chicago, que va se livrer la grande bataille dans laquelle je suis engagé.

» Mon intention était, dès mon arrivée là-bas, de m'entendre avec un détective de confiance qui aurait consenti à m'accorder une collaboration qui m'est absolument indispensable.

» Un heureux hasard m'a permis de vous rencontrer... et de faire connaissance avec vous d'une façon un peu rude...

— J'ai toujours observé, faisait le détective américain en souriant, que chaque fois que mes relations s'amorçaient par une dispute, elles se continuaient toujours dans un grand sentiment d'amitié.

— Moi aussi, posait Chantecoq... En tout cas, je sais une chose, et je tiens à vous la dire de suite sans la moindre intention de flagornerie... Vous êtes entre tous, mon cher Tom Senett, celui qui s'impose à moi comme le plus indiqué des collaborateurs.

— J'en suis très flatté.

— Car, dans l'affaire en question, il ne s'agit pas seulement pour moi d'avoir un associé dont l'habileté, le courage et l'expérience sont au-dessus de tout éloge... mais encore un grand honnête homme.

» Et vous êtes celui-là !

Chantecoq venait de faire vibrer chez son interlocuteur ce qu'on appelle la corde sensible.

Rien n'était plus agréable, en effet, à l'excellent Tom Senett que de s'entendre décerner par un collègue tel que celui qu'il avait devant lui, non pas les éloges que méritait sa haute valeur professionnelle, mais cet hom-

mage rendu à son caractère et à ses sentiments.

Ainsi que Chantecoq il n'était atteint d'aucune déformation professionnelle. C'était ce qu'on peut appeler, dans toute l'acception du mot, un homme de grande classe, à la fois beau joueur et remarquable psychologue. Jamais deux collaborateurs n'avaient été mieux faits pour s'entendre.

— Monsieur Chantecoq, s'écriait Tom Senett rayonnant, bien que je ne connaisse pas un mot de l'offre que vous allez me faire, je m'engage d'avance à l'accepter...

— N'allons pas trop vite, prévenait Chantecoq. Car il se pourrait fort bien que des engagements ultérieurs, ou des amitiés, voire même de simples relations personnelles, vous empêchassent de donner suite à ce sujet... Je ne vous demande qu'une chose, mon cher collègue, c'est que tout ce que je vais vous dire demeure entre nous strictement confidentiel.

— Vous avez ma parole.

— Eh bien ! voici...

Chantecoq allait entamer ses révélations lorsqu'on frappa à la porte de la salle à manger.

C'était un steward qui apportait un pli au commandant.

— Vous permettez, messieurs, demanda celui-ci à ses convives...

A peine avait-il pris connaissance du message, qu'il disait au garçon :

— Dites à monsieur le surveillant en chef que je l'attends ici.

Le steward disparut. Aussitôt après, partant d'un large éclat de rire, M. Darbay s'écriait :

— C'est un mot de Vénarède. Il m'apprend qu'il a découvert la piste de l'homme ligoté et que celui-ci n'est autre qu'un passager nommé Jack Spencer.

— Ah ! diable ! sursautait l'Américain.

— Vous voyez, plaisantait Chantecoq, qu'il est beaucoup plus malin que vous ne le pensiez.

— S'il vient ici, s'inquiétait Tom

Senett, il va me reconnaître... et alors?... cela va faire mal, très mal !

— Laissez-moi faire, posait le commandant, et vous verrez, mon cher hôte, que tout, au contraire, va s'arranger au mieux de vos intérêts.

— J'ai trop confiance en vous, ripostait courtoisement Tom Senett, pour ne pas en être sûr d'avance.

On frappait de nouveau. C'était le surveillant en chef qui signalait son arrivée.

— Entrez ! invitait M. Darbay.

Vénarède apparut. Il ne portait plus aucune des traces de la fatigue et des émotions de la nuit précédente. Il semblait, au contraire, complètement « regonflé ».

— Commandant, débutait-il de sa voix sonore et sur un mode triomphal, j'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai retrouvé...

— Mais mon cher, vous me l'avez déjà écrit. Eh bien ! j'ai le regret de vous déclarer que vous êtes dans l'erreur la plus absolue.

— *Heingne !* sursautait le Marseillais.

— L'homme ligoté ne saurait être M. William Spencer.

— Commandant, je vous assure pourtant...

— La preuve, c'est que voici M. Jack Willy Spencer !

— Ah ! ce monsieur est...

— Et je puis vous garantir que, la nuit dernière, M. Jack Spencer n'a pas quitté sa cabine.

— Boufre !

Et, tout en dévisageant d'un regard plein de méfiance le détective américain qui s'était composé une physionomie des plus innocentes, le surveillant en chef s'écriait :

— Commandant, il faut que ce soit vous qui me le disiez pour que je le croie !

— Eh bien ! je vous le répète, M. Jack Spencer ne peut pas être l'homme ligoté et je vous prie donc de le laisser tranquille.

— *Biengne*, mon commandant, faisait Vénarède d'un air renfrogné.

Et, tout en s'efforçant de maîtriser la mauvaise humeur que lui causait sa déconvenue, il s'écriait :

— C'est ce fada de Monbelange qui m'a induit en erreur. Qu'est-ce que je vais lui passer à cet imbécile ! Je ne crois pas qu'il existe sous la calotte des cieux une andouille pareille ! Veuillez m'excuser, mon commandant, et vous aussi monsieur Spencer.

— Et O'Donnell ? interrogeait Chantecoq.

— O'Donnell... mon général...

— Et oui, le « Rat-de-Mer ».

— Oh ! celui-là, s'écriait Vénarède avec un aplomb magnifique, je crois que je le tiengne. On m'a signalé une passagère de première classe, qui occupe la cabine 78, et dont les allures plus que suspectes me donnent à penser que c'est O'Donnell qui se dissimule sous les traits de cette dame, lui aussi.

— Malheureux ! s'écriait le commandant. Ne touchez pas à cette femme !

— Et pourquoi ?

Avec la gravité d'un pince-sans-rire qu'il savait si bien être à l'occasion, M. Darbay répliquait :

— C'est la cousine du roi d'Angleterre !

— Boufre de boufre, je joue de malheur !

Et redégonflé comme un ballon de football sur lequel se serait assis le président du club des cent kilos, l'infortuné surveillant, fourrageant sa tignasse, s'écriait :

— Décidément, je n'ai pas de veine !

— Vous en aurez certainement davantage la nuit prochaine, déclarait le brave général des Martigues.

Mais le Marseillais ne l'écoutait plus. Furibond, et désireux de passer sa colère sur quelqu'un, il s'écriait :

— Ce *coquingne* de Monbelange. Tout ce qui m'arrive c'est de sa fôte. Ah ! celui-là, ce que je vais lui allonger les oreilles.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XII

Un pacte d'alliance

— Et maintenant, monsieur Chante-coq, reprenait Tom Senett, je vous écoute avec la plus grande attention.

— Messieurs, intervenait M. Darbay, je vais vous demander la permission de me retirer.

— Vous n'êtes pas de trop, au contraire, déclarait notre limier national.

— Je ne demanderais pas mieux que de rester avec vous, affirmait le marin. Mais, malheureusement, mes fonctions de commandant de ce navire passent avant mes devoirs de maître de maison. Excusez-moi donc... Vous êtes ici chez vous, messieurs, et à merveille pour causer sans avoir l'ennui d'être dérangés par quelque importun ou écoutés par quelque oreille indiscrete. Voici des liqueurs et des cigares. Mais, avant de me retirer, laissez-moi vous dire combien je suis heureux de votre bonne entente. Je viens, grâce à vous, de passer

un de ces moments qu'on ne saurait oublier...

— Grâce à vous, mon cher commandant, s'écriait Chantecoq.

— Oui, en effet, appuyait Tom Senett. Vous avez été, entre nous deux, le meilleur agent de liaison que nous puissions désirer.

M. Darbay serra cordialement la main que lui tendaient ses deux invités et il s'en fut vaquer aux multiples et importantes occupations qu'entraînait avec elle la direction de la véritable ville flottante qu'est un grand transatlantique.

Tom Senett alluma un cigare. Les pouces dans les entournures de son gilet, let orse tombé, la tête légèrement rejetée en arrière, les traits détendus en une de ces sensations d'apaisement et de tranquillité qui vous permettent, ne serait-ce que quelques instants, de jouir de l'existence sans avoir rien à craindre d'elle, et avait tout à fait l'attitude d'un parfait gentleman qui, après un repas succulent et dont la digestion s'annonce des plus heureuses, s'apprête en alternant les bouffées d'un délicieux havane avec quelques gorgées d'une fine savoureuse, à déguster une captivante histoire.

— Mon cher collègue, attaquait Chantecoq, en bourrant comme toujours avec beaucoup de soin sa « chère Joséphine », avant d'entrer dans le vif de mon sujet, je voudrais vous poser une question... une question de principe.

— All right !

— Qu'est-ce que vous pensez de la guerre ?

— Ce que je pense de la guerre ! s'exclamait le détective américain, dont le visage s'était subitement empourpré... Mais je pense que c'est la chose la plus exécrationnelle qu'on puisse imaginer...

— Par conséquent, tous ceux qui cherchent à la provoquer...

Chantecoq n'eut pas le temps de terminer sa phrase... Tom Senett, tout en frappant avec un grand coup de poing sur la table, s'écriait avec une véhémence indignation :

— J'estime qu'on devrait les brûler vifs ! La guerre, il faut l'avoir vue comme je l'ai vue... faite comme je l'ai faite... Car, monsieur Chantecoq, je n'ai pas attendu 1918 pour m'enrôler... je suis arrivé en France dès 1914... et j'ai fait de mon mieux, pour défendre non seulement une cause qui n'était pas seulement la cause d'un pays que j'aime tant, mais aussi celle de la civilisation et de l'humanité... Ah ! je puis en parler de la guerre !...

Et tout frémissant de la plus noble et de la plus généreuse des indignations, le détective américain martelait :

— Eh bien ! je dis que pour oser déchaîner de pareilles catastrophes, il faut être les plus dangereux des fous ou les plus gredins d'entre tous les misérables...

Et un peu calmé, Tom ajoutait :

— Mais pourquoi me demandez-vous cela, mon cher collègue ? Craindriez-vous l'approche d'un nouveau conflit ?

— Non ! si tous les hommes de bien savent s'unir. Je ne parle point de ces pacifistes bélants qui donneraient aux loups l'envie de manger le berger avant d'égorger le troupeau, mais il est de ces hommes de volonté, d'énergie et d'intelligence qui considèrent que seuls la paix, c'est-à-dire le respect des situations légitimement acquises dans la dignité d'un labeur équitable, organisé et librement consenti, peut assurer le bonheur de l'humanité.

— Très bien...

— Il faut donc que tous les hommes de bien de toutes les nations de ce monde s'entendent une bonne fois pour toutes, pour décapiter à tout jamais l'hydre aux cent têtes que sont les *bellicistes* de tous les pays...

— Parfait !

— Sinon... je suis convaincu que ces démons finiront par être les plus forts... Alors, de nouveau des fleuves de sang couleront... et avec le progrès des inventions modernes, le perfectionnement sans cesse grandissant des armes les plus cruelles... disons les plus sauvages, il n'y a pas de raison que

cette guerre déchaînée par ceux qui la veulent et faite par ceux qui ne la veulent pas, soit à la guerre de 1914, ce que la guerre de 1914 a été elle-même à celle de 1870 ;

— Alors, ce sera la fin du monde ?

— Peut-être ! ponctuait Chantecoq.

Et avec une gravité émouvante, il ajoutait :

— Si je suis bien renseigné, et je crois l'être... ceux qui en ce moment sont les principaux animateurs du complot ourdi contre la paix, ayant tout à gagner ou rien à perdre dans l'immense et diabolique bataille qu'ils préparent, sont décidés à courir le risque d'être entraînés eux-mêmes dans l'anéantissement général, plutôt que de renoncer à leur plan infernal...

— Cet effroyable complot, en avez-vous la preuve ? interrogea Tom Senett...

— Je l'ai...

— En connaissez-vous les auteurs ?

— Quelques-uns et notamment celle qui en est l'animatrice...

— Une femme ?...

— Oui, une femme...

— Vous savez son nom ?...

— Pas le vrai ! Mais, moi, je l'appelle la *Fille du Diable* !

— La *Fille du Diable* ! C'est bien, en effet, le nom que mérite la guerre !...

Chantecoq s'était levé. Déposant sa pipe sur la table, il s'en fut vers l'Américain qui, déjà sidéré par les premières révélations du grand détective français, demeurait figé sur place.

Posant ses mains sur ses épaules et le fixant bien dans les yeux, il lui dit :

— Je joue en ce moment la partie la plus formidable d'une existence. Car il ne s'agit pas cette fois d'une ordinaire chasse aux bandits ou aux espions, ni même simplement de protéger des honnêtes gens contre des attaques de malfaiteurs. Non ! Ce n'est pas seulement mon pays que je défends, c'est tous les pays ! C'est, en un mot, la cause de l'humanité que je sers et que je vous demande de servir avec moi !

— Go !... fit simplement l'Américain qui, peut-être, de toute sa vie, n'avait pas éprouvé une émotion aussi intense.

Avec un accent de solennité d'autant plus empoignant qu'il n'était pas dans ses habitudes, Chantecoq poursuivait :

— Tom Senett, mon ami, que je voudrais bientôt appeler mon allié, mon frère, jurez-moi sur l'honneur de nos deux drapeaux, le tricolore et l'étoilé, que ce que je vais vous dire, vous le garderez pour vous seul !

— Je vous le jure ! faisait aussitôt l'Américain en tendant une main qui tremblait un peu.

— Eh bien ! reprenait le Français dont la poitrine se dilata d'un large soupir de satisfaction, apprenez que la fille du Diable est ici !

— Sur ce bateau !...

— Elle se cache, camouflée en vieille dame, sous le nom et l'aspect de mistress Orwel, la mère du banquier journaliste de Chicago.

— Vous en êtes sûr ? s'exclamait Tom Senett, qui bien qu'il fût de ceux qui ne s'étonnent jamais de rien était devenu blême.

— Absolument.

— Et comment avez-vous appris ?

— Je vous le raconterai tout à l'heure. Si vous acceptez de devenir mon collaborateur dans l'œuvre que j'ai entreprise et qui consiste à entraver l'action de cette femme et de ses complices, je n'aurai rien de secret pour vous et vous pourrez lire en moi comme dans un livre.

Bouleversé, car pas un instant il ne songeait à mettre en doute les affirmations de son collègue, Tom Senett murmurait :

— Alors, Chas Orwel serait du complot ?

— N'en doutez pas un seul instant.

— Pourtant, j'ai eu l'occasion de m'entretenir récemment avec lui et il m'a paru très sincèrement acquis aux idées pacifistes. Ses journaux, dont je lis les principaux avec beaucoup d'at-

tention, publient même en ce moment des articles plutôt favorables au grand concours que Billy Clifford a organisé en faveur de la paix.

— C'est pour mieux donner le change à ceux qu'il combat.

— Je sais bien, réfléchissait l'Américain, que Chas Orwel a toujours été hostile à l'Europe en général et à la France en particulier... Je n'ignore pas non plus qu'il est en relations d'affaires avec des fabricants de canons et de munitions, industriels puissants entre tous qui, naturellement, ont tout intérêt à faire échouer les projets de désarmement et à pousser activement les peuples à s'armer chaque jour davantage, non pas au nom de la sécurité des nations dont ils se moquent éperdument, mais pour le plus grand profit de leurs appétits insatiables.

— C'est cela même, mon cher Tom Senett... Vous êtes en plein dans la question. Et maintenant vous comprendrez pourquoi Chas Orwel n'a pas hésité à faciliter de la façon que vous savez le retour de la Fille du Diable en Amérique.

— Elle était donc en France ?

— Oui.

— Et qu'y a-t-elle fait ?

— Le plus de mal qu'elle a pu sans doute. En tout cas, une chose dont je suis sûr, c'est qu'elle a tenté de m'assassiner.

— Vous ?

— Oui, moi !

Et tout en s'asseyant à califourchon sur une chaise, Chantecoq, qui avait sa « forme » des grands jours, attaquait :

— Maintenant, je vais vous vider mon sac. Mais vous permettez qu'auparavant je bourre Joséphine ?

— Joséphine ?

— Ma pipe...

— Voyons !

Tandis que le grand limier remplissait le fourneau de sa bouffarde de caporal supérieur, Tom Senett le considérait avec une expression où, maintenant, il y avait bien plus que de la

sympathie et de l'admiration, mais une amitié aussi spontanée que profonde, tant l'homme qui lui livrait ses secrets avec tant de confiance lui apparaissait comme un de ces cerveaux d'exception, une de ces forces de la nature devant laquelle lui, qui pouvait justement se targuer d'en être une autre, pouvait, sans se diminuer, s'incliner avec respect.

Et puis, le véritable fluide de persuasion et d'enthousiasme que dégageait Chantecoq commençait à le pénétrer de telle sorte qu'il se sentait moralement et intellectuellement attiré vers lui comme par un invisible aimant.

Ainsi que tous les hommes de son métier qui avaient eu l'occasion de servir sous les ordres de notre ami ou qui l'avaient simplement approché, il se sentait, lui, Tom Senett, le fort entre les forts, lui qui passait à juste titre, sinon pour le premier, mais tout au moins l'un des premiers détectives de son pays, dominé par un maître éminent, supérieur, par une sorte de génie qui l'enveloppait de son mystérieux rayonnement, au point d'établir entre son âme et la sienne un de ces contacts qui suffisent à établir une de ces communions d'idées, prémices des ententes solides que leur mise en marche transforme promptement en indissolubles alliances.

Pour lui, sans même qu'il s'en rendît encore absolument compte, Chantecoq était déjà quelque chose de plus qu'un collaborateur éventuel, c'est-à-dire comme un chef-ami sous les ordres duquel on est heureux et fier de servir.

— Qu'il doit être superbe dans l'action, se disait-il, et quelles heures admirables on doit vivre dans son ambiance et sous son signe. Avec quelle ardeur et aussi quelle sérénité il envisage la tâche colossale qu'il a assumée et que, seul peut-être au monde, il est capable de mener à bonne fin.

Et il avait hâte de l'écouter de nouveau.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XII (suite)

Un pacte d'alliance

N'était-ce pas le plus beau témoignage de confiance et d'action que le grand bonhomme qu'était le limier français lui donnait en lui révélant ainsi de tels secrets? Et agité de ce frémissement intérieur tel que vous donnent les bonnes secousses d'espérance et de joie, Tom se disait:

— Pour qu'il se livre ainsi à moi, il faut qu'il soit sûr que je suis de cœur et d'esprit avec lui. Ah! comme il a raison! Avec un tel homme, on irait jusqu'au bout du monde; et je sens que je lâcherai tout pour le suivre!

Chantecoq, qui lisait dans les yeux de l'Américain ce qui se passait en lui, après avoir tiré plusieurs bouffées de sa Joséphine, qui ne lui fit entendre aucun bruit avertisseur, faisait à son interlocuteur, de plus en plus conquis, le récit complet de tout ce

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous

qui lui était arrivé depuis qu'il avait accepté de veiller sur la sécurité de miss Clifford, c'est-à-dire l'enlèvement de Robert de Langeais par la fille du Diable, ainsi que la tentative d'assassinat dont il avait été l'objet de la part des agents de Vanda... Après avoir attiré son attention sur l'étrange attentat dont Billy Clifford avait été victime, il lui expliquait pourquoi se doutant que la fille du Diable, ou tout au moins des gens à elle, se trouvaient à bord du *La-Tour-d'Auvergne*, et redoutant qu'ils cherchassent à assassiner miss Cyprian, il avait pu, grâce à l'adresse de sa seconde antenne, Pierre Dornis, qui s'était habilement substitué à lui au moment où il faisait semblant de quitter le paquebot, et surtout grâce à la bienveillance du commandant Darbay, demeurer à bord du transat à l'insu de tous, veiller ainsi à la sécurité de Cyprian et, à la suite de sa rencontre, toute fortuite d'ailleurs, avec O'Donnell, s'assurer que ses soupçons étaient fondés et que la fille du Diable se trouvait, *incognito* elle aussi, à bord du *La-Tour-d'Auvergne*.

Et il terminait ainsi son long discours que Tom Senett, qui, bien que ses fibres policières vibrassent jusqu'au paroxysme, n'avait pas interrompu autrement que par des exclamations qu'il ne pouvait réprimer :

— Maintenant, je tiens la clef de tout !... C'est la fille du Diable qui est le véritable chef d'orchestre de ce concert de démons où Chas Orwel ne remplit qu'un rôle de chef de pupitre... C'est elle qui a fait disparaître ces trois malheureux savants dont elle redoutait les découvertes, c'est elle qui a voulu me supprimer à mon tour, parce que j'étais un obstacle à ses criminels agissements contre la fille de Billy Clifford, qu'elle avait également condamnée à mort... C'est elle qui, tombant dans le piège que je lui avais tendu, a volé à Robert de Langeais un sachet dans lequel elle croyait renfermée la formule de son invention avec laquelle il va

concourir pour le prix de la Paix ! Et c'est par elle. — car il faudra bien qu'elle dise qui elle est, qu'elle parle, qu'elle nous livre la liste de ses associés, de ses complices, — oui, c'est par elle que nous saurons toute la vérité et que nous parviendrons à écraser le nid de vipères qu'est l'association de ces effroyables malfaiteurs que je suis décidé à combattre jusqu'au bout !

— Moi aussi ! appuyait avec force l'Américain.

— Alors, je puis compter sur vous ? interrogeait Chantecoq.

— A la vie, à la mort !

— Eh bien ! mon cher Tom Senett, je crois que nous allons faire de la belle besogne.

— J'espère que vous serez content de moi, monsieur Chantecoq.

— J'en suis sûr d'avance !

— Et croyez que je suivrai vos directives avec toute l'obéissance d'un soldat qui n'a qu'un but : servir !

— Je ne vous en demande pas tant, souriait cordialement le grand limier français... Nous allons être, si vous le voulez bien, deux collaborateurs ayant le droit d'avoir des opinions différentes et le devoir d'en discuter en toute liberté de pensées... Aussi, tout de suite mon cher collègue, vais-je vous demander votre avis... Selon vous, que faut-il faire pour empêcher la fille du Diable de poursuivre son œuvre ?

Bien qu'il fût très sincèrement prêt à s'effacer devant celui dont il avait reconnu la maîtrise, Tom Senett se sentit très agréablement flatté par les égards dont il était l'objet de la part de son interlocuteur.

— Accordez-moi un instant de réflexion, demandait-il.

— Très volontiers...

Chantecoq en profita pour se verser un grand verre d'eau, qu'il avala d'un trait. Puis il recommença à bourrer sa pipe. Tom Senett reprenait :

— Il n'y a pas à hésiter. Il faut à tout prix mettre cette femme hors d'état de nuire.

— Comment ?

— Il n'y a qu'à la dénoncer au commandant Darbay, qui, immédiatement, la mettra en état d'arrestation et la livrera dès son arrivée, à New-York à la police américaine.

— Le moyen est radical et, *a priori*, je le crois excellent, déclarait Chantecoq en allumant sa bouffarde. Mais pensez-vous que l'autorité de votre pays estimera que ma plainte est assez justifiée pour garder en prison la princesse Vanda ?

— Il y a d'abord votre témoignage, ceux de votre secrétaire et de M. de Langeais. Ensuite, il faudra bien qu'elle s'explique sur ses origines. Ou elle continuera à refuser de les révéler, et cela suffira pour achever de la rendre plus que suspecte ; ou elle parlera... et la divulgation de son passé ne manquera pas de jeter une vive clarté sur ses actes présents.

— Ne pensez-vous pas que l'influence de Chas Orwel, qui est si considérable, jointe à celle des autres personnages extrêmement puissants avec lesquels elle est en relations occultes mais directes, ne suffisent à la faire remettre en liberté ?...

— Je ne le crois pas devant les preuves de culpabilité dont vous allez l'accabler.. Sans compter que, dès son arrivée à Chicago, nous allons, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, faire une enquête au sujet de l'attentat qui a été dirigé contre Billy Clifford, et je serais bien surpris si nous n'y découvrions pas la main de votre mystérieuse princesse.

— Alors, tout va bien, approuvait Chantecoq, qui se réjouissait fort de se sentir en si parfaite communauté d'idées et de méthode avec celui qu'il appelait son « associé ».

— Nous sommes donc bien d'accord ? interrogeait le détective américain.

— Entièrement, accentuait le policier français.

— Il ne nous reste plus qu'à saisir le commandant ?

— C'est ce que je m'en vais faire !

— Et vous pensez qu'il marchera ?

— J'en suis sûr !

— Tout de suite ?

— Je crois cependant qu'afin d'éviter un scandale à bord, de préférence, et c'est mon avis, il vaut mieux attendre que nous soyons en rade à New-York pour démasquer la fille du Diable.

— All right !

— Il ne me reste plus qu'à vous dire combien je suis heureux de notre accord.

— Pas plus que moi !...

Et comme Joséphine se mettait légèrement à siroter, Chantecoq reprenait :

— Mais ne nous emballons pas... Notre ennemie a plus d'un tour dans son sac. Et si son arrestation provoque chez ses amis un désarroi dont nous ne manquerons pas de profiter, il est hors de doute qu'ils ne renonceront pas à leur but, qui est de saboter par tous les moyens, y compris les plus criminels, l'œuvre de Billy Clifford et de sa fille.

— Il faut, en effet, nous y attendre.

— Nous allons donc, dès notre arrivée là-bas, — même si nous parvenons, comme vous m'en avez convaincu, à « neutraliser » la fille du Diable, — nous aurons à soutenir une lutte sévère contre nos ennemis. Car les « bellicistes », surtout de ce genre, ne sont pas gens à désarmer... Il se peut, mon cher Tom Senett, qu'au cours de la bataille, je tombe pour ne plus me relever !...

— Monsieur Chantecoq !... s'exclama l'Américain.

— Mon ami...

— Il ne faut pas dire cela !...

— Pourquoi ? demandait Chantecoq avec un calme admirable. La mort au champ d'honneur n'est-elle pas la plus belle de toutes ?

— Certes, objectait Tom Senett avec émotion. Mais vous avez encore de nombreuses années à vivre. La série de vos exploits n'est pas terminée. Vous êtes dans une forme supérieure, et telle que bien des « jeunes », de « très jeunes » même, souhaiteraient de posséder. Et les honnêtes gens ont encore

trop besoin de vous pour que vous ne mettiez pas tout en œuvre pour rester à leur service.

— C'est entendu ! Mais nul n'est à l'abri !

— N'attristons pas une si belle journée par des pressentiments funèbres que rien ne justifie !

— Un mot encore, cependant, mon cher Tom !

— Dites !

— En cas de malheur, je vous confie Robert de Langeais et Cyprian Clifford. Veillez sur eux. Détournez de leur route tous les dangers qui les menacent. Faites qu'ils sortent sains et saufs de la terrible épreuve qu'ils traversent en ce moment, afin qu'ils soient heureux, très, très heureux. Ils le méritent !

— Mon cher maître et ami, reprenait l'Américain, avec un accent profond, je vous jure qu'il en sera ainsi.

— Me voilà tranquille.

— Mais vous vivrez ! monsieur Chantecoq, pour assister au triomphe du bien contre le mal, à la victoire des braves gens contre les canailles !

— Et maintenant, allons prendre un peu l'air de large, concluait Chantecoq, qui avait déjà retrouvé tout son entrain.

Les deux associés quittaient la salle à manger, où ils venaient de conclure un pacte si complet d'étroite alliance.

Deux minutes après, un garçon venait enlever le couvert. Mais avant de commencer son service, après avoir jeté au dehors un coup d'œil inquisiteur, il laissait la porte entre-bâillée et se dirigeait vers un placard qui se confondait avec la boiserie et heurtait légèrement le bois avec un doigt. Le placard s'entr'ouvrit lentement et une tête s'avança avec précaution au dehors. C'était celle d'O'Donnell.

— Tu peux filer, lui dit le garçon.

Aussitôt le gredin sortit de sa cachette qui avait dû être secrètement aménagée par son complice en vue de

lui permettre d'y faire, sans trop d'inconvénients, un séjour assez prolongé, car le rat-de-mer ne semblait nullement incommodé par le long moment qu'il venait de passer dans cet étroit réduit. Ses yeux brillaient d'un vif éclat et toute sa figure exprimait la plus vive allégresse.

— Mon vieux Pilou ! murmura-t-il à l'oreille de son complice, tu peux te vanter de n'avoir pas perdu ta journée !

— Alors, tu crois ?

— Maintenant, tu n'as plus besoin de t'en faire ! Notre fortune est faite !

XIII

Du côté de l'ennemi

Robert de Langeais était installé à l'une des petites tables de la salle de correspondance, en train d'écrire une longue lettre à son ami, le docteur Martens. Sa plume courait rapidement sur le papier, indiquant que les phrases qu'il traçait sortaient spontanément d'un cerveau clair, allégé de toute inquiétude et même éclairé par la douce lumière d'un optimisme conscient et raisonné.

En ce moment, en effet, le jeune savant était heureux, très heureux même. Il savourait la plénitude d'un bonheur dont jusqu'alors il n'avait pas soupçonné l'intensité faite à la fois des vibrations les plus ardentes et des plus enivrants des charmes. Il aimait et il se savait aimé !... Et pourtant, Cyprien et lui ne s'étaient laissés aller à aucun aveu... Non point, que, conformément aux idées ou plutôt aux usages de leur temps, ils estimassent inutile, puéril, démodé, « coco », d'échanger de ces douces phrases qui sont la musique de l'âme et de ces confidences enveloppantes qui sont la poésie du sentiment. Tout en étant de leur époque, ils avaient trop bien su s'assimiler ce qu'elle a de bon et négliger ce qu'elle a de mauvais, pour piétiner par principe la jolie fleur bleue qui s'était épanouie sur leur passage. (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XIII (suite)

Du côté de l'ennemi

Au contraire, cette fleur, Robert et Cyprian l'avaient en même temps approchée de leurs lèvres et y avaient, l'un et l'autre, déposé à la même place un baiser qui avait suffi à faire chanter dans leurs cœurs la plus belle des romances sans paroles dont la mélodie, le rythme et l'harmonie les avaient dispensés de tous ces commentaires d'approche qui semblent beaucoup plus inspirés par une littérature factice que par les élans de deux cœurs sincèrement épris. Et voilà qu'un soir où, après le dîner, mistress Warbury s'était retirée, moins par discrétion que par son désir de se retrouver un peu seule avec son « cher petit Chinois », vers lequel elle se sentait chaque jour attirée davantage, Cyprian,

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

tout en écoutant Robert de Langeais lui dire toute la joie, tout l'orgueil qu'il aurait d'être le vainqueur du concours, s'était écriée avec un tel accent : « Moi aussi je serai très, très fière... » que Robert lui avait pris la main et, tout de suite, il l'avait sentie frémir doucement dans la sienne. Spontanément, il la porta jusqu'à ses lèvres. Alors, en un geste d'un chaste abandon, Cyprian appuya son bras sur son épaule, comme en une esquisse de timide enlacement. Tressaillant à ce contact, M. de Langeais releva la tête... Ses yeux rencontrèrent ceux de Cyprian... Il est des regards qui appellent les lèvres. Il approcha les siennes d'une paupière qui s'était refermée. Ils demeurèrent ainsi quelques secondes dans la divine extase de leur premier baiser d'amour, et ce ne fut pas elle qui se déroba à cette caresse... Ce fut lui qui, le premier, se ressaisit et, n'osant croire encore à la réalité de son rêve, murmura :

— Pardonnez-moi Cyprian !

Et elle lui répondit simplement, d'une voix où il y avait tout l'accent, toute la mesure de la plus infinie des tendresses :

— Je n'ai pas à vous pardonner, Robert, puisque vous m'aimez et que je vous aime !...

Cela ne fut suivi d'aucune de ces explications qui ne peuvent que diminuer la splendeur de l'instant, en le diminuant par la fadeur de phrases inutiles ou la banalité des préoccupations terrestres. Ils étaient dans le ciel, ils y restèrent. Et lorsque mistress Warbury s'en vint les retrouver, ils ne manifestèrent aucun trouble, aucun ennui... Ils savaient que le lendemain ils se retrouveraient tels qu'ils allaient se quitter et que la chaîne forgée par le métal éternel d'un sublime amour les unissait à jamais.

Aussi, dans l'exaltation de tout son être, ne pouvait-il s'empêcher de parler à son ami de celle qui était maintenant

toute sa vie, puisqu'elle était toute lui-même.

« Vous ne pouvez vous imaginer, mon
» bien cher ami, écrivait-il, combien
» cette jeune fille est incomparable.
» Chaque jour je découvre en elle non
» pas de nouvelles qualités, puisque, dès
» le premier jour, je m'étais aperçu
» qu'elle les possédait toutes, mais de
» nouvelles sources de lumière qui éclai-
» rent son âme et son visage d'un
» céleste rayonnement. Pour fixer le
» portrait de miss Cyprian, il faudrait
» un poète, un grand, un très grand
» poète qui s'immortaliserait sans doute
» en l'immortalisant elle-même... Et je
» ne suis, hélas ! qu'un homme de
» science qui ignore l'art merveilleux
» de peindre en quelques phrases ou en
» quelques vers une image radieuse
» entre toutes.

» Je me contenterai donc de vous
» confier qu'elle a accompli le véritable
» miracle de soulever la dalle du tom-
» beau dans lequel le romantique invé-
» téré que je suis, à la suite d'une
» déception amoureuse dans laquelle il
» entraît moins de douleur que de
» honte, avait cru pour toujours ense-
» vellar son cœur.

« Pierre, mon ami, mon grand ami...
« vous auquel je puis me confier en
« toute sécurité, parce que vous êtes
« l'amitié et l'honneur mêmes, laissez-
« moi vous dire mon secret... Il est
« des joies qu'on ne peut garder en
« soi... tant elles sont immenses...
« tant il semble qu'elles vont vous
» étouffer, si vous n'ouvrez pas vite la
» fenêtre pour respirer et pour permet-
» tre à votre cœur, qui a trop puis-
» samment battu, de reprendre haleine.

« J'aime Cyprian, mon ami, je l'aime !
» Pensez à tout ce qu'il peut y avoir
» de plus fervent, de plus grand, de
» plus pur dans ce mot... Et vous n'au-
» rez pas encore une idée de ce qu'est
» mon amour !...

» Et elle ?... vous demandez-vous...

» Elle ! Ah ! mon cher Martens... Et
» l'on dira encore qu'ici-bas, il n'y a
» pas de bonheur parfait !... Eh bien !
» oui, oui, elle m'aime aussi ! Et ce
» qu'il y a de sublime..., c'est que la
» volonté qui a réuni nos âmes, nous
» a exemptés de toute hésitation... et
» nous a épargnés cette période d'in-
» décision où, sans chercher à se
» demander en soi-même si l'on est
» sincère, on s'inquiète seulement, dans
» un égoïsme bien humain, de savoir
» si l'on est vraiment aimé...

» Non ! Notre mutuel enchantement
» s'est réalisé comme un miracle, qui
» aurait donné en même temps la
» lumière à deux aveugles jusqu'alors
» ignorant toute clarté... Et cela a été
» tout de suite si décisif, si puissant,
» qu'il nous semble aujourd'hui que
» nous nous connaissons depuis tou-
» jours et que c'est pour toujours que,
» désormais, nous devons vivre ensem-
» ble...

» Et, ce qu'il y a de magnifique, mon
» cher ami, c'est qu'aucune divergence
» d'idées, de vues, ne viendra, mainte-
» nant, j'en suis sûr troubler la per-
» manente et suave intimité de nos
» cœurs. Voilà plusieurs jours que nous
» nous « feuilletons » mutuellement...
» et que nous découvrons les mêmes
» pensées, les mêmes images dans le
» livre de nos destinées...

» Au début, cependant, j'avais une
» crainte... celle que la question d'in-
» térêt, la si réaliste, si laide question
» d'argent, ne s'en vint, tout à coup,
» apporter une ombre au tableau de
» soleil et d'azur de notre existence...
» Pour un Français, je suis riche, c'est
» entendu... très riche même... Mais
» qu'est-ce qu'une trentaine de millions
» en face de la fortune du milliardaire
» Billy Clifford ?

» Aussi éprouvais-je à la fois une
» double crainte... Oui, je redoutais que
» le père de Cyprian ne ratifiât pas
» la décision de sa fille... et ne trouvât

» indigne de lui... ce gendre qui lui
» venait de France et pouvait à ses
» yeux lui apparaître comme presque
» entaché de pauvreté...

« Et puis j'avais peur que l'on me
» prit pour un coureur de dot... un de
» ces aventuriers du mariage qui
» jouent la comédie de l'amour et qui
» n'ont qu'un but : l'argent !

» On eût dit que Cyprian devinait
» mes inquiétudes. Car, bien que je
» n'eusse pas prononcé un seul mot
» capable de me trahir, elle sut, avec
» son tact infini, les apaiser entière-
» ment...

« — Dady, me dit-elle (c'est ainsi
» qu'elle appelle son père), Dady m'a
» toujours affirmé qu'il me laissait
» entièrement libre de choisir moi-
» même mon mari, à la condition qu'il
» fût intelligent, travailleur et loyal...

« A quelque temps de là, elle m'a
» déclaré :

« — Je ne suis pas moins blasée de
» la richesse et je trouve ridicule de
» mépriser la fortune, surtout quand
» on en a beaucoup. Mais j'estime que
» les plus grandes joies que l'on puisse
» en tirer, c'est encore d'en faire pro-
» fiter, dans la plus large mesure, non
» seulement les déshérités du sort, mais
» encore les savants et les artistes qui,
» faute de ressources, sont obligés
» d'abandonner leur idéal à l'appel
» des impérieuses nécessités de l'exis-
» tence.

« Et, après m'avoir décrit tout ce
» que son père avait déjà fait en ce
» sens, elle m'a fait un tableau vrai-
» ment magnifique de ce qu'elle se pro-
» posait de réaliser à son tour...

« N'était-ce pas, mon cher Martens,
» tracer le programme de notre vie fu-
» ture, programme qui cadre très bien
» avec mes désirs, mes espérances...
» que j'ai l'impression que notre bon-
» heur sera d'autant plus admirable
» qu'il sera fait en partie de la joie
» des autres !...

« Nous parlons beaucoup, Cyprian et

» moi, du prochain concours... Je ne
» lui ai pas révélé la nature de mon
» invention... Car tous les concurrents
» s'étant engagés au secret le plus ab-
» solu, je puis d'autant moins le rom-
» pre en faveur de Cyprian qu'elle ne
» peut manquer d'avoir une influence
» considérable sur le jury... Et, pour
» rien au monde, je ne voudrais trou-
» bler sa conscience... Mais elle ne
» cesse de me répéter :

« — Je veux... il faut que vous soyez
» le vainqueur ! Il le faut... il le faut !
» Et vous le serez, n'est-ce pas ? Car,
» s'il en était autrement, j'en serais
» vraiment par trop malheureuse !

« Il y a tant de sincérité dans son
» accent !... Mais je m'arrête... Cette
» lettre est déjà bien longue... trop lon-
» gue... Mais je n'ai pas résisté au
» désir de vous... »

— Pardon, monsieur, faisait tout près
de M. de Langeais une voix d'homme
à l'accent nettement américain.

Le jeune savant releva la tête... Il
reconnut, debout devant lui, Chas
Orwel qui, fort poliment, lui déclarait :

— Je suis désolé de vous déranger,
mais je crois que j'ai laissé mon stylo
à cette table...

Avec non moins de courtoisie, Robert
ripostait :

— Monsieur, regardez, je vous en
prie...

Et il s'effaça légèrement afin de per-
mettre à son interlocuteur de recher-
cher lui-même l'objet qu'il prétendait
avoir oublié et qui, d'ailleurs, brillait
par son absence...

— Encore toutes mes excuses ! se
confondait le banquier de Chicago...

Il allait se retirer. Mais, se ravisant,
il demandait :

— Puis-je, monsieur, profiter de cette
occasion pour me présenter à vous ?

— Certainement, monsieur, répliquait
Robert avec une courtoisie qui n'allait
pas sans une certaine froideur.

— M. Chas Orwell...

— M. Robert de Langeais...

— Je vous connaissais déjà de réputation, et je savais que vous vous rendiez à New-York pour prendre part au concours de la paix. Je veux tout particulièrement, en ma qualité de propriétaire directeur de nombreux journaux et revues d'Amérique, à vous adresser tous mes vœux de succès...

— Je vous en remercie, monsieur...

— Vos magnifiques découvertes dans le domaine de la science légitiment les plus brillants espoirs et je tenais à vous dire combien je serai particulièrement heureux de votre succès... J'ajouterai que je mets toute la presse que je contrôle à votre entière disposition et je vous demande dès à présent de bien vouloir accueillir favorablement un de mes collaborateurs qui viendra vous interviewer dès votre descente du paquebot...

— Monsieur Chas Orwel, répondait le jeune savant, je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien me porter. Croyez que j'accueillerai votre représentant avec le plus grand plaisir. Malheureusement, ma position de concurrent m'impose la discrétion la plus absolue...

— Je le comprends très bien. Mais, quand bien même ne lui diriez-vous que des généralités, je tiens beaucoup à ce que ce soient mes journaux qui recueillent les premiers les paroles que vous prononcerez en foulant le sol américain.

— Elles ne pourront être en tout cas que très favorables à votre pays.

— J'en suis certain d'avance. Voilà pourquoi je serai heureux et fier de les reproduire et de prouver ainsi à ceux qui prétendent bien à tort que je suis l'adversaire de l'Europe et tout particulièrement de la France, que je n'ai au contraire qu'un but : dissiper les malentendus qui se sont élevés entre les deux continents et collaborer, moi aussi, à l'œuvre d'entente universelle à laquelle aspirent tous les hommes de bonne volonté... (A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XIII (suite)

Du côté de l'ennemi

Sans se déboutonner — car Chas Orvel lui était trop antipathique pour que ces quelques paroles, prononcées d'ailleurs avec un accent de sincérité capable de tromper les plus clairvoyants, ne changeassent ses dispositions à son égard, M. de Langeais répondait :

— Monsieur, je suis très heureux de vous entendre me parler ainsi... Croyez que de mon côté, lorsque je serai de retour en France, je me ferai un devoir de renseigner mes compatriotes sur vos véritables sentiments...

— Vous ne pourriez pas me rendre un meilleur service, affirmait le financier-journaliste.

Et, d'un ton de plus en plus cordial, il demandait :

— Comptez-vous séjourner quelque temps à New-York ?

— Non, répliquait Robert. J'ai l'in-

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

tention de me rendre directement à Chicago...

— Cependant, si je suis bien informé, et... je crois l'être, c'est seulement dans trois semaines que le jury se réunira pour examiner les travaux des concurrents ?

— Oui, mais j'ai à exécuter un travail de mise au point qui ne peut se faire que sur place.

— Voulez-vous que je m'occupe de vous procurer un laboratoire ?...

— Je vous remercie, monsieur Chas Orwel. Mais j'en ai déjà un à ma disposition...

— En tout cas, je serai très heureux de vous revoir à Chicago, que je compte regagner dans le plus bref délai... Donc, à bientôt...

— A bientôt...

Les deux hommes échangèrent un salut aimable, et tandis que Robert se préparait à terminer sa lettre interrompue, le banquier regagnait directement la cabine de... mistress Orwel... qui, à demi étendue sur le divan, écoutait d'une oreille discrète Clara Wikind, qui était en train de lui lire d'une voix monotone une étude très savante sur les inconvénients et les avantages de l'homéopathie dans les maladies du système nerveux.

A sa vue, Vanda ne put réprimer un geste d'agacement, qui lui était inspiré, non point par la brusque interruption d'une lecture qu'à coup sûr elle n'écoutait pas, mais d'une méditation à laquelle elle devait accorder un vif intérêt et même une grande importance.

Chas Orwel, qui paraissait de plus en plus heureux de se concilier les bonnes grâces de la princesse, attaquait d'un ton plein de doucereuses réserves dont il n'était pas précisément coutumier :

— Je suis au regret de vous importuner. Mais je crois que les nouvelles que je vous apporte sont assez intéressantes pour ne pas vous les communiquer sur-le-champ.

— Puissent-elles changer le cours de mes idées ! soupirait à présent la fille du Diable.

— Qu'avez-vous encore ? interrogeait

le financier tandis que la doctoresse haussait les épaules d'un air découragé.

Comme si elle regrettait d'en avoir trop dit, Vanda reprenait avec sécheresse :

— Rien ! Je suis seulement très énermée par cette claustration odieuse. Rien ne m'est plus pénible que de jouer un rôle de vieille dame impotente qui me contraint pendant des heures et des heures à m'ankyloser dans des postures fatigantes, et à m'enlaidir à un tel point que lorsque je me regarde dans une glace, je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Quand on pense que je serai peut-être un jour aussi affreuse que je le suis là ! »

» Et puis, j'étouffe... J'ai besoin de grand air et d'espace, et ce n'est pas la brève sortie que je fais la nuit sur le pont-promenade qui me suffit pour faire la provision d'oxygène que réclament mes poumons et mon cœur.

» Par moments il me semble que je vais étouffer, ou éclater. Ah ! si j'avais su, j'aurais pris un autre bateau ! Quelle idée stupide j'ai eue de vouloir prendre celui-ci ! Décidément, j'en ai assez, Chas Orwel, d'être votre mère !

— Puisque votre supplice va bientôt finir...

— Encore un jour et demi.

— Patience !

— Il le faut bien...

Et d'un ton moins agressif, mais tout de même ironique, la fille du Diable demandait :

— Voyons ces bonnes nouvelles, puisqu'elles doivent si bien me calmer les nerfs...

— Je viens d'avoir une assez longue conversation avec Robert de Langeais.

Sous l'enduit qui les flétrissait, les lèvres de Vanda frémirent et un éclair flamba dans son regard, que masquaient à demi ses paupières artificiellement alourdies.

— Je crois avoir réussi à l'amadouer, poursuivit Orwel. J'ai commencé par lui demander une interview dès son arrivée en Amérique. Et j'ai réussi à lui faire dire qu'il allait se rendre

directement à Chicago et qu'il s'y occuperait, dans un laboratoire qu'on a déjà mis à sa disposition — et cet On ne peut être que Cyprian Clifford, — de la mise au point de l'invention qu'il présente au concours de la paix.

— C'est très intéressant, en effet, reconnaissait la princesse, dont les renseignements que le financier lui apportait semblaient avoir dissipé l'humeur morose.

Et reprenant entièrement possession de son rôle de « chef », elle ajoutait :

— Cela va singulièrement faciliter notre action. Maintenant, je suis sûre du succès.

Et passant brusquement d'un sujet à un autre, elle questionnait :

— Avez-vous eu des nouvelles de votre voleur de portefeuille ?

— Je sais que, la nuit dernière, on a trouvé dans la chambre du *fret* un passager qui...

— Oui, je suis au courant. Et cet homme endormi qui s'est sauvé d'une façon si insolite, l'a-t-on retrouvé ?

— Je ne l'ai pas entendu dire...

— Langeais vous a-t-il parlé du vol de son sac ?

— Il ne m'en a pas soufflé le moindre mot. Et je me suis bien gardé de l'interroger. Car j'avais peur, avec des questions mal justifiées, d'éveiller ses soupçons.

— C'était plus prudent, en effet, admettait l'impérieuse animatrice. Pourtant, j'aurais bien besoin de savoir quelle a été son impression à ce sujet. Car plus je songe à tout cela, plus j'y découvre la main de Chantecoq, et plus je m'ancre dans la conviction qu'il est à bord... J'en arrive même à me demander si ce n'est pas lui qui vous a dérobé votre portefeuille...

— Et les bijoux de Maguy Vermeil ?

— Pourquoi pas ?

— Chantecoq est un trop habile homme pour se mettre dans un aussi mauvais cas.

— Avec lui, sait-on jamais ? Et cette histoire de la nuit dernière, cet homme

ligoté qui disparaît au nez des policiers du bord, je ne dis pas que c'est lui, mais, je vous le répète: derrière tous ces événements mystérieux qui se déroulent à bord de ce transat, je le pressens, ou plutôt je le sens, je le flaire! Ah! pouvoir nous en débarrasser, une bonne fois pour toutes!

— Cela viendra, ponctuait le financier.

— Pourvu que ce ne soit pas trop tard! s'écriait la fille du Diable.

Et d'un ton concentré, elle poursuivait :

— Je n'ai jamais eu peur de rien, ni tremblé devant personne. Eh bien! je n'ai nullement honte à vous le confier, ce détective français, je ne vous dirai pas qu'il m'effraie, car je me sens de taille à lui tenir tête, et même à l'avoir, comme on dit dans son pays. Cependant, il m'inquiète, et il me semble que s'il n'embarrassait pas ma route, ce serait pour moi un geste d'enfant d'en finir avec tous les autres, surtout là-bas, à Chicago, où nous allons avoir à notre disposition les concours que vous savez, et où, de même que partout ailleurs, nous aurons la possibilité de narguer toutes les polices officielles et privées qui s'aviseraient de se mettre à nos trousses.

» Voilà pourquoi, Chas Orwel, il faut que vous profitiez du temps qui nous reste à passer à bord pour que vous vous efforciez de découvrir si Chante-coq n'y est point caché.

» Je sais que ce que je vous demande est très difficile, non impossible. Si je n'étais pas obligée de demeurer confinée dans cette cabine, je vous assure que j'aurais mis tout en œuvre pour le démasquer. Et j'y serais certainement parvenue. Mais plus que jamais, j'en conviens, je dois éviter toute imprudence, si insupportable, je dirai même si cruel cela soit-il pour moi! Aussi je compte sur vous. Cherchez, Orwel, cherchez, et si vous trouvez, vous aurez rendu à notre cause un service capital.

Avec un accent d'obséquiosité et de

flagornerie qui contrastait avec son aspect si rude d'homme anti-sentimental et même insensible, le banquier de Chicago s'écriait :

— Belle Vanda ! que ne ferais-je pas pour vous faire plaisir ?

A ces mots, la fille du Diable fronça les sourcils. Et de cette voix autoritaire, mauvaise, qu'elle prenait chaque fois qu'elle avait à gourmander un de ses collaborateurs et à lui imposer une décision sans appel, elle martela :

— Depuis quelque temps, mon cher, je vous trouve beaucoup trop aimable envers moi... Vous devriez savoir qu'il est défendu, à vous aussi bien qu'à tout autre, de me faire la cour ; d'ailleurs, cela vous va très mal, mon cher...

Et partant d'un éclat de rire strident, elle s'écriait :

— On dirait tout à fait un ours faisant le beau devant une armoire à glace...

Chas Orwel blêmit et crispa ses poings, comme s'il venait de subir la plus cinglante des injures. Clara Wikind le regarda et sans doute comprit-elle toute la cruauté de la blessure dont la princesse venait de le déchirer. Car elle fit aussitôt, sur un ton de reproche :

— Vanda, pourquoi êtes-vous si méchante aujourd'hui ?

— Je suis toujours méchante, bravait la fille du Diable.

— Même avec vos amis ?

— Et s'il me plaît de faire sur eux mes griffes ?...

— Faites-les ! répliquait le banquier, de Chicago, qui s'était ressaisi... Mais laissez-moi terminer ce que j'avais encore à vous dire...

— A quel sujet ?...

— Au sujet de Robert de Langeais !

— Eh bien ! parlez

L'homme qui, après avoir si longtemps défilé l'amour, se sentait peu à peu envoûté à son tour, malgré la plus énergique défense, par le charme ensorceleur de la mystérieuse princesse, encore tout pantelant de la véritable torture qu'elle venait de lui

infliger, allait prendre une terrible revanche.

XIV

L'adversaire imprévu

Chas Orwel, qui avait réussi à récupérer son air et son ton habituels, reprenait aussitôt :

— En abordant, dans le salon de conversation, ce cher monsieur de Langeais, j'avais remarqué qu'il était en train d'écrire une lettre. Tout d'abord, je n'attachais pas une grande importance à ce détail... Mais en me penchant sur la table, devant laquelle il était installé, sous prétexte d'y chercher mon stylo que je prétendais avoir égaré, mes yeux tombèrent tout à coup sur l'un des feuillets de la missive que notre beau jeune homme était en train de rédiger. Et voilà ce que je lus... Ces lignes, je les ai gravées dans ma mémoire, car elles m'ont paru décisives : « J'aime Cyprian, mon ami, je l'aime et elle m'aime aussi! »

Si Chas Orwel avait voulu se venger des paroles si blessantes que Vanda venait de lui adresser, il avait admirablement réussi... En effet, la fille du Diable, tout en conservant, à force de maîtrise sur elle, une indifférence apparente qui devait donner à penser au financier que sa flèche empoisonnée n'avait pas atteint son but, elle enfonçait ses ongles dans les paumes de ses mains avec une telle force que des gouttelettes de sang apparurent... Stigmates affreux de la passion dont elle souffrait, en cette véritable marche au calvaire qu'était pour elle ce tragique voyage! Mais, elle ne broncha pas. Et Clara Wikind, qui la guettait des yeux, redoutant de sa part une nouvelle explosion de jalousie et de colère, se dit, rassurée :

— Elle est encore plus forte que je ne le pensais, puisqu'elle se dépasse elle-même.

Derrière les larges verres de ses larges lunettes à massive monture d'écaille, le regard de la Scandinave se posa sur Vanda avec une expression d'admiration profonde. (A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XIV (suite)

L'adversaire imprévu

Un peu décontenancé, en constatant que sa perfide et cruelle « information » n'avait produit sur la princesse aucun effet appréciable, Chas Orwel reprenait :

— On dirait que cette idylle vous est totalement indifférente.

— Non ! déclarait Vanda, qui avait réussi à conserver à sa voix son timbre et son expression habituels. Elle m'intéresse beaucoup, au contraire. Et vous avez très bien fait de me la signaler. Car elle va m'aider puissamment...

— Je ne vois pas très bien comment.

— Cela m'étonne de votre part ! Car vous avez ordinairement la vue moins courte. Cela n'a pas, d'ailleurs, une très grande importance.

Vexé du visible dédain que lui témoi-

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

gnait « l'oiseau des ténèbres », l'Américain reprenait :

— On dirait que vous voulez me rabaisser au rôle de comparse.

— Non !... ponctuait sèchement la terrible femme. Je veux simplement vous faire comprendre que vous, pas plus que personne autour de moi, vous n'avez à sortir du rôle qui vous a été assigné.

— Par qui ?...

— Par votre position même...

— Ce rôle, les événements peuvent le transformer...

— Je l'admets... Cependant, je n'en vois pas encore qui soit de nature à modifier votre attitude à mon égard.

— Je ne saisis pas très bien, se troublait le financier.

— Clara, ponctuait la princesse, voulez-vous nous laisser seuls un instant... Non point que j'eusse le moindre secret pour vous, mais cela gênerait certainement *notre ami*... que vous entendissiez ce que j'ai à lui dire...

Sans rien dire, la doctoresse se leva et quitta la cabine.

— Vous avez raison, Vanda, reprenait le financier, qui jugeait utile de prendre le premier l'offensive... Une explication est indispensable entre nous...

— Vous vous en êtes aperçu ? ricana la fille du Diable.

— Jusqu'à notre départ du Havre, nous nous étions admirablement entendus, rappelait le banquier de Chicago.

— C'est exact.

— Vous m'avez toujours témoigné beaucoup d'amitié et de confiance. Nous avons collaboré — c'est le cas de le dire — la main dans la main, et jamais le moindre nuage ne s'est élevé entre nous.

Vanda approuvait de la tête les paroles du financier, qui continuait :

— Mais depuis que vous êtes sur ce bateau, vous avez complètement changé

à mon égard... Vous me traitez avec une nervosité qui m'est fort désagréable. On dirait même que ma présence vous est insupportable... Tout à l'heure, vous m'avez parlé d'une façon que je n'hésite pas à qualifier de révoltante. Pourtant, je ne suis ni un enfant, ni le premier venu...

— Assez ! interrompait la fille du Diable. J'ai horreur des paroles inutiles. Et vous m'en avez dit assez pour que je sois à même de vous répondre.

Et avec une véritable autorité d'impératrice, à laquelle son aspect de vieille femme donnait un caractère encore plus impressionnant, la princesse continuait :

— Je pourrais vous dire que les conditions très pénibles dans lesquelles j'effectue cette traversée provoquent en moi une irritabilité, dont, forcément, les personnes de mon intimité ont à supporter les conséquences; mais ce ne serait qu'un prétexte! Entre nous, il serait stupide d'user de pareils subterfuges, et la cause que nous servons doit nous mettre à l'abri de toutes ces mesquineries que je déteste, ainsi que de toutes les complications dangereuses que pourrait amener un manque au principe initial qui doit régler nos actes, c'est-à-dire un dévouement absolu, aveugle et sans limite à l'idée que nous voulons faire triompher, basé sur un abandon intégral de nous-mêmes, sur un renoncement à tout ce qui pourrait, ne fût-ce qu'un instant, nous détourner de notre route!

» Ainsi... je n'ai jamais toléré qu'aucun des nôtres n'eût pour moi d'autres regards que ceux que doivent inspirer la confiance et l'amitié. Chaque fois que je me suis aperçue qu'ils admiraient trop en moi... la femme... et qu'ils la désiraient... je les ai avertis qu'ils s'embarquaient sur un chemin qui ne pouvait que les conduire à l'abîme... Et lorsqu'ils ont dédaigné mon avertisse-

ment, ils n'ont eu qu'à s'en prendre à eux-mêmes de ce qui leur était arrivé...

Très pâle, Chas Orwell interrogeait :

— Vous les avez ?...

On eût dit qu'il hésitait à achever sa phrase... D'ailleurs, Vanda se levait, comme pour indiquer que leur entretien était fini, et, d'un ton incisif qui acheva de mettre la déroute dans l'âme en fièvre du financier, elle ajouta :

— Je suppose, mon cher Orwell, que vous m'avez comprise.

Un instant, le banquier-journaliste demeura sans parole, puis, tout en s'efforçant de demeurer calme, il reprit :

— Cependant... vous...

Il se tut de nouveau. Ses yeux n'osaient plus rencontrer ceux de Vanda. Il courbait légèrement la tête. Ses genoux fléchissaient comme s'il allait tomber. On eût dit un boxeur, qui, démonté par un coup formidable, veut se maintenir malgré tout sur le ring, non pour continuer un combat où il se sait vaincu d'avance, mais, dans un restant d'orgueil, cherche à retarder la seconde fatale où, effondré et inerte, il entendra à travers un bourdonnement sinistre l'arbitre le déclarer knock-out et proclamer vainqueur son rival.

Ce léviathan de la presse, ce colosse de la finance, ce lutteur que nul encore n'avait réussi à tomber, cette force formidable devant laquelle s'effrayaient tant d'autres forces, tremblait devant une femme, et, incapable de la moindre réaction il attendait le coup de grâce.

La triomphatrice allait le lui donner.

— Orwell, lui disait-elle, ayez donc le courage d'aller jusqu'au bout de votre pensée...

— A quel bon !...

— Eh bien ! Je vais parler pour vous. Car j'entends crever cet abcès, avant qu'il ne soit mûr, et il est indispensable que j'extirpe de vous le germe d'un mal qui pourrait vous être néfaste. Vous n'êtes pas de ces soldats blessés que l'on abandonne sur un champ de

bataille par ce qu'ils ne sont qu'une unité facilement remplaçable. Vous êtes au contraire un de mes plus précieux combattants, et voilà pourquoi je veux à tout prix vous sauver.

» Le mépris que vous a toujours inspiré la femme, la brutalité et la rapidité de vos aventures me rassuraient sur la nature de vos rapports. Un homme qui traite l'amour comme un cow-boy ou un chercheur d'or, et qui s'en va incognito dans les bouges les plus infects chercher les seules sensations qu'il est capable d'apprécier ne pouvait pas être bien dangereux pour moi. Jusqu'à ces derniers temps, mes prévisions s'étaient réalisées et je m'en félicitais, car elles me permettaient de vous considérer comme un bon et solide associé, un homme dont, je vous le dis en face, j'admire très sincèrement les qualités et peut-être encore plus les défauts. Et voilà que, tout à coup, je sens le désir s'éveiller en vous, subitement, et à un point qui vous surprend vous-même.

— Comme vous lisez en moi ! avoua le financier.

— Oh ! ce n'est pas bien difficile ! faisait la fille du Diable. Vous vous demandez qui a bien pu vous inspirer un sentiment, qui chez vous ne saurait être qu'une exaspération physique...

— Vanda, je vous assure...

— Oh ! je vous en prie, épargnez-moi des déclarations qui, sur le moment, seraient peut-être sincères, mais dont vous ne tarderiez pas à vous apercevoir de leur ridicule inanité. Vous me désirez, Orwel, parce que vous croyez que j'en aime un autre. Et cet autre, c'est Robert de Langeais, n'est-ce pas ? Inutile de me dire le contraire, de chercher à me tromper et à vous duper vous-même. C'est bien cela ! Eh bien ! je vais tout de suite vous fixer : je n'aime pas... mettons que je n'aime plus cet homme, je le hais même, et avec une telle force que je n'ai plus qu'un

désir : c'est après l'avoir stupidement, lâchement épargné — vous le voyez, je ne vous dissimule rien — de le faire souffrir cent fois ce qu'il m'a fait endurer!... Et j'en ai le moyen, vous le savez, et vous allez m'y aider...

— Oui, oui, je vous aiderai, approuvait l'Américain d'une voix étranglée.

— Et puis, accentuait Vanda, vous qui avez tant d'autorité sur vous-même, maintenant que je vous ai défini la nature du mal dont vous êtes atteint, vous allez faire l'effort nécessaire pour vous en guérir, il le faut!... Qu'est-ce qu'un désir charnel à satisfaire en face de l'œuvre que nous avons à accomplir?... Redevenons exclusivement ce que nous étions l'un pour l'autre, c'est-à-dire des associés, des camarades, des amis! Je m'engage à ne plus avoir pour vous des paroles blessantes, mais vous promettez, vous, de ne plus les provoquer...

— Je vous le promets! balbutiait le financier, dompté.

— Je compte que vous tiendrez votre parole.

— Je la tiendrai.

— Voulez-vous aller chercher la doctoresse? demandait la fille du Diable d'un ton aussi simple que si la conversation précédente n'eût roulé que sur un sujet d'une banalité courante.

Chas Orwel s'en fut entre-bâiller la porte et adresser un signe d'appel à Clara Wikind qui se tenait dans le couloir, une lettre à la main.

— Clara, lançait la princesse, j'ai le plaisir de vous annoncer que jamais Chas Orwel et moi n'avons été mieux d'accord.

Un éclair de joie flamba dans le regard de la Nordique. Et s'approchant de Vanda, elle lui tendit la lettre en disant :

— Voici ce qu'on vient de me remettre pour Mrs Orwel.

Tandis que la doctoresse se rappro-

chait du financier et lui parlait à l'oreille, la fille du Diable s'emparait du message, l'ouvrait et le lisait d'un air indifférent, puis, avec une attention soutenue :

— Qui vous a donné cela ? demandait-elle à sa demoiselle de compagnie.

— Un gentleman des plus corrects qui m'a dit qu'il attendait votre réponse dans le salon de conversation.

Avec gravité, la princesse reprenait :

— Ecoutez.

Et elle lut à haute voix ces lignes écrites en anglais :

« Madame,

« Un hasard dont je me félicite m'a
« mis entre les mains la preuve déci-
« sive que votre pire ennemi était à
« bord du *La-Tour-d'Auvergne* et
« avait découvert votre véritable iden-
« tité. Une conversation que j'ai sur-
« prise me permet de vous affirmer
« qu'il se prépare à vous faire arrêter,
« pour des raisons que vous devez
« connaître aussi bien que moi. Or, je
« suis à même de l'en empêcher. Si
« vous acceptez d'entrer directement
« en rapport avec moi, ce qui est
« indispensable, — et je vous assure
« que vous n'aurez pas à le regret-
« ter, — vous n'avez qu'à me le faire
« dire par une personne en qui vous
« avez une entière confiance. Je m'em-
« presserai d'accourir à votre appel.
« Je me permets de vous recomman-
« der une prompte décision. Il y a
« urgence.

« Veuillez agréer, madame, l'hom-
« mage de mon profond respect.

« X... »

« Je m'excuse auprès de vous, ma-
« dame, de ne pas signer cette lettre.
« Mais quand je vous aurai dit ver-
« balement qui je suis, vous compren-
« drez! »

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XIV (suite)

L'adversaire imprévu

La lecture de cette lettre terminée, Vanda considérait tour à tour Chas Orwel et Clara Wikind.

— Cela me paraît sérieux, fit-elle. Et ce pire ennemi ne peut être que Chantecoq.

Le financier et la doctoresse avaient un signe de tête approbatif.

— Aussi, émettait-elle, je crois qu'il est indispensable, tout en m'entourant de toutes les précautions en usage en pareil cas, d'avoir une entrevue immédiate avec ce correspondant anonyme. Si c'est un maître chanteur, nous avons le moyen de nous en débarrasser sans bruit et sans histoire, n'est-ce pas, Clara?

— Certes.

— Et s'il a dit la vérité, et après tout c'est possible, il nous aura rendu un tel service que nous n'aurons pas pour lui de trop forte récompense...

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— *All right*, nasillait Chas Orwel.

— Clara, vous allez donc vous rendre immédiatement auprès de lui et nous l'amener ici.

La doctoresse s'éloignait aussitôt. Vanda reprenait :

Il est probable que la présence d'un tiers sera gênante pour cet individu et ne l'empêche de parler. Aussi, mon cher Orwel, je vais vous demander de passer dans la cabine de Clara, d'où il vous sera facile de suivre notre conversation et d'intervenir au cas peu probable où les choses se gâteraient.

Comme le banquier s'apprêtait à lui obéir, la fille du Diable s'écriait :

— Vous voyez que j'avais raison quand je vous disais que je flairais ici Chantecoq !

— Vous avez toujours raison, murmurait Chas Orwel en disparaissant dans sa cachette improvisée.

Cinq minutes après, Clara reparais-sait avec un homme d'une trentaine d'années, fort élégant, aux allures distinguées et dont la physionomie naturelle enjouée et le sourire exempt de toute ironie, produisirent aussitôt sur la princesse un excellent effet.

O'Donnell, en effet, qui appartenait à une très bonne famille et avait reçu une éducation et une instruction des plus soignées, était le type accompli du gentleman cambrioleur.

Jamais, sous son aspect entre tous sympathique, on n'aurait pu deviner un de ces forbans capables de tout quand ils ont résolu de s'approprier le bien d'autrui.

D'une intelligence qui n'avait d'égale que son audace, s'il se fût dirigé vers le bien, il eût aussi brillamment réussi que dans le mal.

Mais, dévoyé dès sa prime jeunesse par des fréquentations abominables dont des parents faibles et aveugles n'avaient pas su le détourner, il avait appris la vie dans les dancings, les grands bars, les boîtes de nuit et divers endroits interlopes où il s'était

vite fait cette mentalité effroyable qui, de nos jours, transforme malheureusement trop de jeunes gens nés pour être honnêtes, en canailles de luxe et même en affreux bandits...

Cet heureux physique, qui n'était pas celui d'un bellâtre, mais plutôt d'un beau et bon garçon, lui avait été extrêmement utile pour réussir dans la carrière qu'il avait choisie et dans laquelle, tant par les observations pénibles qu'il avait été à portée de recueillir dans le milieu où il évoluait que par les conseils qu'il avait reçus et enregistrés avec le plus grand soin, il avait brillamment réussi. En effet, au bout de cinq ans d'exploitation internationale, il avait toujours réussi à échapper à la police ou s'évader de prison, dans les différents pays où il s'était plu à exercer sa coupable industrie.

Sa grande force jusqu'alors avait été de « travailler » seul. Car, il professait ce principe que lorsqu'un voleur a eu des complices, neuf fois sur dix c'est par eux qu'il se fait pincer.

En quoi il avait absolument raison. Les grands criminels en savent quelque chose...

Pourtant, depuis quelque temps, il s'était aperçu que les « affaires » devenaient de plus en plus difficiles et que la « crise » sévissait jusque dans la « cambriole ». Et il avait envisagé la possibilité d'une « collaboration utile » dans un avenir plus ou moins rapproché.

Mais le tout était de trouver un associé de « sa classe » ou, à défaut, un « assistant » qui le comprît, l'écoutât, lui obéît et lui fût fidèle.

Aussi, lorsqu'il crut avoir fait la rencontre dans les circonstances que l'on connaît, du fameux Jonathan de Chicago, dont la réputation mondiale faisait autorité dans les milieux dont le Rat-de-mer était un des plus remarquables échantillons, il se dit tout de suite :

— C'est une affaire ! A nous deux,

il n'est pas de coups que nous ne soyons capables de réussir !

Mais, si remarquablement que Chantecoq eût joué son rôle, O'Donnell, qui était la prudence même, n'avait pas voulu s'engager définitivement dans une aventure aussi grosse de conséquences ni surtout aller à ce rendez-vous que lui avait assigné son éventuel collaborateur, sans s'être entouré de tous les renseignements et garanties qu'il jugeait possibles et nécessaires.

Au lieu, ainsi qu'il l'avait annoncé au pseudo-Jonathan, de regagner ses pénates dont il s'était bien gardé de lui révéler le secret, il avait décidé de s'assurer de l'endroit où gîtait l'illustre « gangster ».

Excellent en l'art des filatures nocturnes, transformé en une de ces ombres silencieuses, en un de ces personnages dématérialisés dont rien ne saurait signaler le passage ni la présence, il avait vu Chantecoq pénétrer dans la cabine de Tom Senett, en ressortir presque aussitôt, puis, s'attachant à ses pas, tel un papillon de nuit invisible, il l'avait suivi jusqu'à sa cabine et l'avait entendu s'y enfermer en homme qui rentre chez lui avec l'intention bien arrêtée de n'en point ressortir de sitôt.

Pour en être encore plus sûr, il était resté encore près d'une heure aux aguets, et, définitivement fixé, après avoir soigneusement noté le numéro de la cabine, il était allé prendre un repos bien gagné.

Le lendemain matin, son premier soin était de s'informer avec son adresse habituelle, des noms et qualités du passager qui occupait la cabine 213. Ce fut ainsi qu'il apprit que c'était le général des Martigues, qu'il avait déjà remarqué plusieurs fois, soit dans le salon du transat, soit à la salle à manger. Pour lui, cela ne fit plus l'ombre d'un doute, le général des Martigues et Jonathan étaient un seul et même personnage !

On voit qu'il ne s'était pas trompé. Aussitôt, cette réflexion lui sautait à l'esprit :

— Comment se fait-il que Jonathan qui parle si difficilement le français ait choisi pour se dissimuler à bord du *La-Tour-d'Auvergne* une personnalité aussi nettement marquée que celle de ce général ?

» Ah ça ! est-ce que ça ne serait pas quelque agent secret qui, ayant appris ma présence à bord, aurait entrepris de me mettre la main au collet ?

» Mais alors, pourquoi ne m'a-t-il pas coffré tout de suite ?

Cette objection, si logique en apparence, ne suffit pas à dissiper les soupçons d'O'Donnell qui résolut de redoubler de vigilance.

Aussi, lorsqu'au bar où il s'était rendu de très bonne heure dans l'intention de se documenter, sans en avoir l'air, auprès du barman, qui était plein de prévenances pour le client important qu'il représentait, il apprit de la bouche du grand « cokaillier » que le général des Martigues déjeunait ce jour-là avec le commandant, dans la petite salle à manger privée, résolut-il de surprendre à n'importe quel prix une conversation qui ne pouvait être pour lui que capitale.

Pour tout autre, un tel projet eût apparu d'une difficulté très grande, voire même irréalisable.

Mais O'Donnell n'était pas de ceux qui se laissent décourager par l'obstacle. Au contraire.

Il appartenait à cette catégorie de gens tantôt héros, tantôt bandits, dont le danger surchauffe l'imagination et surexcite l'énergie.

D'ailleurs, il allait être servi non point par le hasard, mais par les travaux d'approche auxquels il s'était livré depuis qu'il était à bord, non dans ce but qu'il ne pouvait prévoir, mais pour se renseigner uniquement, pour se faciliter l'exercice de sa « profession ».

Par sa cordialité, autant que par des libéralités judicieusement réparties, il avait su se concilier les bonnes grâces de tous ceux dont il pouvait espérer tirer un renseignement précieux, ou

grâce auxquels, en cas d'alerte, il pouvait se ménager un utile alibi.

C'est ainsi qu'il s'était ménagé tout particulièrement les bonnes grâces du garçon qui servait le commandant, un Parisien, nommé Pilou, qui avait tenu autrefois un bar assez bien achalandé à Montmartre.

Après avoir mangé son fonds aux courses et aux cartes et perdu, par la même occasion, sa femme, qui avait demandé au divorce le moyen de refaire sa vie, le tenancier s'était embarqué sur les bateaux, espérant bien y amasser un petit magot qui lui permettrait de tenter de nouveau, mais cette fois à la roulette, le caprice bienveillant de la fortune.

O'Donnell n'avait pas été long à repérer le point faible du pauvre Pilou, qui, s'il n'eût été affligé de ce vice, eût été un très brave garçon.

Prévoyant qu'il aurait peut-être besoin des services d'un homme qui touchait de si près le maître du bord, il s'était empressé de flatter la dangereuse manie du pauvre type auquel il s'était donné, ainsi qu'à tous, pour un fils de famille qui, après avoir dilapidé son patrimoine à faire bêtement la fête, s'était « refait » complètement et rapidement au jeu de la roulette. Il lui avait fait miroiter devant les yeux la possibilité de l'initier à la « martingale » grâce à laquelle, prétendait-il, il avait réussi à « faire tomber » plusieurs millions.

On pense si le dénommé Pilou, crédule comme tous les joueurs invétérés, l'avait écouté bouche bée. Aussi, lorsque le Rat-de-mer lui demanda s'il voulait bien lui rendre un petit service, l'ancien tenancier de bar lui avait-il spontanément déclaré : « Je marche. » Il avait bien un peu « tiqué » lorsque O'Donnell lui avait dit que ce service consistait à lui permettre de surprendre la conversation que le commandant Darbay et le général des Martigues allaient tenir au cours du déjeuner.

Mais le « rat » lui avait raconté une véritable histoire de brigands ; à savoir que, très amoureux de la fille du général à l'insu de son père, il voulait tâcher de savoir s'il était exact, ainsi que le bruit en courait, que cette jeune personne fût fiancée à un officier de l'armée américaine.

Et le malin cambrioleur lui avait débité ce « bobard » stupide et invraisemblable avec tant d'aplomb et de rondeur que le malheureux Pillou, go-beur comme personne et alléché par la perspective de posséder la « martingale » infaillible que lui promettait son interlocuteur, avait accepté non seulement de l'aider à se cacher dans le placard, mais encore l'aménager de telle sorte que l'occupant pût y respirer et s'y loger à l'aise...

C'est ainsi que O'Donnell avait pu surprendre la conversation si décisive qui s'était tenue entre Chantecoq et Tom Senett !...

En la rapprochant des propos que, la nuit précédente, Vanda avait tenus à la doctoresse, et qu'il avait également recueillis, il comprit toute l'importance du double secret qu'il venait de surprendre. Et il résolut aussitôt de l'exploiter de la façon la plus profitable à ses intérêts...

Adversaire aussi imprévu que redoutable pour Chantecoq, qui croyait si bien le tenir à sa merci, il était convaincu qu'il pouvait devenir pour la fille du Diable un auxiliaire dont celle-ci ne manquerait pas d'apprécier la valeur.

Décidé à faire payer très cher ses services, et certain qu'on ne lui marchanderait pas sa récompense, il était trop intelligent pour ne pas se rendre compte qu'il était devenu mieux que l'arbitre, le maître de la situation.

Et voilà pourquoi, lorsqu'il pénétra dans la cabine de la fameuse mistress Orwel, il laissait transparaître sur son visage toute la souriante tranquillité qui était en lui. Le Rat-de-mer était sûr de la victoire !... (A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XV

Un coup de maître

O'Donnell, hâtons-nous de le dire, avait produit sur Vanda une première impression extrêmement favorable. Une fois de plus, son physique sympathique, son élégance naturelle et volontaire, sa franchise apparente et sa belle humeur si spontanée, qui faisaient de lui un malfaiteur dangereux entre tous, avaient fait leur effet habituel.

Malgré ce pouvoir d'analyse immédiate qui n'était pas la moindre de ses forces, la fille du Diable, elle aussi, avait senti, dès l'apparition de ce beau jeune homme, se dissiper toutes les inquiétudes que sa lettre lui avait inspirées et elle s'était dit :

— Oh ! celui-là, je ne vais pas être longue à le mettre dans mon jeu ou... dans ma poche !

— Monsieur, attaquait-elle en anglais, c'est vous qui m'avez écrit cette lettre, signée X ?

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Oui, madame.

— Elle m'a fait bien rire.

— Tant mieux ! ripostait le cambrioleur mondain. Car je ne l'avais pas écrite dans l'intention de vous faire pleurer.

— Mais dans l'espoir de me faire... chanter !

— Uniquement, madame, dans le but de vous rendre service.

— Vous vous intéressez donc à moi ?

— Beaucoup plus que vous ne vous l'imaginez !...

— Et pourquoi ?

Très talon-rouge, comme on disait au XVIII^e siècle en parlant d'un gentilhomme d'une éducation parfaite et d'une galanterie raffinée, O'Donnell répliquait :

— Parce que vous le méritez mieux que toute autre.

Désireuse de faire prendre un tour plus sérieux à cet entretien commencé sur un ton de badinage, Vanda, qui avait su donner à sa voix le timbre et les intonations d'une femme de l'âge que lui donnait son aspect extérieur, reprenait :

— Il n'y a qu'un malheur, monsieur : c'est que vous vous êtes trompé d'adresse...

— Ah ! vraiment ?

— Je suis Mrs Orwel...

— Ah ! vous êtes Mrs Orwel !...

Le gredin prit un léger temps. Puis, toujours souriant, mais sur un ton de déférent reproche, il reprit :

— Permettez-moi de vous affirmer que vous avez bien tort de ne pas avoir confiance en moi.

» Aussi, pour vous rassurer et pour bien vous prouver à quel point je vous suis sincère, je vais, sans plus tarder, me présenter à vous.

Et, tout en s'inclinant vers l'aventurière, il déclarait :

— Je m'appelle tout simplement James O'Donnell...

— Le Rat-de-mer...

— Parfaitement.

— Je ne vous crois pas !

— En voici la preuve.

Et tirant de sa poche un objet plat et peu volumineux, il le tendait à la princesse en disant :

— Voici le portefeuille que j'ai emprunté l'autre soir à M. Chas Orwel. Voulez-vous être assez bonne pour le lui remettre de ma part? M. Chas Orwel pourra constater que si des banknotes qu'il contenait ont disparu, tous les papiers qu'il renfermait s'y trouvent toujours.

Vanda, qui avait saisi le portefeuille, n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. Jamais encore, au cours de sa vie si mouvementée et si fertile en rencontres de toutes sortes, elle ne s'était trouvée en face d'un bandit aussi audacieux.

Pressé d'exploiter le premier avantage qu'il venait de remporter, O'Donnell reprenait :

— Et maintenant, si vous êtes réellement mistress Orwel, il ne vous reste plus qu'à me dénoncer à cet excellent commandant Darbay!...

Et accentuant son sourire, il ajouta en évitant avec soin de donner à ses paroles le moindre accent d'ironie :

— Mais je suis tranquille, vous vous abstenrez d'une démarche qui vous coûterait fort cher. Car, si vous me faisiez arrêter, je serais obligé de parler... et je suis persuadé que vous n'avez aucunement envie de vous trouver dans la nécessité de répondre devant la police des différents pays où vous avez opéré, de la disparition de l'Anglais Davidson, de l'Italien Serano, de l'Allemand Bautzen, ainsi que de l'enlèvement du Français Robert de Langeais et de la tentative d'assassinat dirigée contre Chantecoq!

Angoissée, sidérée, la fille du Diable se demandait :

— Est-ce que j'aurais trouvé un maître?

Comme elle gardait le silence, le cambrioleur reprenait :

— Vous le voyez, madame, j'ai abattu mes cartes. Pourquoi n'en feriez-vous pas autant!

Lentement, mesurant bien chacun de ses mots, la princesse reprenait :

— Puisque vous me connaissez si bien, vous devez savoir que je ne suis pas de celles qui se laissent intimider aussi facilement.

Et, tout en le fixant bien dans les yeux, elle ajouta :

— N'a-t-on pas toujours le droit de tuer un voleur avéré qui pénètre dans votre cabine ?

— Certainement, madame ! acquiescait O'Donnell, dont cette menace si directe n'avait nullement altéré la bonne humeur...

» Mais — il y a un mais — j'avais prévu le cas, j'avais pris mes précautions et... et vous me croirez-vous aussi, j'en suis sûr, lorsque je vous aurai prévenu que, si un tel accident m'arrivait vous n'en seriez pas moins immédiatement arrêtée... Car, à l'heure présente, le commandant Darbay sait qui vous êtes, et il n'attend plus que d'être en vue des côtes américaines pour vous faire arrêter !

Le cambrioleur s'était exprimé avec une telle assurance que Vanda se dit :

— Il ne bluffe pas ! Attention !...

Mais, ne voulant point se rendre trop facilement, elle déclarait avec calme :

— Je ne doute pas que vous ne soyez bien renseigné... Cependant, vous comprenez fort bien, j'en suis sûre, que je suis désireuse de savoir comment et de qui vous tenez tous ces renseignements...

— C'est précisément ce que je me proposais de vous révéler.

— Je vous écoute.

Après avoir expliqué à Vanda comment il avait découvert sa véritable identité et l'avoir mise au courant de sa rencontre toute fortuite avec le faux gangster de Chicago, O'Donnell lui raconta que, pris de soupçon, il avait voulu en avoir le cœur net, et comment, ayant acquis la certitude que le général des Martigues et Jonathan n'étaient qu'un seul et même personnage et su que le commandant Darbay l'avait invité à déjeuner avec un

autre passager, il avait réussi à se cacher dans la salle à manger privée.

— C'est ainsi, disait-il, que j'ai acquis d'abord la certitude que Martigues-Jonathan n'était, en réalité, que le Français détective privé Chantecoq et que le troisième convive n'était autre que le presque aussi célèbre détective américain Tom Senett !

Après avoir répété à Vanda la conversation qui avait eu lieu ensuite entre Chantecoq et Tom Senett et que sa mémoire avait enregistrée avec la fidélité d'un disque phonographique, il terminait son récit par ces mots :

— J'espère, madame, que vous voilà convaincue de ma sincérité. Je n'ajouterai qu'un mot : je suis à même de vous arracher aux griffes de Chantecoq et de Tom Senett et je viens vous offrir mon concours, trop heureux si vous voulez l'accepter.

— A quel prix ? questionnait l'aventurière. Car je suppose que vous n'agissez point par philanthropie.

— Je mentirais, madame, en vous disant le contraire.

— Alors ?...

— Je voudrais me retirer des affaires, déclarait le Rat-de-mer.

— Déjà !

— Eh ! mon Dieu, oui... Depuis quelque temps, mon chiffre d'affaires a considérablement baissé.

— La crise !...

— Hélas ! oui, la crise, et comme elle menace de se prolonger et que les risques, loin de diminuer, ne font que grandir de jour en jour, j'aimerais assez changer le genre de mes occupations.

» Or, je l'avoue, je n'ai pas d'autre métier... et comme aucune profession ne m'attire... en dehors de celle de rentier, j'ai donc besoin d'un capital qui me permette de vivre à l'aise... et même de contracter un mariage qui doublera mes revenus. Je crois que... deux millions, ce n'est pas trop vous demander...

— Deux millions ! répétait Vanda, qui semblait hésiter.

Mais la porte de la salle de bains s'ouvrait, livrant passage au financier.

— Je vous les garantis ! lançait le banquier de Chicago d'un air décidé.

— Monsieur Chas Orwel ! faisait le cambrioleur, que la brusque intrusion de ce dernier ne semblait pas avoir autrement surpris.

En businessman, qui a l'habitude, tout en jouant serré, de ne pas « traîner en affaires », le complice de Vanda reprenait :

— Maintenant, dites-moi votre plan...

— Il est très simple, articulait O'Donnell, tandis que Vanda échangeait un rapide et mystérieux coup d'œil avec Clara Wikind, qui, telle une ombre, venait à son tour de se glisser dans la cabine.

.

.

Le projet que le Rat-de-mer venait de développer devant l'aventurière, la doctoresse et le financier, devait leur offrir toutes les garanties de sécurité et de succès, car lorsque O'Donnell eut terminé, tous trois paraissaient également satisfaits.

— Alors, interrogeait le narrateur, nous sommes bien d'accord ?...

— Entièrement ! déclarait Vanda.

— Ne pensez-vous pas, observait Chas Orwel, que, tant que nous y sommes, nous ne ferions pas aussi bien d'en finir avec Chantecoq et Tom Sennett ?

— Moi, répliquait le cambrioleur mondain, je ne tue jamais ! C'est un principe. Car, pour un condamné à mort, l'évasion est toujours beaucoup plus difficile... on est très gardé, très surveillé... et puis on n'a vraiment pas suffisamment de temps devant soi pour se débrouiller. Enfin, la suppression de ces deux détectives à bord du *La-Tour-d'Auvergne*, serait d'autant plus dangereuse pour ses auteurs que... le commandant Darbay est au courant de tout... et que nous serions tous impitoyablement coffrés !

— C'est très juste ! reconnaissait le financier.

— Mieux vaut, appuyait Vanda, jouer la partie, comme l'indique O'Donnell.

— D'autant plus, affirmait le cambrioleur, qu'elle est gagnée d'avance.

— Votre plan est, en effet, des plus ingénieux.

— Dites infaillible, accentuait le bandit avec plus de conviction que d'orgueil. Ce n'est pas la première fois que j'en mets l'efficacité à l'épreuve... Déjà, à plusieurs reprises, il m'a permis de m'échapper... alors que j'étais traqué de tous côtés et que la police était persuadée que je ne pourrais pas lui échapper !...

— D'ailleurs, concédait le banquier, nous n'avons pas le choix des moyens et je m'empresse de déclarer que celui-ci est excellent.

— Je suis vraiment très flatté et très heureux de votre confiance, déclarait O'Donnell, de plus en plus épanoui.

— Vous aurez vos deux cent mille dollars, scandait le financier...

— Ce qui, soulignait le cambrioleur mondain, ne me causera pas un plus vif plaisir que celui d'être agréable à madame...

— Un mot, cependant, coupait l'homme aux vingt journaux.

— Je vous en prie.

— Vous m'avez dit que le commandant était au courant de tout.

— Parfaitement.

— Ne pensez-vous pas qu'il va s'en prendre à moi de la disparition de la princesse ?

— Non ! répliquait O'Donnell sans la moindre hésitation. Le commandant est beaucoup trop prudent pour s'attaquer à un homme aussi puissant que vous... Et quand bien même en aurait-il l'intention, Chantecoq, ainsi que Tom Senett, seraient là pour l'en empêcher.

— Pourquoi ?

Le Rat-de-mer poursuivait :

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XV (suite)

Un coup de maître

— Il ne faut pas vous dissimuler que nous allons avoir affaire à deux gailards qui ne s'en laissent point facilement raconter... Et il est fort possible et même infiniment probable qu'eux, du moins, ne seront pas dupes de la petite mise en scène que je vais organiser pour donner à la disparition de mistress Orwel toutes les apparences d'un assassinat...

— Alors ?

— Alors, monsieur Chas Orwel, ils se garderont bien de toucher à vous puisque vous serez, à leurs yeux, la personne la plus capable de les conduire sur la piste de madame...

— Très bien, approuvait Vanda dans l'esprit de laquelle O'Donnell faisait de plus en plus rapides progrès.

— En débarquant à New-York, reprenait le financier, Chantecoq et Tom Senett vont immédiatement alerter la police.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Je suis certain que non, affirmait le cambrioleur mondain. Tous deux ne sont-ils pas des détectives privés, des « en marge de la police ». Or, surtout quand ce sont des as de cette envergure, ils ne se décident jamais à entrer en rapport avec les officiels que lorsque le fruit est très mûr et qu'on ne peut pas leur enlever le mérite de l'avoir cueilli.

— Selon vous, interrogea Vanda, que va-t-il se passer ?

— Il n'y a pas besoin d'être prophète pour prévoir que Chantecoq et Tom Senett vont employer tous les moyens dont ils disposent pour s'efforcer de nous récupérer.

— Vous estimez donc qu'il sera utile de vous en débarrasser dans le plus bref délai ?

— Madame, se gardait le cambrioleur mondain, je suis trop peu de chose en face de vous pour me permettre de vous donner un conseil.

— Vous êtes trop fort, au contraire, répliquait la fille du Diable, et vous venez de réaliser un véritable coup de maître.

— Dites, madame, que c'est plutôt le hasard...

— Le hasard n'est rien quand on ne sait pas s'en servir ! Et vous avez démontré que vous étiez capable, mieux que quiconque, de tirer le meilleur parti d'une situation difficile entre toutes. Aussi, j'estime qu'il serait dommage que vous vous retiriez si tôt des affaires. A votre âge, on doit avoir des ambitions, plus peut-être que vous ne l'imaginez !

— Je suis persuadé, appuyait le banquier de Chicago, que vous pouvez nous rendre de grands services. Croyez que nous saurions les rémunérer.

— Je ne dis pas non ! répliquait O'Donnell qui, plus que jamais, se sentant maître de la situation, voulait néanmoins, avant de mordre à l'appât qu'on lui offrait, être sûr qu'il ne cachait pas un hameçon.

Et il ajouta :

— Commençons d'abord pas sauver

madame et, si vous le voulez bien, nous allons répéter tout de suite la comédie que nous allons avoir à jouer cette nuit à bord du *La-Tour-d'Auvergne*. De cette façon, nous ne risquerons pas, de commettre d'erreur.

Vanda, qui semblait vivement apprécier le concours de ce collaborateur inattendu, s'écriait :

— Monsieur le metteur en scène, nous attendons vos directives !

— Avant de commencer, déclarait O'Donnell, je vais aller chercher quelques petits accessoires indispensables au succès de notre entreprise.

— Allez ! Nous vous attendons.

— Je serai revenu dans dix minutes.

Le cambrioleur mondain se retira... Il exultait.

— Enfin, se disait-il, j'ai trouvé le filon. Si je réussis à sortir sans accident cette femme du traquenard dans lequel Chantecoq veut la faire tomber, ma fortune est faite, et quelle fortune ! Je crois qu'après cela, je pourrais me lancer dans la politique.

XVI

Où Chantecoq et Tom Senett s'aperçoivent que leurs adversaires sont encore plus redoutables qu'ils ne le pensaient

Grande avait été l'émotion de l'excellent Venarède lorsqu'il avait trouvé dans son bureau le pli suivant :

« A Monsieur Olive Venarède, Surveillant en chef du *La-Tour-d'Auvergne*.

» Monsieur,

» Je viens vous prévenir que si vous voulez arrêter le « Rat-de-mer » O'Donnell, qui a déjà causé pas mal de ravages à bord de ce bateau, vous n'avez qu'à vous cacher la nuit prochaine dans le petit salon de lecture qui se trouve à l'entrée des cabines de première classe. Votre « gibier » doit s'y rendre entre minuit et une heure du matin, il vous sera facile de vous en emparer.

» Un passager qui en sait long. »

— Boufre de boufre ! s'exclamait l'excellent garçon. Pourvu que ce ne soit pas une galéjade ! Qui sait, en effet, si ce « copinque » ne cherche pas à m'attirer dans ce local pour se payer ma tête. Mais mille racines ! Olive Venarède n'est plus un gosse. Il y a longtemps qu'il sort sans sa bonne. Et je vais lui démontrer à ce fada que je n'en suis pas un autre !

N'empêche que le surveillant général était plutôt perplexe. Car, passant de l'hypothèse de la « blague » à celle de la réalité, il se disait :

— Après tout, c'est peut-être vrai ! Ce passager qui en sait long. S'il avait encore signé sa lettre. Mais sans doute il ne veut pas se découvrir par crainte de représailles, ou bien encore, est-ce un complice de mon « grelingue » qui, mécontent de lui, cherche à se venger.

» Que faire ? Quel parti prendre ? Je ne voudrais pas me couvrir de ridicule. Et cependant, je ne peux pourtant pas courir le risque de laisser échapper une proie aussi importante.

» Ce qui importe avant tout, c'est de mettre ma responsabilité à couvert.

Dans ce but, le brave Olive se rendait auprès du commandant et lui communiquait la lettre. M. Darbay qui, mieux que personne, savait à quoi s'en tenir, lui déclarait :

— Mon cher, il n'y a pas à hésiter. Il faut vous cacher dans ce salon, à l'heure dite.

— Alors, commandant, vous me couvrez !

— Je vous couvre ?

— Et si le « Rat-de-mer » ne vient pas !

— Eh bien ! vous en serez quitte pour continuer vos recherches.

— Bien, commandant ! répliquait Venarède soulagé d'un grand poids.

Un peu avant minuit, après avoir placé un browning dans chacune des poches de son veston, accompagné du fidèle Monbelange, il pénétrait dans le petit salon où, derrière une tenture qui recouvrait un léger retrait destiné à être occupé par une bibliothèque et

qu'on avait pas cru devoir utiliser, il s'y cachait avec son inspecteur et tous deux, attendait patiemment l'arrivée du « Rat-de-mer ». A une heure du matin, il n'avait pas encore fait son apparition et le surveillant général qui, s'il eût été là, se fût certainement dit : « J'étais sûr qu'il viendrait ! » se consolait en songeant : « J'étais certain qu'il ne viendrait pas ! » lorsqu'il lui sembla entendre au dehors un bruit de pas précipités, des cris parmi lesquels il crut distinguer une voix de femme vibrante de terreur :

— A l'assassin ! A l'assassin !

— *Quès aco ?* s'exclamait Venarède en portant simultanément ses deux mains vers les brownings qui sommeillaient au fond de ses poches.

— Patron ! hasardait Monbelange, je crois qu'il y a du « gâchis » par là.

— Boufre de boufre ! je parie que c'est notre rat qui a fait des siennes !

Et il s'élançait au dehors tout en grommelant de la meilleure foi du monde :

— Je l'avais bien dit au commandant que c'était une galéjade !

Dans l'escalier, Venarède et Monbelange se heurtaient presque aussitôt à Chantecoq, ou plutôt au général des Martigues et à Tom Senett qui se tenaient cachés aux alentours afin d'assister à l'arrestation d'O'Donnell qu'ils considéraient comme certaine.

— Ah ça ! s'exclamait le Marseillais, que se passe-t-il donc ?

— Je n'en sais rien, répliquait le détective français qui ne paraissait pas moins éberlué que le surveillant général.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'une femme vêtue d'un peignoir déchiré et le visage couvert de sang se précipitait vers les marches sur lesquelles les quatre personnes étaient arrêtées.

— A moi ! A moi, à l'assassin ! A l'assassin, hurlait-elle en proie à une terreur indicible.

Puis elle s'écroulait au bas de l'escalier.

Ces clameurs avaient éveillé les passagers des cabines voisines. Des portes s'ouvraient, laissant apercevoir des visages craintifs, effarés, des paroles jaillissaient, proférées un peu dans toutes les langues. Déjà, Chantecoq, Tom Senett, Venarède et Monbelange entouraient la femme qui ne donnait plus signe de vie.

— Je la reconnais, faisait, le premier, Chantecoq, c'est la doctoresse Wikind.

— La dame de compagnie de Mistress Orwel ?

— Evanouie ? interrogeait Venarède.

— Evanouie et blessée.

— Il faut la transporter tout de suite dans sa cabine, décrétait le policier du bord.

Immédiatement Tom Senett la saisissait dans ses bras vigoureux et l'emportait, tandis que son collègue français grommelait :

— Oh ! Oh ! il y a certainement là-dessous quelque chose de pas ordinaire !

Un spectacle peu banal, en effet, frappait les quatre hommes lorsqu'ils pénétrèrent dans la cabine. A travers le désordre des meubles renversés, des tiroirs entrouverts, des écrins à bijoux jonchant le tapis, un coup de poing américain taché de sang attirait aussitôt l'attention de Venarède qui s'en empara sur-le-champ et le montrait à Chantecoq en s'écriant :

— Un crime vient d'être commis ici, et mistress Orwel ?

— Disparue ! annonçait Monbelange.

— Boufre ! s'exclamait le Marseillais. C'est elle qui a été assassinée.

— Hum ! se contenta de ponctuer Chantecoq qui ne semblait nullement partager l'opinion déjà si arrêtée du surveillant général.

— Nous allons être fixés, intervint Tom Senett qui n'avait pas quitté le chevet de la doctoresse.

Celle-ci, en effet, commençait à revenir à elle :

— J'ai peur ! J'ai peur !

Tels furent les premiers mots qui s'échappèrent de sa bouche tremblante.

— Monbelange, ordonnait Venarède, allez vite alerter le service médical.

Comme l'inspecteur s'éloignait, Chantecoq, qui s'était approché de la couchette sur laquelle reposait Clara Winkind, faisait à l'oreille de Tom Senett :

— Elle n'a pas l'air aussi mal en point que cela ! Une simple coupure à l'arcade sourcilière gauche.

— J'ai peur ! j'ai peur ! continuait à geindre la doctoresse.

— Vous n'avez plus rien à craindre, rassurait Chantecoq. Vous êtes en sûreté.

— Calmez-vous, remettez-vous, et tâchez de nous dire ce qui s'est passé, encourageait Venarède, auquel Chantecoq et Tom Senett, d'un commun et tacite accord, avaient décidé de laisser jouer — du moins en apparence — un rôle de premier plan.

— Mistress Orwel !... soupirait la demoiselle de compagnie, où est-elle ?

Et poussant un cri déchirant, elle se dressa sur son séant :

— Morte ! elle est morte, n'est-ce pas ! Le misérable ! le misérable !... Il l'a assassinée !...

Et elle retomba en arrière, comme si, de nouveau, elle allait perdre connaissance.

— Boufre de boufre !... s'exclamait Venarède.

Bien qu'il s'efforçât de conserver tout son sang-froid, il ajouta ces simples mots qui révélaient l'état de son esprit :

— Quelle traversée !...

Chantecoq, qui avait pris la main de Clara, lui demandait très doucement :

— Vous aussi, mademoiselle, vous êtes blessée.

— Je ne sais pas. Oui, mais qu'importe. C'est surtout Mrs Orwel...

Et cherchant à dominer la terreur à laquelle elle était en proie, elle haletait :

— Ne vous occupez pas de moi !... C'est Mrs Orwel qu'il faut secourir... Courez vite. Oh ! oui, courez. Peut-être en est-il temps encore !

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE LES MYSTÈRES DU TRANSAT

XVI (suite)

Où Chantecoq et Tom Senett s'aperçoivent que leurs adversaires sont encore plus redoutables qu'ils ne le pensaient

— Courir après qui ? questionna Venarède.

— L'homme noir ! répliquait la doctoresse.

— Quel homme noir ?

— Celui qui était là tout à l'heure.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Ce qu'il faisait ?...

S'arrêtant quelques secondes pour reprendre haleine, Clara Wikind reprenait avec effort :

— Je dormais dans la cabine voisine, lorsque tout à coup j'ai été réveillée par des cris, qui provenaient de celle-ci... Craignant que Mrs Orwel ne fût malade, je me suis précipitée et j'ai vu un homme vêtu d'un maillot noir.

— Le rat ! coupait Venarède.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Qui avait enfermé ma pauvre maîtresse et lui avait passé autour du cou un lacet sur lequel il tirait... tirait. Quand il m'a vue, il s'est précipité sur moi et m'a frappée au visage d'un coup formidable. Je suis tombée et je n'ai plus rien vu ni entendu. Quand je suis revenue à moi, Mrs Orwel avait disparu. Alors, folle de frayeur et d'angoisse, je me suis élancée au dehors, pour appeler au secours. Mais je me suis encore évanouie. C'est tout ce que je sais, tout ce que je puis vous dire. C'est affreux, n'est-ce pas ?

Très excité, Venarède s'écriait sur un ton tragique :

— Ne pleurez pas, mademoiselle. Si Mrs Orwel est encore vivante, je la sauverai ! Si elle est morte, je la vengerai !...

Et il gagnait le couloir, bousculant les passagers, qui, ahuris, lui demandaient ce que signifiait ce remue-ménage.

— Place à la police ! Place à la justice ! vociférait-il, sans savoir d'ailleurs au juste où il dirigeait ses pas.

A peine avait-il tourné les talons que Chantecoq et Tom Senett échangeaient un coup d'œil accompagné d'un léger haussement d'épaules. Clara Wikind se taisait, les yeux fermés, les mains agitées d'un tremblement nerveux, abattue par une dépression physique et morale qui semblait d'ailleurs laisser profondément indifférents les deux détectives.

Chantecoq saisissant le coup de poing américain que Venarède avait déposé sur une table commençait à l'examiner lorsque Monbelange reparut, ramenant non seulement un docteur, mais aussi le commandant Darbay qu'en route il avait mis au courant du drame.

La présence de Chantecoq et de Tom Senett fit tout de suite comprendre au marin qu'il s'agissait d'un événement sérieux entre tous. Mais il n'eut pas le temps de les interroger : Chantecoq, tout de suite, les interpellait :

— Commandant, monsieur et moi, nous aurions deux mots à vous dire en particulier.

— Venez par ici, les invitait M. Darbay en leur désignant la cabine de la doctoresse que le médecin était en train d'examiner, tandis que Monbelange demandait :

— Messieurs, est-ce que vous pourriez me dire où se trouve le surveillant général ?

— Il est à la chasse au rat ! lançait Chantecoq, et je crois que vous feriez bien de l'y accompagner...

— J'y cours ! décidait l'inspecteur.

— Tu peux courir, en effet, grommelait le détective français qui semblait d'exécrable humeur.

Et il ajouta :

— Je suis bien sûr que ni toi, ni ton patron, vous ne l'attraperez...

Rejoignant le commandant et Tom Senett qui l'avaient précédé dans la pièce contiguë, il s'écriait :

— Décidément l'ennemi est plus fort que je ne le pensais. Mon cher Tom Senett, mon bon commandant, il ne faut pas vous le dissimuler, nous venons d'essuyer une grave défaite.

— Une grave défaite, vous ! s'exclamait le marin d'un air méridional.

— Hé oui ! précisait le grand limier français. Nous avons été devinés par nos adversaires. Ce prétendu assassinat n'est qu'une comédie destinée à assurer la sécurité de la fille du Diable !

Soucleux, préoccupé, Tom Senett avait un hochement de tête approbatif.

— En tout cas, s'écriait M. Darbay, elle ne peut pas avoir quitté le bateau et il est encore temps de l'empêcher de fuir.

— Gardons-nous bien de donner l'alarme, déclarait Chantecoq. Il est indispensable qu'elle et ses complices qui se trouvent à bord, et dont nous connaissons déjà deux, soient convaincus que nous avons été dupes de la comédie que l'on est en train de nous jouer. Car si nous nous découvrons, nous serions à tout jamais grillés, Tom Senett et moi, et Chas Orwel est assez

puissant pour paralyser notre action et peut-être même m'empêcher de débarquer en Amérique...

— *Exactly*, soulignait le détective américain.

— Le mieux, reprenait Chantecoq, est donc de nous tenir tranquille, tout au moins de donner à nos adversaires l'illusion que, découragés, nous avons renoncé à la lutte.

A peine avait-il prononcé ces mots que, dans la cabine voisine, la voix d'Olive Venarède s'élevait ponctuant :

— Commandant !... Commandant !...

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogeait M. Darbay en entre-bâillant la porte de communication.

— C'est M. Chas Orwel qui désire vous parler.

Laisant là Chantecoq et Tom Senett, le commandant rejoignait le surveillant général.

Debout, le visage angoissé, les yeux rouges et gonflés d'un homme qui vient d'être subitement arraché au sommeil, le banquier de Chicago s'écriait la voix étranglée par l'émotion :

— Commandant, on me dit que ma mère... vient d'être assassinée...

— Hélas ! monsieur, répondait M. Darbay, je crains que ce ne soit la vérité !

— C'est abominable ! Sans doute est-ce l'œuvre du malfaiteur qui m'avait déjà volé mon portefeuille.

— C'est infiniment probable.

— La doctoresse Clara Winkind m'a dit qu'elle avait vu un homme vêtu d'un maillot noir...

Il n'acheva pas... Monbelange, sans frapper, pénétrait en coup de vent dans la cabine :

— Patron ! Patron ! lançait-il... le Rat-de-mer vient encore d'assassiner un homme.

— Boufre de boufre ! s'exclamait Venarède. Il sera dit que ce *coquingue* me fera perdre la boule !

Et, littéralement éperdu, il s'exclama :

— Excusez-moi, messieurs et dames, il y a de quoi en devenir fou.

Et il rejoignit son inspecteur qui avait déjà regagné le couloir.

— Venez, monsieur le surveillant, venez vite ! pressait Monbelange. Il n'est pas encore tout à fait mort. Et s'il revient à lui, il pourra peut-être nous donner d'utiles renseignements.

— Où est-il ?

— Sur le *boast deck*. C'est Bariolo qui l'a trouvé tout à l'heure, étendu par terre, évanoui et perdant le sang, par le nez, les yeux et les oreilles.

— Quelle bouillabaisse ! gémissait Olive. Et qu'est-ce que c'est que cet homme ?

— Je pense que c'est un passager.

— Avait-il des papiers sur lui !

— Monsieur le surveillant général, je ne pourrais pas vous le dire, car je suis tout de suite parti à votre recherche !

— Pour un film à épisodes, c'est un film à épisodes ! s'écriait l'excellent Venarède, en fourrageant sa rubescente tignasse.

Comme ils arrivaient sur le pont des embarcations, ils se trouvèrent en face d'un groupe d'officiers et de matelots qui entouraient un jeune homme que l'on avait assis sur un des fauteuils fixes qui faisaient face à la mer. Les bras inertes, la tête ballante, il ne donnait plus signe de vie. Un homme d'équipage lavait avec de l'eau fraîche son visage couvert de sang provoqué par une forte hémorragie nasale, qui semblait avoir été causée elle-même par un violent traumatisme.

Venarède, tout de suite, prenait une pose tragique.

— Alors ! proféra-t-il : encore une victime !

Et, s'approchant, il considérait un instant le blessé sur lequel on avait fait converger le foyer d'un réflecteur.

— Il faut le transporter à l'infirmerie ! décrétait-il. Ce malheureux n'en a plus pour un quart d'heure d'existence.

Mais la « victime » qui venait de ré-

cupérer tout à coup la notion de la réalité, rispostait d'une voix à l'accent parisien des plus caractéristiques :

— Vous en faites pas pour moi. C'est rien que ça. On en a vu d'autres.

Et s'adressant au matelot qui le soignait, il ajoutait :

— Ça va, mon vieux ! Je te remercie. Mais c'est égal, quel « jetard ! » (coup de poing). C'est le cas de dire que je n'en ai vu que trente-six chandelles !

Et, se replaçant sur ses jambes, il ajoute :

— Je dois avoir les lèvres en dentelle et le « tasseau » (le nez) en marmelade.

Venarède allait l'interroger. Le jeune homme le devançant s'écriait :

— Ah ! c'est vous, monsieur le surveillant en chef. Eh bien ! si vous étiez arrivé un peu plus tôt vous le pinciez !

— Qui donc ?

— Le Rat-de-mer !

— Vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu... je l'ai même senti !

— Voyons, parlez vite.

— Comme j'avais un commencement de migraine, j'étais venu jusqu'ici afin de respirer l'air pur de la mer. Lorsque, tout à coup, je vis surgir à quelques mètres de moi un type habillé tout en noir et qui portait dans ses bras une femme bâillonnée... Mon premier mouvement fut naturellement de me jeter sur lui, car tout de suite je m'étais dit :

« C'est le rat qui est en train de saligner une poule ! Oui, mais je t'en fiche, il allait plus vite que moi. Car, avant que j'aie pu l'atteindre, il balançait la bonne femme dans le jus. Je poussai un cri, il se jeta sur moi et m'envoya un de ces ramponneaux capable de faire *knock-out* d'un seul coup Primo Carnera en personne. Alors, que s'est-il passé ?.... Je suppose que mon « rat » a dû les mettre, mais par où, ça je ne pourrais pas vous le dire, vu que j'étais dans les pommes. Seulement, ce dont je suis sûr...

c'est que la bergère trempe dans la flotte depuis au moins un bon moment.

— Arrêtez ! Arrêtez ! hurlait Venarède.

— Quoi ? demandait un officier mécanicien.

— Hé ! le transat... troué de l'air !

— Pourquoi !

— Pour que nous recherchions à sauver cette malheureuse !

— Trop tard...

— Mais vous ne savez donc pas qui elle est ? vociférait Venarède. C'est mistress Orwel, la mère de Chas Orwel.

— Ah ! diable... Mais il me faut un ordre du commandant.

— Allez vite, il doit être encore dans la cabine de la victime.

Et il se retournait afin de reprendre l'interrogatoire du jeune homme au nez endommagé.

Un juron lui échappa.

Météor, car c'était lui, c'était une fois de plus volatilisé...

— Ah ça ! s'exclamait Kenardi, ils se trottent donc tous ! C'est à se faire enfermer dans un cabanon...

Quelle ruse avait imaginée le cambrioleur mondain pour arracher, suivant son expression, la princesse aux griffes de Chantecoq ?

Le détective français avec l'aide du détective américain, parviendrait-il à déjouer les ténébreux projets de la fille du Diable ? Sur cette terre d'Amérique en ces vastes Etats-Unis, serait-il plus fort dans cette formidable bataille qui s'annonçait ? Mais il s'agissait pour lui de vaincre ou mourir ? L'œuvre de fraternité humaine l'emporterait-elle sur les machinations démoniaques des destructeurs fanatisés ? L'amour serait-il plus fort que la haine ?

C'est à ce duel formidable entre les forces du bien et celles du mal que nous allons maintenant assister.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

I

« Daddy »

Pour bien connaître la ville de Chicago où va se dérouler la suite de notre récit, il faudrait au moins dix années et encore!... Quant à la décrire, ainsi qu'il conviendrait, plusieurs volumes seraient nécessaires.

Adversaire des longues descriptions qui interrompent l'action et fatiguent l'attention du lecteur, nous nous contenterons simplement de « situer » la grande cité américaine, mondialement célèbre, universellement connue. Tout en nous efforçant de lui laisser son étonnant pittoresque et son atmosphère si spéciale, nous nous garderons bien de tomber dans l'exagération de ceux qui, sur la foi de livres tendancieux et parfois trop « romancés », et surtout de films par trop sensationnels, représentant cette ville « d'affaires », avant tout industrielle et commerçante, comme un repaire de terribles bandits où l'on

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

ne saurait s'aventurer que la poche pleine de browings et sous la protection d'un « gilet de sécurité », c'est-à-dire d'une de ces cottes de maille modernes qui nous mettent plus ou moins à l'abri des coups de couteau et des balles.

Des bandits, à Chicago, certes il y en a... surtout depuis la fameuse « loi de prohibition » qui a permis à un grand nombre de ces malfaiteurs très conscients et fort bien organisés, de s'établir « bootleggers » c'est-à-dire contrebandiers de l'alcool... et, non seulement de réaliser des bénéfices magnifiques, mais d'acquérir, grâce à leurs dollars si illégitimement acquis, une influence qui, en pesant lourdement sur les décisions du suffrage universel, a fait de certains politiciens très haut placés leurs tributaires et parfois même leurs créanciers.

Aussi ne faut-il point s'étonner s'ils bénéficient dans la ville dont ils ont fait en quelque sorte le siège social de leur coupable mais rémunératrice industrie, sinon d'une impunité aussi grande qu'on a bien voulu l'affirmer, mais tout au moins de certaines complicités qui leur permettent de se livrer sans trop de périls aux « transactions » nécessitées par l'exercice de leur profession si... particulière.

Et la police ? nous direz-vous. Eh bien ! oui, évidemment... il y a la police. Mais, d'abord elle ne peut pas être partout... et dame... les bootleggers, eux, sont partout... Et puis, sans vouloir médire d'elle, car elle en vaut bien une autre et même bien d'autres, elle est parfois un peu somnolente... Elle a même une certaine tendance à fermer trop souvent les yeux sur les exploits de MM. les « Gangsters ».

Cependant, n'imitons pas certains de nos confrères en nous livrant contre elle à des attaques virulentes. Ce n'est pas à nous, Français, de critiquer ce qui se passe chez les autres, les autres ayant déjà trop de tendance à critiquer ce qui se passe chez nous. Et puis..., et puis, disons-le franchement, la force publique, là-bas, n'est pas toujours sou-

tendue ainsi qu'il conviendrait par l'autorité supérieure.

Ainsi que nous venons de vous le dire les *bootleggers* sont devenus, en matière électorale, une véritable puissance dont ils savent, à l'occasion, user et abuser avec une énergie peu commune, si bien que trop d'élus du suffrage universel — et non des moindres — sont obligés de compter avec eux. Et loin de stimuler le zèle de la police en vue de réprimer avec la sévérité qui conviendrait les crimes et rapines de ces très modernes aventuriers, ils ne manquent jamais l'occasion d'émasculer son énergie et de paralyser ses efforts.

Aussi, les *bootleggers* sont-ils devenus une force avec laquelle les politiciens doivent compter. On affirme même, et cela ne nous surprend pas, que si la loi de prohibition qui, aux Etats-Unis compte tant d'adversaires, n'est pas encore abolie, c'est principalement parce que les *bootleggers*, qui en ont tiré et en tirent encore de si copieux bénéfices, ont le bras assez long pour empêcher une mesure qui mettrait fin à leurs profitables exploits...

Telle est la situation que (1) nous a révélée un de nos amis établi à Chicago depuis plus de vingt cinq ans. Mais sa parole, si digne de foi soit-elle, ne nous a pas suffi et nous avons tenu à nous livrer à de nombreux recouplements qui ont entièrement confirmé les affirmations de notre compatriote : ce qui fait qu'une fois de plus, un auteur d'imagination aura serré de plus près la vérité que bien des écrivains qui se piquent d'être de fidèles historiographes de leur temps.

Mais, je m'aperçois, mes chères lectrices et mes chers lecteurs, que, contrairement à la promesse que je vous faisais il n'y a qu'un instant, je me suis laissé entraîner, non pas à des descriptions, mais à un exposé général qui retarde le moment où nous allons retrouver les personnages dont quel-

(1) D'après les très intéressants *Souvenirs d'un gangster*, par Ferri-Pizani.

ques-uns sont devenus pour vous, je l'espère du moins, de bons et même de très bons amis... Vous me pardonnerez cette défaillance à un engagement aussi précis, car vous ne tarderez pas à reconnaître combien ces détails préliminaires étaient indispensables à la compréhensible clarté des événements qui vont suivre.

Pour ne pas abuser plus longtemps de votre indulgente attente, nous allons traverser en coup de vent la ville de Chicago, formidable cité, « secouée d'une activité débordante, universelle, infernale et qui, ainsi que le dit Victor Cambon dans son si beau livre *Etats-Unis-France*, est certainement la ville de tous les temps qui a grandi le plus vite... Passons donc sans les regarder devant des *Buildings*, ses *skyscrapers*, ses magasins immenses aux étalages ahurissants, ses entrepôts gigantesques, ses fabriques de conserves, ses abattoirs, ses fonderies, ses forges, ses arsenaux, ses usines aux dimensions toujours colossales et souvent monstrueuses ; bouchons-nous les oreilles au vacarme assourdissant qui s'élève de toutes parts, même des maisons qui bordent les rues percées à la hâte, sans plan initial et, par-dessus le marché, mal pavées et mal tenues.

Hâtons-nous d'échapper à ce purgatoire terrestre, en attendant que nous soyons amenés par les événements à descendre dans le véritable enfer dont il n'est que l'antichambre, et gagnons à toute allure l'oasis vraiment splendide qu'au bord du lac Michigan se sont aménagée les opulents *business-men* de Chicago qui, obligés de passer plusieurs jours dans cette fournaise qu'est la cité des « gagne-milliards », s'en reviennent chaque jour retrouver, dans les somptueuses résidences qu'ils ont fait élever au milieu de parcs luxuriants, une atmosphère de tranquillité que ne leur permettent d'ailleurs de goûter qu'à de rares intervalles les thés, réceptions, dîners, bals, fêtes, exercices sportifs de séances de culture physique auxquels les contraignent les lois rigou-

reuses qui président à leur existence.

Dans cette sorte de paradis terrestre, tout est super-vaste, super-somptueux, super-magnifique. On a l'impression que les allées sont poudrées d'or, que les feuilles des arbres sont en or, que les murailles suintent de l'or, que tout, tout est en or. Aussi, le dessin des jardins, l'antichambre des maisons, leur ameublement ne sont-ils pas toujours d'un goût parfait, et, à côté de véritables merveilles d'art importées de notre vieux continent obligé de se séparer de ses trésors héréditaires, est-on parfois choqué par la brutalité de certaines visions de tableaux, de meubles et d'objets divers dont le modernisme exagéré jure effroyablement avec l'harmonie d'une console Louis XV d'époque ou l'exquise délicatesse d'une toile de Lancret.

Toutes ces fautes d'orthographe artistique ne pouvaient, en tout cas, être reprochées extérieurement ni intérieurement à la propriété de Billy Clifford père de la délicieuse Cyprian et roi de l'électricité.

Franchissons une superbe grille en fer forgé, digne d'être signée par Jean Amour, le génial créateur des admirables ferronneries qui sont le juste orgueil de la belle et noble ville de Nancy, et voilà que, tout de suite, nous nous trouvons dans un merveilleux jardin à la française qu'on dirait dessiné d'après le plan du Français Le Nôtre, créateur, entre tant d'autres merveilles, du parc de Versailles.

Dirigeons-nous, conduit par un portier impeccable à la livrée bleue de roi et aux larges boutons dorés et marqués du chiffre B. C., jusqu'au palais — le mot n'est pas de trop — puisqu'il est la reproduction exacte et très authentique de notre Grand Trianon aux murs en marbre rose. Dans la galerie ouverte, deux laquais, très XVIII^e siècle, en perruques poudrées et culottes courtes, attendent le visiteur, dont le regard, après avoir erré sur les sculptures qui se dressent, toutes blanches, sur un fond de verdure, se repose sur

la véritable « eau d'artifice » qui jaillit vers le ciel au centre d'un bassin où de gracieuses naïades, blanches statues que l'on dirait vivantes, s'appêtent à plonger.

Mais voilà qu'un homme apparaît, de haute taille, large d'épaules, tout en muscles, sans l'ombre de chair inutile, exempt de ces bouffissures qui envahissent entre quarante et cinquante ans les sédentaires. Un pansement qui lui entoure le front accuse encore la netteté vigoureuse de ses traits. Deux yeux, très grands, très beaux, qui, lorsqu'ils s'arrêtent sur vous, au contraire de bien d'autres, atténuent leur acuité naturelle comme pour vous épargner la gêne d'un regard trop scrutateur, éclairent ce visage imberbe, au nez droit, au menton volontaire, à la bouche fermée, aux lèvres closes et qui ne doivent s'entr'ouvrir que pour d'utiles propos, tel est Billy Clifford, dieu de la lumière et apôtre de la paix.

Il s'avance sur la galerie, regardant vers le portail, sans nervosité, sans impatience, du moins apparente. Cependant, presque furtivement, il consulte la montre qu'il porte en bracelet, à son poignet droit. Un léger froncement de sourcils, un imperceptible frémissement des narines semblent indiquer que la ou les personnes qu'il attend sont en retard.

Mais voilà que, sans transition, le sourire donne à son visage une subite expression de tendresse et de lumière. Le concierge s'est précipité vers le portail dont il ouvre les deux vantaux. Le capot d'une 40 chevaux apparaît, brillant, étincelant comme un phare. Billy Clifford va-t-il se rendre au devant de ces visiteurs dont il paraît si souhaiter la venue ? Non. Soit qu'il ne les juge pas assez importants pour leur donner une telle marque de condescendance, soit qu'il ne veuille pas se laisser aller à une émotion que ses principes, autant que son caractère, lui ordonnent de garder pour lui seul, il quitte la galerie et rejoint son cabinet.

de travail : une vaste pièce, très lumineuse et qui reconstitue d'une façon fort artistique le cabinet de travail de Louis XV. On sent qu'un véritable artiste a présidé à cette évocation d'un des plus beaux spécimens de l'art français au XVIII^e siècle.

Cet artiste n'est, ou plutôt n'était autre que Mrs Clifford qui, si prématurément enlevée aux siens et dont l'âme si claire, si fleurie et par-dessus tout si française, semble encore planer parmi ces splendeurs d'art accumulées là par ses soins.

Un instant... tout en écoutant le ronflement de l'auto qui s'approche et s'arrête devant le péristyle, Billy Clifford, contemple un très beau portrait, placé en face de lui... et dont la ressemblance avec sa fille est telle que la morte se prolonge en son enfant.... Aussi, lorsque la porte s'ouvre, livrant passage à Cyprian qui, rose de joie et de tendresse, court se précipiter dans ses bras, le roi de l'électricité a-t-il, pendant une seconde, l'impression que c'est sa chère Claudine qui revient vers lui...

— Daddy, mon cher Daddy !...

C'est tout ce que trouve à dire la jolie Américaine. Mais ses yeux parlent pour elle... Ils s'attardent sur le visage de son père avec une telle intensité d'affection... une si touchante et si douce allégresse... que Billy doit faire un violent effort sur lui-même pour refouler deux larmes qui ont obscurci ses prunelles...

En faisant asseoir sa fille près de lui, sur un canapé... gardant ses mains emprisonnées par les siennes... lui aussi, dont l'âme déborde d'une tendresse qu'à force de vouloir se faire un masque d'impassibilité, il est incapable d'extérioriser en paroles, ne peut que répéter :

— Cyprian... I am very satisfied... Very satisfied !... (1)

(1) Cyprian, je suis très content, très content !

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

I (suite)

« Daddy »

Tout en entourant son père de ses bras, Cyprian reprenait :

— Je vois que vous allez mieux... beaucoup mieux.

— Je vais même très bien, affirmait le roi de l'électricité.

— Cette blessure ?

— Presque cicatrisée...

— Ce que j'ai eu peur ! Songez donc, s'il vous était arrivé malheur pendant que je n'étais pas là. Ma vie était brisée, et je ne m'en serais jamais consolée. Alors, expliquez-moi comment cela s'est passé.

Avec la concision qui était pour lui une règle absolue, le roi de l'électricité répondait :

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Les journaux ont mal raconté...

— Je venais de quitter mes usines de Gary et je rentrais ici, lorsqu'une bombe a éclaté sur ma voiture, qui a été littéralement pulvérisée. Mon chauffeur a été tué et, ainsi que tu le vois, je m'en suis tiré à très bon compte. C'est tout !

Cyprian connaissait trop bien son père pour chercher à obtenir de lui d'autres détails. Aussi, reprit-elle, en adoptant la même conclusion que lui :

— Donc... attentat ?

— Oui.

— Et la police ?

Billy Clifford eut un geste évasif accompagné d'un grognement sceptique, qui indiquait nettement qu'il ne comptait guère sur elle pour découvrir ceux qui avaient, si lâchement, tenté de l'assassiner.

— Naturellement ! soulignait la jeune fille.

— Dommage que Tom Senett ait été absent, formulait le grand industriel.

— Il est ici !... posait Cyprian,

— Ici ?...

— Oui, il m'a accompagnée... Voulez-vous que je lui dise... ?

— Non ! pas encore. Et vous ?

— Moi, je vais tout à fait bien.

— Et ce voyage ?

— Très intéressant.

— Vous devez m'en vouloir de l'avoir interrompu ?

— Oh ! daddy ! Je suis si heureuse de vous revoir.

— Avez-vous eu le temps de faire connaissance avec quelques-uns des savants que vous vous proposez de visiter ?

— Avec un seul. Le comte Robert de Langeais.

— Un homme de valeur ?

— De grande valeur, père.

— Il travaille ?

— Il a même terminé.

— Est-il content ?
— Il en a l'air !
— A-t-il des chances ?
— Il les a toutes !
— Qu'en savez-vous ?
— C'est un homme de génie !
— Vraiment ?
— J'en suis sûr !
— Je vois qu'il vous a fait une très bonne impression...

— Très bonne, cher daddy. Et ce n'est pas seulement un savant de premier ordre, mais c'est aussi un gentleman dans toute l'acception du mot.

— Vous me donnez l'envie de faire sa connaissance.

— Rien de plus facile.

— Comment cela ?

— Il est ici !

— Lui aussi !

— Oui. Et M. Chantecoq...

— M. Chantecoq ?

— Daddy, ne faites pas l'innocent...

Je sais tout ! M. Chantecoq croyait ne pas pouvoir m'accompagner jusqu'à la fin du voyage. Mais il a pu s'embarquer tout de même...

— Et il est là ?

— Avec son secrétaire, un garçon très gentil très drôle qui se fait appeler Météor et dont Mrs Warbury, qui l'avait d'abord pris pour un Chinois... est devenue éperdument amoureuse...

— Ah ça !... qu'est-ce que vous me racontez là !... s'écriait Billy Clifford qui, bien qu'il ne s'étonnât jamais de rien, n'en était pas moins quelque peu ébahi par la véritable avalanche de nouvelles inattendues que sa fille faisait pleuvoir sur sa tête.

Cyprien ripostait, très amusée :

— Rien, à côté de ce que j'ai encore à vous apprendre...

— En tout cas, je vois que vous avez été bien gardée pendant tout le voyage...

— On ne peut mieux, en effet, daddy

chéri, ce n'était pas une précaution inutile...

— Alors, j'avais raison de vous donner un protecteur ?

— Oh ! oui, daddy chéri. D'autant plus que M. Chantecoq est à la fois le plus grand des détectives et le meilleur des hommes. Je vous dirai même tout de suite qu'il s'est très bien entendu avec Tom Senett. Tous deux ont fait connaissance à bord du *La-Tour-d'Auvergne* et ont immédiatement sympathisé. Chas Orwel était aussi à bord. Ah ! celui-là, par exemple !... Mais je vous expliquerai cela plus tard. Laissez-moi encore vous embrasser, mon daddy, mon bon daddy, que je suis si heureuse de revoir.

Et de nouveau elle étreignit son père qui, bien que moins communicatif, n'en ressentait pas moins vivement le bonheur de se retrouver avec l'enfant qui était toute sa vie.

Tout en le contemplant, Cyprian reprenait :

— Et ces misérables ont voulu vous tuer ! Leur infamie est sans limites. Figurez-vous qu'ils ont déjà réussi à faire disparaître trois des savants qui travaillaient pour nous : un Anglais, un Italien et un Allemand.

— J'ai lu, en effet, dans les journaux...

— Quelle horreur !

— Alors, vous croyez que ces gens ont été assassinés ?

— M. Chantecoq en est sûr et il vous dira pourquoi.

— Et M. de Langeais ?

Avec sa spontanéité habituelle, Cyprian ripostait :

— Jusqu'à présent, il a passé indemne au travers de tout. Il prétend que je suis son bon ange...

— Et vous ?

— Moi ?

— Oui, n'avez-vous pas été attaquée ?

— C'est-à-dire que... M. de Langeais.

et M. Chantecoq vous raconteront tout cela...

— Comme je suis heureux de vous retrouver près de moi. Mais en attendant, je crois que nous ferons bien de nous tenir sur nos gardes.

Cyprian accentuait :

— Ces misérables ne nous pardonnent pas d'entraver leur œuvre de mort... Mais nous irons jusqu'au bout, n'est-ce pas, daddy ?

— Jusqu'au bout !

— Et maintenant, que M. de Langeais, Chantecoq et Tom Senett sont avec nous, nous n'avons plus rien à redouter... Nous nous sommes tout dit, voulez-vous que je vous les présente ?

— Oui !...

— Ah ! j'oubliais... monsieur de Langeais a besoin d'un laboratoire pour réaliser la formule de son invention. Je lui ai dit que vous vous feriez un plaisir de mettre l'un des vôtres à sa disposition.

— Impossible !

— Oh ! pourquoi, daddy ?

— Parce que j'aurais l'air de le favoriser et mon premier devoir n'est-il pas d'être impartial !

— C'est vrai... je n'avais pas songé à cela... reconnaissait Cyprian avec tristesse.

— Ne vous tourmentez pas à ce sujet..., se hâtait de déclarer son père... je vais faire en sorte que M. de Langeais puisse travailler dans les meilleures conditions d'aménagement et de sécurité possibles.

— Ah ! merci, daddy chéri...

— Et maintenant, demandait Billy Clifford, présentez-moi vos amis.

— Ils sont tous au grand salon !

— Allons les rejoindre.

Le roi de l'électricité quitta son cabinet de travail avec sa fille qui, radieuse, s'était accrochée à son bras...

Comme ils en franchissaient le seuil, un jeune Japonais, mince, svelte, élégant, au regard pénétrant, se présentait à eux...

— Sessue Souwa! s'exclamait Cyprian avec un accent de satisfaction spontanée.

— Miss Cyprian ... répliquait le jeune homme dont les yeux avaient pris, à la vue de la jolie Américaine, une impression de douceur infinie...

Et, tout de suite, en excellent anglais, que ne déparait aucun accent étranger, il lui demandait :

— Avez-vous fait un bon voyage ?

— Excellent.

— Je vous en félicite.

— Vous avez à me parler, Sessue ? demandait Billy Clifford.

— Oui, monsieur.

— Dites !

Comme le Japonais hésitait à lui répondre, le roi de l'électricité reprenait :

— Vous savez bien que je n'ai pas de secrets pour ma fille.

Baissant la voix, Sessue Souwa, qui était l'un des secrétaires particuliers de Billy Clifford, lui tendait une lettre ouverte en disant :

— Voici ce que je viens de découvrir dans le courrier que j'étais chargé de dépouiller.

Le roi de l'électricité s'empara du papier et lut à mi-voix ce qui suit :

« Billy Clifford. Il est encore temps de mettre fin à cette campagne que vous avez organisée en faveur de la paix !

» Si, dès demain, vous n'avez pas annoncé officiellement que vous renoncez à votre concours, nous reprendrons les hostilités contre vous... et cette fois sans merci !

» Défiant tous les détectives les plus habiles que vous avez pris ou que vous vous disposez à prendre à votre ser-

vice, nous vous avertissons que nous sommes résolus aux pires extrémités, si vous vous obstinez en un projet qui s'oppose si nettement aux nôtres !

» Croyez que nous ne bluffons pas ! Vous ne tarderez pas à vous en apercevoir à vos dépens.

» Une première fois, vous avez bien, par hasard, échappé à nos coups. Mais la prochaine fois, soyez sûr que nous aurons la main plus heureuse. »

En guise de signature, ce message portait imprimé à l'aide d'un cachet un aigle aux ailes déployées.

Successivement, Billy Clifford regarda sa fille et son secrétaire. Le visage de Cyprian resplendissait d'une ferveur toute mystique, qui révélait toute sa foi, tout son courage. Celui du Japonais manifestait un calme absolu sous lequel on devinait une de ses volontés farouches que rien ne peut désarmer. Leur attitude, qui signifiait si clairement leurs sentiments, dut être d'un grand réconfort pour celui qui s'évertuait à ne jamais extérioriser la grande sensibilité qui était le fond de son âme ; car, embrasé lui aussi de la même flamme d'idéal que sa fille et son secrétaire, il s'écriait avec un lacanisme plus éloquent que bien des phrases :

— Jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

— Jusqu'au bout ! répétaient Cyprian et Sessue Souwa.

Le Japonais suivit des yeux le roi de l'électricité et sa fille qui s'en allaient rejoindre leurs hôtes. Quand ils eurent disparu, il demeura encore un instant immobile, les paupières à demi fermées, comme en extase. Puis, de ses lèvres, s'exhala comme une plainte, doucement et lentement murmurée. Et cette plainte était à la fois un nom, un aveu, une prière :

— Cyprian !

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

II

Le Japonais

Lorsque Billy Clifford et sa fille pénétrèrent dans le grand salon, dont les beautés artistiques ne cédaient en rien à celles du cabinet de travail qu'ils venaient de quitter, Robert de Langeais Chantecoq, Tom Senett et Météor qui, ainsi que son patron, avait repris son aspect habituel, y étaient rassemblés.

Avec sa grâce habituelle, Cyprian faisait les présentations. Bien qu'il fût peu loquace, Billy Clifford eut un mot aimable pour chacun, et, à son attitude, il fut visible que la première impression produite sur lui par les quatre personnages qui se trouvaient en ce

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

moment si étroitement liés à lui par la volonté des événements et la force des circonstances, avait été très favorable...

— Messieurs, fit-il, ma fille vient de me dire la part que vous avez prise à la défendre contre les menaces des misérables qui ont résolu d'empêcher la réalisation de notre œuvre. Je vous en remercie. Ces gens, loin d'avoir renoncé à leurs projets, ont résolu, au contraire, de reprendre l'offensive.

En homme d'action qui a pour principe d'aller toujours droit au but, Billy Clifford faisait à haute voix la lecture du message que Sessue Souwa venait de lui remettre.

Puis, il reprenait avec l'accent d'une énergie que l'on sentait indomptable :

— Je n'ai pas besoin de vous dire que ces menaces ne m'effraient pas. Je ne céderai pas à ce chantage. Je continue !

Un murmure d'approbation s'éleva du groupe des auditeurs, que d'un seul coup, le père de Cyprian venait de conquérir.

Robert de Langeais exalté par ce tranquille et beau courage, s'écriait :

— Monsieur Billy Clifford, permettez-moi de vous dire combien je suis heureux et fier de vous connaître et combien je le serai encore davantage, si vous atteignez le noble but que vous poursuivez.

— Ce but, répliquait Billy, grâce à vous, j'y parviendrai. Fasse que Dieu vous ait inspiré l'idée suprême, l'invention générale qui doit mettre fin à la guerre, et je n'aurai plus assez de force pour l'en remercier, et pour vous en bénir !

Réprimant l'émotion qui commençait à s'emparer de lui, le roi de l'électricité poursuivait :

— Miss Clifford m'a dit qu'un laboratoire vous était nécessaire. Ne voulant pas être taxé de partialité, je ne puis vous en offrir un dans mes établissements. Dès demain, néanmoins, vous aurez satisfaction.

— Je vous remercie, monsieur, faisait Robert.

Et tout en adressant un regard de tendre gratitude à Cyprian, il ajouta :

— Et vous aussi, mademoiselle...

— Oh ! répliquait la jolle Américaine, je ne fais que m'acquitter bien petitement de la dette de gratitude que j'ai contractée envers vous...

Et elle s'empressait d'ajouter :

— Ainsi qu'envers tous ces messieurs !... Je ne saurais trop vous le répéter, cher Daddy..., j'étais admirablement gardée. Et tant que je le serai ainsi, je n'aurai rien à redouter.

— Alors, s'écriait Billy Clifford, il ne me reste plus qu'à demander à ces messieurs, eux aussi, de continuer...

— All right ! accédait immédiatement Tom Senett.

— Monsieur Clifford, déclarait à son tour Chantecoq, j'accepte d'autant plus volontiers de rester près de vous que j'allais vous le proposer.

— Je constate avec plaisir que cette affaire vous intéresse... soulignait le milliardaire.

— Elle me passionne, ripostait le grand limier, ainsi que tous ceux qui y ont déjà pris part... N'est-ce pas, Tom Senett ?... N'est-ce pas Météor ?... Je ne vous cacherai pas, et je crois pouvoir parler au nom de tous, que si nous avions dû l'abandonner, nous en eussions été vraiment navrés, et cela pour deux raisons, la première, c'est qu'il nous eût été très pénible de vous laisser, mademoiselle votre fille et vous, exposés aux coups de vos ennemis...

la seconde, parce qu'ainsi que le disait si bien tout à l'heure M. Robert de Langeais, nous sommes heureux et fiers de collaborer dans la mesure de nos moyens à l'œuvre sublime que vous animez, monsieur Clifford, de toute votre âme si claire, si noble et si généreuse.

» Rassurez-vous, monsieur Clifford, je ne vous ferai plus de compliments... Car je suis tout le contraire d'un flagorneur. Mais cette déclaration de principe était nécessaire... pour vous inspirer à notre égard une confiance qui nous est absolument nécessaire.

De plus en plus conquis par le grand détective français, le père de Cyprian ripostait :

— Cette confiance, monsieur Chantecoq, je vous l'accorde !... Je vous connaissais de réputation. Mon ami Austin Moore m'avait renseigné... Vous venez de me prouver combien l'éloge qu'il m'avait fait de vous était en dessous de la réalité.

— Monsieur Clifford.

— Moi aussi, je ne suis pas un flagorneur... Moi aussi, je vous fais une déclaration de principe... J'ajoute que je suis enchanté de votre bonne entente avec Tom Senett que je connais de longue date et qui sera pour vous un excellent associé.

— J'en suis sûr !

— Enfin, messieurs, je termine ce long discours, le plus long que j'ai jamais prononcé de ma vie, en vous disant que, dès à présent, je mets à votre disposition tous les moyens matériels dont je dispose... et que vous jugerez utiles à votre tâche... Sachez, que désormais, vous êtes ici chez vous et que tous vos désirs seront des ordres...

— Monsieur Clifford, reprenait Chan-

tecoq, je suis certain d'être l'interprète de tous, d'abord en vous remerciant de votre accueil, puis, en vous affirmant que nous vous défendrons jusqu'à la mort.

Bien qu'il ne fût pas prodigue d'effusions, le roi de l'Electricité tendit la main à Chantecoq, puis à ses compagnons ; et ce fut une distribution de shake-hand vigoureux entre ces hommes qu'animait une même volonté, un même idéal !

— Cher Daddy, intervenait Cyprian dont le regard, disons-le, s'arrêtait beaucoup plus souvent sur Robert de Langeais que sur les autres personnages présents... ces messieurs ont peut-être besoin de se reposer et de se restaurer.

— Chère miss Cyprian, répliquait Chantecoq, nous vous sommes très reconnaissants de votre aimable attention, mais nous en profiterons un peu plus tard, si vous le voulez bien, car Tom Senett et moi, nous avons à travailler.

— Tout de suite ?...

— Mais oui, tout de suite... Après la sommation irrespectueuse que monsieur votre père vient de recevoir, j'estime que nous n'avons pas un instant à perdre !

— Alors, je n'insiste pas... Pendant ce temps, je vais donner l'ordre à mistress Warbury de préparer vos chambres. Mais où est-elle donc, mistress Warbury ?

Météor qui, jusqu'alors avait gardé un discret silence, expliquait :

— Mistress Warbury s'occupe des bagages !

— Bien ! Je vais aller la rejoindre. Est-ce que je puis vous enlever M. de Langeais ?

— Certainement, mademoiselle, acquiesçait Chantecoq.

— Daddy, vous voulez bien faire à notre hôte les honneurs de notre maison ?

— Très volontiers.

— Alors, à tout à l'heure ! souriait Cyprian qui semblait avoir complètement oublié les péripéties du voyage et les dangers qui la menaçaient encore.

— Miss Cyprian, un mot, faisait Chantecoq.

— Je vous en prie.

— Permettez-moi de vous demander de ne pas sortir de cette maison.

— Même avec mistress Warbury ?

— Même avec mistress Warbury.

— Alors, me voilà encore prisonnière !

— Oh ! une prison comme celle-ci !...

— Je plaisantais... Je vous obéirai, monsieur Chantecoq, comme toujours, je vous le promets, je vous le jure. C'est tout pour aujourd'hui ?

— C'est tout !

Comme elle s'éloignait, laissant après elle un sillage de lumière, de jeunesse et de charme Cyprian, Chantecoq s'approchait de Billy Clifford qui s'appêtait, lui aussi, à quitter la pièce, en compagnie de M. de Langeais, et lui disait :

— Pourriez-vous, monsieur, me confier la lettre que vous venez de nous lire ?

— La voici !

Le roi de l'électricité lui remit le document, puis gagna le vestibule.

— Venez dans mon bureau, fit-il au jeune savant. Je tiens avant tout à régler cette question de laboratoire.

En pénétrant dans le cabinet de travail du milliardaire, M. de Langeais,

qui était à la fois très artiste et très traditionnaliste, s'écriait :

— Monsieur Clifford, depuis que j'ai franchi le seuil de votre demeure, je marche de merveilles en merveilles.

Le père de Cyprian eut un sourire un peu mélancolique.

— Au vingtième siècle, au cœur même de l'Amérique, être ainsi transporté ou plutôt reporté en pleine France du XVIII^e siècle, cela tient du prodige. Permettez-moi de vous féliciter.

— Ce n'est pas à moi, interrompait Billy, que revient le mérite de cette reconstitution qui paraît tant vous enchanter.

Et, désignant le portrait de sa femme qui semblait revivre en sa fille, il ajoutait :

— C'est... à mistress Clifford !

— Comme elle était belle et combien elle devait être bonne ! murmurait M. de Langeais.

— Oui... fit simplement le grand industriel en appuyant sur le bouton d'une des nombreuses sonneries électriques, seule note moderne, avec les appareils téléphoniques, qui tranchait avec le style ancien de la pièce.

Robert reprenait :

— C'est extraordinaire, combien miss Cyprian ressemble à sa mère...

— Elle en a aussi l'âme... reconnaissait Clifford...

— Miss Cyprian, reprenait le jeune savant, est le cœur le plus généreux que j'ai connu... Et c'est vraiment très beau de la part d'une jeune fille qui a été tant comblée par le sort de faire du bonheur de l'humanité le but principal de sa vie... D'ailleurs, l'exemple qu'elle a sous les yeux...

Il ne continua pas...

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

II (suite)

Le Japonais

Une porte venait de s'ouvrir... laissant apparaître le Japonais qui s'avancait droit vers Billy Clifford sans paraître remarquer la présence d'une tierce personne.

Le milliardaire présentait... brièvement suivant sa coutume :

— Sessue Souwa, l'un de mes secrétaires... Comte Robert de Langeais...

Le Nippon et le Français échangèrent un bref salut.

— M. de Langeais, reprenait l'Américain, a besoin d'un laboratoire pour mettre au point l'invention qu'il prépare pour notre concours... Ne pouvant le

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

recevoir chez moi..., pour des raisons que vous avez certainement déjà comprises, je vous charge de lui procurer ailleurs et dans le plus bref délai l'installation dont il a besoin et dont lui-même vous fournira le détail au moyen d'une note écrite que vous viendrez chercher ici dans un quart d'heure...

Sans desserrer les lèvres..., Souwa eut une légère et brève inclinaison de tête et se retira, après avoir échangé avec M. de Langeais un rapide salut...

Désignant son bureau à Robert, Clifford l'invitait :

— Veuillez rédiger vos notes...

Tandis que le jeune savant s'asseyait à sa place, le milliardaire poursuivait :

— Cela vous surprend, peut-être, que j'ai choisi pour secrétaire particulier un homme de cette race ?

— Je crois, en effet... répliquait M. de Langeais, en armant son stylo, que les Américains n'aiment pas beaucoup les Japonais.

— C'est exact. Nos deux nations ont malheureusement entre elles beaucoup trop de sujets de frictions qui, naturellement, sont entretenus par ceux qui ont intérêt à maintenir entre les peuples des sentiments d'hostilité permanents.

« Dans mon désir de faire disparaître dans la mesure de mon pouvoir tous ces malentendus fatalement appelés à déchaîner la guerre, j'ai appelé près de moi ce jeune Nippon sur lequel je possédais les meilleurs renseignements, tant au point de vue mentalité qu'intelligence, afin qu'il se rendît compte lui-même qu'il était aussi mal renseigné sur notre pays que nous l'étions sur le sien et pour qu'il devînt par la suite un fidèle et précieux agent de liaison et de compréhension entre son pays et le nôtre. J'ai réussi à atteindre mon

but... Entièrement acquis à mes idées, Sessue Souwa, par les correspondances qu'il publie dans les journaux de son pays... et encore plus peut-être par les notes confidentielles qu'il adresse à son gouvernement, a déjà contribué à détruire pas mal de ce que les diplomates, toujours soucieux de se ménager des difficultés à résoudre, appellent des « nids de frelons » et que moi je nomme des « nids de vipères !

— Ce que vous dites de votre secrétaire, déclarait Robert, me le rend déjà très sympathique.

— Quand vous le connaîtrez mieux, développait le père de Cyprian, je suis sûr qu'il deviendra votre ami. C'est un des esprits les plus complets et une âme des plus hautes que j'ai trouvés sur ma route. Et il y en a beaucoup au Japon.

— Et aussi en Amérique !

— Et partout ! malheureusement il existe entre eux trop de compartiments étanches. Et c'est précisément... Mais me voilà encore parti à discourir. Ce n'est pourtant pas mon habitude. Qu'est-ce que j'ai donc aujourd'hui à être aussi bavard ?

— Le bonheur de revoir miss Cyprian.

— Et la joie de vous connaître !

Et avec un accent de cordialité qui contrastait avec des allures plutôt distantes, Billy Clifford ajoutait :

— Je vous empêche de travailler. Vous n'avez plus que dix minutes pour rédiger vos notes.

— Rassurez-vous, je serai prêt.

M. de Langeais se mit à tracer des notes et des chiffres sur une feuille de papier et lorsque, exact comme un chronomètre, Sessue Souwa reparut, le jeune Français qui venait de terminer la rédaction des renseignements dont le Japonais avait besoin pour exécuter

les instructions de son chef, les remettait à celui-là en disant :

— Vous trouverez là, monsieur, tous mes desiderata. J'espère ne pas être trop exigeant. L'essentiel est que le secret de mon invention soit en sécurité.

— Ainsi que votre personne, soulignait le milliardaire.

Et, s'adressant à Sessue qui, toujours silencieux, avait glissé la note de Robert dans son portefeuille, il lui demandait :

— Quand pensez-vous donner une réponse favorable à M. de Langeais ?

— Dans deux heures !

Le Japonais allait se retirer. Mais, Cyprian entrait, toute radieuse, dans le bureau de son père :

— Cher daddy, annonçait-elle, le « Pavillon des amis » est prêt à recevoir ses hôtes.

Et, apercevant le jeune savant, elle ajoutait, donnant inconsciemment à sa voix une intonation des plus harmonieuses :

— Y compris, naturellement, M. de Langeais.

— Miss Cyprian, répondait ce dernier, croyez que je serais ravi d'accepter une aussi charmante hospitalité. Mais... n'oubliez pas que je prends part au concours et que..

La jeune fille ne lui permit pas de continuer.

— Oui, oui, je sais, fit-elle, dans le laboratoire. Car c'est entendu. Mais ce n'est pas une raison pour que mon père et moi nous ne traitions pas en ami celui qui m'a donné une si grande preuve d'intérêt et de dévouement en se constituant mon chevalier... français !

— Miss Cyprian...

— Et puis... et puis... insistait la jolie

Américaine, visiblement décidée à ne pas admettre la moindre résistance, il y a des précédents. Le grand chimiste américain Edward Sibley et le professeur Douglas Garry qui, eux aussi, se sont mis sur les rangs, dinent ici toutes les semaines. Il y a mieux encore. Sessue Souwa, que vous voyez là, c'est-à-dire le secrétaire particulier de daddy, se prépare, lui aussi, dans le plus grand mystère, à entrer en lice avec vous.

A ces mots, le Japonais, qui était pour ainsi dire resté figé sur place, eut un léger signe de tête affirmatif.

— Dans ces conditions, concluait Billy Clifford, toujours prêt à donner raison à sa fille, vous ne pouvez, monsieur de Langeais, refuser de demeurer parmi nous.

— J'accepte ! se rendait Robert de Langeais.

— Oh ! que je suis contente, s'écriait Cyprian en sautant de joie.

Tandis que Billy confondait sa fille et son hôte dans un même regard paternel, le Japonais se retirait en silence. Comme il traversait le vestibule, deux petites larmes roulèrent lentement sur ses joues, et de ses lèvres s'évadait de nouveau ce mot qui n'était plus, ni l'aveu, ni une prière, mais toute la douleur :

— Cyprian ! Cyprian !

III

Concours de paix... Conseil de guerre

Tout en comparant l'aigle qui servait de signature à la lettre que Billy Clifford venait de lui remettre à celui qui était gravé sur la médaille que Robert de Langeais avait trouvée dans son parc, Chantecoq s'écriait :

— Il n'y a pas d'erreur possible... C'est bien la fille du Diable, toujours

la fille du Diable qui nous déclare la guerre ! J'étais certain qu'elle ne tarderait pas à nous attaquer. Voilà pourquoi j'ai prévenu, tout à l'heure, miss Cyprian de ne pas s'aventurer hors de cette demeure.

— Je crois, observait Tom Senett, que M. Clifford fera bien, lui aussi, de se tenir sur ses gardes.

— Certes... En pareil cas, on ne prend jamais trop de précautions... Cependant, je ne crois pas que ce soit lui que l'ennemi attaque le premier...

Et avec ce flair ou plutôt cette puissance de déduction dont il était doué, le grand limier français développait :

— Selon moi, tout leur effort va porter sur miss Cyprian. Et voici pourquoi. Ils ne sont certainement pas sans savoir combien M. Clifford aime sa fille. Aussi, je ne serais pas surpris, si, reprenant à leur actif un procédé cher aux bandits de ce pays et de bien d'autres, ils n'enlevaient cette jeune fille et se livraient ensuite sur son père à un chantage destiné à le placer dans le dilemme ou de renoncer à son projet ou de sacrifier son enfant...

— C'est en effet fort vraisemblable, approuvait Tom Senett, auquel ces quelques jours de vie intime et de collaboration cordiale avec Chantecoq avaient achevé de lui inspirer à son égard une confiance et une admiration sans limites.

— Ah ! cette femme ! Cette femme ! s'exclamait Chantecoq. Quand on pense que nous la tenions et qu'elle nous a échappé.

— Moi, opinait Tom Senett, je suis convaincu qu'elle avait partie liée avec O'Donnell.

— Très possible.

— Comme je regrette de ne pas l'avoir démasquée tout de suite.

— Et moi !

— J'ai commis là une grosse erreur.

— Et moi une faute irréparable !

— Ne vous en faites pas, patron, intervenait Météor, ni vous non plus, monsieur Senett. Si rusée soit-elle, la fille du Diable n'est pas de taille à lutter avec vous. Et je suis sûr que vous ne tarderez pas à « l'avoir ».

— C'est possible ! reconnaissait Chantecoq. En attendant, j'ai peur qu'elle ne fasse pas mal de casse. Mais, sapristi, plus j'y songe, plus je me demande comment elle a pu disparaître ainsi de *La-Tour-d'Auvergne* ? Elle ne s'est pourtant pas volatilisée !

— Cependant, s'écriait l'Américain, nous avons utilement employé les dernières heures que nous avons passées sur le transat.

— Oui, mais malheureusement, s'écriait Chantecoq, malgré toute la bonne volonté et le précieux concours du commandant Darbay, il y a bien des coins que nous n'avons pu explorer et c'est ainsi que notre princesse, à laquelle on avait dû ménager une cachette sûre ainsi que ses complices, a pu échapper facilement à nos recherches forcément restreintes et incomplètes.

— Enfin, reprenait Tom Senett, elle n'a tout de même pas pu rester à bord. Il a bien fallu qu'elle débarquât.

— Evidemment, reconnut Chantecoq. Mais au milieu du brouhaha qui se produit, comme toujours en pareil moment, notre examen n'a pu être que très superficiel. Grâce à un habile camouflage, Vanda, et selon toute probabilité, le Rat-de-mer. O'Donnell, dont elle s'est fait certainement une recrue de plus, n'ont pas dû avoir grand mal à nous brûler la politesse.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE
LES BAS-FONDS DE CHICAGO

III (suite)

Concours de paix... Conseil de guerre

Un moment j'avais bien pensé à suivre Chas Orwel et surtout la demoiselle de compagnie...

— C'était, en effet, un moyen, faisait Tom Senett. Et je ne vous cacherais pas, mon cher ami, que j'ai été plutôt surpris lorsque, vous ayant suggéré cette idée, je vous ai vu après l'avoir accepté sans objection, l'écartier ensuite avec énergie.

— Ah ! voilà ! ponctuait Chantecoq avec un fin sourire ! J'ai dû vous paraître alors un drôle de bonhomme.

— Pas du tout ! protestait l'Américain. Vous avez vu d'ailleurs que je n'avais pas insisté.

— J'apprécie infiniment votre discrétion.

— J'ai cru m'apercevoir, que vous n'aimiez pas à être questionné.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— C'est exact. Et savez-vous pourquoi ?

— Parce que vous n'aimez pas les explications inutiles.

— Il y a de cela. Mais c'est parce que, lorsque je conduis le train de mes pensées, je n'aime pas à le faire dévier sur une voie de garage.

— La comparaison est amusante.

— Mais maintenant que nous y sommes, sur la voie de garage — oh ! pas pour bien longtemps, — je vais déchirer pour vous le voile qu'avec tant de tact vous n'avez pas cherché à soulever.

— Et H en sera toujours ainsi ! affirmait le détective américain qui, faisant abstraction de tout amour-propre, s'inclinait si intelligemment devant l'indiscutable supériorité de son collègue français.

Chantecoq reprenait :

— Quand vous m'avez fait part de votre projet de filature, vous n'avez donc pas entendu que Joséphine s'était mise à siroter.

— Mon Dieu, non !

— Eh bien ! je crois vous l'avoir déjà dit. Quand Joséphine sirote, c'est comme si elle me criait : Attention !

» Vous allez dire que c'est idiot de se laisser aller à de pareilles superstitions. C'est possible ! Mais enfin, chacun a ses petits travers ! Donc, Joséphine s'étant mise à siroter, et avec une insistance toute particulière, je me suis dit tout de suite : « Halte-là ! » Et je n'ai pas eu besoin de me livrer à de longues réflexions pour me persuader que le financier et le laideron, qui s'attendaient certainement à être suivis par nous, n'auraient rien de plus précis que de nous faire tomber dans un de ces traquenards d'où le plus malin et les plus résolus ont la plus grande chance de ne pas sortir vivants.

Et voilà pourquoi, mon cher Tom Senett, je n'ai pas voulu m'engager sur un terrain aussi dangereux. Et

j'ai préféré que nous restions à monter une garde vigilante autour de miss Cyprian, ce qui ne nous a pas tant mal réussi, puisque notre voyage en railway de New-York à Chicago, voyage qui n'était pas sans me causer une inquiétude, s'est déroulé sans le moindre accroc.

» Cette décision nous a, d'ailleurs, permis de centraliser nos forces. Car je suis de plus en plus convaincu que c'est ici que va se livrer la grande bataille.

— En effet, appuyait l'Américain. La lettre de Billy Clifford en est la preuve, et nous n'avons plus qu'à nous organiser en vue des hostilités prochaines.

— C'est mon avis, déclarait le grand limier. Mais, avant tout, je tiens à connaître le vôtre.

— Mon cher ami, faisait Tom Senett, vous êtes mieux que mon aîné, vous êtes notre maître à tous...

— Excusez-moi de vous interrompre, coupait Chantecoq. Mais vous me forcez à vous rappeler ce qui a été convenu entre nous ! Il n'y a pas d'aîné, pas de maître, pas de chef de file, mais seulement deux cœurs et deux cerveaux unis dans un même but, deux associés, deux collaborateurs, deux amis. Et comme vous connaissez à fond ce pays où je mets les pieds pour la première fois, il est tout naturel que ce soit vous qui passiez le premier et m'indiquiez ce que, selon vous, nous avons de mieux à faire.

Sans la moindre hésitation, Tom Senett répliquait :

— Ne pas vous cantonner dans une défensive efficace, à coup sûr, mais insuffisante pour en finir une bonne fois pour toutes avec l'ennemi.

» Prendre à notre tour une offensive discrète, prompte et énergique. Voilà pourquoi je vous propose de me mettre immédiatement à la recherche des bandits qui ont tenté d'assassiner Billy Clifford.

» Ce sont eux certainement qui nous conduiront sur la trace de ceux qui leur ont commandé ce crime.

— Bravo !...

— Alors, mon idée vous plaît ?

— Elle m'enchanté ! s'écriait Chantecoq qui, d'ailleurs l'avait eu en même temps que son collègue, mais se garda bien de lui dire. Vous voulez bien vous occuper tout de suite de cette enquête ?

— Immédiatement.

— Pendant ce temps, je vais m'occuper d'organiser la défensive...

— Vous allez avoir fort à faire...

— J'en conviens. Car, il ne s'agit pas seulement de protéger Billy Clifford et sa charmante fille, mais aussi Robert de Langeais qui sans être exposé aussi directement qu'eux, — et encore sait-on jamais ce qui peut se passer par la tête d'une femme telle que Vanda ? — pourrait bien, lui aussi, être l'objet de sérieuses attaques... A ce sujet, il est indispensable que je sache tout de suite... Météor ! Météor !

Et constatant que son secrétaire avait disparu sans qu'il s'en fût aperçu, Chantecoq s'écriait :

— Ah ça ! où est-il passé celui-là ?...

— Tout à l'heure, déclarait Tom Sennett, j'ai vu mistress Warbury qui par cette fenêtre lui faisait signe de venir la rejoindre.

— Ah ça ! est-ce qu'elle prendrait déjà pour son « quatrième »...

— Le fait est qu'elle le serre de près !

— Elle est enragée... Cette mistress Warbury.

— Enragée !

— Il ne faudrait pas que ses illusions de fiancée éventuelle lui fissent oublier ses devoirs de gouvernante.

— Elle est de taille à mener tout cela de front...

— C'est possible, mais en attendant, je voudrais bien qu'elle ne troublât pas mon secrétaire. C'est qu'il a l'air de mordre à l'hameçon, l'animal. Hier, il

m'a avoué qu'il avait une préférence pour les femmes un peu rondouillardes. Quand il va revenir, qu'est-ce que je vais lui passer comme savon !...

— Passez... patron, passez ! faisait la voix joyeuse de Météor, qui venait d'entrer dans la pièce par une petite porte en tapisserie...

Et sans d'ailleurs donner le temps à son maître de mettre sa menace à exécution, il lui disait :

— Je n'étais point ainsi que vous le pensez, en train de flirter avec... Cora. Oh ! pardon, avec mistress Warbury, mais de travailler avec elle.

— Pour qui ?

— Pour vous, pour la cause, pour tout le monde ! Et vous allez voir patron, que je n'ai pas perdu mon temps, puisque j'ai déjà découvert un type suspect dans la maison.

— Comment cela ?

— C'est Cora... pardon, excuse... c'est Mrs Warbury qui l'a repéré : un valet de chambre qui, depuis trois jours seulement, est entré en service. Il avait aidé à transporter les bagages, et miss Warbury l'a surpris en train d'écouter à une porte.

— Laquelle ?

— Celle-ci !

— Tiens ! Tiens !

— Elle me l'a tout de suite désigné. Comme de raison, je l'ai aussitôt tenu à l'œil. Et j'ai bien fait. Car je l'ai vu se diriger vers une cabine téléphonique qui est située à côté de l'office, et je l'ai entendu téléphoner. Malheureusement je n'ai pas pu comprendre à qui. Il parlait en anglais, et l'anglais, je ne l'ai pas appris à l'école. Mais ce dont je suis sûr, c'est que le zigot-teau en question a prononcé à plusieurs reprises le nom de Chante-coq. Ça m'a paru des plus louches et je suis venu tout de suite vous le raconter...

Et Météor qui avait le triomphe modeste se contentait d'ajouter :

— Maintenant, patron, vous pouvez me « savonner » !

Chantecoq se contentait de répliquer :

— Ça va, mon petit.

Ce qui équivalait pour le jeune secrétaire à un tel compliment qu'il en rougit d'allégresse.

Tout en se grattant le bout du nez, le détective français reprenait :

— Il faut que nous sachions dans le plus bref délai quel est cet homme, et cela, sans éveiller les soupçons de ceux pour lesquels il travaille. Voici comment nous allons procéder : Toi, Météor, tu vas t'arranger de telle sorte que pour...

Une exclamation proférée par Tom Senett qui s'était approché d'une des portes-fenêtres qui donnait sur une terrasse, coupa la parole à Chantecoq :

— Ah ça ! s'écriait l'Américain, qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là ?

— Vous le connaissez ? interrogeait Chantecoq qui s'était rapproché.

— Oui, répliquait Tom Senett, en affectant de tourner le dos à la porte-fenêtre à travers laquelle il avait repéré le valet de chambre suspect.

» C'est un des meilleurs détectives de William Drury, le chef de la police de Chicago.

— Que fait-il ici ?

— Drury a dû le charger à la fois de veiller sur la sécurité de Billy Clifford et de rechercher si les auteurs de l'attentat n'avaient pas des ramifications dans la maison.

Le front légèrement plissé, le limier français interrogeait :

— Comment se fait-il que Billy Clifford ne nous ait pas signalé sa présence ?

— C'est à coup sûr parce qu'il l'ignorait, répondait l'Américain.

— Ne trouvez-vous pas étrange que William Drury ait introduit ici un de

ses agents sans en prévenir le maître de la maison ?

— En effet.

— Météor !

— Patron ?

— Tu es bien sûr que cet homme a prononcé mon nom dans le téléphone ?

— Quatre fois, patron, j'ai compté.

— Je suis fixé, reprenait le roi des détectives.

— Moi aussi, appuyait Tom Senett.

Maintenant les deux associés n'avaient plus besoin d'échanger de longs propos pour se comprendre. Un regard leur suffisait.

— Mes malles sont-elles arrivées ? demandait Chantecoq à son secrétaire.

— Je vais voir, patron.

— Pars vite, recommandait le policier, tandis que Météor filait comme une étoile... filante.

— Eh bien ! cher Tom Senett, s'écriait Chantecoq, l'ennemi n'a pas perdu son temps. Vous allez voir qu'avant une heure on va venir me déclarer que je suis indésirable et me réexpédier en France.

— Je le crains ! appuyait l'Américain.

— Mais ils ne me connaissent pas encore...

Et avec une malice exempte de toute rosserie, le limier ajoutait :

— Après tout, je ne suis pas fâché de l'accident car il va me permettre, mon cher ami — et ceci dit en toute cordialité — de vous prouver que la méthode du camouflage a parfois son utilité.

— Je ne demande qu'à être de votre avis, concédait Tom Senett avec bonne humeur.

— Ah ! vous y venez, tant mieux !

— Je suis même très curieux de savoir quel nouveau personnage vous allez incarner.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

III (suite)

Concours de paix... Conseil de guerre

— Je n'ai que l'embarras du choix. J'ai emporté, en effet, deux grandes malles qui contiennent une garde-robe des plus fournies, avec toute une collection de postiches. Voyons, cherchons un peu ce qui conviendrait le mieux pour...

Mais Météor surgissait comme d'une trappe, annonçant d'un air inquiet :

— Patron, les malles ne sont pas là !

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Il paraît que la police les a fait saisir dès leur arrivée en gare.

— Décidément, appréciait Chantecoq, Chas Orwel a le bras encore plus long que je ne le pensais...

Et sans paraître autrement ému par la nouvelle que lui communiquait son secrétaire, il ajoutait :

— Heureusement que j'ai plus d'un tour dans mon sac... Météor, conduis-moi tout de suite à ma chambre.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Bien, patron.

— Cher Tom Senett, vous n'êtes pas de trop, au contraire.

— Alors, je vous suis !

— Vous permettez que je m'appuie à votre bras ?

— Certainement. Mais pourquoi ?...

Adoptant instantanément les allures d'un homme qui serait brusquement atteint d'une dépression physique considérable, Chantecoq répliquait d'une voix dolente :

— Parce que je ne me sens pas bien...

La simulation à laquelle le fin limier venait de se livrer était si parfaite que Tom Senett s'écriait d'un ton anxieux :

— Qu'avez-vous ?

— Un grand malaise.

— Voulez-vous que l'on téléphone à un docteur ?

— Je veux bien.

— Vous m'inquiétez...

— Mais non ! C'est de la blague ! soufflait Chantecoq à l'oreille de son associé. Car il venait d'entrevoir sur la terrasse la silhouette de « l'observateur » de la police...

Et il ajoutait presque sans desserrer les dents :

— Ça va même très bien... et ce n'est que le prologue de la comédie que je vais jouer à William Drury.

— Magnifique ! ponctuait l'Américain.

Guidé par Météor... et son bras passé sous celui de Tom Senett, Chantecoq en l'attitude d'un homme qui a de la peine à se traîner et dont les jambes fléchissent à chaque pas, se rendait jusqu'au Pavillon des Amis qui se trouvait au bout d'une allée, à cent mètres environ de l'habitation principale. Sur le seuil, il se rencontrait avec Billy Clifford et Cyprian qui venaient de faire visiter à Robert de Langeais l'appartement qu'ils mettaient à sa disposition. A la vue du détective français qui semblait sur le point de s'évanouir, ils eurent tous les trois une exclamation de surprise angoissée.

— Mon Dieu, que vous est-il arrivé ? interrogeait la jolie Américaine.

D'un clignement d'œil significatif Chantecoq la rassura tandis que Météor lui donnait cette simple explication : « Chiqué » ! que Tom Senett se hâtait de compléter par quelques paroles prononcées à voix basse.

Entrant tout de suite dans le jeu, miss Cyprian s'empressait d'aller ouvrir elle-même la porte de la chambre du rez-de-chaussée qui avait été réservée au détective français. Chantecoq toujours soutenu par Tom Senett y pénétrait et se laissait choir lourdement sur un fauteuil comme s'il était au bout de ses forces.

Tom Senett, après avoir jeté un regard en dehors annonçait :

— L'homme de William Drury est resté dans la maison.

— Alors, tout va bien, faisait Chantecoq en reprenant son attitude et sa voix naturelle.

S'adressant à Billy Clifford, à Cyprian et à Robert qui n'étaient pas encore bien revenus de leur étonnement, il leur disait :

— Tom Senett vous a expliqué pourquoi j'étais obligé de jouer cette comédie. Mais n'ayez aucun souci à cause de moi. Le coup est sévère, certes. Mais j'en ai encaissé d'autres et je ne suis pas encore knock-out. Maintenant, il s'agit d'être malade pour tout de bon.

Et tirant d'une de ses poches un écrin qui contenait un fume-cigare et un porte-cigarettes, il dévissa le premier en retira un minuscule comprimé qu'il avala sans sourciller.

— Dans cinq minutes, déclara-t-il, on pourra prendre ma température. Le thermomètre marquera 39,7. Mais tranquillisez-vous. Je n'aurai qu'à dévisser à son tour ce porte-cigarette, en sortir un autre comprimé et cinq minutes également après l'avoir avalé, pas le porte-cigarettes, mais le comprimé, ma température sera retombée à 36,8, sans que j'en éprouve le moindre dommage.

— Voilà qui n'est pas banal.

— C'est un truc qu'un de mes amis, docteur en pharmacie, a inventé tout spécialement pour moi. Il est infaillible.

Chantecoq commençait en effet à grelotter, à claquer des dents.

Et, souriant quand même, il ajoutait :

— Je vais vous demander la permission de me coucher. Oh ! pas pour bien longtemps. Car j'imagine que mon ami Tom Senett et moi nous allons avoir pas mal à faire !

Tous se retirèrent, à l'exception de Météor, qui aidait son patron à se déshabiller. Chantecoq avait soin de glisser l'étui en maroquin dans une poche intérieure du pyjama qu'il avait revêtu. Puis, se glissant entre les draps, il grommela :

— Maintenant la police peut venir, je l'attends de pied ferme !

IV

Le restaurant des Quatre-Diables

Le restaurant des « Quatre-Diables » n'était pas certes l'un des plus sélects de Chicago. Mais la très curieuse et aguichante Bella Reister pouvait à juste titre se féliciter de la clientèle qu'elle avait su y attirer. N'allez pas croire cependant que ce fût celle des milliardaires, des artistes en vogue ou des femmes « chic » qui font la très relative parure de l'étonnante cité. Non. Si affolés de snobisme que soit ce qu'on est convenu d'appeler, là-bas comme chez nous, l'élite de Chicago, fût-ce pour ne s'encanailler qu'un soir, comme on disait jadis, ou pour se procurer des sensations neuves, ainsi qu'on dit de nos jours, les représentants de cette classe ou plutôt de cette caste que l'on qualifie bien à tort de privilégiée, ne se fussent jamais aventurés dans cette « boîte » située dans une rue d'aspect peu engageant et qui ressemblait à une sorte de chemin de ronde établi entre le centre de la ville et l'un de ses faubourgs.

Les *Quatre-Diables*, en effet, avaient été adoptés par la haute pègre de la contrée, c'est-à-dire par les fameux

« gangsters » dont notre confrère Géo London, en son livre si captivant et si crânement vécu : *Deux mois avec les bandits de Chicago*, nous a conté les formidables exploits.

On comprendra que les gens chic de ce pays ne ressentent nullement le désir de se frotter de trop près à ceux qui sont pour eux une permanente menace, et dont la puissance, nous dirons même l'autorité, est devenue si formidable que la police, paralysée dans ses efforts par des influences aussi occultes que puissantes, énervée, découragée de livrer d'inutiles et souvent mortelles batailles à des adversaires qui, grâce aux hautes protections qu'ils ont su habilement ou... cyniquement se ménager, leur glissent dans les mains, a pour ainsi dire abandonné la lutte. MM. les « gangsters » peuvent donc s'en donner à cœur-joie.

Sachant fort bien que, principalement aux « Quatre-Diables », personne ne viendra les inquiéter, les principaux d'entre eux, c'est-à-dire ceux qui avaient réalisé des fortunes assez considérables pour leur permettre de mener un train de vie quasi princier, s'y rendent ouvertement, jour et nuit, dans de superbes autos, qui forment presque perpétuellement, dans cette rue qui n'a, certes, pas été appelée à une telle destination, une file analogue à celle que l'on voit, les soirs de gala, aux abords d'un grand théâtre.

L'établissement comporte, d'abord, un grand vestibule, où des grooms en livrée rouge et or vous débarrassent de votre vestiaire, qu'ils transmettent eux-mêmes, après vous avoir remis un jeton en nickel, aux préposées, toutes gracieuses, jolies et élégantes, qui se présentent dans l'entrée d'un vestibule-hall aux étagères multiples et fort confortablement aménagées.

Vous pénétrez ensuite dans un vaste salon, d'où l'on entend, tour à tour, à droite : les rythmes endiablés d'un jazz ; à gauche : les accents mélodieux

d'un orchestre à cordes renforcé d'un grand orgue aux sonorités enveloppantes et profondes.

Côté « jazz », c'est le dancing, où tournoient depuis deux heures de l'après-midi jusqu'au matin, des couples et des couples sans cesse renouvelés. Côté « cordes », c'est le restaurant qui, après 22 heures, se transforme en une salle de spectacle munie d'une scène, où, successivement, le théâtre, le cinéma, le music-hall se manifestent en un programme d'un remarquable éclectisme et d'un luxe éblouissant.

Au fond, une large baie fermée par une grille en fer forgé donne sur un bar à l'immense comptoir, derrière lequel officie tout un essaim de jeunes « barmaids » aux costumes des plus seyants, et dont un unique barman, juché au centre sur un tabouret-perchoir qui lui permet de dominer à la fois le personnel et les clients, surveille d'un air de monarque absolu les grâces et les sourires.

Parallèlement, le bar se prolonge en « private saloons », petites pièces aux profonds fauteuils de cuir et aux tables en bois verni, où ces messieurs de la corporation » (nous allions dire du « milieu ») peuvent se livrer en toute sécurité à d'interminables parties de cartes, de « poker dice » ou à de longues conversations professionnelles, qui consistent, la plupart du temps, à préparer des « coups » nécessitant, par leur ampleur, l'association momentanée de plusieurs « firmes ».

Tel est le rez-de-chaussée des *Quatre-Diables*, dont la décoration et l'ameublement, d'un modernisme presque agressif, ajoute encore au pittoresque spécial et s'harmonise fort bien avec la clientèle...

Au premier étage, dont l'accès officiel consiste en un vaste escalier desservant une galerie, sorte de frise au salon principal, ce n'est qu'une suite de *private saloons* qui ne sont pas sans

rappeler les cabinets particuliers de nos établissements de nuit parisiens, mais en remplissent du moins l'usage. Chacun d'eux symbolise l'un des Etats de l'Amérique du Nord... Certes leur décoration n'est pas d'un goût parfait, mais c'est infiniment curieux...

Bien que l'élite des « gangsters » qui fréquentent cet établissement soit justement convaincue que les *Quatre-Diables* sont pour eux une sorte d'asile inviolable, la charmante tenancière, miss Bella Reister, en personne avisée qu'elle est, n'a pas été sans prévoir qu'en un jour plus ou moins rapproché, et probablement à l'instant où l'on s'y attendrait le moins, la police, changeant subitement de tactique, pourrait fort bien, au cours d'une descente brusquée, rafler d'un seul coup de filet la fine fleur de l'aristocratie criminelle de Chicago et de ses environs.

Aussi a-t-elle fait entourer son établissement d'un système de protection qui lui permettait, en cas d'alerte, d'isoler sa maison du dehors par tout un jeu de fermetures métalliques électriques et instantanées... que feraient fonctionner plusieurs guetteurs placés jour et nuit dans des postes dont ils peuvent aisément surveiller les alentours. Deux larges galeries souterraines, secrètement pratiquées et qui aboutissent à un immeuble voisin, appartenant à la propriétaire des *Quatre-Diables*, permettraient aux clientes et aux clients de la maison de s'esquiver avant que la police ait réussi à pénétrer dans la place.

Toutes ces installations luxueuses, compliquées et spéciales ont coûté un nombre considérable de dollars dont l'origine est aussi mystérieuse que celle de la jolie tenancière. Peu importe d'ailleurs à ses bandits... Ils se savent en sécurité chez elle, où l'on ne pénètre d'ailleurs qu'après une présentation sévère et un filtrage extrêmement rigoureux... Décidément, miss Bella Reister est une maîtresse femme.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

IV (suite)

Le restaurant des Quatre-Diables

Ce jour-là, au moment où Chantecoq, en proie au violent accès de fièvre que l'on sait, attendait les graves événements qui, selon lui, ne pouvaient manquer de se produire, quatre hommes, nous allons dire... quatre diables, étaient rassemblés dans le cabinet dit « la Floride »... Ces personnages n'étaient autres que master Bob, Lupario, Koskoff et Fabrice, avec lesquels nous avons fait connaissance au début de ce récit... Obéissant aux ordres de la « Patronne », ils avaient regagné New-York par un autre paquebot... et rejoint par la voie des airs Chicago, où ils étaient arrivés la veille...

Toujours conformément aux directives de la fille du Diable, ils s'étaient rendus, le lendemain, aux Quatre-Diables, où elle leur avait donné rendez-vous et où ils semblaient d'ailleurs attendus ; car, à leur arrivée dans le

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

hall, ils avaient été abordés par miss Bella en personne, qui, après les avoir accueillis avec une amabilité exquise, les avait guidés elle-même jusqu'au cabinet, où elle donnait l'ordre à l'un de ses employés de servir à ces messieurs tout ce qu'ils désiraient. Puis, discrètement, elle s'éclipsait, au vif regret des quatre compagnons, qui n'eussent pas mieux demandé que de faire plus ample connaissance avec leur si captivante hôtesse...

— J'ai hâte, entamait master Bob, de connaître le nouveau travail que la « Patronne » va nous commander.

— Ça doit être toujours dans le même genre, prévoyait Lupario.

— Alors, émettait Koskoff, ce n'est pas bien compliqué!

— Ici, se félicitait Fabrice, on doit certainement pouvoir « travailler » dans de bonnes conditions!

Repris d'une crise de curiosité, l'Anglais s'écriait :

— C'est égal, je voudrais bien savoir...

— Quoi, quoi? interrompait l'Italien.

— Quelle est cette femme?

— Je vous l'ai déjà dit! Qu'est-ce que cela peut vous faire?

Le Français, qui n'avait encore rien dit, intervenait:

— Koskoff a raison... *Nitchevo* ! Ce que je traduis dans ma langue maternelle par ces mots: « Ne nous en faisons pas ! Ce n'est pas au moment où la « Patronne » vient de nous offrir un si beau voyage, sur un très bon paquebot, en première classe, sans que nous ayons eu besoin de nous occuper de nos passeports, de retenir nos places ni surtout d'en régler le prix, que nous allons nous mettre la cervelle à l'envers pour déchiffrer une énigme qui ne nous regarde pas...

Et comme master Bob se mettait à grommeler quelques mots en argot de Whitechapel, Lupario s'écriait :

— Vous, master Bob, vous n'êtes jamais content. Et si vous voulez à

tout prix savoir qui est la « patronne », eh bien ! demandez-le-lui. Vous verrez bien ce qu'elle vous répondra...

L'Anglais allait riposter, mais la porte s'ouvrait.

Simultanément, les quatre hommes se levèrent. Vanda était devant eux. Elle portait un costume tailleur bleu marine, et était coiffée d'un petit chapeau en feutre noir qui dégageait son front magnifique. Jamais, peut-être, autant que sous cet aspect de simplicité qui ne paraissait nullement affecté, elle n'avait été plus séduisante, parce que jamais encore elle n'était apparue plus femme aux quatre gredins qu'elle avait pris à sa solde. Mais elle n'était pas seule. Elle était accompagnée d'O'Donnell, qui venait de si bien tenir l'engagement qu'il avait contracté avec elle.

Sans aucun préambule, Vanda se retournait vers son compagnon et lui présentait :

— Master Bob, Lupario, Koskoff, le « Baron ».

Et désignant le cambrioleur du transat à ses quatre agents plutôt interloqués, elle ajoutait :

— O'Donnell, qui désormais va servir d'agent de liaison entre vous et moi et auquel vous devrez obéir comme à moi-même.

» Maintenant asseyez-vous et écoutez-moi :

Le ton impérieux, sévère, hautain et même acerbe de la « patronne » semblait bien fait pour prévenir ses « agents », que ce n'était pas précisément des compliments que celle-ci allait leur adresser.

— Jusqu'à ces derniers temps, déclarait-elle, j'avais été satisfaite de vos services et je ne vous avais marchandé ni les félicitations, ni les récompenses. Mais, par votre faute, je viens de courir les pires dangers, et sans celui que vous voyez aujourd'hui près de moi, je tombais entre les mains de mon plus redoutable ennemi, c'est-à-dire du dé-

detective privé Chantecoq que je vous avais commandé de supprimer et que vous avez manqué de la plus stupide manière.

» Fort heureusement, j'ai trouvé le moyen de m'en débarrasser sans vous. Avant ce soir, il sera mis hors d'état de nuire. Vous n'avez donc plus à vous occuper de lui, et j'aime mieux cela. Car vous n'êtes pas de taille à lutter victorieusement contre ce détective ! Aussi, en guise de sanction, vous ne toucherez pas la forte prime que je vous avais promise. Estimez-vous heureuse que je ne vous retire pas ma confiance.

» En raison des services que vous m'avez rendus, je consens à vous fournir le moyen de vous réhabiliter en vous donnant, avec tous les bénéfices éventuels qu'elle comporte, une double mission à laquelle j'attache une importance au moins aussi grande qu'à la suppression de Chantecoq.

A ces mots, les visages des quatre agents qui n'étaient pas sans trahir une vive inquiétude, se détendirent en une expression où il y avait autant de cupidité que d'assurance.

Vanda poursuivait :

— Il s'agit d'enlever 1° miss Cyprian Clifford, la fille du roi de l'Electricité, qui a dû rentrer aujourd'hui chez son père ; 2° l'inventeur Robert de Langeais. Dois-je compter sur vous ?

— *Yes... Si... Da... Oui...* répondaient simultanément l'Anglais, l'Italien, le Russe et le Français, avec un accent plein de résolution qui prouvait qu'ils ne tenaient nullement rancune à celle qu'ils appelaient la « Patronne », de la sévère mercuriale qu'elle venait de leur adresser.

D'un air et d'un ton moins courroucés, mais toujours aussi autoritaire, la fille du Diable reprenait :

— Je vous laisse avec O'Donnel, qui va vous exposer les grandes lignes du plan que j'ai établi à ce sujet et vous donnera tous les ordres, avis, rensei-

gnements indispensables au succès de son exécution.

» Je tiens à vous le répéter encore : je veux, j'exige, que vous obéissiez à O'Donnel comme à moi ! Au revoir !...

Et sans rien ajouter la princesse quittait le cabinet de la Floride. Bella Reister l'attendait. Elle s'avança vers elle et la salua avec une déférence un peu craintive.

— Vous avez à me parler ? interrogeait Vanda, avec ce même ton d'autorité qu'elle employait avec tous ceux qui étaient à sa solde.

— Oui, princesse...

— Eh bien ! venez !...

L'aventurière qui, aux *Quatre-Diables*, semblait encore plus chez elle que la tenancière, longeait jusqu'au bout le couloir intérieur où elle se trouvait. S'arrêtant devant la porte qui le terminait et ne portait aucune trace de serrure apparente, elle touchait de l'index un des ronds de bois que l'on remarquait sur le panneau de bois qui s'entr'ouvrit aussitôt, et les deux femmes pénétraient dans une pièce meublée en antichambre et qui ne semblait avoir d'autre issue que celle par où elles venaient d'entrer. Vanda appuya de nouveau un doigt sur l'un des points de la cimaise qui courait autour de la pièce. Une bibliothèque dont les vitres étaient recouvertes de petits rideaux plissés verdâtres, pivotant sur elle-même, découvrait une large excavation dans laquelle elles s'engageaient et les deux femmes se trouvaient aussitôt dans un véritable bureau de *business man* qui communiquait directement avec un poste clandestin de T. S. F., que l'on apercevait à travers les carreaux d'une large baie dont les tentures étaient relevées à l'italienne.

Vanda s'installa sur un fauteuil en cuir, devant un bureau cylindrique qu'elle ouvrit à l'aide d'une clef qu'elle portait sur elle, et d'un simple signe de tête elle invita son interlocutrice à parler.

— Madame, annonçait aussitôt miss

Bella, toutes vos instructions ont été préparées. Les locaux destinés à recevoir les deux personnes que vous comptez y envoyer n'attendent plus qu'elles. Toutes les précautions de discrétion et de sécurité ont été prises et rendent toute tentative d'évasion impossible. Vous connaissez Harry Moran ?... C'est vous dire qu'aucune trahison n'est à redouter.

Vanda ne broncha pas... Comme la jolie tenancière se taisait, elle fit simplement :

— Continuez !

Gênée, intimidée, Bella hésitait à parler. La princesse questionnait :

— Qu'est-ce qui vous arrête ? Auriez-vous une mauvaise nouvelle à m'apprendre ?...

— Non, madame... ou du moins, pas précisément.

— Mais, parlez donc !... Vous devriez maintenant me connaître assez pour savoir que j'ai horreur des réticences.

Tout en rougissant, la patronne des *Quatre-Diables* reprenait :

— J'ai déjà tellement usé et abusé de votre bonté à mon égard, que je crains...

Nerveusement, Vanda coupait :

— Vous avez besoin d'argent ?

— Oui, madame.

— Combien ?

— 10.000 dollars ?

— Pour quand ?

— Le plus tôt possible. Excusez-moi, madame, mais nous avons tellement de frais...

— Vous n'allez pas me raconter que votre établissement est en déficit...

— Pourtant...

— Vous mentez ! Je pourrais vous dire à un centime près combien ce mois-ci vous avez fait de bénéfices.

» Vous ne croyez pas ? Nous allons nous amuser... Vous avez exactement empoché personnellement 3.000 dollars. Osez donc me dire que ce n'est pas la vérité !

Bella baissa la tête.

— Ce que vous n'osez pas m'avouer,

poursuivait implacablement la « Patronne », c'est que vous avez perdu cet argent au jeu.

— Madame..

— Plus... 7.000 dollars que vous avez pris dans la caisse... Vous voyez bien que rien ne peut m'échapper... Aussi, prenez garde, ma petite ! je ne vous ai pas confié la gérance de cet établissement pour que vous vous amusiez à piller sa caisse.

— Je me suis laissé entraîner...

— Et comme une enfant prise en faute, vous êtes prête à me promettre, à me jurer que vous ne recommencerez plus.

— Oui, madame, articulait Bella, de plus en plus confuse.

— En raison des services que vous m'avez rendus, je consens pour cette fois, mais pour cette fois seulement, à passer l'éponge. Ce soir, vous aurez vos dix mille dollars, mais je vous en préviens, ne vous avisez pas de recommencer... Vous connaissez la sanction qui est réservée à tous ceux qui commettent dans le service une grave défaillance.

— Oui, madame, articulait Bella, toute tremblante.

Et Vanda, dont l'œil flambait d'une lueur de cruauté féroce, articulait :

— La mort... n'est-ce pas ? Croyez que je n'hésiterai pas à vous l'infliger. Et maintenant, laissez-moi, j'ai à travailler !

Encore toute pâle de frayeur, la jolie tenancière se retirait... Vanda, demeurée seule, se renversait sur le dossier de son fauteuil et fermait les yeux, comme si elle eût voulu se concentrer en elle-même...

Et bientôt, lentement, à travers les lèvres tremblantes, ces mots s'échappent, prononcés d'une voix rauque, haletante :

— Enfin, enfin ! mon heure est donc venue !...

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

V

Où Chantecoq ne se souvient pas
s'être trouvé, au cours de sa car-
rière, dans une situation aussi...
particulière

Perplexe, visiblement embarrassé, le docteur Mac Rochester l'un des limiers médicaux de Chicago, qui venait d'examiner Chantecoq avec le plus grand soin, déclarait à Billy Clifford, à Tom Senett et à Robert de Langeais, qui attendaient ou du moins semblaient attendre son verdict avec beaucoup d'anxiété :

— Je ne puis encore établir un diagnostic, car je ne remarque aucun des symptômes qui caractérisent une maladie nettement définie... telle que la pneumonie, la typhoïde, le paludisme ou bien encore une intoxication grave. Demain, je verrai.

Le grand limier ne bronchait pas. Il gardait une attitude de prostration qui

Copyright by Arthur Bernède 1932. Tra-
duction et reproduction interdites en tous
pays.

était beaucoup plus simulée que réelle... La fièvre artificielle qu'il s'était donnée, en dehors d'une sensation de chaleur intense, d'ailleurs assez désagréable, ne le faisait nullement souffrir. Elle lui laissait même l'entière disposition de ses facultés intellectuelles et elle ne lui enlevait qu'une très faible partie de ses forces physiques, qu'il comptait bientôt récupérer en absorbant des petits comprimés contenus à l'intérieur de son fume-cigarette.

Aussi, était-ce d'un œil amusé qu'il regardait le docteur Mac Rochester rédiger une ordonnance fort peu compromettante, puisqu'elle consistait purement et simplement à recommander au patient de garder le lit, d'observer une diète absolue et d'absorber vers le soir, dans une tasse de tisane très chaude, un cachet fort anodin qui, s'il ne lui apportait pas de soulagement, aurait tout au moins l'avantage de ne lui faire aucun mal...

Après avoir annoncé qu'il repasserait dans la soirée et adressé à son client quelques paroles rassurantes dont celui-ci n'avait que faire le docteur Mac Rochester allait se retirer, lorsque Météor, qui montait la garde aux alentours du pavillon, apparut, proférant simplement ces trois syllabes:

— Ça y est !...

A peine avait-il proféré cet avertissement que le valet de chambre repéré par Mrs Warburg se présentait annonçant

— M. William Drury le chef de la police de Chicago.

M. Billy Clifford répliquait :

— Je vais le recevoir.

— Non non faites entrer priait Chantecoq d'une voix dolente.

Le milliardaire allait au-devant de l'important visiteur et le faisait pénétrer dans la pièce.

William Drury était un homme dans toute la robustesse de l'âge. La nature l'avait doué d'un physique conforme à ses fonctions ce qui équivalait à dire que si son corps d'athlète révélait une force peu commune, sa physionomie

était celle d'un homme d'une bravoure et d'une intelligence remarquables.

Très sympathique au demeurant, William Drury, qui venait d'être appelé récemment au poste à la fois si considérable et si périlleux qu'est celui de chef de la police dans une cité aussi difficile à surveiller, à protéger et à manier que Chicago, semblait devoir être le *right man on the right place*, c'est-à-dire le personnage de la situation.

Doué au surplus d'une solide conscience et décidé à en finir une bonne fois pour toutes avec ces gangsters qui avaient donné à cette formidable cité une réputation mondiale aussi fâcheuse qu'exagérée, William Drury n'était point homme à se laisser influencer et dominer par les savantes intrigues politiques ou autres que ses adversaires avaient réussi à nouer à leur profit.

Décidé à remplir son devoir jusqu'au bout, il avait entamé son action en commençant à épurer son personnel, dont une partie s'était laissé peu à peu contaminer, et dont l'autre demeurée saine n'en était pas moins découragée par les désaveux que ne manquaient jamais de recevoir ceux qui, prenant leur rôle au sérieux, ne montraient pas assez de ménagements envers les protégés de politiciens sans scrupule et toujours prêts à sacrifier l'intérêt public à leurs intérêts particuliers.

Mais par exemple, il était très à cheval sur la loi, sur les règlements et surtout très imbu de ses prérogatives, très jaloux de son autorité, ce qui le rendait d'une étroitesse d'esprit incoercible et faisait de ce haut fonctionnaire qui aurait pu être ce qu'on appelle communément un grand homme, une sorte de « gendarme sans pitié » dont notre admirable Courteline nous a buriné dans l'airain l'immortelle silhouette.

Le duel qui allait s'engager entre Chantecoq et lui promettait de ne point manquer de saveur.

Non par manque d'éducation, mais en vertu de ce principe qui lui faisait considérer que tout le monde, sans exception, du plus petit au plus grand doit s'incliner devant cette force supérieure qu'est, selon lui, la police William Drury attaquait, en désignant le limier français toujours pelotonné sous ses couvertures :

— Est-ce bien vous, monsieur Chantecoq ?

Sans donner le temps à Billy Clifford de répondre, notre compatriote répliquait d'une voix un peu moins atone :

— Parfaitement, c'est moi !

D'un pas, résolu, le chef de la police de Chicago s'avancait vers notre ami qui, tout en cherchant à se dresser sur son séant, articulait avec effort, en un anglais excellent :

— Monsieur Drury, je suis très flatté de votre visite et je me préparais à aller vous présenter tous mes compliments, lorsque j'ai été pris d'un subit et violent accès de fièvre...

Avec une courtoisie toute de comédie et dont la froideur n'était pas précisément faite pour dissimuler les sentiments hostiles que lui inspirait le détective parisien, William Drury reprenait :

— Je regrette d'autant plus ce contre-temps que j'ai reçu de M. Henry Dickenson, chef suprême de la police américaine, l'ordre de m'assurer de votre personne.

— Croyez, monsieur, répliquait Chantecoq que je m'y prêterais de la meilleure grâce si je ne me trouvais pas dans l'impossibilité de vous suivre...

William Drury qui connaissait fort bien le docteur Rochester, un des médecins le plus estimés de Chicago lui demandait :

De quelle maladie est atteint M. Chantecoq ?

— Je ne saurais le préciser encore, répliquait le praticien.

— Le cas vous paraît-il grave ?

— Je ne peux me prononcer...

— Selon vous, le malade est-il transportable ?

— Oui...

Sans rien ajouter, William Drury s'en fut ouvrir la porte et, s'adressant à l'un des deux inspecteurs en civil qui attendaient dans le couloir en compagnie du détective, il lui dit quelques mots à voix basse : et tandis que l'inspecteur gagnait le parc le chef de la police revenant vers Chantecoq lui déclarait :

— Je vais vous conduire moi-même dans une clinique où vous recevrez les soins que comporte votre état.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Drury, répliquait le limier, que je serais aussi bien soigné ici que partout ailleurs ?

— Certainement. Mais je dois m'assurer de votre personne.

— Concluons donc tout de suite que vous me mettez en état d'arrestation.

— Non... de surveillance.

— Puis-je en savoir la raison ? Mon passeport est en règle... et...

— Ne parlez pas trop, monsieur Chantecoq, conseillait le chef de la police, car vous feriez monter votre température.

Billy Clifford que l'attitude de William Drury offusquait vivement, intervenait :

— Je me porte garant de mon hôte, et j'estime que ma parole doit vous suffire.

— J'ai des ordres...

— De qui ?

— Je vous l'ai dit : de M. Henry Dickenson...

— Je vais lui téléphoner...

— C'est inutile déclarait Chantecoq, qui avait déjà eu le temps d'envisager la situation et d'adopter une ligne de conduite.

» Pour rien au monde, mon cher hôte, je ne voudrais vous causer le moindre désagrément, ainsi qu'à M. William Drury, qui, j'en suis convaincu, doit être fort contrarié d'être obligé d'user de tant de rigueur envers un... presque collègue. Voilà pourquoi je suis tout prêt à me soumettre à ses exigences... Je suis trop respectueux des lois et des autorités de mon pays

pour ne pas m'incliner devant celles des autres... Je me sens d'ailleurs un peu mieux...

Et sortant une jambe de son lit, Chantecoq ajoutait :

— Monsieur le chef de la police, le temps de m'habiller et je suis à vous... Excusez-moi si je me vois dans l'obligation de revêtir un costume de voyage. C'est le seul que j'aie à ma disposition. Mes bagages ne sont pas encore arrivés. Je crois même avoir entendu dire qu'ils avaient été retenus à la gare...

Billy Clifford proposait :

— Voulez-vous, monsieur Chantecoq, que j'envoie chercher votre secrétaire, afin qu'il vous aide à vous habiller?

— Mais il doit être ici...

— Je ne le vois pas!

— Moi non plus, faisait le limier d'un air surpris. Voilà qui est extraordinaire ! Il était là il n'y a qu'un instant.

— Je pars à sa recherche, déclarait Robert de Langeais.

— C'est cela.

Il ne resta plus dans la chambre que Chantecoq, Billy Clifford et William Drury. En effet, dès l'arrivée de la police, Tom Senett et Météor, après avoir échangé un rapide coup d'œil, s'étaient éclipsés dans une pièce voisine.

Tandis que le limier troquait son pyjama pour ses vêtements de jour qui étaient restés déposés sur une chaise, le roi de l'Electricité, s'approchant du chef de la police, lui disait :

— Je suis très surpris que vous ayez reçu des instructions aussi sévères contre le Français honorable entre tous qu'est M. Chantecoq, et je m'élève contre la sévérité d'une décision qui contraint un personnage de sa qualité à quitter son lit quand il est atteint d'une très forte fièvre.

— Monsieur Clifford, reprenait Chantecoq d'une voix de plus en plus raffermie, ne vous tourmentez pas ainsi à cause de moi.

Mais Clifford, que l'attitude du chef de la police commençait à énerver, s'écriait :

— Rien ne m'empêchera de protester contre la mesure dont vous êtes l'objet. Ça jamais je n'admettrai que l'on vous traite comme un véritable malfaiteur. Cela prouve, en tout cas, une chose, c'est qu'il est plus facile de molester les honnêtes gens que d'arrêter les bandits.

— Monsieur Clifford, s'écriait William Drury, malgré le respect que votre situation et votre personne m'inspirent, je suis obligé de vous demander une explication.

— Sur quoi ?

— Sur le sens des paroles que vous venez de prononcer.

Avec l'accent d'une franchise intégrale, le roi de l'Electricité répliquait :

— Il y a huit jours, j'ai été victime d'une tentative d'assassinat dont je porte encore aujourd'hui les traces.

— Croyez que j'ai été le premier à le déplorer...

— Je veux bien vous croire. Mais, en tout cas, je constate que les bandits qui ont jeté une bombe sur ma voiture sont toujours en liberté, et que celui qu'on arrête est précisément un homme qui a préservé ma fille, à Paris où elle déjeunait, ainsi que sur le transat qui la ramenait en Amérique, des attaques de misérables dont vous feriez beaucoup mieux de vous occuper plutôt que de procéder à l'arrestation déguisée d'un homme qui vous domine de toute la hauteur de sa valeur professionnelle et de son admirable loyauté !

William Drury blême de colère, ripostait :

— En guise de réponse, je voudrais poser une question à M. Chantecoq.

— Faites ! invitait Chantecoq qui, debout devant une glace, achevait d'une main encore un peu tremblotante de faire le nœud de sa cravate.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

V (suite)

Où Chantecoq ne se souvient pas s'être trouvé, au cours de sa carrière, dans une situation aussi... particulière

— Si moi, par exemple, développait Drury je me rendais en France pour me livrer en marge de la police à de mystérieuses enquêtes, si l'on trouvait dans mes bagages toute une série de travestissements les plus divers, et enfin, si j'étais signalé au gouvernement de la République comme étant un agent secret au service d'une firme ennemie de son pays et chargé par elle de se procurer des renseignements utiles, confidentiels sur ses concurrents français...

— Que dites-vous là? interrogeait le grand limier qui, depuis un instant, avait fini de s'habiller.

— Je dis, monsieur Chantecoq, répliquait William Drury, que l'on n'a pas trouvé seulement dans vos malles le matériel de transformation le plus complet qu'il soit permis d'imaginer, mais

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

encore certains documents qui établissent d'une façon indiscutable que vous êtes venu ici pour vous introduire dans les forges de Gary et vous efforcer d'y surprendre certains secrets de fabrication qui intéressent particulièrement ceux qui vous ont pris à leur service...

Chantecoq, qui avait eu le temps, sans être aperçu de personne, d'absorber l'un des comprimés du fume-cigarette et commençait à en ressentir le bienfaisant effet, répliquait avec calme.

— Alors, je suis un espion?

William Drury, de plus en plus nerveux, répliquait presque avec insolence :

— Il me serait difficile, monsieur, de vous qualifier autrement...

— Monsieur, s'écriait le milliardaire, indigné, je vous défends d'insulter...

— Monsieur Clifford, interrompait Chantecoq avec un tranquille, sourire, M. le chef de la police ne m'insulte nullement... Il me prend pour ce que je ne suis pas, voilà tout, et je suis trop certain de sa bonne foi pour lui en vouloir... Il a été trompé. Aussi je le prie très instamment de bien vouloir me mettre sous les yeux les documents qu'il a saisis dans mes bagages, et je me charge de lui prouver d'une façon irréfutable que ces papiers sont des faux et qu'ils ont été glissés subrepticement dans mes malles par des gens qui avaient tout intérêt à me faire coffrer.

— Alors, questionnait William Drury, qu'êtes-vous venu faire en Amérique ?

— Je vous l'expliquerai, monsieur, déclarait Chantecoq, lorsque vous m'aurez communiqué les documents dont vous venez de me parler.

— Je ne les ai pas sur moi.

— Où sont-ils ?

— Dans mon bureau.

— Allons-y tout de suite ! proposait allègrement le limier dont la fièvre semblait être complètement tombée.

— Vraiment, vous vous sentez capable de me suivre ?

— Parfaitement !

— Tout à l'heure, quand je suis entré

dans cette chambre, on aurait dit que vous étiez agonisant.

— Pas tout à fait, mais enfin je reconnais que j'étais plutôt mal en point.

— Et maintenant que vous voilà guéri...

— Ou presque...

— C'est bizarre...

— Pourquoi, monsieur Drury? Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que je suis sujet à des accès de fièvre intermittents qui disparaissent aussi vite qu'ils sont venus. Celui-ci a fait comme les autres. Il est parti. Aussi ne vous inquiétez nullement de ma santé, je vous le répète, je suis prêt à vous suivre.

— Soit !... acquiesçait le chef de la police, sur lequel sans qu'il s'en doutât, Chantecoq commençait à prendre un certain ascendant.

— Alors, reprenait le limier à très bientôt cher monsieur Clifford. Veuillez présenter tous mes hommages à mademoiselle votre fille. Vous m'excuserz auprès d'elle si j'arrive un peu en retard pour dîner.

VI

Une intrigue diabolique

Lorsque la limousine qui contenait Chantecoq, Willian Drury et les deux inspecteurs s'arrêta devant l'hôtel de la police, il était aux alentours de dix-neuf heures. En route, le limier français avait bien essayé d'amorcer sur un ton aussi cordial que possible, la conversation avec le chef de la police, mais celui-ci, qui avait adopté une attitude fermée et même renfrognée, s'était contenté de lui répondre par de très secs monosyllabes qui indiquaient nettement que l'heure des épanchements mutuels n'avait pas encore sonné.

Notre compatriote, d'ailleurs, n'avait pas été sans remarquer que les deux détectives, deux gaillards taillés en athlètes, durant tout le trajet ne le quittaient pas des yeux. C'était donc bien en prisonnier et même en prisonnier dangereux, qu'on le traitait. Mais cette constatation ne paraissait pas lui

causer une bien vive inquiétude et, comme au bout d'un quart d'heure de parcours, William Drury, cédant à une instinctive habitude, se mettait à siffloter un air connu de l'opérette *Rose-Marie*, Chantecoq ne crut pas devoir faire moins que de chanter la célèbre valse de *la Fille de Madame Angot*.

Sans doute, le grand limier français qui, ainsi qu'il se plaisait à le dire parfois, possédait plus d'un tour dans son sac, avait-il trouvé quelque ingénieuse combinaison pour se tirer d'affaire, car il ressemblait beaucoup plus à quelqu'un qui se rend à un bon dîner ou à un captivant spectacle qu'à un accusé qui se prépare à entendre la porte d'un cachot se refermer sur lui.

Cependant, il ne se dissimulait pas qu'il se trouvait dans une situation d'autant plus délicate, qu'il n'en saisissait pas encore toute la signification.

En effet, s'il était absolument convaincu que le traquenard de police dans lequel on l'avait attiré avait été, sinon organisé, mais tout au moins inspiré par ceux qui avaient tout intérêt à se débarrasser promptement de lui, il ne s'expliquait pas encore pour quelles raisons ceux-ci n'avaient pas choisi une manière plus directe et plus forte, c'est-à-dire un assassinat, pour en finir une bonne fois pour toutes avec lui.

— Peut-être, se disait-il, ont-ils craint de tomber sur un nouveau bec de gaz et ont-ils eu peur de me manquer, comme ils ont déjà manqué Billy Clifford et moi-même, et ont-ils trouvé plus prudent et plus sûr de me compromettre dans une affaire d'espionnage montée par eux de toutes pièces ?

» Après tout, c'est bien possible. Mais en y réfléchissant un peu, cette hypothèse me paraît plutôt fragile. Il doit y avoir autre chose... Quoi ?... Je finirai bien par l'apprendre. Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs. Il sera toujours temps de déchiffrer cette énigme lorsque je serai sorti des griffes de cet excellent William Drury.

Comme le chef de la police améri-

caine avait allumé sa pipe, Chantecoq se crut autorisé à en faire autant. Il est infiniment probable que, comme toujours, sa chère Joséphine lui avait inspiré de bonnes idées, car, lorsqu'il mit pied à terre pour pénétrer avec William Drury et ses deux gardes du corps dans le vaste immeuble où se trouvaient les locaux de la police, une lueur malicieuse, de très bon augure, brillait dans son regard.

Un ascenseur rapide, comme ils le sont là-bas, et dont la course est si vertigineuse qu'il est impossible de compter les étages que l'on laisse derrière soi, emmenait les quatre personnages au centre même des services que dirigeait William Drury qui, immédiatement, faisait pénétrer le détective dans une vaste pièce meublée, naturellement, à l'américaine où il s'enfermait seul avec son... prisonnier.

Tout en lui indiquant un siège en face d'un immense bureau cylindre devant lequel il s'installait :

— Monsieur Chantecoq, attaquait-il d'un ton un peu moins sec, vous devez avoir besoin de vous restaurer.

— J'avoue, répliquait notre ami, que cela ne me serait nullement désagréable. Ces accès de fièvre intermittente ont toujours pour résultat de me creuser l'estomac.

— Voulez-vous tout de suite ?

— Comme il vous plaira.

William Drury appuya sur l'une des innombrables sonneries-appels dont les cadres occupaient la totalité d'une table placée à sa droite à portée de sa main.

Presque instantanément, la porte s'ouvrait. Un inspecteur en civil se présentait.

— Faites monter deux repas... N° 4, ordonnait le chef de la police qui disparut aussitôt avec une promptitude que lui eût enviée Météor.

— Il va dîner avec moi, se disait Chantecoq. Ça va déjà mieux.

Cependant, si vite eut fait l'inspecteur-maitre d'hôtel, le limier avait eu le temps d'entrevoir dans l'antichambre ses deux gardes de corps qui continuaient à monter leur faction.

— Je crois tout de même, se dit-il, que ce bon M. Clifford fera bien de se mettre à table sans moi.

— En attendant qu'on nous serve, reprenait le chef de la police, je vais expédier différentes affaires. Voulez-vous un journal ?

— Volontiers.

William Drury passa à Chantecoq un numéro de *Chicago Gazett*, qui était l'un des journaux les plus importants contrôlés par Chas Orwel, et il feignit de se plonger dans la lecture de cette feuille à laquelle les pages nombreuses donnaient l'apparence d'un copieux indicateur de chemin de fer.

Son intention était de profiter de ce que le policier américain était absorbé par la lecture des nombreux rapports déposés sur son bureau pour l'examiner avec attention et à travers sa rude enveloppe matérielle, tâcher de pénétrer sa véritable mentalité.

Aussi, pendant que le détective-maitre d'hôtel revenait précédé d'un de ses collègues qui apportait une table sur laquelle s'étaient sur un plateau tous les éléments d'un couvert complet, ne cessa-t-il de demander au physique de son hôte-geôlier, des renseignements sur son moral.

« Orgueilleux, autoritaire, cassant, brutal » marquait-il au compte des défauts. « Intelligent, courageux, loyal et au fond un brave type » consignait-il à l'actif des qualités.

— Allons, tout va bien, conclut-il. Il y a mieux à faire pour moi que de sortir de ses pattes. Il faut, comme Tom Senett, que je m'en fasse un allié.

Et pour de bon, cette fois, il se plongea dans la lecture du journal de Chas Orwel.

Tout de suite, en tête de la quatrième colonné de la première page, la manchette suivante que nous traduisons immédiatement en français, éveillait sa curiosité :

« Un mystérieux passager à bord
« du La-Tour-d'Auvergne, détective ou
« espion. Au service de qui ? Arres-
« tation imminente. »

Ces lignes imprimées en assez gros

caractères étaient suivies de ces commentaires :

« Nous apprenons qu'à bord du paquebot français, le *La-Tour-d'Auvergne*, arrivé il y a deux jours à New-York, se trouvait un passager dont les allures étranges n'ont pas été sans intriguer et même inquiéter plusieurs de nos compatriotes qui se trouvaient à bord de ce transat.

« Ce personnage qui se faisait passer pour le général français, comte des Martigues, et se prétendait envoyé en mission aux Etats-Unis par le gouvernement français, ne serait autre qu'un détective privé parisien qui, habilement camouflé, cherchait à s'introduire dans notre pays dans un but qui n'est pas encore bien défini. Quoi qu'il en soit, qu'il vienne aux Etats-Unis pour se livrer à une enquête policière pour le compte d'un particulier ou, ainsi qu'on serait plutôt tenté de le croire pour se livrer à des actes d'espionnage industriel, commercial ou autre, il apparaît aux yeux de tous les citoyens américains que la présence sur son territoire d'un individu aussi suspect et parfaitement indésirable ne saurait être tolérée et nous ne pouvons que féliciter très hautement le chef suprême de la police de l'U. S. d'avoir immédiatement donné les ordres nécessaires pour que ce singulier détective soit mis, dans le plus bref délai, hors d'état de nuire. Son arrestation, qui est imminente, nous réserve bien des surprises.

« Nous n'ajouterons rien pour l'instant ; car nous nous en voudrions de compliquer par des indiscretions l'action de la justice. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous étonner et de regretter qu'un pays qui a été et se dit encore un grand ami du nôtre, envoie chez nous de tels ambassadeurs. »

— Oh ! oh ! se disait notre ami, je commence à comprendre pourquoi cette bande de fripouilles ne m'a pas fait assassiner.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

VI (suite)

Une intrigue diabolique

Mais Chantecoq n'était pas au bout de ses découvertes. Un peu plus loin, en effet, il lisait toujours en manchette :

« M. Chas Orwel, retour de France, nous communique ses impressions. Une traversée tragique. L'opinion d'un grand Américain. »

L'article qui venait de tomber sous les yeux du grand limier français était ainsi conçu :

« Nous avons pu joindre hier M. Chas Orwel qui, dominant l'immense douleur que lui a causé la mort si tragique de sa vénérable mère, a bien voulu nous faire un récit complet des événements tragiques qui s'étaient déroulés au bord du La-Tour-d'Auvergne.

« — Je m'étais rendu en France, nous disait le grand financier, chercher Mrs Orwel, qui habite ce pays depuis

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

« plusieurs années et désirait revenir
« aux Etats-Unis. Nous nous étions
« embarqués tous les deux à bord du
« *La-Tour-d'Auvergne* où un bandit
« de la pire espèce connue, le Rat-de-
« mer O'Donnell avait réussi à se fau-
« filer.

« Au bout de quelques jours de tra-
« versée, après s'être présenté à moi
« sous les traits et le titre de M. Perez
« Alvelro, directeur du *Libéral* de Bue-
« nos-Ayres, il réussissait de la plus
« belle manière à m'alléger de mon
« portefeuille. Mais il n'allait pas s'en
« tenir là.

« Après avoir dérobé les bijoux d'une
« jeune artiste française, il pénétrait
« nuitamment dans la cabine de Mrs
« Orwel. Ma mère s'étant éveillée,
« il se jeta sur elle et l'étrangla. La
« doctoresse Wikind, dame de compa-
« gnie de Mrs Orwel étant accourue,
« s'évanouit de terreur.

« Quelques instants après, un passa-
« ger, qui se trouvait sur le pont des
« embarcations, le vit apparaître por-
« tant une femme évanouie dans ses
« bras, et, avant qu'il eût le temps
« d'intervenir, le misérable la précipi-
« tait dans la mer.

« Ce témoin voulut alors se jeter sur
« O'Donnell. Mais celui-ci, d'un terrible
« direct au visage, l'étendit inanimé
« sur le pont.

« Toutes les recherches opérées par
« la police du bord n'ont abouti à
« aucun résultat et, bien que chacun
« des passagers eût été, au débarque-
« ment, l'objet de minutieuses re-
« cherches, il a été impossible de
« découvrir l'assassin de Mrs Orwel.
« Tout ce qu'on a pu établir d'une
« façon certaine, c'est qu'en arrivant à
« New-York il manquait deux passa-
« gers : ma pauvre mère et son meur-
« trier.

« Grâce à quel subterfuge O'Donnell
« a-t-il réussi à quitter le *La-Tour-
« d'Auvergne* sans être remarqué par
« personne ? Je ne saurais vous le
« dire. Mais ce qui est certain, c'est
« qu'il a bénéficié de complicités aussi

« puissantes que mystérieuses et qui,
« je l'espère, seront bientôt dévoilées.
« — Auriez-vous des soupçons ?
« demandons-nous au grand financier.
« Après avoir un peu hésité, Chas
« Orwel nous a répondu avec un accent
« de conviction qui nous a vivement
« impressionné :

« — Oui. J'ai acquis la certitude
« qu'en même temps que nous se trou-
« vait à bord du *La-Tour-d'Auvergne*
« un soi-disant détective français qui,
« embarqué sous un faux nom et avec
« de faux papiers d'identité, n'est en
« réalité que l'agent secret d'une vaste
« organisation d'espionnage ayant pour
« but de s'emparer des secrets poli-
« tiques, militaires, industriels et com-
« merciaux de notre pays.

« Certains faits des plus troublants
« me donnent à penser que cet agent
« était en collusion avec O'Donnell et
« que celui-ci, moyennant sans doute
« une généreuse rétribution, a consenti
« à mettre ses talents spéciaux à son
« service.

« En effet, à quoi s'attaque tout
« d'abord le Rat-de-mer ? A mon por-
« tefeuille qu'il supposait devoir ren-
« fermer certains papiers confidentiels
« dont il était pour l'agent, mettons
« l'agent C, intéressant de s'emparer.
« S'apercevant qu'il ne contenait
« rien d'important et supposant, à
« tort ou à raison, que je dissimulais
« les documents précieux que j'empor-
« tais avec moi dans la cabine de
« Mrs Orwel, il charge O'Donnell de
« s'en emparer.

« Vous connaissez la tragique issue
« de cette aventure. Je n'ai pas besoin
« de rien ajouter.

« — Sans doute, demandons-nous à
« M. Chas Orwel, avez-vous appris
« trop tard pour le faire que l'agent C
« se trouvait à bord du *La-Tour-*
« *d'Auvergne* ?

« Tandis que son regard d'acier se
« fait plus dur encore, Chas Orwel
« nous répond :

« — Je ne puis rien vous dire encore
« à ce sujet. Mais ce dont je suis sûr,

« c'est qu'il ne tardera pas à tomber
« entre les mains de la police.

« — Et O'Donnell ? ajoutons-nous.

« — O'Donnell aussi ! appuie avec
« force le grand financier.

« Nous souhaitons vivement que les
« prédictions de M. Chas Orwel se réa-
« lisent dans le plus bref délai et que
« l'espion et le cambrioleur associés
« expient promptement leur abominable
« forfait. »

— Il va fort ! ce Chas Orwel, se
disait Chantecoq. Me donner pour l'as-
socié du Rat-de-mer, pour l'instigateur,
le complice du meurtre de sa mère, ça
c'est culotté !

« Pour afficher publiquement une
opinion aussi « lapidaire » il a certai-
nement préparé tout un jeu de charges
et de preuves dites « accablantes »,
tel que ces prétendus documents qu'on
aurait saisis dans mes bagages.

« Heureusement que j'avais mis en
sûreté la formule de Robert de Langeais.

« Sans ça, nos ennemis pouvaient se
vanter d'avoir remporté une belle vic-
toire.

« Ah ! mais il m'em... ça mon vieux
Chantecoq, ça va plutôt mal.

« Est-ce que je serais venu ici pour
ramasser une bûche capable de ternir
à tout jamais ma réputation jusqu'alors
intacte ? Voyons, voyons. Ce n'est pas
possible. Heureusement que...

Une brusque interpellation de Wil-
liam Drury qui, depuis un instant,
observait du coin de l'œil le détective
français, interrompait ce dernier dans
sa méditation :

— Monsieur Chantecoq, lançait-il, si
vous le voulez, nous allons nous mettre
à table...

— Très volontiers, répliquait Chan-
tecoq avec entrain. Car je me sens un
appétit d'enfer...

Et tout en regagnant la place que le
chef de police lui indiquait, en face
de lui, devant la petite table, il ajouta :

— C'est extraordinaire ce que ces
accès de fièvre intermittente vous
creusent l'estomac.

— Surtout, insinuait l'Américain, lorsqu'on les provoque soi-même...

Chantecoq se garda bien de relever ces paroles. Mais elles suffisaient pour lui démontrer que William Drury n'était pas dupe de son jeu...

— Oh ! Oh ! se dit-il, je ne suis pas au bout de mes petits ennuis. Et voilà un gaillard qui va me donner pas mal de fil à retordre...

S'installant sur une chaise, il commença par faire honneur au potage très américain que lui avait servi l'inspecteur en civil qui remplissait fort convenablement les fonctions de maître d'hôtel.

Décidé à voir venir son partenaire qui gardait un complet silence, il se contenta de formuler les appréciations les plus flatteuses sur l'« ox-tail » plutôt fortement épicé qu'il venait d'absorber et qu'il avait, en réalité, trouvé exécrable.

Tout en attaquant la moitié du poulet grillé et naturellement non désossé qu'on lui servait ensuite, le chef de la police se décidait enfin à entamer la conversation d'une façon plus précise et plus directe :

— Monsieur Chantecoq, lui disait-il, avez-vous lu dans le *Chicago Gazette*...

— Quoi donc ?

— L'interview de Chas Orwel...

— Mais oui...

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Et vous ?

— Je préférerais avoir d'abord votre opinion avant de vous donner la mienne...

Le plus naturellement du monde, Chantecoq ripostait :

— Je suppose qu'elles doivent être conformes.

— Dites toujours, insistait le chef de la police.

— Et bien... s'écriait rondement le grand limier, j'estime que M. Chas Orwel a beaucoup d'imagination.

— Cependant...

— Selon vous, il serait dans la vérité ?...

— Pourquoi pas ?

— Alors, mon cher monsieur, permettez-moi de vous poser une question.

-- Dites.

— Comment se fait-il, si vous me prenez pour un espion, et par-dessus le marché pour l'instigateur du crime qui a coûté la vie à mistress Orwel, vous m'avez invité à dîner ce soir avec vous ?

Comme Villiam Drury, un peu désarçonné par ce coup direct, ne lui répondait que par un sourire en coin qui n'était pas précisément de bonne augure, Chantecoq poursuivait avec la même bonhomie :

— Je sais bien que chez nous, lorsqu'on désire faire entrer un assassin dans la voie des aveux, on commence par lui faire faire un bon repas. Et c'est de là que vient l'expression « se mettre à table » lorsqu'on veut dire qu'un coupable se décide à entrer dans la voie des aveux. Mais jamais l'enquêteur ne s'assoie en face de l'enquêté !

— C'est que vous n'êtes pas un... enquêté ordinaire...

— Croyez que je suis très sensible aux égards que vous me témoignez.

— Je ne vous étonnerai pas, monsieur Chantecoq, en vous déclarant que, depuis longtemps déjà, votre renommée a franchi la « mare aux harengs ».

— Très flatté ! Cependant, je m'aperçois qu'elle ne vous empêche pas de tenir pour valables les invraisemblables accusations que porte M. Chas Orwel contre moi...

— Voulez-vous que nous jouions franc jeu... cartes sur table.... s'écriait le chef de la police de Chicago.

— J'allais vous le demander, répliquait le détective français.

— All right ! ponctuait son interlocuteur. Aussi commencerai-je par vous dire que je n'eusse pas manqué d'attribuer les déclarations de Chas Orwel à l'égarement d'une douleur respectable entre toutes, si je n'avais pas en ce moment entre les mains certaines pièces, qui établissent d'une façon formelle : 1° le but réel de votre voyage

aux Etats-Unis ; 2° votre collusion avec O'Donnell.

Et se levant de table, William Drury, tout en se dirigeant vers un solide coffre-fort scellé à la muraille, déclarait :

— Je ne veux pas tarder davantage à vous communiquer ces documents...

Tout en faisant manœuvrer le secret du coffre, il ajoutait ::

— Ils sont au nombre de quatre. Les deux premiers, écrits en langage chiffré qui a été traduit par un service spécial de New-York, sont le formulaire de questions auxquelles vous avez à répondre. Le troisième, des notes, toujours en langage chiffré et tapées à la machine... et qui constituent l'inventaire des papiers que renfermait le portefeuille de Chas Orwel. Enfin, le quatrième est une sorte de rapport, écrit de la main d'O'Donnell, et qui indiquerait nettement qu'il a partie liée avec vous et qu'il est prêt à agir suivant vos directives.

— Je serais curieux de voir tout cela de près ! déclarait Chantecoq, dont les précisions de son interlocuteur ne semblaient nullement avoir altéré sa bonne humeur.

— Voici, faisait William Drury en remettant les quatre « pièces » au grand limier.

Celui-ci les examina attentivement l'une après l'autre, d'abord d'un air réfléchi... Mais, à mesure qu'il en prenait connaissance, son visage s'éclairait d'un regard et d'un sourire ironiques.

— C'est du beau travail, disait-il en rendant les papiers au chef de la police. Et il est évident qu'à première vue tous ceux qui ont eu ces documents sous les yeux sont obligés de me considérer comme une infâme fripouille. Seulement, il y a un grand malheur pour celui ou ceux, ou celles qui veulent me faire passer pour tel, c'est que, ainsi que je vous l'ai dit tout de suite, ces papiers sont des faux et je vais vous le démontrer sur l'heure !...

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

VI (suite)

Une intrigue diabolique

— Croyez, monsieur Chantecoq, déclarait le chef de la police avec une sincérité non équivoque, que je ne demande qu'à être convaincu.

— Et vous allez l'être, j'en suis sûr ! accentuait le roi des détectives. Vous venez de me dire, à l'instant, cher monsieur Drury, que ma renommée avait, depuis longtemps, franchi la « mare aux harengs ».

— C'est exact ! et elle vous représente comme le plus grand détective de notre temps.

— Comme on exagère ! soulignait modestement Chantecoq.

Avec cette finesse charmante qui n'était pas le moindre de ses dons, il poursuivait :

— Je m'aperçois malheureusement qu'on a oublié de dire que j'étais aussi et par-dessus tout un honnête homme.

— Pas du tout !

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Alors, je vous le demande tout net, comment pouvez-vous supposer qu'un honnête homme qui ne passe pas précisément pour un imbécile ait pu être assez idiot et assez canaille — disons les mots — pour accepter une mission aussi basse que celle que l'on m'attribue, et surtout pour s'assurer la collaboration d'un bandit tel que le Rat-de-mer O'Donnell ?

— Cette objection, ripostait le chef de la police, m'est tout de suite venue à l'esprit et je n'eusse trouvé aucun argument pour y répondre si...

Il s'arrêta...

— Si quoi ?... interrogeait Chantecoq.

— S'il n'y avait pas ces documents.

— Ne trouvez-vous pas déjà étrange, observait Chantecoq, qu'ils soient rédigés dans un langage chiffré dont votre police possède précisément la clef ?

— Et celle de bien d'autres ! soulignait William Drury.

— En admettant qu'ils soient authentiques, croyez-vous que j'aurais été assez stupide pour les cacher dans des colis soumis aux formalités de la douane ?

— Ils étaient cousus dans la doublure de l'un de vos vêtements.

— Comment l'a-t-on su ?

— Par une dénonciation.

— Anonyme ?

— Anonyme ! Bien entendu.

— Eh ! parbleu ! s'écriait Chantecoq, comme toujours en pareil cas, c'est mon dénonciateur qui a fait le coup !

— Il avait donc un grave motif pour vous compromettre ?

— Plus que grave.

— Lequel ?

Cette fois, Chantecoq garda le silence. Il hésitait, en effet, à vider tout son sac devant un homme qu'il ne connaissait pas, qu'il pouvait fort bien supposer dévoué à Chas Orwel, dont il entrevoyait si clairement la silhouette derrière la trame de cette diabolique intrigue. Le grand détective compre-

nait que l'instant décisif du combat était arrivé, et que jamais encore il ne s'était trouvé dans une situation aussi périlleuse.

VII

Joséphine !...

— Monsieur Chantecoq, reprenait William Drury, je ne vous demande pas de me livrer un secret qui n'appartient pas à vous seul, mais laissez-moi vous dire cependant que nul plus que moi ne souhaite que vous vous laviez entièrement des accusations qui pèsent sur vous.

» Permettez-moi d'ajouter que si je vous ai invité ce soir à dîner, ce n'est nullement pour chercher à vous arracher des aveux, mais, au contraire, pour vous laisser intacts tous vos moyens de défense... Car, je ne saurais trop vous le répéter, je serais extrêmement heureux si je pouvais vous remettre en liberté.

Frappé par le ton si franc et si cordial avec lequel s'exprimait le chef de la police, Chantecoq répliquait :

— Croyez que je suis très touché de vos bonnes dispositions à mon égard. Mais, ainsi que vous me le dites, mon secret ne m'appartient pas en toute propriété. Voilà pourquoi je pourrai loyalement vous dire la vérité... mais pas toute la vérité....

— Si seulement, posait William Drury, vous consentiez à me révéler le but véritable de votre voyage.

— M. Clifford vous l'a expliqué. répliquait le grand limier.

— Je vous avoue que je n'ai pas très bien saisi.

— Je vais m'efforcer d'être plus clair. En deux mots, voici :

» Sur la recommandation de M. Austin Moore, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, M. Clifford m'avait chargé de veiller sur la sécurité de sa fille durant son séjour en France.

— Miss Clifford était donc menacée ? questionnait au passage le chef de police.

— Oui...

— Et par qui ?

— Par les ennemis de son père !

— Quels ennemis ?

Avec son adresse habituelle, Chante-coq répondait :

— Ceux qui, tout dernièrement, ont tenté de le faire assassiner.

Cette fois, ce fut William Drury qui garda le silence.

Le détective français poursuivait :

— Ces ennemis se manifestèrent à Paris de telle sorte que je jugeai prudent de m'embarquer *incognito*. Je fis bien. Mais ceci est une autre histoire que je vous raconterai le jour où j'aurai le plaisir de vous rendre votre dîner. En arrivant à New-York, Miss Cyprian insista beaucoup pour que je l'accompagnasse jusqu'à Chicago. J'acceptai. Un point, c'est tout.

Devinant que, malgré tout, celui-ci conservait une arrière-pensée, Chante-coq reprenait :

— Les ennemis des Clifford en ont conclu que si j'avais fait le voyage de Chicago c'était pour continuer la bataille qu'à Paris et à bord du *La Tour-d'Auvergne* j'avais engagée contre eux. Erreur !

Et, avec toute la diplomatie dont il était capable, le malin limier développait :

— Ainsi que je l'ai dit à M. Clifford, j'ai trop confiance en l'habileté de la police américaine d'abord pour avoir l'audace de la concurrencer sur son propre terrain, puis, pour commettre l'imprudence de continuer dans un pays que je ne connais pas une aventure d'où j'aurais quatre-vingt-dix chances sur cent de ne pas sortir vivant.

Ma seule intention était de passer quelques jours chez M. Clifford qui, fort gracieusement, m'avait offert une royale hospitalité. Je comptais même vous rendre visite pour vous demander, uniquement à titre documentaire, de me faire connaître ces fameux bas-fonds de Chicago dont on parle tant. Vous voyez combien tout cela s'en-

chaîne naturellement, logiquement, et je terminerai ces explications en vous annonçant que je vais déposer une plainte contre l'X mystérieux qui a cousu dans la doublure de ma veste ces papiers destinés à me compromettre.

— Entendu, faisait William Drury. Auparavant, je voudrais vous poser encore deux questions.

— Dix, vingt, trente, cent ! si vous le voulez ! répliquait Chantecocq qui se rendait compte qu'il commençait à prendre sur son hôte-geôlier un réel ascendant.

— D'abord, pourquoi avez-vous emporté à Chicago ces malles qui renferment un véritable magasin de costumes... et une si complète collection de postiches ?

— J'ai pour principe de ne jamais me séparer de ces accessoires et je craignais pour eux un long séjour à la consigne de New-York.

Ce prétexte dut paraître plausible au chef de la police ; car il n'insista pas sur ce point.

— Deuxième question, reprenait William Drury. Selon vous, quels sont les ennemis de M. Clifford ?

Du tac au tac, mais avec un sourire à la fois cordial et étonné, Chantecocq répondait :

— Ces ennemis, il me semble que vous devez les connaître mieux que moi.

— Eh bien ! non, avouait le chef de la police avec une telle spontanéité que le détective français se dit : Il est sincère !

Et certain maintenant d'avoir amené l'entretien au point qu'il voulait, il insinuait :

— Ne pensez-vous pas que M. Clifford et sa fille sont en lutte à une vengeance personnelle ?

Drury eut un geste évasif.

— Ou bien à une tentative de chantage de la part de ces fameux gangsters qui doivent vous donner tant de fil à retordre ?

L'Américain, par un haussement

d'épaules, nettement accentué, manifesta de nouveau son incertitude.

— Evidemment, reprenait Chantecocq, tout cela est fort troublant.

William réfléchit un instant. Puis il fit :

— Vous m'avez dit tout à l'heure que les ennemis de M. Clifford s'étaient manifestés d'une façon très tangible.

— Attention, se dit le fin limier. Tout a très bien marché jusqu'à présent. Ne glissons pas sur la pelure d'orange.

Plus maître de sa pensée qu'il ne l'avait jamais été, Chantecocq déclarait :

— Tellement tangible, qu'ils ont cherché à m'assassiner.

— Racontez-moi cela.

Sans se faire prier le moindrement, mais évitant avec soin toute allusion au complot ourdi par les bellicistes contre Billy Clifford et sa fille, complot auquel, uniquement pour des raisons de tact qu'il n'entendait pas mêler, pour l'instant du moins, la police officielle américaine, Chantecocq résumait ou plutôt simplifiait ainsi l'événement :

— Une nuit, dans l'hôtel particulier où séjournait miss Cyprian, j'ai été attaqué par deux bandits qui s'étaient cachés dans une cabine téléphonique. Sans l'intervention de deux de mes amis survenus fort à propos, j'étais un homme mort !

— Ah ! Ah ! ponctuait le chef de police de plus en plus intrigué.

Et il ajoutait aussitôt :

— Et vos agresseurs ?

— Ils se sont enfuis.

— Cependant vous les avez poursuivis.

— Naturellement. Mais je n'ai pas pu les rejoindre.

— Avez-vous eu le temps d'apercevoir leur visage ?

— Pas très bien.

— Et vous dites que sur le *La-Tour d'Auvergne* il s'est passé de nouveaux incidents...

— Je comprends !...

Et, comme si un trait subit de lumière éclairait son cerveau, Chantecoq s'écriait :

— Permettez, une minute, je crois que je viens de découvrir le gredin qui a cousu les faux papiers dans la doublure de ma veste...

— Vraiment ?

— Mais oui. C'est lui. C'est bien lui.

— Qui ?

— O'Donnell, parbleu !

— Le Rat-de-Mer ! Qui vous le fait soupçonner...

— Plus j'y songe, plus je me dis que ce gredin est à la solde des misérables qui ont déclaré la guerre aux Clifford...

— Sur quoi basez-vous cette curieuse hypothèse ?

Evitant de répondre directement à cette question précise, Chantecoq poursuivait avec forces :

— Ecoutez-moi bien, monsieur Drury. Et surtout n'allez pas croire que je veux marcher sur vos brisées... Non ! je cherche avant tout à fournir non pas à vous, mais à ceux qui vous ont donné l'ordre de m'arrêter, la preuve irréfutable que loin d'être un espion à la solde de je ne sais quelles puissances aussi occultes que néfastes, je suis au contraire un vrai, un grand ami de votre pays. Eh bien ! cette preuve, il ne dépend que de vous de m'en faciliter la conquête...

— Croyez, monsieur Chantecoq, que si j'ai le droit et le pouvoir de vous donner satisfaction, ce sera fait tout de suite...

— Remettez-moi en liberté provisoire, sous la caution de ma parole d'honneur que je ne chercherai pas à quitter subrepticement votre pays, et je me fais fort de vous amener ici, dans votre bureau, dans un délai de huit jours, le Rat-de-mer O'Donnell, en chair et en os, et les menottes aux poings !

« Si dans huit jours, je n'ai pas réussi à m'emparer de lui, je m'engage à me reconstituer prisonnier entre vos mains. Cela vous va-t-il ? (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

VII (suite)

Joséphine !...

— Cela m'irait fort bien ! déclarait le chef de la police, sur lequel le véritable pouvoir magique de persuasion dont Chantecoq était doué, avait fini par vaincre les derniers doutes...

« Mais, mais voilà !... Je ne puis donner suite à votre requête qu'après en avoir référé à New-York...

— Je croyais, observait le limier, que vous aviez pleins pouvoirs.

— Sauf en un cas... l'espionnage, et c'est précisément celui qui vous concerne !

» Cependant, je ne demande pas mieux que d'adresser à M. Henry Dickenson, le chef supérieur de la police, un rapport dont les conclusions seront conformes à votre désir.

— Je vous en remercie infiniment, reprenait Chantecoq. Mais cela va demander du temps, beaucoup de temps... Et pendant ce temps-là...

Il n'acheva pas sa pensée. Mais il se disait :

— Chas Orwel va faire jouer son influence et la fille du Diable en profitera pour se livrer à une attaque à grand orchestre contre ceux qu'elle a juré d'écraser...

» Je sais bien que Tom Senett et Météor sont là... Mais, c'est égal, j'aimerais tout de même mieux être auprès d'eux !

Le chef de la police reprenait :

— En attendant la réponse du chef supérieur, monsieur Chantecoq, soyez persuadé que vous serez traité ici avec les plus grands égards.

— J'en suis convaincu, et de tout cœur je vous en remercie...

Comme le repas touchait à sa fin, William Drury proposait :

— Un cigare ?

— Je préfère ma pipe...

— A votre aise.

Chantecoq tira de sa poche sa chère Joséphine... et comme il commençait à la bourrer consciencieusement, on frappa à la porte...

C'était un des secrétaires du chef de la police qui apportait à celui-ci un télégramme officiel qu'il décachetait aussitôt...

La dépêche était chiffrée et William Drury s'en allait immédiatement chercher dans son coffre-fort le code à l'aide duquel il allait traduire le message...

Chantecoq, qui avait allumé sa bouffarde et, le buste légèrement renversé en arrière, les pouces passés dans l'échancrure de son gilet... suivait des yeux les volutes de fumée qui s'envolaient vers le plafond, semblait se désintéresser complètement de ce qui se passait autour de lui...

Tout en fredonnant un refrain d'opérette, il tenait mentalement ce langage à sa vieille amie, à sa fidèle inspiratrice :

— Qu'est-ce que tu dis de tout cela, ma vieille ? Ça pourrait aller mieux, n'est-ce pas ? Tiens, tu ne sirotes pas, c'est donc que ça ne va pas trop mal...

Pas possible ! Ah ! par exemple, tu m'épates.

» Alors, tu crois que je vais être remis en circulation ?... Quand cela ?... Ce soir !... Tout de suite !...

» Ah çà ! pour la première fois de ton existence, est-ce que tu me raconterais des bobards ? Ça ne serait pas gentil, surtout dans un moment pareil...

Et s'adressant à lui-même, il se disait :

— C'est qu'elle ne sirote pas ! Mais pas du tout... Elle tire au contraire comme elle n'a jamais tiré. On dirait une cheminée de locomotive.

Aspirant bouffées sur bouffées et constatant que le bruit avertisseur ne se produisait pas, il ajoutait, toujours en lui-même :

— Ma petite Joséphine, si, comme tu me le fais prévoir, je récupère ce soir ma liberté... je m'engage à t'emporter avec moi dans l'autre monde et à te faire profiter de la portion de paradis à laquelle je crois avoir autant droit que bien d'autres !

William Drury se levait et se dirigeait vers Chantecoq, le visage rayonnant :

— Je vous annonce une bonne nouvelle, disait-il. Je viens de recevoir de New-York l'ordre de vous remettre immédiatement en liberté.

— Joséphine ! lançait le limier, envahi de la plus soudaine et de la plus vive allégresse.

— Joséphine ! répétait le chef de la police interloqué...

— J'ai dit Joséphine ?...

— C'est sans doute le nom de madame Chantecoq ?

— Non, c'est celui de...

— Votre bonne amie...

— C'est cela ! appuyait le roi des détectives...

— Ah ! ces Français ! souriait le chef de la police...

Et, visiblement ravi de s'acquitter de sa mission, il reprenait :

Car, ainsi que cela était à prévoir, Chantecoq avait littéralement fait sa conquête.

— Je vais vous donner lecture de ce message :

« Avons acquis certitude que détective privé Chantecoq avait été victime d'une machination ourdie par individus désireux de se débarrasser de lui...

« Vous mande de le libérer immédiatement avec nos excuses et de lui annoncer que nous l'autorisons à séjourner aux Etats-Unis tout le temps qu'il voudra !

« Henry DICKENSON
chef suprême de la police
des Etats-Unis.

— Alors, s'écriait le grand limier, je suis libre ?

— Comme l'air ! répliquait William Drury et j'espère, monsieur Chantecoq, que vous ne conserverez pas un trop mauvais souvenir de notre rencontre...

— Excellent, au contraire, et je ne sais vraiment comment vous remercier de votre si délicate hospitalité. Car elle m'a empêché de m'apercevoir que pendant près de quatre heures, j'avais été votre prisonnier...

— J'espère que nos relations n'en resteront pas là.

— Je le souhaite de tout cœur.

— Tout à l'heure, M. Chantecoq, vous m'avez mis l'eau à la bouche.

— Comment cela ?

— En m'offrant de me livrer le Rat-de-mer O'Donnell.

— Ah ! vraiment ?

— Vous me rendriez un tel service?... Chantecoq ripostait :

— Pour vous montrer que je ne vous ai pas bluffé, et que je tiens à vous être agréable, je vous promets, non pas de vous amener ici, menottes aux poings ce remarquable cambrioleur — car je ne veux pas avoir l'air de profiter de la bienveillance de votre gouvernement pour me mêler de ce qui ne me regarde pas — mais pour vous faciliter, sans en avoir l'air, l'arrestation de ce bandit...

Très touché du tact tout confraternel dont usait envers lui le grand détective français, William Drury faisait simple-

ment, en serrant avec effusion la main de son partenaire, comme à la suite d'une partie de rugby menée par de loyaux adversaires :

— *Thank you !*

Et tout de suite, il ajoutait :

— Je vais vous faire reconduire jusque chez M. Clifford.

Le chef allait donner ses ordres en conséquence, lorsque l'inspecteur-maitre d'hôtel apparut et s'approchant de son patron, lui murmura quelques mots à l'oreille...

— Faites entrer !... répliquait laconiquement William Drury.

Et s'adressant à Chantecoq, il lui disait :

— C'est Billy Clifford qui envoie un de ses secrétaires s'enquérir de vos nouvelles...

Une minute après, Sessue Souwa pénétrait dans le bureau du chef de police. Celui-ci l'accueillait avec un demi-sourire dont il n'était guère prodigue et qui signifiait qu'il se trouvait dans un état de parfaite jubilation.

— Vous arrivez fort à propos, dit-il au visiteur. Car, j'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai reçu à l'instant, de New-York, l'ordre de remettre M. Chantecoq en liberté, et je me préparais même à le faire reconduire chez M. Clifford.

— Ne prenez pas cette peine, puisque me voici ! répliquait le Japonais, dont le visage avait conservé ce masque d'impassibilité mystérieuse qui caractérise un si grand nombre d'hommes de sa race...

Cependant, il crut devoir exprimer, sur le ton de la plus aimable courtoisie :

— Je vous remercie, monsieur, au nom de M. Billy Clifford d'avoir rendu service à M. Chantecoq.

— Et vous pouvez ajouter... intervenait le grand limier, de la façon courtoise... je dirai même amicale dont M. William Drury m'a traité...

— J'espère, reprenait ce dernier,

qu'il ne subsistera rien de ce malentendu si regrettable.

— Rien, affirmait le détective français, que le souvenir d'un très agréable moment passé dans votre compagnie...

— Maintenant, monsieur Chantecoq, s'écriait le chef de la police, je ne vous retiens plus... vous devez avoir hâte de rejoindre vos amis...

— *Good by*, monsieur William Drury.

— *Good by*, monsieur Chantecoq.

Lorsque quelques instants après, Chantecoq franchit avec Sessue Souwa, le seuil de la maison de police, les yeux du Japonais luisaient étrangement derrière les carreaux de ses larges lunettes.

VIII

Les deux beaux-pères

Lorsque le Français et le Japonais se furent assis sur les moelleux coussins de la 40 CV qui les emmenait à vive allure, Chantecoq, tout en laissant échapper un profond soupir de satisfaction, s'écriait :

— Libre enfin !

Et, tout de suite, il demandait en anglais à son compagnon :

— Rien de nouveau là-bas ?

En un français très correct, Sessue lui répondait :

— Aucun incident ne s'est produit depuis votre départ.

— Allons, tout va bien ! se félicitait le limier. Je vous avouerai franchement que je n'étais pas sans me faire un peu de mauvais sang... Maintenant, ça va, ça va même très bien. N'empêche que je ne serai pas fâché de savoir à qui je dois ma libération.

— Tom Senett va vous le dire, répliquait le Japonais.

— Tom Senett ?

— Oui, c'est, en effet, chez lui que nous nous rendons.

— Chez lui... comment cela ?

— Il va tout vous expliquer.

— Ne pourriez-vous pas me dire déjà ?

— Il vaut mieux que ce soit lui...

Sessue Souwa avait prononcé cette

dernière phrase avec un tel accent décisif que Chantecoq comprit qu'il perdrait son temps et sa salive à l'interroger et qu'il n'obtiendrait de lui aucune explication.

— Ces fils du Levant, se dit-il, sont décidément les individus les plus énigmatiques que l'on puisse imaginer.

Et, à travers la vitre, il se mit à observer le spectacle pittoresque, mais quelque peu ahurissant, que lui offrait Chicago la nuit, et qu'on pouvait diviser en deux éléments principaux : cacophonie de sons et orgie de lumière.

Après avoir franchi plusieurs voies où la circulation était presque aussi intense et bruyante que dans la journée, l'auto, pilotée par un as du volant dont l'habileté et l'audace se jouaient victorieusement de tous les obstacles, gagnait un quartier plus paisible, moins éclairé, puis s'engageait dans une rue presque obscure et quasi déserte...

— Ah ça ! où m'emmène-t-il ? se demandait notre ami en jetant un coup d'œil à la dérobée sur son voisin, aussi figé, aussi immobile, aussi hiératique qu'une statue de Bouddha dans sa pagode.

» Décidément, je commence à ne plus rien comprendre à ce qui m'arrive. Cette brusque remise en liberté ne cache-t-elle pas quelque nouveau piège de nos ennemis ?

» Peut-être ont-ils réfléchi que j'étais parfaitement capable, malgré l'intrigue qu'ils avaient ourdie contre moi, de me justifier auprès du gouvernement américain et, devançant mon action, ont-ils décidé de me rayer purement et simplement des vivants ?

» Alors, je ne serais sorti des griffes de William Drury que pour retomber dans les leurs ? Hé ! hé ! attention... Je sais bien que pour cela il faudrait que ce Japonais fût un traître, ce qui me surprendrait fort après ce que M. Clifford m'a dit de lui. Mais, sait-on jamais ?

— Monsieur Chantecoq, faisait Sessue Souwa, nous sommes arrivés.

— Arrivés ? Où ça ? (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

VIII (suite)

Les deux beaux-pères

La voiture venait de stopper devant une sorte de chalet très simple, isolé au milieu d'un jardin planté de grands arbres qui formaient de grosses taches plus noires encore dans la nuit.

On eût dit que le Nippon avait lu dans la pensée du grand détective, car il s'empressait d'ajouter en désignant un personnage qui se tenait debout sur le trottoir :

— Voici donc Senett. Il devait nous guetter avec beaucoup d'impatience.

Tout en regrettant le jugement téméraire qu'il venait de porter sur le secrétaire de Billy Clifford, Chantecoq sautait lestement à terre. Le détective américain le rejoignait et, passant son bras sous le sien, il l'entraînait à l'intérieur de sa propriété tout en lui disant :

— Venez, mon cher ami, car on vous attend. Et vous, monsieur Souwa, vous n'allez pas prendre une tasse de thé ?

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Non, merci, j'ai hâte d'apporter à M. Clifford la bonne nouvelle.

— C'est cela. A demain !

Le Japonais allait remonter dans l'auto, mais Tom Senett lançait à Souwa :

— Vous n'avez pas été suivi ?

— Non !

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr. Tout s'est admirablement passé, suivant vos prévisions. Félicitations, monsieur Tom Senett.

— On connaît son métier !

Tout en traversant le jardin, Chantecoq, que ce rapide dialogue avait plutôt surpris, demandait à son collègue :

— Ah ! ça, qu'est-ce qui se passe ? J'ai l'impression que je nage en plein mystère...

— En effet, ripostait l'Américain. Mais soyez tranquille, vous allez tout savoir.

— Et nos amis ?

— Tout le monde va bien.

— Rien à craindre ?

— J'espère que non. En tout cas, Météor est près d'eux et il veille !

Tom Senett faisait entrer son hôte dans un *living room* (1), vaste pièce qui occupait une grande partie du rez-de-chaussée du pavillon et qui servait à la fois au détective de salon, de salle à manger et de salle de billard. Une femme d'une trentaine d'années, fort jolie, au type très net de Parisienne, et un homme de soixante-cinq à soixantedix ans, dont la silhouette conservait une véritable juvénilité et dont les sourcils et la petite moustache demeurés d'un noir qui ne devait rien à la teinture contrastaient avec les cheveux d'un blanc de neige, s'empressaient au-devant de Chantecoq. Celui-ci, reconnaissant aussitôt son ancien chef, s'écriait joyeusement :

— Monsieur Lachesnaye ! Ah ! que je suis content !

— Et moi ! scandait le beau-père de Tom Senett.

— Alors, patron, on s'embrasse !

(1) C'est-à-dire chambre où l'on vit.

— Et comment !

Ils échangèrent une chaleureuse accolade, après quoi le détective américain présentait :

— Monsieur Chantecoq, ma femme !

Comme Mrs Senett tendait gracieusement la main au grand limier, celui-ci s'écriait :

— Ravi de vous revoir, madame. Je me rappelle fort bien, quand vous étiez toute petite fille, et que j'allais rendre visite à vos chers parents. Vous veniez me demander de vous raconter des histoires. Vous étiez déjà charmante et vous l'êtes encore davantage...

— Vous êtes trop indulgent, monsieur Chantecoq.

— Pas du tout ; d'ailleurs si je félicite vivement mon collègue et ami Tom Senett d'avoir une femme telle que vous, je ne puis que vous congratuler chaleureusement d'avoir un mari tel que lui !...

— C'est bien mon avis, opinait le papa Lachesnaye...

— Et je suis sûr, patron, reprenait Chantecoq, que vous aussi devez être très heureux...

— Comment ne le serais-je pas ? s'écriait l'ancien inspecteur, je suis choyé, gâté, dorloté...

— Ça se voit, patron ! Vous avez rajeuni.

— Et puis, ça m'intéresse de vivre un peu l'existence de mon gendre. Il a bien voulu faire de moi en quelque sorte son conseiller technique.

— Et il a eu raison, approuvait Chantecoq. Car, je ne saurais trop le proclamer, vous êtes un de ces policiers de la vieille et bonne souche, et si, aujourd'hui, je suis ce que je suis, c'est à vous que je le dois !

— Moi aussi ! appuyait Tom Senett.

— Et moi, mes *enfants*, s'écriait Lachesnaye, je ne puis vous dire qu'une chose. c'est que je suis très fier de mes deux élèves !

— Croyez-vous que le hasard fait

bien les choses ! s'exclamait le détective français...

— Plus que jamais, fit Lachesnaye, on a raison de dire qu'il est le dieu des policiers, et je ne puis que le bénir, mon cher et brave Chantecoq, de vous avoir fait vous rencontrer Tom et vous...

— Patron, autrefois vous me tutoyiez... ?

— Eh oui !

— Vous m'appeliez même mon petit Coq.

— C'est vrai...

— Si on remettait ça...

— Eh bien ! mon petit Coq, embrasse-moi encore ! s'écriait le « doyen » avec de bonnes larmes dans les yeux.

Tom Senett intervenait :

— Maintenant, que je vous ai laissés vous livrer à ces légitimes effusions, parlons un peu de nos affaires. Mais pour cela, passons dans mon bureau...

— Alors, je vais vous dire bonsoir, déclarait Mrs Senett. Monsieur Chantecoq, mon mari vous conduira jusqu'à votre chambre.

— Je couche donc ici ?

— Mais oui...

— C'est plus prudent ! posait l'Américain.

— Comment ! cela est plus prudent ?

— Venez...

— Surtout, recommandait Mrs Senett, ne faites pas trop de bruit en montant l'escalier, car lorsque les petits se réveillent dans leur premier sommeil, ils ne veulent plus se rendormir.

— C'est vrai, votre mari m'a dit que vous aviez des enfants.

— Oui, monsieur Chantecoq, deux. Un petit garçon de cinq ans et une fillette de trois ans et demi...

— Bravo...

— Je te ferai faire demain leur connaissance, disait Lachesnaye à son élève...

— Entrez, mon cher collègue, invitait Tom Senett qui avait ouvert une porte donnant dans un cabinet de tra-

vail qui n'offrait rien de particulier, si ce n'est une collection de panoplies qui occupait deux panneaux de la pièce et offrait aux yeux du visiteur une série complète de toutes les « menottes, poucettes et cabriolets », en usage dans les différentes polices mondiales.

Lorsque la porte se fut refermée sur les trois détectives, Tom Senett attaquait résolument :

— Maintenant, mon cher Chantecoq, je vais tout vous expliquer. Le télégramme chiffré qu'a reçu le chef de la police de Chicago et grâce auquel il vous a libéré...

— Oui, eh bien ?...

— C'est moi qui l'ai fait expédier !

— Vous !

— Parfaitement.

— Vous connaissez donc le chiffre de la police ?

— Parbleu ! C'est moi qui, lorsque j'appartenais à la police officielle, l'ai fabriqué de toutes pièces. Mais comme mon supérieur direct s'en était naturellement attribué la paternité, lorsqu'il y a deux ans, j'ai donné ma démission et que je suis venu m'installer ici détective privé, on s'est bien gardé de le changer.

— Ça, c'est épatant ! ponctuait Chantecoq. Mais, ce que je ne m'explique pas, c'est comment vous avez pu, en aussi peu de temps, le faire expédier à New-York sous la forme et avec toutes les marques d'authenticité d'un message officiel.

— J'ai conservé, dans ce qu'à Paris vous appelez la « Boîte », quelques précieuses relations. Or, le téléphone fonctionne admirablement en Amérique, et puis, mais gardez bien ceci pour vous, les dollars de Billy Clifford ont fait le reste. C'est donc vous dire qu'encore plus qu'à moi, vous devez votre liberté au roi de l'électricité !

— Eh bien ! s'écriait Chantecoq, j'avoue, comme on dit à Paname, eh bien ! oui, j'avoue que j'ai un coin de bouché !

» Tom Senett, mon ami, vous ne

pouviez pas mieux vous venger du direct du gauche avec lequel je suis, pour la première fois, entré en contact avec vous ! Je vous ai peut-être fait voir trente-six chandelles, mais, maintenant, c'en est une que je vous dois. Qu'est-ce que je dis ? Un clerge, et quel clerge, haut comme la Tour Eiffel, pas *moinsse*, comme dirait ce pauvre Vénarède, que nous avons laissé à New-York avec tous les symptômes d'une jaunisse carabinée.

» Grâce à vous, en effet, et avec vous, je vais pouvoir me remettre en campagne. Car vous supposez bien que je ne vais pas rester inactif.

— J'en suis sûr !

— Seulement, il va falloir tout de même que j'ouvre l'œil, car la police américaine ne va pas tarder à s'apercevoir du tour que vous venez de lui jouer, et nul doute que, William Drury en tête et Chas Orwel dans l'ombre ne cherchent à me rattraper par tous les moyens.

— Vous pouvez en être sûr !

— Voilà un cas plutôt paradoxal ! s'exclamait Chantecoq, qui n'avait rien perdu de son entrain.

» Etre traqué par la police... en même temps que je traque moi-même des malfaiteurs !

» Je crois que je ne m'étais pas encore trouvé dans une situation pareille !

— Tu es de taille à en sortir, monsieur Coq ! faisait le papa Lachesnaye.

— Merci de votre confiance, patron. Eh ! oui j'en sortirai, et cela va même me permettre, mon cher Tom Senett, et ne voyez en ce que je vais vous dire aucun intérêt, ni blâme, ni aucune espèce de critique, oui, cela va me permettre de vous démontrer que le système de camouflage a encore parfois du bon.

— Mon cher collègue, répliquait Tom Senett, je vous avouerai que mon beau-père et vous, avez presque réussi à me convaincre.

— Et je ne demande qu'à achever votre conversion ! formulait joyeusement le grand limier. Seulement voilà,

William Drury a fait saisir mes bagages, tout mon attirail, et ce n'est guère le moment d'aller les lui réclamer. Aussi je vous avouerai que je suis quelque peu embarrassé.

— Ne t'en fais pas, mon petit, ponctuait Lachesnaye. Prévoyant que tu serais obligé de changer une fois de plus de peau, je me suis procuré le nécessaire.

— Patron, je vous reconnais bien là.

— Et si tu veux me suivre, je vais te conduire jusqu'à mon cabinet de toilette.

— Allons-y patron ! Car, je crois que plus tôt, comme vous le dites, j'aurai changé de peau, moins nos ennemis auront la chance de l'avoir !

— J'ai justement quelques lettres à écrire, déclarait Tom Senett, je vous laisse vous débrouiller.

— C'est cela ! appuyait le vieil inspecteur. Viens, mon petit. Tout cela, me rajeunit de trente ans.

— Vous n'en avez pas besoin, patron !

— Oh ! si... puisque je reprends du service, et j'ai l'idée que je pourrais bien vous être utile à quelque chose.

— Moi j'en suis sûr ! s'écriait Chantecoq avec conviction.

Installé devant une machine à écrire dont il « tapotait » le clavier avec la maestria d'un dactylographe consommé, Tom Senett achevait de répondre aux lettres les plus urgentes qu'il avait trouvées en rentrant chez lui, lorsqu'on frappa à sa porte.

— Entrez ! fit-il en continuant à pianoter.

La porte s'ouvrit.

— C'est vous, père ? fit-il. Excusez-moi, un instant, j'ai fini...

M. Lachesnaye s'en fut s'asseoir sur un canapé, regardant avec une expression de malice joyeuse son gendre absorbé dans sa tâche.

Bientôt, le détective s'arrêtait, et tout en retirant de la machine, la page qu'il venait de remplir, il fit en français :

— Et Chantecoq ?... (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

VIII (suite)

Les deux beaux-pères

Avec son accent creusois dont il n'avait jamais pu entièrement se départir, Lachesnaye répondait :

— Il est prêt, et même fin prêt, et je crois que, sous son camouflage, vous aurez bien de la peine à le reconnaître.

— Ça, répliquait Tom Benett, un peu sceptique, c'est une autre affaire...

Lachesnaye se levant, s'avancait lentement vers le mari de sa fille qui le regardait avec une cordialité à la fois déférente et amicale. Car, il respectait et aimait beaucoup son beau-père.

— C'est un homme extraordinaire que ce Chantecoq, reprenait le détective américain. Ainsi que vous le savez, notre premier contact a été un peu rude. Mais il s'en est expliqué avec tant de franchise et d'élégance

qu'il m'a été impossible de lui en vouloir un seul instant.

» Et combien ai-je eu raison!... Car, je ne puis que gagner beaucoup en collaborant avec lui... C'est un maître... un super-maître!... N'est-ce pas votre avis?

— Mais, mais si... répliquait Lachesnaye en manifestant quelque hésitation.

Surpris, Tom Senett constatait :

— On dirait que vous apportez une certaine restriction à me parler.

— Il ne faudrait tout de même pas exagérer.

— Comment! s'étonnait de plus en plus le détective américain, vous qui, il y a encore un instant, portiez notre ami aux nues, on dirait maintenant que vous *déchantecoquez*.

— Vous ne voudriez tout de même pas que je fisse moi-même mon propre éloge, s'écria Chantecocq, en reprenant sa voix naturelle.

Tom Senett eut un sursaut.

— Comment! c'est vous... vous! faisait-il au comble de la stupéfaction.

— Eh oui!

— C'est inimaginable. Voyons, voyons, ce n'est pas possible.

— Vous ne me croyez pas. Eh bien! nous allons voir.

Le grand limier s'en fut ouvrir la porte et appela :

— Patron! Patron!

Aussitôt le vrai Lachesnaye, qui n'attendait plus que le moment d'intervenir, pénétrait dans le bureau et venait se placer à côté de son sosie, qui s'écriait galement :

— Mon cher Tom, maintenant vous avez deux beaux-pères?

— C'est formidable! s'écriait Tom Senett... formidable!

La vérité était que, rarement, Chantecocq, pourtant si expert en cet art du camouflage, n'avait réussi aussi complètement son personnage. Certes, les circonstances l'avaient beaucoup servi, puisque Lachesnaye était presque exactement de la même taille et

de la même corpulence, et qu'un heureux hasard avait voulu que leurs yeux fussent de même couleur. Mais pour en être arrivé non seulement à incarner physiquement son modèle, mais en core à s'adapter sa voix, ses gestes, son allure d'une façon complète que le détective américain lui-même en avait été entièrement dupe, il fallait vraiment être un super-as du genre.

— Eh bien ! triomphait Chantecoq, vous voyez que ma méthode a du bon.

— A la condition que ce soit vous qui l'employiez, ripostait le détective américain. Car il n'y a que vous pour en arriver à un tel degré de transfectionnement.

— Ne croyez pas cela ! protestait notre ami avec sa modestie habituelle. C'est comme en tout, il s'agit de vouloir. C'est-à-dire de travailler avec patience et aussi avec goût. Ce n'est pas du premier jour que j'ai appris à me transformer ainsi.

— Le fait est que vous avez dû vous donner bien du mal.

— On n'a rien sans peine. J'ai beaucoup étudié, observé, mais c'est surtout aux directives et aux leçons de mon ami Firmin Gémier, notre grand comédien français, qui est certainement le plus parfait artiste de composition qui ait jamais existé que je dois ce résultat.

— Quoi qu'il en soit, il est admirable ! s'écriait Tom Senett.

— Alors vous croyez que je peux braver impunément la police de Chicago ?

— Et... toutes celles du monde !

— De cette façon, notre collaboration ne va pas être interrompue.

— Et je m'en réjouis. Car j'estime qu'elle est de plus en plus nécessaire.

— C'est aussi mon avis.

— Mais vous, mon cher beau-père, qu'allez-vous devenir dans tout ça ?

Lachesnaye répondait :

— J'avais d'abord pensé à me faire passer pour malade. Mais le « petit Coq » m'a fait observer que vous pourriez avoir besoin de moi. Alors...

— Vous reprenez du service ?

— Avec quel plaisir, s'écriait Lachesnaye. J'ajouterai même que je ne me suis jamais si bien senti en forme.

— Je crois, concluait Chantecoq avec ardeur, que la fille du Diable et ses amis n'ont plus qu'à bien se tenir...

Une sonnerie de téléphone... Tom Senett saisit l'appareil. A peine avait-il approché l'écouteur de son oreille qu'il s'écriait :

— Le feu, vous dites le feu ? Hello ! Hello !

Mais la voix s'était déjà tue à l'autre bout du fil. Alors, le détective américain, livide, s'écriait :

— La maison de Billy Clifford est en flammes !

IX

La première antenne

Cette nouvelle avait produit sur Chantecoq l'effet d'une secousse électrique.

— Les bandits, pensait-il, ils ont mis à profit notre absence...

Et d'une voix angoissée, il ajoutait :

— Pourvu que ?...

— Oui, pourvu que ! accentuait Tom Senett qui avait instantanément deviné la pensée de son collègue.

Celui-ci reprenait :

— Il faut tout de suite filer là-bas...

— Oui, partons.

— Je vous accompagne, proposait Lachesnaye.

— Impossible, décidait son gendre.

Et, tout en lui désignant le limier, il expliquait :

— D'abord, vous ne pouvez pas être deux, et puis, il est indispensable que quelqu'un reste ici.

— Il a raison, approuvait Chantecoq. Il se peut, en outre que nous ayons besoin de vous téléphoner.

Tom Senett s'en allait chercher dans son garage la rapide auto qu'il pilotait l'i-même, et moins de cinq minutes après, les deux détectives filaient à toute allure dans la direction du lac Michigan.

Ils s'entendaient et se comprenaient déjà si bien qu'ils n'avaient pas besoin d'échanger de longs propos pour se comprendre et se mettre d'accord.

— Qui a téléphoné? demandait Chantecoq à son compagnon.

— Je crois que c'est le Japonais.

— C'est égal, grommelait Chantecoq, ils ont fait vite. Je n'aurais pas cru qu'ils auraient si promptement repris l'offensive.

Tom Senett, tout en appuyant sur l'accélérateur, reprenait :

— Ils ont mis à profit notre absence.

— Et comment ! Si intelligent, si brave et si dévoué que soit mon petit Météor, j'ai grand peur qu'il n'ait pu, à lui tout seul, tenir le coup... Qui sait même s'ils ne l'ont pas... Ah ! j'aime mieux ne pas penser à cela !...

— Vous redoutez ?...

— Tout !

— Même qu'ils aient de nouveau tenté d'assassiner Billy Clifford ?

— Et peut-être...

— Sa fille ?...

— Oui.

— Et M. de Langeais ?

— Pourquoi pas ?

Comme Tom Senett laissait échapper un vigoureux juron, Chantecoq s'écriait :

— Il n'y a pas à se le dissimuler, ça va mal, ça va même très mal...

Mais, se ressaisissant aussitôt le vaillant entre les vaillants qu'il était se reprenait :

— Ah ça ! qu'est-ce qu'il me prend ?... Voilà que je me laisse glisser sur la pente du pessimisme Moi !... Ah ! c'est trop fort ! Ah ! mais non, il ne s'agit pas d'avoir le cafard. Mais au contraire d'en mettre un coup comme peut-être je n'en ai jamais mis... S'ils sont morts, on les vengera et s'ils sont vivants, on les sauvera ...

Ce n'était plus une auto que conduisait Tom Senett, mais un bolide. Aussi, accomplit-elle en un quart d'heure un

trajet qui, en temps ordinaire, en eût demandé le double.

Comme ils atteignaient l'entrée du célèbre boulevard où, face à la véritable petite mer intérieure qu'est le lac Michigan, s'élevaient les propriétés des grands *businessmen* de Chicago, ils aperçurent une forte lueur rouge.

Redoublant de vitesse, Tom Senett se heurtait bientôt à un barrage de police qui, à environ deux cents mètres de la maison incendiée, avait établi un service d'ordre en vue d'empêcher les curieux d'approcher et de faciliter les manœuvres des pompiers que l'on voyait aller et venir à la lueur des flammes...

Tom Senett possédait un coupe-file qui lui permettait de franchir tous les barrages. Aussi pénétra-t-il sans difficulté, avec son compagnon, dans la zone interdite.

— Ce ne sont pas les bâtiments principaux qui flambent, constatait le détective américain, mais le pavillon dit « des Amis ».

— Ce serait donc à Robert de Langeais qu'ils se seraient attaqués ?

— Hum ! ponctuait le détective français avec un certain scepticisme.

— Nous allons bien voir...

Stoppant en face de l'entrée principale qui était grande ouverte, Tom Senett laissait là son auto. Sautant par-dessus les tuyaux des pompes qui se déroulaient à travers le parc, les deux détectives gagnèrent d'un pas rapide la maison principale, lorsqu'ils se heurtèrent à Billy Clifford qui tout en agitant les bras d'une façon désordonnée, clamait d'une voix déchirante :

— Ma fille... mon enfant !

Derrière lui, Mrs Warbury cherchait à le retenir et criait, non moins éperdue :

— Arrêtez-le, car il va se tuer, il va se tuer !

Chantecoq et Tom Senett se précipitaient aussitôt vers le père de Cy-

prian qui, les reconnaissant, bégayait, affolé :

— Ma fille... a... a disparu !...

Et, tournoyant sur lui-même, il s'abattit dans les bras des deux détectives qui le transportèrent aussitôt dans la maison, suivi par Cora qui, à la fois furieuse et éplorée s'écriait :

— Quelle nuit ! quelle nuit !

A peine les deux « associés » avaient-ils déposé le milliardaire sur un canapé, dans le salon, que Sessue Souwa les rejoignait. Le Japonais avait perdu son impassibilité. Son visage était tourmenté d'une indicible angoisse et ses yeux reflétaient une immense douleur.

— Ah ! c'est vous, messieurs ! fit-il.

S'avançant d'un pas nerveux vers Chantecoq et Tom Senett, il se penchait au-dessus du milliardaire inanimé :

— Est-ce qu'ils l'auraient tué, cette fois ? interrogeait-il fébrilement.

— Non, il n'est qu'évanoui, répliquait Tom Senett... Mrs Warbury, apportez-nous vite un flacon de sels ou du vinaigre... n'importe quel révulsif... tout de suite, tout de suite, vite, vite !

— Quelle nuit ! gémissait la gouvernante...

— Remettez-vous, stimulait le détective américain. Que diable ! quand on est la fille d'un boxeur...

Tom Senett n'eut pas besoin d'en dire davantage... Galvanisée par cette évocation familiale, Mrs Warbury venait de se retrouver tout entière... Tandis qu'elle se précipitait au dehors, Chantecoq demandait au Japonais :

— Alors, que s'est-il passé ?

Le Japonais le regarda sans répondre. Et son silence semblait vouloir dire :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Chantecoq, révéla le limier à voix basse. Maintenant, racontez-moi vite ce que vous savez...

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

IX (suite)

La première antenne

Le Nippon reprenait aussitôt :

— Lorsque je suis rentré, j'ai trouvé dans ce salon M. Billy Clifford, miss Cyprian et M. de Langeais, et votre secrétaire qui attendaient votre retour avec impatience. Je n'ai pas besoin de vous dire combien ils ont été heureux d'apprendre que vous aviez reconquis votre liberté. Nous avons parlé pendant quelques instants et nous nous sommes séparés. M. Billy Clifford et miss Cyprian ont regagné leurs appartements. J'ai accompagné M. de Langeais et M. Météor jusqu'au « Pavillon des amis ». M. de Langeais a gagné aussitôt sa chambre. Quant à M. Météor, il m'a dit qu'avant de se coucher il tenait à faire lui-même une ronde aux alentours. Je lui ai proposé de l'accompagner, mais il a refusé et j'ai regagné la chambre que j'occupe ici sans avoir rien entendu ni aperçu de suspect.

Je venais de me coucher lorsque j'ai été alerté par des cris qui provenaient

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

du parc; j'ai ouvert ma fenêtre. Des gens de la maison couraient vers le pavillon dont le toit était en flammes. Vivement, je m'élançai au dehors et je me rencontrai sur la terrasse avec M. Billy Clifford. Nous nous précipitâmes vers le pavillon et nous y pénétrâmes. J'escaladai tout de suite l'escalier à travers un nuage de fumée et je me dirigeai vers la chambre de M. de Langeais.

La porte était grande ouverte; je pénétrai dans la pièce. Elle était vide. Au désordre que j'y constatai, il était facile de se rendre compte qu'elle venait d'être le théâtre d'une lutte plutôt sévère. Je remarquai même sur la moquette quelques traînées sanglantes. Je me mis à appeler : « M. de Langeais ! M. de Langeais ! » Mais je n'obtins aucune réponse. Il avait disparu.

M. Clifford m'avait rejoint, mais comme la fumée nous étouffait, nous redescendîmes dans le jardin. L'incendie se propageait avec une rapidité fulgurante. Nous dûmes même nous écarter du foyer. D'ailleurs, les pompiers, alertés par le maître d'hôtel, arrivaient et mettaient leurs pompes en batterie. C'est alors, monsieur Senett, que je vous ai téléphoné. Mais à peine avais-je proféré quelques mots dans l'appareil que j'ai été brusquement interrompu par l'apparition de Mrs Warbury qui m'apprenait que miss Cyprian avait disparu de sa chambre et me demandait si je ne l'avais pas rencontrée. Nous partîmes immédiatement à sa recherche.

Et d'une voix étranglée, Sessue Souwa, qui ne parvenait pas à maîtriser sa douloureuse émotion, achevait :

— Il nous a été impossible de la retrouver !

— Et Météor ? interrogeait Chante-coq.

— Lui non plus !

— Les bandits ! s'écriait Tom Senett en serrant les poings.

Mais la bonne Cora revenait avec un flacon de sels qu'elle s'empressait de faire respirer, elle-même, à Billy Clifford

qui ne revenait toujours pas à lui.

— Pour qu'un homme de cette trempe se soit évanoui ainsi, insinuait le détective américain, il faut que le coup ait été vraiment dur.

— Miss Cyprian est tout pour lui, soupirait le Japonais.

Quant à Chantecoq, silencieux, les sourcils froncés, il réfléchissait. Le grand limier n'avait pas besoin d'en entendre et d'en voir davantage pour reconstituer les faits tels qu'ils avaient dû se dérouler.

— C'est très clair, trop clair, se dit-il. Il n'y a pas eu meurtre, mais enlèvement. J'en suis aussi sûr que deux et deux font quatre et que la fille du Diable est le diable en personne. C'est du travail calé, du « boulot » de luxe ! Enfin, je n'ai tout de même pas dit mon dernier mot. L'essentiel est qu'il n'y ait pas de cadavres, car mon pouvoir ne va pas jusqu'à ressusciter les morts ! Mais tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir. Espérons et agissons !

S'approchant de M. Billy Clifford qui revenait à lui, murmurant avec angoisse le nom de sa fille tant aimée, le roi des détectives lui disait :

— Votre fille, Tom Senett et moi, Chantecoq, nous allons vous la rendre.

— Vous croyez qu'elle est vivante ? questionnait le roi de l'électricité qui, courageusement, cherchait à réagir contre l'atroce douleur qui l'avait momentanément terrassé.

— J'en suis sûr ! affirmait le limier avec cet accent de conviction qu'il savait si bien communiquer aux autres..

— Et qui vous permet de me donner cet espoir ?

— S'ils avaient tué miss Cyprian, déclarait le grand détective français, ils l'auraient fait sur place... Ils l'ont enlevée afin de vous contraindre, par le plus odieux des chantages, à renoncer à votre concours.

De même, ils ont enlevé Robert de Langeais pour le contraindre à leur livrer le secret de son invention... ou pour d'autres raisons que je n'ai pas le temps de vous expliquer.

— Cependant, objectait Clifford qui, par un effort de volonté admirable était parvenu à s'arracher à la dépression qui l'avait abattu. Sessue Souwa m'a dit qu'il avait vu des traces de sang dans la chambre de M. de Langeais...

— Qui prouve que ce soit du sang à lui ? raisonnait le limier. M. de Langeais n'est pas homme à s'être laissé emporter sans se défendre... et il a très bien pu blesser un ou plusieurs de ses adversaires...

— Comment retrouver leurs traces ? s'exclamait Billy Clifford.

— Ça ne va pas être bien long... affirmait Chantecoq.

— Vous avez déjà des données ?

— Pas encore, mais je suis sûr que ma « première antenne » ne va pas tarder à m'en fournir.

— Votre première antenne ?

— Oui, mon secrétaire.

— Son absence ne vous inquiète pas ?

— Nullement.

— Et vous ne craignez pas qu'il soit tombé entre les mains de nos ennemis ?...

— Lui se faire prendre ! Je suis certain que non, et je parierai bien cent mille dollars que nous allons bientôt le voir revenir...

— Vous avez raison, claironnait Mrs Warbury d'une voix éclatante. Car le voici !

Haletant, trempé jusqu'aux os, Météor faisait littéralement irruption dans la pièce en clamant :

— Ah ! les sa... les sacripans !

Le temps de reprendre haleine, la « première antenne » qui n'avait pas reconnu son patron à travers son nouveau camouflage, racontait d'une voix entrecoupée.

— J'étais en train de faire une ronde autour du parc... lorsque j'ai aperçu tout à coup, au « Pavillon des Amis », des flammes qui sortaient d'une lucarne. J'allais appeler au secours, mais je me suis senti empoigné par les jambes... et violemment projeté sur le sol... Les animaux, ils « m'avaient fait aux pattes » !... Je cherchai à me relever. Mais, je t'en moque. V'lan un grand coup

sur la nuque et me voilà dans les pommes !

« Quand je suis revenu à moi, j'étais dans un grand trou noir. Brou ! j'en ai encore la chair de poule... J'ai cru qu'ils m'avaient enterré vivant..

« Non, heureusement ! car je ne serais pas ici... Comme ça remuait un peu... j'en ai conclu que je devais être à bord d'un bateau... Ça m'a un peu rassuré.

« Ah ! j'oubliais de vous dire que j'étais « saucissonné » pas avec des cordes mais avec des petites chaînettes d'acier. Alors, je me dis : Y a bon ! Ils ne m'auront pas encore cette fois ! En effet, si le patron était là, il vous dirait que je suis un élève du célèbre Houdini... vous savez bien, le type enchaîné qu'on mettait dans une malle et qui trouvait moyen d'en sortir en « cinq sec ». Il m'a appris son truc, à la condition que je ne m'en servais pas en public... C'est pas bien sorcier. Mais encore fallait-il le trouver... Vous pensez si j'en ai mis un bon coup... Trois minutes après... j'étais libéré... Je poussais un « ouf » de satisfaction. Au-dessus de ma tête, j'entendais des bruits de pas sur le plancher... et puis des voix. Je me tâtai, rien de cassé. La tête un peu en marmelade... Mais c'est rien que ça... Aussi, je me dis : « Il serait peut-être temps de retourner là-bas voir un peu ce qui se passe... » Mais je n'y voyais goutte, je cherche dans une de mes poches ma petite lampe électrique.

Elle y était ainsi que mon « aboyeur » (revolver). Les autres n'avaient pas eu le temps de me fouiller.

« Vite, j'allumai ma lampe. J'étais dans une sorte de soupente dont la forme m'indiqua tout de suite qu'elle avait été pratiquée à l'avant d'un bateau de faible tonnage.

« J'aperçus au-dessus de ma tête une trappe que j'atteignis avec la main. Doucement, je la soulevai et, à l'aide d'un rétablissement, je parvins à me hisser à l'étage supérieur. Je constatai que je ne m'étais pas trompé, et que

j'étais sur le pont d'un beau petit yacht à vapeur, qui se balançait sur son ancre environ à 500 mètres de la côte.

« Le navire semblait désert, je m'avançai en douce, et j'entrevis, bientôt, à l'autre bout, tout à l'arrière, deux silhouettes d'hommes qui regardaient vers la terre, avec des lorgnettes, dans la direction de l'incendie et semblaient s'intéresser beaucoup à ce qui se passait là-bas. Je me mis à ramper sur les genoux dans leur direction, et je réussis ainsi à m'approcher assez près pour entendre ce qu'ils disaient. Naturellement, ils parlaient en anglais. C'est bien ma veine. Mais en tout cas, ce dont je suis sûr, c'est que l'un des deux hommes en question était... une femme ; et bien que je n'aie pas pu nettement distinguer ses traits, je mettrais ma main au feu que c'était la princesse, la fille du Diable, quoi ! qui nous a joué de si vilains tours à Paris et à bord du transat.

« Quant au type qui était avec elle, ce doit être sûrement le Rat-de-Mer. Car, je l'ai entendu à plusieurs reprises lui dire : « O'Donnell ? O'Donnell ! » Et puis elle lui parlait aussi d'un autre zigoteau : Harry... Harry... Ma... Mi... Mo... Allons bon. Voilà que je ne m'en souviens plus.

— Harry Moran, précisait Tom Sennett.

— C'est cela. Harry Moran, répétait Météor.

« J'étais en train de noter tout cela dans ma mémoire lorsque d'un vrai bond de panthère, elle s'est élancée sur moi. Elle m'avait repéré, la misérable ! Alors, je me suis dressé sur mes ergots. Et tout en la menaçant de mon browning, je lui ai crié : « Haut les mains ! » Ah ! bien oui. En fait de main, j'en ai senti deux s'abattre sur chacune de mes omoplates en même temps que je voyais luire dans la direction de ma poitrine, la lame d'un couteau. Oh ! mais un de ces couteaux avec lesquels on pourrait couper la tête à une girafe ! Alors, d'un coup de rein, je me suis dégagé, et boum ! dans le jus ! Quel plongeon !

Ils m'ont bien tiré dessus, et comment, quelle mitraille ! Seulement, j'avais nagé entre deux eaux et j'étais déjà loin. Puis, j'ai regagné la terre, et, comme vous le voyez, ça ne va pas trop mal. Un bon bain, il n'y a rien de tel pour vous remettre d'aplomb !

— Tu ferais tout de même bien d'aller te changer, conseilla Chantecoq.

— Le patron ! s'exclamait Météor, qui avait reconnu le grand limier à sa voix...

Et le brave garçon qui ne sentait même pas le froid de ses vêtements mouillés, répétait avec allégresse :

— Le patron ! Chouette, ce qu'on va en faire du beau boulot !

— Le fait est que ce n'est pas le travail qui va manquer...

— Je me doute bien qu'il doit y avoir du nouveau.

— Miss Cyprian et M. de Langeais ont disparu.

— Non de D... l'à !

— Et maintenant... d'après ce que tu viens de nous dire, il ne peut plus y avoir l'ombre d'un doute : c'est la fille du Diable... qui les a fait enlever.

— Et emmener à bord du yacht ! soulignait M. Clifford.

— Ça, je n'en sais rien, déclara Chantecoq, mais c'est fort possible.

— Quel malheur que j'aie été obligé de piquer ma tête dans la flotte, déplorait la « première antenne ». Si j'étais resté là j'aurais pu au moins vous tuyauter.

— Rassurez-vous, intervenait Tom Senett, vous nous avez apporté un renseignement très précieux et je dirai même décisif.

— Lequel donc ?

— Le nom de l'homme qui se trouvait sur le yacht avec la fille du Diable.

— Harry Moran !

— Parfaitement. C'est celui d'un des plus redoutables gangsters de Chicago.

— Ah ! Ah ! ponctuait Chantecoq, satisfait.

Et tout de suite, il demandait à son collègue :

— Vous avez son adresse ?

(A suivre.)



Le fil du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

IX (suite)

La première antenne

— Je sais qu'il en a plusieurs. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il est à la fois l'agent de liaison des grands gangsters et de ceux de la zone rouge et l'amant de miss Bella Reister, la tenancière du fameux établissement les *Quatre Diables* !

— Avec ça, nous sommes bons ! affirmait le détective français.

Et s'adressant à Billy Clifford qui, à force d'énergie, avait réussi à vaincre sa dépression physique et à dominer sa douleur morale, il ajoutait :

— C'est bien ce que je pensais. On veut vous faire chanter, vous intimider.

Et plus ardent, plus combatif et en même temps plus maître de lui que jamais, le roi des détectives martelait :

— Eh bien ! la réponse, c'est Tom Sennett et moi qui allons la leur donner !

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

La « zone rouge »

Collé au flanc de cette ville énorme, formidable, monstrueuse dont Georges Duhamel dans ses *Scènes de la vie future* a si bien dit « ce n'est pas Chicago, mais Chicagissimo qu'on devrait l'appeler », il existe un coin de banlieue dont la vétusté et la misère contrastent d'une façon saisissante avec le modernisme extrême et l'opulence tapageuse de l'extraordinaire cité...

On dirait une vraie plaque de lèpre s'étendant sur un espace assez considérable. Elle n'est point sans rappeler certains de ces abords des fortifs qui, pendant si longtemps, ont donné aux abords de Paris un si regrettable aspect et auxquels la démolition du mur d'enceinte de la capitale a porté un coup qu'au nom de l'esthétique et de la salubrité nous espérons mortel.

Ce quartier de Chicago est formé d'une agglomération de maisonnettes en bois, d'aspect souvent sordide, et où l'on remarque seulement quelques bâtiments en briques, aux façades rébarbatives, et dont les fenêtres, lorsqu'elles sont ouvertes, laissent apercevoir des mobiliers plus que rudimentaires, permettant de supposer que ceux qui demeurent dans ces tristes « cottages » ne sont guère plus favorisés de la fortune que ceux qui gisent dans les « cabanes à lapins » environnantes.

Ces taudis semblent avoir poussé au hasard... comme des champignons d'autant plus prolifiques qu'ils sont vénéneux. Aussi n'existe-t-il pas de rues, ni même de chemins tracés, aucune viabilité. Un non-initié serait incapable de se diriger dans ce véritable dédale.

D'ailleurs, il serait fort imprudent, à moins d'être accompagné d'une solide escorte de *policemen* et encore... de s'aventurer dans le repaire de ceux que nous appellerons les *prolétaires du crime*... Dangereuse entre toutes, for-

mée de tous les bandits de la ville et des alentours qui, soit par malchance, soit par manque de capacité professionnelle, n'ont pas réussi dans la carrière du crime. Cette effarante cité sert en quelque sorte de réservoir aux *grands gangsters*, clients des *Quatre Diables*, qu'on pourrait appeler l'aristocratie de la corporation et qui viennent y recruter les auxiliaires dont ils ont besoin pour leurs opérations de grand style...

On s'étonnera une fois de plus que la police de Chicago n'ait pas cherché à nettoyer ces fangeux bas-fonds et que la municipalité, d'accord avec elle, ne les ait pas fait totalement disparaître, en ordonnant de détruire toutes ces masures, toutes ces cabanes qui auraient dû être condamnées depuis longtemps au nom des lois les plus élémentaires de l'hygiène physique et morale... Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ainsi que vous pouvez le lire dans les ouvrages de tous les auteurs les plus sérieux et les mieux dignes de foi, ainsi que vous le raconteront tous ceux qui ont séjourné dans cette ville, ces *grands gangsters* sont pour ainsi dire « tabou »... et s'attaquer aux soldats, n'est-ce point aussi s'attaquer aux chefs et s'exposer de la part de ceux-ci à de telles représailles que ceux qui sont les mieux placés pour les redouter, préfèrent le maintien du *statu quo* à ce qu'ils appellent une *politique de défense trop active* contre ces ennemis de la société...

Voilà comment ce faubourg de Chicago n'est, en réalité, qu'une très moderne « cour des miracles » de cette pègre effroyable, où grouille en un salmigondis diabolique, dans ce décor si bien fait pour rendre plus sinistre encore, toute une tourbe d'assassins, de voleurs, de « convicts » évadés dont l'existence n'est faite que de meurtres, de ripailles crapuleuses invariablement suivis de batailles au cours desquelles on compte toujours plusieurs morts et de nombreux blessés, déchets vite rem-

placés par l'arrivée de nouvelles recrues dont le nombre semble inépuisable.

N'allez pas croire que ce vilain monde vive sous un régime entièrement anarchique. Loin de là ! Pour pénétrer dans la zone rouge — c'est le nom qu'on a donné à ce quartier — il faut subir d'importantes formalités et offrir de telles garanties qu'un traître, en admettant qu'il ait réussi, à force d'audace et d'adresse, à se faufiler dans ce véritable maquis, ne saurait tarder à y être découvert.

Alors, c'est la mort, non pas sans phrases, mais, au contraire, avec tous les raffinements de torture les plus cruels. Car ces bandits ont leur police. Parfaitement, et une police autrement énergique et autrement remuante que celle qu'ils ont si bien appris à dédaigner, et pour cause. Tous, d'ailleurs, en font plus ou moins partie. Car tous ont reçu l'ordre, dès qu'ils soupçonnent parmi eux un faux frère, de le signaler à celui qui détient sur cette masse si spéciale l'autorité d'un véritable tyran.

Nul ne fait défaut à cette injonction, car il règne parmi tous ces gens de sac et de corde une discipline — nous dirons même un esprit de corps — tel qu'on en rencontre rarement, même parmi les associations et les syndicats les plus conscients et les mieux organisés.

On dirait que, par la volonté de ceux qui les emploient et les dirigent, il s'est établi entre eux une sorte de courant mystérieux, fait de solidarité indéfectible et de soumission absolue aux atroces principes qui sont leur raison et leur moyen d'exister, en même temps que leur garantie de sécurité personnelle.

Pourtant, ces chefs, ils ne les voient pour ainsi dire jamais, même au cours de ces brèves expéditions où ils ne jouent que les rôles d'exécutants, de comparses. Mais ils sentent trop peser sur eux leur implacable autorité pour ne pas s'incliner d'autant plus volontiers devant elle que celui que les

grands gangsters ont choisi pour administrer la « zone rouge » et diriger ses habitants a su s'imposer à eux de telle sorte qu'il a acquis sur eux un ascendant si formidable qu'il n'en est pas un d'entre eux qui ne se ferait pas « hacher pour lui ».

Tous l'appellent le « maire », mais, en réalité, il est le *dictateur*, et nul mieux que le lui n'en mérite le titre, qu'il a su conquérir non par la violence, mais par un don de commandement et une force de persuasion tels qu'il les a fanatisés au point d'en faire les plus dociles et les plus dévoués des esclaves.

Harry Moran — tel était son nom — vaut bien que nous lui consacrons quelques lignes spéciales. En effet, s'il arrive un peu tard dans notre récit, il est appelé à y jouer un rôle bref, mais important. Et puis, il représente si bien l'un des plus remarquables échantillons de cette « faune » si spéciale que nous sommes en train de décrire, qu'il nous apparaît de fixer son image en quelques traits exacts et condensés.

Donc, Harry Moran était un grand gaillard d'environ trente-cinq ans. Ce n'était nullement une de ces brutes plus ou moins monstrueuses dont le cinéma et certains journaux illustrés nous ont révélé les inquiétantes silhouettes. Certes, il était solidement charpenté, mais en athlète qui a su, par une culture physique progressive et raisonnée, développer intelligemment ses muscles et atteindre une remarquable « performance ».

Fils d'un riche fermier du Texas qui avait rêvé pour lui les plus hautes destinées politiques, il n'y avait aucune raison pour qu'il ne réussît pas brillamment dans la carrière que lui avait choisi son père.

En effet, il avait fait des études très supérieures à celles dont se contente la majorité de ses jeunes compatriotes et il était doué d'une facilité d'élocution qui, par l'étude et l'expérience, aurait pu se transformer en réelle

éloquence. Très arriviste, ne s'embarassant d'aucuns principes et d'aucuns scrupules, il avait le dollar presque aussi facile que la poignée de main, et ne dédaignait pas de frayer avec la populace dont il connaissait fort bien les besoins ainsi que les appétits. Il était beau. Il plaisait aux femmes. Il incarnait donc le type même du parfait candidat. Son succès électoral était certain, et son brave fermier de père, qui l'avait entendu parler dans de nombreux meetings, était en droit d'espérer qu'il vivrait assez longtemps pour voir son fils ministre...

Ces prévisions optimistes ne se réalisèrent pas. Le « farmer » mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, et ce fut un grand malheur pour son fils. Mis en possession de la fortune respectable que le bon père avait conquise au prix de tant d'efforts, Harry put se livrer en toute liberté à sa passion du jeu.

Après avoir dilapidé, en coups de Bourse audacieux et en spéculations aventureuses, tout l'héritage paternel, il demandait aux cartes ses moyens d'existence. Poursuivi par une déveine opiniâtre, il accumulait dettes sur dettes, trichait pour violer la chance et, roulant sur la pente qu'il avait si bien savonnée lui-même, plus assoiffé que jamais d'argent et de plaisirs, il en arrivait fatalement à demander au vol, au crime, les ressources dont il avait besoin pour donner satisfaction à ses appétits déchainés.

Ce fut alors qu'il entra en relations avec plusieurs chefs gangsters, qui apprécièrent fort ses aptitudes, l'associèrent à leurs opérations et, en raison des résultats obtenus, n'hésitèrent pas à faire de lui un agent de liaison avec les habitants de la zone rouge.

Nous savons que dans ces fonctions qui réclamaient autant d'adresse que d'énergie, il avait admirablement réussi. Maintenant Harry Moran était casé, classé, catalogué. Sa position était de celles que l'on peut d'autant plus qua-

lifier d'inattaquable qu'il était en quelque sorte *au-dessus des lois*, et qu'aussi bien de la part de ses administrés que de celle de la police, il se savait hors de toute atteinte.

Touchant un bénéfice important sur chacune des opérations pour lesquelles il était chargé de procurer aux « grands gangsters » le personnel nécessaire, Harry Moran avait déjà réalisé une fortune qui décuplait largement son patrimoine gaspillé. Il le gérât d'ailleurs avec une prudence extrême, car, non seulement il avait réussi à étouffer en lui cet amour du jeu qui avait failli le conduire à l'abîme, mais il apportait encore dans l'administration de ses biens une prudence et une sagacité que lui eussent enviées nombre d'hommes d'affaires.

Cependant, il menait la vie large. Il habitait dans Lunt Avenue, près de Roger's Park, une maison à lui, dans laquelle il avait donné satisfaction à son goût de luxe et de confort. Il possédait trois automobiles de grande marque avec lesquelles il se livrait à de longues randonnées, un petit yacht à vapeur avec lequel il parcourait le lac Michigan; enfin, il avait pour maîtresse officielle la jolie Bella Reister, la tenancière des « Quatre Diables », qui était littéralement folle de lui, ce qui ne l'empêchait nullement de prodiguer ses faveurs à ses nombreuses admiratrices autant éblouies par la double auréole de sa richesse et de sa gloire que par ses avantages physiques aussi incontestables qu'incontestés.

Bella Reister n'était pas sans ignorer ses infidélités. Elle en souffrait beaucoup car elle était fort jalouse, mais, jusqu'alors, elle avait fermé les yeux et rongé son frein en silence. Elle ne craignait rien de plus au monde que de le perdre. Aussi Harry Moran passait-il, avec juste raison, pour l'homme heureux par excellence.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

X (suite)

La « zone rouge »

Ses habitudes de viveur ne nuisaient en rien à l'exercice des fonctions de maire de la zone rouge qu'il tenait de l'estime de ceux qu'il s'était donnés pour chef. Chaque jour, avec une ponctualité remarquable, il arrivait à la zone rouge dans une petite auto très simple qu'il pilotait lui-même. Vêtu d'un costume complet sport, botte jusqu'aux genoux, coiffé d'un chapeau mou en feutre gris, toujours ganté, il s'arrêtait devant ce qu'il appelait son quartier général et situé un peu en arrière de l'agglomération principale.

C'était une bâtisse en briques d'un seul étage, surélevée sur un sous-sol et qu'entourait une galerie en bois sur laquelle donnaient plusieurs portes et fenêtres munies de solides fermetures métalliques qui en cas d'alarme pouvaient s'abattre instantanément. Chaque jour ainsi qu'un rideau de fer de théâtre, on les faisait fonctionner afin de vérifier leur mécanisme.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Escaladant allégrement les six marches qui donnaient accès à l'intérieur de la maison, il pénétrait dans une pièce-bureau où se trouvaient deux jeunes gens qui, tels deux corrects employés d'administration, se tenaient face à face devant une large table sur laquelle était fort méticuleusement triée et classée la correspondance du jour, ainsi que les rapports et pièces diverses qu'ils devaient communiquer à leur patron.

De là, il passait dans une autre pièce plus vaste et meublée en bureau et dans laquelle opérait son fondé de pouvoir, traduisons son âme damnée. Karl Eisen, ancien *solicitor* (1), dont la carrière juridique, plutôt agitée, avait été brusquement interrompue par la nécessité pour lui de purger une condamnation à cinq ans de détention pour avoir un peu trop abusé de sa facilité à imiter la signature des autres.

A son arrivée, Karl Eisen se levait et, sans dire un mot, accompagnait son chef dans une troisième pièce, son propre bureau, qui ne différenciait guère de celui qu'il venait de traverser et où il donnait aux *zoniers* ses audiences trihebdomadaires.

De là, il gagnait un assez vaste studio aux larges divans et profonds fauteuils, au fond duquel se dressait un bar, abondamment pourvu de tous les alcools et ingrédients qu'il faut pour préparer les cocktails les plus corsés et les plus divers.

C'était là que Harry Moran écoutait les rapports verbaux dans lesquels Karl Eisen lui signalait les cas qui lui paraissaient les plus graves et qui réclamaient une solution urgente.

Ce jour-là, contrairement à son habitude, Karl Eisen, qui n'adressait jamais le premier la parole à son supérieur hiérarchique, s'approchait de lui et lui murmurait :

— *Elle est là !*

— Déjà ! s'étonnait le « gangster ».

— Oui.

— Seule ?

— Seule !

(1) Avocat.

— Alors, laissez-moi.

Harry Moran pénétrait seul dans son studio. A demi étendue, sur un divan, une femme en costume tailleur bleu foncé, grilla une cigarette. C'était la fille du Diable.

Le maire attaquait, vaguement inquiet :

— Je ne suis pourtant pas en retard.

— Non, c'est moi qui suis en avance, répliquait Vanda en se relevant.

Et, s'approchant de Moran dont les yeux s'étaient subitement éclairés d'une lueur presque aussitôt éteinte, elle lui demandait :

— Tout s'est bien passé ?

— Très bien. L'homme a fait une belle défensive. Il a même réussi à blesser assez sérieusement master Bob. Mais Koskoff a eu vite fait d'en venir à bout.

— Et la femme ?

— Elle n'a même pas eu le temps de pousser un cri. Lupario et le baron se doutant que, dès qu'elle saurait qu'il y avait le feu au « pavillon des Amis », elle sortirait de la maison, la guettaient, dissimulés dans un bosquet. Lorsqu'elle est apparue, profitant du tumulte environnant, ils se sont jetés sur elle, et avant même qu'elle n'ait eu le temps de proférer un cri, ils l'ont immobilisée et emportée ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre.

— Alors mes agents ont bien travaillé ?

— De mains de maître !

— Etes-vous sûr au moins qu'ils n'ont pas été vus, suivis.

— Vus, certainement. Mais suivis, je suis sûr que non.

— Et ce double rapt n'a éveillé l'attention de personne ?

— Non ! répliquait Harry Moran. J'avais pris les précautions de leur faire revêtir une tenue de pompier, et les gens qui les ont vus emporter un homme et une femme évanouis jusqu'à la voiture d'ambulance qui stationnait devant la propriété des Clifford, ont certainement supposé que c'étaient deux blessés que l'on emmenait dans une clinique ou un hôpital.

— A quelle heure sont-ils arrivés ici ?

— Vers une heure du matin, et je puis vous garantir que tout s'est passé dans le plus grand mystère.

Conformément au plan que nous avons établi d'un commun accord O'Donnell et moi, l'ambulance automobile s'est arrêtée devant la porte de *White-House* (Maison Blanche) dont comme toujours, à pareille heure, les abords étaient entièrement déserts. O'Donnell qui s'est fort bien débrouillé dans toute cette affaire m'a remis vos deux otages, qu'immédiatement, par le passage souterrain, j'ai fait transférer dans le *Big-Bench* (Cour suprême). Par conséquent, aucun des habitants de la Zone n'a rien vu, et nul ici, en dehors de moi et de mon fondé de pouvoir Karl Eisen, ne soupçonne que nos caveaux de pénitence renferment deux prisonniers.

— Bien, approuvait Vanda, à laquelle ces explications semblaient avoir donné entièrement satisfaction.

— Qu'ont dit ceux que vous appelez mes otages ? interrogeait-elle, avec une curiosité fébrile.

— L'homme a protesté avec énergie.

— Et la femme ?

— Elle n'a pas prononcé un mot.

— Est-ce qu'elle a pleuré ?

— Non.

— Avez-vous l'impression qu'ils espèrent qu'on viendra les délivrer ?

— C'est possible. Mais je suis tranquille. Vous savez bien qu'en cas d'attaque, personne ne peut pénétrer ici sans être électrocuté, et qu'en mettant les choses au pis nous avons toujours la ressource de nous échapper par *White-House*.

— Vous avez pris toutes les mesures nécessaires pour que mes otages ne puissent avoir entre eux la moindre communication.

— Vous pouvez être entièrement rassurée à ce sujet. D'ailleurs, si vous le désirez, il vous est facile de vous en rendre compte vous-même.

— Oui, conduisez-moi près d'eux.

— Par lequel désirez-vous commencer ?

La fille du diable défléchit un moment, puis, elle fit :

— Par lui !

— Veuillez me suivre.

XI

La panthère devant la cage

Harry Moran se dirigea vers le bar... et se glissant derrière le comptoir, il fit à l'aide d'un mécanisme secret basculer une trappe qui, en s'ouvrant, dégagea l'entrée d'un escalier qui s'enfonçait dans le sol.

La princesse s'y engagea à sa suite. Une clarté dont il était impossible de découvrir la provenance et qui s'identifiait presque avec la lumière du jour, éclairait l'escalier et la cave en rotonde. Quatre portes de fer, régulièrement espacées les unes des autres et entièrement identiques à celles qui défendent l'accès des prisons américaines se présentaient à eux.

Harry Moran s'en fut vers la première... et l'ouvrit à l'aide d'une clef en acier dont l'exiguïté contrastait avec l'énormité de la serrure. Guidée par lui, Vanda pénétrait dans une galerie bordée de plusieurs cages aux barreaux de fer très rapprochés, et qui possédaient pour tout ameublement un large banc de bois scellé dans la muraille qui formait le fond de cette geôle plus sinistre que le plus sinistre des cachots des plus vieilles prisons européennes.

C'était là que les « gansters » enfermaient les gens qu'ils enlevaient de temps à autre, en attendant que les familles eussent consenti à leur verser les rançons par eux imposées. Pour l'instant, en dehors de la dernière cage où Robert de Langeais était séquestré, toutes les autres étaient occupées.

Il régnait dans ce lieu qui ressemblait à l'antichambre d'un moderne enfer dantesque, la même clarté douce et mystérieuse que dans la cave et l'escalier.

Harry Moran fit simplement à Vanda :

— C'est tout au bout !

Puis, il ajouta :

— Désirez-vous que je reste, ou que je me retire ?

— Retirez-vous...

— Alors, voici la clef, qui, si vous le jugez utile, vous donnera accès auprès du prisonnier.

L'agent de liaison remit la clef à la princesse qui, tandis qu'il s'éloignait, gagna d'un pas nerveux l'extrémité de la galerie.

Robert de Langeais était assis sur le banc, au fond de sa cage. Beaucoup plus angoissé au sujet de Cyprian qu'inquiet pour lui-même. Il n'avait pas cessé durant toute la nuit et la matinée de s'enfiévrer le cerveau par le mélange des pensées et des idées qui s'y entrechoquaient sans répit. Tantôt, il cherchait à se rassurer en se disant que la fille du Diable et ses associés n'en voulaient pas à l'existence de Cyprian et qu'ils n'avaient pour but en enlevant la jeune fille, que de se livrer sur Billy Clifford à un chantage grâce auquel ils comptaient bien lui faire abandonner une bonne fois pour toutes sa campagne pacifiste. Tantôt, il songeait :

— Billy Clifford et sa fille, céderont-ils ? Emportés par leur idéalisme qui leur fait considérer leur œuvre comme une mission sacrée entre toutes, ne sont-ils pas assez héroïques l'un et l'autre, pour refuser de céder à cette effroyable tentative d'intimidation ?...

Puis, il cherchait à se rassurer :

— Billy Clifford, se disait-il, aime trop sa fille pour la sacrifier ainsi, et quand il aura acquis la conviction que la vie de cette pauvre enfant est réellement menacée, il n'hésitera plus pour la sauver, à accomplir le geste qu'on lui impose.

Mais cet espoir ne tardait pas à l'abandonner. Car, à ce conflit d'intérêts s'en joignait un autre, dont les conséquences ne pouvaient être qu'absolument redoutables pour celle qu'il aimait.

Il ne se dissimulait pas, en effet, que Vanda ne pouvait pas ignorer qu'il aimait Cyprian et qu'il en était aimé, et il connaissait assez la fille du Diable pour se rendre compte jusqu'à quel

point elle devait en être exacerbée et jusqu'à quelles extrémités sa fureur pouvait la conduire. Aussi, lorsque, après avoir entendu son pas marteler les dalles de la prison des gangsters, il la vit apparaître derrière le grillage, crispé par une anxiété indicible, il se dit :

— Quel abominable marché vient-elle m'offrir ? A quelle diabolique infamie veut-elle me contraindre ?

Dressée debout devant les barreaux, Vanda contemplait d'abord en silence Robert de Langeais qui, sans bouger, soutenait son regard non pas étincelant de colère, mais froid et tranchant comme la lame d'un couteau.

On eût dit une tigresse libre contemplant un homme encagé.

D'une voix aussi coupante que l'expression de ses yeux, la princesse attaquait :

— Lorsque j'ai cherché à vous sauver, je vous aimais encore. Très souvent je voulais vous soustraire à ceux qui vous avaient condamné. Vous m'avez repoussée et avec quelle cruauté ! A ce moment, j'aurais pu, j'aurais dû vous faire disparaître. Je n'en ai pas eu le courage et je le regrette puisque vous avez profité de ma faiblesse pour me défler en affichant, avec un cynisme qui m'a révoltée, votre passion pour Cyprian Clifford, contresignant ainsi votre arrêt de mort qu'avaient déjà signé ceux qui ont un puissant intérêt à se débarrasser de vous... arrêt auquel vous n'avez échappé que grâce à moi, ainsi que vous avez pu, par la suite, vous en apercevoir.

Aujourd'hui, mes sentiments à votre égard se sont entièrement transformés.

Et, d'une voix qui s'était mise à trembler légèrement, la fille du Diable accentuait :

— Je vous hais... oui, je vous exécère autant que je vous ai adoré ! N'escomptez donc plus de ma part aucune pitié pour vous et encore moins pour celle que vous aimez. Je vous le dis en face, vous ne sortirez pas vivant d'ici !

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE
LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XI (suite)

La panthère devant la cage

Vous ne reverrez plus jamais la vraie lumière du jour ! Vous n'entendrez plus jamais la moindre voix amie... soit que je décide que vous continuerez à vivre dans cette prison, soit que je donne l'ordre de vous faire exécuter. Je n'en sais rien encore car, seule, la suite des événements m'indiquera si en vous laissant vivre ici, en me saturant de votre lente agonie, mon désir de vengeance ne sera pas mieux rassasié que par la joie de piétiner sur votre cadavre...

Robert de Langeais écoutait avec impassibilité la fille du Diable qui poursuivait :

— Pour vous convaincre que, désormais, tout est fini pour vous et que vous devez dire un adieu éternel à vos rêves de gloire et d'amour, à votre maîtresse la science et à votre fiancée Cyprian, pour vous prouver que le

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

jugement que je viens de prononcer contre vous est rigoureusement sans appel. je vais vous dire non pas *qui je suis*, car cela vous ne le saurez jamais, *mais ce que je fais* !

Et, avec une intensité inouïe que grandissait encore la flamme d'orgueil sauvage et tyrannique qui l'embrasait, la fille du Diable s'écriait :

— Je suis l'archange de la guerre ! C'est moi qui, pour des raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, ai réalisé autour de moi toutes les forces disséminées à travers le monde et constituées par ceux qui, pour des raisons politiques ou financières, ont intérêt à préparer les conflits entre peuples et à les faire éclater quand ils estiment que l'heure en est venue.

« C'est moi qui, après avoir rassemblé en un faisceau toutes ces puissances éparses auxquelles j'ai réussi à imposer ma volonté, et dont je suis devenue la dictatrice, ai résolu de passer à l'offensive, en attaquant les Billy Clifford, les pacifistes, les *anti-bellicistes* ainsi qu'ils s'intitulent eux-mêmes, et dont l'action devenait chaque jour de plus en plus inquiétante pour nous.

« Je ne me suis pas contentée d'étendre mon rayon d'influence à travers le monde, en associant à notre cause le concours de personnalités bien placées pour agir utilement sur l'opinion publique. Je me suis directement attaquée à ceux qui me paraissaient les plus immédiatement redoutables, c'est à-dire ceux qui avaient accepté de prendre part au concours de l'*Anti-guerre*, fondé et organisé par Clifford.

C'est ainsi que j'ai fait disparaître le chimiste anglais Davidson, le professeur italien Luigi Serano et le herr docktor Bautzen. Vous étiez le quatrième sur la liste. Vous l'êtes toujours. Tant pis pour vous, si vous n'avez pas su profiter du sursis que je vous avais accordé.

— Misérable ! grinçait entre ses dents, le jeune savant auquel ces révélations inspiraient une indicible épouvante.

— Vous vous apercevrez maintenant, continuait la fille du Diable, combien il est imprudent de me barrer la route. Votre ami Chantecoq en sait quelque chose. Toutes ses ruses policières n'ont pas eu raison de moi. Inutile de compter sur lui pas plus que personne pour vous délivrer. Vous êtes trop intelligent pour ne pas vous être dit déjà que si je bluffais, je ne vous aurais pas fait de pareilles confidences !

« N'espérez donc pas de ma part un renouveau d'amour ou un retour de pitié. C'est fini, bien fini !

« Si je vous ai révélé, ce que je faisais, ce n'était nullement par bravade, j'avais mon but, le voici :

« Je veux connaître le secret de l'invention que vous préparez pour le concours de l'*Antiguerrre*. Je sais qu'il consiste en une formule, ou un plan, les deux peut-être. Vous les aviez enfermés dans un sachet et que j'avais réussi à vous subtiliser. Mais le papier s'est enflammé et volatilisé dans mes mains. Il faudra, soit dit entre parenthèses, me livrer le secret de ce procédé qui ne peut manquer de rendre de grands services à ceux qui, comme vous et moi, ont à défendre leurs projets contre d'indiscrètes curiosités.

Mais occupons-nous d'abord de votre invention pacifiste. Je vous répète qu'il me la faut, cela dans le plus bref délai. J'attends votre réponse.

— Gueuse !

— Misérable... gueuse ! C'est tout ce que vous trouvez à me dire.

— N'est-ce pas tout ce que vous méritez ?

— Que décidez-vous ?

— Je refuse.

— Vous avez tort.

— Ne venez-vous pas de me déclarer que je ne sortirai jamais vivant d'ici.

— C'est exact. Mais j'ai d'autres moyens de vous faire parler.

— Je ne crains pas la torture !

— Pour vous, peut-être, mais pour d'autres ?

— Que voulez-vous dire ?

— Cyprian Clifford est entre mes mains.

— Je le sais !

— Eh bien ! si vous ne me cédez pas, c'est elle qui souffrira, sous vos yeux, jusqu'à ce que vous vous décidiez à m'obéir.

Robert de Langeais frémit, car la fille du diable ne bluffait pas. Il en était sûr. Placé dans cet effroyable dilemme, ou de livrer aux ennemis de la paix un secret qui ne pouvait manquer de devenir entre leurs mains une arme terriblement meurtrière, et celui d'assister au supplice de celle qui était toute l'adoration de son âme, il eut quelques secondes d'affolement, se demandant si, pour échapper à ce cauchemar vécu qui le remplissait d'épouvante, mieux ne valait pas pour lui se briser la tête contre le grillage derrière lequel la fille du Diable, d'un air de défi triomphant, attendait sa réponse.

Mais Langeais n'était pas homme, surtout en face d'une situation aussi tragique, à perdre longtemps le contrôle et la maîtrise de lui-même. Parvenant, par une tension subite et magnifique de toute sa volonté et de toute son énergie, à dominer l'épouvante qui le bouleversait, il se disait :

— L'essentiel est de gagner deux jours, un jour, quelques heures même. C'est-à-dire, le temps qu'il faut pour permettre à Billy Clifford d'agir. Certes, il est infiniment regrettable que Chantecoq soit immobilisé. Mais Tom Senett est libre ainsi que Météor. Et peut-être, grâce aux forces de toutes sortes que Billy Clifford va mettre à leur disposition, parviendront-ils à nous délivrer ?

Ce n'était qu'une faible lueur d'espoir, qui eût été infiniment plus brillante, si le jeune savant avait pu savoir que Chantecoq avait récupéré sa liberté et avec quelle ardeur et quelle habileté il travaillait à son salut et à celui de Miss Cyprian. Mais, cela, il l'ignorait et ne pouvait l'apprendre.

Néanmoins, avec une assurance remarquable, il reprenait :

— Je suis prêt à vous communiquer la formule de mon invention et les plans qui y sont annexés. Mais je ne les ai pas sur moi.

D'un ton ironique, Vanda reprenait :

— Et, sans doute, voulez-vous me les envoyer chercher, espérant bien que vous me ferez tomber dans quelque traquenard ? Ah, çà ! monsieur de Langeais, vous me prenez pour une sotte ?

— Et vous, ripostait du tac au tac le jeune savant, auquel l'âpreté même de la lutte avait rendu toute sa puissance cérébrale. Et vous, est-ce que, par hasard, vous vous figurez que je suis assez stupide pour vous faire une proposition aussi naïve ?

Ces documents vous n'aurez nullement besoin d'aller les chercher à l'endroit où je les ai déposés. Je puis les reconstituer, de mémoire. Donnez m'en seulement le temps et les moyens !

— En admettant que j'accepte ce que vous me demandez, répliquait la princesse, qui me garantira que le travail que vous me remettrez sera le même que celui que vous avez préparé pour le concours de Billy Clifford ?

Robert de Langeais, qui avait entièrement prévu cette objection, ripostait du tac au tac :

— Vous êtes certainement en relations avec de grands savants.

— Certes.

— En ce cas, il vous sera très facile de leur soumettre mon projet, et je puis vous affirmer d'avance qu'après avoir examiné ce projet, ils seront unanimes à préciser sa destination et à reconnaître son efficacité.

Vanda, surprise, se taisait. Devinant qu'elle hésitait encore, M. de Langeais prononçait ces quelques mots qui ne pouvaient être que décisifs, tant ils paraissaient basés sur la logique la plus irréfutable.

Miss Clifford et moi ne sommes-nous pas entre vos mains ? Et si je cherchais à vous duper... ne serait-il pas

toujours temps pour vous de vous livrer sur elle et moi à toutes les représailles?

— Je vais réfléchir... déclarait la princesse...

Et, sans rien ajouter, elle s'éloigne de la grille, le pas moins sûr et l'air moins altier que lors de son arrivée.

L'attitude de Robert, toute de sang-froid et de sublime courage, avait dû produire sur elle une impression dont elle-même était encore incapable d'analyser le caractère et de mesurer l'étendue.

Toujours est-il que lorsqu'elle rejoignit Harry Moran dans la cave en rotonde où il l'attendait, elle n'avait plus dans le regard cette flamme de cruauté implacable qui faisait d'elle l'incarnation de la vengeance.

— Remontons, fit-elle d'un ton bref.

— Alors, insinuait le maire de la « zone rouge », vous ne voulez pas voir miss Cyprian !

A ce nom, la fille du Diable feint un léger sursaut. On eût dit que ce simple nom avait suffi pour réveiller toutes ses haines.

— Si ! si ! fit-elle... les sourcils froncés. Je veux la voir...

Harry Moran s'en fut ouvrir une porte, la plus éloignée de celle dont Vanda venait de franchir le seuil. Elle donnait sur une galerie, exactement semblable à l'autre..., et dont toutes les cages étaient vides, sauf une, celle du milieu, où la fille du milliardaire était enfermée.

La princesse s'en approcha... Etendue sur un étroit matelas, Cyprian, finissant pas succomber à la fatigue qui l'avait terrassé, dormait profondément.

La fille du Diable la regarda. En cette attitude de lassitude profonde qui l'avait littéralement assommée, et donnant à son visage une expression de douleur calme et fière, elle semblait encore plus belle.

— Sans elle, songeait Vanda... peut-être aurais-je réussi à le reprendre ?...

Vanda n'avait donc pas étouffé en elle tout sentiment humain... puisqu'en

présence de sa rivale victorieuse, elle se sentait transportée d'une jalousie furieuse qui décuplait les forces de haine qui étaient en elle...

— Miss Clifford... miss Clifford ! appela-t-elle.

Sa voix était si âpre, si menaçante que, dans le sinistre décor de la prison américaine, elle retentit comme celle d'un guichetier qui viendrait, pour le conduire à la mort, réveiller un condamné...

XII

Le chantage à l'amour

— Qui est là ?... interrogeait Cyprian en ouvrant les yeux, qui rencontrèrent aussitôt la grille de son cachot... et derrière elle, la silhouette de la princesse.

Un instant, elle demeura comme égarée, le cerveau vide... Mais presque aussitôt, les pensées s'y précipitaient en une sorte de tourbillonnement de souvenirs presque immédiats et abominables... Alors, se relevant, elle s'en fut droit vers la princesse, qu'elle n'avait encore jamais vue, mais qu'elle avait aussitôt devinée, pour l'ennemie, la grande ennemie que Chantecoq lui avait révélée.

En présence de celle qui, autant pour sa cause que pour elle-même, était le grand péril, Cyprian, qui, un instant auparavant, n'était plus qu'une pauvre chose inerte, accablée, écrasée sous le poids de toutes les angoisses, se sentit instantanément réconfortée, transfigurée par cette ardeur à la fois mystique et humaine qui font les héroïnes. Et avant même que Vanda eût eu le temps de lui adresser la parole, elle lui demandait :

— Alors, c'est vous, madame, qui nous avez déclaré la guerre ?

La princesse, qui était très loin de s'attendre à une pareille attitude de la part de celle qu'elle se figurait avoir déjà réduite à sa merci, répliquait, non sans avoir quelque peu hésité :

— Oui, c'est moi !

• (A suivre.) •



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XII (suite)

Le chantage à l'amour

— Sans doute, poursuivait Cyprian, vous venez me demander d'écrire à mon père pour lui demander en échange de ma liberté de renoncer à sa campagne en faveur de la paix ?

Interloquée de constater que c'était Cyprian qui, avec une déconcertante audace, prenait la direction de l'entretien, la fille du Diable répliquait, tout en affectant un grand calme :

— Je vois que votre père vous a transmis ses si brillantes qualités d'homme d'affaires, et... je m'en félicite ; car, en plaçant tout de suite la question sur son vrai terrain, vous nous éviterez à toutes deux bien des phrases inutiles.

« Je vous répondrai donc aussi nettement que vous m'avez parlé... »

Et Vanda martelait :

— Il faut que vous fassiez savoir à votre père que, si dans vingt-quatre

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

heures il n'a pas porté à la connaissance de la presse du monde entier que, convaincu de l'inanité de son effort, non seulement il renonce à son fameux concours, mais qu'il se range encore résolument à côté de ceux qui, considérant la guerre comme inévitable, réclament des gouvernements de leurs pays le renforcement de toutes les mesures militaires ou autres, vous serez immédiatement rayée de la liste des vivants...

Je vais donc faire mettre à votre disposition tout ce qu'il vous faut pour adresser le message qui, une heure après, parviendra à votre père.

— C'est inutile.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que mon père et moi, nous avons décidé qu'aucune intimidation ne nous ferait dévier de notre route...

— Vous n'avez donc pas peur de la mort ?...

— Non ! Surtout si elle peut aider au triomphe de nos idées. D'ailleurs... quand bien même mettriez-vous vos menaces à exécution... ou quand bien même feriez-vous assassiner mon père et moi, cela ne servirait à rien ! Toutes nos précautions sont prises.

« A la suite de l'attentat auquel il a failli ne pas échapper, mon père, sur ma demande, a fait un testament dans lequel il charge un légataire universel de son choix de continuer après lui, après nous, son œuvre.

« Vous voyez donc, madame, que votre double meurtre ne vous rapporterait rien, sinon le risque de l'expiation !

Vanda, qui n'avait nullement prévu une pareille réaction et s'attendait, au contraire, à se trouver en face d'une jeune fille terrorisée et suppliante, songeait :

— Elle dit certainement la vérité ! Et je n'obtiendrai rien de son fanatisme ni de celui de son père.

« Ce sont deux mystiques, deux illuminés, et il est fort possible, il est même sûr, qu'emportés par leur idéal-

lisme, esclaves de cette sorte de névrose dont ils sont atteints tous les deux, ils se solidarisent dans une mort qui leur apparaît comme le plus noble et le plus pur des martyres.

Et, incapable de comprendre et d'admettre l'existence réelle de ce sentiment sublime entre tous qu'est la Foi, la fille du Diable ajoutait en elle-même :

— Décidément, ces demi-fous sont parfois des adversaires autrement redoutables que les gens qui ont toute leur raison !...

A moitié vaincue, mais non désarmée, par celle qu'elle s'était flattée de réduire et de briser en quelques mots, elle se demandait :

— Comment les ramener à des réalisations plus humaines ?...

La réponse à la question qu'elle se posait dut être immédiate, car, un sourire d'inquiétant défi entr'ouvrit ses lèvres et, sans la moindre acrimonie, avec une douceur, au contraire, beaucoup plus inquiétante que sa violence, elle reprit :

— Je me suis renseignée sur vous, miss Clifford, et je crois savoir que votre père, qui vous aime beaucoup et vous a toujours beaucoup gâtée, n'a jamais rien su vous refuser...

— C'est exact, reconnaissait loyalement la fille du milliardaire.

— Alors, poursuivait la princesse, si vous lui demandiez... de nous céder... Sans doute y consentirait-il ?

— Je vous l'ai déjà dit, je ne le lui demanderai pas ! ripostait Cyprian avec une fermeté que l'on sentait irréductible...

— Eh bien ! j'agirai...

— Agissez.

— Sans vous ?

— Sans moi.

— Savez-vous, miss Clifford, s'écriait Vanda, que vous compliquez singulièrement ma tâche ?

— Vous me supposez donc assez lâche pour la favoriser ?

— Et vous, croyez-vous donc que je

ne sois pas capable de vous y contraindre ?

— Oh ! vous, ripostait Cyprian d'un ton de mépris cinglant comme un coup de cravache, vous, je vous crois capable de tout... et de pire encore.

— Vous avez peut-être raison, insinuait la fille du Diable en enveloppant sa captive d'un regard infernal.

Et avec une lenteur savante et cruelle, elle poursuivait :

— Je sais combien vous êtes attachée à M. de Langeais...

La jeune fille tressaillit. Sciemment, perfidement, la princesse venait de l'atteindre en plein cœur.

— Il est ici, précisait la misérable qui semblait se délecter de l'angoisse qu'elle commençait à lire dans les yeux de Cyprian.

» Il est ici, appuyait-elle avec force, en mon pouvoir. Que diriez-vous, miss Clifford, si je le faisais transférer dans cette cellule voisine de la vôtre et si, à travers les barreaux de fer qui vous sépareraient, vous le voyiez exposé à certaines épreuves en usage au moyen âge, c'est-à-dire étendu sur un chevalet de torture et subissant les mêmes supplices que ces criminels de jadis auxquels on voulait arracher l'aveu de leurs fautes, ou ces sorciers médiévaux qui se refusaient à livrer leurs prétendus secrets aux évêques et aux moines de la sainte Inquisition ?

Et tout en continuant à fixer dans les yeux la pauvre Cyprian pour laquelle chacune des paroles de Vanda était comme autant de gouttes de plomb qui tombaient sur sa chair vive, la fille du Diable, qui maintenant se sentait la plus forte, accentuait, implacable :

— Eh bien ! puisque je n'ai pas réussi par la persuasion à vous décider à écrire à votre père la lettre que je vous ai réclamée, je vous déclare que si vous vous obstinez dans ce refus, je vais donner l'ordre que l'on amène ici M. de Langeais.

« Alors nous verrons bien, lorsque

vous l'entendrez hurler de douleur, si vous persistez...

— Madame...

— Je vois que vous m'avez comprise, ricanait la « Vamp » infernale.

— Oui, oui, je vous ai comprise. haletait Cyprian.

— Vous allez écrire ?

— C'est abominable.

— Est-ce oui ou non ?

— C'est, c'est... je ne sais plus...

Vanda s'éloignait.

— Madame, madame ! appelait Cyprian torturée d'angoisse, qu'allez-vous faire ?

— Vous allez le voir.

— Vous êtes donc sans pitié ?..

Et, se rapprochant des barreaux auxquels, désespérée, s'accrochait la jeune fille, Vanda décrétait :

— Alors, écrivez !

Vanda tendit à miss Clifford un bloc et un stylo.

Tremblante, Cyprian s'en empara. Et, la gorge déchirée par le plus douloureux des sanglots, elle murmura :

— Pour me torturer ainsi, vous n'avez donc jamais aimé ?

— Moi ! rugit la fille du Diable.

Mais elle se tut, obéissant à une subite poussée de son orgueil, qui lui interdisait d'étaler son âme devant sa rivale.

Alors, sur le ton de la plus impérieuse dureté, elle ordonna :

— Ecrivez...

D'un pas de condamnée, Cyprian s'en fut s'asseoir sur sa couchette. Et plaçant le bloc sur ses genoux, d'une main fiévreuse et tremblante, elle approcha le stylo du feuillet blanc, attendant les mots qu'elle redoutait.

Brisée, désespérée à la pensée de l'écroulement de tout ce qui avait jusqu'alors animé, embelli, transfiguré sa vie, elle hésitait encore...

Oh ! si son existence avait été seule en jeu, elle n'eût pas faibli un seul instant... Elle eût dit : « Non ! Non ! Ja-

mais... Tuez-moi plutôt, mais je ne vous céderai pas!... »

Mais avait-elle le droit de condamner son père..., bien qu'elle sût pertinemment que lui aussi était tout prêt à s'immoler pour la Cause ? Pouvait-elle disposer de la vie de Robert de Langeais ? Non ! Non ! Cela était au-dessus de ses forces !

Et, cherchant des excuses à sa désertion, elle s'efforçait à se convaincre que ce n'était pas seulement parce qu'elle l'aimait à en mourir qu'elle se refusait à ce qu'il tombât victime de l'effroyable chantage de la princesse, mais parce qu'elle avait le devoir, quitte à essuyer une défaite, qu'elle espérait momentanée, de garder à l'humanité celui qui était, selon elle, destiné à être l'un de ses sauveurs !

Vanda, qui croyait la partie gagnée, la contemplait avec une joie féroce faite à la fois de la certitude de sa victoire et de l'atroce souffrance qu'elle lisait sur le visage de sa rivale.

Et elle allait commencer de dicter lorsque, tout à coup, d'un bond, Cyprian se releva.

Galvanisée par une force aussi soudaine que mystérieuse, elle marcha droit vers son ennemie.

On eût dit qu'un revirement étrange et subit s'était fait en elle... Une flamme vraiment divine illuminait son regard. C'est que, subitement, elle venait de se dire :

— Ni mon père ni Robert ne voudront devoir la vie à ma lâcheté. Et puisque notre œuvre doit continuer après nous, mieux vaut disparaître que de céder... Mieux vaut mourir que forfaire !

Et, d'une voix frémissante, elle clama :

— Frappez-moi ! Frappez-nous tous les trois ! Mais je n'écrirai pas cette lettre !

Et à bout d'héroïsme, écrasée par la victoire effarante qu'elle venait de

remporter sur elle-même, tournoyant, elle s'abattit sur le sol.

Vanda eut un cri de rage.

— Eh bien! non! non! martelait-elle; tu ne seras pas la plus forte! Et nous verrons bien, tout à l'heure, si tu résistes à l'épreuve que je te ménage!...

D'un pas saccadé, la fille du Diable rejoignait Harry Moran qui l'attendait dans la cave en rotonde.

A ses traits crispés le « Maire » comprit que les choses n'avaient pas dû se passer à son gré.

Mais Vanda n'était pas une femme que l'on questionne. Aussi jugea-t-il prudent de garder le silence, et il se contenta de suivre la princesse qui regagna immédiatement le salon-bar.

— Harry, ordonnait-elle, faites préparer la *chambre des supplices*, et dès que tout sera prêt, faites-y transporter M. de Langeais.

Moran allait exécuter les ordres de la « patronne » lorsqu'une sonnerie électrique vibra dans la pièce. Harry s'empara du cornet d'un téléphone d'appartement.

Et après avoir écouté, il fit :

— Madame, c'est O'Donnell qui vient d'arriver. Il dit avoir une communication très urgente et très grave à vous faire!

— Qu'il entre! décidait l'aventurière.

Moran disparaissait aussitôt par l'entrée secrète qui donnait accès au salon-bar. Quelques minutes après, il la franchissait à nouveau, précédant le Rat-de-mer.

Vanda s'aperçut aussitôt qu'il n'avait pas son aspect habituel de *good fellow* (bon garçon), cordial et plein d'entrain. Son visage était renfrogné, et ses mains étaient même agitées d'un petit tremblement nerveux qui n'était pas précisément de bon augure...

— Qu'est-ce qui ne va pas? lançait tout de suite la fille du Diable.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XII (suite)

Le chantage à l'amour

Sachant par expérience qu'il était inutile d'user envers son interlocutrice de précautions oratoires, O'Donnell déclarait :

— Chantecoq a été remis en liberté!

— Que me racontez-vous là ? très-veilleux la princesse.

— La vérité.

— Voyons, c'est impossible... Qui vous a raconté cette énormité ?

— Chas Orwel, que je quitte... il n'y a pas une heure.

— Il s'est moqué de vous.

— Non, madame, puisque c'est lui qui m'a chargé de vous prévenir dans le plus bref délai...

Vanda, frappant du pied, s'écriait :

— Ah ! c'est trop fort !

Et s'efforçant de calmer sa colère, elle demandait :

— Comment Chas Orwel a-t-il appris cela ?

— De la bouche même de William

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Drury qui, hier soir, assez tard dans la soirée, avait reçu du chef supérieur de la police l'ordre de relâcher Chantecoq...

— Qu'est-ce que cela signifie ? Et comment le chef supérieur a-t-il pu prendre une pareille décision ? Aurait-il donc appris que les documents qui établissent la culpabilité de Chantecoq étaient des faux ?...

— Non, madame, répliquait le Rat-de-mer... Ce qui était faux, c'est précisément le télégramme officiel qui ordonnait la mise en liberté de Chantecoq.

— Il n'était donc pas écrit en langage chiffré ?

— Si... mais il faut croire que nos adversaires en possédaient la clef, puisque le chef supérieur a déclaré qu'il n'avait jamais expédié ce télégramme à William Drury.

— Ce Chantecoq est donc invincible ! s'écriait Vanda.

— C'est à se le demander !...

— Sait-on, au moins, ce qu'il est devenu ?

— On l'ignore.

— Il faut le savoir, et au plus tôt...

— Ça ne sera pas facile.

— O'Donnell posait la princesse, vous nous avez déjà donné trop de preuves de votre savoir-faire pour que vous n'arriviez pas dans un bref délai à repérer ce détective.

— Vous n'ignorez pas, madame, qu'il possède au suprême degré l'art de se camoufler.

— Vous aussi.

— Moi, je ne suis qu'un élève à côté de lui.

— Il faut !... Il faut le retrouver.

— Je vais m'y évertuer...

— Etes-vous bien sûr qu'il ne soit pas retourné près de Billy Clifford ?

— Oui, autant qu'on peut l'affirmer... déclarait O'Donnell. Ce matin, j'ai pu m'assurer qu'en dehors de Tom Senett et de son beau-père, le Français Lachesnaye, qui sont installés en permanence chez le roi de l'Electricité, la maison de ce dernier ne comptait aucun nouvel hôte...

— Quel nouveau tour ce misérable Français nous prépare-t-il ?

Le Rat-de-mer reprenait :

— Je doute fort qu'il réussisse à découvrir l'endroit où vous tenez enfermés vos otages...

Mais quand bien même y parviendrait-il, il ne tarderait pas à s'apercevoir que, pour les délivrer, il n'a pas à compter sur le concours de la police locale, et si audacieux soit-il, je ne peux pas m'imaginer qu'il serait assez casse-cou pour se risquer à venir les chercher ici.

— O'Donnell a raison, appréciait Harry Moran, et je mets au défi qui que ce soit au monde de forcer les portes de nos prisons.

— Vous avez raison, approuvait la princesse que les déclarations de ses complices avaient rassurée.

» N'empêche, cependant, que nous devons nous tenir sur nos gardes... Et, pour cela, il s'agit de devancer par une attaque foudroyante l'offensive que doivent en ce moment préparer nos ennemis.

Sans doute la fille du Diable venait-elle de trouver, grâce à son imagination diabolique, un moyen qui allait lui permettre d'immobiliser ses adversaires, car elle s'écriait :

— Maintenant, à nous deux, monsieur Chantecoq ! Et il se pourrait bien, avant peu, que vous regrettiez de ne pas être resté dans la prison où je vous avais fait enfermer !

La sonnerie du téléphone retentit à nouveau. Harry Moran saisit l'appareil, et, après avoir accroché, il demandait à Vanda :

— La *chambre des supplices* est prête. Faut-il toujours y transporter M. de Langeais ?

— Non ! décidait la fille du Diable. Pour l'instant, ne touchons pas à nos otages !

Puis, avec un sourire effrayant, elle scanda :

— Mais ils ne perdront rien pour attendre...

La jolie tenancière

Depuis que, grâce à la ruse si habile ourdie par Tom Senett, il avait récupéré sa liberté, Chantecoq n'avait pas perdu son temps.

Tout d'abord — et toujours sous les traits de l'ex-inspecteur Lachesnaye, — il avait eu avec Tom Senett, Météor, Sessue Souwa et... Joséphine une longue conférence au cours de laquelle, après avoir fait le point, il établissait, d'un commun accord avec son collègue américain, un plan d'action d'autant plus serré qu'il s'agissait de le réaliser dans le plus bref délai.

Après avoir renoncé à se lancer sur la piste du yacht découvert par Météor et sur celle des ravisseurs de Cyprian et de Robert — car ç'eût été risquer de perdre beaucoup de temps, et plus que probablement un effort inutile — Chantecoq avait décidé que c'était par Harry Moran qu'on s'efforcerait d'atteindre la fille du Diable.

Pour Tom Senett, en effet, et c'était aussi l'avis du détective français, il ne faisait pas l'ombre d'un doute que le « maire » avait dû, sur l'ordre de Vanda et avec la collaboration d'O'Donnell, collaborer à l'enlèvement de Cyprian et de Robert et les transporter tous deux au fond de quelque repaire de la « zone rouge ».

Ainsi que nous le savons, les déductions du détective américain étaient fort justes.

Mais, ainsi qu'il l'avait nettement déclaré à son collègue français, pour les raisons que nous connaissons nous-mêmes, il ne fallait pas songer un seul instant à délivrer les prisonniers par la force.

Il n'y avait pas d'exemple, en effet, qu'un policier, et même un simple citoyen, égaré dans cette cité du crime, par son audace, son zèle ou par un simple sentiment de curiosité, en fût jamais revenu...

Le problème se posait donc tout différemment. Chantecoq l'avait tout de suite compris.

— La seule façon de nous en tirer, avait-il déclaré, c'est d'obtenir le concours d'Harry Moran.

— Cela me semble bien difficile ! émettait Tom Senett.

— Pourquoi ?

— La fille du Diable doit le tenir !

— C'est certain ! répliquait le limier français ; mais vous avez bien entendu ce que nous a dit tout à l'heure M. Billy Clifford.

— Qu'il paierait n'importe quel prix pour délivrer sa fille et Robert de Langeais... Cet Harry Moran est certainement un homme d'argent.

— Entendu... Mais il tient par-dessus tout à sa peau... et il aura trop peur des représailles qu'un tel acte lui vaudrait de la part de celle dont il a accepté de servir les intérêts.

— Vous avez raison.

Chantecoq réfléchit un instant. Puis, après s'être gratté le bout du nez, il reprenait :

— Ne m'avez-vous pas dit qu'Harry Moran avait pour amie la tenancière du fameux établissement des *Quatre Diables* ?

— Parfaitement.

— Qu'il était fort volage ?

— C'est exact.

— Et que sa maîtresse était jalouse ?

— Très.

— Eh bien ! ça va, concluait Chantecoq, qui avait retrouvé son sourire... Ça va même très bien !

Et, avec ce bel optimisme qui ne l'abandonnait jamais, il s'écriait :

— Nous allons pouvoir manœuvrer. D'ailleurs, à la guerre de tranchées j'ai toujours préféré celle de mouvement !

— Auriez-vous déjà un plan ?

— En principe, oui, et s'il vous convient, mon cher Tom, nous n'en aurons plus qu'à préparer l'exécution.

— Je crois deviner que, selon vous, c'est par Bella Reister que vous comptez atteindre Harry Moran.

— Parbleu ! faisait Chantecoq. Supposez que nous arrivions à persuader la jolie tenancière que son cher et ten-

dre Harry la trompe avec la fille du Diable.

— Oh ! oh ! vous n'y allez pas de main morte...

— Supposons toujours ! Ne pensez-vous pas que cela suffira pour la mettre dans un tel état d'esprit qu'il nous sera facile d'obtenir d'elle de très utiles renseignements ?... Car elle doit en savoir long.

— Très long, en effet.

— Alors, tout va bien. Nous n'avons plus qu'à nous mettre en campagne.

— Vous êtes admirable !

— Mais non...

— Mais si.

— Je tâche d'être pratique, voilà tout, se défendait modestement le grand limier. Vous allez voir comment c'est simple.

A peine Chantecoq avait-il proféré ces mots que Billy Clifford, le visage bouleversé, surgissait une lettre à la main.

— Voyez ce que je viens de recevoir. Et il passa le message à Chantecoq qui lut à haute voix :

« Billy Clifford,

» Nous vous prévenons que si Chantecoq, vos amis et vous, tentez le moindre geste, la plus petite démarche pour délivrer votre fille et le Français Robert de Langeais, qui sont entre nos mains, ils le paieront tous deux de leur vie.

Ces simples lignes, si catégoriques, portaient en guise de signature un aigle aux ailes largement déployées.

Le père de Cyprian était tellement ému qu'il était incapable de prononcer un mot. Et c'était seulement de son regard angoissé qu'il interrogeait les deux détectives.

Si Tom Senett n'avait pu réprimer un léger sursaut, Chantecoq, au contraire, n'avait rien perdu de son sang-froid.

— Bluff ! fit-il en rendant le papier au milliardaire. Ce qui montre qu'ils nous craignent et qu'ils ne sont pas aussi sûrs d'eux qu'on pourrait le penser.

Je reconnais, néanmoins, que nous

devons nous montrer d'une extrême prudence, et qu'il ne faut pas que nos ennemis se doutent un seul instant que nous nous disposons à les attaquer.

» Je ne puis rien vous dire encore de précis, car j'ai besoin de réfléchir et de conférer avec mon excellent ami Tom Senett.

» Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que nous avons découvert le défaut de la cuirasse, c'est-à-dire la fissure par laquelle nous allons pouvoir nous glisser.

» Un peu de patience, cher monsieur Clifford! Je vous l'ai déjà dit, nous vous rendrons votre fille, et M. de Langeais, et très vite encore. Mais, par exemple, nous n'avons pas une minute à perdre.

Et avec cette autorité d'autant plus agissante qu'elle s'enveloppait toujours de cordialité et de sourire, le roi des détectives achevait :

— Cher monsieur Clifford... Pendant que Tom Senett, M. Sessue Souwa, Météor et moi nous allons commencer nos opérations, vous allez rester bien tranquille ici. Je vous prie instamment de vous enfermer dans votre bureau et de ne recevoir personne.

— J'aurais tant voulu être avec vous! soupirait le père de Cyprian.

— Je le comprends. Malheureusement, votre état physique et moral ne vous permet pas de prendre part à une expédition qui s'annonce assez mouvementée.

En un moment d'expansion dont il n'était pas précisément prodigue, le grand *businessman* s'écriait :

— J'aurais voulu être le premier à embrasser ma fille.

— Soyez tranquille, monsieur Clifford, affirme Chantecoq. Vous serez le premier.

» Nul d'entre nous ne se permettrait de s'arroger un droit qui n'appartient qu'à vous.

» Et maintenant, mes amis, en route!

Cinq minutes après, l'auto de Tom Senett, pilotée par lui avec sa maestria coutumière, emportait à vive allure les quatre conjoints pour une destination inconnue.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

l'ROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XIII (suite)

La jolie tenancière

Miss Bella Reister était en train de contempler avec un légitime orgueil les couples nombreux qui tournoyaient dans son dancing, lorsqu'un chasseur lui apporta une lettre dont l'adresse ne portait aucun timbre ni cachet de poste et était ainsi libellée :

Miss Bella REISTER

Directrice des « Quatre Diables »
Personnelle Urgent

— Il y a une réponse, prévenait le groom.

La jolie tenancière fendit l'enveloppe. Elle contenait un simple feuillet de papier sur lequel ces mots en anglais étaient tracés au crayon :

« Miss Reister,

» Si vous voulez avoir la preuve
» qu'Harry Moran vous trompe et est
» même sur le point de vous quitter,
» accordez-moi cinq minutes d'entretien

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

» et je vous promets que vous n'aurez
» pas à le regretter.

» Webb HORTON. »

— Webb Horton ! murmurait Bella entre ses dents... je le croyais en prison !

Et elle demandait au chasseur :

— Qui t'a donné cette lettre ?

— C'est un monsieur.

— Comment est-il ?

— Assez grand... pas gros... avec une petite moustache à la Charlie Chaplin.

— Comment est-il habillé ?

— Un complet bleu rayé... et un chapeau gris...

— Est-ce qu'il ne traîne pas un peu la jambe ?

— Si...

— Alors, c'est bien lui... concluait la patronne des *Quatre Diables*.

Et elle ajouta :

— Fais-le entrer tout de suite dans mon bureau.

Miss Reister, qui semblait très intriguée par cette visite, regagnait aussitôt la pièce où nous l'avons vue avoir un entretien avec la princesse Vanda. A peine y avait-elle pénétré que le groom annonçait le visiteur.

— Comment, c'est vous, mon pauvre Webb s'écriait la jolie tenancière. Vous vous êtes donc évadé ?...

— Non ! On m'a libéré... répliquait Horton qui, en enlevant son chapeau, découvrait un crâne aux trois quarts chauve et sillonné d'une large cicatrice.

Tout en boitillant, il gagna la chaise que lui indiquait Bella, et il s'y assit en exhalant un de ces soupirs tels qu'en ont ceux dont la vie passée ou présente compte beaucoup de souffrances.

— Vous n'avez pas l'air bien brillant, constatait l'amie d'Harry Moran avec une certaine pitié, qui ne semblait pas feinte.

— Je suis changé, n'est-ce pas ?

— Un peu. Mais on vous retrouve tout de même.

— C'est dur trois ans de prison... quand on a été comme moi habitué à

vivre au grand air !... Je crois que s'ils ne m'avaient pas gracié, je leur aurais laissé mes os...

Bella Reister, qui contenait mal sa fébrilité impatiente, jugea qu'elle s'était suffisamment apitoyée sur le sort de son interlocuteur. Et elle reprit, toujours avec la même sympathie compatissante :

— Vous m'avez fait parvenir tout à l'heure une lettre bien étrange..

Et se raccrochant à une espérance qu'elle souhaitait ardemment voir transformer en réalité, la jolie tenancière insinuait :

— Je suppose qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous m'avez écrit et que ce n'était qu'une ruse de votre part pour vous faire recevoir tout de suite.

Webb Horton secouait négativement la tête...

— Alors, haletait Bella, c'est... c'est vrai ?

— Hélas !

Avec beaucoup d'amertume, mais avec un accent de réelle sincérité le « convict » libéré reprenait :

— Je n'ai pas oublié que vous avez toujours été très bonne pour moi, et que vous m'avez même caché pendant quelque temps afin que j'échappe à la police... Mais Harry voulait se débarrasser de moi... C'est lui qui m'a dénoncé...

» Oh ! ne dites pas non. Vous savez bien que c'est vrai ! Vous l'aimez, je le sais. Eh bien ! il ne faut plus l'aimer, car il n'en vaut vraiment pas la peine.

» Il vous trahit, comme il m'a trahi et comme il est prêt à trahir tout le monde. Car la trahison, il l'a dans la peau... Il la respire... Il la transpire...

» Et voilà pourquoi, autant pour me venger de lui que pour vous remercier de ce que vous avez fait pour moi, j'ai voulu vous prévenir... Voilà !

Bella, prête à pleurer, reprenait :

— Vous devez bien penser que vous me faites beaucoup, oui beaucoup, de peine.

— Quand un chirurgien veut sauver

un malade, poursuivait Horton, il y a des opérations, si douloureuses soient-elles, devant lesquelles il ne doit pas reculer. Eh bien ! moi, quitte à vous faire souffrir très fort, j'opère, car je ne veux pas que vous soyez la victime de ce chenapan capable de tout, de vous abandonner et même de vous assassiner.

— M'assassiner !

— Devant plusieurs témoins qui sont prêts à vous le répéter, il s'est écrié : « Bella, je m'en moque... J'ai trouvé mieux, cent fois mieux qu'elle, et si elle veut se cramponner... je ne serai pas long à la calmer ! ».

Et Webb Horton précisait :

— En disant cela, il a eu un geste qui en disait long.

— Harry ! Harry ! murmurait la tenancière en fermant à demi ses yeux pleins de larmes...

Et d'une voix qui commençait à se briser, elle demandait :

— Webb, comment avez-vous su tout cela ?

— Vous savez bien qu'autrefois, reprenait Horton, j'ai travaillé dans une agence de police privée.

— C'est juste !

— Je sais donc faire une enquête ! Aussi, dès que j'ai été remis en liberté, j'ai cherché à savoir ce que faisait Harry Moran et comment il se conduisait avec vous.

» Oh ! Cela ne m'a pas été bien difficile. Il ne se cache pas, je vous l'assure...

» Pendant que vous êtes ici en train de travailler, il fait la fête... et quelle fête ! »

— Avec des femmes ?

— Non, avec une femme. Ce qui est beaucoup plus grave.

— Et cette femme, quelle est-elle ?

— Je ne sais pas son nom.

— Vous l'avez vue avec lui ?

— Oui.

— A quelle heure ?

— Vers deux heures du matin.

— Où se trouvaient-ils ?

— A bord d'un yacht qui était

mouillé juste en face de la propriété de Billy Clifford.

— Et cette femme, comment est-elle?

— Très belle.

— Ne pourriez-vous pas me la décrire?

— Si, très bien. Elle est grande, élancée, distinguée, une bouche ironique et voluptueuse, des dents éblouissantes, des yeux tantôt de la couleur d'une émeraude claire, qui la rendent fascinante entre toutes, tantôt d'un gris d'acier qui, lorsqu'ils vous fixent, semblent vous poignarder.

— C'est elle! s'exclamait Bella, qui, au portrait que venait de lui en faire son interlocuteur, avait reconnu la fille du Diable.

Malgré tout, elle voulait douter encore.

— Peut-être, reprenait-elle, ne parlaient-ils pas d'amour?

— Si! accentuait Webb Horton.

— Vous les avez entendus?

— Pardonnez-moi si je vous fais encore de la peine...

— Parlez, au contraire, car je veux, oui, je veux tout savoir.

— Ils étaient à l'arrière du bateau, debout, près de la barre. Leurs paroles ne parvenaient pas jusqu'à moi, mais je les ai vus s'enlacer, s'embrasser...

— Assez! coupait miss Reister, qui n'en pouvait plus.

Webb s'écriait :

— J'ai eu tort... J'aurais mieux fait de me taire...

— Non! Non! martelait la jolie tenancière, bouleversée de jalousie. Vous avez eu raison de me prévenir...

Et, avec effort, elle questionnait :

— Où étiez-vous... pendant... pendant qu'ils s'embrassaient?

— Sur le pont du yacht, où j'avais réussi à me faufiler.

— Pourvu qu'ils ne vous aient pas aperçu!

— Non, j'étais caché derrière l'entrée des cabines...

— Et après... après? interrogeait àprement Bella Reister.

— Ils ont continué pendant un bon moment à se bécoter, à se raconter un tas de choses...

» Je vous assure qu'ils ne faisaient guère attention à l'incendie qui était en train de dévorer l'un des bâtiments de la propriété de Billy Clifford...

— Et puis ?

— Ils se sont dirigés vers l'entrée des cabines... Alors, je me suis vite caché derrière un banc qui s'appuyait à la cloison...

» Ils sont passés tout près de moi... sans se douter de ma présence... et ils sont descendus tous deux.

» Profitant de ce que les matelots étaient très occupés à regarder l'incendie, j'ai vite regagné le canot qui m'avait amené et qui était à l'ancre, à bâbord du yacht.

— La misérable ! grinçait Bella... que progressivement, savamment, Webb Horton avait si bien su transformer en furie...

» Elle qui se prétendait au-dessus de tout... Elle qui affirmait si haut son mépris de l'amour... et me reprochait encore de tout lui sacrifier ! Ah ! la menteuse... l'hypocrite !... C'était pour mieux cacher son jeu !

Et, tout en frappant son front avec ses petits poings crispés, elle scandait, à travers des sanglots :

— C'est à en devenir folle... folle !...

— Calmez-vous !

— Je le voudrais, je ne le pourrais pas ! Je savais... en effet... qu'Harry me trompait avec des filles de rien... J'en souffrais beaucoup, car je l'aime tant... Mais je lui pardonnais et je me consolais, car je me disais qu'il reviendrait toujours... Mais cette femme... cette femme !

— Je la connais !

— Pourtant, il n'y a pas deux ans qu'elle s'est révélée à nous. Et vous étiez déjà en prison.

Webb Horton que nulle objection ne paraissait embarrasser, répliquait d'un air entendu :

— Je l'avais connue avant et... ailleurs.

Comme si le doute commençait à l'envahir, Bella Reister reprenait :

— Jamais je ne l'aurais crue capable de...

Et tout en fixant dans les yeux son interlocuteur qui soutint son regard avec une placidité absolue, elle ajouta :

— C'est bien vrai, Horton, tout ce que vous m'avez raconté ?

— Vous avez donc oublié que je m'étais engagé à vous mettre sous les yeux la preuve irréfutable qu'Harry Moran vous trompait avec cette femme ?

— Oui.

— Voici, fit le convict libéré en remettant à la tenancière une photo de Vanda qui portait cette dédicace tracée d'une écriture large et bien féminine :

A mon Harry que j'adore.

Sa Vanda pour toujours.

Sans attendre cette fois que Bella lui demandât la moindre explication, Webb Horton reprenait :

— Ayant réussi à m'introduire chez Moran, j'ai trouvé cette photo sur son bureau, et puis ceci, dans sa chambre à coucher.

Et il présentait à miss Reister une médaille en or sur laquelle était gravée un aigle aux ailes déployées et qui, ainsi que celle que Robert de Langeais avait trouvée dans son parc, portait en exergue : *Mihi est imperare orbi universo.*

— Son fétiche ! s'écriait-elle. Je le reconnais, c'est lui, c'est bien lui ! Cette fois, j'en suis sûre, Webb Horton, vous m'avez dit la vérité.

Et secouée par un violent désespoir, elle s'écriait :

— Maintenant, il est bien perdu pour moi. Fatalement, cette femme sera la plus forte. Voilà donc pourquoi, lors de notre dernière entrevue, elle m'a parlé si durement. Et quand on pense que je ne puis même pas me venger !

— Pourquoi ? interrogeait Webb Horton.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XIII (suite)

La jolie tenancière

— Que voulez-vous, s'écriait Bella Reister, oui, que voulez-vous que je fasse contre une femme aussi puissante et qui, en une seconde, peut m'écraser ?...

— Qu'en savez-vous ?

— Si vous la connaissiez comme je la connais, vous sauriez, mon pauvre Horton, que rien ne peut lui résister !

— Ce n'est pas mon avis !

— En ce cas, moi, que puis-je contre elle ?

— Tout !

— Webb, vous dites cela pour me consoler.

— Je dis cela parce que je le pense en toute sincérité.

— Je ne puis vous croire...

— C'est pourtant la vérité.

Haineuse et déchaînée, Bella Reister s'écriait :

— Si je pouvais l'étrangler !

— Il y a mieux à faire ! affirmait

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Horton toujours avec la même tranquillité d'accent et d'attitude.

» Ma pauvre Bella, efforcez-vous de dompter un peu vos nerfs et de remettre un peu d'ordre dans votre cerveau...

— Vous ne pouvez pas vous imaginer combien je souffre !...

— Eh si !... Cependant, tâchez de m'écouter. Moi aussi, j'ai à me venger de cette femme... Plus tard, je vous expliquerai pourquoi et vous comprendrez !

— Pourquoi ne me le dites-vous pas tout de suite ?...

— Vous y tenez ?...

— Je le veux !...

— Eh bien ! voici... Je vous ai dit que j'avais connu la princesse Vanda, il y a quelques années. A ce moment, je n'étais pas encore un gangster. Mais ceci entre nous, n'est-ce pas ? Car mon secret, tout mon secret que je vous confie, je ne l'ai encore jamais révélé à personne.

— Vous pouvez avoir une entière confiance en moi.

— Je n'en ai jamais douté !...

La voix tremblante et le regard brûlant, Webb Horton poursuivait :

— J'étais riche, très riche, même... j'occupais dans une des plus grandes capitales d'Europe une situation officielle... Si je vous disais mon vrai nom, vous en seriez stupéfaite. Mais ça, je ne le puis pas. Car j'ai encore une famille... très en vue... même des plus en vue des Etats-Unis.

» J'étais marié à une femme que, jusqu'alors, j'avais sincèrement et tendrement aimée lorsqu'un jour la fatalité me mit sur la route de la princesse Vanda. Comme tant d'autres, elle m'a ensorcelé... Comme tant d'autres, elle m'a arraché à ma situation... à mon foyer, et lorsqu'elle m'a eu ruiné moralement et matériellement, elle m'a chassé de sa vie...

» Sous le coup d'une poursuite judiciaire, à la suite de faux que j'avais commis pour elle, je me suis réfugié à Chicago, et c'est ainsi que je suis devenu gangster.

« Bien que je ne fusse pas né bandit, j'ai réussi, et même si bien, que Moran, jaloux de mon succès, n'a pas hésité à se débarrasser de moi par les moyens que vous connaissez...

« Mais c'est à elle surtout, c'est à cette Vanda maudite que j'en veux le plus. Car c'est elle qui a brisé ma vie... A présent, Bella, vous savez pourquoi je veux me venger !

La tenancière des *Quatre-Diables*, que les révélations de Webb Horton avaient achevé de convaincre, interrogeait :

— Que pouvez-vous contre elle ?

— Tout !

— Qu'entendez-vous par ce mot : tout !

— D'abord la démasquer devant tous comme l'une des pires criminelles de tous les temps !

— Que me dites-vous là ?

— Je vous dis et je vous jure que cette femme a déjà sur la conscience cent fois plus de crimes qu'il n'en faut pour l'envoyer sur le fauteuil d'électrocution.

— Est-ce possible ?

— Je vous affirme avec non moins d'énergie que si vous ne vous débarrassez pas d'elle, et cela dans le plus bref délai, elle vous entraînera dans la plus effroyable aventure, à moins que, vous jugeant *indésirable*, soit qu'elle vous considère comme un obstacle à ses amours avec Harry Moran, soit qu'elle estime que vous en savez trop long sur son compte, elle n'adopte le parti de vous supprimer, ainsi qu'elle en a déjà fait disparaître tant d'autres !

— C'est donc le diable !

— Je crois plutôt que c'est sa fille. insinuait le gangster avec un étrange sourire.

— Alors, vous voulez la dénoncer à la police ?

— Sa condamnation à mort étant certaine, c'est le moyen le plus élégant de nous en débarrasser car de cette façon nous ne serons pas obligés de mettre la main à la pâte !

— Et vous avez besoin de moi pour cela ?

— Absolument.

— Que dois-je faire ?

— Me suivre et m'obéir aveuglément.

Bella hésitait encore. Webb Horton la saisissant par le poignet lui soufflait à l'oreille :

— Il est temps, il est grand temps d'agir... Je viens de vous prouver que j'étais bien renseigné... Eh bien ! je puis vous apprendre encore que, pas plus tard que cet après-midi, Harry Moran a fait transporter des bagages considérables sur le yacht de la princesse ; et lorsque je vous aurai dit que celle-ci a donné des ordres à son équipage pour une longue croisière vous tirerez forcément comme moi la conclusion qu'elle a bien l'intention de vous enlever votre ami sans espoir de retour...

Ce dernier argument emporta les dernières résistances de la tenancière. car elle s'écriait :

— Eh bien ! c'est entendu !... Nous nous vengerons ensemble !

Apaisée, du moins extérieurement, par la résolution qu'elle venait de prendre, Bella Reister déclarait d'un ton résolu :

— Dites-moi ce que je dois faire, je le ferai !

— Venez avec moi, se contentait de répondre l'ex-convict...

— Vous avez raison, Webb s'écriait Bella Reister.

» Cette femme est bien la *fille du Diable* !

XIV

L'architecte de la zone rouge

Vers la même heure quatre hommes étaient réunis dans le cabinet de travail de Tom Senett... Cette véritable escouade était composée du maître de la maison, de son beau père, de Météor et de Sessue Souwa.

Tous semblaient anxieux.

— Comme il tarde ! insinuait le détective américain.

» Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux...

— Je l'ai vu à l'œuvre, déclarait Lachesnaye. Il n'en était qu'à ses débuts et déjà il se débrouillait à merveille.

— Et maintenant donc ! appuyait Météor. Je crois que si par méprise le bon Dieu l'envoyait en enfer, il serait capable d'en sortir sans la moindre brûlure.

— C'est entendu, soulignait Tom Senett. Mais c'est égal, s'aventurer seul aux *Quatre-Diables* quand on n'y a encore jamais mis les pieds ! Je sais bien qu'il parle l'anglais aussi bien que sa langue maternelle, ce qui, grâce aux documents que j'ai pu lui fournir, lui a permis de composer un Webb Horton tout à fait remarquable. Mais n'empêche que je ne serai tout à fait tranquille que lorsqu'il sera de retour.

Sessue Souwa, qui observait un complet silence se contenta de hocher la tête en signe d'approbation.

— Il ne faut pas nous le dissimuler, poursuivait le détective américain, la bataille que nous menons est d'autant plus dure que l'enjeu en est d'une importance capitale. Je sais bien que nous ne manquerons ni de canons ni de munitions, et que notre général en chef est le plus grand stratège policier que nous puissions espérer ; mais reconnaissons que nos adversaires ont tout de même réussi leur coup, et je ne puis m'empêcher de frémir lorsque je songe à la lettre de menaces qu'ils ont adressée aujourd'hui à Billy Cliford.

— Mon cher Tom, déclarait Lachasnaye, je ne suis pas sans partager vos inquiétudes. Bien que j'aie une confiance illimitée dans notre cher et grand Chantecoq moi aussi je ne suis pas sans trembler au sujet de miss Cyprian et de M. de Langeais.

» Que nos adversaires, qui ne peuvent manquer d'être renseignés sur ce qui se passe de notre côté apprennent que nous nous préparons à les attaquer, et je me demande s'ils ne sont pas capables de mettre à exécution leur effroyable menace...

» Je ne voudrais pas sombrer dans le pessimisme, mais malgré moi je me rappelle l'un des derniers forfaits des gangsters...

— L'enlèvement de mistress Gowin, précisait Tom Senett.

— Il me semble que j'ai lu cela dans les journaux, faisait Météor. N'est-ce pas cette vieille dame riche que les gangsters avaient emmenée dans un pays perdu ?

— Non, rectifiait Tom Senett, Mrs Gowin était la jeune et charmante femme d'un des plus grands fabricants de conserves de Chicago. Atirée dans un guet-apens par un parti important de gangsters et enlevée par eux, elle avait été emmenée dans un lieu secret, plus que probablement dans cette fameuse « zone rouge » où miss Cyprian et M. de Langeais sont certainement prisonniers.

» Dès le lendemain, ils faisaient savoir au mari qu'ils ne lui rendraient sa femme que contre une rançon de cent mille dollars !

» Sam Gowin riposta, en offrant une prime du même chiffre à celui ou à ceux qui lui ramèneraient sa femme. Il espérait secouer ainsi l'inertie de la police officielle et provoquer en même temps d'efficaces interventions privées...

» Faux calcul !... Moins de douze heures après, il recevait, dans un petit colis apporté par un commissionnaire qui s'était empressé de déguerpir, l'une des mains fraîchement coupée de sa femme (1) A cet envoi était joint un billet ainsi conçu :

» Si vous ne cédez pas, demain ce sera la main gauche et après-demain la tête ! »

» Sam Gowin dut céder. Voilà pourquoi je me demande si les bandits dont la fille du Diable est devenue l'animatrice ne vont pas user de pareil procédé envers Billy Clifford.. et si demain..

Une voix s'élevait, lente et solennelle. C'était celle de Sessue Souwa, qui, immobile, le regard tendu vers une vision que seul il apercevait, murmurait, ou plutôt psalmodiait dans sa langue natale, une étrange incantation

(1) Authentique.

dont on n'aurait pu dire si elle était de magie ou de prière.

Tom Senett, Lachesnaye et Météor, impressionnés, le contemplaient en silence, lorsque la sonnette de la porte extérieure retentit. Le Japonais se tut aussitôt, tandis que Tom Senett et Lachesnaye s'exclamaient en même temps :

— Serait-ce lui, enfin ?

Quant à Météor, il était déjà dans le jardin. En quelques enjambées, il atteignait la porte et l'ouvrait toute grande.

Il se trouvait en face de Bella Reister et de Webb Horton, c'est-à-dire de... notre Chantecoq national.

Tom Senett le rejoignit... Le brave détective était radieux... non seulement parce qu'il était rassuré sur le sort de son collègue devenu si promptement et si fortement pour lui un incomparable ami, mais aussi parce que la présence à ses côtés de la tenancière des *Quatre-Diables*, qu'il avait immédiatement reconnue, lui démontrait que le célèbre limier avait accompli avec succès la mission délicate et périlleuse entre toutes qu'il s'était assignée.

Après avoir échangé une rapide et significative poignée de main, Chantecoq et Tom Senett, encadrant la jolie Bella, qu'en route le faux Webb Horton, dans l'auto de Tom Senett que conduisait son chauffeur, avait montée de plus en plus, et contre la fille du Diable, et contre son amant infidèle gagnaient le pavillon, suivis par Météor qui se disait :

— J'étais bien tranquille pour le patron... Je parie que s'il dégringolait du Ciel... il retomberait encore sur ses quatre pattes...

Tom Senett faisait entrer miss Reister dans son bureau. A sa vue, Lachesnaye et le Japonais se levèrent, rassurés et pleins d'espérance.

Ils allaient s'élancer vers Chantecoq, mais celui-ci, d'un coup d'œil aussi bref que significatif, leur imposait silence.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

**TROISIÈME PARTIE
LES BAS-FONDS DE CHICAGO**

XIV (suite)

• L'architecte de la zone rouge

Tous, comprenant qu'il était encore nécessaire, pour les besoins de la cause, que Chantecoq demeurât dans la peau du personnage qu'il incarnait pour l'instant, ne bronchèrent pas et se préparèrent à l'écouter :

— Miss Bella, attaquait le faux Horton, je vous ai promis tout à l'heure de vous donner le moyen de vous venger de la princesse Vanda... Je tiens mes engagements. Vous voyez ces messieurs... Je n'ai pas besoin de vous les présenter... Leurs noms ne feraient rien à l'affaire. Qu'il vous suffise de savoir qu'ils ont été chargés par le roi de l'Electricité, M. Billy Clifford, de retrouver la fille de ce dernier, qui a été enlevée par votre ami Harry Moran, sur l'instigation de la princesse Vanda...

» Si, grâce à vous, ces messieurs parviennent à la délivrer, il vous sera versé une somme de 10.000 dollars et

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

si, de plus, toujours grâce à vous, vous leur permettez d'atteindre la princesse, cette somme sera doublée.

» J'ajouterai qu'afin de vous éviter les représailles que les amis de la princesse pourraient exercer contre vous, tout a été préparé pour vous permettre de gagner en toute sécurité le pays que vous aurez choisi, pour y jouir en paix d'une fortune que vous aurez si justement et si honorablement gagnée.

» Je n'ajouterai qu'un mot, ma chère Bella : vous pouvez avoir autant confiance en ces messieurs qu'en moi !

La tenancière promena un regard circulaire sur les quatre personnages qui admiraient intérieurement la maestria avec laquelle Chantecoq conduisait cette si difficile opération. Fixant ses yeux sur le détective américain, elle reprit :

— Il me semble, monsieur, que je vous connais ou tout au moins que j'ai vu votre portrait quelque part.

— Dans les journaux peut-être ?

— Je ne saurais vous le dire, mais votre physionomie ne m'est pas inconnue. Attendez donc... Vous ne seriez pas Tom Senett ?

— En effet.

— Comment connaissez-vous Webb Horton ?

Chantecoq s'empressait de déclarer :

— J'ai connu Tom Senett quand j'étais un honnête homme ; et comme j'ai l'intention de le redevenir dès que je le pourrai, en sortant de prison je lui ai demandé son appui. Il m'a demandé de l'aider à retrouver miss Clifford. J'ai accepté. Voilà !

Le grand limier avait prononcé ces paroles avec tant de naturel que la pauvre Bella, qui était d'autant moins de taille à lutter avec lui qu'elle se concentrait entièrement sur sa déception amoureuse s'écriait avec conviction :

— Maintenant, je comprends bien des choses...

Et elle ajoutait :

— En quoi, messieurs, puis-je vous être utile ?

Chantecoq, qui tenait, sans en

avoir l'air, à mettre avant tout ses amis au courant de ce qui s'était passé aux *Quatre-Diables*, se hâtait d'intervenir :

— Messieurs, déclarait-il, je dois vous dire que je n'ai rien caché à miss Bella Reister et que, par conséquent, elle n'ignore pas que c'est Harry Moran qui, pour le compte de la princesse Vanda, a enlevé miss Cyprian Clifford ainsi que M. de Langeais.

» Je lui ai dit également que vous étiez convaincus que c'était dans la zone rouge qu'il avait emmené ses deux otages.

— C'est aussi mon avis, abondait la jolie tenancière avec une complaisance de bonne augure.

— Nous avons pensé, faisait à son tour Tom Senett, que vous pourriez nous donner d'utiles renseignements sur l'endroit précis où sont enfermés les deux otages.

— Mieux encore, déployait Bella avec fermeté, je puis vous y conduire !

— Quand cela ?

— Ce soir même, si vous le voulez !

Et, se tournant vers Webb Horton, elle lui disait :

— Vous connaissez White House ?

— White House...

— C'est une maison située à l'est de la zone.

Bluffant splendidement, Chantecoq affirmait :

— Je m'y rendrais les yeux fermés.

Bella, qui faisait mieux que manger le morceau, mais le dévorait à pleines dents, poursuivait :

— L'architecte, Pat Peterson, qui l'a construite est le même que celui qui a fait les plans et dirigé les travaux des *Quatre-Diables*.

» Pat Paterson est très amoureux de moi. Il me fait, depuis longtemps, une cour assidue.

» Je lui ai toujours résisté. Car j'aimais Harry Moran et je lui étais fidèle. Mais j'ai profité du penchant que l'architecte avait pour moi pour le faire parler.

» Cette White House, que je n'ai jamais vue que du dehors, m'intriguait

d'autant plus que jamais Harry ne m'avait permis d'y entrer.

— Parbleu, soulignait Chantecoq.

— Maintenant, sursautait Bella, je comprends. C'est là qu'il donne rendez-vous à sa maîtresse. C'est là que la princesse Vanda vient le retrouver.

— Cela me semble fort vraisemblable ! appuyait le limier.

— Peut-être y sont-ils en ce moment ? s'exaltait la tenancière.

— Après tout, c'est fort possible !

Et, transportée de fureur, de jalousie, Bella s'écriait :

— Ah ! les tuer tous les deux, les tuer de mes mains !

— Il y a mieux à faire pour vous, conseillait Tom Senett.

— C'est ce que je lui ai déjà fait observer, soulignait le faux Webb Horton.

Et il ajoutait :

— Vous nous disiez, ma chère Bella...

— Ah ! je ne sais plus ! haletait l'amante éperdue. Quand je songe à cette femme, il me semble que je deviens folle, que ma tête va éclater !

— Calmez-vous, miss Reister, conseillait Lachesnaye avec l'autorité que lui donnait son âge, tandis que Météor, incapable de suivre la conversation qui se tenait en anglais, se penchait à l'oreille de Sessue Souya et lui demandait :

— Est-ce que ça va ?

— Oui ! répliqua le Nippon, dont les yeux, depuis un instant, brillaient d'une flamme d'impatience et mystique espérance.

La tenancière se ressaisissant, poursuivait :

— Maintenant, je me souviens. Oui. J'ai appris par Peterson que White House communiquait par un passage secret avec une autre maison de la zone rouge appelée *Big Bench* où Harry Moran se rend chaque jour.

» Je ne sais pas où en est l'entrée, car Peterson ne me l'a pas dit. Mais ce que je sais, et cela vous intéressera certainement beaucoup plus, c'est que dans la cave de *Big Bench* il existe des prisons où l'on accède également par un

passage connu seulement de quelques-uns, et que c'est là que sont enfermés certainement ceux que vous voulez délivrer.

— En admettant, reprenait Chantecoq, que nous puissions pénétrer par le passage secret de White House aux cachots de la Big Bench, pourrions-nous, à nous cinq, délivrer les prisonniers ?

— Certainement, répliquait miss Reister avec assurance. Car, la nuit, il n'y a que le secrétaire d'Harry Moran qui couche à *Big Bench*, et comme il est seul avec Peterson, à connaître le secret du mécanisme qui donne accès aux prisons, toute autre surveillance est donc considérée comme parfaitement superflue.

» Ces détails, je les tiens toujours de mon architecte et je suis certaine qu'il m'a dit la vérité. D'ailleurs, un jour qu'il était en verve de confidences, il m'a montré les plans des deux maisons et du souterrain. Il en était même très fier. Et il me disait : « A moins d'être initié, je défie qui que ce soit de pénétrer dans ces cachots, et quand bien même quelqu'un réussirait-il à s'y faufiler, il suffirait à Karl Eissen — c'est le secrétaire d'Harry, — d'appuyer sur un bouton électrique, pour que toutes les grilles soient traversées par un courant capable de tuer un bœuf ou un cheval. »

— Voilà qui est moins rassurant, ponctuait Tom Senett.

— Et la *White House* ? interrogeait Chantecoq, comment est-elle gardée la nuit ?

— Par un veilleur nommé Eric Sawers, répliquait Bella. Mais vous n'avez pas à vous en inquiéter. J'en fais mon affaire.

— Donc, miss Reister, concluait Tom Senett, si nous connaissions le double secret du passage souterrain et du mécanisme grâce auquel on accède aux prisons, vous pensez qu'il nous serait possible d'enlever les prisonniers ?

— Oui, si Peterson consentait à nous guider.

— Je crois, ma chère Bella, insinuait Chantecoq, que si vous lui demandiez de nous rendre ce service, il ne pourrait pas vous le refuser.

— Je puis aller chez lui, proposait Bella.

— Pourquoi, insinuait Chantecoq, ne lui téléphoneriez-vous pas de vous rejoindre ici ?

— Webb Horton a raison, appuyait Tom Senett. Surtout n'allez pas croire que nous redoutions que vous nous faussiez compagnie.

— Je n'en ai, en effet, aucune envie.

— C'est simplement pour gagner du temps.

— Après tout, pourquoi pas ? faisait la patronne des *Quatre Diables*, qui semblait aussi pressée d'aboutir que ses interlocuteurs.

Vite le détective américain recherchait dans un annuaire le numéro de l'architecte et le réclamait aussitôt au téléphone. Quelques secondes après Pat Peterson était à l'autre bout du fil.

Immédiatement le détective américain passait l'appareil à la jeune femme, qui lançait :

— Hello... c'est vous... Pat ? Ici Bella Reister.

Une exclamation de surprise joyeuse retentit à ses oreilles.

Bella poursuivait :

— Il vient de se passer un événement très grave... et j'ai besoin de vos conseils et de vos appuis.

— All right, répliquait Peterson avec une conviction joyeuse.

— Je suis en ce moment chez des amis, 709 East Chestneet Street. Pouvez-vous venir m'y retrouver ? Hello... oui, tout de suite... tout de suite... Merci. Oui, oui, je vous le promets, je vous attends !

Tout en raccrochant le récepteur, Bella annonçait à ceux qu'elle venait d'appeler ses amis :

— Pat Peterson sera ici dans une heure. Il habite, en effet, un quartier très éloigné.

Et elle ajouta avec un accent de mélancolie :

— C'est vraiment un très bon garçon !

Tom Senett, qui, ainsi que tous ses compagnons, ne pouvait que se féliciter de la tournure que prenaient les événements et admirer la façon dont Chantecoq les avait conduits, proposait à Bella Reister :

— Après toutes ces émotions, il serait bon de vous reconforter.

— Sans compter, surenchérissait Chantecoq, que plus que jamais vous allez avoir besoin de toutes vos forces.

Tom Senett reprenait :

— Quand vous êtes arrivée, nous allions nous mettre à table. Acceptez d'être des nôtres !

— Je ferai ce que vous voudrez, acceptait Bella.

— Un instant, vous permettez... je reviens...

Le détective américain s'en allait, en quelques mots, mettre sa femme au courant de la situation.

— Vous ne pouvez, lui disait-il, vous asseoir à la même table que cette femme... et comme nous ne pouvons pas la laisser seule, je suis obligé de vous demander, ainsi que vous dites en France, de « faire la dinette » avec les enfants...

Mistress Senett était trop intelligente et trop fille et femme de détective pour ne pas abonder immédiatement dans le sens de son mari. Aussi reprenait-elle avec cette grâce enjouée qui n'était pas le moindre de ses charmes :

— Bon appétit, quand même !

Et tout en enveloppant son cher Tom d'un regard de caressante affection, elle lui dit :

— Je lis dans vos yeux que tout va bien...

— J'espère que d'ici peu tout ira mieux encore...

— Bravo !

Et sans attendre les félicitations que sa femme se préparait à lui adresser, Tom Senett s'écriait :

— Votre père avait raison ! Chantecoq est notre maître à tous ! Quel homme, ou plutôt quel super-homme !

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XIV (suite)

L'architecte de la zone rouge

Vite, Tom Senett s'en fut retrouver ses amis. Quelques instants après, Bella, Chantecoq et Tom Senett, auxquels Lachesnaye, Météor et Sessue Souwa faisaient vis-à-vis, s'asseyaient, dans le living-room, devant une table bien garnie.

Chantecoq, que sa capiteuse Américaine continuait à prendre plus que jamais pour Webb Horton, se montrait « aux petits soins » pour elle.

Bella, qui d'abord touchait à peine aux mets qu'on lui présentait, mais avait bu tout d'un trait une coupe d'excellent champagne — authentique, celui-là — que Tom Senett s'était empressé de remplir une seconde fois. Bientôt, sous l'action toujours si directe de ce vin généreux, elle sentait ses forces factices et ses nerfs tendus à l'excès faire place à une énergie

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

basée non plus sur une indignation déchainée, mais sur une volonté raisonnée, beaucoup moins de vengeance implacable que de changement d'existence, ou plutôt de libération définitive.

Il se produisait, en effet, dans l'esprit de cette femme qui n'était pas née mauvaise, mais que le fâcheux handicap d'une naissance hasardeuse, le manque total de toute éducation première et son goût très vif pour le plaisir avaient lancée dans une existence ultra-aventureuse, un revirement aussi rapide qu'inattendu.

Il était dû à plusieurs raisons.

D'abord, la trahison d'Harry Moran qui, après l'avoir exacerbée au suprême désir, lui inspirait maintenant beaucoup plus de dégoût que de colère.

Certes, elle éprouvait encore une âpre satisfaction à se dire qu'en livrant la fille du Diable et Harry Moran à la justice, elle ne leur ferait subir que le juste châtiment de leur conduite à son égard... Mais ce n'était pas ce sentiment qui dominait en elle. Elle l'avait même, inconsciemment, relégué au deuxième plan.

Ce qui l'intéressait surtout, ce qui avait achevé de la décider à lier une partie aussi étroite avec ceux qui l'entouraient, c'était la perspective de la vie nouvelle qu'ils avaient fait miroiter à ses yeux.

Combien de fois déjà ne s'était-elle pas laissée aller au rêve de se retirer avec celui qui était alors son cher Harry, dans un beau pays tranquille, au bord de la mer, en Californie, où elle aurait, ainsi, loin des agitations de ce trépidant *Chicagissimo*, de la tutelle tyrannique de la princesse Vanda et de la brutalité grossière de ses clients les gangsters.

Mais chaque fois qu'elle avait confié ses rêves à son amant, celui-ci lui avait répondu en haussant les épaules :

— Tu es folle ! Nous n'avons pas encore l'âge de prendre notre retraite !

Elle était restée rivée à sa chaîne.

Et voilà que tout à coup elle pou-

vait du jour au lendemain réaliser son plus cher désir. Or elle n'avait même pas à redouter de partir seule. Peterson était là, prêt à la suivre où elle irait. Elle en était sûre. Il le lui avait affirmé plus de cent fois.

A l'empressement qu'il mettait à accourir à son appel, à sa voix qui, quelques instants auparavant, frémissait encore dans le téléphone, elle avait compris qu'il lui appartenait, corps et âme, qu'elle aurait tout ce qu'elle voudrait, qu'il l'aimait, enfin, suivant l'expression si commune, mais si puissante qu'il l'aimait « grand comme le monde ».

Après tout, ce Peterson était pour elle mieux qu'un pis aller, c'était une solution. Jusqu'à ce jour, il ne lui avait inspiré que de la sympathie; mais, tout à coup, au choc des événements qui l'avaient bouleversée, il lui apparaissait tout différent de ce qu'elle l'avait vu jusqu'alors.

Non seulement elle rendait hommage à son intelligence, à sa valeur professionnelle, à son activité, à sa puissance de travailleur; mais elle en arrivait même à le trouver fort bel homme, moins beau sans doute qu'Harry, mais plus distingué, plus élégant, et elle se complaisait à ces pensées qui, sans qu'elle s'en rendit compte, commençaient à assainir son cœur et sa raison.

Bella Reister était en train de devenir une autre femme.

Tel était le véritable miracle que, grâce à son habilité, à son tact, et surtout à sa psychologie si profonde, Chantecoq avait opéré... et il était si radical, qu'à la fin du repas, si la jolie tenancière n'avait pas encore retrouvé toute sa belle humeur, elle n'en souriait pas moins fort agréablement à ses voisins, avec lesquels, de plus en plus, elle apparaissait en parfaite communauté d'idées et d'espérances.

Au dehors, le roulement d'une auto, puis son arrêt brusque devant l'entrée et enfin un claquement de portière annonçant l'arrivée de Peterson. C'était

lui, en effet. Tom Senett, qui avait tenu à lui ouvrir lui-même, le guidait jusqu'à son cabinet de travail et lui disait simplement :

— Je vais prévenir miss Reister que vous êtes là.

Un peu inquiet, car il avait reconnu le détective privé avant même que celui-ci se présentât à lui, l'architecte se demandait :

— Qu'est-il donc arrivé à miss Bella !

— Elle va vous le dire elle-même, répliquait Tom.

— Je crains qu'elle ne soit en danger, exprimait Peterson.

— Pas ici à coup sûr.

— Mais ailleurs ?

Comme Tom Senett gardait le silence et qu'il remarquait que le visage de son interlocuteur se contractait d'une violente angoisse, le détective privé lui disait sur un ton de bonne humeur engageante :

— Ne vous inquiétez pas ainsi, je suis certain qu'après votre entretien avec miss Reister, tout s'arrangera à merveille.

— Oui, si cela ne dépend que de moi, accentuait fortement Peterson.

— Précisément, c'est le cas, reprenait Tom Senett.

Et, tout en donnant bien à chaque mot leur valeur, il martela :

— Dites-vous, monsieur, que l'avenir et le bonheur de miss Reister sont entre vos mains !

— Oh ! alors, monsieur, ils sont assurés ! s'écriait avec flamme l'architecte de la « Zone Rouge ».

Lorsque deux minutes après, Bella le rejoignit, il était, grâce à la façon dont Tom Senett avait préparé le terrain, dans un état de réceptivité des plus favorables.

Bella le comprit aussitôt et elle en conçut une plus vive espérance.

— Mon cher Pat, attaqua miss Reister, le moment est venu pour moi de faire appel à votre dévouement, et pour vous, de me prouver qu'il est sincère.

— Comment pouvez-vous douter de moi !...

— Je sais combien vous m'aimez !

— Encore plus que vous ne le pensez !

— Avant d'aborder le point principal de notre entretien, je voudrais vous poser une question.

» Je viens d'avoir les preuves que Harry Moran me trompait avec une pseudo-princesse et qu'il se préparait même à partir avec elle. Cela a achevé de briser en moi ce qui m'attachait à lui. Je suis libre, entièrement libre de moi ! Si je vous demandais de tout quitter pour me suivre, loin, loin d'ici, accepteriez-vous ?

Peterson répondait sans la moindre hésitation :

— En doutez-vous un seul instant, Bella ! Mais je vous suivrai à l'autre bout du monde !

Et il s'écriait avec enthousiasme :

— Quand partons-nous ?

— Attendez ! s'excusait la jeune femme.

» Et si je vous demandais de partager mon existence difficile, incertaine, dangereuse...

— Ce serait avec bonheur !

— Et si je vous demandais de m'épouser ?...

— J'accepterais avec enthousiasme...

— Pourtant, vous connaissez mon passé...

Le jeune architecte, qui était un homme d'une autre époque, s'écriait avec la flamme d'un héros romantique échappé d'un roman du père Dumas :

— Bella, je ne vous connais qu'à partir de ce moment !

— Merci ! répliquait Bella.

Et elle tendit la main à cette bonne pâte de... Pat qui la prit dans les siennes et effleura tendrement son front d'un premier baiser, tremblant, timide, comme s'il avait devant lui la plus pure des jeunes filles, la plus chaste des fiancées...

Réellement émue par sa touchante candeur, Bella sentit s'éveiller en elle

une sentimentalité que, jusqu'alors, elle avait totalement ignorée...

— Mon ami, reprenait-elle, maintenant, que je vous ai éprouvé, je tiens à vous déclarer, au contraire, que nous pourrons vivre heureux, très tranquilles, en un joli coin de Californie... à Hollywood, par exemple... où vous pourrez ouvrir un office d'architecte. Je dois vous dire aussi que nous n'aurons aucun souci d'argent, puisque...

— Ne m'en dites pas davantage. Car je sens que je vais devenir fou de bonheur...

— Ce bonheur, mon ami, reprenait la jolie tenancière, il s'agit maintenant de le conquérir.

— Alors, il est conquis !

— Ne vous engagez pas ainsi sans savoir, recommandait Bella.

— Alors, dites-moi vite ce que j'ai à faire...

— Nous aider à délivrer deux otages qu'Harry Moran a enlevés sur les instigations d'une femme dont il est l'amant et qui se trouvent en ce moment dans la prison de *Big-Bench* !

Cette révélation ne parut nullement effrayer ce digne Pat...

En effet, sans avoir bronché, ni sourcillé, il répliquait avec un petit sourire entendu :

— Ce n'est que cela ?

— Vous trouvez que c'est peu !...

— Oui.

— Vous n'ignorez pas cependant que nous allons nous trouver en face d'adversaires entre tous redoutables.

— Ils ne me font pas peur...

— Vous acceptez donc de guider ceux qui ont résolu de sauver les prisonniers de Moran ?...

— J'accepte.

— De leur indiquer l'entrée du passage secret qui relie la White House à la *Big-Bench* ?

— Oui.

— De leur ouvrir les grilles des cachots de pénitence où sont enfermés les otages ?

— Oui...

— Eh bien ! mon cher, mon bon, mon excellent Pat, triomphait la jolie tenancière, dès demain, si vous le voulez, je serai votre femme !

Débordant d'allégresse, l'architecte la saisissait dans ses bras... et lui donnait cette fois un baiser beaucoup moins « à la fleur d'oranger » que le précédent... Mais Bella s'arrachait à son étreinte, en disant :

— Je vais tout de suite prévenir ces messieurs !

Vite, elle se rendait dans le living room où tous attendaient avec une compréhensible impatience la décision de l'architecte.

D'un air triomphant, la patronne des *Quatre-Diables* annonçait :

— Ainsi que je le prévoyais, Pat consent à tout.

— Alors, allez vite le chercher, invitait Tom Senett.

Bella ne fit qu'un bond dans le studio du détective. Tirant son « fiancé » par le bras, tout en l'encourageant de petits noms d'amitié, elle l'emmenait ainsi dans le living room, et présentait :

— M. Pat Peterson, architecte, M. Tom Senett, M. son beau-père, un vieil ami Webb Horton, M. Météor, M. Sessue Souwa, secrétaire de Billy Clifford, le roi de l'Electricité dont nous allons précisément délivrer la fille ainsi qu'un jeune savant français.

Pat saluait à droite, à gauche, distribuait au hasard des sourires. En réalité il ne voyait ni n'entendait personne. Il n'avait d'yeux et d'oreilles que pour sa Bella tant désirée et qu'il avait pendant si longtemps désespéré d'attendrir.

Pour Pat, en dehors de Bella, rien n'existait. Pat était ensorcelé, et Pat n'avait plus d'autre volonté que celle de son enchanteresse.

Mais la sonnerie de la porte d'entrée retentissait, stridente et prolongée.

— Qui cela peut-il bien être ? se demandait Tom Senett, car il n'attendait aucune visite.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XV

Les trois détectives

Après s'être tue pendant quelques secondes, la sonnerie reprenait avec insistance.

— Je vais voir, faisait le détective américain.

Mais, comme toujours, prompt comme l'éclair, Météor s'était déjà précipité au dehors.

Lorsqu'il ouvrit le portail, une exclamation lui échappa. Billy Clifford et mistress Warbury se dressaient devant lui.

Mistress Warbury, qui donnait tous les signes extérieurs d'un violent bouleversement, s'écriait en français :

— Ils sont là ?

— Oui, répliquait Météor.

Et après avoir donné l'ordre d'attendre au chauffeur d'une puissante limousine qui était arrêtée au bord du trottoir, elle pénétrait, en coup de vent, dans le jardin, suivie par le roi de

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

l'Electricité qui paraissait non moins ému qu'elle.

Météor les faisait entrer immédiatement dans le living room. Leur apparition inattendue produisit une forte impression sur l'assistance.

Tout de suite le milliardaire attaquait :

— La fille du Diable s'est encore manifestée à nous. Mais cette fois par téléphone. Elle m'a prévenu qu'elle me donnait jusqu'à ce soir minuit pour lui céder. Sinon...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Mrs Warbury achevait :

— Sinon elle les fera mourir tous les deux !

Consultant sa montre, Chantecoq déclarait avec ce calme inaltérable qui ne l'abandonnait jamais, même dans les situations les plus tragiques :

— Il est 20 heures, nous avons le temps.

Billy Clifford et la brave Cora, qui n'avaient pas reconnu le grand détective, le regardaient avec stupéfaction, se demandant :

— Qu'est-ce que cet individu, aux allures plutôt peu rassurantes, et qui semble parler ici en maître ?

Tandis que Météor se rapprochait d'eux et leur glissait tour à tour quelques mots à l'oreille, Tom Senett s'écriait :

— Monsieur Clifford, je crois que je puis vous affirmer qu'avant minuit nous aurons délivré miss Cyprian et M. de Langeais. N'est-ce pas, Webb Horton ?

— C'est ce que j'allais déclarer ! appuyait le limier et, si vous le voulez bien, voilà comment nous allons procéder.

La sonnerie retentissait encore.

— Allons bon ! s'exclamait Tom Senett. Qu'est-ce qui carillonne encore ? C'est... insupportable, on ne peut pas travailler.

Et, retenant Météor prêt à s'élancer, le détective américain ajoutait :

— Avant d'ouvrir, assurons-nous des visiteurs. Qui sait si ce n'est pas la fille

du Diable qui nous envoie quelques-uns de ses démons ?

Tout en tâtant la crosse du browning qui gisait au fond de l'une de ses poches, Tom Senett gagnait rapidement le jardin. Mais, au lieu de se diriger vers la porte, il se faufila dans un petit kiosque vitré d'où il pouvait, sans risquer d'être aperçu, plonger dans la rue un regard en *coup de sonde*.

Aussitôt, il eut un geste de colère. Il venait de reconnaître, se profilant sur le trottoir, la silhouette de William Drury.

Un peu en arrière de lui, plusieurs détectives qui semblaient n'attendre qu'un signe de lui pour faire irruption dans la propriété.

— Il ne manquait plus que ça, se dit Tom Senett. Et j'ai bien peur que Drury n'ait découvert la piste de Chantecoq.

Mais il était à la fois trop intelligent et trop beau joueur pour ne pas comprendre instantanément qu'en fermant ou en cherchant à fermer sa porte au chef de la police, c'était justifier les soupçons de ce dernier.

Mieux valait donc risquer la partie, et sans retard. Aussi s'en fut-il ouvrir au redoutable visiteur qui, en le voyant, s'écriait :

— Vous ! tant mieux ! je craignais que vous ne fussiez absent.

— Entrez donc, invitait courtoisement le détective privé.

William Drury se retourna pour dire à ses inspecteurs :

— Attendez-moi là !

Puis revenant vers Tom Senett qui le faisait pénétrer dans le jardin, il lui disait :

— Vous vous doutez certainement pourquoi je suis venu.

— Chantecoq ? répondit Tom, qui jugeait plus sage de ne pas chercher à jouer au plus malin avec un tel partenaire.

— Oui, Chantecoq, répétait le chef de la police.

— Il n'est pas ici !

Désignant la maison dont la fenêtre

était éclairée, William Drury, reprenait d'un ton ironique :

— Non, mais il est là-bas !

— En ce cas, veuillez me suivre, invitait le détective privé. Car j'ai hâte de vous prouver le contraire.

Sans rien répondre, Drury emboîta le pas à Tom Senett, qui l'introduisit aussitôt dans le living room. A sa vue, Chantecoq ne broncha pas... Cependant, il ne put s'empêcher de grommeler intérieurement :

— La peste soit d'un policier qui se met toujours en travers des honnêtes gens quand ceux-ci veulent en finir avec des canailles... Mais attends un peu, toi... Si tu viens nous mettre des bâtons dans les roues, prends garde que je ne te les casse sur le dos !...

Avec un sang-froid parfait, Tom Senett présentait :

— M. William Drury, chef de la police de Chicago... Monsieur Billy Clifford, M. Sessue Souwa, secrétaire de monsieur...

Drury, dont le regard, dès son entrée, s'était fixé sur le prétendu Webb Horton, brusquement s'avancait vers lui et, tout en lui mettant la main sur l'épaule, sans violence, et même presque amicalement, lui disait :

— Bonsoir, cher monsieur Chantecoq. Ça va bien depuis que vous nous avez faussé compagnie ?

Jugeant que toute contradiction de sa part serait inutile et même compromettante, notre ami répliquait du ton cordial d'un beau joueur, qui n'estime nullement qu'il a perdu la partie :

— Et vous, cher M. William Drury ?

— Il y a erreur, intervenait Bella Reister... Ce monsieur ne s'appelle pas Chantecoq, mais Webb Horton...

— Non ! mademoiselle, répliquait le chef de la police, avec courtoisie mais avec fermeté, et j'en suis d'autant plus sûr que, pas plus tard que la nuit dernière, Webb Horton s'est fait arrêter au moment où il cambriolait une bijouterie...

— Alors ?... pâlisait la tenancière.

— Ne cherchez pas à comprendre !

lui murmurait Tom Senett, tout va très bien pour vous. Et surtout, quoi qu'il arrive, gardez le silence !

Instinctivement, la jolie fille se rapprocha de son cher Pat, qui, trop pris par elle pour s'occuper des autres, avait recouvré son sang-froid et même son sourire.

— Mon cher monsieur Chantecocq, reprenait William Drury avec une amabilité dangereuse, à mon vif regret je suis obligé de vous arrêter de nouveau.

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! ponctuait le détective français, que cette mesure ne semblait nullement inquiéter.

— J'ai ordre aussi de m'assurer de la personne de MM. Tom Senett, Sessue Souwa et du Français Météor, et je vous prie, messieurs, de bien vouloir me suivre.

— Et moi, m'arrêtez-vous aussi ? intervenait Billy Clifford en marchant droit sur le chef de la police.

— Je n'ai pas d'ordre à votre sujet, ripostait ce dernier.

— Pourtant, je le déclare hautement, je suis tout autant que personne le complice de M. Chantecocq, et je ne vois pas pourquoi je bénéficierais d'une mesure de faveur.

— Je vous répète que je n'ai pas d'ordre.

— Et moi, insistait le père de Cyprian, je vous préviens que je vais immédiatement téléphoner à mon ami le président Hoover pour lui demander de quel droit sa police, au lieu de rechercher les gredins qui ont voulu m'assassiner, s'acharne à persécuter tous ceux qui ont pris ma défense contre les gangsters de Chicago, courageusement, héroïquement...

— Téléphonez ! monsieur, répliquait sèchement William Drury. J'ai conscience de faire tout mon devoir.

— Vous le croyez de très bonne foi, intervenait Chantecocq, mais vous vous trompez, et je vous le dis carrément. C'est vous qui avez tort et c'est M. Billy Clifford qui a raison.

— En attendant, s'énervait le chef de la police, veuillez me suivre de bon gré... sinon...

— Sinon quoi ?

— J'ai là dans la rue dix inspecteurs qui n'attendent qu'un signe de moi pour s'assurer de vos personnes et je suppose, monsieur Chantecocq, que vous n'avez pas l'intention d'engager avec les représentants de la police américaine une lutte à main armée.

— En effet, nous ne sommes pas des « gangsters ».

— Malheureusement pour nous, grommelait Tom Senett qui commençait à se monter.

— Finissons-en ! imposait Drury tout à fait en colère.

Toujours calme, mais avec une intensité d'accent qui fit passer un frisson parmi tous les assistants, Chantecocq reprenait :

— Savez-vous, monsieur le chef de la police, que vous allez être cause que cette nuit deux innocents vont mourir ?

— Quel est ce nouveau bluff ?

Sans relever cette injurieuse exclamation, Chantecocq, imperturbablement, poursuivait :

— Savez-vous qu'en ce moment, la fille de Billy Clifford, et l'un de mes compatriotes, l'un des plus grands savants de son temps, sont à la « Zone Rouge » prisonniers des « gangsters », et que ceux-ci menacent M. Billy Clifford, s'il ne cède pas à leurs injonctions — et il ne le peut pas — de les faire périr dans les plus affreux supplices ?

Dans un silence profond, le grand détective français prononçait :

— Vous l'ignoriez, monsieur William Drury ; je vous l'apprends. Et c'est le moment où nous avons trouvé le moyen de les délivrer que vous choisissez pour nous enfermer entre quatre murs ou plutôt derrière les grilles de l'une de vos confortables prisons et peut-être, sans doute, avec les bandits et escrocs qui ont eu la gentillesse de se laisser arrêter par vos détectives.

» Eh bien! monsieur le chef de la police, je vous le dis tout net; rien, vous m'entendez, rien, pas même vous, ne nous empêchera d'accomplir l'œuvre de délivrance à laquelle nous nous sommes voués.

» Nous ne vous céderons ni de gré, ni de force... C'est vous qui, au contraire, allez nous suivre, et cela, sans que nous soyons obligés d'user envers vous de la moindre mesure coercitive. Car vous êtes un trop honnête homme pour ne pas vous unir à ceux qui mènent le bon combat, contre tous ceux, quels qu'ils soient, petits ou grands, qui ont déclaré la guerre à l'humanité.

» Non, vous ne voudrez pas que tous les honnêtes gens d'Amérique, et Dieu sait s'il y en a! vous jettent à la face que vous avez, vous aussi, obéi servilement aux ordres de politiciens sans scrupules et toujours prêts à sacrifier à leurs appétits les intérêts et même l'existence de leur concitoyens!...

» Je n'ajouterai qu'un mot, qui, je l'espère, achèvera de vous décider et de vous convaincre.

» Ce soir, nous sommes à même de vous donner le moyen, non seulement de sauver deux existences sacrées entre toutes, mais encore de pénétrer au cœur même de la « Zone Rouge », d'y rassembler d'importantes individualités et de précieux documents.

» Pour cette expédition, dont, à votre choix, nous sommes prêts à assumer toutes les responsabilités et à vous en laisser toute la gloire, nous pouvons ou nous pouvons encore nous passer de vous.

» Mais, pour votre honneur, pour celui de la police, que dis-je? pour celui des Etats-Unis, il faut que vous en soyez, William Drury.

» Et tenez, voyez jusqu'où je vais, tant je tiens à abaisser vos scrupules. Je m'engage sur l'honneur, aussitôt que miss Cyprian et M. de Langeais auront été libérés et mis en sûreté, à me constituer prisonnier entre vos mains!

» J'attends votre verdict!

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XV (suite)

Les trois détectives

William Drury, très pâle, questionnait :

— Etes-vous sûr que ce sont les « gangsters » qui ont enlevé miss Clifford et M. de Langeais ?

— Absolument, répliquait Chantecoq. Je suis même que votre vieille connaissance O'Donnell fait partie de la même bande.

Avec le même flegme, le chef de la police de Chicago poursuivait :

— Etes-vous non moins certain qu'ils ont emmené leurs prisonniers à la « Zone Rouge » ?

— Parfaitement...

— Et avez-vous vraiment les moyens de pénétrer dans leur repaire ?

— Nous les avons...

Désignant la tenancière et l'architecte qui, non sans anxiété, attendaient la fin de cette scène, Chantecoq ajoutait :

— Grâce à eux !...

William Drury se taisait. Son silence

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

semblait cette fois de meilleure augure. En vérité, s'il n'eût écouté que sa propre inspiration, il ne se fût pas contenté de laisser à Chantecoq sa liberté... Il lui eût certainement offert son concours. Car, ainsi que nous l'avons déjà dit, le chef de la police de Chicago était à la fois un homme très brave et un très brave homme.

Mais il n'était pas son maître... Avant tout, il dépendait d'un chef supérieur, qui, loin de lui laisser les mains libres, lui avait donné, tout récemment encore, pour directives de ne pas s'attirer d'histoire avec les « gangsters » et de continuer à fermer les yeux sur leurs agissements, tant qu'il ne recevrait pas de lui l'ordre d'en finir avec eux. Etant donné les influences politiques et autres en jeu, cet ordre serait-il jamais donné ? William Drury était en droit d'en douter.

Jamais encore les amis politiques des bootleggers et de tous les bandits affiliés à cette secte si puissante ne s'étaient montrés plus arrogants et plus exigeants envers les pouvoirs publics, ce qui démontrait nettement que les « gangsters » de Chicago avaient en leur possession de tels moyens de pression, on pouvait même dire de coercition, qu'il eût été certainement périlleux pour l'autorité de chercher à faire cesser leur permanent chantage.

Mais pour William Drury le fait se compliquait encore de l'évasion de Chantecoq.

Dès qu'il avait libéré ce dernier, le chef de la police de Chicago s'était empressé de téléphoner la nouvelle à l'hôtel de la police de New-York, qui confirmait ses instructions à Henry Dickenson, le chef supérieur de la police des Etats-Unis. C'est alors que, après avoir appris qu'il avait été victime d'une mystification magistralement ourdie, il avait entendu vibrer à ses oreilles les reproches les plus violents... et les menaces les plus véhémentes. Henry Dickenson était littéralement déchaîné :

— Si Chantecoq n'est pas retrouvé dans les vingt-quatre heures, hurlait-il

dans l'appareil, vous serez impitoyablement révoqué !

William Drury avait mis ses meilleurs inspecteurs en chasse. De plus, il avait organisé deux souricières, l'une aux alentours de la demeure de Billy Clifford, l'autre autour de la villa de Tom Senett... où fort heureusement pour lui, Chantecoq était arrivé avec le Japonais et en était ressorti camouflé en Lachesnaye pour regagner le boulevard du Lac-Michigan avant que les détectives de Chicago ne fussent arrivés sur place.

Ce n'est que le lendemain seulement que William Drury, qui n'avait pas fermé l'œil ni décoléré de toute la nuit, avait appris par des rapports de ses agents :

1° Que Tom Senett, accompagné de son beau-père, d'un jeune homme aux allures de Français et du Japonais Sessue Souwa avait quitté la propriété de Billy Clifford pour se rendre chez le détective privé dans une auto pilotée par ce dernier.

2° Qu'une heure après, un individu, qu'un inspecteur qui surveillait la maison du détective privé avait reconnu pour un « gangster » dangereux nommé Webb Horton arrêté par lui trois ans auparavant, était sorti de chez Tom Senett dans une auto pilotée cette fois par le chauffeur du détective, qu'il s'était fait conduire à l'établissement dit les *Quatre-Diables*, qu'au bout d'une demi-heure encore, il en était ressorti avec la tenancière du « dit lieu de plaisir » et était reparti avec elle chez Tom Senett.

Or, une heure avant, le chef de la police avait reçu un avis que ce Webb Horton avait été arrêté au début de l'après-midi.

Instantanément, il s'était dit :

— Ce prétendu convict n'est autre que Chantecoq auquel Tom Senett aura fourni tous les éléments pour se « faire sa tête ! »

Et, sans désespérer, il avait filé chez le détective privé, où, ainsi qu'il le prévoyait, il avait trouvé son homme.

C'était un coup de maître dont il

avait le droit d'être fier. Sa réputation sortait indemne de la terrible aventure dans laquelle elle avait si bien failli sombrer. Sa situation était sauvegardée.

Malgré tout, il n'était pas content. Car si le devoir, d'accord avec ses intérêts, lui ordonnait d'être sans pitié, et de procéder sans tergiverser davantage, à l'arrestation de Chantecoq et de ses associés, sa conscience d'homme lui disait :

— Tu n'as pas le droit d'empêcher ces gens, puisqu'ils ont les moyens de remplir la mission de salut que toi, si tu étais libre, tu aurais accomplie à leur place.

Aussi était-ce une vraie tempête qui soufflait dans le crâne de ce policier dont le caractère naturellement droit et généreux n'avait pas encore subi les altérations de la déformation professionnelle.

En merveilleux psychologue qu'il était, Chantecoq avait deviné le drame intérieur dont l'âme du détective américain était le théâtre.

Feignant de croire qu'il avait fini par l'amener à ses vues, il lui tendait franchement la main en disant :

— Je savais bien, monsieur Drury, qu'on ne pouvait pas faire appel en vain à votre loyauté.

— Mais, monsieur Chantecoq...

Chantecoq, brusquant sa suprême manœuvre, ne le laissa pas continuer.

Car il comprit que le moment était venu de faire donner la garde.

Empoignant les mains que le chef de la police hésitait à lui donner, il poursuivait :

— Ne me dites rien, j'ai compris ! Vous regrettez de ne pas être des nôtres. Je comprends que cela vous soit impossible. Mais soyez tranquille sur notre sort. Mes amis et moi, nous en avons vu bien d'autres.

» Notre victoire est certaine, et je parlerais bien avec vous tout le champagne qui se trouve dans les caves de Reims, d'Épernay et... de Chicago que nous allons tous sortir indemnes et victorieux de notre excursion de la « Zone Rouge ».

» Attendez-vous donc, ainsi que je vous l'ai promis, à me voir demain matin dès la première heure me présenter devant vous avec mes amis, et vous annoncer que nous avons délivré miss Cyprian et M. de Langeais.

» Et ce n'est pas tout. Qu'est-ce que je vous ai proposé hier si vous me relâchiez ?... Vous ne vous rappelez plus ? Mais si, voyons, de vous amener... le Rat-de-Mer, menottes aux mains, dans le délai de huit jours !... Vous y êtes ?... Nous sommes d'accord ?... Parfait !

» Eh bien ! mon cher monsieur William Drury, je m'engage, foi de Chantecoq, et tous ceux qui me connaissent vous diront que jamais Chantecoq n'a manqué à sa parole, je m'engage donc à vous remettre, non pas dans huit jours, mais dès demain matin, le citoyen O' Donnell, en chair et en os, et bien vivant.

» La seule chose que je vous demanderai, ce sera de me coffrer dans la même prison que lui, afin qu'il me raconte les aventures de sa vie, pour que j'en fasse un beau bouquin dont je vous offrirai la dédicace.

Et, merveilleux de brio et de flamme, le roi des détectives terminait :

— Et maintenant, mon cher Tom Senett, débouchez-nous quelques bouteilles de votre bon champagne, de ce vieux vin de France qui vous donne si bien du cœur au ventre, même quand on en n'a pas besoin, afin que nous trinquions à la santé de notre ami et toujours allié, au chef de la police de Chicago, le meilleur des confrères.

Comment William Drury eût-il résisté au véritable torrent déchaîné qu'était Chantecoq ?...

Littéralement ahuri, les oreilles tintantes, la volonté en déroute, emporté par un irrésistible tourbillon, non pas vaincu, mais convaincu, beaucoup plus par le fluide grâce auquel le limier savait si bien persuader, griser et même hypnotiser ses adversaires, que par les arguments qu'à coups si drus et si rapprochés, cet homme, unique en son espèce, ne cessait de lui asséner, il en

demeurait tout pantois, ne trouvant même pas les mots pour déclarer au vainqueur de ce duel vraiment formidable... que c'était entendu, qu'il consentait à lui accorder un sursis jusqu'au lendemain, et qu'il avait trop confiance en lui pour ne pas être sûr que, le lendemain matin, il viendrait se constituer prisonnier avec ses amis.

Il ne pouvait que bégayer :

« Ce Chantecoq, ce Chantecoq, ce Chantecoq ! » au milieu d'une pétarade de bouchons qui sautaient, laissant échapper le divin breuvage qui pétillait au fond des coupes.

Et Chantecoq, élevant la sienne, s'écriait :

— Je bois à la santé de ceux que nous allons délivrer. A la vôtre, cher monsieur Drury !

Tout en choquant son verre contre celui du chef de la police, le grand limier ajoutait :

— Vous pouvez y aller. Celui-ci n'est pas *made in Chicago* (1). Il vient en ligne droite de France. Et, bien que je ne sois pas courtier en vins, je vous donnerai tout de même l'adresse du propriétaire.

William Drury d'un trait vida sa coupe, et, tout en la tendant à Chantecoq, pour qu'il la remplît de nouveau, le visage épanoui d'un brave type qui vient de commettre une bonne action, il s'écriait :

— Bonne chance !

XVI

L'holocauste

Dans le bar de *Big Bench*, dont elle semblait avoir fait son quartier général, la princesse Vanda, à demi étendue sur un divan, était si profondément absorbée par ses pensées, qu'elle en avait laissé éteindre sa cigarette.

Elle était seule, entièrement seule. Et c'est elle qui l'avait voulu. Pourquoi ? Pour mieux combiner ses plans de bataille ? Pour réfléchir dans le calme et le silence aux nombreux moyens qu'elle devrait employer si Billy Clifford persistait dans son attitude négative.

(1) Fabriqué à Chicago.

tive ? C'est, du moins, ce qu'avaient pensé Harry Moran et O'Donnell, qui avaient regagné le bureau de l'agent de liaison, où, avec Karl Eisen, ils se livraient aux joies et aux émotions d'un « poker dice » acharné.

Eh bien ! ils se trompaient du tout au tout. Pour l'instant du moins, la fille du Diable avait d'autres idées en tête.

Elle ne songeait en rien à la mission qui lui avait été confiée par ce mystérieux personnage, ce véritable chef d'orchestre invisible auquel, au cours de ses causeries confidentielles avec la doctoresse Wikind, elle avait fait, à plusieurs reprises, de si obscures allusions.

Il n'était même pas question dans son esprit de ce concours de l'Antiquerre, dont, conformément au plan qu'elle s'était ou qu'on lui avait tracé, il importait tant qu'elle empêchât la réalisation.

En ce moment, elle était redevenue femme, exclusivement femme, et c'était en revoyant tour à tour Robert de Langeais qu'elle avait senti se renouveler en elle toutes les tortures d'une passion qu'elle avait crue morte et qui n'était qu'endormie. L'incendie qui couvait sous la cendre s'était réveillé soudain, non point sous le souffle de l'amour, mais sous celui de la vengeance.

Présentement, le seul objet de sa pensée était de demander sous quelle forme la plus cruelle, la plus raffinée, elle pourrait bien l'exercer. Tout l'enfer était déchainé en elle contre ces deux êtres qu'elle s'était prise à haïr, comme elle savait haïr, c'est-à-dire sans limites.

Mais voilà que, tout à coup, une exclamation de colère lui échappait. La porte secrète qui donnait accès dans le bar venait de s'ouvrir.

Vanda se redressait furieuse, en s'écriant :

— J'avais pourtant dit qu'on me laisse seule !

— C'est moi ! faisait la voix inquiète de la Scandinave. (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XVI (suite)

L'holocauste

Tandis que la porte se refermait derrière elle, Clara s'approchait de la princesse, qui la contemplait d'un oeil irrité.

— J'étais inquiète, déclarait la doctoresse.

— Inquiète, pourquoi ?

— Je savais que vous étiez ici depuis cet après-midi.

— Et après ?

— Ne vous voyant pas revenir, j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé un accident.

— Un accident ?

— La « Zone Rouge » n'est pas précisément un endroit sûr.

— Pour d'autres, mais pas pour moi ! Enfin, que me voulez-vous ?

Adoucissant sa voix au point de lui donner une inflexion quasi naturelle, Clara répondait :

— Ne cherchez pas à me le dissimuler. Vous savez combien je lis en vous.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Vanda, vous êtes en train de glisser sur la pente que vous aviez si bien remontée.

— Mais non ! protestait la fille du Diable avec un geste agacé.

— Si... Vous avez revu Robert de Langeais...

— Qui vous l'a dit ?

— Personne. Mais je le devine, rien qu'à l'impression de vos yeux que vous n'empêcherez jamais d'être le reflet de votre âme.

» Vous avez revu aussi miss Clifford et cela a suffi pour déclencher en vous un nouvel orage.

— C'est vrai, reconnaissait l'aventurière. Et puisque vous lisez si bien en moi, pouvez-vous me dire quelles idées ces deux entrevues m'ont inspirées ?

— Attendez...

Vivement la princesse reprenait :

— Ne cherchez pas, je vais vous le dire. Je me suis rappelé ce que vous m'aviez raconté un jour à bord du *La-Tour-d'Auvergne*, un jour où j'étais désespérée de tout mon rêve brisé, de tout mon amour impossible.

» Après m'avoir révélé combien vous aussi vous aviez souffert et m'avoir décrit avec une précision absolue comment vous aviez inexorablement immolé ceux qui avaient brisé en vous jusqu'à la dernière lueur de vos espérances, après m'avoir conseillé de me libérer, moi aussi, par la vengeance, vous m'avez même dit de frapper ma rivale la première, de revenir ensuite vers l'aimé et, s'il me résistait, de le frapper à son tour, sans pitié !

» Eh bien ! Clara... l'heure de l'holocauste a sonné. J'ai acquis aujourd'hui la certitude que l'aimé ne m'aimait plus, qu'il me méprisait et m'exécrait d'autant plus qu'il aimait Cyprian Clifford comme il ne m'avait jamais aimée, et que Cyprian l'adorait autant que j'ai pu l'adorer moi-même.

» Alors, je vais faire comme vous avez fait ; pour être tranquille, comme vous l'êtes, je vais les tuer tous les deux. Et j'étais en train de me deman-

der par lequel je vais commencer... par lui... ou par elle ?

— Vanda... murmurait la doctoresse.

— Je suppose, coupait aussitôt la fille du Diable, que vous n'avez pas l'intention de me détourner de suivre les conseils que vous m'avez donnés...

— Je voudrais seulement que vous en ajourniez l'exécution.

— Pourtant... ne m'avez-vous pas dit, avec quelle force, oh ! je vous entends, je vous vois encore : *« Ayez le courage d'immoler votre amour sur l'immense bûcher dans lequel vous vous apprêtez à porter la torche et vous verrez quelle joie sublime vous éprouverez à piétiner votre passion défunte, à la lueur de l'incendie qui pour vous va bientôt embraser l'univers. »*

» Ces paroles m'ont tellement frappée qu'elles se sont gravées dans ma mémoire comme dans l'airain et rien ne pourra jamais les en effacer.

— Loin de le renier, répliquait la doctoresse, je me félicite que vous les ayez si bien retenues. Car plus que jamais, je m'en aperçois, elles sont de circonstance...

— Donc, vous m'approuvez ?

— D'immoler votre amour, oui ! Mais non de supprimer deux précieux otages... dont l'existence doit être avant tout le gage et la rançon de notre victoire !...

— Notre victoire !... répétait la princesse avec amertume.

— Commenceriez-vous à en douter ? tressaillit la doctoresse.

— Vous connaissez les dernières nouvelles ? questionnait Vanda.

— Je sais que Chantecoq a réussi à recouvrer sa liberté...

— Il y a plus grave encore... Billy Clifford ne peut pas céder...

— Il bluffe !

— Constatant qu'il ne répondait pas à la nouvelle sommation que je lui avais fait parvenir, je lui ai téléphoné de nouveau, et savez-vous comment il m'a répondu ?

— En raccrochant l'appareil ?...

— Parfaitement.

— Je vous répète qu'il bluffe !

— Non... posait énergiquement la « vamp ». Billy Clifford n'est pas homme à jouer au poker l'existence de sa fille... S'il nous tient tête aussi résolument, c'est qu'il est convaincu que nous ne mettrons pas nos menaces à exécution, soit parce qu'il se figure que nous reculerons devant les conséquences d'un tel acte, soit parce que Chantecoq et Tom Senett l'ont convaincu qu'ils arriveraient à m'enlever mes prisonniers...

— Cette dernière hypothèse me semble irréalisable, arguait la doctoresse...

— Sait-on jamais ?... Chantecoq et Tom Senett sont loin d'être des adversaires méprisables... et Billy Clifford est si riche qu'il peut tout acheter... tout, même la *zone rouge*... Je ne veux pas, Clara... vous m'entendez bien... *je ne veux pas... les rendre vivants !*

Et, avec un accent de décision farouche, elle ajoutait :

— Aussi, vais-je en finir tout de suite. Inutile d'insister...

S'approchant d'un téléphone d'appartement qui était placé sur le comptoir du bar et qui communiquait directement avec le bureau d'Harry Moran, el' lançait dans l'appareil :

— Allô ! c'est vous, Moran ? Oui... Préparez tout pour l'exécution des otages. Il faut que tout soit fini dans une demi-heure.

Elle raccrocha l'appareil.

Comme elle se retournait, elle aperçut la Scandinave qui se tenait debout derrière elle.

— Vanda ! Vanda ! s'écriait la doctoresse sur un ton de grave et douloureux reproche. Vous désertez la cause.

— Moi ! sursautait avec colère la fille du Diable.

— Oui, accentuait Clara avec force, en sacrifiant à votre passion de vengeance les deux êtres qui étaient la garantie de votre force et le gage même de votre succès. Si le *Maître* était là, il ne vous parlerait pas autrement que je vous parle. Il ne vous prie-

rait pas, lui, il vous ordonnerait d'attendre encore.

— Non ! Laissez-moi, n'insistez pas, se défendait la fille du Diable.

Et elle eut un cri qui vibra dans la salle comme un verdict hurlé par Satan :

— Je veux qu'ils meurent ! Ils mourront !

.

Lorsque Vanda, accompagnée de la doctoresse, pénétra dans la prison souterraine de *Big-Bench*, elle aperçut, à l'entrée du couloir au bout duquel se trouvait le cachot de Cyprian, Harry Moran, O'Donnell et Karl Eisen qui étaient en train de vérifier le mécanisme d'une mitrailleuse installée sur son chevalet et le canon braqué vers la muraille du fond.

— Tout est prêt ? demanda-t-elle avec âpreté.

— Oui, répliqua le Maire.

— Pas d'enrayage à craindre ?

— Tout fonctionne à merveille.

— Et le prisonnier ?

— Master Bob et Koskoff s'occupent de lui.

— Et l'autre ?

— Le « baron » et Lupario sont auprès d'elle.

— Que l'on amène lui d'abord !

Karl Eisen disparut. Vanda, toujours accompagnée de la doctoresse, longea le couloir et ne s'arrêta qu'en face, devant la grille, derrière laquelle elle aperçut ses deux agents, l'Italien et le Français, qui debout de chaque côté de Cyprian, toujours assise sur sa couchette, tenaient l'un et l'autre dans leurs mains une chaîne d'acier.

Immédiatement la fille du Diable leur ordonnait :

— Faites sortir cette femme de son cachot et attachez-la solidement au mur d'exécution.

Sans attendre qu'on la touchât, Cyprian se levait et se dirigeait vers la princesse qui avait ouvert la porte de la cage.

Sans manifester la moindre crainte, le regard illuminé par la double flamme

du sacrifice et de l'amour, elle disait à Vanda qui la contemplait d'un oeil étincelant de haine :

— Ma dernière heure est venue, n'est-ce pas ?

Vanda lui répliquait d'une voix mordante dans laquelle vibrait une infernale allégresse :

— Votre père ayant refusé d'entrer en composition avec nous, et votre fiancé, M. de Langeais, de nous livrer le secret de son invention, ne vous en prenez qu'à eux du sort auquel je vous condamne.

Avec l'héroïsme d'une martyre, dont la fierté sublime aurait dû confondre la fille du Diable, Cyprian déclarait :

— Je ne saurais en vouloir à mon père ni à M. de Langeais. Je leur suis, au contraire, très reconnaissante de m'avoir jugée capable d'affronter la mort pour la cause dont je suis la servante. D'ailleurs, madame, ma mort ne servira en rien vos desseins... Je vous le répète, une dernière fois, nous tombés au champ d'honneur, il restera encore, Dieu merci, non pas assez de soldats mais assez d'apôtres, pour convaincre et réduire ceux qui comme vous ont déclaré la guerre à l'humanité !

Aveuglée par la jalousie qui la dévorait, Vanda était incapable de se laisser émouvoir par l'attitude admirable de la fille du milliardaire. Et d'un ton railleur et encore plus agressif, elle reprenait :

— Sans doute, avant de mourir, avez-vous quelques dernières volontés à exprimer ?

— Oui, madame, répondait Cyprian avec le même sang-froid.

» Vous ne manquerez point, j'en suis certaine, de faire savoir à mon père que vous m'avez assassinée ?

— Dites : exécutée !

— Eh bien ! je voudrais qu'il apprit en même temps que je suis morte sans défaillance.

— Est-ce tout ?

— Non, madame. Avant de fermer les

yeux pour toujours, je voudrais revoir M. de Langeais, si toutefois il est encore vivant.

— Il est vivant ! scandait l'atroce aventurière.

Et approchant son visage tout près de celui de la jeune fille, elle lui souffla ces mots :

— Je sais qu'il vous aime, je sais que vous l'aimez, voilà pourquoi j'ai voulu qu'il assistât à votre mort, et qu'avant de périr lui-même, il vous vît tomber sous les balles d'une mitrailleuse !

— Ah ! madame, madame ! s'écriait Cyprian, toute frémissante de douleur, pourquoi ce raffinement de cruauté ? Pourquoi le faire souffrir, lui encore plus que moi-même ?

— Parce que je l'ai aimé, rugissait la fille du Diable, parce que je l'aime encore, parce que vous m'avez enlevé tout espoir de le reconquérir, parce que vous me l'avez volé !...

Et féroce, implacable, elle martela, les poings tendus vers sa victime :

— Ah ! si vous saviez quelle joie je vais éprouver tout à l'heure lorsque, pour subir à son tour la peine à laquelle je l'ai condamné, il sera obligé de franchir votre corps, étendu là, sur ces dalles que nous foulons, au milieu d'une flaque de sang, de votre sang auquel le sien va bientôt se mêler !

Et désignant M. de Langeais qui, les menottes aux mains, mais non entravé, venait d'apparaître à l'autre bout du couloir, flanqué de Master Bob et de Koskoff qui, browning au poing, ne le quittaient pas des yeux, elle fit :

— Le voici !

Instinctivement, Cyprian fit un bond en avant comme pour rejoindre celui dont elle désirait tant de faire le maître rayonnant de sa vie. Mais sur un signe de tête de la princesse, Lupario et Fabrice le saisissaient par les poignets et l'entraînaient contre le mur d'exécution, sans qu'elle pût tenter désormais le moindre mouvement, la moindre esquisse de défense.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XVI (suite)

L'holocauste

Vanda qui avait rejoint M. de Langeais s'écriait en lui désignant Cyprian qui, cédant à l'émotion atroce dont elle était bouleversée, laissait rouler sur ses joues deux grosses larmes :

— Elle va mourir sous vos yeux, et c'est vous qui l'aurez voulu.

— Moi ! s'écriait Robert pâle comme un spectre.

— Oui, vous, en refusant de parler.

Alors, d'une voix vibrante, le jeune savant s'écriait :

— Et si je parlais ?

— Non ! non ! ne dites rien, suppliait Cyprian.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— D'ailleurs, ricanait la fille du Diable, il serait trop tard.

Et, dans l'ivresse démoniaque de son triomphe, dans l'avant-goût des effroyables délices qu'elle se préparait à goûter, égarée, éperdue, elle vaticina comme une prophétesse de Lucifer :

— C'est ainsi que périront tous ceux que je rencontrerai sur ma route. Ah ! que j'ai hâte de piétiner sur mon amour détruit, vos cadavres à tous deux qui m'avez pris ce qu'il y avait de meilleur en moi-même, qui avez déchiré la seule page de ma vie où il n'y avait pas de la vengeance, de la haine et de la mort.

Et se tournant vers ses complices, elle clama :

— Vous autres, tous à la mitrailleuse ! Attention, je vais commander le feu.

— Et toi, gueuse, je vais t'étrangler ! scandait M. de Langeais, en bondissant vers la fille du Diable.

Mais Master Bob et Koskoff l'empoignaient chacun par un bras avec une telle rapidité et une telle force qu'il se trouva immobilisé et paralysé sur place.

— Adieu Robert ! lançait la voix de Cyprian, qui semblait déjà s'envoler vers le ciel.

O'Donnell et Karl Eisen, debout de chaque côté de la mitrailleuse, regardaient Harry Moran qui, agenouillé devant l'engin de mort, vérifiait la bande de cartouches qui traînait jusqu'à terre.

En un geste implacable, Vanda éleva le bras tout en fixant non point Cyprian, mais celui dont elle voulait savourer le désespoir.

Harry Moran n'attendait plus que ce bras s'abattît pour mettre en mouvement sa mitrailleuse.

Lentement, comme si, par un raffinement de sadisme, la Vanda, derrière laquelle s'effaçait Clara Wikind, voulût prolonger l'agonie de ses victimes, commençait à abaisser sa main vers la terre, un cri vibra à l'entrée de la prison, claironnant comme le chant d'un coq saluant le soleil :

— Haut les mains !

Comme Harry Moran se retournait brusquement, une détonation puis plusieurs autres retentissaient. C'était Chantecoq qui, guidé par Peterson, pénétrait avec Tom Senett, Météor, Lachesnaye, Sessue Souwa et Billy Clifford dans le souterrain de *Big-Bench*.

Plusieurs des bandits avaient roulé à terre, ainsi que Clara Wikind.

Invulnérable, la fille du Diable restait debout. Chantecoq, se précipitant vers elle, lui criait :

— Enfin, je te tiens, misérable !

Soudain la lumière s'éteignit, tandis que Vanda proférait d'une voix qui s'éloignait dans les ténèbres :

— Pas encore !

Vite, Chantecoq et ses amis allumaient les lampes électriques de poche dont ils avaient eu soin de se munir. Tout autour d'eux, ce n'étaient que morts ou blessés. Chaque balle avait porté juste.

Chantecoq se retrouvant en face de Robert de Langeais lui demandait :

— Et miss Cyprian ?

— Oui, ma fille, ma fille ! haletait Billy Clifford.

— Daddy, cher Daddy, je suis là...

Chantecoq projeta le rayon de sa lampe puissante dans la direction d'où s'élevait la voix de la jeune fille.

Aussitôt, Billy Clifford, Robert de Langeais et Sessue Souwa se précipitaient vers elle. Au même moment la

lumière revenait grâce à Peterson qui avait retrouvé le commutateur commandant l'éclairage de la prison et l'on put se rendre un compte exact de la situation.

Harry Moran avait été tué sur le coup, ainsi que Clara Wikind, Master Bob et le baron. Les autres, c'est-à-dire, Koskoff, Lupario et Karl Eisen ne valaient guère mieux.

C'est en vain que le Russe cherchait à s'emparer de son browning qui était tombé à terre, Météor, d'un coup de talon arrêta la main prête à s'en saisir. Quant à O'Donnell, il était peut-être le moins atteint de tous.

Le dos appuyé contre la grille d'un cachot, il regardait mélancoliquement son épaule droite qu'une balle avait traversée et, acceptant la situation avec une philosophie que lui inspirait la quasi-certitude d'échapper bientôt, une fois de plus, à ses futurs geôliers, il grommelait :

— Il est tout de même extraordinaire, ce Chantecoq. Dire qu'il a fallu un détective français pour m'avoir ; ce n'est pas très reluisant pour la police américaine !

Météor s'approchait de lui et, le sourire aux lèvres, il lui disait :

— Voulez-vous être assez aimable de me permettre de vous passer ce petit bracelet autour du poignet, car bien que vous soyez hors d'état de fuir, j'estime, sans flatterie, qu'avec vous, monsieur le Rat-de-Mer, aucune précaution n'est inutile.

Docilement, le Rat-de-Mer tendit les mains à la « première antenne » qui lui enferma aussitôt les poignets dans le double étau d'une poussette dernier cri.

Pendant ce temps, Billy Clifford aidé par M. de Langeais, que Peterson.

avait aidé à se débarrasser de ses menottes, délivrait sa fille, qui tombait dans ses bras en sanglotant de joie.

S'approchant de Chantecoq qui furetait dans tous les coins, afin de chercher à se rendre compte par où la fille du Diable avait bien pu s'enfuir, Tom Senett lui disait :

— Je crois que nous ferons bien de ne pas nous éterniser ici, maintenant surtout que nous avons atteint notre objectif.

— En partie seulement, faisait le grand limier, puisque la fille du Diable a réussi à s'enfuir.

— Raison de plus pour déguerpir au plus vite, insistait le détective américain, car elle a très bien pu donner le signal d'alarme à ses amis les « gangsters », et il ne faudrait pas que nous fussions coincés dans White House.

— Vous avez raison ; partons !

— Et les morts ? interrogeait Lachennaye.

— On n'a plus à s'en occuper, déclarait Chantecoq.

— Et les blessés ?

— Il n'y a qu'à les laisser avec les morts, sauf O'Donnell.

— Présent ! répliquait le Rat-de-Mer, que Météor continuait à tenir en respect.

Et il ajoutait, sur un ton de persiflage :

— Toutes mes félicitations, monsieur Chantecoq, et vous aussi, monsieur Tom Senett, voilà du beau travail, et je m'y connais !

Et, avec son inaltérable bonne humeur, il ajoutait :

— Vous n'avez pas besoin de craindre que je vous brûle la politesse... Mon bras me fait très mal ; mais, comme il y a un très bon chirurgien à la pri-

son de Chicago, je n'ai qu'un désir, c'est d'y être transporté le plus tôt possible. Voilà pourquoi, pour l'instant du moins, je n'ai aucunement l'intention de m'évader. Je remets ça à plus tard.

L'architecte Peterson, qui venait de faire une reconnaissance du côté du passage secret, revenait en disant :

— Tout va bien, rien à craindre, venez !

La petite troupe, Chantecoq en tête, s'empressa de le rejoindre et de le suivre. Venait ensuite Cyprian, qui s'appuyait au bras de son père... Derrière elle, Robert de Langeais, Sessue Souwa, Lachesnaye, Météor et, entre eux deux O'Donnell, qui sifflotait un fox-trot.

Tom Senett marchait à reculons, protégeant la retraite, au cas, fort d'ailleurs improbable, où l'un des blessés, en un coup de désespoir, tenterait un retour offensif.

Bientôt il ne resta plus, dans la prison de *Big Bench*, que des cadavres et des agonisants.

Quelques instants après, le cortège regagnait *White House*, où miss Warbury et Bella Reister, qui avaient eu le temps de faire connaissance, attendaient la suite des événements avec une impatience bien compréhensible.

Lorsque les deux femmes virent reparaître les héros de l'expédition, elles se précipitèrent l'une vers Peterson et l'autre vers miss Cyprian... Chantecoq coupait court à ces effusions en ordonnant :

— Vite, aux autos !...

Mais des rumeurs s'élevaient au dehors.

— Est-ce qu'il serait trop tard ? fit Chantecoq.

Il s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit doucement et, à travers une petite

lucarne en losange pratiquée dans un volet, il aperçut une vingtaine de gangsters qui se dirigeaient, avec des intentions nettement hostiles, vers les trois autos qui stationnaient devant la maison.

— Ça se gâte ! fit-il à Tom Senett qui l'avait rejoint.

— C'est dommage, fit l'Américain, tout avait si bien marché jusqu'ici.

— Préparons-nous à nous défendre, décidait le limier.

Les rumeurs se rapprochaient. Les chauffeurs des autos commençaient à manifester une vive inquiétude... Saufant à bas de leur siège, ils couraient vers la maison et frappaient contre la porte.

Chantecoq s'en fut leur ouvrir, et, traversant un vestibule au fond duquel gisait, étendu à terre, le gardien de nuit que Chantecoq et ses amis, lorsqu'ils avaient fait irruption dans la maison, avaient empoigné, bâillonné et ligoté en un tournemain.

Entre-bâillant l'huis, il faisait entrer le chauffeur de Billy Clifford et celui de Tom Senett et refermait vivement le battant derrière eux. Il était temps, car plusieurs balles s'enfonçaient dans le panneau, tandis que des cris s'élevaient, menaçants et de plus en plus rapprochés.

— Ça serait tout de même malheureux, grondait Chantecoq, que cette femelle d'enfer eût le dernier mot !

Mais il n'était pas de ceux qui s'affolent devant le danger. Au contraire. On eût dit qu'en ces moments il devenait encore plus maître de ses dons merveilleux qui faisaient de lui mieux qu'un grand détective : un grand chef.

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

TROISIÈME PARTIE

LES BAS-FONDS DE CHICAGO

XVI (suite)

L'holocauste

Tout de suite, avec un calme qui, instantanément, se communiqua à tous, il prenait la direction de la bataille défensive qui était imminente. Plaçant les hommes devant chaque issue, browning au poing, et ordonnant à Cyprian, à Mrs Warbury et à Bella Reister de se tenir au fond de la pièce.

Mais la bouillante Clara ne l'entendait pas ainsi.

Regimbant contre l'autorité, qui, pourtant, s'était si naturellement imposée à tous, elle s'emparait d'un chandelier en bronze doré qui se trouvait sur une table, et, se plaçant à droite de la porte d'entrée, la fille du boxeur affirmait avec énergie :

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— J'en démolirai toujours bien une demi-douzaine, en attendant les autres... Ce sera autant de moins !

Quant à O'Donnell, qui s'était tranquillement assis sur le siège le plus confortable qu'il avait pu trouver, il semblait se préparer à assister en témoin désintéressé au combat qui se préparait et dont l'issue ne pouvait être cependant que favorable à ses amis « gangsters » et assurer ainsi sa prompte délivrance.

Peterson, qui ne cessait d'observer le dehors par le petit guichet en losange, s'écriait tout à coup :

— Ils vont mettre le feu aux voitures !

— Les gredins ! s'exclamait Billy Clifford... Il n'y a donc pas plus de justice en Amérique que de police à Chicago ?

Mais à peine avait-il proféré ces mots qu'un crépitement sec, qui ressemblait singulièrement au tac-tac-tac d'une mitrailleuse en action, retentissait à l'extérieur, immédiatement suivi de hurlements de douleur et de colère.

A la lueur d'un puissant projecteur, qui balayait de son pinceau lumineux la meute des « gangsters » lancée par Vanda à l'assaut de *White House*, deux autos mitrailleuses fondaient lentement, mais implacablement, sur les bandits, convergeant sur eux leurs feux respectifs.

Littéralement fauchés par les deux terribles « moissonneuses de la mort », les gangsters qui n'étaient pas tombés à terre — et il y en avait peu — s'empres-
saient de s'enfuir dans toutes les directions, abandonnant leurs morts et leurs blessés.

Tandis que tous se demandaient d'où leur venait ce secours aussi providentiel qu'imprévu, Chantecoq s'élançait

vers la porte d'entrée, l'ouvrait toute grande et se trouvait en face de William Drury qui s'écriait :

— J'arrive à temps, monsieur Chantecoq, et j'en suis fort aise !

— Vous ! s'exclamait le grand limier.

— Oui, répliquait le chef de la police. Il y a longtemps que l'envie me tourmentait de donner une leçon à ces misérables !

Et d'une voix forte, toute vibrante de la joie du devoir accompli, William Drury s'écriait :

— Mesdames, messieurs, vous pouvez monter en voiture. La route est libre.

Tous entouraient le chef de la police, le remerciaient, le félicitaient. Mais celui-ci s'écriait :

— Ce n'est pas moi qu'il faut fêter.

Et, désignant Chantecoq, il affirmait :

— C'est lui, car c'est lui qui a été le véritable animateur de la bataille, le grand manœuvrier, le chef auquel on doit la victoire.

— C'est vrai, appuyait Tom Senett. Sans lui, tout était perdu.

— Mais non, mais non... protestait modestement Chantecoq. Vous avez été tous épatants !

» D'ailleurs, nous ne sommes pas ici pour nous passer de la pommade. Filons. Ah ! j'oubliais. Mon cher William Drury, je vous avais promis de vous livrer O'Donnell. Eh bien ! le voici.

— Ça, c'est le bouquet, souriait le chef de la police.

O'Donnell s'avançant vers lui, reprenait :

— Et puis un O'Donnell disposé à être très gentil, très gentil.

— Ça va ! coupait Drury d'un ton sec.

Et, le remettant aux mains d'un inspecteur qui, à sa suite, avait pénétré dans la maison, il ajoutait :

— Attention, car ce gaillard a le don

de passer à travers les murailles...

— A tout à l'heure, monsieur le Rat-de-mer, lui lançait Chantecoq.

— Comment, à tout à l'heure ? s'étonnait le chef de la police.

— Je m'étais engagé à me constituer prisonnier entre vos mains, répliquait le grand limier.

William Drury ne le laissait pas achever :

— Vous êtes libre, monsieur Chantecoq, libre. Car je me croirais à tout jamais déshonoré si j'envoyais en prison le super-détective et le grand honnête homme que vous êtes.

— Alors, s'exclamait notre limier national, que va dire votre grand patron ?

— Henri Dickenson ? s'écriait Drury. Cela m'est tout à fait égal. Je suis démissionnaire.

— Allons donc !

— Je vais faire comme vous, comme Tom Senett, me mettre au service de ceux qui veulent vraiment être défendus contre la canaille, et non de ceux qui, par politique, se font les protecteurs des assassins !

— All right ! concluait Billy Clifford en tendant cordialement la main au chef de la police.

L'on s'installait aussitôt dans les voitures que les chauffeurs avaient récupérées. Cyprian montait dans celle de son père avec miss Warbury et Robert de Langeais. Modestement timidement. Sessue Souwa se glissait auprès du wattman.

Chantecoq prenait place avec Lachesnayé dans celle de Tom Senett, déjà au volant. Dans la troisième, que pilotait le chauffeur de Tom, grimpaient Peterson et Bella Reister, qui n'osait interroger l'architecte sur le sort d'Harry Moran, non point parce qu'elle craignait d'apprendre la fin tragique

du « maire » qui lui était devenu indifférent à mesure que son cher Pat grandissait en son estime et son cœur, mais uniquement parce qu'elle ne voulait pas causer la moindre peine à celui qui allait contribuer à goûter la paisible et souriante existence à laquelle, au fond elle avait toujours soupiré.

Les trois voitures démarrèrent, précédées de l'une des auto-mitrailleuses de la police et suivies par l'autre, qui, pour achever de dissuader les gangsters de tout retour d'offensive, arrosait copieusement le terrain derrière elle. Tous d'ailleurs demeurèrent terrés dans leurs repaires.

Abritée derrière un mur confondue avec les ténèbres, la fille du Diable assistait au départ du cortège.

Lorsque le crépitement des mitrailleuses eut cessé et que le ronflement des moteurs se fut perdu dans la nuit, elle s'avança au milieu des cadavres qui jonchaient le sol.

Les yeux rivés vers les traînées lumineuses qui fuyaient vers Chicago, les deux mains étendues en avant, la bouche crispée par la rage de tous les blasphèmes qui étaient en elle, elle s'écria :

— Chantecoq, tu as gagné la seconde manche... Mais c'est moi qui gagnerai la belle !

QUATRIEME PARTIE

LE SECRET DU JAPONAIS

I

Les marchands de canons

Trois semaines environ après les événements que nous venons de décrire, Chas Orwel recevait à dîner, à bord de son yacht *Los Angeles*, l'un des plus beaux de la flottille du lac Michigan, plusieurs invités de marque

dont chacun représentait quelques-unes des plus grandes puissances mondiales.

Autour d'une table royalement servie — Chas Orwel s'était attaché, en effet, le meilleur cuisinier français de Chicago, et peut-être même de tous les Etats-Unis d'Amérique, — le financier journaliste avait rassemblé l'Américain Terry Druggan, administrateur délégué des Fonderies de Nazareth (Etat de Pensylvanie), l'Anglais George Swiggan, ingénieur en chef de la Société métallurgique du Yorkshire; l'Allemand Wolfram Landenberg, délégué général des Forges de Thuringe; le Russe Serge Akéroff, directeur des grandes usines de Smolensk, et le Français Albert Frémard, principal actionnaire des Aciéries de la Saône.

Jusqu'au champagne — car les caves du *Los Angeles* étaient abondamment approvisionnées des vins et des alcools des meilleures marques et de la plus authentique provenance — la conversation avait été des plus cordiales, mais aussi des plus banales.

Fort adroitement Chas Orwel l'avait aiguillée sur des généralités, évitant avec soin tout sujet de politique ou même d'affaires.

Aucune allusion n'avait même été faite à l'aventure sensationnelle qu'avait été l'enlèvement de miss Cyprian et de Robert de Langeais par les gangsters; et l'on n'avait pas effleuré davantage le sujet pourtant brûlant entre tous qu'était le concours de *l'Antiquerre*, qui devait officiellement commencer la semaine suivante.

Ce ne fut seulement que lorsqu'on eut passé au fumoir, après avoir congédié ses deux maîtres d'hôtel et promené un regard circulaire sur ses invités confortablement installés dans de profonds fauteuils de cuir, de gros

cigares au bec et des verres à dégustation à portée de la main, que Chas Orwel attaqua :

— Messieurs, j'ai pensé qu'à quelques jours de l'ouverture d'un concours dont le succès porterait un coup terrible et peut-être même mortel aux intérêts que tous nous représentons ici, il était utile, je dirai même indispensable, de nous réunir d'abord afin de faire le point, puis pour prendre d'un commun accord toutes les mesures promptes et graves que commande la situation.

— Le point est facile à faire, interrompait brutalement Terry Druggan. Le résultat de nos efforts égale zéro.

Un murmure approbateur accueillait ces paroles.

— Nous avons dépensé énormément d'argent, déclarait George Swiggan.

— Près d'un milliard ! précisait Wolfram Landenberg.

— Et, ajoutait Serge Akéroff, bien que cela me contrarie beaucoup d'être désagréable à notre ami Chas Orwel surtout après le splendide repas qu'il vient de nous offrir, je suis obligé de constater que nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a un an.

— Peut-être moins ! reconnaissait crânement le financier de Chicago. Et pourtant, je vous assure que nous n'avons ménagé ni notre temps ni notre peine...

— Nous n'en doutons pas un seul instant, reprenait Terry Druggan. Mais il n'en est pas moins vrai que Billy Clifford est plus solide que jamais, et que ni les attaques de la presse ni les attentats des gangsters — fort bien menés cependant — ni la complicité des hommes influents que nous avons su acquérir à notre cause n'ont eu raison de cet opiniâtre pacifiste.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

QUATRIÈME PARTIE LE SECRET DU JAPONAIS

I (suite)

Les marchands de canons

— D'après certains rapports que j'ai lieu de croire exacts, opinait Georges Swiggan, puisqu'ils viennent d'un agent de l'*Intelligence Service*, il paraîtrait même que certains concurrents auraient imaginé des inventions qu'ils n'hésitent pas à qualifier de bouleversantes.

On parle notamment de celle d'un savant français qui, enfermé depuis près de trois semaines dans un laboratoire de Chicago, gardé par plusieurs détectives privés, aurait découvert un explosif assez puissant... non seulement pour venir à bout des fortifications les plus solides... mais encore pour détruire en quelques instants, et à une distance énorme, une cité aussi

importante que la plus vaste capitale du monde...

— J'ai aussi entendu dire, déclarait Wolfram Landenberg, par un de nos meilleurs informateurs spécialisés précisément dans ces questions, que le Japonais Sessue Souwa, l'un des secrétaires de Billy Clifford, aurait trouvé le moyen non seulement d'embraser les avions, mais encore de faire exploser à distance toutes les fabriques et dépôts de munitions, les canons d'artillerie, et même les cartouches portées par les soldats...

» Colossal, n'est-ce pas ?...

— Ah ! cela est peut-être vrai, émettait Serge Akéroff. Après les miracles de la T. S. F. et de la télévision, qui est beaucoup plus près qu'on ne le pense de sa réalisation pratique, on est en droit de se demander jusqu'où ira la science.

Et le Russe, qui, sous son parler mielleux et son aspect de bonhomie, incarnait l'implacable férocité d'un tigre, poursuivait :

— Il faut croire que les méthodes employées de notre côté n'étaient pas bonnes. Pourtant, quand j'ai vu disparaître tour à tour Davidson, Serano et Bautzen, je me suis dit : « Bravo ! Bravo ! » C'était fort bien trouvé, en effet, cette sorte d'épidémie sur les savants.

» Chaque jour, je m'attendais à en voir un nouveau succomber à cette maladie nouvelle que j'appelai la savantite et qui avait cette particularité de n'abattre que ceux qui nous étaient hostiles.

» J'attendais donc, avec une certaine impatience, la nouvelle que le Français Robert de Langeais s'était fait sauter lui-même en manipulant un de ces formidables explosifs avec lesquels il a la prétention de sauver l'humanité. Et puis, plus rien... Si, l'attentat contre Billy Clifford, raté d'ail-

leurs ; l'enlèvement de sa fille et du Français, raté encore.

» Je vous avouerais, messieurs, que j'ai été très déçu. Je me demande pourquoi on a changé tout à coup une méthode qui réussissait si bien, pour en adopter une qui a donné de si mauvais résultats...

Chas Orwel allait répliquer. Mais le Français Albert Frémard, ou plutôt un prétendu Français — car Frémard, dont les origines passaient pour être des plus suspectes, n'était autre qu'un de ces *hematos* (sans patrie) qui, à force d'intrigues souterraines et de canailleries habiles, en arrivent trop souvent à s'emparer des postes de premier plan — donc Frémard, qui, jusqu'alors, avait gardé le silence, demandait la parole. Et d'une voix rauque, désagréable, avec cet accent spécial qui caractérise ce genre d'individus incapables souvent le préciser le lieu de leur naissance, il attaquait :

— Je me permets de vous rappeler, messieurs, que j'ai toujours été l'adversaire des procédés que vous avez cru devoir adopter à l'égard de Billy Clifford. L'expérience me démontre que j'avais raison. Je n'en triompherai pas. Je me bornerai à regretter que vous n'ayez pas donné suite à l'idée de notre dernière assemblée générale et de consacrer tous les millions que nous venons de dépenser inutilement à une propagande de plus en plus intensive en faveur des armements...

Chas Orwel répliquait :

— Il nous était difficile de faire sur ce terrain plus que nous n'avons fait...

— Je ne suis pas de votre avis, rétorquait Frémard, et je ne vous cacherais pas que j'ai été désagréablement surpris en constatant que la presse que vous contrôlez, monsieur Chas Orwel, non seulement ne combattait pas

le concours de l'Antiguerrre, mais, sauf quelques réserves d'une discrétion extrême, félicitait encore l'instigateur de cette idée généreuse et humanitaire et allait même jusqu'à lui souhaiter un plein succès.

— Question de tactique !

— N'empêche qu'aujourd'hui le mouvement d'impérialisme intégral que vous aviez suscité aux Etats-Unis s'est considérablement ralenti.

— Et en France ? s'exclamait Wolfram Landenberg.

— Et chez vous ? ripostait Frémard.

Maintenant tous parlaient ou plutôt braillaient, s'invectivant chacun dans sa langue maternelle, se refusant à écouter les appels de conciliation que ne cessait pas de leur adresser le financier de Chicago, lorsqu'une voix de femme, impérieuse, s'éleva :

— Silence ! messieurs, je demande la parole.

C'était la princesse Vanda qui, au milieu du tumulte provoqué par cette discussion passionnée, était entrée inaperçue dans le fumoir.

Dans son costume d'aviatrice, qui faisait si bien valoir ses lignes souples et harmonieuses, le front altier, le visage éclairé par la flamme intérieure qui brûlait en elle, la fille du Diable avait gagné le centre de la pièce et s'arrêtait, dominant d'un regard que nul n'osait affronter, ces hommes surexcités par la colère.

L'ascendant véritablement magnétique qu'elle savait si bien exercer sur tous ceux qu'elle voulait courber sous le joug de sa volonté était tel qu'instantanément un grand silence se fit.

— J'étais là, faisait-elle ; j'ai entendu toutes vos critiques. A mon tour de vous faire les miennes.

Tout d'abord, je vous reproche de ne pas avoir tenu la promesse que vous m'aviez faite, c'est-à-dire de vous faire une mentalité exclusivement internatio-

nale. Vous n'êtes pas encore arrivés, les uns aussi bien que les autres, à vous dépouiller du « vieil homme », c'est-à-dire à vous débarrasser de vos préjugés de race et du souci de vos intérêts personnels. Rappelez-vous que si nous voulons réussir, il faut à tout prix abolir tout réflexe patriotique et bien se mettre dans la tête que le succès de nos intérêts personnels dépend uniquement de la réussite de nos intérêts généraux.

» Bien qu'aucun de nous n'ait prononcé mon nom, vous ne m'en avez pas moins adressé les reproches les plus vifs et les plus directs. Vous avez critiqué et condamné ma méthode avant même d'en connaître les résultats. Vous vous êtes basés sur les apparences d'un échec sans même réfléchir un seul instant aux difficultés de l'entreprise, sans admettre que, dans une bataille aussi importante, il pouvait y avoir ce qu'on appelle des « hauts et des bas ».

» C'est ainsi qu'avant l'heure décisive vous avez perdu foi en la victoire finale. Je vous croyais tous mieux armés pour la lutte et je regrette de constater que, parmi nous, il n'y en a eu qu'une à ne pas faiblir, et c'est une femme. C'est moi !...

Tous se taisaient, comme écrasés par le verbe de la princesse, qui continuait :

Avec vous ou sans vous, je suis décidée à aller jusqu'au bout... Renoncez à la lutte si vous avez peur. Libre à vous, moi je continue. Quand on a réussi comme moi à passer au travers de toutes les embûches que j'ai rencontrées sur ma route, à échapper aux recherches de ce policier de génie qu'est Chantecoq, appuyé à la fois sur le détective privé Tom Senett et sur les millions de Billy Clifford, on a le droit, que dis-je, on a le devoir d'escompter encore une victoire.

» Cette victoire, j'entends la remporter et je la remporterai ! Comment ? C'est mon secret ! Je n'ai besoin ni de vos avis, ni de vos conseils. Mais seulement de votre argent... Je ne vous en demande pas. J'en ai encore assez pour atteindre mon but... Sachez seulement que le concours de l'*Anti-guerre* n'aboutira à rien... et que ceux qui l'ont organisé, ainsi que ceux qui y auraient participé n'auront pas envie de le recommencer. Je ne veux pas vous en dire plus long... Croyez-moi : c'est tout ce que je demande, et retournez dans vos pays respectifs avec la certitude de la victoire !

Le discours de Vanda avait réussi mieux qu'à ramener le calme dans les esprits, c'est-à-dire à déchaîner un enthousiasme unanime parmi ceux qui, si peu de temps auparavant, se disputaient avec tant d'âpreté.

De nouveau, tous ces businessmen sans scrupule et uniquement guidés par les plus sordides appétits, se ralliaient autour du drapeau vivant que représentait pour eux la fille du Diable... Tous ces marchands de canons, tous ces industriels spéciaux qui ne se trouvaient jamais assez riches du sang des dépouilles et des ruines des autres, et qui font peser si lourdement sur tous les peuples une tyrannie que les passions déchaînées par une propagande dont ils sont trop souvent les inspireurs, justifient aux yeux de ceux auxquels le déroulement des événements contemporains inspirait de si respectables et légitimes inquiétudes, se retrouvaient en quelque sorte soudés les uns aux autres par la flamme vivante qu'était la mystérieuse et formidable animatrice, incarnation même de la guerre ! Tous la dévoraient d'un regard où ne luisait, malgré sa foudroyante beauté, aucun désir charnel, mais où se concentrait leur fanatisme réveillé en une étrange et fiévreuse idolâtrie.

Le charme diabolique, une fois de plus, avait opéré. C'était à qui se précipiterait pour embrasser cette main qui, non sans hésiter, se tendait vers eux, tandis qu'un sourire d'indicible orgueil entr'ouvrait les lèvres de pourpre de l'enchanteresse.

Un à un, elle vit s'éloigner ces courtiers des massacres dont elle avait ranimé les homicides espérances. Cette heure triomphale rachetait l'humiliation qu'elle avait éprouvée en rencontrant dans Chantecoq ce qu'elle avait cru impossible d'exister en dehors du chef mystérieux entre tous qu'elle s'était donné : un Maître ! Elle en était même arrivée à oublier sa rage d'avoir vu Cyprian et Robert lui échapper... D'ailleurs, pour elle et pour eux, n'était-ce point partie remise ?... Et lorsqu'elle se retrouva seule avec Chas Orwel, qui faisait tous ses efforts pour atténuer le trouble qui s'était emparé de lui, elle n'avait peut-être jamais apparu au financier de Chicago mieux armé pour la bataille finale, plus certaine de l'emporter sur tous et sur tout.

— Vanda, s'écria Orwel, vous avez été sublime.

Dédaigneusement, elle répondait :

— Ces gens sont au-dessous de tout.

— Ce sont des hommes et vous êtes un génie !

— Assez ! imposait l'aventurière, qui remarquait que les yeux de son interlocuteur brillaient d'une ardeur qui n'était pas qu'admiration, et désireuse de couper court à un entretien dont elle ne prévoyait que trop la suite, elle se dirigeait vers la porte...

Presque suppliant, Orwel demandait :

— Même à moi, Vanda, vous ne voulez pas dire ?...

— Quoi ?

— Par quel moyen vous allez briser le concours de l'Antiguerre.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHEUR BERNÈDE

QUATRIÈME PARTIE LE SECRET DU JAPONAIS

I (suite)

Les marchands de canons

- Vous le verrez !
- Vous n'avez aucune instruction à me donner ?
- Aucune.
- Puis-je me permettre un avis ?...
- Dites...
- Je voulais simplement vous rappeler qu'à la suite des incidents de la Zone Rouge il ne faut plus compter sur la neutralité de la police.
- Cela m'est égal !
- Peut-être ignorez-vous qu'à la suite d'une énergique intervention de Billy Clifford auprès de son ami, le président Hoover, ordre a été donné à Henry Dickenson, le chef supérieur

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

de la police, de marcher à fond contre les gangsters.

— Je sais tout cela, affirmait la princesse d'un ton agacé.

— C'est grave.

— Cela n'a aucune importance.

— Cependant...

— On peut arrêter tous les gangsters de Chicago...

Et, avec une assurance solide comme le roc, elle martela :

— D'ailleurs, je n'ai plus besoin d'eux, car, *désormais, je suis décidée à agir seule.*

— Seule !

— Oui. *Ab-so-lu-ment seule !* Je n'en serai que plus forte.

Sans rien ajouter, elle se retira. Chas Orwel n'osa pas la suivre. Il se contenta de la regarder partir en respirant le parfum qu'elle laissait dans son sillage...

Où allait-elle ? Lui-même l'ignorait. Qu'avait-elle imaginé ? Ainsi que tous il eût été bien en peine de le dire.

Le mystère vivant qu'était Vanda continuait son œuvre.

II

Le concours de l'« Antiguerrre »

Nous ne surprendrions certainement pas nos lectrices et nos lecteurs en leur déclarant que Chantecoq, Tom Senett, Météor et Lachesnaye, désormais étroitement unis, non pas comme les *Trois* mais les *Quatre Mousquetaires* de notre bon père Dumas, n'avaient pas cessé de monter une garde vigilante autour de Billy Clifford, de Cyprian et de Robert de Langeais.

Convaincus, en effet, que la fille du Diable n'avait pas dit son dernier mot et que, tant qu'elle ne serait pas mise hors d'état de nuire, ils auraient tout à redouter d'elle, ils avaient organisé autour de ceux qu'elle menaçait un

réseau de protection tellement serré qu'il semblait infranchissable.

Empressons-nous de dire que Mrs Warbury leur avait été, en ce qui concernait Cyprian, d'un précieux concours. Mais Chantecoq, généralissime conscient de ses responsabilités et soucieux de sa tactique, ne s'était pas contenté de demeurer sur la défensive. Il s'était immédiatement occupé de rechercher la piste de Vanda. D'autant plus libre désormais de ses mouvements que la haute police des Etats-Unis s'était décidée, sur injonction supérieure, à le laisser tranquille, il avait dû obtenir des résultats satisfaisants qu'il avait certainement communiqués à ses amis et collaborateurs, car tous, ainsi que lui, ne manifestaient aucune inquiétude et semblaient, au contraire, extrêmement rassurés sur la suite des événements.

En effet, depuis la bataille de la « Zone Rouge », la fille du Diable n'avait plus fait parler d'elle. Inutile de dire que Chantecoq, Tom Senett and C^o se tenaient sur leurs gardes, et nous venons de voir qu'ils avaient raison. Quoi qu'elle eût imaginé, la fille du Diable ne les trouverait pas désarmés. Ajoutons qu'elle risquait fort de tomber sur ce que Météor, dans son langage familier, appelait un « bec de gaz » ! Mais, on s'en souvient, Chantecoq n'aimait guère à parler d'avance de ses projets. Imitons sa discrétion...

En attendant... Robert de Langeais, dans le laboratoire que, sur les instructions de Billy Clifford, le Japonais lui avait procuré, procédait à la mise au point de son invention.

De son côté, Sessue Souwa passait de longues heures enfermé dans son cabinet de travail à lire, relire, modifier des feuilles dactylographiées.

Dix-sept concurrents... tous des savants renommés, qui allaient entrer en lice, étaient arrivés à Chicago. Le jury, constitué par le roi de l'Electricité et composé d'illustrations scientifiques, politiques du monde entier, choisis parmi les pacifistes les plus notoires réunis dans l'amphithéâtre de l'Institut des sciences morales et politiques, avait tenu une première réunion et décidé, après étude des projets déposés, qu'il se livrerait à un travail de sélection et ne retiendrait que ceux qui paraîtraient offrir un intérêt de premier ordre...

Pendant plusieurs jours, on avait discuté ferme... et dans le plus grand secret ; Billy Clifford, qui assistait aux débats, mais, dans son grand souci d'impartialité, se gardait bien d'y prendre part, semblait très content des résultats déjà obtenus... Cyprian connaissait trop bien les habitudes de discrétion de son père pour se risquer à lui poser la moindre question. D'ailleurs, elle n'y songeait pas... tant elle était convaincue que Robert serait vainqueur...

Comme elle exprimait sa confiance à l'excellente mistress Warbury, qui, de plus en plus éprise de Météor. ne pouvait s'empêcher de donner un tour sentimental à la moindre de ses pensées et de ses paroles, la bonne Cora s'écriait, en exhalant un profond soupir :

— Je vous le souhaite de tout cœur ! Car ce serait vraiment un désastre s'il en était autrement !

— Je suis tranquille ! affirmait Cyprian.

— Moi aussi... Cependant... il ne faut pas vous le dissimuler, M. de Langeais a des concurrents sérieux...

— Lesquels ?

— Douglas Merhing, le meilleur dis-

ciple d'Edison... Il y a longtemps qu'il travaille à son fameux *selfos*, ondes H. B., grâce auquel on pourrait anéantir des forteresses, des villes, des armées, des avions, tout !... Et l'Italien Beppo Mazzoni !... On prétend qu'il aurait trouvé une adaptation nouvelle de la télégraphie sans fil qui permettrait de faire exploser à distance tous les dépôts de munitions, de poudre, etc., etc... Sessue Souwa... Qu'est-ce qu'il peut bien manigancer celui-là ?... Il a certainement un secret et un grand secret... Je ne connais rien à tout cela... je n'aime même pas à en parler. Car vous savez combien j'ai horreur de la guerre... Mais enfin... ça me tourmente tout de même. Voyez-vous, par exemple, que ce soit le Japonais qui remporte le prix ?...

— Mais non, souriait Cyprian, toute à son rêve.

— Est-ce qu'on sait jamais ! Celui-là, je m'en défie peut-être encore plus que les autres. Depuis quelque temps, je l'observe... Il est de plus en plus fermé... Ses yeux, quand ils se mettent à briller derrière ses lunettes, on dirait de la braise... J'ai l'intuition qu'il nous prépare quelque chose de formidable... Voyez-vous... que vous soyez obligée de devenir madame Sessue Souwa...

— C'est une éventualité qui ne se produira pas... je crois même savoir que son projet est déjà condamné par le jury.

— Qui vous l'a dit ?

— Personne ! C'est une impression personnelle...

— Je souhaite, chère miss Cyprian, que votre optimisme soit justifié, car je me mets à votre place... Moi, s'il me fallait épouser un quatrième mari que je n'aime pas...

— Météor, par exemple !...

— Météor, rougissait Cora... Vous croyez qu'il est... sur les rangs ?

— Comment! vous ne vous êtes pas aperçue qu'il était très épris de vous?

— Est-ce possible?

— Autant que vous l'êtes de lui... et j'espère bien que pour vous aussi, ma chère Cora, cela finira par un mariage.

Dans l'élan de sa joie, la fille du boxeur fit claquer sur les joues de la jeune fille deux baisers vigoureux et sonores...

Le soir même, on apprenait que le jury d'élimination avait retenu quatre projets : celui de Robert Langeais, celui de Douglas Mershing, celui de Beppo Mazzoni et celui de... Sessue Souwa.

— Que vous disais-je? disait mistress Warbury à Cyprian. Le Japonais est sur les rangs! Vous voyez... Il ne manquait plus que cela! Ah! celui-là!

Mais, mistress Warbury allait avoir un autre sujet d'énervement. En effet, quelques jours après, elle apprenait que le lendemain, le jury, dans le plus grand mystère, allait procéder à l'examen expérimental des quatre projets retenus, puis proclamer le nom du lauréat, au cours d'une réunion solennelle tenue dans le grand amphithéâtre de l'Institut des sciences morales et politiques...

Mais ce n'était pas cette nouvelle qui avait provoqué son irritation... C'était celle qu'une importante firme cinématographique allait faire un film sonore et parlant de cette réunion.

— Le cinéma! s'écriait-elle, en présence de Météor, vous allez voir que ça va nous attirer une catastrophe...

— Mais non, protestait la « première antenne » d'un air entendu, vous verrez, au contraire, que cela nous portera bonheur.

Quant à Cyprian, elle s'était toujours gardée d'interroger son père. Mais elle avait remarqué sur son visage une expression soucieuse qui l'inquiétait plus

que son silence. Pour la première fois, le doute, l'anxiété, étaient entrés en elle. Et elle se demandait :

— Aurions-nous échappé à tant de dangers pour assister maintenant à l'écroulement de notre rêve?

Elle se rassurait cependant, car Robert de Langeais lui avait confié que les expériences auxquelles il s'était livré en présence du jury avaient fort bien réussi. Et Billy Clifford, sortant de son mutisme habituel, au retour de ces épreuves qui avaient eu lieu à cinquante kilomètres environ de Chicago, lui avait déclaré :

— J'ai assisté cet après-midi à un spectacle foudroyant !...

La vérité était que l'invention du jeune savant français consistait en un explosif nouveau d'une puissance encore insoupçonnée et telle qu'en quelques minutes on pouvait réduire à néant une capitale ou plusieurs corps d'armée.

Or, Billy Clifford n'ayant émis aucune appréciation sur l'œuvre de Douglas Mershing et de Beppo Mazzoni, Cyprian était logiquement en droit d'en conclure que jusqu'alors M. de Langeais était le grand favori...

Restait le Japonais. Comme elle demandait à son père quand aurait lieu pour lui l'expérience réglementaire, il répliquait :

— Il n'y en aura pas.

— Pourquoi ?

— Parce que le projet de Sessue Souwa n'en comporte pas !

» Sans manquer au secret de nos délibérations que je dois même observer envers vous, je puis cependant vous dire qu'il est constitué par un simple mémorandum dont nous devons entendre la lecture tout à l'heure.

— Alors, je suis tranquille, fit Cyprian en souriant.

(A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

QUATRIÈME PARTIE LE SECRET DU JAPONAIS

II (suite)

Le concours de l'« Antiguerrre »

Billy Clifford, tout en contemplant sa fille d'un regard paternellement attendri, lui dit :

— Comme vous aimez M. de Langeais !

— Oui, Daddy, je l'aime...

— Et lui aussi, n'est-ce pas, vous aime ?

— Il me l'a dit, répliquait la jeune Américaine. Et M. de Langeais est un trop vrai gentleman pour ne pas être sincère.

— J'en suis enchanté, déclarait le roi de l'Electricité, car je ne pouvais pas rêver un meilleur gendre.

— Et moi, un meilleur mari ! Voilà pourquoi je souhaite tant qu'il ait le prix...

— Je suppose que s'il ne l'a pas, cela ne vous empêchera nullement de l'épouser.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Si, Daddy...

— Pourquoi ?

— J'ai juré de n'épouser que le vainqueur du tournoi.

— Oh ! Cyprian, comment avez-vous pu faire un pareil serment !

— Parce que je croyais au...

Un sanglot s'arrêta dans sa gorge.

Billy Clifford, bouleversé par l'émotion que manifestait sa fille, l'attira dans ses bras en disant :

— Ma pauvre petite !

— Alors, ce n'est pas Robert le vainqueur ?... questionnait Cyprian.

— Je n'en sais rien encore. Il se peut que ce soit lui, mais il se peut aussi que non, et je n'ai pas le droit de peser sur les décisions du jury, ni même de lui donner mon suffrage, puisque, d'après le règlement du concours que nous avons élaboré tous les deux, il était entendu que je n'aurais qu'une voix consultative et une délibérative !

Cyprian eut ce cri du cœur :

— C'est qu'alors je ne connaissais pas Robert !

Et la vaillante entre les vaillantes, celle qui n'avait pas tremblé devant la mort effroyable que la fille du Diable voulait lui infliger, s'écroulait sur un canapé en fondant en larmes.

Au même instant, à une faible distance, le bruit d'une mitrailleuse en action se faisait entendre. Billy Clifford se précipitait à la terrasse qui donnait sur le lac Michigan. Un cri d'étonnement mêlé d'effroi lui échappa, et Cyprian, arrachée à ses angoisses sentimentales, rejoignait aussitôt son père.

Un spectacle aussi palpitant qu'imprévu justifiait l'exclamation du milliardaire. Au-dessus du lac, à un kilomètre environ du rivage, à une hauteur de deux cents mètres, un avion armé d'une mitrailleuse et lancé à toute allure, dirigeait un feu nourri sur un autre appareil qui s'efforçait d'échapper à son tir et à sa poursuite.

— Daddy ! Daddy ! s'écriait la jolie

Américaine, que se passe-t-il là haut ?

— C'est M. Chantecoq qui poursuit la fille du Diable, annonçait mistress Warbury qui, suivie par Météor, venait de pénétrer toujours en coup de vent, dans le cabinet de travail du roi de l'Electricité.

— Mon Dieu ! s'exclamait Cyprian, pourvu que...

— Ne vous en faites pas, mademoiselle, rassurait la première antenne. Cette fois, j'en suis sûr, le patron va l'avoir !

A peine avait-il prononcé ces mots que l'avion de la princesse piquait du nez vers le lac.

— Je vous le disais bien. Ça y est ! s'écriait Météor, tandis que Cora applaudissait de ses mains vigoureuses en criant :

— Hurrah ! Chantecoq, hurrah !

Mais l'avion se relevait. Il n'était pas touché dans ses œuvres vives, car on continuait à entendre le ronflement de son moteur, coupé seulement par quelques « râtés ». Avec une adresse remarquable, son pilote, qui, désireux d'éviter une chute dans le lac, avait sans doute repéré aux alentours un terrain propice à l'atterrissage, dirigeait son appareil dans la direction d'un vaste terrain de sport, qui s'étendait à droite de la propriété de Billy Clifford.

Mais l'avion poursuivant s'élançait sur ses traces et après l'avoir gagné en vitesse, criblait ses flancs d'une nouvelle salve. Cette fois, l'avion penchait sur l'aile gauche. Son pilote, avec un cran formidable cherchait encore à le redresser. Mais le moteur avait cessé de tourner.

Alors ce fut la descente en vol plané, non plus vers la pelouse où de nombreux joueurs de rugby qui assistaient à ce duel aérien se demandaient si la police de Chicago ne donnait pas enfin la chasse à quelques gangsters de qualité, mais vers le parc même du roi de l'Electricité.

L'atterrissage, préparé avec une habileté et une audace remarquables, allait se faire sans trop d'encontre, lorsque l'aile droite de l'appareil s'accrocha à un arbre, et ce fut le capotage.

Billy, Cyprian, Météor et mistress Warbury se précipitaient vers l'avion blessé. Deux corps gisaient inanimés dans la carlingue. Tandis qu'aidé par son personnel qui était accouru, Billy Clifford les faisait dégager des débris de l'avion, Chantecoq, Tom Senett et Drury, qui avaient atterri dans une prairie qui prolongeait le terrain du sport, échappant non sans peine à la curiosité de la foule qui, naturellement, les avait entourés, et commençait à les presser de questions, pénétraient dans la propriété du milliardaire, juste au moment où l'on transportait les deux passagers abattus, à l'intérieur de la maison.

L'un d'eux était Chas Orwel, l'autre, la fille du Diable.

Le premier était mort et devait l'être déjà en atteignant le sol. Car plusieurs balles lui avaient traversé la poitrine.

Quant à Vanda, bien que grièvement blessée, non seulement elle respirait encore, mais elle devait avoir gardé toute sa connaissance. Ses yeux largement ouverts avaient la fixité désespérément cruelle de ceux d'un oiseau de proie qui, tombé à terre, les ailes brisées, n'attend plus que le coup de grâce du chasseur.

— Cette fois, nous la tenons! s'écriait Chantecoq.

Tom Senett et William Drury ne semblaient pas moins enchantés de leur victoire, appuyaient ces paroles d'un « yes » énergique de délivrance.

Les trois détectives décidèrent alors de faire prévenir la famille de Chas Orwel afin que celle-ci vînt chercher son corps. Quant à la princesse, sur leur demande, Billy Clifford la faisait

transporter dans une chambre de sa maison.

Bien qu'elle ne fit entendre aucune plainte, il était facile de voir qu'elle était très grièvement atteinte.

Le docteur Mac Rochester appelé à son chevet diagnostiquait une fracture de la colonne vertébrale, et affirmait qu'il était inutile de la transporter dans une clinique, car elle n'avait plus que quelques heures à vivre.

Le médecin lui fit une piqûre de cédol, qui parut calmer ses souffrances. Mais ses yeux, ses yeux d'épervier abattu et encore vivant, ne se fermèrent point. Immobile et blanche, elle continuait à les fixer non plus sur les personnages qui l'entouraient, mais vers une vision lointaine qu'elle évoquait. Laquelle ?... Vers ce maître mystérieux dont le nom n'était jamais sorti de ses lèvres ?... Voilà ce qu'aurait voulu savoir Chantecoq. Le saurait-il jamais ? Il s'approcha d'elle, pour l'interroger.

Mais au rictus qui l'accueillit, rictus de haine dans lequel persistait un suprême défi, il comprit qu'elle ne dirait rien, et que dans peu de temps, demain, cette nuit peut-être, le secret vivant qu'était cette femme, serait le secret mort, et mort sans résurrection possible.

— Reste auprès d'elle, dit-il à Météor.

— Bien patron.

— Moi aussi, je vais la veiller, décidait Cora en s'installant à son chevet.

— Dans deux heures, recommandait le docteur Rochester, je reviendrai lui faire une piqûre.

L'œil toujours fixe, la fille du Diable vit tous les personnages quitter la pièce les uns après les autres. Et lorsqu'il n'y eut plus auprès d'elle que le secrétaire de Chantecoq et la fille du boxeur, deux larmes roulèrent lentement sur ses joues.

Larmes de repentir ? Non, larmes de rage ! Car d'une voix rauque, mais distincte, elle parvint à prononcer ces

mots d'atroce et d'impulssant regret :
— Pourquoi... oui, pourquoi, n'ai-je pas fait sauter le *La-Tour-d'Auvergne*?

Quelques minutes après, dans le cabinet de travail de Billy Clifford, en présence de Tom Senett et de William Drury, Chantecoq racontait au roi de l'Electricité et à Cyprian comment il avait réussi à retrouver la piste de Vanda.

— Cela a été très facile, déclarait-il. Convaincus, Tom Senett et moi, que c'était par Chas Orwel que nous l'atteindrions, nous avons organisé contre ce dernier une étroite et discrète surveillance, grâce à laquelle nous avons pu connaître l'endroit où la princesse se cachait, c'est-à-dire à bord même du yacht *Los Angeles*. Mais nous avons dû agir avec beaucoup de prudence, car nous avons su par un matelot du bord qu'un ordre avait été donné à l'équipage du yacht, de s'emparer de quiconque mettrait le pied sur le pont du navire, et de l'enfermer à fond de cale, en attendant qu'on l'envoyât au fond de l'eau. Nous avons donc guetté le moment où Vanda descendrait à terre pour non pas l'empoigner, mais la filer. Car par l'observateur que nous nous étions ménagé à bord du *Los Angeles*, nous avons appris qu'au cours d'une réunion à laquelle assistaient plusieurs bellicistes de marque, la fille du Diable avait déclaré que le concours de l'*Antiguerre* serait saboté par elle et nous en avons conclu qu'elle avait machiné quelque nouvelle infamie. Nous ne nous trompions pas. Nous apprîmes qu'elle avait réussi à s'assurer la complicité de l'ingénieur qui avait installé la T. S. F. à l'Institut des Sciences morales et politiques, en vue de la diffusion des discours qui seraient prononcés lors de la proclamation solennelle du lauréat, et que grâce à lui, elle avait pu faire placer dans la salle des séances publiques une bombe

d'une extrême puissance qui aurait tout fait sauter.

Nous apprîmes également que la veille de cette séance, c'est-à-dire aujourd'hui même, elle avait décidé de partir en avion avec Chas Orwel, afin de se créer à tous deux un indiscutable alibi, tout en échappant à notre poursuite.

» Aussitôt que nous avons été en possession de ces renseignements, nous avons prévenu notre ami William Drury, que nous ne saurions trop féliciter et remercier d'avoir relevé sa démission et d'être resté à la tête de la police de Chicago. William Drury a immédiatement fait arrêter l'ingénieur et, comme nous connaissions l'endroit et l'heure du départ de nos deux oiseaux, nous sommes partis tous les trois à sa poursuite sur un avion qui avait été officiellement mis à notre disposition. Vous savez le reste. Maintenant le jury peut proclamer son verdict en toute sécurité. Il ne sautera pas !

— Mon cher Chantecoq, s'écriait Billy Clifford, je suis sûr que mes compatriotes, William Drury et Tom Senett, ne m'en voudront pas si je vous dis d'abord merci. Vous avez sauvé notre concours, ceux qui l'avaient organisé et ceux qui y ont participé. Vous êtes un héros !

Avec une émotion contenue, mais profonde, William Drury et Tom Senett, tendaient spontanément la main à Chantecoq qui la leur serrait avec effusion.

— Tous trois, s'écriait le roi de l'Électricité, vous avez bien mérité de l'Amérique, et de l'humanité !...

Quant à Cyprian, il ne lui restait plus qu'à attendre le résultat du concours. Le cœur encore serré, elle dirigea ses yeux vers le portrait de sa mère.

Alors, il lui sembla que la disparue lui souriait. Et elle aussi, lui répondit par un sourire. (A suivre.)



Le fils du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

QUATRIÈME PARTIE
LE SECRET DU JAPONAIS

III

Le vainqueur

Une foule considérable, composée de l'élite de Chicago, et à laquelle s'étaient jointes de nombreuses personnalités des Etats-Unis et de l'étranger, se pressait dans l'amphithéâtre de l'« Institut des Sciences morales et politiques » où le jury du concours de l'*Antiquerre* devait proclamer le nom du lauréat.

Après avoir ouvert la séance, le président, qui n'était autre que le colonel Power, l'ancien ami du président Woodrow Wilson, déclarait au milieu d'un silence quasi religieux :

— Avant de vous communiquer le résultat du concours nous allons vous donner lecture d'un document dont l'intérêt nous a paru tel qu'à l'unanimité nous avons décidé de vous le communiquer avant tout...

Et d'une voix que, par instant, l'émotion faisait trembler le colonel Power commençait à lire :

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

« Messieurs...

» Je n'ai préparé aucune invention.
» Car j'estime qu'il n'existe aucun
» moyen matériel, ou plutôt physique,
» d'empêcher la guerre, que tout ce
» qu'on fera en ce sens ne sera que de
» l'empirisme et que les engins de des-
» truction inventés pour rendre tout
» conflit armé impossible ne serviront
» qu'à les provoquer et à achever d'as-
» sassiner l'humanité.

» C'est seulement lorsque les peuples
» cessant de prêter l'oreille aux exci-
» tations de ceux dont les ambitions
» de politique et d'argent continuent
» à entretenir entre les nations des
» sujets de discorde et des ferments de
» haine, auront exigé de leurs gouver-
» nements la destruction totale et
» simultanée des armements et que,
» réunis dans une fraternelle et uni-
» verselle étreinte, ils auront, au prix
» de mutuels sacrifices donné un sta-
» tut de la paix au monde, que l'on
» pourra affirmer que la guerre est
» morte à jamais !

» Utopie ? Non !... Ce qui l'est, c'est
» de croire que, du jour au lendemain,
» par la volonté de plusieurs autorités
» unies en un faisceau que des événe-
» ments imprévus ou, trop prévus,
» peuvent si brusquement disjoindre,
» les hommes de paix et de bonne
» volonté si sincères soient-ils, en arri-
» veront à réduire à néant l'influence
» de ceux qui convoitent le bien du
» voisin ou qui ont fait de la guerre
» une industrie.

» Ces forces sont encore trop puis-
» santes pour que l'on puisse caresser
» l'espoir de les réduire à néant
» par la persuasion et par la crainte.
» Ce qu'il faut c'est leur enlever leur
» raison d'être, en agissant directe-
» ment sur les cœurs et sur les esprits
» de la masse trop souvent dupée par
» la propagande aussi habile qu'inten-
» sive à laquelle ne cessent de se livrer,
» par tous les moyens dont ils dispo-

» sent, les fabricants de conflits, les
» marchands de canons...

» On m'objectera qu'une telle cam-
» pagne, en admettant qu'elle abou-
» tisse au résultat désiré, nécessitera
» une si grande dépense de temps et
» d'argent, qu'avant qu'elle ait porté
» ses fruits, de nouvelles guerres au-
» ront ensanglanté le monde !

» C'est faux ! Le terrain où nous
» voulons ensemençer le froment de
» la paix n'a jamais été mieux pré-
» paré. S'il existe encore malheureuse-
» ment, et cela dans tous les pays, des
» cerveaux qui se sont laissé gagner et
» enflévrer par les excitations des belli-
» cistes, il en est, et c'est le plus grand
» nombre, qui, sachant par expérience
» ce que la guerre a coûté et prévoyant
» qu'elle pourrait coûter cent fois plus
» encore, la maudissent et sont prêts à
» tout pour en empêcher le retour. Une
» majorité est là que l'on peut promp-
» tement et sûrement transformer en
» unanimité.

» Comment ? D'abord en adaptant
» les lois de chaque nation au stade
» actuel du développement de la
» vie internationale ; en déclarant jus-
» ticiable des tribunaux et susceptible
» d'encourir des peines très sévères
» tout acte contraire aux bonnes rela-
» tions entre les peuples et dangereux
» pour la paix du monde, tel que, par
» exemple, l'exaltation publique de la
» guerre, la propagande visant à vio-
» ler le droit international, le fait de
» répandre intentionnellement des
» nouvelles inexactes ou dénaturées,
» des documents faux capables d'enve-
» nimer les relations entre les Etats.

« Convoquer dans le plus bref délai
» une conférence des représentants
» qualifiés des associations profession-
» nelles de journalistes et éditeurs en
» vue d'examiner les mesures à pren-
» dre pour assurer la réalisation de
» l'idée du désarmement dans le do-
» maine de la presse...

« Orienter la jeunesse vers la paix
» comme un bien suprême par une

» révision générale des manuels scolaires et lui montrer que les grandes découvertes de la science et les nobles manifestations de l'art valent mieux que le gain de sanglantes batailles.

« Utiliser la radiophonie, le cinéma, le théâtre, les moyens de diffusion considérables pour inspirer à tous, petits et grands, la même horreur de la guerre et le même amour de la paix et empêcher dans ces domaines d'activité les abus dangereux pour la bonne entente des peuples... Et enfin, pendant la période d'attente qui sera d'autant plus brève que l'effort des *Amis de la paix* aura été intensif, en vue de dépister les intrigues des bellicistes, qui chercheront alors à précipiter les conflits que, par leurs menées, ils ont rendus latents, renforcer le pouvoir et l'autorité de la Société des nations en lui fournissant, ainsi que l'a demandé la France à la conférence de Genève, une gendarmerie nationale assez puissante pour interdire aux bellicistes toute velléité d'agression...

« Voilà, selon moi, la seule façon pratique et rationnelle de porter un coup mortel à la guerre...

« O vous qui en avez tant souffert, vous qui êtes rentrés dans vos foyers irrémédiablement meurtris et mutilés, femmes qui avez tant pleuré et pleurez encore les êtres chers que la Grande Faucheuse vous a ravis... vieillards qui ne voudriez pas mourir avant d'avoir salué la nouvelle aurore, enfants qui ne comprenez pas ce qu'est la mort puisque vous êtes si loin d'elle... vous pour qui tremblent vos mères qui, elles, ont respiré l'atroce odeur des ruines et des charniers, soyez tous avec moi... Quel que soit votre Dieu, priez-le de toute votre âme... pour qu'il éclaire ceux qui peuvent et doivent faire triompher ces idées. Si vous n'avez pas de Dieu, faites-vous-en un sous la forme

» de l'amour de l'humanité. Et gra-
» vez au fond de vos cœurs la plus
» belle parole qui soit sortie de la bou-
» che de Celui que les chrétiens ont
» appelé leur Sauveur : « *Aimez-vous*
» *les uns les autres !* »

A peine le colonel Power avait-il terminé la lecture de ces pages qu'une immense acclamation montait vers lui, scandée de bravos frénétiques. Jamais peut-être encore une salle n'avait été secouée d'un pareil frisson. Parmi tous les spectateurs, il n'en était pas un dont le cœur ne battît d'une indigne émotion... et beaucoup d'yeux se mouillaient de larmes. L'ovation à laquelle, emportés dans l'enthousiasme général, les concurrents, Robert de Langeais en tête, s'associaient dans l'irrésistible élan de leur foi fanatisée, se prolongea plusieurs minutes. Lorsqu'elle se fut apaisée, le président reprenait :

— Les membres du jury et moi constatons avec une joie profonde que l'assistance partage entièrement notre sentiment. Et elle ne manquera pas de nous approuver d'avoir accordé le prix à l'auteur du mémoire dont je viens de vous donner lecture.

Avant même que le colonel Power eût prononcé le nom du lauréat, de nouvelles acclamations retentissaient, ratifiant d'emblée et à l'unanimité la décision du jury.

Cyprian, qui assistait à la séance, ne mêla pas ses bravos à ceux du public. Elle avait compris. Ce n'était pas Robert qui avait triomphé. C'était ?...

Elle n'attendit pas longtemps. L'ouragan sonore s'étant apaisé, de la bouche du président jaillit le nom fatidique :

— Sessue Souwa !

— Je tiendrai mon serment, murmura-t-elle. Mais j'en mourrai !

Comme elle était très pâle, Mrs Warbury, qui était auprès d'elle et comprenait tout ce que pouvait souffrir Cyprian, s'empressait de l'entraîner au dehors. Automatiquement, elle

la suivit jusqu'à l'auto qui les ramena chez elle. Pendant le trajet, elles n'échangèrent pas une parole. La jeune fille redoutait d'éclater en sanglots. Cora craignait de provoquer des larmes.

Il n'y avait pas une heure qu'elle était rentrée qu'on venait annoncer à miss Clifford, qui s'était retirée dans sa chambre pour donner libre cours à son désespoir, que son père l'appelait auprès de lui.

Elle se rendit aussitôt à cet appel. En pénétrant dans le cabinet de travail de son père, Cyprian ressentit un choc violent. Robert de Langeais et Sessue Souwa étaient là. Résolue à être brave jusqu'au bout, elle s'avança, frappée de l'allégresse qui était répandue sur leurs traits.

— Cyprian, attaquait le « roi de l'Electricité », M. Robert de Langeais vient de demander votre main. Sous réserve de votre réponse, je la lui ai accordée.

Frappé de la pâleur de sa fille, Clifford interrogeait :

— Qu'avez-vous ?

Les lèvres tremblantes, encore debout par l'effort de son énergie tendue jusqu'au paroxysme, Cyprian répondait :

— Je ne peux pas épouser M. de Langeais.

— Pourquoi ?

— Vous avez donc oublié que j'avais fait le serment de n'épouser que le vainqueur du concours... et...

Elle s'arrêta... à bout de forces. Billy Clifford et Robert de Langeais, sidérés, échangèrent un regard l'un de déception, l'autre de détresse. Quant à Sessue Souwa, son visage reflétait une expression de ferveur indicible que nul ne lui avait jamais connue...

S'approchant de Cyprian, qui, le front courbé, s'appuyait au dossier d'un fauteuil, il lui disait de cette voix douce, un peu chantante, qu'ont ceux de son pays, lorsqu'ils psalmodient un poème :

— Miss Cyprian, je vous aime... oui,

je vous aime trop pour vous contraindre à accomplir un vœu qui vous a été inspiré par l'admirable élan de votre foi, le rayonnement sublime de votre noble idéal... Je vous en relève donc, puisque moi seul en ai le droit... En vous imposant une union qui ne pourrait être que pour vous profondément malheureuse, ce serait me rabaisser au rang des plus vils égoïstes et je veux qu'à défaut d'un autre sentiment vous gardiez de moi un bon et clair souvenir...

» Monsieur Clifford, je vous remercie de l'accueil que j'ai reçu de vous, et, par-dessus tout, de m'avoir donné le moyen de faire triompher mes idées... Je vous demande de bien vouloir consacrer le million de dollars que vous deviez remettre au vainqueur du concours, à la mise en action immédiate de mon mémoire, c'est-à-dire à la guérison de la haine par la fraternité.

— Vous nous quittez ? interrogeait le roi de l'Electricité.

— Oui, ma tâche est terminée... et je vous dis adieu...

— Mon ami ! fit simplement Cyprian, en un élan de gratitude infinie...

Elle lui tendit la main. Il la prit et la serra doucement. Puis, il prit congé de Billy Clifford et aussi de Robert de Langeais... tout cela... simplement, sans tristesse.

— Où allez-vous ? lui demandait M. Clifford.

— Vers le pays de mes ancêtres ! répliqua le Japonais, dont le visage était redevenu impénétrable.

Lorsqu'il eut disparu, silencieux comme une ombre, Billy Clifford, Robert et Cyprian échangèrent un long regard tandis que le portrait de la disparue semblait sourire à ceux que désormais rien ne pouvait plus séparer....

.....
.....
A la même heure, une scène tragique se déroulait dans la chambre où la fille du Diable agonisait...

(A suivre.)



La fille du Diable

GRAND ROMAN INÉDIT

— PAR —

ARTHUR BERNÈDE

QUATRIÈME PARTIE LE SECRET DU JAPONAIS

III (suite)

Le vainqueur

Avertis par Météor que Vanda délirait, Chantecoq et Tom Senett s'étaient empressés d'accourir. A la vue de la mourante, ils ne purent retenir une exclamation d'horreur... Ce n'était plus la princesse Vanda, la femme admirablement belle entre toutes, la fascinatrice, l'enchanteresse qu'ils avaient devant les yeux... mais une sorte de monstre au masque hideux, abominable... Entre des râles... des mots, entrecoupés, s'échappaient :

— Pardonnez-moi, père... Pardonnez-moi... *Mihi est imperari universo... orbi...* Si je n'avais pas rencontré le Français... Robert... Robert ! C'est lui... c'est à cause de lui... Oh ! oui, pardonnez-moi, pardon... pardon !...

Chantecoq qui s'était approché d'elle, lui disait :

— Si vous voulez qu'on vous pardonne, il faut vous repentir.

Copyright by Arthur Bernède 1932. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Cette simple phrase parut rendre à Vanda une notion de la réalité.

— Qui est là ? fit-elle... M. Chantecoq...

Et déchaînée par une ultime fureur, elle martelait :

— Assassin ! Assassin ! Ah ! tu voudrais savoir, savoir qui je suis, n'est-ce pas, eh bien ! tu ne le sauras jamais, jamais !

Elle se tut ; en même temps ses traits se détendaient, comme si elle venait d'exhaler son dernier souffle.

Chantecoq et Tom Senett se penchèrent vers elle, et constatèrent qu'elle respirait encore. Ses lèvres s'agitèrent, sa poitrine se gonfla et les deux détectives l'entendirent qui murmurait :

— L'aigle, l'aigle noir qui va m'emporter dans ses serres. Mon père, mon père, j'aurais tant voulu te venger... L'aigle, toujours l'aigle... emporte-moi... mais emporte-moi donc... vers lui... vers le seigneur... *le seigneur de la guerre !*

Elle se tut, et cette fois pour toujours. La fille non pas du Diable, mais de... l'autre..., l'impériale bâtarde était morte !

ÉPILOGUE

Après avoir assisté au mariage de Robert de Langeais et de Cyprian qui, avant de regagner Versailles, avaient décidé de demeurer pendant quelque temps auprès de M. Clifford, Chantecoq regagnait New-York où il s'embarquait à bord non plus du *La-Tour-d'Auvergne* mais de *L'Île-de-France* à destination du Havre.

Il ne revenait pas seul dans ses foyers. Non seulement il était accompagné de son fidèle et dévoué secrétaire, le jeune et brillant Météor, mais il ramenait encore une nouvelle collaboratrice, ou plutôt une nouvelle antenne qui n'était autre que l'excellente Mrs Cora Warbury, la plantureuse, vigoureuse et... amoureuse gouvernante de miss Clifford.

Météor, en effet, qui déjà sous l'aspect d'un Chinois, avait allumé chez

l'incandescente Américaine un violent incendie, lui était apparu encore plus irrésistible sous ses véritables traits. Aussi, n'avait-elle pas hésité, contrairement à l'usage, à lui demander sa main.

Météor qui avait toujours eu un penchant particulièrement prononcé pour les femmes robustes... et capitonnées, avait immédiatement accepté de faire le *quatrième* non pas à la manille ou à la belotte, mais dans l'existence de la fille du boxeur qui cette fois avait toutes les raisons d'espérer que ses mésaventures conjugales étaient terminées et qu'elle avait trouvé enfin le fidèle compagnon de sa vie.

— Mais, avait-elle déclaré, j'entends ne pas être à la charge de mon mari. Je veux travailler, me rendre utile, et apporter ma part de gain dans le ménage.

Très sérieusement et sans la moindre arrière-pensée, Chantecoq qui l'estimait beaucoup pour sa franchise et sa bonne humeur, lui avait conseillé d'ouvrir une salle de boxe à l'usage des gens du monde.

Mais la brave Cora qui était payée pour savoir ce qu'il peut coûter à une femme de vivre trop souvent séparée de son mari, avait répliqué au grand détective :

— C'est une très bonne idée, monsieur Chantecoq, et je ne doute pas un seul instant qu'elle ne donne de très bons résultats. Mais il m'en est venue une autre, et je tiens à vous la soumettre, d'abord parce que je la crois meilleure, puis, parce que si vous me permettez d'y donner suite, je ne serai pas obligée de passer chaque jour de longues heures loin de mon cher petit mari.

Fort amicalement, le célèbre limier l'invitait à s'expliquer :

— Depuis longtemps, lui disait Mrs Warbury, je me suis passionnée pour les aventures policières. Mais, depuis que j'en ai vécu une qui peut compter entre toutes, et surtout, monsieur Chantecoq, depuis que je vous ai vu à l'œuvre, vous ne pouvez pas vous imaginer

combien je me sens attirée par une profession où j'ai la prétention de croire que je pourrais rendre à ceux qui m'emploieront de très réels services.

— Après tout, pourquoi pas ? faisait le grand détective qui avait vu Mme Météor à l'œuvre et savait qu'en fait de courage, de vigueur et de ténacité, elle n'avait rien à envier à personne.

Et il avait ajouté :

— C'est entendu. Je vais vous prendre à l'essai comme quatrième « antenne ». Et si ça colle, eh bien ! je n'attendrai pas que vous me demandiez de l'avancement.

Ravie, la bonne Cora avait entouré Chantecoq de ses bras de lutteur et tout en l'étreignant à l'étouffer avait fait claquer sur ses joues deux baisers retentissants et appuyés.

La traversée s'était opérée par un temps magnifique et sans le moindre incident.

Chantecoq et ses deux antennes passaient leur temps à se remémorer les phases du drame vécu en commun, et qui, après une succession d'événements au cours desquels les bandits avaient été si près de l'emporter sur les honnêtes gens, s'était terminé par le double triomphe de la justice et de l'amour.

— Evidemment, conclut Chantecoq, le concours de Billy Clifford n'aura pas porté le coup mortel à cette chose horrible qu'est la guerre. Mais il n'en aura pas moins préparé le terrain où doit germer et pousser la semence des idées fraternelles dont le développement victorieux peut seul assurer le bonheur dans la paix à l'humanité. Et puis, c'est grâce à lui que nous avons pu démasquer toutes les abominables intrigues ourdies par ces forces occultes et aujourd'hui révélées, qui n'eussent point manqué de déclencher un nouveau conflit mondial, dans un délai beaucoup plus rapproché qu'on ne le pensait. Quelle leçon, quel avertissement pour ceux qui se laissent trop facilement duper par les campagnes tendancieuses, morbides et mensongères de ces agents

de la haine, de ces colporteurs de mensonge, qui, spéculant sur ce sentiment noble et pur entre tous qu'est l'amour de la patrie, s'ingénient à mettre en valeur, à grossir et à exploiter tous les sujets de conflits capables de précipiter les uns contre les autres des peuples faits pour se comprendre, s'entr'aider et s'unir !

Et, sans paraître se rendre compte du rôle capital qu'il avait joué dans cette gigantesque bataille, notre Chantecoq national ajoutait :

— Nous pouvons nous féliciter tous d'avoir été utiles à une si belle cause !

— Comme ordre du jour, patron, c'est parfait ! s'écriait Météor.

» Cependant, je voudrais y apporter un complément.

— Lequel ? interrogeait le limier avec son bon sourire.

— C'est bien simple... et ce ne sera pas long, ripostait la première antenne.

Si les troupes franco-américaines ont remporté en commun une aussi éclatante victoire, elles le doivent surtout à leur généralissime Chantecoq.

— Tais-toi ! vil flagorneur.

Mais Mrs Warbury s'empressait d'ajouter :

— Oui, au généralissime Chantecoq, le Joffre et le Foch de la police française !

— Mes amis, si vous continuez, s'écriait le détective, je vais m'enfermer dans ma cabine et vous ne me reverrez pas avant le Havre.

— Pardonnez-nous patron, on ne le fera plus ! s'écriait Météor en affectant un repentir qui n'avait rien de sincère.

— Je ne t'en veux pas, mon petit ! déclarait Chantecoq. Mettons que je n'ai pas trop mal monœuvré... et n'en parlons plus. Une chose, cependant, me turlupine. C'est que je n'ai pas pu savoir, et je ne saurai sans doute jamais, comment cette fripouille d'O'Donnel s'est pris pour faire débarquer à notre nez, à notre barbe, et sans que nous nous en apercevions, la fille du diable du paquebot *La-Tour-d'Auvergne*.

» En effet, quand je me suis rendu, pour le voir, à la prison de Chicago où m'avait conduit notre ami William Drury, le gaillard avait déjà réussi à s'évader.

» Décidément, c'est un as ! Mais avant de jouer la fille de l'air, il aurait bien pu attendre ma visite. Ah ! celui-là, je lui garde un chien de ma chienne. Et si jamais je le retrouve sur ma route...

— Patron, opinait Météor, il aurait bien pu au moins, en sortant de prison, vous envoyer sa carte avec sa nouvelle adresse !

Quelques jours après son retour à Paris, dans sa charmante villa de l'avenue de Verzy, Chantecoq recevait mieux que la carte du Rat-de-mer, c'est-à-dire une lettre timbrée de France, de Paris même, écrite de sa main. Elle était ainsi conçue :

« Cher monsieur Chantecoq,

» Excusez-moi de n'avoir pas attendu votre aimable visite pour brûler la politesse à mes hôtes de la prison de Chicago.

» J'avais, en effet, une occasion unique de m'évader. J'en ai profité.

» J'ai pensé que vous seriez peut-être content d'apprendre comment j'avais réussi à soustraire la princesse Vanda à vos recherches.

» C'est très simple... En deux mots... voici :

» Vous pensez bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas elle que j'ai précipité dans la mer... mais un mannequin que j'avais préparé dans ce but...

» Quant à la fausse mistress Orwel, j'avais tout simplement mis à sa disposition une caisse truquée que, par l'intermédiaire d'un... négociant havrais, avec lequel j'ai quelques accointances, j'avais réussi à faire embarquer à bord du *La-Tour-d'Auvergne*. Cette caisse transformée en une minuscule cabine, dotée d'un système d'aération qui est une véritable merveille, devait me servir d'asile au cas où j'aurais été serré de trop près par la police du bord...

» J'ai cru, non par philanthropie, mais
» pour des raisons qui ne vous ont cer-
» tainement pas échappé, devoir l'offrir
» à la princesse qui, ainsi que vous
» avez pu le constater, s'en est fort
» bien trouvée...

» Je vous devais ces explications,
» mon cher maître, d'abord parce que
» vous m'avez inspiré une admiration
» sans bornes et que je suis heureux
» de vous le prouver ! Puis, parce que,
» décidément, le métier de rat-de-mer...
» et même de cambrioleur mondain de-
» vient trop difficile... Je commence
» même à croire qu'il serait beaucoup
» plus simple et même profitable pour
» moi de redevenir un honnête homme...
» et de me consacrer à la défense des
» braves gens !

» Donc, monsieur Chantecoq, si vous
» avez jamais besoin d'une cinquième
» antenne, je me mets à votre disposi-
» tion ; vous n'aurez qu'à faire passer
» dans *le Petit Parisien* une annonce
» ainsi libellée... (Rubrique des gens
» de maison) :

« *M. Réveillepoule demande valet de
» chambre intelligent, dévoué et hon-
» nête.* »

» Je saurai ce que ça veut dire. Et
» je m'empresserai d'accourir. Car, je
» vous connais trop bien, monsieur
» Chantecoq, pour être sûr que vous
» ne livrerez jamais à la justice un
» coupable qui peut lui rendre, en
» liberté, beaucoup plus de services...
» qu'en prison.

» Veuillez agréer, mon cher maître,
» l'hommage de mon profond respect
» et de mon admiration fervente.

» O'DONNELL. »

Et Chantecoq, tout en enfermant la
lettre dans l'un des tiroirs de son bu-
reau, se prit à murmurer :

— Le grand Vidocq, notre maître à
tous, avant d'être policier, fut un
bandit...

» Qui sait si ce rat-de-mer... ne peut
pas devenir un jour un bon furet !...

FIN

Arthur BERNÈDE.